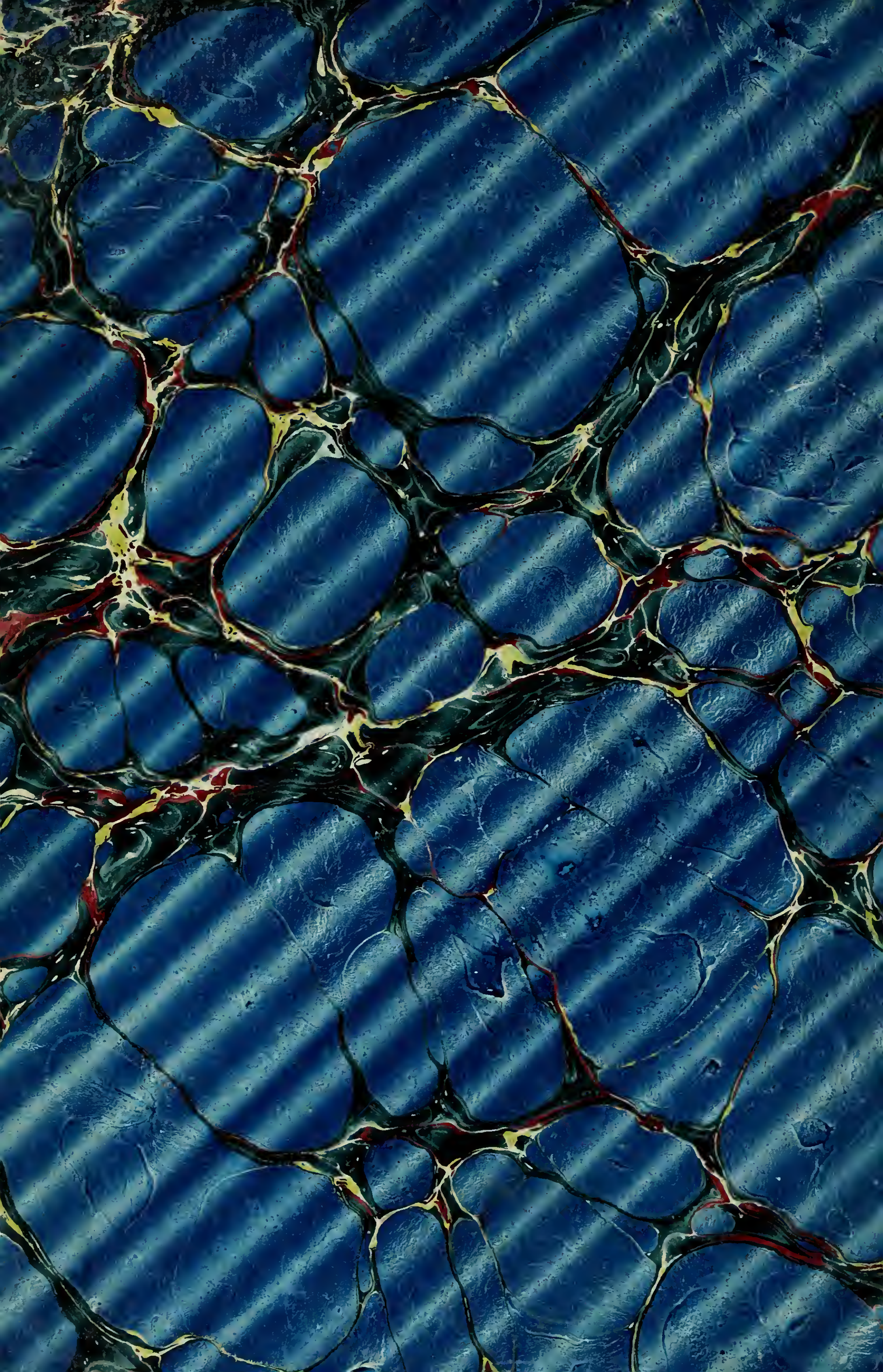
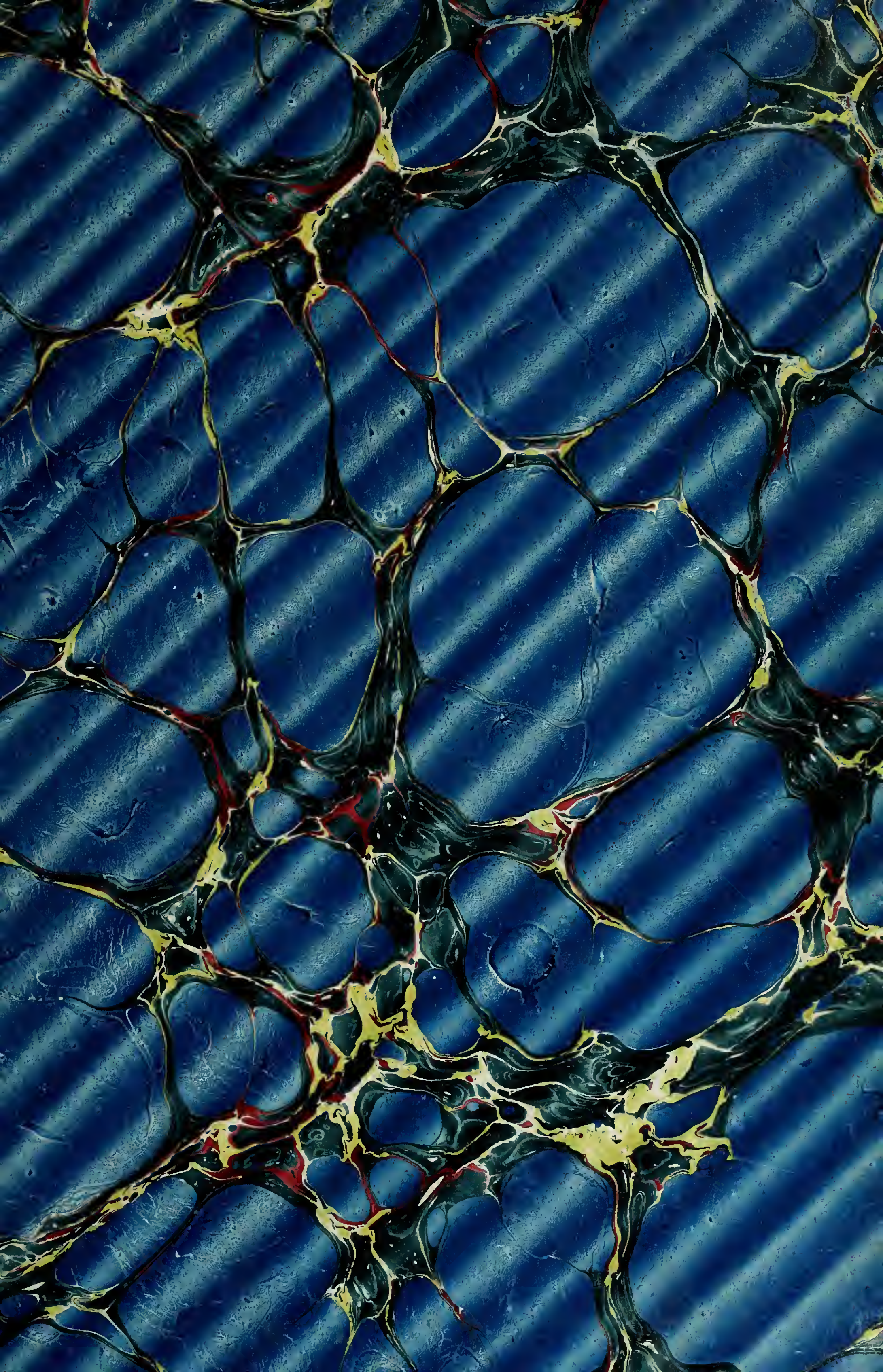






[illegible] 1826; [illegible]

[illegible]

CHRONIQUE

Paris, 10 janvier 1886.

Au commencement de l'année, nos lecteurs ne s'attendent pas à ce que nous fassions défiler devant eux un bien grand nombre d'ouvrages nouveaux. Le moment est consacré aux visites et aux réceptions, et les éditeurs savent parfaitement que le mois de janvier serait défavorable pour lancer leurs nouveautés. Mais, pour nous, la tâche est toujours la même et, que des nouveautés littéraires se montrent aux vitrines des libraires, ou que celles-ci restent encombrées des ouvrages à reliures dorées qui font la joie de la jeunesse, nous devons causer littérature avec nos lecteurs, même si les matériaux nous font défaut.

Pour nous tenir continuellement en haleine, nous avons besoin de ne nous arrêter jamais et, comme ce n'est pas toujours une jouissance de premier ordre que nous éprouvons à la lecture des nombreux ouvrages dont nous sommes obligés par devoir professionnel de parcourir les pages, hélas ! trop souvent sans valeur bien transcendante, à défaut de livres, nous devons nous rejeter sur les revues afin de ne pas perdre le bénéfice de « l'entraînement » littéraire auquel nous devons être perpétuellement soumis.

La *Revue des Deux-Mondes* nous tombe sous la main : Que de tomes sont là, non coupés ! — pourquoi lire dans une revue des études et des romans que nous savons retrouver en volumes plus tard ?

M. Octave Feuillet y publie un roman, La Morte ; le titre n'a rien de particulièrement égayant, mais le style est fait pour charmer, et le but moralisateur de l'œuvre est indéniable.

On ne cesse de reprocher à la femme certains écarts d'imagination, sa frivolité et son grand désir d'échapper aux devoirs de l'épouse. Tous les romans sont consacrés à la peinture de caractères féminins donnant une triste idée de leur éducation première ; la femme ne s'y trouve représentée que sous la forme de tous les vices amalgamés, et l'homme qui a cru s'adjoindre une compagne n'a conduit sous son toit qu'une Messaline qui n'y apportera que le déshonneur.

M. Octave Feuillet, lui, semble surtout reprocher à l'homme de ne savoir pas

diriger une femme et, en effet, on doit se demander où le jeune homme qui va entrer en ménage pourrait bien puiser cette science, toute de délicatesse, qui consiste à garder pour le foyer conjugal les secrets de la beauté de l'épouse, les tendresses que toute femme a besoin de prodiguer.

Le roi Candaule n'est pas un type isolé, et tout mari qui possède un trésor a besoin de l'étaler au grand jour, comme il a affiché sa maîtresse au Bois ou à l'Opéra,

Le passage suivant du roman de M. Feuillet me paraît résumer parfaitement, sous la figure de M. Bernard de Vaudricourt, le type du mari affligé de posséder une jolie femme et de trouver en elle une antipathie marquée pour le monde.

« Le vicomte Bernard du temps qu'il faisait la cour à Mlle de Courteheuse, s'était flatté que le séjour de Paris aurait vite raison des excès de piété de sa fiancée, et qu'il lui ôterait ce qu'on pouvait appeler le trop plein de ses vertus, tout en lui laissant le nécessaire. Mais si elle s'obstinait à vivre à Paris dans son originalité sauvage, uniquement occupée de Dieu, de son mari, et de sa fille, c'était à désespérer. M. de Vaudricourt comprenait en homme d'honneur tout ce qu'il y aurait de délicat à paraître pousser sa femme à la dissipation : et, cependant, s'il pouvait honnêtement la dégager un peu de son excessive austérité, il lui semblait qu'elle y gagnerait beaucoup, et lui aussi. — Un soir, comme il fumait après dîner dans sa bibliothèque, il crut pouvoir, sans être suspect de débaucher sa femme, lui proposer d'aller voir, dans un petit théâtre du boulevard, une pièce intitulée : *Les six femmes de Mollenchart*, qui obtenait alors un succès de vogue et dont on répétait les mots dans tous les salons. — Car enfin, ma chère Aliette, disait Bernard, vous êtes réellement trop étrangère aux choses de ce monde... La plupart des jeunes filles se marient aujourd'hui principalement dans le dessein d'aller aux Folies-Bergères : c'est un excès, je le veux bien, mais ne tombez-vous pas vous-même dans un autre excès quand vous vous figurez que tout théâtre qui n'est pas le Théâtre-Français ou l'Opéra est un lieu de perdition ?

— *Les six femmes de Mollenchart*, mon ami ? dit Aliette d'un air rêveur.

— Parfaitement, reprit Bernard. — Ce n'est pas le *Cid*, ni *Britannicus*, bien certainement, — c'est une farce..., mais quoi ?... consultons vos oracles ! Soyez assez bonne, je vous prie, pour me passer le deuxième volume de Molière, celui où se trouve la *Critique de l'Ecole des femmes*... Je lis dans l'épître dédicatoire à Anne d'Autriche, ces propres paroles qu'on croirait adressées à la vicomtesse de Vaudricourt elle-même : « Je me réjouis de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir votre Majesté : Elle, Madame, qui prouve

si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements... et qui ne dédaigne pas rire de cette même bouche dont elle prie si bien Dieu !... »

— Eh bien ! ma chère, qu'en dites-vous ?

— Je n'ai rien à refuser à Molière ni à vous, dit gaîment la jeune femme. Allons voir *Les Six femmes de Mollenchart.* »

Chaque siècle a sa façon de plaisanter. Le XVII[e] avait une manière un peu grosse, à la gauloise, mais franche, saine et inoffensive, celle de Molière. Notre siècle, plus raffiné, aime à respirer, dans les plaisanteries du théâtre et même du livre, un certain fumet de libertinage avancé. M[me] de Sévigné, qui cependant aimait à rire, serait probablement restée froide devant les *Six femmes de Mollenchart*, M[me] de Vaudricourt, élevée à peu près dans le même milieu que l'illustre marquise, éprouva cette impression de glace, et comme une enfant bien née qu'on transporterait soudain dans quelque monde inférieur et équivoque, elle eut envie de pleurer. Elle essaya cependant de sourire pour faire plaisir à son mari ; mais elle y réussit mal, et il comprit que cette première tentative d'émancipation était manquée.

Dans le courant de cette année, M. de Vaudricourt crut avoir découvert une occasion plus heureuse d'arracher sa femme à son rigorisme excessif et de lui inspirer enfin quelque goût pour cette vie mondaine à laquelle elle se montrait si rebelle. Il y eût, comme toujours, vers la fin de l'hiver, dans la haute société parisienne, plusieurs fêtes organisées avec éclat dans un dessein de charité, et en particulier un grand bal au Trocadéro avec accompagnement d'une de ces Kermesses où de jolies boutiques sont tenues et achalandées par de jolies vendeuses. Le vicomte de Vaudricourt, très charitable de sa nature, avait coutume de prendre une part active à ces sortes de fêtes où il trouvait à la fois l'occasion d'être agréable aux pauvres, aux dames et à lui même. Il lui sembla que l'objet éminemment louable et presque religieux de ces solennités mondaines devait éveiller la sympathie de son austère jeune femme et faire taire ses scrupules. Il la pressa, en conséquence, d'accepter les fonctions de dame patronnesse et de vendeuse qui lui étaient offertes avec empressement en vertu de son nom, de sa situation et de sa beauté. Mais, à la vive surprise de Bernard, M[me] de Vaudricourt repoussa cet honneur. — « Elle était trop timide, elle était trop jeune. Elle ne connaissait pas assez de monde. » — Comme son mari un peu scandalisé, lui reprochait assez vivement de manquer à ses principes et même à sa foi en refusant son concours à une bonne œuvre, à une œuvre pieuse, elle finit par lui dire en riant : — « Vous m'avez lu l'autre jour, mon ami, un passage de Molière... J'ai bien envie de vous rendre

la monnaie de votre pièce et de vous lire à mon tour une page de Pascal !... — c'est la lettre sur la *Dévotion aisée*... du père Lemoyne !

M. de Vaudricourt se mit à rire et n'insista pas davantage. Néanmoins il se décourageait, et après avoir fait, avec le même insuccès, quelques autres tentatives du même genre pour humaniser Aliette et la mettre dans le mouvement de la civilisation, il y renonça. Aliette était décidément une personne remplie de mérite, mais une petite puritaine insociable. Il fallait en prendre son parti, et lui pardonner ses bizarreries en considération de ses vertus en la laissant vivre à sa mode farouche et se retirer du bal comme Cendrillon, à l'heure où le cotillon commençait.

M. de Vaudricourt, toutefois se crut autorisé, dès ce moment à suivre de son côté ses goûts personnels, et se laissa aller doucement à reprendre à peu de chose près sa vie de garçon, en y apportant, cependant, autant que possible, la discrétion d'un galant homme qui entend ménager le repos et la dignité de sa femme.

Aliette se vit donc de plus en plus abandonnée dans cet intérieur charmant préparé avec tant de soins, d'espérance et d'amour pour y attirer et fixer son mari... Que d'heures tristes passées dans des attentes de plus en plus longues ! Que de baisers douloureux donnés à sa chère petite fille, inutilement parée comme sa mère pour faire fête à un oublieux et à un ingrat ! Que de brûlantes larmes tombées sur l'enfant endormie !

Bernard la surprenait souvent les yeux rouges et encore humides, et il s'en irritait de plus en plus. Que voulait-elle enfin ? Il croyait ou il affectait de croire qu'elle avait la prétention de l'enlever à la vie de Paris et à ses plaisirs pour lui faire mener à côté d'elle une sorte d'existence claustrale. Aliette était trop sensée pour s'être jamais livrée à de pareilles imaginations. Mais elle n'aimait pas pour son mari plus que pour elle-même la violente dissipation mondaine : elle la jugeait inconciliable avec une certaine gravité de pensée. Elle avait donc souhaité ardemment de l'en retirer pour se créer avec lui un de ces foyers exceptionnels qui sont rares sans doute à Paris, mais qu'on y rencontre pourtant, qui y forment une élite presque inconnue, et qui présentent réellement le modèle d'une vie digne, intelligente et heureuse. Elle appréciait vivement elle-même les jouissances élevées et délicates qu'une grande capitale intellectuelle comme Paris offre sans cesse à l'esprit sous des formes variées à l'infini. Mais elle aurait voulu les goûter dans une intimité choisie, sérieuse et paisible, à l'écart du tourbillon désordonné, de l'ivresse mondaine et de la fièvre boulevardière qui étaient pour elle comme l'écume de Paris.

Quand elle laissait entrevoir à son mari l'espèce d'existence qu'elle rêvait, il

se contentait de hausser les épaules et de murmurer les mots : « Chimériques... Hôtel de Rambouillet! »

Cependant, le malentendu grandissait entre eux, et ces deux honnêtes gens commençaient à souffrir profondément l'un par l'autre.

Il se trouva qu'en cette phase troublée du jeune ménage, la même personne recevait à la fois les confidences éplorées de Mme de Vaudricourt et celles de son mari. C'était la duchesse de Castel-Moret, vieille amie des Vaudricourt et la seule femme avec laquelle Aliette, depuis son arrivée à Paris, eût contracté une sorte d'intimité. La duchesse était loin d'avoir, en matière de morale, et surtout de religion, l'orthodoxie sévère et passionnée de sa jeune amie. Elle avait mené, il est vrai, une vie irréprochable, mais moins par suite de ses principes que par instinct et par goût naturel : elle convenait elle-même qu'elle était honnête de naissance, sans autre mérite. C'était une vieille femme très soignée, et qui sentait bon sous ses cheveux blancs. On l'aimait pour sa grâce d'un autre temps, pour son esprit et pour sa sagesse mondaine, qu'elle mettait volontiers à la disposition du public. Elle faisait çà et là quelques mariages ; mais sa spécialité était plutôt de venir en aide à ceux qui tournaient mal, ce qui n'était pas une sinécure. Elle passait ainsi le meilleur de son temps à raccommoder les mariages felés : « Ça durait, disait-elle, ce que ça pouvait, » mais on sait que les bons raccommodages valent quelquefois mieux que le neuf.

La bonne duchesse, instruite peu à peu par les demi-confidences de Bernard et d'Aliette du malaise de leur situation conjugale, ne fut nullement étonnée d'entendre un jour M. de Vaudricourt faire appel à sa compétence générale sur la matière et lui demander une consultation sur son cas particulier.

« — Ma chère duchesse, lui dit-il, vous savez ce qui s'est passé, et vous voyez ce qui se passe. J'ai fait absolument tout ce qui m'était possible pour arracher ma femme à cette espèce d'existence monacale où elle se complaît. Elle y a persisté... soit ! Je respecte sa manie... Mais je ne puis pourtant pas m'enfermer avec elle dans sa cellule pour passer ma vie à prier son Dieu, auquel je ne crois pas, — et à moucher ma fille !

— Mon cher Monsieur, dit la duchesse, vous êtes en colère.

— Parfaitement, je suis en colère, car je n'ai vraiment rien à me reprocher... Si je vais seul dans le monde les trois quarts du temps, si j'ai repris mes habitudes de cercle, n'est-ce pas sa faute ? Et maintenant elle pleure dans son coin jour et nuit..., et comme j'ai la bêtise d'avoir bon cœur, cela empoisonne ma vie... Sans compter les commérages que les singularités pro-

voquent : les uns disent que je suis jaloux, les autres qu'elle est timbrée !... Eh bien ! est-ce agréable, je vous le demande ?

— Vous êtes réellement, dit la duchesse, un être extraordinaire. Vous avez, par hasard, en ce temps-ci et en plein Paris, une femme qui n'est pas une folle, et vous vous plaignez !... Mon Dieu ! que je voudrais donc vous voir, seulement pendant quinze jours, attelé de front avec une aimable personne qui a fait mon bonheur à Dieppe l'été dernier, — une vraie et pure Parisienne, celle-là, une essence. Elle logeait dans mon hôtel et je ne me lassais pas de l'admirer. — Dès le point du jour, j'entendais sa canne taper dans les corridors...., je la voyais partir avec sa cour, c'est-à-dire avec quatre ou cinq gaillards de votre genre. — et avec son mari par-dessus le marché... Je la voyais donc partir, la jupe retroussée, pour la plage, pour la pêche à marée basse, pour le bain. Elle rentrait pour déjeuner, suivie, bien entendu, de ces messieurs, et je la voyais manger, pour se refaire, une salade de concombres, des rôtis à la moutarde et une jatte de fraises. Après quoi, elle allait tuer quelques pigeons au *shooting* : puis, au casino, où elle avalait deux glaces et où elle perdait cinquante louis aux Petits Chevaux ; de là, chez le photographe... Puis elle partait en break avec des grelots, et toujours avec ces messieurs, s'arrêtait au Pollet pour y manger trois livres de crevettes et allait dîner ensuite au cabaret, à Arques... Puis, retour au casino, où elle regagnait ses cinquante louis au baccara. Après quoi, elle soupait, prenait un bock, se plantait une fleur dans les cheveux, faisait un tour de valse et rentrait triomphalement à l'hôtel sur les trois heures du matin, — toujours avec ces messieurs, pâles et haletants, mais sans son mari, qui sans doute était mort ! — Eh bien ! mon cher vicomte, malgré ça on dit que c'est une femme très honnête... Mais, enfin, voudriez-vous qu'elle fût la vôtre ?

— Ça me changerait, dit Bernard en riant.

— Voilà donc les jeunes femmes d'à présent, poursuivit la duchesse, car vous savez bien que celle-là n'est nullement une exception, et vous venez vous lamenter quand vous avez une perle de petite femme qui est sage, spirituelle, instruite, sérieuse, et qui n'a d'autre inconvénient que d'être une sainte ! De ce côté, il y a un peu d'excès, s'est possible... Mais elle vous aime tant que vous lui feriez facilement entendre raison si vous vouliez vous en donner la peine... Non, cela vous ennuie ? Eh bien ! soit, je m'en charge ! »

M. de Vaudricourt baisa, à deux reprises, la main de la duchesse, et se retira. Dès le lendemain, Mme de Castel-Moret, poursuivant avec zèle son rôle de maître Jacques, arrivait chez Mme de Vaudricourt. Elle trouva la jeune femme profondément découragée, abattue, doutant d'elle-même, bref dans les meil-

leures dispositions du monde pour écouter des conseils et même des remontrances. La duchesse lui représenta doucement que l'œuvre de la transformation morale de son mari était sans doute une œuvre fort méritoire, mais fort délicate, qu'elle avait eu tort de vouloir brusquer. Elle n'y avait pas apporté assez de patience, de souplesse : elle n'avait pas su rendre et reprendre à propos, si bien que son mari s'était cabré et lui échappait. Un dilettante parisien et mondain aussi invétéré, aussi gâté, aussi sceptique jusque dans les moelles, aussi épris du boulevard, ne pouvait être ramené aux goûts sérieux du foyer, et encore moins aux principes de la religion, par un simple coup de baguette. Il ne fallait pas se dissimuler que c'était un vrai miracle à opérer : Aliette en était assurément plus capable que personne. Mais, pour y réussir, la première condition était évidemment de vivre le plus possible auprès de son mari et la main dans la main, afin de lui faire sentir toujours tout à la fois le charme et le frein... Il fallait en un mot, pour lui inspirer peu à peu d'autres goûts, commencer par se prêter aux siens avec quelque complaisance, afin de ne point l'effaroucher.

Mme de Vaudricourt, accablée par ses longs mécomptes, énervée par ses luttes secrètes, presque affolée par la pensée de perdre tout à fait le cœur de son mari, se jeta avec une sorte de désespoir dans la voie nouvelle que lui avait tracée la vieille duchesse. Le premier pas qu'elle y fit lui coûta beaucoup. Elle se rappelait qu'après ses couches, quand il s'était agi de régler leur train de vie quotidien, son mari avait paru vivement contrarié qu'elle se refusât à l'accompagner le matin au Bois dans ses promenades à cheval. Mais elle avait cru devoir renoncer à un plaisir qu'elle aimait avec passion, parcequ'il ne pouvait se concilier aisément avec une habitude de son enfance à laquelle elle était encore plus attachée. Elle désirait entendre la messe tous les matins à Saint-Augustin, comme elle avait coutume de l'entendre autrefois dans la petite église de Varaville. Cette observance n'était pas seulement pour elle la satisfaction d'un devoir religieux : c'était un souvenir particulièrement doux à son imagination et à son cœur. C'était l'heure où, prosternée sur sa chaise, la tête dans ses mains, elle ressentait à travers ses prières toutes les impressions des années lointaines, des années sans trouble, c'était le moment où elle revoyait les sentiers qui menaient par les champs du château à l'église ; où elle croyait respirer l'odeur des épines roses des haies, et entendre craquer au soleil le vieil if du cimetière. — Cependant elle avait eu tort et elle le reconnut. Dès le lendemain du jour où elle avait reçu la visite et les admonestations de la duchesse, elle dit simplement à son mari qu'elle était tourmentée du désir de remonter à cheval et surtout d'y monter avec lui le matin.

Bernard étonné la regarda fixement : puis lui prenant la main :

« — Vous me faites plaisir, Aliette ; car je suis fier de vous et j'aime à vous montrer. »

De telles paroles, si rares dans la bouche d'un mari, et surtout d'un mari réservé et railleur comme l'était M. de Vaudricourt, ne pouvaient que remuer délicieusement le cœur de la jeune femme et la mettre en goût pour d'autres sacrifices.

Elle sortit donc dès ce moment de sa retraite, accepta des invitations, se montra plus fréquemment dans les théâtres l'hiver, sur les champs de courses l'été, et n'opposa plus enfin la même résistance au courant. Bernard, pour l'encourager, fit lui-même des efforts généreux : Il modifia un peu ses habitudes, il négligea quelques distractions personnelles et délaissa souvent son cercle pour accompagner sa femme dans le monde. Leurs deux existences se rapprochèrent, et il y eut à cet instant dans leur union une sorte de renouveau, dans leurs relations, une sorte de reconnaissance mutuelle et de gaîté tendre qui donnèrent sans doute à Mme de Vaudricourt quelques-uns des jours les plus heureux de sa vie. »

Et quelle existence que cette vie inutile, immorale, fatigante et bête que l'on appelle la vie du monde !

N'était-il pas tentant pour un penseur, un écrivain du mérite de M. Octave Feuillet, de montrer un ménage divisé par un goût bien différent pour la vie mondaine : le mari tout disposé à délaisser le foyer conjugal parce que la vie intime n'est pas dans son sentiment; la femme sacrifiant son existence paisible pour ne pas se voir complètement abandonnée, trahie peut-etre ?

En deux pages consacrées au tableau de cette fièvre du monde, l'auteur ne semble-t-il pas laisser entrevoir le dénoûment de son roman, dénoûment qui justifierait le titre sombre de cette étude de mœurs ?

« Cependant la vie mondaine à Paris est un terrible engrenage ; où il est bien difficile de ne pas passer tout entier quand un jour on s'y est laissé prendre : Mme de Vaudricourt ne tarda pas à subir la fatalité de cet entraînement où les invitations s'engendrent l'une l'autre, où les relations se multiplient à l'infini, où les obligations s'enchaînent comme les plaisirs, où les occasions pullulent. Elle ne tarda pas à sentir d'abord avec ennui, et bientôt avec effroi, que sa liberté, son temps, sa personnalité même lui échappaient, qu'elle appartenait au monde et qu'elle ne s'appartenait plus.

Mais ce ne fut pas là, au milieu de son existence nouvelle, sa seule appréhension ni sa seule tristesse. Elle était entrée pleinement alors dans cette société bruyante qui s'appelle elle-même complaisamment Tout-Paris, et qui se

croit une élite parce qu'on ne voit qu'elle, qu'on n'entend qu'elle et qu'on en parle trop.

Ce qui devait choquer à première vue cette jeune femme, qui était par le sang, par le cœur et par l'éducation, une si pure Française, c'était le caractère cosmopolite qui semble envahir de plus en plus la société parisienne. On sait, en effet, quel rôle actif y joue l'élément étranger. Assurément il y a bon nombre d'étrangers, et pareillement d'étrangères, qui sont aussi parfaitement aimables que respectables, même en France. Mais de même qu'on voit des Anglais se présenter sans façon dans nos théâtres avec des costumes qui les feraient mettre à la porte des leurs, de même on voit trop d'étrangers traiter Paris comme un lieu équivoque où l'on peut se permettre des libertés que l'on ne se permettrait pas chez soi, et s'amuser en déshabillé. Ce sans-gène, cette excentricité insouciante, cette mauvaise tenue, ce dédain de l'opinion, sont des défauts qui ne sont pas français, mais qui tendent à le devenir par la continuelle importation.

Cette tendance, si caractérisée à notre époque, et qui altère de plus en plus nos qualités nationales (l'Angleterre, par parenthèse, sait mieux se garder), cette tendance n'était pas le seul côté du monde parisien qui blessât les instincts, les idées et les sentiments d'Aliette. A mesure qu'elle y entrait plus avant et qu'elle le connaissait de plus près, elle se sentait lasse parfois jusqu'à l'écœurement, du bavardage superficiel qui est si facilement alimenté à Paris par les actualités de chaque jour, et qui semble abaisser tous les esprits sous le même niveau de banale médiocrité. Elle entendait dix fois par jour dans dix salons différents le même jargon, le même commérage fiévreux et vide, la même insupportable gouaillerie boulevardière, les mêmes jugements en l'air, les mêmes mots, les mêmes plaisanteries empruntées à la pièce nouvelle, et parfois à l'argot inepte des cafés-concerts. Jamais rien de neuf, de spontané, de personnel dans ce fatigant verbiage.

Elle voyait avec une secrète stupeur cette foule mondaine uniquement occupée de mouvement et de plaisir et comme en proie à une sorte de danse de Saint-Guy qui l'entraînait du berceau à la tombe dans un tourbillon épileptique. Cela lui rappelait cette ronde maudite du moyen âge, ces gens condamnés à danser jusqu'à la mort dans le cimetière de l'église qu'ils avaient profanée. Elle se demandait ce qui pouvait rester, dans un affolement pareil, pour la vie de famille, pour l'intérieur, pour l'étude et la culture de l'esprit, les retraites de la pensée dans les régions supérieures, enfin pour l'intervalle entre la vie et la mort. Elle s'effrayait de se sentir emportée elle-même dans ce mouvement, comme par un flot irrésistible, et de ne pouvoir reprendre pied.

Des dégoûts plus profonds lui montaient aux lèvres quand elle assistait par hasard à certains entretiens que le relâchement du goût et du sens moral, favorisé par d'étranges lectures, a mis à la mode jusque dans les salons, quand elle entendait, par exemple, des femmes bien nées parler couramment entre elles ou même avec les hommes de curiosités physiologiques, de dépravations latentes, de désordres monstrueux,

Et de vices peut-être inconnus aux enfers !

Ses tristesses et ses révoltes s'exaltaient encore quand elle se disait qu'en France et au dehors, on jugeait du ton et des mœurs de la société française sur l'échantillon de cette élite artificielle, mélangée et tapageuse, dont les fêtes, les aventures, les scandales, les toilettes faisaient chaque matin la joie des reporters et la jubilation railleuse du public. — A l'heure du siècle où nous sommes, et dans l'état des esprits en France, au moment où une sorte de jacquerie morale, en attendant mieux, déchaîne dans les foules populaires des appétits et des convoitises désormais sans frein, Mme de Vaudricourt, sans s'occuper autrement de politique, était atterrée de voir chez la partie la plus apparente des classes supérieures une si belle insouciance et une préoccupation si exclusive de se divertir. Il lui semblait être sur un bâtiment en perdition où les officiers, au lieu de faire leur devoir, s'enivraient avec l'équipage.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que, peu à peu, elle sentait sa pauvre âme se troubler. Cette vie, d'une frivolité, d'une vanité et d'une sensualité à outrance n'est saine pour personne, et, même pour une créature aussi noble et aussi pure qu'Aliette, elle ne valait rien. Dans ce monde si différent d'elle-même, si étranger et si fermé aux pensées de l'ordre idéal, elle en arrivait par moment à se croire une personne singulière, excentrique, qu'une éducation exceptionnelle avait peut-être jetée hors du vrai. Sa foi sans doute n'était pas sérieusement atteinte. Mais il lui paraissait quelquefois extraordinaire d'être, dans cette grande foule, seule de son espèce. Il était évident, par exemple, que la religion, qui était pour elle si essentielle et si principale, n'était plus pour la très grande majorité de son monde qu'une sorte de tradition de bon goût et un usage de bienséance, qu'en sortant de l'église, le dimanche, on laissait sur les marches jusqu'au dimanche suivant, et que, dans l'intervalle, personne n'y pensait. Au milieu d'une société de fous, la raison la plus solide se sent ébranlée, et c'était avec un sentiment d'épouvante qu'Aliette se demandait si le scepticisme et l'indifférence de son entourage ne la gagneraient pas quelque jour. »

Il est probable que le nouveau roman de M. Octave Feuillet sera l'un des premiers qui paraîtront en volume d'ici quelques semaines, et j'estime qu'une leçon de morale sortie de la plume du brillant académicien était bonne à annoncer alors que va s'ouvrir la nouvelle année littéraire.

Il semblerait que l'année 1885, qui s'est signalée par une nouvelle application du mot « bécarre », nous réservait la surprise de nous montrer les esprits remis en équilibre, et la société ramenée à un jugement plus sain des choses. Je ne sais si je m'abuse, mais il ne me paraît pas que le progrès se soit accentué d'une façon bien remarquable, et le poème épigrammatique de M. Jean Fauchoux, poème que je cueille dans le si intéressant *Almanach littéraire et poétique de la Province* exprime fort spirituellement ce que l'on aurait pu attendre d'une époque repoussant la chorégraphie fantaisiste du dièze et du bémol pour revenir au ton naturel.

SALUT A BÉCARRE

Beaux Messieurs qui faites la mode,
Et qui nous donnez le bon ton,
Il faut l'avouer : votre code
N'est pas toujours superbe, oh, non !

Je ne ferai point de critique
Sur la trouvaille d'aujourd'hui ;
Votre « bécarre » est magnifique,
Le bon goût revient avec lui !

Bécarre détrône la scie
Du tseing, du pschut et puis du v'lan ;
Ah ! Messieurs, je vous remercie,
Quel repos pour notre tympan?

Quoi, nous avons fini d'entendre
L'insipide « on dirait du veau ! »
Au naturel on veut se rendre :
Béni soit votre mot nouveau !

Comme en la gamme échevelée,
Quand un dièze ou bien un bémol
Trop loin veut prendre sa volée,
Le bécarre arrête son vol ;

A notre langue bizarre,
A notre mode absurde. à tout
Puisque nous mettons un bécarre
Le naturel revient partout !

Naturel sera le langage ;
Naturelle, la mode aussi ;
De se maquiller le visage
La femme n'aura nul souci !

Adieu, tournures diaboliques,
Corsets, chignons, disparaissez !
Nos femmes seront authentiques :
Les jours de fraude sont passés !

C'est un plaisir, il faut voir comme
Tout est bécarre maintenant :
Tout le clan de la haute gomme
Dans le bon goût va de l'avant...

On a banni l'affreux langage
Mélange d'argot. de chinois :
On parle sur notre rivage
Le beau françaïs comme autrefois !

Dans chaque sexe on rivalise,
C'est à qui fera pour le mieux :
Notre mode s'idéalise,
Notre goût devient merveilleux !

Avec de la persévérance
De beaux jours nous aurons encor;
Bientôt renaîtra pour la France
Le beau règne de l'âge d'or !

Bécarre, à toi merci, bécarre !
Par toi tout devient naturel ;
Le naturel, chose si rare !
Puisse ton règne être éternel ?

Ce morceau, dans lequel on reconnaît cet esprit gaulois dont les autres peuples ne peuvent approcher, n'est pas le seul que je me fasse un devoir de

signaler dans ce Recueil annuel d'une société littéraire dont les tendances méritent les plus chaleureux encouragements. Le beau poème de M. A. Laurent-Champrosay, *l'Idéal*, est une œuvre de haute valeur; l'étude philosophique de M. Edouard Moreau, *Dieu! Famille! Patrie! Humanité!* méritait bien le prix qui lui a été accordé, et toutes les pièces qui composent ce Recueil montrent que les sectateurs de la Muse ne sont point encore disposés à amener leur pavillon devant le naturalisme qui se croit triomphant.

Il faut lire l'étude en vers de M. Paul Mangin sur l'œuvre théâtrale d'Alexandre Dumas, étude d'une exquise finesse ironique se terminant ainsi :

Ainsi donc, quel que soit son rôle sur la terre,
Toute femme coupable, Epouse, Vierge ou Mère,
Pourra, malgré sa chute et son indignité,
Prétendre à s'arroger, par une grâce entière,
Les droits de l'innocence et de l'honnêteté :
Et dans ce plaidoyer contre la déchéance,
Chacune protestant de sa faute aisément,
En son cœur nourrira la secrète espérance
De trouver le prétexte à son relèvement :
Car ton œuvre féconde en pardons magnanimes,
Cher maître, a recueilli de la part des « Victimes »,
Dont le nombre s'élève en raison de nos mœurs,
La plus ample moisson de succès unanimes
Et le plus beau tribut de sanglots et de pleurs.

Puissent, du moins, un jour, les femmes de l'*espèce*,
Comptant trop follement sur ce facile espoir,
Ne jamais, par esprit de haine vengeresse,
Couvrir de leur mépris les Femmes de Devoir !

Mais que dire de la Nouvelle de M. Joseph Cayrou! Quelle satire adorable et pétillante d'esprit de l'idée incroyable qui est venue à la pensée des membres de l'Académie française de choisir pour sujet du concours pour le prix de Poésie à décerner en 1887, ce titre : *Pallas-Athéné!*

Voilà certes un petit volume qui n'offrira pas de déception à celui qui l'aura acquis.

Au point de vue littéraire, le nouveau roman de M. André Theuriet, PÉCHÉ MORTEL, ne mérite que des éloges : mais au point de vue moral, on doit faire quelques restrictions.

Qu'est-ce que ce roman, si ce n'est le tableau intitulé *Le loup dans la bergerie,* mis en action ?

Un fabricant de toile de coton, âge d'une cinquantaine d'années, a pour compagne une femme pouvant avoir une trentaine d'années, Marthe. M. Vivant Déglise ne semble pas s'être montré un brillant professeur en l'art de faire vibrer la passion amoureuse : sa vie occupée, son âge un peu disproportionné avec celui de Marthe, et sa passion pour les collections de papillons n'avaient rien qui pût enflammer l'imagination d'une jeune femme. Marthe vivait donc tranquillement dans la fabrique de son mari, prenant part aux affaires, et ne songeant même pas que la vie à deux offrît parfois plus de satisfactions que l'existence calme qu'elle traînait auprès du très banal mari que les circonstances lui avaient dévolu.

Tout aurait parfaitement marché, et ce ménage tranquille eût continué de vivre très paisiblement, si l'auteur de la *Maison des deux Barbeaux* ne se fût imaginé d'y introduire un jeune homme de vingt-quatre ans, dont le père, un client de M. Vivant Déglise, n'avait pas été fâché de débarrasser la capitale où il commençait à faire danser, en féminine compagnie, les beaux écus acquis dans le commerce des toiles de coton.

Or, M. Theuriet est convaincu que, dans les conditions où il vient de placer ses personnages, l'adultère est fatal, voilà pourquoi la malheureuse Marthe, malgré sa belle défense, finit par succomber comme la dernière des servantes de ferme sur un tas de foin.

Eh ! mais, M. Theuriet va-t-il passer dans le camp des naturalistes ?

Oh ! je sais fort bien que l'auteur de PÉCHÉ MORTEL prétendra que Marthe a été surprise et qu'elle est morte de sa faute : cela n'importe, il y a dans son livre des passages qui devront faire bannir son nouveau volume du cercle de la famille, malgré le grand intérêt de l'œuvre.

Madame Henri Gréville n'a pas non plus résisté à cette disposition des écrivains actuels, qui les conduit à introduire l'adultère dans presque tous leurs romans, et quoiqu'elle fasse mourir son héroïne, Vevette, à peu près dans les mêmes conditions que la Marthe de M. Theuriet, il me semble que, dans son récit, il'était fort aisé d'éviter le crime commis dans la grotte des Fées.

Certes, Vevette eût dû être la femme de Bon-Louis, et ce n'est que par la trahison d'une fille jalouse que ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre se sont trouvés séparés et que Vevette a épousé Aubry, mais je crois que le lecteur eût été satisfait si Véronique, la seule coupable dans ce roman, avait payé la faute commise par elle en trompant la confiance de Bon-Louis. Mais

voilà, Mme Henry Gréville avait une scène à placer, et, comme cette scène très dramatique était impossible sans que Vevette eût été la maîtresse de Bon-Louis, Vevette est tombée pour amener la situation où la jeune femme pouvant sauver la vie à son mari ou à son amant, sans hésitation elle tend la main au premier tandis que le second périt sous ses yeux.

Le Roi de Thessalie, d'Ary Ecilaw, est évidemment un livre à clef, et il n'est peut-être pas difficile de reconnaître sous des noms d'emprunt les personnages que l'auteur a voulu peindre.

L'action de ce roman est particulièrement vivante, et si Ary Ecilaw a voulu donner aux grands de la terre une leçon, ceux-ci se préoccuperont bien peu de ses objurgations. La raison d'Etat est une arme que les têtes couronnées ne sont pas seules à manier, seulement, à un autre degré de l'échelle sociale, cela s'appelle : les convenances.

Certes, il faut plaindre la princesse abandonnée par le roi qui vient de l'épouser morganatiquement, mais, avant d'aller à l'autel, n'avait-elle rien eu à se reprocher vis-à-vis de M. de Mineleko, son premier mari, avec lequel elle a dû divorcer pour devenir reine ?

Et toujours le même raisonnement : le mari plus âgé que la femme ; le mari jaloux comme un tigre. Bah ! et avec cela que le jour où M. de Mineleko administre des coups de cravache à la princesse sa femme, celle-ci ne sortait pas de se livrer à une flirtation des plus significatives avec le roi ?

Le roman d'Ary Ecilaw est palpitant d'intérêt, rempli de situations dramatiques et piquera vivement la curiosité, mais de là à s'imaginer qu'il suscitera un grand mouvement d'indignation contre le roi de Thessalie ou celui que ce nom représente, il y a loin. Ce ne sont pas les rois qu'il faudrait maudire, mais bien les juges qui, semblables à ceux de Thessalie, s'inclinent devant un ordre souverain, sans s'occuper plus de dame Thémis que s'ils ne lui avaient juré un culte dont leur conscience s'affranchit très facilement devant la faveur du maître.

Il paraît même qu'à Berlin il n'y a plus de juges intègres, et si l'on en croit la veuve du prince de Sayn-Wittgenstein-Sayn qui vient de publier sous ce titre : Une famille princière d'Allemagne, des mémoires appelés à faire quelque bruit, il serait assez difficile de l'autre côté du Rhin d'obtenir justice contre les puissants de ce monde.

L'auteur de ces mémoires tient aux plus hautes familles princières et, malheureusement pour elle, elle a pu en apprécier les mœurs étranges. Elle

est, en effet, la belle-sœur des princes Pierre, Alexandre et Frédéric de Sayn-Wittgenstein, du prince Chigi, de Rome, du prince de Hohenlohe-Schillingsfürst, ex-ambassadeur d'Allemagne à Paris, aujourd'hui statthalter d'Alsace-Lorraine; alliée, du même chef, aux Radziwill, aux Dolgorouki, cousine de la princesse Lise Troubestkoï, bien connue dans la société parisienne.

La princesse Amélie de Sayn-Wittgenstein n'y va pas par quatre chemins, elle n'emploie pas d'euphémismes pour dire leurs quatre vérités aux gens dont elle a à se plaindre, et le vieil empereur Guillaume est étrillé de la belle façon.

Ces Mémoires sont remplis de révélations curieuses sur les cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, sur la probité des magistrats des bords de la Sprée, ainsi que sur l'origine peu délicate de certaines fortunes princières.

Evidemment, les Allemands nous en voudront d'avoir laissé publier ce livre chez nous, sans songer que nous n'avons pas de loi qui puisse l'empêcher; mais, d'un autre côté, les Déroulédistes se pâmeront d'aise à la lecture des pièces scandaleuses de ce procès en captation et ne se diront pas qu'ils n'entendent qu'une des parties.

Je ne suis ici ni pour défendre les princes d'Allemagne ni pour m'emballer sur le récit de la princesse Amélie, mais je sais que tout plaideur ne voit que des ennemis acharnés autour de soi. Il n'est pas jusqu'à son propre avocat que l'on ne traite de tous les noms les plus vils s'il ne parvient à gagner votre cause et, si justice même ne vous est pas rendue assez vite, on fait comme cette femme Perron : on tire sur son avoué M. Dumont.

Il y a toujours chez le plaideur, dans les procès longs et interminables, un peu de ce « mirage » dont parle Daudet dans les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*.

Selon l'auteur d'*Une Famille princière d'Allemagne*, le prince Louis, chef de la maison des Sayn-Wittgenstein-Sayn, épousa malgré sa famille Mlle Amélie Lilienthal, alors âgée de seize ans.

Pendant les premières années de ce mariage, la princesse Amélie n'eut pas à se plaindre de la famille de son époux : tant que le prince vécut, les féroces rancunes de ses parents se dissimulèrent hypocritement.

Malheureusement, dans un voyage à Rome, le prince Louis mourut en 1876. Alors tout changea, et la jeune princesse Amélie se vit bientôt en butte aux rapacités indécentes de sa noble famille.

Par un testament olographe, le prince avait institué la princesse sa légataire universelle, interdisant toute apposition de scellés sur ses domaines et toute ingérence des tribunaux ou tierces personnes quelconques dans le règlement

de sa succession, déchargeant son héritière de toutes dettes dont elle pourrait être grevée, et lui laissant entre autre legs un capital de 50,000 roubles à lui dû par son frère le prince Pierre de Sayn-Wittgenstein, et payable en 1884.

C'est à peine si la sœur du mort, la princesse Chigi, daigna s'agenouiller devant le lit mortuaire; les deux frères se contentèrent de refuser l'envoi de sommes nécessaires aux funérailles.

La veuve emprunta 15,000 francs et ramena le corps de son mari en Allemagne, mais elle ne put même faire entrer le cercueil dans le château de Sayn. Les deux frères du mort y avaient déjà fait apposer les scellés.

La pauvre femme, forte de son droit, forte du testament de son mari, qui lui léguait toute son immense fortune, se défendit, intenta un procès. Les deux frères de son mari obtinrent gain de cause devant les tribunaux et l'empereur Guillaume lui-même se mit du parti des persécuteurs. Pour condamner la veuve on ressuscita un vieux droit féodal.

On la ruine, on la dépossède simplement, dit le jugement, parce qu'elle n'est pas *ebenburting* (de haute noblesse).

Ce n'est pas assez encore : les beaux-frères la font condamner à payer les funérailles de son mari, dont on lui soustrait l'héritage, plus 20,000 marks pour l'entretien du château dont on la dépossède.

Enfin, le 25 août 1885, des huissiers se présentent chez elle, à Bruxelles, réclamant les frais considérables du procès. Elle paye « et, dit-elle en terminant, ce fut l'épilogue de mon passage dans la famille Wittgenstein. »

Querelles d'Allemands ! — Dans un pays où la force prime le droit je ne vois rien de bien étonnant au récit de la princesse Amélie, mais ce qu'il y a de plus drôle dans l'histoire en question, c'est que ce sont les Français qui, flairant un gros scandale allemand, vont se repaître de la lecture de ce volume et, comme des jobards, payer les frais des nombreuses éditions de ce volume, peu intéressant pour ceux qui ne connaissent pas les familles Wittgenstein et Lilienthal.

La Force prime le Droit : c'est la loi de nature, et si quelques-uns de mes lecteurs voulaient interrompre leurs lectures parfois frivoles pour des études plus sérieuses, je les engagerais vivement à parcourir un ouvrage de M. Arthur Vianna de Lima, Exposé sommaire des théories transformistes de Lamark, Darwin et Haeckel.

Je les assure que la lecture de cet ouvrage est autrement intéressante que celle des démêlés des Wittgenstein et des Lilienthal, et qu'aucun roman n'est

aussi attachant que celui de la création, et je veux ici en citer un chapitre qui suscitera bien des réflexions :

« La lutte pour la vie a été d'abord très dure pour l'homme primitif : l'âge d'or n'est qu'un beau rêve dont l'anthropologie a fait justice. Longtemps l'homme n'a connu et ne pouvait connaître d'autre loi que la force, la force brute ; parfois aussi la ruse assurait la victoire. — Il fallait combattre sans cesse : c'était là pour lui une question de vie ou de mort. Entouré de mille dangers, assailli de toutes parts par des animaux terribles et nombreux, toujours sous l'étreinte brutale de la faim, obligé de lutter contre une nature marâtre et encore indomptée, courbé enfin sous la rigueur de climats sévères, l'homme primitif n'avait d'autres préoccupations que de se défendre contre les grands carnivores qui infestaient les contrées où il traînait sa difficile existence et de s'emparer de la proie convoitée. (Dans plusieurs contrées, du reste, l'homme est encore forcé de combattre tous les jours contre certaines espèces animales. Dans l'Inde même, le *roi de la création* est bien souvent dévoré au fond des forêts. En 1877, il y a eu 2,918 personnes mangées par les tigres, parfois le chiffre est encore plus considérable. — La même année, 16,767 personnes y sont mortes de la morsure des serpents.)

« Les besoins incessants et impérieux de la vie, si difficiles à satisfaire avec les moyens grossiers et insuffisants dont il disposait, absorbaient toute son énergie et toute son attention. Sans cesse en butte aux soucis de cette guerre rude et continuelle, n'ayant pas un jour de répit, manquant de bien-être, des loisirs nécessaires, son esprit ne pouvait s'éveiller que tardivement. Dans cette phase quasi-bestiale encore, l'homme était au-dessous même de ces sauvages actuels qui se trouvent aux derniers échelons de l'humanité comme les Hottentots, les Fuégiens, les Australiens, etc. Cependant, les nécessités mêmes de la lutte firent naître et développèrent des aptitudes : la ruse, l'intelligence grandirent peu à peu : la lumière se fit dans ces cerveaux obscurs. Le génie, qui peut aujourd'hui s'élever librement dans des régions toujours plus hautes, commença lentement à poindre : l'homme était sorti de l'animalité ! Depuis ce grand pas franchi, la tendance générale a continué à être progressive ; bien que l'évolution ait lieu avec une extrême lenteur, nous voyons pourtant la lutte se transformer de plus en plus en un combat intellectuel, et, dans ce domaine, la victoire durable ne pourra échoir qu'au meilleur, au mieux doué. (Buchner, *l'Homme selon la science*, p. 199 de la trad. Letourneau, ajoute : Les difficultés de la lutte poussèrent aussi les hommes à s'associer, et cette association à son tour fut un des principaux stimulants du progrès. Quand la lutte avec l'animal fut heureusement et victorieusement terminée, les guerres des hommes entre eux

commencèrent aussitôt : hostilités éternelles et sanglantes qui composent, dans le passé, l'histoire de tous les peuples et de toutes les races sans exception. Mais ce qui profita surtout à l'homme dans sa concurrence vitale avec l'animal, ce fut que, chez lui, les connaissances ou l'expérience acquise ne périssaient pas avec chaque individu, mais se transmettaient par l'éducation, la tradition, et que, par suite, chaque génération nouvelle pouvait, dans sa lutte pour vivre, développer une plus grande force de résistance que la génération précédente.)

« Chez l'homme, le terme le plus élevé de l'échelle des êtres, ce n'est pas toujours la force, l'habileté ou même l'intelligence qui l'emportent. Parfois, c'est à une cause purement accidentelle ou à des moyens plus ou moins inavouables qu'un individu doit l'avantage sur ses rivaux. Pour faire carrière, pour obtenir une bonne place dans le rang des élus, toutes les armes, quelquefois, sont bonnes ; on ne lutte plus de talent, de mérite, ni même d'adresse, on veut *arriver*, voilà tout, *per fas et nefas;* et pour cela on ne dédaigne pas l'intrigue et la fourberie. La compétition alors, au lieu d'être salutaire, devient perfide et immorale, car elle s'étend et ronge comme une gangrène. — C'est ainsi qu'il peut arriver que le meilleur succombe ; celui auquel la suprématie eût immanquablement appartenu dans la libre concurrence naturelle aura parfois le dessous, tandis qu'un moins méritant l'emportera sur lui, temporairement du moins.

« Il nous vient ici à la mémoire un excellent exemple dont se sert M. Huxley dans une conférence sur la théorie darwinienne ; le sujet est emprunté à une relation de la campagne désastreuse de Russie (1812) et se rapporte à un épisode connu de cette retraite : le moment où les troupes, poursuivies par l'ennemi, tentèrent de traverser la Bérézina. On sait qu'arrivée devant le grand pont flottant, — le seul moyen de salut qui lui restât encore, — la masse des traînards s'y rua en désespérée : il y eut alors une effroyable mêlée, un horrible entassement d'hommes fous de terreur. Dans cette lutte atroce, chacun, pour avoir la vie sauve, s'efforçait de passer le premier, poussant, renversant et foulant aux pieds ceux qui étaient tombés. Les plus forts, les plus robustes, ceux qui, malgré le froid, les misères, les privations subies, conservaient encore assez d'énergie, avaient naturellement l'avantage. Quant à l'auteur de la relation dont il s'agit, il aurait, comme il le remarque lui même, bien certainement péri, s'il n'avait eu l'heureuse idée de se cramponner de toutes ses forces, sans lâcher prise un seul instant, au manteau d'un grand et vigoureux cuirassier. Celui-ci tâcha d'abord de se débarrasser de ce fâcheux compagnon ; mais, ne pouvant se dégager assez vite, il ne pensa plus qu'à faire sa trouée et tous deux gagnèrent ainsi l'autre rive.

« Il y a plus d'un pont de la Bérézina dans l'existence de chacun ; mais combien le traversent ne comptant que sur les autres pour se tirer d'affaire ! Combien, dans la vie ordinaire, ne doivent le salut qu'à ce manteau d'un plus puissant auquel ils savent s'accrocher ! Tant de peu méritants triomphent dans la concurrence, parviennent aux places les plus hautes, s'arrogent la meilleure part dans les avantages sociaux, non par leur propre mérite, mais grâce à un petit bout de ce manteau protecteur qu'ils ont pu saisir. .

« On observe dans les sociétés humaines une véritable tendance à substituer dans certains rapports qui lient entre eux les divers membres de l'organisme social, l'action d'une sélection artificielle à celle si féconde de la sélection naturelle ; de manière que, entravée ou même dénaturée, la concurrence vraiment libre ne peut jamais se développer et agir dans toute sa vigueur. De là un état de choses factice et qui est trop souvent contraire à la prospérité collective, au bien général de l'humanité. C'est ainsi que, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la lutte, dans ce milieu artificiel des associations humaines, est modifiée de telle sorte que le meilleur succombe encore très souvent, et qu'au lieu d'engendrer partout le progrès, elle l'enraye et le contrarie. Les conséquences de ces faits sont multiples et étendues.

« En étudiant l'histoire des diverses nations à la lumière de la science socialogique, on comprend bien autrement la raison des crises que traversent les Etats.

« Les révolutions, les convulsions sociales, trouvent leur explication : elles apparaissent comme des phénomènes naturels dans l'évolution des peuples vers des formes d'organisation meilleures. On méconnaît ordinairement les véritables causes des mouvements révolutionnaires, et bon nombre, sans vouloir les chercher dans l'organisation vicieuse des Etats, se contentent d'en parler avec exécration, en les flétrissant comme d'odieuses tendances ; cependant, ce sont là presque toujours les phases douloureuses mais inévitables de la marche progressive des nations. Leur forme violente n'est que la conséquence fatale de l'oppression ; elle est surtout le triste effet d'innombrables abus de pouvoir des gouvernements, d'injustices criantes et longtemps subies. — Dans l'histoire, un grand fait domine ; c'est la lutte, longtemps inégale, des classes inférieures contre les castes dirigeantes ou privilégiées, à la merci desquelles elles ont vécu. En se faisant une part léonine, ces castes dominantes ont malheureusement trop souvent abusé de leur pouvoir ; elles ont asservi et exploité outre mesure les classes pauvres, exigeant d'elles une obéissance passive, faisant tout pour les conserver dans une ignorance, une inertie qui les rendît plus faciles à manier. Fortes des innombrables privi-

lèges qu'elles avaient su se créer, supprimant toute opposition, toute discussion, elles ont pu gouverner à leur guise les masses, leur refusant toujours une juste part d'action et les empêchant par des moyens habilement calculés, de s'organiser, de s'entendre, de s'associer enfin pour la lutte. — Aujourd'hui on commence à accorder, bien tardivement il est vrai, qu'il existe une « question sociale »; il y a peu de temps encore, ces deux mots formidables faisaient sourire certains grands politiques. On voit quel tort ont eu tant de gouvernants à courte vue de traiter aussi cavalièrement de « spéculations » et « d'utopies » les avertissements de clairvoyants sociologistes et d'économistes éminents, qui ont signalé les graves défauts de notre ordre social actuel, et démontré que nous sommes encore sous la domination de vieux dogmes, de théories gouvernementales grossières et arriérées, qui forment un obstacle continuel à la marche progressive des sociétés.

« Dans la question ouvrière, apparaissent les plus sombres côtés de la lutte pour l'existence, de la lutte sociale pour vivre; seule, une politique vraiment libérale, à la fois éclairée et prudente, pourra conjurer un avenir menaçant, en abordant franchement la solution pratique des difficiles et graves problèmes de l'économie sociale, pour apporter enfin le remède nécessaire par voie de réformes graduelles et de justes concessions. Ceux-là s'abusent cruellement qui espèrent pouvoir étouffer le mal par des moyens violents ou le réparer par des mesures législatives purement superficielles et par conséquent insuffisantes, à l'aide de palliatifs ridicules. Quant à vouloir placer la classe ouvrière sous la tutelle du gouvernement, ce serait presque de la démence. Mais qui ne devine pas que ceux qui prétendent vouloir appliquer ce remède ont en réalité de tout autres vues ! Ils espèrent conjurer le mal en paraissant s'intéresser au sort des classes pauvres; ils prodiguent les promesses et emploient des demi-mesures calculées de façon qu'elles doivent encore tourner au profit de leur politique. Ils ne songent aucunement à se charger de cette tutelle qui, si elle était sérieusement entendue, les écraserait promptement sous le poids de mille responsabilités. Ce « socialisme d'Etat » qui, espérait-on, devait faire illusion aux mécontents et modérer le mouvement en lui donnant une autre direction, ne tourne, en attendant, qu'au profit des patrons et des grands propriétaires. La seule solution efficace est donnée par la formation des divers genres d'associations ouvrières (sociétés coopératives), il faut tendre à faire du salariat l'exception et non la règle. Une certaine participation aux bénéfices (augmentation *éventuelle* du salaire fixe dans le genre de celle qui a lieu dans beaucoup de maisons de commerce et de sociétés industrielles, ou comme les allocations supplémentaires accordées par l'Etat),

peut servir d'excellente transition dans la voie des réformes à entreprendre.

« La question de la population constitue aussi un problème très important et dont nous ne pouvons faire moins que de dire quelques mots, ne l'envisageant qu'au point de vue qui nous intéresse en ce moment. Malthus et les économistes qui l'ont suivi se sont appliqués à étudier cette difficile question sous toutes ses faces.

« Contrairement à une opinion autrefois très répandue, on sait aujourd'hui que la population d'un Etat doit être maintenue dans de certaines limites, naturellement une densité suffisante est absolument nécessaire à la prospérité collective, mais l'*excès* de population entraîne inévitablement à sa suite une foule incalculable de maux et de misères. Cette théorie fausse et surannée qui prétend, sans même tenir compte des conditions « vitales », que plus un Etat possède d'habitants, plus sa population est surabondante, plus il doit être riche et puissant, cette théorie, disons-nous, n'a cours maintenant que parmi certains hommes politiques dont l'esprit est encore engagé dans les préjugés du moyen âge. Fort heureusement, malgré les barrières opposées, avec la force irrésistible d'un phénomène organique, naturel, il s'est produit un déversement salutaire du trop-plein de la population. Cette émigration, pourtant, n'est le plus souvent pas suffisante pour soulager les habitants d'un pays, gênés par une multiplication relativement trop rapide, puis, établie sur une vaste échelle, elle présente quelques inconvénients que nous n'avons pas à examiner ici.

« Il est évident que si, dans une contrée déterminée, dans laquelle un certain nombre d'individus peut vivre à l'aise, il vient à se produire un trop grand accroissement de la population, la concurrence vitale y deviendra plus âpre, toute compétition sera plus difficile, à commencer par la lutte pour la nourriture, qui sera des plus cruelles et pourra même parfois revêtir une forme sinistre : là où il y a surpopulation, la demande du travail augmente et les salaires baissent. — Il faut tout craindre de l'augmentation excessive de la population. Ainsi, pour ne prendre qu'un fait entre cent, on peut dire, en restant bien près de la vérité, que, dans les conditions normales, le nombre des suicides croît en raison de la densité de la population ; c'est là un fait que de nombreuses statistiques tendent à établir de plus en plus. — M. C. Morselli, dans un travail important fondé sur des recherches aussi consciencieuses que complètes (il a examiné environ 300.000 cas de suicide), arrive également à conclure que le suicide est une conséquence de la lutte pour l'existence et de la sélection humaine, sélection qui s'effectue suivant la loi de développement des nations civilisées. L'unique moyen prophylactique contre l'aliénation et

le suicide, dit encore cet auteur, consisterait en une diminution de la concurrence vitale au sein des sociétés, tandis qu'actuellement, au contraire, tout tend à augmenter cette concurrence dans toutes les branches de l'activité humaine. Le seul moyen, si difficile en pratique, et si sévèrement proscrit, serait de mettre un frein à l'augmentation excessive du nombre des combattants.

« On sait l'accueil fait ordinairement à des propositions de ce genre. Le *moral restreint,* la contrainte prudente recommandée par Malthus et que les classes élevées ou riches savent, avec raison, si bien mettre généralement en pratique (déterminées en cela le plus souvent par des sentiments fort louables), soulève néanmoins, chaque fois qu'on l'invoque au grand jour de la publicité, les éclats de la plus violente indignation. Voulez-vous être profondément moral et obtenir l'approbation du grand nombre, prêchez alors le *crescite et multiplicamini* de la Bible ; dites aux pauvres : « Continuez à être courageusement ce que vous avez toujours été, les *proletarii*, les « faiseurs d'enfants », comme vous appelaient déjà ces bons patriciens ; procréez aveuglément dans l'indigence, sans vous soucier si vous pouvez fournir à votre *portée* le pain quotidien ! Vous traînerez, il est vrai, une vie misérable, mais n'importe ! vous serez nombreux, et le nombre c'est la force. Nous formerons alors une nation puissante, envahissante, nos armées feront trembler les Etats voisins ! » Mais si, au contraire, l'on conseille par une sage prévoyance de limiter la faculté de reproduction, d'éviter les alliances prématurées, irréfléchies, si l'on recommande d'user de la prudence dans le mariage, afin que la famille puisse se conserver dans un certain bien-être nécessaire, et que l'enfant trouve des moyens d'existence suffisants et une éducation convenable, alors soyez certains qu'on aura contre soi tous les « honnêtes gens », scandalisés de *l'immoralité* de pareils conseils. »

En citant cet extrait d'un ouvrage que l'on peut lire sans fatigue aucune, je n'ai pas voulu prendre parti pour ou contre la doctrine darwinienne, je tenais seulement à signaler un document dans une cause qu'il sera plus facile de discuter une fois qu'on l'aura bien comprise, M. Viana de Lima l'ayant l'ayant rendue claire pour tous.

M. l'abbé Roux, curé de Saint-Hilaire-le-Peyron, publie un recueil de Pensées dont on ne peut que louanger la forme, si le fond peut donner sujet à quelques critiques et particulièrement celui d'un trop grand pessimisme. Mais ne pourrait-on pas aussi dire que M. l'abbé Roux pèche par orgueil?

« Je n'ai pas encore vécu, je n'ai pas encore agi ; tout le peu que j'ai pu entreprendre m'a toujours éclaté dans la main.

« Autrefois, malgré moi inoccupé, j'espérais encore...

« J'ai toujours désiré de vivre intellectuellement, idéalement, divinement ; et je n'ai jamais que végété et langui !...

« Un fond de campagne ! un fond de province ! Le dernier des hommes dans le dernier des pays !...

« Je ne veux, en disant ainsi, ni mépriser mon cher Limousin, ni me mépriser, homme, chrétien et prêtre, mais, voyez, où suis-je et que suis-je ? Un rien dans un rien. »

Eh ! Monsieur l'abbé, mais tous les prêtres ne sont pas à la tête des diocèses, et dans le fond de votre Limousin vous avez une sainte mission à remplir. Il ne s'agit pas d'écrire des ouvrages de valeur comme le vôtre, vous devez catéchiser les humbles et employer votre grand talent à ramener à Dieu des ouailles qui doivent prendre exemple sur vos vertus, que vos désespoirs ne conduiront pas certainement à vos pieds ! Vous vous plaignez d'être un incompris, « que deux ou trois seulement se doutent de votre valeur », allons donc ! lorsque vous avez accepté la noble mission de la prêtrise, c'était pour porter la parole aux petits, aux faibles d'esprit peut-être, pour les consoler et leur montrer le ciel. Qu'importe au prêtre les succès littéraires, le seul talent qu'il doive ambitionner, le seul qui lui soit compté là-haut est de savoir toucher le cœur et l'âme de ceux dont il est le directeur spirituel.

Ce n'est certes pas à Saint-Hilaire-le-Peyrou que se débitent les éditions Lemerre !

M. Octave Mirbeau s'est attaché plus particulièrement dans ses LETTRES DE MA CHAUMIÈRE à peindre le paysan, l'homme du village, et l'on peut dire qu'il les a pris sur le vif. Lizez l'histoire suivante :

« Son maître l'avait appelé Turc.

« Il n'avait pourtant rien d'un Turc, le pauvre ; bien au contraire. Il était maigre, jaune, triste, de mine basse et de museau pointu, avec de courtes oreilles mal coupées, toujours saignantes, et une queue qui se dressait sur son derrière comme un point d'interrogation.

« L'été, Turc allait aux champs, gardait les vaches, aboyait le long des routes après les voitures et les passants, ce qui lui attirait force coups de pied et force coups de pierre. Sa grande joie, c'était, au milieu d'un chaume, tapissé de trèfle naissant, de lever un lièvre qui détalât devant lui, et, à travers haies, douves, ruisseaux et fossés, de le poursuivre en bonds énormes et en courses folles, dont il revenait essoufflé, les flancs sifflants, la langue pendante et ruisselant de sueur.

« L'hiver, alors que les bestiaux restaient à l'étable, engourdis sur leur litière chaude, Turc, lui, restait à la niche : un misérable tonneau défoncé et sans paille, au fond duquel, toute la journée, il dormait roulé en boule, ou bien, longuement, se grattait. Il mangeait une maigre et puante pitance, faite de créton et d'eau sale, qu'on lui apportait le matin, dans une écuelle de grès ébréchée, et chaque fois que quelqu'un qu'il ne connaissait pas pénétrait dans la cour de la ferme, il s'élançait d'un bond jusqu'au bout de sa chaîne, et montrait les crocs en grondant.

« Il accompagnait aussi son maître dans les foires quand celui-ci avait un veau à vendre, un cochon à acheter, ou des stations à faire dans les auberges de la ville.

« D'ailleurs, résigné, fidèle et malheureux comme tous les chiens.

« Une fois, vers le tard, s'en revenant d'une de ces foires lointaines avec son maître, arrêté à un cabaret de village, il le perdit. Pendant que le maître buvait des petits verres de trois-six, le chien s'était mis à rôder dans les environs, fouillant avidement les tas d'ordures, sans doute pour y déterrer un os ou quelque régal de ce genre. Quand il rentra dans le cabaret, tout honteux de son escapade et les reins prêts déjà aux bourrades, il ne trouva plus que deux paysans à moitié ivres, qui lui étaient tout à fait inconnus et qui le chassèrent à coups de pied. Turc s'en alla.

« Le village était bâti sur un carrefour. Six routes y aboutissaient. Laquelle prendre? Le pauvre chien parut d'abord très embarrassé. Il dressa l'oreille comme pour saisir dans le vent un bruit de pas connu et familier, flaira la terre comme pour y découvrir l'odeur encore chaude d'une piste; puis, poussant deux petits soupirs, prestement il partit. Mais bientôt il s'arrêta, inquiet et frissonnant. Il marchait maintenant de biais, avec prudence, le nez au ras du sol; il s'engageait quelques mètres seulement dans les champs de traverse qui débouchent sur la grande route, grimpait aux talus, sondait les ivrognes étendus le long des fossés, tournait, virait, revenait sur ses pas, sentait le moindre bouquet d'arbres, la moindre touffe d'ajoncs.

« La nuit se faisait; à droite, à gauche de la route, les champs se noyaient d'ombre violette. Comme la lune se levait, montait dans le ciel, rose et triste, Turc s'assit sur son derrière, et le col étiré, la tête droite vers le ciel, longtemps il cria au perdu :

« — Houou! houou! houou!

« Il y avait partout un grand silence épandu.

« — Houou! houou! houou!

« Seuls les chiens des fermes voisines répondirent des profondeurs de la nuit aux sanglots du pauvre animal.

« M. Bernard, notaire, sortait de chez lui à pointe d'aube, et se disposait à faire sa promenade accoutumée. Il était entièrement vêtu de casimir noir, ainsi qu'il convient à un notaire; mais, comme on se trouvait au plus fort de l'été, M. Bernard avait cru pouvoir égayer sa tenue sévère d'une ombrelle d'alpaga blanc. Tout dormait encore dans la petite ville, à peine si quelques débits de boissons ouvraient leurs portes, si quelques terrassiers, leurs pioches sur l'épaule, se rendaient, d'un pas lourd, à l'ouvrage.

« — Toujours matinal, donc, mossieu Bernard ! dit l'un d'eux en saluant avec respect.

« M. Bernard allait répondre, — car il n'était pas fier, — quand il vit venir, du bout de la promenade, un chien si jaune, si maigre, si triste, si crotté et qui semblait si fatigué, que M. Bernard, instinctivement, se gara contre un platane. Ce chien c'était Turc, le pauvre lamentable Turc.

« — Oh ! oh ! se dit M. Bernard, voilà un chien que je ne connais pas ! Oh ! oh

« Dans les petites villes, on connaît tous les chiens, de même qu'on connaît tous les citoyens, et l'apparition d'un chien inconnu est un événement aussi important, aussi troublant que celle d'un étranger.

« Le chien passa devant la fontaine qui se dresse au centre de la promenade et ne s'arrêta pas.

« — Oh ! oh ! se dit M. Bernard, ce chien que je ne connais pas ne s'arrête point à la fontaine. Oh ! oh ! ce chien est enragé, évidemment enragé...

« Tremblant, il se munit d'une grosse pierre... Le chien avançait, trottinant doucement, la tête basse.

« — Oh ! oh ! s'écria M. Bernard, devenu tout pâle, je vois l'écume... Oh ! oh ! au secours... l'écume ! au secours !

« Et se faisant un rempart du platane, il lança la pierre, mais le chien ne fut pas atteint. Il regarda le notaire de ses yeux doux, rebroussa chemin et s'éloigna.

« En un instant, la petite ville fut réveillée par cette nouvelle affolante : un chien enragé ! Des visages encore bouffis de sommeil apparurent aux fenêtres ; des groupes d'hommes, en bras de chemise, des femmes en camisole et en bonnet de nuit, se formèrent, animés sur le pas des portes. Les plus intrépides s'armaient de fourches, de pieux, de bêches, de serpes et de rateaux ; le menuisier gesticulait avec son rabot, le boucher avec son couperet, le cordonnier, un petit bossu, au sourire obscène, grand liseur de romans en livraisons, proposait des supplices épouvantables et raffinés.

« — Où est-il ? où est-il ?

« Pendant que la petite ville se mettait en état de défense, et que s'exaltaient

les courages, M. Bernard avait réveillé le maire et lui contait la terrible histoire :

« — Il s'est jeté sur moi, Monsieur le Maire, la bave aux dents ; il a failli me mordre, Monsieur le Maire, s'écriait M. Bernard, se tâtant les cuisses, les mollets, le ventre. Oh ! oh ! j'ai vu des chiens enragés dans ma vie, oui, bien des chiens enragés ; mais, Monsieur le maire, jamais, je n'en vis de plus enragé, de plus terrible. Oh ! oh !

« Le maire, très digne, mais aussi très perplexe, hochait la tête, réfléchissait.

« — C'est grave ! très grave ! murmurait-il. Mais êtes-vous sûr qu'il soit si enragé que cela ?

« — Si enragé que cela ! s'écria M. Bernard indigné, si vous l'aviez vu, si vous aviez vu l'écume, et les yeux injectés, et les poils hérissés. Ce n'était plus un chien, c'était un tigre, un tigre, un tigre !

« Puis, devenant solennel, il regarda le maire bien en face et reprit lentement.

« — Écoutez, il ne s'agit plus de politique, ici, monsieur le maire, il s'agit du salut des habitants, de la protection, du salut, je le répète, des citoyens. Si vous vous dérobez aux responsabilités qui vous incombent, si vous ne prenez pas, à l'instant, un parti énergique, vous le regretterez bientôt, monsieur le maire, c'est moi qui vous le dis, moi, Bernard, notaire !

« M. Bernard était le chef de l'opposition radicale et l'ennemi du maire. Celui-ci n'hésite plus et le garde champêtre fut mandé.

« Turc, réfugié sur la place, où personne n'osait l'approcher, s'était allongé tranquillement. Il grignotait un os de mouton qu'il tenait entre ses deux pattes croisées.

« Le garde champêtre armé d'un fusil que lui avait confié le maire, et suivi d'un cortège nombreux, s'avança jusqu'à dix pas du chien.

« Du balcon de l'hôtel de ville, le maire qui assistait au spectacle avec M. Bernard, ne put s'empêcher de dire à celui-ci : « Et cependant, il mange ! » de la même voix que dut avoir Galilée en prononçant sa phrase célèbre.

« — Oui ! il mange... l'horrible animal, le sournois ! répondit M. Bernard, et, s'adressant au garde champêtre, il commanda :

« — N'approche pas, imprudent !

« L'heure devint solennelle.

« Le garde champêtre, le képi sur l'oreille, les manches de sa chemise retroussées, le visage animé d'une fièvre héroïque, arma son fusil.

« — Ne te presse pas ! dit une voix.

« — Ne le rate pas ! dit une autre voix.

« — Vise-le à la tête !

« — Non, au défaut de l'épaule !

« — Attention ! fit le garde champêtre qui, sans doute gêné par son képi, l'envoya, d'un geste brusque rouler, derrière lui, dans la poussière. Attention !

« Et il justa le chien, le pauvre chien, le lamentable chien qui avait délaissé son os, regardait la foule de son œil doux et craintif et ne paraissait pas se douter de ce que tout ce monde voulait de lui. Maintenant, un grand silence succédait au tumulte ; les femmes se bouchaient les oreilles, pour ne pas entendre la détonation, les hommes clignaient des yeux ; on se serrait l'un contre l'autre. Une angoisse étreignait cette foule, dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire et d'horrible.

« Le garde champêtre ajustait toujours. Pan ! Pan !

« Et en même temps éclata un cri de douleur déchirant et prolongé, un hurlement qui emplit la ville. Le chien s'était levé. Clopinant sur trois pattes, il fuyait, laissant tomber derrière lui de petites gouttes de sang.

« Et pendant que le chien fuyait, fuyait, le garde champêtre, stupéfait, regardait son fusil, la foule, hébétée, regardait le garde champêtre, et le maire, la bouche ouverte, regardait M. Bernard, saisi d'horreur et d'indignation.

« Turc a couru toute la journée, dansant affreusement sur les trois pattes, saignant, s'arrêtant parfois pour lécher sa plaie, repartant, trébuchant ; il a couru par les routes, par les champs, par les villages. Mais partout la nouvelle l'a précédé, la terrifiante nouvelle du chien enragé, ses yeux sont hagards, son poil hérissé ; de sa gueule coule une bave pourprée. Et les villages sont en en armes, les fermes se hérissent de faulx. Partout des coups de pierre, des coups de bâton, des coups de fusil ! son corps n'est plus qu'une plaie, une plaie horrible de chair vive et hachée qui laisse du sang sur la poussière des chemins, qui rougit l'herbe, qui colore les ruisseaux où il se baigne. Et il fuit, il fuit toujours, il bute contre les pierres, contre les mottes de terre, contre les touffes d'herbe, poursuivi sans cesse par les cris de mort.

Vers le soir, il entre dans un champ de blés, de blés hauts et mûrs, dont la brise balance mollement les beaux épis d'or. Les flancs haletant, les membres raidis, il s'affaisse sur un lit de bluets et de coquelicots, et là, tandis que chante le grillon, au milieu des bruissements de la nature qui s'assoupit, sans pousser une plainte, il meurt, en évoquant l'âme des pauvres chiens,

Qui dorment dans la lune éclatante et magique.

Voilà une dramatique histoire qui prouve une fois de plus que l'homme, pour être intelligent, n'en est pas moins un sot animal. GASTON D'HAILLY.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 25 janvier 1886.

Combien on vieillit vite de notre temps, et surtout avec quelle facilité on oublie! Les changements sont si fréquents dans la situation de chacun, on éprouve sans en être presque étonné tant de hauts et de bas que l'on se désintéresse du mouvement de modifications qui s'opère autour de soi et, sans en avoir conscience, on s'est transporté dans un monde nouveau.

Jadis, les fils succédaient au père. on trouvait cela parfaitement naturel ; il ne venait jamais à l'imagination de personne que l'aîné de son boulanger fût destiné au barreau et eût quelque chance de présider un jour à nos destinées soit comme membre d'une Commune quelconque, soit même comme président d'un groupe important de la Chambre. On avait un tel amour du calme et de la tranquillité, qu'un homme qui eût déménagé plus de trois fois dans sa vie aurait été regardé comme un fou, et, porter sur sa carte ce titre : Ancien Ministre, représentait un homme ayant mené « le Char de l'État », c'était le mot consacré, de telle sorte que ledit char ne fût pas culbuté au premier détour du chemin, qu'il ne s'embourbât pas après cent tours de roue.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi et, le progrès aidant, il n'est pas rare de rencontrer le fils de l'épicier, devenu avocat, se mettre à la tête de nos armées, cela s'appelle : ne pas douter de la France ; il est vrai, que d'un autre côté, les fils de notre antique et loyale noblesse ne dédaignent pas d'accoupler leurs noms à ceux plus roturiers des filous de haute marque qui président à la formation de sociétés financières des plus véreuses.

L'heure est aux changements, et notre siècle pourrait s'appeler le siècle du déménagement.

Lorsque je vois passer les immenses chariots de transports de mobiliers sur lesquels se lit cette phrase : « Je suis capitonné », je me demande toujours si le véhicule ne va pas s'arrêter à la porte d'un ministère quelconque. Et de fait, pourquoi n'y aurait-il pas une section de déménageurs attachée à chaque département ministériel ? Au moins ces employés auraient-ils un travail important à faire et pour lequel les mortes saisons se font de plus en plus rares ! Il

n'y a plus rien de stable aujourd'hui, même la réputation du Pont-Neuf est-elle compromise !

Il me souvient de l'étonnement profond qui se produisit en moi, lorsque, en 1848, mon père vint me chercher à Charlemagne et que j'assistai à l'érection d'une barricade. Des gens forts mal vêtus et non moins mal embouchés arrachaient la grille de l'église Saint-Paul-Saint-Louis et se servaient de chacun des montants pour soulever des pavés. Les travailleurs nous regardaient d'un très mauvais œil. Quant à moi, j'étais stupéfié : Cette grille que j'avais toujours vue là, me sembait ne devoir jamais bouger ; ces pavés que je voyais entasser pour en former une forteresse me paraissaient détournés, d'une façon tellement singulière, de leur situation pacifique, qu'un instant, dans ma jeune tête de onze ans, j'eus comme une vague idée du détraquement de ma petite cervelle ; mais lorsque, deux ou trois jours plus tard, j'appris la proclamation de la République, je me dis que la fin du monde était proche.

— Comment, le roi fuyait ! ce roi que j'avais entendu mille fois acclamer et que je croyais aussi ferme sur son trône que l'éléphant, qui se dressait sur la place de la Bastille, me semblait inamovible !

J'étais renversé, et il ne rentra un peu de calme dans mon esprit, que le jour où, ramené au collège, je trouvai le même répétiteur assis au même pupitre dominant la classe.

Depuis, j'en ai vu bien d'autres, et je me suis aperçu même que le fameux éléphant n'était qu'une maquette servant de refuge à des milliers de rats, et qu'il suffit de quelques coups de pic pour le jeter par terre, au grand déplaisir des habitants du quartier qui durent loger l'énorme population de rongeurs auxquels le ventre du pachyderme servait de *buen retiro.*

Notre génération est née au milieu du premier détraquement politique qui vînt remettre en question la stabilité du pouvoir monarchique. Elle s'est dit que des grilles n'étaient pas infranchissables et qu'en tout cas on pouvait les renverser, elle a assisté à tant de trouées à travers les institutions et les choses, qu'elle a suivi le mouvement et qu'elle ne peut comprendre le définitif. Comme l'oiseau sur la branche, elle vit au jour le jour, marchant à l'aventure et s'attendant sans cesse à voir crouler quelque chose sur sa tête. On tourne sur soi-même comme un toton, décrochant au hasard un numéro bon ou mauvais; les têtes déménagent, les cervelles éclatent et les asiles dans lesquels vont échouer les gens pris de folie sont à peine assez vastes pour recueillir ces épaves d'une époque bizarre où rien ne reste des vieilles institutions.

Eh bien, on aime parfois à se remémorer ce vieux Paris d'il y a trente ou quarante ans dans lequel vivait une population pouvant avoir ses petits défauts

mais qui croyait encore à quelque chose, qui aimait les vieux murs entre lesquels, de père en fils, elle avait vécu et qui n'avait pas élevé le pessimisme à la hauteur d'une maxime de la vie.

Mais où est-il, ce Paris d'il y a trente ans, quelle baguette magique va le faire revivre à nos yeux ?

M. Charles Virmaître va le ressusciter, l'extraire de l'amoncellement des constructions nouvelles sous lequel il a disparu, le reconstituer tout d'une pièce, le sortir de cette tombe qui s'appelle l'oubli.

Paris oublié, tel est le titre choisi par M. Virmaître pour nous rappeler l'histoire du Paris d'il y a trente ans, d'une ville peut-être moins belle que celle dont nous foulons aujourd'hui le pavé de bois, mais dont l'originalité rachetait largement le luxe des boulevards actuels sur les chaussées desquels les cochers de nos jours écrasent les gens sans merci.

Trois pages du livre diront le but de l'ouvrage, quel monde étrange et déjà loin il fait renaître, quel esprit animait alors la population de la cité ensevelie !

« Le boulevard du Temple était une kermesse perpétuelle, une foire essentiellement parisienne, une ville dans la ville, qui n'avait pas sa pareille au monde, elle était célèbre dans l'univers entier. Désaugiers chantait ainsi le boulevard du Temple :

La seul'prom'nade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j'm'en donne, où ce que j'ris,
C'est le boulevard du Temple, à Paris.

Les théâtres s'étaient groupés sur ce boulevard quand il n'y avait pas de places dans l'un, l'ouvrier qui était sorti avec l'intention formelle d'aller quand même au spectacle, entrait dans un autre, les théâtres déshérités profitaient ainsi du trop plein des théâtres en vogue.

En sortant du faubourg du Temple, à gauche, on rencontrait immédiatement sur le boulevard, le *Café des Mousquetaires*, le *Théâtre Historique* plus tard *Théâtre Lyrique*, les *Folies Dramatiques*, le *Cirque Olympique* qui, sous le second Empire, s'appela le *Théâtre Impérial*, *La Gaîté*, les *Funambules*, les *Délassements Comiques*, et enfin le *Petit Lazarri ;* entre chaque théâtre, il y avait un café, mais trois seulement furent célèbres à différents titres : le *Café des Mousquetaires*, le *Café de l'Epi-Scié* et le *Café Achille*.

Je ne parle pas du *Café Turc*, il était sur la rive droite du boulevard et existe toujours.

Le Café des Mousquetaires était le Helder du populo, sa clientèle se composait d'artistes qui venaient après le théâtre y souper à bon marché, d'ouvriers, d'étudiants, curieux de voir de près les « reines de la rampe », et surtout de provinciaux qui espéraient en faire connaissance !

Quelle joie pour eux, rentrés dans leur province, au cercle, de pouvoir dire à leur partenaires, en annonçant soixante de dames : — « Ah ! vous savez, à propos de dames, j'ai été à Paris.

— Oui, nous savons ça, répondait le notaire, vous avez fait vos farces !

— Mon Dieu oui, j'ai soupé aux *Mousquetaires*, avec Mlle Fargueil, j'ai serré la main à Madeleine Brohan, disait le bon bourgeois en se rengorgeant

— Polisson, ajoutait le capitaine de gendarmerie, ça ne m'étonne plus, que votre femme ne passe pas sous la porte de la ville. »

Les potins scandaleux allaient leur train et les bonnes bourgeoises, mises au courant par un *ami* complaisant, disaient d'un ton dédaigneux : Ces grandes actrices, toutes p.....

Voilà comment les réputations s'établissent ! Le bourgeois en rupture de comptoir avait simplement offert à souper à une figurante des *Delass-Com*, que Mangin lui avait présentée sous le nom de Fargueil ou de Brohan.

Ces mystifications se répétaient quotidiennement.

Le clan des raseurs était nombreux, ils venaient régulièrement tenter, entre la poire et le fromage, d'intéresser à leurs pièces l'acteur en vogue; on avait beau les dépister, les décourager, rien n'y faisait : ils trouvaient toujours le moyen de lire un acte ou de vous raconter un scénario.

Parmi les raseurs il y en avait un remarquable par sa tenacité ; je ne le nommerai pas, car il est aujourd'hui un de nos plus grands tailleurs de Paris. A cette époque, simple ouvrier, il avait la toquade d'être auteur dramatique, il travaillait chez Ulmann, le tailleur à la mode ; ce dernier habillait Laferrière ; on sait que le grand artiste était un élégant à tous crins, et que, chaque saison, il inaugurait la mode,

L'auteur-tailleur était chargé d'essayer les vêtements de Laferrière; chaque fois qu'il accomplissait cette besogne, l'artiste devait subir la lecture d'un acte, « C'est très beau, disait-il, mais ce n'est pas assez scénique ; c'est bien, monsieur, répétait le tailleur, je reviendrai demain », et il revenait en effet, avec cinq actes nouveaux. Chaque fois qu'il livrait un vêtement à Laferrière, celui-ci trouvait un drame dans une poche de son habit,

Il écrivit plus de deux cents pièces en cinq actes; aucune ne vit la rampe, cela va sans dire.

Mangin était un habitué fidèle du *Café des Mousquetaires*; on l'avait, je ne

sais pourquoi, surnommé *Col de zinc*; il arrivait généralement vers minuit, escorté d'une bande de voyous, qui criaient à tue-tête : « Vive Mangin ! » Toujours, élégamment habillé, il promenait dans la salle sa morgue insolente, jamais on n'aurait soupçonné l'illustre saltimbanque, qui savait si bien dire à Vert-de-Gris : « Tourne la commode ! »

Laferrière, le pauvre cher et grand artiste, l'inoubliable jeune premier, était aussi un habitué; il mangeait silencieusement, en compagnie de Victor, sans se soucier des regards envieux de ceux qui jalousaient son éternelle jeunesse et des œillades des femmes qui quêtaient un sourire.

Le *Café de l'Epi-scié* était dans un sous-sol; la police y faisait régulièrement des rafles fructueuses : c'était le rendez-vous de la lie du boulevard. On peut se faire une idée de ce que pouvait être ce public, quand on saura que les habitués du boulevard étaient eux-mêmes la lie de Paris.

On y jouait le *passe-dix* et le *petit-paquet*. C'était le rendez-vous des chevaliers du Surin, des caroubleurs, des marchands de contre-marques, des lutteurs de foire; là se combinaient les vols, les assassinats ; oh ! c'était un joli public, dans lequel souvent la police jetait ses filets: la pêche y était toujours miraculeuse.

Parmi les habitués, on voyait fréquemment une énorme femme, chaussée de socques, vêtue d'une robe de soie à ramages, jadis couleur bleu-ciel, coiffée d'un *cabriolet* fané, les oreilles garnies de pendants en *toc*, la taille serrée par une ceinture à plaque d'acier, sur laquelle retombait une gorge volumineuse, qu'aucun corset au monde n'eût été capable de discipliner

Sa figure était couverte d'une épaisse couche de poudre de riz qui ne parvenait pas à dissimuler les boutons couperosés qui l'émaillaient; on la nommait: *la Capitaine de recrutement.*

Son cabas en tapisserie (les mauvaises langues disaient qu'elle couchait avec) était un véritable capharnaüm; il recélait tout un monde. La Capitaine avait plusieurs cordes à son arc : aux dames du monde elle tirait les cartes, elle faisait escompter des billets aux fils de famille, le quart en argent, la moitié en intérêts et commissions, et l'autre quart en marchandises qu'elle rachetait à 80 pour 100 de perte.

Elle vendait à tempérament aux cocottes, prêtait sur gages, avançait les appointements aux artistes, bref, c'était une femme universelle. La Capitaine est morte dame de charité,

Le *Poëte*, un autre type, était très à la mode parmi les bourgeois du faubourg, c'était une sorte de modiste littéraire, à qui l'on pouvait demander du jour au lendemain des voiles de fiancées et des chapeaux de deuil en vers. Il

était assassiné de commandes, il en tenait un registre au jour le jour; en voici quelques-unes :

« Epitaphe pour un homme et deux enfants, avec prière de mettre seulement deux cent cinquante lettres, parce que la pierre tumulaire n'en peut contenir davantage.— Le propriétaire d'un serin mort de faim, quelques vers élégiaques, genre Millevoye. — Mettre la ponctuation et l'orthographe à un manuscrit de trois cents pages; l'auteur n'aime à mettre ni l'une ni l'autre, parce que lorsqu'il se livre à cette occupation il éprouve une douleur aiguë dans le dos ! !

Il est mort riche, décoré et sénateur. »

M. Virmaitre passe ainsi en revue tous les lieux fréquentés aux temps jadis par les célébrités de l'époque, et nous qui avons vécu notre jeunesse en ces parages, il nous semble retrouver de vieux amis. Hélas ! tout cela a disparu, gens et choses ont été fauchés par la mort ou par le marteau des démolisseurs et dans bien des quartiers où règnait la folle gaîté, où l'on rencontrait les constructions les plus disparates, on ne trouve plus que la sempiternelle bâtisse à six étages, on ne croise plus que des gens qui n'osent plus rire dans la crainte de casser leur faux col.

Où êtes-vous, *Théâtre historique*, *Prado*, *Casino Cadet* et *Mabille* ? où est le temps où, du Café du Géant, sortaient les incomparables voix des Michot, Renard, Marie Sasse !

Oui, ce Paris là, valait mieux que celui de nos jours, celui que M. René Maizeroy peint si durement dans le volume qu'il a intitulé: LA FIN DE PARIS! Le volume se compose de trois douzaines de chroniques qui suffisent parfaitement à démontrer, qu'en devenant luxueuse, la grande cité a perdu son originalité et n'a plus visé qu'à se faire entretenir, comme une fille, par les adorateurs qui lui viennent des quatre coins du monde ; mais est-ce la fin ?

« Cette ville souille les innocences les plus blanches. Elle déprave les saints et les saintes. Elle est comme la sentine du monde. Dès qu'on a touché son pavé qui brûle on ne vaut plus rien. Elle dévore les uns après les autres, elle englue tous ceux qui l'approchent, qui la courtisent. Elle vous sèvre de toute croyance, de toute vertu.

« Mais nous touchons au cinquième acte. Elle se traîne, elle râle, l'antique capitale, elle épouvante comme un cadavre ambulant malgré son maquillage épais, ses fanfreluches et ses panaches, elle a encore pour un demi-siècle à se trémousser et à raccrocher la foule, puis ce sera fini, l'on enfouira sa carcasse démolie en quelque trou sinistre. Elle est condamnée. Elle crève du même

mal que la Rome des Césars et Bysance. Elle est pourrie jusqu'aux moëlles.

« .... C'est la fin lamentable et veule qui attriste, qui dégoûte. Et l'on rêve malgré soi au milieu de ce fumier quelque tourmente formidable, quelque choc de populace avinée qui jettera les statues des faux grands hommes sur le sol boueux, qui allumera des feux de joie avec des quartiers entiers et dansera la carmagnole devant les ruines fumantes de ce qui fut « la Ville », l'on attend quelque invasion des Barbares qui attacheront leurs cavales aux bornes des avenues, qui nettoieront les beaux hôtels, les palais et les boîtes de malchanceux, qui meutriront de leurs caresses farouches les frêles poupées parisiennes, les amies détraquées et les Benoîtons inutiles. »

Oh! oh! M. Maizeroy, vous nous la baillez belle! N'allez-vous pas vous faire professeur de haute moralité?... Vous avez écrit de nombreux ouvrages: où sont les exemples de vertu que vous avez placés sous les yeux de vos lectrices?... Tous des Jérémies!

Etaler nos misères, bah! ce n'est pas les guérir!

M. Georges Duval étudie un coin de Paris presque inconnu de la population cosmopolite et son roman, Le Tonnelier conduit son lecteur au pays du « Mouillage », là-bas où la Seine coule à pleins bords comme pour inviter les électeurs de M. Hude à puiser dans son sein l'élément principal qui constitue le pseudo-vin que messieurs les négociants en liquides « mouillent » — cet euphémisme est charmant — de peur qu'il ne nous monte à la tête.

« En plein soleil, ébranlée toute la journée par les voitures, les chariots, les tombereaux, les camions, les éfourneaux, les fardiers, les limonadiers qui descendent de Bercy, chargés de tonneaux pleins; sillonnée par de lourds bateaux du centre desquels sortent des fûts; bordée, du côté de la berge, de futailles en batterie sur le centre de Paris comme pour y cracher l'ivresse; de l'autre bâtie de maison blanches, de cabarets aux vertes tonnelles, la rive droite ne change d'aspect qu'à la hauteur du grenier à fourrages, mais sans rien perdre de sa bonne humeur. A partir de l'octroi, une véritable griserie vous monte à la tête : C'est la fumée des vins qui s'échappe de l'immense cuvée de Bercy.

Bercy! une ville élevée à la vigne par la société moderne. Une ville suant le vin par tous les pores, tant elle en est saturée. Les trottoirs, les pierres, les murs, les barrières, les maisons, les arbres, les bêtes, les hommes, tout y sent le vin!

Quand le vent y passe, il traîne avec lui le bouquet des vins fins de Bordeaux, l'arome spiritueux des crus de la Haute-Bourgogne, les fumets combinés à

l'avance des Thorins et des Romanèche, des Chalosse, et des Madirau, les exhalaisons étourdissantes des vignobles espagnols, les émanations alcooliques des mélanges opérés dans le Languedoc, le Roussillon et le Quercy.

Il emporte encore tous les remugles de la sophistication : la litharge au goût styptique, le tartrate neutre de potasse, les baies de sureau, de l'hièble, de l'orseille, des mûres et des prunelles, les bois de teinture, le poiré. C'est un courant de vins rouges de Collioure ou de Bagnols battus avec du Picardau, contrarié par un autre qui roule les milliards d'atômes de la fermentation. Un troisième chasse la graisse des vins tournés, l'aigre des vins faibles, l'amertume des haut-bourgogne fatigués d'un trop long travail, le pourri des vins mauvais, et le goût passé des vins trop vieux.

Bercy est divisé en trois parties : le Vieux Bercy, le Petit Château et le parc Pujol. C'est plus qu'une ville : une capitale avec ses places, ses rues, ses avenues, ses habitations, ses palais et ses châteaux forts. C'est l'entrepôt du monde entier, car s'ils n'en ont pas en Angleterre, ils en ont peu dans les autres Etats. Seulement, ses rues plantées de marronniers superbes sont envahies par les haquets, les chevaux, les tonnes et les garçons de cave ; seulement dans ses avenues ne circulent que des négociants, des commissionnaires, des vignerons, des placiers, des gabelous, des sommeliers, tous ceux en un mot qui vivent de la vigne ; seulement, ses habitations sont des caves, ses palais des magasins et ses châteaux forts des postes de douaniers. Ce n'en est pas moins la capitale de l'univers qui boit.

En y réfléchissant, c'est plus qu'une capitale : C'est un royaume, un royaume de féerie où règne un dieu distribuant à pleines mains l'oubli de la vie qui est triste, et pouvant, d'un coup de sa baguette magique, vous emporter dans la région de l'idéal. C'est un royaume arrosé par un Léthé rouge répandant la joie et roulant des chansons. Un royaume dont les habitants sont hilares et bien portants, sans cesse en appétit et toujours assoiffés. Un royaume où l'on conquiert les deux qualités les plus françaises : le désir d'aimer et le besoin de se battre. »

Donc, M. Georges Duval, connaissant le proverbe affirmant que « les buveurs d'eau sont des méchants », s'est dit que c'était bien le lieu, à Bercy, de placer les péripéties d'un roman *honnête*. Malheureusement, M. Duval comptait sans son hôte « le Mouillage » de sorte que le vin n'existant plus qu'à l'état mythique, c'est l'eau qui prédomine, et son récit est bien moins *honnête* qu'il ne le pense et l'affirme à sa sœur à laquelle il dédie son œuvre nouvelle.

Qu'est-ce qu'un roman honnête ?

A mon sens, c'est un récit dont les péripéties sont développées de telle sorte

qu'on ne se voit obligé d'en passer aucune sous silence devant qui que ce soit; un roman qui se place dans un lieu où tout le monde puisse pénétrer sans rougir, enfin un roman qui offre à l'esprit un sujet de réflexions pouvant l'amener à rentrer en soi-même pour se corriger de quelque imperfection, de quelque défaut, ou bien même ne présentant aucune moralité et n'étant qu'un ouvrage écrit pour faire passer le temps, car sous cette dernière forme, un roman peut être très honnête. Pour bien m'expliquer je citerai un exemple qui me fera bien comprendre, et qui prouvera dans quelle erreur tombent le public et les auteurs sur l'honnêteté des romans. Alexandre Dumas, le père, a écrit l'une des plus charmantes choses qui se puissent lire, je veux parler des *Trois Mousquetaires*. C'est un ouvrage que tout le monde a eu entre les mains et, dès l'âge de quatorze à quinze ans, tous les adolescents, garçons ou filles, ont dévoré ces pages si gracieuses, si vivantes. Eh bien, je ne connais pas au monde de récit aussi immoral que celui des *Trois Mousquetaires*, et cependant personne ne semble s'en douter. Premièrement, l'adultère s'y étale au grand jour; deuxièmement, le rôle de d'Artagnan est absolument ignoble lorsqu'il s'introduit chez Milady, lorsqu'il va jusqu'à entrer dans son lit, en passant sur le cœur de cette petite servante qui l'aime tant. Mais ce n'est là que le côté immoral, matériel, si je puis m'exprimer ainsi, il y a dans les *Trois Mousquetaires* un côté bien plus dangereux, une situation qui est cependant le point dominant de l'action.

Alexandre Dumas fils a fait pas mal de bruit avec son « Tue-la », mais ce n'était que la réédition des idées paternelles qui se trouvent dans l'horrible conclusion des *Trois Mousquetaires*, lorsque trois hommes et un bourreau se réunissent pour assassiner une femme. Ils appellent cela un tribunal, et M. Dumas père prônait la justice personnelle sans s'apercevoir qu'il faussait l'idée de justice dans laquelle on ne peut jamais être juge et partie.

Le roman des *Trois Mousquetaires* n'est point un roman honnête; celui de M. Georges Duval ne l'est pas plus, parce qu'il conclut absolument comme Dumas père, et qu'il semble admettre qu'un homme rende un grand service à la société en supprimant purement et simplement, de son autorité privée, un individu capable des plus viles actions. Ah! que cette suppression soit désirable, c'est une autre affaire! Mais le héros de M. Georges Duval, le tonnelier Joseph, dont il veut faire la providence de la famille Moriceau, n'est ni plus ni moins qu'un assassin. Peut-être, passant devant un jury, il serait acquitté, mais cela prouverait tout au plus que le sens juridique a complètement disparu chez nous.

Si M. Georges Duval a voulu dire qu'il publiait un roman moins décolleté que bien d'autres, je suis à peu près de son avis et bien certainement il pourrait servir de livre de distribution de prix dans les institutions de jeunes filles, si on le comparait aux insanités d'œuvres telles que La Virginité de Diane signée Rachilde.

Un ouvrage comme celui-là est tellement extravagant que l'on se demande quelle opinion un écrivain doit avoir de ses lecteurs pour leur offrir pareille pâture littéraire? Depuis ce père, artiste inconscient, qui fait poser sa propre fille devant lui pour la statue de Diane, jusqu'à cette jeune personne aux amours mystiques pires que la dépravation même, tous les personnages se meuvent au milieu de l'action incohérente inventée par M. Rachilde, comme des êtres absolument dénués du moindre jugement.

Et quand je pense que des élucubrations de cette sorte se vendent le même prix qu'une œuvre aussi supérieurement étudiée que L'Amie, de M. Henry Rabusson, j'éprouve parfois certaine tristesse.

N'est-il pas curieux, en effet, que tout roman ait une valeur marchande égale. — L'écrivain est coté : qu'il se nomme Henry Rabusson, Maizeroy, Zola ou Rachilde, il vaut trois francs cinquante, pas un centime de plus ou de moins ! On pourra me répondre que le succès vient couronner l'œuvre transcendante et enrichir l'écrivain dont les nombreuses éditions s'enlèvent ; peuh ! je suis sceptique à cet endroit, et je ne suis pas certain que l'homme de lettres soit toujours récompensé selon son mérite.

Mais le lecteur !

Que diable, on dîne à un franc vingt-cinq, trois plats au choix, mais on mange aussi au Grand-Hôtel ; seulement ce n'est plus le même taux.

La nourriture de l'esprit est à prix fixe, c'est une loterie pour le lecteur, il prend une fourchette et pique au hasard : Il peut ramener à la surface du bouillon un excellent morceau, tant pis pour lui s'il est assez « malchancheux » comme dirait Maizeroy, pour n'avoir attrapé qu'une savate.

M. Henry Rabusson écrit pour une race de lecteurs particulièrement distinguée, ses études très fouillées ont ce grand mérite d'être sincères, il ne fait intervenir qu'un nombre très restreint de personnages dans l'action qui est toujours claire, l'écrivain tenant bien en main les modèles dont il essaye d'étudier les caractères. Pas de ces gens encombrants qui ne sont invités dans les salons que pour faire sauter les personnes un peu fortes, et ne s'introduisent dans un roman que pour combler le vide de l'imagination de l'auteur.

Maxime Rivols, c'est le mari ; sa femme se nomme Gisèle. Tous deux vivent

en parfaite intelligence. Lui est écrivain et s'emballe facilement, de sorte que le jour où sa mignonne moitié lui présente Germaine de Sauvecourt, une amie de pension, un type de femme tout à fait différent de la sienne, son imagination travaille, il ne voit plus qu'elle, et la pauvre Gisèle, bien plus jolie que son amie, mais plus bourgeoise, est totalement oubliée. Maxime ne rêve plus qu'à Germaine; il lui semble que cette femme a quelque chose de particulier à étudier et, tant qu'elle n'aura pas été sa maîtresse sa tête travaillera, son esprit sera sous le poids d'une obsession folle.

Or Germaine est une coquette, elle a un charme particulier qui fait tourner toutes les têtes, de plus elle est mariée à un M. April, un diplomate, très mûr, qui voyage un peu partout tandis que son originale et séduisante femme met à mal les chercheurs d'amours étranges.

Etant donné que Maxime aime Germaine, ou plutôt la désire, et que celle-ci a un goût très prononcé pour le mari de Gisèle, d'autres écrivains auraient fait aboutir ces sentiments à l'adultère, mais ce serait roman banal et M. Rabusson n'aime point ce qui court les rues.

C'est charmant de voir cette folle de Germaine retenue par son amitié pour son amie bien plus que par ses devoirs d'épouse envers ce mari toujours sorti, et d'assister aux essais diplomatiques de Gisèle pour reprendre son époux sans amener un dénouement fatal si elle eût brusqué les choses.

L'*Amie* est un livre à lire, plein d'esprit et dans lequel tous les personnages sont sympathiques. On s'y trouve en excellente compagnie.

Maintenant, y a-t-il beaucoup de gens de cet acabit, et particulièrement les femmes du type de Gisèle ne sont-elles pas en bien petit nombre sur cette terre? Ceci est affaire entre M. Rabusson et ses lecteurs. Mais il a si bien su les prendre qu'il est peu probable qu'on lui demande des preuves.

Un autre volume, l'Adversaire, par M. Henry Maystre, doit retenir notre attention. Le nom de l'auteur m'est inconnu et je dois supposer que ce livre est son début. Eh bien, c'est un début qui promet, un roman qui repose un peu des études parisiennes.

Les péripéties de ce très joli roman se passent dans les Basses-Cévennes; là-bas le seul pays français où la religion protestante se soit désespérement cramponnée sans qu'on ait pu la faire disparaître. Une idylle gracieuse est traversée par des querelles de partis, d'opinions religieuses, les uns tenant pour les libéraux en matière de foi, les autres n'admettant que les principes orthodoxes.

L'adversaire, c'est le jeune pasteur arrivant dans une nouvelle paroisse avec

des sentiments en contradiction avec ceux de la mère de la jeune fille à laquelle il voudrait vouer les heures de la vie qu'il ne consacre pas à l'instruction religieuse et aux pauvres.

M. Henry Maystre a particulièrement enlevé toute cette partie dans laquelle il montre l'armée du Salut envahissant les Cévennes et essayant de faire du prosélytisme en détraquant quelques cervelles par la folie même des rites de la religion nouvelle. Il met en relief l'influence de cette réclame insensée que les chefs Salutistes ne cessent de faire autour d'eux et qui finit quand même par attirer la foule. Celle-ci gronde parfois, se fâche souvent sérieusement, mais il s'agit surtout de faire parler de soi, de provoquer le bruit, le scandale, aussi et beaucoup la recette.

Elise, la femme de M. Théverin, est un portrait curieux, un de ces types étranges du délire religieux.

La scène suivante et qui n'a rien d'exagéré montrera l'armée du Salut opérant et comment des esprits faibles peuvent s'y laisser prendre :

« Dans cette vaste salle rectangulaire, massive, nue, sans grâce, mais solide et commode, sur les trois rangées de bancs de plain-pied et les profondes galeries accrochées par les armatures de fer à trois côtés de l'édifice, plus de trois mille auditeurs, spectateurs, quel nom leur donner ? étaient entassés. Théverin avança à regret; il eût voulu se placer près de la porte; mais Elise poussa, poussa jusqu'à ce qu'il eût atteint les premiers rangs. Tout près, devant eux, dans une façon de chœur, une vaste tribune, une scène plutôt, élevée de deux mètres environ au-dessus du parterre, était réservée aux *salutistes* authentiques, aux *soldats*. Ils arrivèrent par grappes, s'assirent, laissant au milieu de leurs rangs, disposés en fer à cheval, une place où quelques chaises et fauteuils bâillaient dans l'attente de l'*État-major*. Ce fut une succession de figures étranges, des femmes surtout, les unes très maigres, éthérées, les autres bouffies, aux couleurs rongées, plombées et blafardes; elles entraient vivement, se posaient face au public, empressées et se masquant aussitôt d'expressions béates. Des enfants se serraient à leur côté, hissés péniblement sur le siège, dûment dressés à la mimique du Salut, cuits à l'étouffée dans l'atmosphère piétiste du foyer domestique, répétant, copiant avec exagération les mots et les attitudes des « grands ». Ils étaient à la fête, les pauvres petits ! C'était joli ! joli !... Un jour, eux aussi, auraient une belle tunique et de brillants insignes et des joujoux et des bonbons dans le paradis, et il n'y en aurait point pour les damnés qui s'agitaient là-bas, et ce serait bien fait. Des jeunes gens en petit bataillon serré se groupaient à droite. Plusieurs, nouvellement enrôlés, caressaient du coin de l'œil la plaque aux

deux SS étincelant à la poitrine et au collet, échangeaient quelques réflexions joyeuses, attendaient la maréchale. Quelques affiliés inconnus étaient fort habilement distribués pour l'action au milieu de la grande foule mondaine. Certains même devaient dire, sur des appels convenus, un petit bout de rôle, prière, chant, confession, et chauffer le public. C'étaient, en général, — leur leçon apprise le disait, — d'atroces criminels, des endurcis, des cœurs de granit, d'authentiques ivrognes, débauchés, vautrés dans toutes les fanges, des hommes de boue vêtus *ad hoc* de blouses bien dépenaillées, qui commençaient invariablement par se moquer tout haut et, instantanément métamorphosés par l'effet magique des appels de l'armée, devenaient, séance tenante, de courageux confesseurs, touchés à fond, ruisselant leurs péchés dans un larmoiement continu, rendant au ciel, en repentir, toute l'absinthe qu'ils avaient bue sur la terre, ravis aux banquets sans fin du troisième ciel de la grâce.

A huit heures, par une porte de derrière, « l'Etat-major », toujours exact, entra. La maréchale et ses aides-de-camp, capitaines, lieutenantes, prirent place à gauche : le colonel et sa suite à droite.

La maréchale se leva la première et, avec une lenteur un peu tragique, s'avança sur les bords de la scène. Toute l'attention de l'énorme assemblée se concentra sur cette jeune miss de vingt-deux ans. Elle était évidemment créée pour son rôle. Son corps mince, allongé indéfiniment, était réduit à la matière strictement nécessaire à la vie : c'était presque un esprit, une direction indiquée en haut, que le spectateur prolongeait tout naturellement vers le ciel. Dans les lignes rien d'arrondi, de moelleux et d'ondulant et cependant rien d'anguleux, de heurté, de brisé. Les bras, très longs, ne contrariaient pas l'unité de mouvement de l'ensemble; elle les tenait retombants, rejoints devant elle par le bout de ses doigts effilés jusqu'à la ténuité. Sa robe de drap bleu, bordé d'un liseré rouge, formait un fourreau assez ample pour laisser au corps quelque apparence, assez adapté pour ne point en alourdir la poussée unique. Le cou, dont l'élégante gracilité ressortait d'un foulard blanc simplement déplié en pointe sur les épaules, portait une tête parfaitement harmonisée. Le visage pâle plombé mais très légérement, atteignait les extrêmes limites de l'ovale et semblait encore vaporiser les contours dans l'ombre d'une immense capote de paille bleue dont les ailes, rabattues sur les oreilles par un ruban rouge et bleu, emboîtaient hermétiquement la nuque; on eût dit une tuile accompagnant et accentuant la ligne générale de toute la personne.

Au surplus, tous les détails pointaient d'accord dans le même sens, concourant à la même impression. Les yeux noirs, froids plutôt que doux, étaient surmontés de sourcils curieusement dessinés en circonflexe ; le nez se profilait

droit et fin, et les lèvres minces de la bouche très petite s'ouvraient, quand elle parlait, en hauteur plutôt qu'en largeur.

Debout, immobile, le regard impérieux, elle produisait par sa seule présence un effet inexplicable. L'imagination frappée exagérait le mystérieux ascendant du personnage et s'employait ainsi à affaiblir les résolutions de résistance de ceux qu'elle voulait conquérir. Le jugement flottait dépaysé devant cette chose nouvelle. Etait-ce une sainte, une folle, une coquine ? Il était difficile, il était malséant d'attribuer des mobiles grossiers à cette crâne exhibition pleine de fatigues et de périls. Une folle eût-elle si habilement démêlé les faiblesses de la nature humaine ? Une sainte se fut-elle abaissée aux moyens tortueux que l'on reprochait à sa propagande ? Ni sainte et pourtant sainte à sa manière, ni folle et pourtant délirant à sa façon, ni coquine et pourtant sans scrupules de conscience ! L'illuminisme et ses redoutables déviations de bonne foi et sa sainteté criminelle et son idée fixe qui échappe à la folie parce qu'elle la dépasse, l'illuminisme était là à la moelle de cette jeune fille, la dévorant tout entière et combinant, dans une sorte d'équilibre extra-humain, monstrueux, toutes les puissances dévoyédes de sa nature. Donc, c'était quelqu'un, cette femme ! Son œil le disait ; il planait, promenant son influence magnétique sur le public, puis, tout à coup, choisissant son point d'attaque, s'y fixait avec une décision et une autorité qui emportaient les volontés.

Elle adressa d'abord, d'une voix sonore, chaude, envahissante, souple, aux tendres inflexions, et avec une très grande sobriété de gestes, un appel pressant à son auditoire. Pour le fond, c'était d'une indigence de pensée touchant au vide, trop grande même pour n'être pas voulue. Rien qu'un clou du plus vulgaire métal, mais poussé toujours au même endroit, par le même marteau, avec la même force, une phrase banale cueillie sur le sol toujours fécond de Chanaan, volant, revenant dans des répétitions perpétuelles, sur le ton de la douleur et de l'attendrissement, et toujours heurtée fixement sur les mêmes cerveaux.

Chaque point était marqué des *alleluia* et des *amen* partis comme un échange de balles de droite et de gauche. Ce n'était cependant qu'une escarmouche d'avant-garde, l'ouverture des hostilités. Après la maréchale, le colonel, bàttant la mesure de la main, paradant avec des allées et venues, souriant aux lustres. D'une belle voix, il entonna un chant à répétitions sur l'air de *MadameAngot*. Le recueil de l'armée est une adaptation de cantiques aux refrains populaires les plus en vogue. Ainsi, durant une heure, se succédèrent les strophes brûlantes enlevées à pleins poumons même par ceux qui s'en moquaient et que la mélodie entraînait, les exhortations, les appels, les prières :

c'était un feu de file de plus en plus serré, étourdissant la raison, frappant les nerfs. Il y avait des gens sains qui se tâtaient avec inquiétude.

— Allons-nous-en, glissait sans cesse Théverin à l'oreille de sa femme.

— Attends un peu, répondit au premier moment Elise... Mais bientôt les sollicitations de départ la laissèrent muette.

Les témoignages commençaient. La maréchale, le corps penché en avant, les bras étendus, la physionomie extatique, le regard submergeant celui qu'il visait dans une flamme étrange, avec supplication, lentement appelait :

— Venez, mes amis ; venez, ma sœur ; venez, mon frère ; venez, venez !...

Et un homme se levait, l'œil captif attaché à « elle » ; il se traînait, rampant sur les genoux, il se secouait avec violence et, dans une série de cris inarticulés, jetait son âme en désordre aux pieds du sauveur ; une jeune fille se levait et comme foudroyée, venait tomber devant une chaise qu'elle heurtait alors de son front, par saccades furieuses, et puis, de nouveau debout, le visage bleui de meurtrissures, déshabillait impudiquement son passé violé à la face du public.

— Elise, allons-nous-en, insistait toujours plus lamentablement Théverin, concluant cette fois d'un mouvement de sa femme qu'elle était prête à sortir.

Elle restait.

Tandis que l'entraînement des témoignages gagnait et que, de ci de là, on voyait émerger, de la grande houle des têtes, automatiquement dressés, les malheureux que le fluide saisissait et arrachait de leur banc pour les promener à travers l'ahurissement général et les faire écrouler ensuite aux pieds des officiers, le colonel, qui, dès le début, avait reconnu les Théverin, s'était rapproché de la maréchale et, penché vers elle, les lui avait désignés. Une dernière strophe volait sur l'air de la *Marseillaise* ; une fois encore la maréchale se levait : une fois encore, elle s'avançait... Pitié de la jeune miss ! On la voyait s'agenouiller, se pencher en dehors de l'estrade, concentrer sur un point la puissance de fascination de son regard, ouvrir ses bras en les tordant comme pour enlacer et ramener à elle une amie que lui disputait le démon. On l'entendait pousser son cri, « venez » avec une telle vibration d'angoisse, de terreur et de compassion, que tous les yeux cherchaient où se fixaient les siens, sûrs, d'en voir bientôt l'effet. La réponse à cette explosion d'amour céleste, irrésistible et dévorant, ne se fit pas attendre. Brisant les attaches de son manchon entre les mains de son mari, qui voulait la retenir, une femme s'élançait, escaladait les degrés de l'estrade, tombait avec un continuel balancement horizontal de la tête à côté de la maréchale. Élise Théverin !... C'était Élise Théverin ! »

Rien de plus original que l'entrée du nouveau pasteur de Vaublanc dans sa paroisse, et deux pages suffisent à l'auteur pour peindre le pays où va se dérouler l'action dramatique de son roman, et le caractère des principaux personnages.

« Bravant la chaleur qui faisait ondoyer les couches inférieures de l'atmosphère comme une flamme sur un vaste brasier et prêtait aux contours des objets une indécision qui les agrandissait, deux personnes, un jeune homme et une jeune fille s'avançaient en tâches noires sur la blancheur dure du chemin. Ce n'étaient pas des touristes. La contrée n'offre aucun de ces sites charmants ou grandioses qui attirent les curieux et commandent l'attention. Cette région des Basses-Cévennes est monotone. Un affluent du Gard, sec au gros de l'été, un de ces torrents aux crues d'automne foudroyantes et monstrueuses, y déroule sa traînée de cailloux sous la chevelure des ronces et des clématites, entre deux lignes de frênes et de saules ébranchés. La vallée, bien cultivée mais sans caractère, coupe de l'occident à l'orient, une houle de collines lépreuses. Les villages mouchettent de blanc le jaune des pentes et, contre la paroi du sud, dans le sens du ruisseau, Vaublanc allonge un bon chemin vicinal qui, à 3 kilomètres du village, jette à gauche et à droite deux tronçons. En cinq minutes, l'un coupe à angle droit vers l'axe de la vallée et aboutit aux *Combes* ; l'autre, symétrique au premier, pointe aux collines et s'insinue à l'entrée du minuscule vallon, d'une bande de verdure écrasée entre deux mamelons rocailleux, comme un bouquet dans un étau ; là est *La Rile*.

Les deux étrangers qui jusque-là avaient marché d'un pas délibéré, atteignaient l'évasement de la brèche rocheuse et, après quelque hésitation s'arrêtaient devant l'aire à blé. En ce moment même une batteuse à vapeur se mettait en mouvement et faisait ronfler, bourdonner, siffler ses ailes. Dans la trépidation d'une lumière aveuglante, sous un ciel chauffé à blanc, des ouvriers s'agitaient autour des gerbiers coniques comme des abeilles près de leurs ruches. Un homme de forte carrure, en bras de chemise, enveloppé d'une poussière ténue, appuyé des deux mains aux dents d'une fourche d'alizier, regardait les longues gerbes rousses s'engouffrer avec un bruissement métallique dans l'entonnoir de la machine.

— Eh ! mon brave, lui cria le jeune homme en désignant d'un mouvement de tête l'amas de constructions adossées à la falaise gauche du petit vallon, n'est-ce pas ici La Rile ?

Le campagnard, lentement, tourna le dos à la batteuse et s'approcha. Quand il fut à deux deux pas des nouveaux venus :

— Bonjour, fit-il en touchant le bord du chapeau de paille mouillé de sueur qui recouvrait une tête ronde, tondue ras, un visage coloré avec des yeux bleus singulièrement fouillants. Vous demandez :

— M. Théverin.

L'homme à la fourche eut un vague sourire....

— Et bien, regardez-le.

Cela fut dit en grasseyant et appuyant sur la finale, avec une bonhomie où perçait une pointe de malice. M. Théverin le millionnaire, « le riche » comme l'appelaient les paysans avec une nuance d'envie, ce brave moisonneur à la tenue lâchée, c'était lui ! Un fanatique des champs, M. Théverin. Dès que le printemps arrivait, il était pris de l'instinct de migration comme les hirondelles ; tout le gênait ; il grondait, bourrait, soufflait jusqu'au jour où, ses dernières recommandations faites à un associé de confiance, il brûlait le chemin, laissant loin derrière lui le char aux bagages, respirait, bruyamment aux premiers arbres du vallon, s'épanouissait dans le bonheur naïf d'être à la campagne, ouvrait avec fracas toutes les fenêtres, proscrivait, séance tenante, les chemises repassées que remplaçait une bonne toile solide, souple et largement échancrée au col, endossait une ample veste de coutil, chaussait les gros souliers jaunes qu'il avait en ce moment aux pieds, et ne cédait plus à âme qui vive un pouce de sa liberté.

Tout rougissant de sa méprise, l'étranger avait vivement retiré son feutre et, découvrant une toison massive de cheveux noirs, un front très haut, une tête hardie au nez busqué, aux dents petites, à la mâchoire inférieure proéminente, allait ébaucher quelques excuses. Théverin ne lui en laissa pas le temps.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en regardant alternativement les deux nouveaux visages, tandis que la jeune fille s'efforçait de contenir une folle envie de rire.

— M. Meynat, le nouveau pasteur de Vaublanc et ma sœur Louise.

Théverin jeta sa fourche sur un tas de paille, rejoignit ses visiteurs sur le chemin et leur tendit cordialement la main.

— Ah ! ah ! monsieur le pasteur fait sa première tournée... Mademoiselle ne craint pas le soleil à ce qu'il paraît ?... Voulez-vous me suivre... Madame est à la maison.

..... Elise Théverin entra dans le salon où son mari avait fait asseoir les nouveaux venus, et derrière elle une femme de chambre portant sur un plateau quelques verres, une bouteille et une carafe suant une fine brume.

— Monsieur Meynat, dit gaiement Théverin se levant en même temps que

le pasteur et Louise, je vous présente la meilleure des paroissiennes, un peu orthodoxe, ajouta-t-il en manière d'agacerie, — comme toutes les dames, du reste, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Moi ! mais pas du tout, se hâta de protester Louise avec un petit mouvement de tête rétif qui secoua une broussaille de cheveux noirs et durs frisant à l'aventure.

Elise Théverin, habituée à la bonne humeur taquine de son mari, souriait.

— Mais, mon ami, dit-elle, chacun croit à sa manière.

— La liberté, n'est-ce pas, madame ? appuya avec conviction Meynat.

— Eh bien, à la liberté, soit ! reprit Théverin en débouchant la bouteille et offrant un vieux muscat de son cru de jadis. Ah ! ah ! vous êtes pour la liberté ; on a fait assez de bruit de vos opinions pour empêcher, si possible, votre nomination, cher monsieur ; on a fait jouer les grands mots : vous déchirez la Bible, vous niez la divinité du Christ !... Que sais-je ?...

— Monsieur Théverin, interrompit le pasteur, dont l'air peiné prouvait qu'il n'était pas encore blasé sur ces attaques, vous n'avez pas besoin que je vous fasse un exposé de principes, et ce n'est pas en dix minutes que l'on peut traiter ces questions. Je n'ai qu'une chose à dire : « Je crois à la divinité du Christ comme à celle du génie, du dévouement et de l'amour. Je crois à la vérité où que je la rencontre ; l'erreur ne me paraît pas plus respectable dans la Bible qu'ailleurs, la vérité m'y paraît aussi belle. Je crois à la révélation, puisque je crois au progrès ; la terre appelle, le ciel répond ; enfin, je crois à l'humanité, c'est en cela surtout que je ne suis pas orthodoxe. »

Elise Théverin, le pouce de la main droite dans la fossette du menton, dont la finesse était à la limite de la maigreur, l'index relevé et tachant de rouge, sous la pression la pommette un peu saillante, traçait de sa gauche des arabesques sur sa robe. Doucement, avec une nuance de tristesse et de blâme, elle murmura :

— Que sommes-nous pour juger les Ecritures ?

Le pasteur reposa son verre sans bruit, tordit la pointe de sa barbe noire, hésita à s'engager plus avant dans une discussion sans issue, et laissa tomber ces deux mots :

— Des consciences !

Théverin, le coude sur le bras de son fauteuil, la tête tendue, avait souligné toutes les déclarations de Meynat de « voilà ! voilà ! » approbateurs.

— Bien prêché ! s'écria-t-il, et ses yeux bleus fixés sur les yeux noirs à fond de velours de Meynat :

— Nous nous entendrons, ajouta-t-il. »

Oui, tout de suite, les deux hommes se comprennent, mais Elise devient l'ennemi le plus acharné du pasteur, et, de cette première entrevue découle le roman si dramatique de M. Henry Maystre, roman dans lequel on sent que l'écrivain fait mouvoir des personnages qu'il a connus, au milieu d'une contrée qu'il habite ou qu'il a habitée certainement.

Mandolinette, quel joli titre, et comme, de suite, la main se porte sur ce volume orné du buste d'une femme gracieuse, une Italienne aux yeux rêveurs, à la pose allanguie.

Une préface! vite je saute dessus et, comme je n'ai pas l'honneur de connaître M. Camille Thorin, que je n'ai encore rien lu qui fut signé de son nom, je vais faire connaissance avec ce nouveau romancier.

« C'est à table que l'on fait connaissance » dit-on : dans la littérature, c'est dans la préface que l'on fait connaissance avec un écrivain, pourvu qu'il soit sincère. Rien n'est moins logique à mon sens que de mettre en tête d'un volume une préface écrite par un ami ou un écrivain en vogue, parce que ces pages ne sont que des louanges ou des banalités. Et puis, le dirai-je, c'est un manque de courage. J'estime que l'on doit se présenter soi-même, et ne pas suivre le sillon d'un arrivé.

M. Camille Thorin ne recule pas même devant la critique, il va au devant.

« Le roman parisien, c'est le missel du cœur et le bréviaire de l'amour. Etant de même essence que les femmes, il est ce qu'elles sont.

Je sais tout ce qu'on dira de ce pauvre livre !... Que ne dit-on pas d'un roman ?

J'aime beaucoup ces moralistes sans moralité, qui dévorent un livre en cachette et le blâment en public ! Ces filles qui savourent tout ce que la passion a d'entraînant et d'illusoire, qui s'endorment dans la fièvre des désirs et qui, le lendemain viennent dire : « C'est l'œuvre d'un libertin ! » J'aime ces duègues hypocrites qui s'enferment dans leur chambre, les yeux plongés dans la lecture d'un livre, ne perdent pas une virgule, brûlant les pages d'amour, et qui vous répondent dédaigneusement, si vous leur demandez si elles ont lu ce roman : « Pour qui me prenez-vous ? »

Oh ! les prudes !... quelle secte ! Vous leur annoncez un roman de mœurs parisiennes, et ils s'étonnent presque de n'y pas trouver des prières et des psaumes !

La vérité est nue et difforme. On l'aime mieux coquettement parée avec la grâce de la malice et le charme trompeur du corset !

Toutes les femmes aiment ou ont aimé quelqu'un. Vous ne m'en citerez pas

une seule qui ne conserve en elle un profond amour ou un idéal éteint, souvent enfouis sous un superficiel oubli !

L'homme s'attache moins. Il n'est pas rare de voir des blasés n'ayant jamais rien ressenti de l'amour, et qui font ce qu'ils ont toujours fait de la femme, un objet de luxe ou de caprice !

Une femme sans amour ne serait pas femme, et c'est sur ce point que j'ai fixé l'étude de mon roman !

J'ai essayé de reproduire le style poétique et la douceur de langage qui font le charme de ces natures excentriques et ardentes qu'on rencontre sur les plages dorées de l'Italie méridionale. J'ai voulu esquisser une œuvre purement littéraire, et, pour cela, j'ai beaucoup travaillé et n'ai peut-être rien fait! — Il y a des gens qui font de si belles choses et qui travaillent si peu ! »

Elle me plaît, cette préface ! Elle vous a un petit air cavalier, disant bien son fait à chacun, et, comme je ne lis rien en cachette, puisque je lis tout, bon ou mauvais, je ne crains pas de passer pour un de ces « moralistes sans moralité qui dévorent en cachette... » Eh bien, du moment que M. Camille Thorin n'a voulu faire qu'œuvre littéraire, il a réussi, mais s'il avait cherché à faire œuvre de moraliste « *avec* moralité », j'aurai crié : halte-là !

Certains écrivains croient qu'en exposant les écarts de l'imagination féminine, ils guériront le vice : C'était bon dans l'ancien temps, alors, paraît-il, la jeunesse était guérie de l'ivrognerie par le dégoût de la vue de l'esclave ivre. Aujourd'hui, je crois que le besoin d'approfondir les choses, ferait que la jeunesse s'enivrerait pour savoir.

Les jeunes femmes ne s'enivrent pas de vin, mais elles rêvent tellement d'un idéal difficile à définir, que ce qui se passe dans la chambre où Mandolinette se rencontre avec la marquise pourrait bien aussi, à cause de cette curiosité insurmontable qui les assiège, les inviter à chercher et à trouver.

Donc, sans vouloir faire le moraliste, *avec* ou *sans* moralité, je suis obligé de prévenir le lecteur et surtout les lectrices. — La préface de *Mademoiselle de Maupin* est un chef-d'œuvre littéraire, mais on n'a jamais passé pour appartenir à la secte des prudes si on en interdit la lecture en famille.

M. Maizeroy, qui expose au grand jour nos plaies sociales et qui ne craint pas de prédire la fin prochaine de Paris, devait évidemment se montrer sévère à l'égard des femmes de mœurs douteuses. Elles sont le plus puissant facteur de la démoralisation qui excite les objurgations du spirituel Jérémie de la moderne Babylone. Mais, n'est-il pas bien cruel pour cette pauvre Bébé Million qu'il châtie si durement, et de quoi ?

Josèphe est une fille du Midi attirée vers Paris dans l'espoir d'y trouver du pain ; elle n'y rencontre que le déshonneur presque involontaire et, lorsque nous la voyons fille de brasserie, elle a au moins cette qualité de ne pas se dire que sa position est enviable. Elle rêve d'une situation plus relevée, elle se dit qu'elle sera riche un jour. — Pour se moquer d'elle, on l'appelle : Bébé Million.

En fait, elle y parvient à cette fortune, et par quels moyens ? Peut-on les réprouver ?

Elle a une fille, comment l'a-t-elle élevée ? Qu'a-t-on à lui reprocher ? Rien. Si son existence a été celle d'une Irrégulière, il faut avouer qu'elle n'a ruiné personne et qu'elle a fait un peu de bien autour d'elle. Eh bien, M. Maizeroy, lui, ne pardonne pas, et c'est par l'enfant qu'il châtie la mère. Ah ! mais, c'est que ! On est moraliste ou on ne l'est pas !... et en avant les verges !

Dans LES ATTENTATS DE MODESTE, M. Pontsevrez montre une campagnarde dont le caractère est tellement horrible, que la note semble véritablement un peu forcée. Il est certain que, loin des villes, la douceur des habitants et la pureté des mœurs tant vantées jadis ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Il est remarquable qu'au fur et à mesure que l'on connaît mieux le paysan, celui-ci ne gagne pas dans l'estime générale.

Evidemment l'incrédulité religieuse en détruisant chez le paysan la crainte du châtiment futur, son seul frein, a laissé tous ces gens sans éducation aux prises avec leurs sentiments grossiers, leur amour du lucre, mais, lorsque pour se distraire, on prend un roman, ce n'est pas agréable de se trouver en face de tableaux écœurants et tellement immondes que l'on est tout étonné de les rencontrer dans une bibliothèque où les gens d'un goût plus élevé avaient l'habitude de chercher des impressions plus distinguées.

Certes, M. Pontsevrez a voulu montrer que la faute d'un chef de famille ne reste jamais impunie et qu'elle retombe non seulement sur lui mais encore sur sa famille ; seulement il a fait la « grâce trop forte »

M. Henry Lavedan, pour une raison qu'il est peut-être difficile de bien comprendre, semble se rire des académiciens, distribuant à la Vertu des récompenses, et surtout des discours qu'ils prononcent avec une conviction d'apparat. Que veut-il démontrer : Que la vertu est une sottise, ou que les distributeurs des prix de vertu n'y voient goutte ?

A mon sens, l'histoire de la bonne Victoire, est une de celles qui ne peuvent donner aucune prise à la plaisanterie et, quant à l'Académie, pourquoi la

ridiculiser si, dans des discours parfois un peu étendus, il faut l'avouer, elle nous rappelle que l'on rencontre encore de nos jours des cœurs dévoués au bien sans ostentation et sans espoir de récompense ?

Les petits récits qui accompagnent MAMZ'ELLE VERTU, pour former un volume compact, le premier ne comportant qu'une centaine de pages, sortent tout à fait de la banalité générale des livres de nouvelles ou d'historiettes détachées.

Qui? — *L'armoire* — et surtout : *Monsieur Papillon* sont suffisants pour donner une haute idée de la conscience avec laquelle M. Henri Lavedan approfondit les sujets qu'il sait rendre palpitants d'émotion, sans leur donner un développement inutile.

Aux amateurs de choses délicates, on ne saurait trop recommander le recueil de nouvelles bretonnes de M. Charles Fessard, LES RÉCITS DE L'ONCLE YANICK. Ce sont des pages ravissantes, dans lesquelles l'auteur raconte d'idéales et poétiques légendes.

LES PASTARÉ, de M. Roger Dombréa, sous prétexte de donner des esquisses de la vie d'une petite ville, ne sont pas parvenus à m'intéresser beaucoup. Les personnages trop nombreux mis en scène déroutent l'attention du lecteur, et l'on ne comprend pas trop pourquoi le héros principal est toujours au bout du monde tandis qu'il pourrait d'un mot éclairer la situation et éviter bien des chagrins à la jeune fille qu'il aime. Il ne suffit pas d'avoir connu les personnages que l'on met en scène, d'avoir peut-être vécu au milieu du pays où se passent les péripéties du roman que l'on écrit, il faut encore que l'auteur présente des caractères intéressants, et non pas des gens qui ressemblent au chien de Jean de Nivelle.

A la bonne heure, LE CAPITAINE GIRARD, de M. Edouard Haberlin, voilà un caractère, une figure bien enlevée, une grande ombre que l'on aime à voir associée aux gloires comme aux deuils de la Patrie !

Sous ce titre alléchant: LES CONTES D'UN COUREUR DES BOIS, le marquis de Cherville publie un volume de nouvelles et de souvenirs où l'on retrouvera l'humour et le sentiment que Dumas père aimait à reconnaître dans les œuvres personnelles de son plus cher collaborateur ; quelques-unes des pages de ce volume de luxe, illustré par Kauffmann, sont consacrées à l'auteur de Monte-Christo.

Voici un extrait charmant des pensées d'un simple lapin recueillies par M. de Cherville :

« Les âmes sensibles s'apitoient sur la destinée de cet aimable petit quadrupède ; je partage si peu cette manière de voir que si je trouvais la métempsycose à l'ordre du jour, là haut, quand j'y débarquerai, ce serait sous la peau d'un lapin qu'il me plairait d'effectuer mon retour sur la terre.

« Je ne nie pas qu'il me serait désobligeant de mourir sous le plomb de quelque vieux camarade qui aurait prolongé son séjour dans la vallée des misères et des larmes ; mais aussi, s'il lui arrive de me manquer — ce qui est un peu plus fréquent qu'on ne le raconte — vous voyez d'ici l'épanouissement avec lequel je constaterais en ma personne un vivant témoignage de sa maladresse ; c'est-à-dire que, le cas échéant, je ne risquerais pas une seconde bordée pour me donner la satisfaction de lui adresser avec mes deux pattes de devant le geste significatif familier aux gamins de Paris.

« Remarquez que, ce faisant, je resterais fidèle au tempérament de mon nouvel emploi. Le lapin ne pose pas pour l'héroïsme, cela est incontestable, mais l'aimable insouciance avec laquelle il brave les dangers de tous les instants lui prête une certaine apparence de crânerie que l'on peut bien accepter pour de la bravoure, et, quand il détale à travers la bruyère en multipliant les zigzags, le trémoussement du petit pompom blanc qu'il abore à son arrière semble affecter une expression narquoise à l'adresse du point de mire qui vainement s'évertue à le suivre.

« Et puis, est-il donc tant à plaindre parce qu'il a contre lui le fusil, le furet, le basset et les cravates du braconnier ? N'avons-nous pas, nous autres, les pestes, les guerres, la politique et autres réalités couleur d'encre ?

« Et s'il est très vrai qu'en leur qualité de créatures raisonnantes, pas mal d'entre nous croient de leur dignité de se livrer, à leur propos, à un tas de réflexions indigestes, véritable sage, philosophe pratique, le lapin est de cet avis, qu'il y a trop loin de ces épées de Damoclès à ses oreilles pour se mettre en frais d'un souci.

« Les molles clartés de la lune, doucement tamisées par le feuillage, illuminent le bois ; la table est servie, Jeannette l'attend : voilà les vérités du moment, le reste est chimères ; si le fil casse, il sera temps d'y songer. Nous allons essayer d'esquisser cette existence mouvementée :

« Il est né dans les alentours du bois héréditaire, dans un nid duveteux dont sa mère avait emprunté la ouate à ses propres flancs.

« Pleine de sollicitude pour la chère nichée, cette mère, elle ne négligeait jamais, quand les nécessités de son alimentation la forçaient à la quitter de

masquer avec des précautions infinies l'ouverture de la rabouillère où grouillait sa progéniture. Rien à l'extérieur ne pouvait faire soupçonner qu'il existât des êtres vivants sous cette terre, sous ces feuilles exactement semblables au milieu dans lequel ils se trouvaient, et, pour surprendre le secret de cette retraite, il fallait l'odorat du chien ou celui de cet exécrable rôdeur nocturne qui se nomme le renard.

Notre héros était encore bien petit que son instinct lui avait déjà appris à voir dans l'un et dans l'autre, dans le dernier surtout, de cruels ennemis de sa race. Un soir que la mère avait autorisé la petite famille à venir prendre l'air au bord de la rabouillère, Jean Lapin aperçut un homme dont la bandoulière était ornée d'une plaque, qui était très occupé à pendre haut et court à un arbre du bois un de ces brigands au nez pointu qu'il avait probablement pris au piège. Avec la naïveté du jeune âge, il en conclut qu'il avait assisté au châtiment des attentats que ce bandit avait commis contre son espèce, ce en quoi il ne se trompait pas; mais il en tira cette déduction que l'exécuteur devait être le meilleur ami des lapins, ce qui n'était pas absolument exact. Malheureusement, ayant remarqué que ce même homme faisait soir et matin des rondes autour de ce que Jeannot appelait, un peu présomptueusement, *mon bois,* ce témoignage de l'intérêt avec lequel ce digne personnage lui semblait veiller sur la population lapinière fortifia singulièrement les illusions d'une âme généreuse, et ce fut avec un certain attendrissement qu'il suivit, depuis lors, de son gîte, les marches et les contre-marches du protecteur de son espèce.

Car Jean Lapin, devenu grandelet, avait maison des champs comme maison de ville. C'était de celle-ci qu'il avait d'abord fait connaissance. Après avoir promené quelque temps sa progéniture autour de la rabouillère où l'on rentrait chaque soir, la mère conduisit sa jeune famille sur une petite éminence remarquable par la quantité de trous noirs qui masquaient l'entrée d'autant de souterrains, et elle s'était enfoncée dans les profondeurs de l'un d'eux où tout son petit peuple l'avait suivie. Cependant, en dépit de son évidente sécurité, la retraite ne fut pas du goût de Jeannot. Quand il eut parcouru ce dédale dans tous ses détours, visité ses galeries, sondé ses acculs et reconnu ses gueules, il bâilla. Chez les lapins comme chez les hommes, le bâillement est l'irrécusable symptôme de l'ennui, quand il n'est pas la conséquence des spasmes de l'appareil digestif; mais l'estomac était excellent chez Jean Lapin, il était clair que les dix minutes qu'il venait de passer dans le terrier lui avaient suffi pour qu'il en trouvât le séjour assommant.

— Ces vieilles gens sont incroyables, se disait-il; parce qu'il n'ont plus de jambes, ils en concluent que les autres doivent rester immobiles; de ce que le

soleil leur fait mal aux yeux, qu'il n'y a rien de bon que les ténèbres ! Si ma bonne femme de mère s'imagine que je vais végéter dans ce trou noir, elle s'abuse étrangement : quand j'aurai sept à huit ans, — pauvre Jean Lapin ! — à la bonne heure ! On étouffe ici, et vraiment j'aime mieux l'odeur du serpolet que celle qu'on y respire ; allons faire un tour là-haut ; je gage qu'il ne me faudra pas dix minutes pour avoir trouvé un établissement plus convenable.

Et, après ce monologue qui consacrait son émancipation, ayant gagné, sans bruit une ouverture du souterrain, Jean Lapin se lança à travers bois à l'aventure.

C'était à l'heure douteuse où l'ombre s'épaissit dans les dessous du taillis ; tandis que les cimes s'embrasent aux derniers reflets du soleil couchant, l'heure où les chants ont cessé, mais où on entend encore les gazouillemeuts discrets par lesquels les petits oiseaux préludent au sommeil ; les autres ont tour à tour regagné le gîte, branche haute ou buisson épais ; le premier levé, le dernier couché salue les progrès de la nuit par un trille de son fifre, et, dans les grands marronniers, les pies et les geais se jettent leur dernière recommandation de vigilance ; puis tout se tait, on n'entend plus que le coassement monotone des grenouilles dans le lointain : pendant quelques minutes le silence affecte une certaine solennité ! Bientôt, sous la voûte encore nacrée, mais devenant de plus en plus opaque, une étoile scintille comme le feu d'un phare lointain ; cette étoile, c'est elle qui donne le signal à tous les proscrits que leur sort condamne à faire du jour la nuit et de la nuit le jour ; ils s'éveillent, ils quittent leurs retraites ; dans ces ténèbres tutélaires, ils vont à leur tour pourvoir à leurs besoins et dérober quelques joies au destin trop rigoureux qui les accable.

Il va donc sans dire que Jean Lapin rencontra de nombreux camarades sur sa route, un peu timide, il hésita d'abord à se mêler à leurs jeux ; puis, enhardi par la cordialité qui semblait y présider, il se mit de la partie, et l'aimable bande consacra sa nuit à gambader dans un champ de blé qu'elle avait choisi pour théatre de ses ébats, non sans s'interrompre pour donner quelques coups de dents aux lambris de la salle de danse, lesquels représentaient encore le buffet.

Quand, une lueur pâle se montrant à l'Orient, les noires silhouettes du bois commencèrent à dessiner leurs contours sur un fond grisâtre, chacun s'éclipsant un à un, rentra discrètement sous le couvert. Jean Lapin avait compris qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'imiter les manœuvres de ses nouveaux amis ; il regagna son bois derrière eux ; mais toujours poursuivi par l'impression que le souterrain avait produite sur ses nerfs, plutôt que d'affronter le

terrier, il se décida à camper en plein air comme la plupart des camarades: il se glissa dans la plus épaisse des touffes de bruyère qu'il rencontra, s'y installa le plus commodément qu'il put et passa une journée aussi charmante que l'avait été la nuit, tantôt en goûtant un sommeil réparateur, et tantôt en s'enivrant d'air et de soleil.

Le soir et le jour qui suivirent, Jean Lapin fut d'autant plus exact au rendez-vous qu'un sentiment plus impérieux encore que la faim et plus doux que le plaisir des gambades l'y attirait désormais. Son cœur avait parlé, il avait distingué dans la foule une Jeannette pour laquelle il se sentait un penchant décidé. Ses grands yeux bruns brillaient d'un éclat sans pareil, elle avait une façon de rejeter son oreille gauche sur le côté qui donnait à sa physionomie une grâce irrésistible; si charmante, elle ne paraissait pas le soupçonner tant elle se montrait simple et modeste sous sa robe gris de lin. Jeannot se borna longtemps à la considérer avec une sorte d'extase aussi muette que respectueuse; mais ce qui se passait autour de lui ayant démontré que le platonisme n'est point de mise chez le peuple lapin, il risqua une déclaration que l'aimable vierge accueillit tout de suite par des propos si encourageants que Jeannot se trouva transporté au septième ciel. Hélas! son ivresse ne fut pas longue. Au moment où il s'engageait dans une coulée dont les méandres serpentaient à travers un trèfle aussi haut qu'il était épais, un véritable nid d'amoureux, le couple se trouva tout à coup nez à nez avec un vieux grognard d'un extérieur peu rassurant, à l'habit souillé, déplumé, et dont les oreilles, criblées de petits trous et tailladées sur le bord, indiquaient qu'il avait vu quelquefois le feu et pris part à maintes batailles. Sans explication, sans laisser à Jeannot le temps de se reconnaître, le nouveau venu s'élança sur lui et le mordit cruellement. Fortifié par la présence de la dame de ses pensées, Jean Lapin entama une résistance héroïque, et le combat commença. Il fut long, mais il ne pouvait être douteux. Rossé d'importance, le pauvre Jeannot dut abandonner le champ de bataille, couvert, non de sang, mais du poil que les deux champions s'étaient arraché à l'envi dans cette peignée homérique, et il subit encore l'humiliation de voir la douce et modeste vierge s'en aller avec le chenapan sans trop faire la renchérie...

Un matin que Jean Lapin, que les ébats de la nuit avaient quelque peu fatigué, dormait comme un loir dans sa retraite, il fut réveillé par un de ces abois partant cette fois à si peu de distance de son gîte, qu'il en éprouva un soubresaut convulsif. Il se remit cependant, car un certain silence avait succédé à ce cri, mais il entendait l'importun grouiller dans les ronces en se confondant en grognements inarticulés; puis *Ramoneau*, — c'était le nom du

personnage, un basset à jambes torses, ayant probablement réussi à dévider son écheveau, jeta un second aboi, celui-là clair et d'un accent presque joyeux ; et, sans désemparer, il enfila la venelle par laquelle le pauvre Jeannot rentrait dans sa demeure, et fit sa trouée dans le buisson.

Épouvanté, Jean Lapin s'enfuit sans regarder derrière lui, et d'un train si rapide que la voix qui l'avait effrayé n'arrivait plus à lui que fort affaiblie ; il crut pouvoir s'arrêter pour reprendre haleine, car il était très essoufflé.

— Allons! se dit-il, je l'ai échappé belle. Notre protecteur a décidément tort de fréquenter des gens d'aussi mauvaise compagnie, et, si j'en trouve l'occasion, je ne lui dissimulerai point ce que j'en pense. Je vous le demande un peu, que lui ai-je fait, à ce brutal, pour se précipiter sur moi avec une pareille rage ?

— Ce que tu lui as fait, pauvre Jean Lapin ? Ah ! mon Dieu ! rien. Question de nationalités ; il n'en faut pas davantage pour qu'on s'extermine, qui n'ont pas même pour excuse les tiraillements de leur estomac.

Jean Lapin eut peut-être philosophé davantage sur ce thème, mais pendant son petit monologue les abois s'étaient singulièrement rapprochés. *Ramoneau* suivait la direction du fuyard avec une sûreté qui tenait du prodige, et celui-ci fut réduit à détaler de nouveau. Il le fit avec autant de succès qu'à la première épreuve et si bien qu'il finit par se rassurer ; évidemment son adversaire marchait dans ses voies et suivait ses traces, mais il n'était pas du tout fabriqué pour lutter à la course avec Jean Lapin et, certain de le distancer quand il lui plairait, notre héros en prit à son aise, musant, grignotant un brin d'herbe, ou façonnant un petit bout d'ivoire, lustrant son bel habit gris dont la traversée d'une ornière boueuse avait quelque peu terni l'éclat, ne repartant que lorsque son persécuteur lui soufflait au poil et se donnant le plaisir d'embrouiller quelque peu ses allées et venues pour donner du fil à retordre à *Ramoneau*.

Ce manège durait depuis une demi-heure lorsque, au moment où Jean Lapin sautait lestement un routin, une grèle de projectiles fouetta les broussailles qu'il traversait, et qu'en même temps retentit une détonation qui lui sembla épouvantable.

Plus mort que vif, bien que par un miracle il n'eût pas été atteint, notre héros courait éperdu. Si profonde que fut sa terreur, il avait reconnu dans l'auteur de ce coup de tonnerre à son adresse l'homme à la plaque, celui-là même que depuis six mois il considérait, il bénissait tous les jours comme le protecteur et l'ami de sa race.

Dans son émoi, il se précipita dans le premier trou qu'il trouva sur son

passage et s'y jeta tête baissée. C'était celui dans lequel sa mère l'avait autrefois conduit avec ses frères et qu'il avait abandonné; en le reconnaissant, il reconnut la sagesse de la bonne dame et s'enfonça dans les profondeurs du souterrain en espérant l'y retrouver.

Le terrier était désert; mais Jeannot n'y était pas moins en sûreté, ce qui lui semblait le point capital. Il fut bientôt distrait par un bruit sourd qui semblait se produire au-dessus de sa tête. Mais était-il probable que ses ennemis viendraient le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre? Le terrier était si profond que Jeannot riait dans sa barbe en songeant à la déconvenue de ses adversaires, s'ils essayaient de le fouiller.

Hélas! ce rire ne dura pas longtemps.

Une odeur âcre et forte commença à se répandre dans la galerie où se tenait le malheureux, bientôt, à son extrémité; il vit poindre deux lueurs phosphorescentes, deux petits charbons embrasés qui s'avançaient en même temps que l'odeur dont nous venons de parler devenait plus insupportable: un nouvel ennemi s'avançait, ennemi invisible, mais que son instinct lui disait plus terrible que les deux autres. Le lapin frappa fortement le sol de ses pattes de derrière, puis, se jetant dans un boyau latéral, il s'enfuit. Alors commença, sous terre, une chasse bien autrement émouvante que celle que lui avait donnée *Ramoneau*. Le pauvre lapin éperdu allait et venait de galerie en galerie, toujours suivi par son persécuteur dont il sentait le souffle à ses reins; deux fois dans un accul il fut saisi, deux fois les dents aiguës du furet entrèrent dans ses chairs, et deux fois par une convulsion furieuse, il parvint à lui échapper en lui passant sur le corps; enfin, ramené vers les gueules par une des péripéties de cette course folle, il revit le jour, le soleil qui illuminait le bois, la lumière qui poudroyait à ses rayons: tout ce qui l'avait charmé, tout ce qu'il avait aimé, et, sans réfléchir que probablement d'autres dangers l'attendaient au dehors, il se lança rapide comme une flèche,

Un coup de feu retentit.

Le père La Broussaille qui avait une revanche à prendre, avait cette fois bien visé: criblé de plomb, Jean Lapin tournoya plusieurs fois sur lui-même, se raidit dans une dernière convulsion; tout était dit. *Ramoneau*, qui était un collaborateur à multiples aptitudes, l'alla chercher, l'engueula en chien qui sait le prix d'une peau, et le rapporta à son maître, qui s'était assis sur le revers du terrier.

Le père La Broussaille prit feu Jeannot, le soupesa, lustra son poil, et, le tenant suspendu de sa main gauche, de la droite il pesa fortement sur l'abdo-

men du défunt, de façon à compléter ce qui pouvait être resté d'inachevé dans les opérations digestives.

Ce fut son oraison funèbre; on aurait tort d'en rêver une autre quand on est lapin.

Mais, c'est assez parler des romans, et je veux terminer ici ce petit voyage autour de la littérature du jour, en rappelant à mes lecteurs qui s'intéressent aux livres scientifiques un ouvrage dont j'ai déjà eu l'occasion de les entretenir lorsque parut son premier volume.

Depuis trois années déjà, M. Maximilien Marie, savant répétiteur de mécanique et examinateur d'admission à l'École Polytechnique, a entrepris l'histoire de la filiation des idées et des méthodes scientifiques. Mais que l'on ne s'y trompe pas, si un pareil monument a nécessité une période de trois années pour son érection matérielle, c'est une vie entière d'études et de travaux sans relâche que l'auteur a consacrée à l'élaboration de l'œuvre.

Écrire l'Histoire des Sciences mathematiques et physiques, c'est montrer le développement de l'esprit humain s'appuyant sur la méthode exacte où rien n'est laissé à la fantaisie, où toute proposition doit être démontrée par des chiffres.

L'auteur de cet immense travail fait remonter ses recherches au temps de Thalès, né à Milet vers 640, le plus ancien et le premier des sept sages de la Grèce, fondateur de l'école Ionique, il était allé chercher en Égypte les premières notions des sciences.

L'année civile des Égyptiens se composait de douze mois de trente jours, mais ils y ajoutaient cinq jours complémentaires. Ils partageaient le jour et la nuit chacun en douze heures. Ils savaient tracer la méridienne et connaissaient les deux mouvements du Soleil, l'un diurne et l'autre annuel. Ils savaient que le Soleil se déplace par rapport aux étoiles dans un cercle incliné à l'équateur, que les Grecs appellèrent d'abord *cercle oblique*, et qui s'est appelé plus tard l'*écliptique*. Ils connaissaient les saisons et savaient un peu de géométrie.

Thalès rapporta en Grèce toutes ces connaissances et les répandit dans son école.

On croit qu'il connaissait les causes des éclipses du Soleil et de la Lune; mais c'est supposer qu'il connût la sphéricité de la Terre.

Il enseigna à mesurer la hauteur des monuments par la grandeur de leur ombre, ce qui prouve qu'il avait une notion de la similitude des figures.

Il connaissait la propriété électrique de l'ambre jaune.

Voilà à quel état primitif, quoique déjà sorties de ses limbes, M. Maximilien Marie prend les sciences mathématiques et physiques, faisant défiler dans les huit volumes déjà parus tous les travaux des hommes ayant posé une pierre dans l'énorme accumulation de découvertes qui ont apporté à l'humanité un des plus grands éléments de civilisation.

Cet ouvrage, quoique très profond, est rempli d'une foule d'anecdotes curieuses, dans lesquelles le côté humoristique n'a pas été négligé, et nous cueillons dans le dernier volume qui vient de paraître, le VIII[e], une histoire d'os de géant qui prouve bien que l'homme n'aime guère à être désabusé de ses erreurs, et quel goût il a pour le merveilleux :

« Camper disait de Daubenton « qu'il ne savait pas lui-même de combien « de découvertes il était l'auteur. » Ses découvertes furent nombreuses en effet; elles ont trait à l'Histoire naturelle, à la Médecine, à l'Anatomie, à l'Agriculture. Un instant, la marquise de Pompadour, dont Daubenton ne s'occupait pourtant guère, le menaça de sa disgrâce; voici à quel propos : Daubenton, dans un Mémoire lu à l'Académie des Sciences en 1762, avait avancé qu'un prétendu os de géant, conservé au garde-meuble de la couronne, n'était autre chose qu'un radius de girafe, fait exact, mais qui ne put être vérifié que trente ans plus tard, lorsque Levaillant eut envoyé le premier squelette de girafe que l'on ait vu à Paris. Cette innocente critique déplut à la toute-puissante marquise qui ne pouvait admettre qu'un savant osât contester la valeur des curiosités de la couronne. Il fallut, pour dissiper l'orage, tout le succès d'un autre Mémoire de Daubenton sur les *Indigestions,* mémoire présenté à la Société Royale de Médecine, mais surtout la vogue des pastilles d'*ipécacuana,* composées par Cadet-Gassicourt d'après la formule de l'auteur du Mémoire. La favorite qui avait mauvais estomac prit des pastilles, s'en trouva bien et la reconnaissance fit taire le ressentiment.

On vient de publier une réponse au livre de M. Frary sur la *Question du Latin.* Cette brochure très substantielle et vigoureuse est intitulée la QUESTION DU LATIN de M. Frary et les professions libérales. L'auteur M. Vessiot, dégageant avec précision les points saillants et essentiels du livre qu'il critique, donne en peu de mots une vue complète de l'enseignement secondaire en France, des vrais besoins de la société moderne, de la situation intellectuelle et morale de la France en face des nations qui l'entourent. Appuyé sur des documents plus récents, plus sûrs et mieux contrôlés que les souvenirs dont s'inspire M. Frary, très agréable du reste, spirituel, parfois éloquent de forme, indispensable comme une étude technique et intéressant

comme un pamphlet, le livre de M. Vessiot est un complément nécessaire du livre du rédacteur de *la France* et sera demain la matière de toutes les discussions sur le sujet qui passionne le plus tous les esprits sérieux de notre temps, et quelques autres.

Du reste ceux qui ne veulent plus du latin sont parfaitement libres de ne pas confier leurs enfants à l'Université ; mais on prêche bien souvent une doctrine que l'on n'applique pas soi même, et je parierais que M. Frary, s'il a des enfants, les empâte, à leur grand déplaisir, des langues qu'il voudrait voir bannir à tout jamais.

Un grand nombre d'ouvrages vont voir le jour d'ici la quinzaine prochaine, et tandis que s'imprime ce numéro, nous travaillons l'étude de cette marée montante qui ne s'arrètera plus pendant six mois. Nos lecteurs seront tenus au courant et sauront bientôt à quoi s'en tenir sur la valeur et la tendance de la littérature en 1886.

Au moment de fermer cette longue chronique, un peu à l'aventure, à travers des livres de tous genres me parvenant au jour le jour et dont il nous faut rendre compte instantanément, pressé par notre imprimeur qui compose au fur et à mesure, il m'arrive un ouvrage portant ce joli titre : GUIRLANDE DE SOUVENIRS POÉTIQUES.

Arsène Houssaye, Frédéric Bataille, Dalsème, A. Dauvergne. A. Leclerc, Georges de Lys, Jehan Madelaine, Joséphin Soulary et cent autres poètes se sont réunis autour de la douleur d'une mère, pour tresser des couronnes sur la tombe de deux anges remontés aux cieux.

Cette mère, aussi bonne que belle, jeune encore et poète elle-même a cru devoir réunir en un faisceau tous ces hommages partis du cœur des fils des Muses et en former une gracieuse gerbe poétique.

Je relirai souvent les pages de ce livre :
Auprès de vers émus, échos de mes douleurs,
Il en est de brillants, aux magiques couleurs,
Dont la Mère ou la Muse avec bonheur s'enivre !

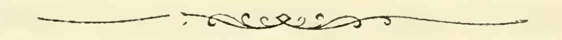
D'autres où l'âme aimante et sensible se livre
Aux doux épanchements qui font verser des pleurs :
Tous forment un faisceau de ravissantes fleurs
Qu'avec un soin jaloux le temps laissera vivre.

Souvenirs embaumés, vos émanations
M'apportent à la fois des consolations
Et l'arôme des prés, des jardins, de la lande...

C'est ainsi que Mme Marie-Édouard Lenoir remercie les aimables auteurs qui ont pris part à son chagrin; c'est ainsi qu'elle a publié près de deux cents de ces *envois*, en donnant un soin pieux à ce que l'édition fût digne de l'intention des envoyeurs, comme on conserve dans un riche écrin le cadeau de l'ami qui sut éveiller les premiers envolements de l'âme.

Ce livre n'est-ce pas celui de bien des mères! et la lecture de ces pages émues adressées à l'une de celles qui ont été éprouvées dans leur amour maternel ne consolera-t-elle pas celles qu'un même deuil est venu frapper?

GASTON D'HAILLY.



Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 10 février 1886.

Je ne sais si nombre de Parisiens ont fait la même remarque que moi, mais il m'a semblé que les chiens qui parcourent librement les rues de la capitale flirtent avec un petit air dégagé que je ne leur connaissais pas encore. Il se réunissent même en petits groupes et devisent entre eux de choses fort intéressantes, sans doute, car le sergent de ville, que jadis ils craignaient fort, ne les terrifie plus que très médiocrement ; ils se rient de son autorité comme de la *Fourrière* tant redoutée en un autre temps. Leurs cris sont plus joyeux, leurs gambades révèlent un état moral sans angoisses, enfin le balai même de la fruitière défendant son potiron contre leurs... inopportunités ne leur inspire plus que le mépris.

Observateur, il m'a paru qu'une pareille transformation dans l'esprit de l'intéressante race canine devait avoir une raison d'être, et après avoir cherché longtemps, j'ai fini par comprendre que le départ pour le Tonkin de leur ennemi intime, le *vivisecteur* Paul Bert, était la véritable cause de cette joie générale parmi ces animaux que M. Pasteur vaccine avec rage pour les en préserver.

J'ignore quel accueil sera fait en Cochinchine à M. Paul Bert, et à sa cruelle méthode d'investigations scientifiques, mais s'il rend les Tonkinois aphones, ainsi qu'il le faisait pour les toutous qui se permettaient de protester à leur manière contre le scalpel du savant anatomiste, nous avons quelque chance de ne plus entendre de longtemps les protestations de ces peuples qui vont voir changer le régime du sabre contre celui des instruments chirurgicaux.

Il est certain que ce changement d'aménités vis-à-vis d'une nation, qui ne nous voit pas prendre possession de son administration d'un œil tout à fait favorable, a besoin d'un impressionniste pour en rendre les phases curieuses, aussi n'ai-je point été étonné d'apprendre que le savant, appelé à inoculer l'amour du conquérant aux Annamites, emmenait avec lui, comme secrétaire particulier, M. Marcel Girette.

— M. Marcel Girette ?

— Eh ! oui, l'auteur de JOHANNÈS, FILS DE JOHANNÈS !

Cet écrivain, qui vient de se révéler par une étude de femme aimant à être violentée, c'est bien l'homme qu'il fallait à M. Paul Bert, pour rendre par la plume les sensations qu'éprouveront ces pauvres orientaux devant l'œuvre de persuasion — c'est ainsi que se dénomme l'œuvre du joug — du vivisecteur pour tous pays. Il est à penser que l'auteur de *Johannès, fils de Johannès* nous reviendra de là-bas avec des impressions curieuses, dignes de son étonnant début. Seulement, qu'il se défie de son imagination !

Ce qui se passe dans cette fameuse soirée où Gabrielle arrive pour la première fois, au bras de son mari, au château de Soubie est tellement invraisemblable que cela fait sourire et enlève beaucoup d'intérêt à cette étude de dépravation féminine.

M. Marcel Girette a le grand talent de glisser sur les situations les plus scabreuses, et son étude présente une énigme qui ne se résoud qu'à la dernière page. — Hélas ! ce n'est pas à l'avantage de l'héroïne. — Mais que vont penser de nous les excellents fonctionnaires Tonkinois auxquels M. Marcel Girette offrira, sans doute, comme don de joyeux avénement, quelques exemplaires de son œuvre?... Après ça, M. Paul Bert et son secrétaire ne vont pas donner des leçons de morale — Mais quel curieux bagage: Une trousse et un ouvrage scabreux!

Ah! s'ils y joignaient Le Diable a Quatre de MM. Vast-Ricouard, ce serait complet, et notre réputation serait faite!

Ces Messieurs, après s'être fait suffisamment bénir par M. Adolphe Belot, racontent comment deux ménages parisiens s'installèrent à Trouville et y établirent un chassé-croisé sur lequel il n'est pas besoin d'insister.

Cette situation qui aurait pu fournir aux auteurs du *Tripot* et de la *Vieille Garde* quelques chapitres des plus graveleux a été agrémentée de telle sorte qu'elle tourne absolument à la comédie, mais à la comédie fine et d'une souplesse élégante.

Dans cette aventure un peu étrange, on ne saurait trop dire, de ces messieurs ou de ces dames, lesquels sont les plus coupables, car si les hommes sont, comme toujours, fort entreprenants, les deux femmes sont d'une coquetterie qui excuse un peu les premiers. Bah! on est trop souvent curieux de ce que l'on n'a pas, et le double accident qui termine le volume prouve que les ménages n'auraient rien à gagner à se réunir en phalanstère.

La préface de M. Belot semble affirmer que le manuscrit du récit est l'œuvre d'une femme, je ne puis qu'en douter. Dans toutes les œuvres féminines le

sentiment domine, or, ici il est banni complètement, et dans toutes ces pages on ne rencontre que des appétits sensuels.

Pourquoi MM. Vast-Ricouard renieraient-ils leur paternité, est-ce donc pour donner à leur ouvrage ce parfum de mystère qui plaît assez généralement, faire croire que l'aventure est arrivée? A mon sens, tout cela n'ajoute pas grand'chose à l'intérêt du livre, intérêt qui tient bien plus à l'esprit dépensé par les auteurs, à la méthode avec laquelle ils précisent chaque incident, qu'au romanesque des situations et aux caractères des quatre personnages mis en action, caractères, du reste, absolument exceptionnels.

Rien n'est facile comme de reconnaître une plume féminine, et Henry Gréville n'a pu garder longtemps le masque de son nom masculin. Il y a certains détails auxquels il est impossible de se tromper, et jamais un homme n'eût écrit, par exemple, cette page tirée de son dernier roman CLÉOPATRE dans lequel M[me] Henry Gréville montre une jeune fille rentrant, le soir du mariage de sa sœur, dans la chambre qu'elles habitèrent toutes deux jusque-là.

« C'était une grande chambre éclairée par deux fenêtres que garantissaient des rideaux de mousseline blanche, d'ailleurs fort laids et complètement inutiles; mais la coutume du temps était qu'une chambre de jeune fille eût des rideaux de mousseline blanche. Deux stores de calicot également blancs et inévitables remédiaient un peu à la crudité de l'éclairage extérieur et garantissaient la chambre, le soir, contre la curiosité éventuelle des habitants de la maison d'en face. Sur l'appui intérieur des fenêtres à double vitrage, quelques plantes vertes dessinaient des courbes gracieuses. Une table de toilette voilée de mousseline sur le classique calicot rose, portait une glace ovale, assez grande. Différentes pièces d'un nécessaire de toilette en argent et cristal, de forme ancienne, jetaient un peu d'éclat dans cet intérieur presque pauvre. Deux petits lits de fer sans sommiers, où de minces galettes de matelas gisaient sur des planches posées dans le sens de la longueur, occupaient les deux murs principaux; une table ronde, en acajou, de style empire, au milieu de la pièce, et quelques chaises foncées en cette étoffe de crin luisante et piquante qui fit si longtemps le désespoir de nos mères complétaient l'ameublement.

« Les yeux de Cléopâtre, encore pleins des splendeurs de l'hôtel Chamiroff où sa sœur venait d'entrer en maîtresse, s'arrêtèrent avec un dégoût complet sur ces objets tristes et déplaisants; c'est là qu'elle avait passé trois années, pauvre, inaperçue, malgré son élégante beauté. C'est là, couchée sur le lit dur fait pour courbaturer tout autre qu'un corps russe, accoutumé dès l'enfance à

cette rudesse hygiénique, qu'elle avait écouté, depuis deux mois, tard dans la nuit, les rêveries à haute voix de sa sœur Irène, qui ne pouvait plus dormir, depuis qu'elle était fiancée au plus beau, au plus riche, au plus noble des aides de camp.

« En avait-elle entendu de ses projets d'avenir! C'étaient des robes, des dentelles, des bijoux, des chevaux, des équipages, des voyages à l'étranger, des villégiatures somptueuses aux environs de Saint-Pétersbourg; c'était tout ce que donnent le rang et la fortune... de plus, les bavardages d'une petite fille amoureuse.

« Cléopâtre s'assit devant le miroir ovale après avoir ôté sa robe de cérémonie, qu'elle jeta sur le lit désormais vacant de la nouvelle mariée, et lentement, machinalement, elle se mit à défaire et à peigner ses cheveux.

« Ils étaient magnifiques, longs, lourds, d'un blond fauve qui faisait ressouvenir du pelage des lionceaux; elle avait beau les séparer en portions menues, pour les démêler, ils se brouillaient et moussaient sous le peigne comme une vapeur légère qui entourait toute sa splendide personne...

... « — Quand je me marierai... moi... », pensa-t-elle...

« Elle appuya ses deux coudes sur le bord de la table de toilette et se regarda dans les yeux pour lire au plus profond de son âme.

« — Quand je me marierai... continua sa pensée, effroyablement tendue vers ce but obscur, — ce ne sera pas comme ma sœur, parce que je serai amoureuse d'un beau garçon et que je pourrai avoir des chiffons et des bijoux. Je ne serai pas amoureuse, c'est une faiblesse, cela gêne... on n'y voit plus clair... Je me marierai pour être quelqu'un, pour tenir un rang... pour jouer un rôle... Princesse! La belle affaire, un titre? Riche... c'est quelque chose, cela ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est avoir une place supérieure, qu'on ne puisse pas vous enlever, quelque chose qui reste après que la beauté est partie... On peut être mieux que princesse...

« Une bouffée de rougeur montant à ses joues lui donna pour une minute un éclat extraordinaire. Elle fixa ses yeux plus âprement encore sur son image.

— Mieux que princesse... Il y a des femmes qui montent si haut, si haut qu'elles ne peuvent plus redescendre, ni dans la vie, ni dans l'éternité... Elles ont une place dans l'histoire.

Cléopâtre n'osa point achever sa pensée. Si audacieuse qu'elle fût, elle avait senti que certains rêves touchent à la folie. Elle se déshabilla rapidement, se jeta sur son lit et s'endormit, comme les hommes de guerre dorment à la veille de la bataille. »

Cléopâtre est bien près de réaliser son rêve; il s'en est fallu de bien peu qu'elle ne s'assit sur le trône des tzarines, mais elle n'épouse qu'un homme immensément riche et d'un âge qui ne lui permet guère que d'être son grand' père.

Mme Henry Gréville se lance alors dans cette littérature d'imagination qui a fait son succès auprès de lecteurs plus soucieux de sentimentalisme que de la réalité, et nous montre le vieillard divorçant pour permettre à sa femme d'épouser l'homme qui a enfin su toucher ce cœur qui prétendait ne jamais aimer.

Ce n'est plus bien neuf, ce vieillard, se sacrifiant dans le but de ne pas empêcher la femme trop jeune qu'il a épousée de connaître les joies qu'il ne peut lui donner !

C'est par la grâce de son style, par sa sensibilité que Mme Henry Gréville a su plaire aux lectrices qui ont fait sa réputation. Mais la Russie qui était un pays peu connu commence à devenir très encombrante dans le roman, aussi espérons-nous que l'auteur de *Madame de Dreux,* de *Rose Rozier*, du *Moulin Frappier*, quittera ces pays glacés pour venir explorer son propre pays où il y a tant à étudier, et qu'elle serrera d'un peu plus près la réalité.

A mon avis, de tous les romans de Mme Henry Gréville, LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE est le seul qui soit ce que l'on appelle vécu.

Th. Bentzon, un nom de consonnance anglaise, sous lequel se cache aussi une femme de haut mérite littéraire, se laisse aller parfois à des excès de sentimentalisme véritablement exagérés, et l'histoire qu'elle raconte, d'une façon charmante du reste, sous ce titre, UNE CONVERSION est par trop invraisemblable !

La fille d'un fermier protestant se mourant d'amour pour un prêtre catholique me paraît tout ce qu'il y a de plus fantaisiste dans le roman, mais il faut avouer, qu'étant donnée cette situation extraordinaire, incroyable, d'une fille écrivant à son lit de mort à un prêtre d'une autre religion que la sienne :

« Venez me voir souvent, je meurs de mon amour pour vous » il faut avouer, dis-je, que l'auteur en a su tirer une nouvelle des plus gracieuses.

« Deux fois, trois fois le curé d'Arc revint à La Prée, il choisissait l'heure où le père était absent, il se glissait d'un pas furtif vers la petite porte de derrière, entr'ouverte avec mystère; il multipliait les ruses, les précautions, comme l'eût fait un amant pour tromper des gardiens jaloux. Son intention et l'état, tous les jours plus alarmant, de celle qu'il appelait sa catéchumène, justifiaient ce manège à ses propres yeux. Jamais un scrupule ne l'arrêta

dans cette lutte, livrée, pensait-il, au démon de l'hérésie. Saint Paul ne pénétra pas avec une conscience mieux armée, avec une résolution plus héroïque, dans le palais de Néron, où il allait. lui aussi, convertir une femme : l'unique regret du jeune prêtre était de ne pas rencontrer plus de périls.

Tout était trop aisé, grâce à la complicité de la mère, mais cette œuvre intéressante l'absorbait corps et âme ; ce furent les jours les mieux remplis de sa vie, ceux qui lui fournirent l'émotion, l'aliment tant souhaités pour lui qui rêvait de missions difficiles. Dans l'intervalle de ses visites à Simone, il préparait des arguments vainqueurs, il s'étudiait à opposer un principe d'amour au principe de protestation dans lequel sans doute elle avait été nourrie ; il résumait la doctrine d'une façon rapide et substantielle, mesurée à leurs entretiens si courts, et qui allaient être si vite interrompus ! Du reste, peu importait d'approfondir le dogme, d'expliquer jusqu'au bout le symbolisme ; il ne demandait qu'un élan de confiance et de foi, un de ces élans qui décident en une seconde de l'éternité. Gagnait-il du terrain ?... Comment le savoir?

Elle ne faisait aucune objection, elle prêtait l'oreille, toujours silencieuse, apparemment docile. Parfois une grosse larme roulait entre ses paupières closes, parfois elle arrêtait un regard navré sur la glace placée en face d'elle. Si, pendant qu'il parlait du ciel, la femme pleurait sa beauté disparue, il l'ignora, ne la regardant point, poursuivant son but sans que rien vînt le distraire ; jamais il ne remarqua la coquetterie funèbre avec laquelle, pour le recevoir, elle s'enveloppait de voiles blancs. Un jour qu'elle lui avait dit avec une expression de souffrance indicible :

— Je ne suis plus une femme, je ne suis qu'un spectre...

— Vous êtes une âme, répliqua-t-il, une âme purifiée, voilà pourquoi je reviens ici.

Et comme elle insistait en disant : « Depuis que vous avez pitié de moi, depuis que je vous vois tous les jours, la mort qui ne m'effrayait pas me paraît horrible ; » il ajouta toujours austère : « Ne regrettez pas la vie, elle n'avait rien à vous donner, » la renvoyant ainsi, douloureusement soumise, aux rivages inconnus où elle devait l'attendre.

Elle avait peur du sombre passage et en détournait sa pensée. Tantôt cependant, exclusive et jalouse, elle savourait la certitude de laisser son souvenir dans un cœur où n'entrerait jamais d'affection humaine ; tantôt, au contraire, une si faible consolation ne lui suffisait plus. De toutes façons, les sentiments terrestres continuaient d'avoir prise sur cette mourante, à l'insu de celui qui, dans toute la force de la jeunesse et de la santé, était plus mort qu'elle-même

aux impressions de la vie. Un article pourtant de cette foi nouvelle qui lui était proposée la ravissait, l'exaltait: c'était l'invisible lien. l'étroite communion entre ceux qui ne sont plus et les amis qui survivent, laissant aux uns la puissance de s'occuper des autres, d'agir sur leur sort: Elle répétait au prêtre :

— Vous penserez à moi, vous me parlerez dans vos prières, et je ne vous quitterai plus... Je ne vous quitterai plus un instant,... plus jamais !...

Ces mots furent les derniers qu'exhala sa bouche. »

L'auteur a voulu faire un héros de son abbé Fulgence, j'avoue que cette figure ne me plaît que très médiocrement, et que j'aime peu cette manière de gagner une âme pour le ciel. Je serais tout disposé à réserver toute ma sympathie pour le rôle de l'hérétique Le Huguet, le père de Simone, et ma droiture se refuse à s'associer à la joie des catholiques à l'idée de cette conversion qu'ils considèrent comme quasi-miraculeuse.

« L'abbé Fulgence rendait gloire au ciel du triomphe dont il avait été l'instrument, quand un homme que jamais nul n'avait vu à l'église poussa un matin, avec violence, la porte de la sacristie où l'abbé se trouvait seul. C'était un vieillard vigoureux et trapu, à la physionomie rude, encore durcie par une barbe de plusieurs jours. Cette barbe grise hérissant son visage basané lui donnait l'air singulièrement farouche. Le petit œil cave qui scintillait sous un sourcil en broussailles jetait des lueurs sanglantes ; son poing tremblait en tordant un bâton, tandis que, planté devant le curé, il le regardait bien en face.

— Elle vous appartient, commença-t-il sans préambule. je vous la laisse, venez la prendre... Oui, prenez son corps, puisque déjà vous avez volé son âme. Le crime n'en sera pas plus grand... Voleur ! séducteur ! vous n'êtes que cela. entendez-vous ?... Elle nous a dit en nous quittant qu'elle mourait catholique, elle ma fille !... Sa mère m'a tout avoué, sa mère qui s'est conduite comme une entremetteuse, par pitié, — à ce qu'elle dit, — par pitié !... Moi, par pitié pour son honneur. pour celui de tous les siens, par pitié pour son éternité, j'aurais muré d'avance sur elle la pierre de notre caveau de famille. Je me serais tenu en travers, un fusil à la main. Mais les miens m'ont trahi ! Derrière moi on complotait quelque chose de pire que de m'assassiner... Et ma femme, ma fille, étaient du complot. Elles ne me sont plus rien !.. Le mensonge est entré dans ma maison avec vous. Pour vous, une malheureuse a renié son père, a renié sa religion... Sous prétexte d'en faire une sainte à votre guise, vous l'avez damnée... Oui, damnée, car ce n'était pas à votre Dieu qu'elle se donnait, c'était à un homme, c'était à vous !... Son Dieu, c'était vous-même ! Si vous ne l'avez pas compris, c'est que vous ne vouliez pas comprendre....

L'âme de ma fille est damnée pour s'être fait une idole de chair et de sang... Maintenant emportez le reste. »

Je le répète, malgré l'invraisemblance de cette situation, le livre de Th. Bentzon est à lire — Deux autres récits, *Exotique* et *La dot de Katel* accompagnent la première nouvelle.

Puisque nous parlons de nouvelles, nous ne saurions passer sous silence le nouveau volume de l'infatigable Guy de Maupassant. La collection qui vient de paraître contient dix-sept récits dont le premier Toine, qui donne le titre général, est une histoire on ne peut plus drôle, d'un comique rabelaisien, comme la *Chevelure* rappelle la forme terrifiante des contes d'Edgard Poë. Du reste, Maupassant fait passer ses lecteurs par des émotions aussi variées que peu choisies comme moralité, mais tout cela est bien vivant quoique l'écrivain, un peu surmené par l'incessant labeur, ne prenne pas toujours le temps d'achever complètement ses études.

On n'en saurait dire autant de M. Octave Feuillet, dont les romans sont des études achevées et écrites avec une pureté de style remarquable.

Nous avons déjà annoncé La Morte, son nouvel ouvrage, et montré quelle leçon de haute moralité il donnait aux hommes en leur disant combien ils avaient tort de pousser les femmes à la mondanité.

Lorsque nous avons parlé de ce roman, nous n'en avions lu que la première partie, alors que la *Revue des Deux-Mondes* le publiait par fractions. Aujourd'hui, l'œuvre est complète, et M. de Vaudricourt, ce mari qui déprave et débauche sa femme, en est à un second mariage. Seulement, Aliette est morte, et le mari a épousé une seconde femme, qui, celle-ci, n'a pas besoin des conseils de son conjoint pour se rire de tout ce qui devrait être sacré dans le mariage.

Le but moral de l'œuvre de M. Octave Feuillet tiendrait dans cette phrase :

« Il est certain que les croyances spiritualistes ont une qualité pour éterniser la fidélité conjugale, par la raison qu'elles ne consacrent pas seulement dans le mariage l'attrait passager de deux corps et de deux esprits, mais qu'elles prétendent unir deux âmes immortelles. »

Or, comme nous tendons de plus en plus à nous affranchir de ces croyances spiritualistes, l'institution du mariage se trouve en très grand péril. En tout cas, ce n'est pas le roman actuel qui en sera le terre-neuve.

Sera-ce la philosophie ?

Dans un ouvrage de M. Ad. Franck, de l'Institut, la Philosophie du Droit civil, dans lequel le savant professeur du Collège de France reproduit un des

plus importants sujets qu'il ait traités dans ses cours, il s'occupe tout particulièrement du mariage et de la condition sociale de la femme.

Lorsque ce mot : philosophie, s'étale sur la couverture d'un livre, nombre de lecteurs s'empressent de passer vivement, et emportent de chez leur libraire, comme livre de chevet, des ouvrages comme celui-ci ,par exemple, les Confessions féminines de M. Manoël de Granfort, sur la vue de l'image très affriolante représentant, sur fond d'or, une dame, qui pourrait bien être une grande pécheresse, racontant de petits secrets à un moinillon qui semble s'en gaudir.

L'acheteur sera peut-être volé, et ne rencontrera pas sous cette couverture alléchante pour certains, malgré même les petits dessins croustillants qui émaillent le livre, les détails piquants qu'il espérait y trouver.

Du reste, puisque ce nom, Manoël de Granfort, m'est venu à la pensée, je dirai que son dernier roman, La Cousine d'Andrée est une œuvre tout à fait délicate, un délicieux roman d'amour traversé par de gros nuages noirs qui finissent par se disperser et faire place à un ciel des plus purs.

Les récits, ou plutôt les *Confessions féminines*, fleurent beaucoup plus le modernisme que la *Cousine d'Andrée*; mais n'importe : Manoël Granfort est un écrivain qui ne manque pas de valeur, et je lui pardonne son moinillon, parce que je sais que la réclame est aujourd'hui une des plus grandes nécessités du romancier qui veut percer.

Qu'on me pardonne cette digression qu'autorise ma qualité de chroniqueur; je reviens à M. Ad. Franck et à la *Philosophie du droit civil*.

Le chapitre suivant, extrait de cet ouvrage, donnera certainement aux lecteurs le désir de lire les suivants et de s'instruire de bien des choses superficiellement traitées par les romanciers, et sur lesquelles, par conséquent, on échafaude des théories absolument absurdes.

Avec M. Franck, au moins, on raisonne, l'esprit s'élève et, ce qui ne gâte rien, on le fait en compagnie d'un écrivain de distinction.

Il s'agit du mariage :

« Le mariage repose sur deux choses qui, ainsi qu'on le verra bientôt, ne peuvent pas subsister séparées et dont l'une est toujours obligée d'appeler l'autre à son secours. Il repose sur l'amour et sur le devoir, ou sur l'amour sanctifié par le devoir, sur le devoir paré de toutes les grâces et armé de toute la puissance de l'amour. Ni le mariage d'intérêt, ni le mariage de vanité, ni le mariage d'ambition ne sont dans la nature. Le seul mariage naturel, nous allions dire le seul mariage légitime, le seul qui restera toujours dans notre

imagination et dans notre cœur comme l'idéal du mariage ; le mariage, tel que l'a rêvé une fois dans sa vie toute âme généreuse, c'est celui qui, d'accord avec le respect de nous-même et celui de la personne aimée, commence avec l'amour et se confond avec l'amour, jusqu'au moment du divorce inévitable, du divorce éternel.

Mais l'amour lui-même, pour être digne de nous, pour tenir envers nous les promesses qu'il nous fait, pour donner au mariage la dignité qui lui appartient, et, avant tout, pour le rendre possible, doit remplir certaines conditions qui presque toutes le ramènent à une seule : l'opinion que nous avons de la nature de la femme et du rôle qu'elle doit jouer dans notre existence.

Autant vaut cette opinion, autant vaut l'amour, autant vaut la famille et avec elle la société tout entière. Cette proposition morale est tout aussi incontestable et ne souffre pas plus d'exception que les propositions mathématiques. Quant la femme, comme en Orient, n'est à nos yeux qu'une esclave ou un instrument passif dont la nature ou Dieu nous ont rendus maîtres pour conserver notre nom et notre race, alors l'amour n'est que le désir ou le calcul de l'orgueil, le mariage n'est qu'une forme de la propriété, dont le fort exerce tous droits au préjudice du faible, la famille a pour base le despotisme, et sur le modèle de la famille on voit se former l'État.

Quand la femme n'est pour ainsi dire qu'un objet d'art, comme elle l'a été chez les Grecs aux plus beaux jours de leur civilisation ; quand, prisée seulement pour sa beauté et ses perfections extérieures, elle ne représente qu'une statue inanimée, alors on peut bien lui dresser des autels, multiplier son image dans les temples et dans les édifices publics, lui donner place dans l'Olympe à côté de Jupiter ; elle restera reléguée dans l'intérieur du gynécée, parmi les enfants et les esclaves, presque au même rang que la femme orientale. Son mari ne fera pas d'elle sa compagne, il ne vivra pas pour elle et avec elle, il ira vivre dans les gymnases, dans les théâtres, dans les camps, sur les places publiques. Il lui préfèrera, dans son admiration et dans son amour, les créatures qui font de la beauté un art, qui ont appris à Lesbos comment on la relève par la poésie et par la danse, et qui nulle part n'ont recueilli autant de scandaleux honneurs que dans la patrie de Phidias et d'Apelle. Ces mœurs nous blessent à juste titre, mais nous sommes obligés de les trouver d'accord avec le principe qui les a produites. Là où la beauté est élevée au-dessus de tout et tient lieu de tout, elle remplace aussi la vertu. D'ailleurs la beauté est impersonnelle ; l'admiration qu'elle excite peut donc et doit être partagée. Il y a plus : la beauté n'est pas exclusivement le privilège de la femme : la femme n'est donc pas seule en possession du sentiment qu'elle nous inspire. De là un degré de

corruption dont la Grèce ne songeait même pas à rougir et dont elle nous a montré la trace dans toutes ses œuvres. Platon lui-même, dans la *République* n'a pas cherché à s'y soustraire.

Quand la femme est, comme à Rome, la gardienne de la race, quand sa mission se borne à conserver dans sa pureté le sang patricien, une sorte de majesté peut s'attacher à son rang ; la matrone imposera au peuple le respect par son titre et sa grandeur apparente, par le pouvoir même. par l'autorité privilégiée que son père ou son mari exerce sur elle. Mais suivez-la dans l'intérieur de son austère demeure, vous verrez sa personnalité s'évanouir, vous la verrez condamnée aux plus humbles fonctions, assimilée par la loi aux enfants mêmes qui sont confiés à ses soins, à moins que, sous le poids du déshonneur et de la violence, elle n'accomplisse quelque trait de sauvage héroïsme, ou qu'affranchie par la licence des mœurs, au lieu de l'être par la libéralité des lois, elle ne se venge de sa longue oppression par tous les genres de débordements. Son rôle dans les temps ordinaires ne change pas et ne peut inspirer autre chose qu'une froide estime dont les femmes du peuple sont exclues parce qu'elles ne comptent pour rien. Nous dirions volontiers que son rôle est impersonnel comme la beauté de la femme grecque. Aussi l'épitaphe d'une matrone romaine peut-elle servir indistinctement à toutes les autres : « *Elle a été fidèle, son fuseau n'est pas resté oisif entre ses doigts, elle a été la gardienne de la maison :* « *Casta vixit, lanam fecit, domum servavit.* »

Enfin, quand la femme, par la licence des mœurs et l'égoïsme des caractères, est simplement une dot, alors elle n'excite plus que la convoitise, non celle du désir, mais une autre encore plus basse peut-être, celle de la cupidité, et le mariage devient une affaire. N'est-ce point, hélas ! le caractère qu'il revêt souvent, non seulement dans la vie réelle, mais dans le domaine de l'imagination, sur le théâtre et dans le roman, partout où devrait se montrer la divine poésie, pour nous consoler ou nous réveiller de la triste existence que nous nous sommes faite ! Qui n'a entendu agiter la question d'argent? Qui ne l'a rencontrée quelque part sous une forme ou sous une autre ? Vous désertez, pour lui échapper, au moins pendant quelques instants, votre cabinet de travail, votre salon, votre maison, le salon et la maison de vos amis ; vous la trouvez installée sur la scène, plus âpre, plus pressante, plus implacable que jamais. Elle est entrée si profondément dans l'esprit et dans le cœur de notre génération que ceux-là même qui s'efforcent de l'éloigner comme un lugubre fantôme, pour laisser respirer à l'aise la poésie, l'amour, la jeunesse, subissent à leur insu sa fatale influence.

Pourquoi la question d'argent garderait-elle cette prépondérance. Le

bonheur n'est pas aussi cher qu'on pense quand on sait le chercher où il est et qu'on s'en est d'avance rendu digne par une vie laborieuse et pure. Apprenez d'abord à payer votre dette à la société par une profession honorable, puis, quand vous aurez prouvé à vous-même et aux autres que vous la savez et que vous l'exercez en honnête homme, ne craignez pas d'appeler à votre foyer une compagne digne de vous et que vous puissiez nommer avec l'Ecriture « l'épouse de votre jeunesse. » Associez à votre existence une chaste et tendre jeune fille dont le cœur bat à l'unisson de votre cœur, dont la pensée répond à votre pensée, qui ne vous demande pas si le chemin de la fortune vous est ouvert, et que vous n'avez pas interrogée sur le chiffre de ses espérances, mais qui est décidée à ne vivre que par vous et pour vous. Aussitôt vous sentirez croître vos forces, grandir votre talent, s'élever votre âme. Vous serez soutenu, protégé, inspiré au dehors par cette même puissance qui fait la joie et la force, la lumière et la grâce de votre intérieur. Les tapis pourront manquer sous vos pieds, les bronzes sur votre cheminée, la vaisselle plate sur vos étagères ; mais vous ne voudrez pas échanger votre sort contre celui des grands de la terre.

N'ajoutez pas foi à ceux qui vous annoncent que l'expérience tôt ou tard viendra chasser ces illusions et vous faire repentir d'avoir écouté ces beaux rêves. Non, ces prophètes de malheur sont eux-mêmes le jouet d'un traître cauchemar. L'expérience, quand elle coule d'une noble source, quand elle vient à la suite d'une existence bien remplie, nous apprend, au contraire, que là est le capital de la vie, qu'on a d'autant plus vécu qu'on a plus et mieux aimé.

Combien nos mœurs sont éloignées de cet idéal qui n'est cependant que l'expression fidèle d'une des plus impérieuses lois de notre nature ! « Epouser une veuve, a dit La Bruyère, cela veut dire, en bon français, faire sa fortune. » Bientôt, nous le craignons, on en dira autant de tout mariage. Cependant, comme les passions, dans cet état de choses, n'ont pas donné leur démission, elles prennent leur revanche de la contrainte que l'égoïsme leur impose, et se montrent d'autant moins difficiles qu'elles cherchent leur satisfaction en dehors et au-dessous du mariage. De là, à côté de la littérature d'agent de change dont nous parlions tout à l'heure, une autre littérature plus honteuse encore, où sous le nom de l'amour n'apparaissent que la fièvre des sens et la licence de l'imagination. De là, sur nos théâtres et dans nos romans, ces héroïnes qu'on n'ose pas nommer, et tout un monde dont l'impure exhibition est un outrage aux familles aussi bien qu'un attentat contre le goût.

C'est contre les idées et les mœurs révélées par tous ces symptômes, qu'un historien qui est en même temps un poète d'un immense talent, a écrit le livre

de l'*Amour*. Mais il est lui-même tombé dans une dangereuse erreur. En confondant l'amour avec la pitié, il lui a ôté toute grandeur et toute noblesse, il l'a dépouillé de son caractère le plus sacré, de ses plus mâles et plus généreuses inspirations. En nous montrant la femme comme un être infirme, blessé, malade, dont l'existence est entièrement dans nos mains et que nous façonnons à notre volonté, que nous pétrissons à notre image, dont les facultés ne se développent que sous notre inspiration, ou sous la pression fatale de la maladie, il lui a ôté la responsabilité morale, il lui a enlevé les attributs essentiels de la personne humaine, il l'a avilie dans notre pensée et dégradée à ses propres yeux.

Le livre de Michelet sur l'*Amour*, quand il parut pour la première fois en 1858, produisit une sensation profonde chez les hommes et chez les femmes, chez les jeunes gens et chez les hommes déjà mûrs. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût considéré comme un événement public. Le retentissement qu'eut ce petit volume s'explique en partie par la forme sous laquelle l'auteur y développe ses paradoxes. On citerait difficilement une œuvre récente qui réunisse plus de grâce, plus de jeunesse, plus de vie, plus de scènes dramatiques et de descriptions charmantes, plus d'esprit et de passion tout ensemble. Michelet, dont les autres ouvrages tiennent du pamphlet et de la légende, car c'est le pamphlet et la légende qu'il a mis à la place de l'histoire, a rassemblé ici ce qu'il y a de plus tendre dans son cœur plein de mystiques aspirations et de plus riches couleurs dans son imagination poétique. On n'y reconnaît pas seulement « l'artiste érudit », comme il s'appelle lui-même, mais aussi le poète, l'amant et le père, car il est tout cela pour sa belle protégée.

Je donnerai à l'auteur de l'*Amour* un éloge auquel j'attache plus de prix qu'à tous les autres et qui l'eût peut-être flatté davantage s'il l'eût connu. Je crois que rien n'est plus élevé que le but qu'il se propose, que la pensée généreuse qu'a inspirée son livre. « L'affranchissement moral de la femme par le véritable amour. » Combien ce but est supérieur à celui que Rousseau poursuit dans sa *Nouvelle Héloïse* ! Rousseau voulait seulement nous guérir de la débauche par la peinture de la volupté. Michelet veut nous détacher de la volupté elle-même, de la volupté égoïste par l'amour chaste, fondement du mariage et de la famille. « La famille, dit-il, s'appuie sur l'amour, et la société sur la famille. » Rien n'est plus vrai ; pourvu que l'amour soit purifié et suppléé par le devoir. « Dans un monde, dit encore Michelet, où tout remue, il faut avoir un point fixe où l'on puisse bien s'appuyer. Or, ce point, c'est le foyer. Le foyer n'est pas une pierre, comme on le dit souvent : c'est un cœur et c'est le cœur d'une femme. »

Ces paroles émues sont la consécration du mariage tel qu'il doit exister et renferment la condamnation de ces utopies immondes qui croient affranchir l'homme en l'abaissant au niveau de la bête, qui croient affranchir la femme en la livrant sans défense, sans protection, sans avenir, aux plus brutales passions, aux plus fugitifs caprices. Michelet démontre très bien que les auteurs de ces prétendues nouveautés ne sont que les apologistes du fait dans son plus hideux caractère et les restaurateurs de la barbarie.

C'est là qu'est, sans contredit, la meilleure partie, la partie irréprochable de son livre. Je veux dire qu'elle est dans les intentions. Mais l'exécution est-elle conforme aux intentions, ou, pour parler plus clairement, la manière dont Michelet comprend et définit l'amour est-elle d'accord avec les salutaires effets qu'il attend de ce sentiment, avec la mission régénératrice qu'il lui confie et avec la réhabilitation future, si toutefois elle était nécessaire, avec la dignité actuelle du mariage? Il est de toute impossibilité de le croire.

L'amour, tel que le comprend Michelet et tel qu'il le décrit dans son livre, est sans doute un sentiment noble et généreux, durable, désintéressé, propre à attendrir les cœurs les plus endurcis, à répandre dans la vie, même la plus simple, un certain reflet de vague poésie, une certaine harmonie pleine de douceur. Mais, quand on remonte à son principe, quand on le suit dans ses effets les plus puissants, quand on l'analyse dans ses formes les plus séduisantes, on n'y trouve pas autre chose que la pitié! La pitié pour qui? la pitié de l'homme pour la femme; car Michelet n'insiste guère que sur ce point, laissant aux femmes toute liberté de nous donner ce qu'elles veulent ou ce qu'elles peuvent. Or, pourquoi l'homme doit-il être pénétré de pitié pour la femme, d'une pitié immense, ardente, sans relâche, sans interruption et sans bornes? Michelet nous le dit avec une liberté que je n'oserais pas imiter et nous l'explique par des causes que je n'oserais pas reproduire : parce que la femme est une malade. « La femme est une blessée », ce sont les termes mêmes dont il se sert.

Entendons-nous bien. La femme est digne de notre pitié, d'une pitié qui va, si on veut, jusqu'à l'émotion la plus vive et à l'attendrissement le plus profond, non parce qu'elle est, comme un enfant, confiée à une raison insuffisante, emportée par une imagination mobile, par un cœur prompt à se troubler, par une âme ouverte à toutes les passions; non, rien de tout cela, ou tout cela ne vient qu'en seconde ligne, comme la conséquence vient après le principe. La femme est digne de notre pitié parce qu'elle est réellement malade, parce qu'elle est réellement blessée, malade et blessée physiquement.

La première conséquence de cette étrange proposition, mais une conséquence

devant laquelle Michelet ne recule pas, qu'il accepte, au contraire, avec une prédilection marquée, c'est une manière de parler de l'amour qui, parmi des flots de poésie et des élévations tout à fait mystiques dans la forme, fait intervenir à chaque instant tout l'arsenal de la médecine et de la chirurgie, la langue de l'obstétrique et de la clinique, les planches sanglantes et horribles à regarder qui garnissent les amphithéâtres d'anatomie, tous les appareils de la pharmacie et de l'hôpital. Pas un seul de ces détails n'est assez humble pour mériter son indifférence et à plus forte raison son dédain. La souffrance, la maladie ne veulent-elles pas avant tout être soulagées? Aussi toute sa morale conjugale semble-t-elle se résumer dans ce précepte que je cite textuellement : « Aimez-la et soignez-la ». Pour la soigner, il faut l'aimer, et pour l'aimer, il suffit de savoir ce qu'elle souffre depuis qu'elle devient femme jusqu'au moment où elle cesse de l'être. C'est dans ce but que l'auteur nous fait assister au drame terrible de l'accouchement qu'il décrit, qu'il raconte, ou plutôt dont il nous donne le spectacle avec un incomparable, et je ne crains pas de le dire, avec un regrettable talent. C'est dans le même dessein qu'il étale devant nos yeux les planches du docteur Gerbes, comme la peinture la plus propre à nous faire comprendre ce que nos mères ont enduré de tortures pour nous mettre au monde. Il les appelle dans son lyrisme étrange « un *temple* de l'avenir qui, plus tard, dans un temps meilleur, remplira tous les cœurs de religion ».

. . . . . . Ah! que je préfère à ce fragile roseau sur lequel Michelet appelle notre pitié, la femme forte de l'Ecriture sainte qui répand autour d'elle le bonheur et l'abondance, qui est pour nous un objet d'amour et de respect, en qui le cœur de son mari se repose avec sécurité, qui sourit avec confiance aux rigueurs des saisons que sa prévoyance a déjà conjurées, qui a les reins ceints de force et les bras armés de vigueur, et qui, sans permettre qu'on mange dans sa main le pain de l'oisiveté, tend cependant les deux bras vers les nécessiteux. Sans s'arrêter aux héroïnes de l'antiquité païenne et aux martyrs du christianisme qui certainement n'auraient pas vu le jour avec la théorie de Michelet, combien je préfère à la femme telle qu'il la comprend, Mme D'Aguesseau, qui dit à son mari partant pour la cour de Louis XIV, avec une mission périlleuse : « Allez, Monsieur, et quand vous serez devant le roi, oubliez femme, enfants, tout, excepté l'honneur. » Combien je lui préfère cette noble fille du peuple, cette Jenny, représentée par Walter Scott qui, plutôt que de faillir à la vérité, accepte tous les périls pour sa sœur bien-aimée, sauf à les conjurer par son actif dévouement! Combien je lui préfère même la femme du petit marchand assise à côté de lui dans son humble boutique et s'associant à toutes les vicissitudes de son obscure existence! Combien je lui préfère la

femme de l'ouvrier partageant avec son mari, dans le même atelier, les plus grossiers labeurs et se rendant ensuite avec lui dans le nid commun pour apporter la pâture et ses baisers maternels aux petits enfants délaissés pendant toute un journée! Michelet, je le dis à regret, n'a pas compris le rôle, les devoirs et les droits de la femme, et c'est pour cela qu'il s'est trompé sur la nature de l'amour. »

Le roman n'étant généralement que la physiologie du mariage, on peut bien de temps en temps en étudier la philosophie, et je crois que nos lecteurs ne se plaindront pas de la longue citation qu'il viennent de lire.

C'est encore du mariage dont il sera question dans RAYMOND MEYREUIL, un roman de Georges de Lys que nous ne connaissions encore que par ses poésies.

Georges de Lys ne lit pas beaucoup, sans cela il saurait que son récit n'offre pas une originalité de situation plus extraordinaire que bien d'autres. et que s'il a assisté, ainsi qu'il nous le dit dans sa préface, aux luttes poignantes engendrées par cette situation même, il n'est pas le seul, sans doute, puisque tant d'autres les ont dépeintes avant lui.

Il s'agit, purement et simplement d'un jeune fiancé qui, au moment de s'unir à celle qu'il aime, apprend que par suite de l'inconduite de la mère de celle-ci, celle qu'il va épouser pourrait bien être sa sœur. — Le mariage civil est accompli, il ne reste plus que la cérémonie religieuse — doit-il rompre ? Que faire ?

S'il parle, il ternira la mémoire de la mère de son Huberte, en même temps qu'il sera obligé d'avouer au père de celle-ci le scandale qu'il ignore. D'un autre côté, il adore cette jeune fille et celle-ci l'aime à la folie. Le mariage religieux s'accomplit, et Raymond ne doit plus viser qu'à vivre avec sa femme comme s'ils n'étaient pas mariés.

Si la situation n'est pas neuve, M. Georges de Lys l'a du moins traitée avec une délicatesse extrême. Rien de plus suave que les élans d'amour d'Huberte ; rien de plus navrant pour la jeune mariée que de se voir sans cesse repoussée ; rien de plus cruel pour le jeune homme que cette nécessité de se montrer toujours froid devant cette vierge qui s'étonne !

On devine que tout s'arrange et que, si les amants ont souffert, la compensation arrive en son temps.

Au dire de la grande majorité de nos romanciers, il semble qu'il est bien difficile de vivre à deux ; mais ceux-là ne montrent que des individualités dont

l'éducation n'a guère été conduite que vers l'incohérence, car on aura beau déclamer contre le mariage tout le monde se marie, et je ne vois pas trop que M. le maire manque de clients. C'est donc à croire que les récits des scandales conjugaux n'effraient qu'un très petit nombre de lecteurs et que vivre en bonne harmonie n'est pas absolument impossible.

Si nous écoutons M. Paul Bonhomme dans son agréable récit, Deux Mariages, nous verrons que la vie n'est pas si triste que tant d'autres se plaisent à l'affirmer, et que la femme avec son infinie délicatesse du cœur vaut bien mieux que la réputation qu'on voudrait lui faire.

Voilà un livre que l'on peut mettre entre toutes les mains et dans lequel, tout en y trouvant une aimable récréation pour l'esprit, on apprendra à connaître les secrets de la vie élégante et les joies réservées aux cœurs d'élite.

Nous pourrions en dire autant du roman de M. Georges du Vallon, Le Mari de Simone. La femme qui aime sincèrement doit chercher à ramener l'époux infidèle et rendre le bien pour le mal : elle a pour elle le souvenir des premières heures d'ivresse auquel l'époux n'est jamais insensible. Peut-être, oublieux de ses devoirs, le mari la délaissera-t-il, mais qu'elle reste gardienne du foyer conjugal et qu'elle voile sous un sourire les regrets de ces illusions brisées lorsque, honteux de sa conduite injuste et cruelle, l'époux repentant vient solliciter son pardon.

Un autre roman, Mademoiselle Bréval offre aux jeunes filles un exemple touchant de dévouement filial.

Ce volume signé : S. de Lalaing est un livre de haute moralité, on pourrait peut-être lui reprocher de n'être pas d'une grande vraisemblance.

Il ne faudrait pas prendre le titre du dernier volume paru sous la signature de Mme Mie d'Aghonne dans un sens différent que celui qu'elle a voulu y attacher. Les Amours d'une Femme honnête se rapportent à cette faculté toute particulière à la femme de pouvoir diviser et répartir ses affections entre tous ceux qui lui sont chers.

Le volumineux roman de cet écrivain est rempli de préceptes de sagesse, en même temps qu'il présente des types curieux de ces gens qui viennent prendre place à votre foyer, qui s'implantent dans votre existence et voudraient régenter toutes vos actions.

On doit savoir gré à l'auteur de conduire le lecteur dans les sentiers de la vertu aimable, tout en faisant une peinture très réussie de la vie mondaine.

Certes ce ne sont point les amours d'une femme honnête que nous montre M. Armand Lapointe dans les GALÈRES DE L'AMOUR; mais de ce volume ressort cette moralité pour les jeunes gens : qu'ils ne doivent jamais accepter un service d'argent de la part d'une maîtresse. Si la femme sait aimer, elle sait aussi se venger, et le jour où l'amant veut secouer le joug, elle publie la honte de l'homme qui a vécu aux crochets du mari qu'ils trompaient tous deux. M. Armand Lapointe sait donner une âpreté étrange à ses études parisiennes et, après la lecture de ses ouvrages, il reste une triste idée de la vie telle que se la font ceux qui n'en veulent prendre que les jouissances.

Dans un roman des plus dramatiques qui vient de paraître en même temps que cette étude, M. Armand Lapointe présente encore un portrait féminin qui, sous son titre, L'ENJOLEUSE, dit bien quelle puissance la femme sait prendre sur l'homme pour le conduire au bien comme au mal.

Rien n'est plus compréhensible que le genre de succès qu'obtiennent les œuvres de cet écrivain : Quoiqu'il s'attache bien plus à peindre nos vices que nos vertus, il sait toujours rester distingué : il montre le mal sans forcer la note et sans obliger ses lecteurs à se reconnaître dans les personnages qu'il met en action.

LE SECRET DE DANIEL, par M. Jules de Gastyne est un de ces romans qui font les délices des amateurs de lectures palpitantes. Dès le premier chapitre on voit déjà le sang couler, et les figures les plus atroces des chevaliers du « surin » défilent, hideuses et implacables, tandis que se déroule une idylle faisant contraste à la noirceur de l'intrigue.

C'est dans le même genre que M. Maurice Drack cherche le succès, et il y arrive par les surprises que son imagination réserve à ses lecteurs.

Dans la série des *Ruffians de Paris*, il avait publié *La Dent du Rat*, dont les péripéties émouvantes et variées ne purent tenir en un seul volume : La seconde partie a pour titre *La Revanche de Caillebotte*.

Dans le roman de M. Eugène Moret, JEUNESSE BRISÉE, il y a bien aussi assassinats, empoisonnement et tout ce qui peut faire la sauce d'un feuilleton quotidien, mais l'auteur charme surtout par l'émotion avec laquelle il décrit les malheurs de Noémie son héroïne.

Noémie est la fille naturelle d'un étudiant devenu juge d'instruction. Elle a été recueillie et élevée dans une famille d'ouvriers dont le chef a été compromis dans l'insurrection communaliste. Traqué par un agent de la police secrète,

dans une rixe il le tue et est condamné aux travaux forcés grâce au réquisitoire du père de la jeune fille qu'il avait recueillie.

Noémie est allée trouver son père, mais celui-ci la repousse et au lieu de la protéger lui offre une somme d'argent pour n'entendre plus parler d'elle. Celle-ci se retire, refusant tout autre chose que la protection paternelle.

Elle tourne mal, puis devient institutrice dans une famille riche. Après des péripéties assez nombreuses et amenées avec art, Noémie est accusée d'un crime horrible, et c'est alors que le magistrat quitte le rôle d'accusateur pour reprendre le rôle d'avocat.

S'il est un peu extraordinaire, le roman n'est point banal.

Ce roman a été publié dans le journal le *Rappel*, et l'on sait que cette feuille n'a rien de clérical. Eh bien, M. Moret a eu le bon goût, mettant un prêtre en scène, de ne pas trop le montrer sous un faux jour, on ne saurait trop l'en féliciter.

Le volume paru sous ce titre Les Deux Amours de rené pourrait s'appeler *Le Triomphe de la Nourrice*, et j'avoue ma grande surprise lorsque j'ai lu les premières pages de cette étude moderne.

Une anglaise mise à mal par quelque client de la *Pall Mall Gazette* arrive à Paris avec son enfant et, mourante de faim, trouve une place de nourrice chez une dame du demi-monde, Berthe de Nadia.

Un visiteur de la maison, Georges Sirey, trouve que la nourrice n'a rien de désagréable et, le jour où celle-ci, elle se nomme Elsy, a accompli la tâche d'élever le bébé de Berthe, il lui offre son cœur et un asile capitonné.

La nourrice en rupture de « nourriture » ferait les délices de son jeune séducteur si elle n'était pas un peu trop « pot-au-feu », aussi cherche-t-il à la mener dans le monde où elle apprend certaines élégances et aussi que nombre de nos Etoiles ne sont pas sorties de la cuisse de Jupiter.

Un certain René Rolliot, ingénieur et millionnaire, enlève la nourrice et l'établit « grande coquette » avec hôtel, voitures, réceptions fastueuses etc., etc.

René se trouve parfaitement de l'existence que lui fait Elsy, refuse de se marier avec une jeune fille du monde, a un enfant avec sa maîtresse, le reconnaît et aurait épousé sa maîtresse si celle-ci ne fut morte inopinément la veille du mariage projeté.

Elsy avait, pour ainsi dire, adopté une jeune fille Adeline Lenthès : c'était un serpent qu'elle *nourrissait* auprès d'elle, celle qui devait faire l'objet du second amour de René et disons-le aussi son malheur comme la nourrice Elsy avait fait la joie de la première partie de son existence.

Tout est vibrant dans ce roman rempli de constatations cruelles, quoique je n'en comprenne ni le but ni la morale, si ce n'est que les pompiers ne sont peut-être pas si bêtes lorsqu'ils flirtent au Jardin des Plantes auprès des affriolantes nounous dont nos femmes me semblent exagérer étrangement les toilettes.

Evidemment M. Henry Danay a essayé d'appeler l'attention sur son nom en mettant en scène les passions les plus violentes, mais je ne crois pas que des auteurs nouveaux soit de ce côté.

Les Anglais forment un peuple tout à fait à part dans le monde, et leur littérature se ressent beaucoup de leurs mœurs. On se demande vraiment si cette nation spléenitique ne se complaît pas dans l'ennui des romans que les femmes auteurs se plaisent à composer à son intention. Certes, le roman anglais est généralement plus moral que le nôtre, mais sauf les détails intimes dans lesquels l'auteur féminin excelle, il est bien rare que l'on puisse s'intéresser à l'action en elle-même.

Je viens de lire une traduction d'un roman de Lady. A. Noël, UN LACHE. A mon sens, c'est bien le récit le plus soporifique qui me soit jamais tombé sous les yeux et, lorsque je fus arrivé à la fin du volume je n'en savais guère plus long sur le crime qui en fait le fond qu'à la première page. Toute l'action se perd dans un tas de conversations, de lettres et de voyages au milieu desquels on voit s'accomplir une prédiction sortie de la bouche d'un oracle des temps passés. On voit un non-coupable qui se croit coupable se refuser à se déclarer coupable du crime dont il n'est pas coupable.

Eh bien ! quoique ce roman soit absolument incompréhensible pour un cerveau continental, les insulaires de la Grande-Bretagne goûtent fort les écrits de Lady A. Noël : Affaire de climat !

J'ai pourtant lu de charmantes choses écloses sous les brumes anglaises, peut-être aussi la traduction en français ne peut-elle arriver toujours à rendre le sentiment de l'auteur. Mais on imite fort bien le roman anglais et l'adaptateur réussit beaucoup mieux à intéresser parce qu'il écrit pour l'esprit du public auquel il destine son adaptation, tandis que le traducteur est obligé de s'en tenir à la lettre même.

Certes, LE MARI D'IANTHE, imité de l'anglais par Mme Berthe Neulliès est un fort joli roman, seulement est-il bien imité de l'anglais ou du *Maître de Forges?* — On abuse un peu, ce me semble, de la fille noble acceptant la main du roturier et lui interdisant l'entrée de sa chambre.

J'ai vu en Angleterre le type de Wyndham Carre. que Mme Neulliès peint si justement en deux coups de crayon.

« Wyndham Carre parlait du bout des lèvres, et il n'oubliait jamais sa précieuse personne, non plus ses intérêts. C'était cependant un brave officier et un bon soldat. Une des premières choses qu'il fit à Croombe fut, en passant à cheval, sur la grande route, de blesser un enfant qui n'avait pas eu le temps de se garer. C'était un accident ; mais il s'était contenté de jeter une poignée d'or aux pieds de la mère lorsqu'elle était venue ramasser le pauvre petit, et il ne lui avait adressé aucune parole de regret. Lorsqu'on lui en reparla ensuite, il dit que ces sortes de gens-là n'avaient jamais de blessures si profondes que l'argent ne pût guérir… »

Oui, on rencontre nombre de Wyndham Carre de l'autre côté de la Manche! Quant aux ménages comme celui d'Ianthe et d'Hermann Cubross ils ne se voient qu'au Gymnase,

Nous quitterons l'Angleterre en disant un mot de l'Alpe homicide de M. Paul Hervieu, mais nous ne quitterons pas les Anglais… Oh ! il est bien simple, ce drame si agréablement écrit par l'auteur de *Diogènle Chien*… mais comme il est poignant !

Ils sont jeunes tous deux, c'est leur voyage de noces, et cet imbécile d'Anglais, par vantardise, par cette gloriole idiote d'avoir mis le pied sur le sommet le plus élévé des Alpes, est pris par la tourmente. Il est mort, lui, il ne souffire plus, mais n'a-t-il donc pas songé en partant à l'accident possible, à cette jolie Annie Martindale qui n'a connu l'amour que pour prendre un voile de deuil !

Dans ce livre, je rencontre un chapitre intitulé *Scène d'Octobre* qui, en une page, est tout un roman.

Qui est-elle, et d'où vient-elle cette femme vêtue de velours, arrivant dans un village perdu assister aux derniers instants de l'enfant mis en nourrice ? Il a fallu une lettre du pays sans doute pour lui rappeler que là-bas, bien loin, pendant qu'elle « faisait la fète » son enfant, qu'elle avait presque abandonné, oublié même, allait remonter à Dieu sans recevoir un baiser maternel.

J'aime le vague de cette page qui laisse le champ libre à la pensée !

« Dans l'atmosphère humide, le sifflet lointain d'une locomotive, qui arrivait en gare, prolongea lugubrement son signal étouffé.

Le crépuscule d'automne étendait la dégradation de son ombre, depuis la lisière du bois noir jusqu'à l'extrémité brune du vaste champ ras.

Sur le bord de la route grise, une chaumine se dressait isolée. Au-dessus du

toit de pailles encrassées, un mince filet de fumée bleuâtre montait de la cheminée teinte de suie vers le ciel terne...

Soudain la porte s'ouvrit toute grande, traçant un rectangle de lueur pâle au milieu de la façade terreuse.

Une raide soutane apparut vivement dans le cadre clairelet, sous un chapeau large comme les deux ailes d'un corbeau ; car l'heure tardive pressait M. le curé de s'en retourner au presbytère.

Et, tandis que sa silhouette sombre se confondait avec le soir dans le chemin du village, un point blanc continuait de courir à la suite, contre la ligne ténébreusement foncée des haies : c'était le surplis de l'enfant de chœur chargé des saintes Huiles.

Après le départ du prêtre, la buée opaque d'une lessive se ramifia dans le brouillard introduit subitement par l'huis non refermé.

Et une femme commença d'aller et venir, promenant sa forme épaisse et molle parmi la pièce basse.

La flamme jaune d'une chandelle vacillait au chevet d'un berceau d'osier où finissait l'agonie immobile d'un beau petit nourrisson.

Avec des reflets de cire, la face mignonne détachait nettement son relief hors des gros grains de la toile bise.

La sœur de lait, dressée sur la pointe de ses pieds pour atteindre le front grave de l'enfant moribond, s'amusait à y ramener toutes les mèches blondes de la chevelure froide, à l'aide d'un long peigne de corne qu'elle tenait à deux mains et qu'on venait de lui prêter pour la rendre sage.

— Paix donc, mâtine ! lui disait parfois sa mère, tout en chassant, à rudes coups de ses bras nus, la vapeur du linge mouillé.

Mais, bientôt, la pouponne ennuyée de jouer seule, appuya son poing potelé dans la rondeur décroissante d'une des joues pâles et lisses... Hop !

Et hop ! elle sauta en arrière pour guetter la riposte, joyeuse, provocatrice, effarée, ayant aux lèvres la grimace rose des agaceries coutumières et la risette perlée de ses dents neuves.

... La lavandière, agenouillée devant l'âtre s'était mise à souffler un feu crépitant qui faisait chanter la bouilloire.

Bientôt les roues d'une carriole sans lanterne qui grinçaient sur les cailloux, et des pas qui trottinaient avec une sonnerie de fers, s'arrêtèrent au coin de la masure.

Deux vibrantes oreilles d'âne se profilèrent sur le tapis carré de lumière qui s'allongeait devant le seuil.

Une dame, fort voilée et vêtue galamment de velours, gravit avec précipitation les trois marches de l'entrée. Puis un paysan, survenu derrière elle, rabattit doucement la porte que traversèrent néanmoins des sons plaintifs et confus.

. . . .

Et, juste au même moment, il se fit au bout de la plaine, un fort bruit de métal froissé. Un trait rouge raya instantanément l'horizon : c'étaient les veilleuses du train, reparti à toute vitesse, qui emportait bien d'autres destinées au travers de la terre. »

Avec M. Lucien Descaves, rien n'est laissé à la pensée du lecteur : tout est décrit avec un soin photographique, le *document* est complet, et si la couleur manque, il en fabrique :

« Six heures sonnant il s'arrêta étonné, une seconde, de se retrouver là, devant cette maison qui lui apparaissait, aujourd'hui encore, comme une monstrueuse commère enceinte dont le ventre va crever. Aussi bien, quand passaient de lourdes voitures, il remuait; même on eût juré qu'il enflait sous la poussée d'invisibles mains cherchant une issue pour la vie qu'il enfermait.

Peu à peu, les ateliers se dépeuplant, l'illumination mourait doucement; çà et là seulement des lueurs tremblotaient dans le haut cadre des fenêtres, la flamme du dernier bec de gaz éclairant le règlement de journée du patron.

... De nouveau il était requis par la maison d'en face qui se vidait lentement, par jets.

La porte cochère était l'énorme ouverture béante, enfin trouvée, par où la vie s'en allait, coulait... De l'ombre, comme un drap, enveloppait l'enflure phénoménale du ventre diminuée.

Pour la centième fois, Hugues assistait au flux des brocheurs et des brocheuses. »

Que M. Descaves compare une maison à un ventre, cela est affaire à lui, mais lorsque l'on veut être impressionniste, encore faut-il être vrai; or, que le flux de brocheurs ou de brocheuses s'écoule par la porte cochère, il en pourrait couler comme cela pendant des heures sans que le ventre en question fût diminué d'aucune sorte.

Mais laissons cette querelle. M. Descaves, malgré les exagérations de son style, surtout dans les premières pages de son nouveau volume — il s'en

fatigue lui-même bientôt — a peint, sous la figure de Julienne Massieu, un des types les plus curieux qu'une imagination naturaliste ait pu rêver.

Quand elle était haute comme çà, sa mère l'appelait : « Teigne, petite teigne, » et cela parce qu'une de ses tantes avait dit de Julienne : « Je n'aime pas qu'elle m'en veuille, sa rancune colle... »

La Teigne est un livre qui ne soulève pas le dégoût comme *Le Calvaire d'Héloïse Pajadou*, et si l'on peut ne pas être entièrement admirateur des procédés artistiques de M. Lucien Descaves, on ne peut lui refuser le titre d'artiste, titre auquel il aspire.

Lorsqu'un ouvrier se trouve attaché à une femme ayant un pareil caractère, on comprendrait parfaitement qu'il employât des arguments frappants plutôt que de se laisser mener par une pareille mégère.

Dans un volume qui vient de paraître intitulé : Notes d'Album, M. le baron de Nervo dit ceci :

« Écrire un roman, c'est une manière indirecte de dire comment on a aimé, comment on a été aimé, ou comment on voudrait être aimé. » — Si cette pensée n'était autre qu'un paradoxe, je plaindrais les écrivains naturalistes.

En somme, les naturalistes s'occupent fort peu du style de leurs ouvrages, ils veulent être artistes et non écrivains, ils s'appliquent cette pensée de M. de Nervo : « C'est par le style que vivent les œuvres de l'esprit, c'est par la forme que vivent les œuvres d'art. »

« C'est de la fange ciselée » comme le disait Charles Monselet ainsi que le rappelle Henry Houssaye dans son volume, Les Hommes et Les Idées. Quelle finesse de jugement dans cette page !

« Le naturalisme, si l'on entend par ce mot la peinture de la vie, remonte à Homère. Mais, au sens que lui attribue la phraséologie du jour, le naturalisme a eu pour précurseurs, d'abord MM. Edmond et Jules de Goncourt, ensuite Gustave Flaubert. Lisez la préface de *Germinie Lacerteux*, écrite par MM. de Goncourt en 1864, alors que le futur auteur de *Nana* contait, sans penser à mal, ses jolis *Contes à Ninon*; vous trouverez dans ces trois pages les principes primordiaux de la doctrine qui devait faire la fortune littéraire de M. Émile Zola : la prétention au roman vrai; le roman de la rue substitué au roman du boudoir; le roman se faisant enquête sociale, « s'im-« posant les études et les devoirs de la science et en revendiquant les libertés « et les franchises. » M. Zola exécutera des variations sur ce thème dira en

plus de trois volumes ce que MM. de Goncourt ont dit en moins de trois pages. Mais l'idée est trouvée, le principe est fermement établi. Après la préface de *Germinie Lacerteux*, lisez le livre : la longue histoire d'une servante hystérique et de ses amours avec un laitier, un peintre en bâtiments, et, finalement, au hasard des rencontres nocturnes, avec les représentants de tous les corps de métiers. Cela est écrit dans un style d'artiste, brillant, papillotant., cherché, tourmenté. « C'est de la fange ciselée, » comme le disait alors un fin critique, M. Charles Monselet. M. Zola pourra renchérir par les détails répugnants et les locutions du ruisseau (nous aimons à reconnaître que M. Edmond de Goncourt n'a employé jusqu'ici que des mots de bonne compagnie), mais il ne pourra guère aller plus loin dans la pathologie et le « document humain » , — encore une expression de M. de Goncourt, qui a été attribuée à M. Zola, et que son véritable auteur a cru devoir réclamer dans la préface de *La Faustin*.

Quelques années après *Germinie Lacerteux* de MM. de Goncourt, parut *L'Éducation sentimentale,* de Gustave Flaubert. *Germinie Lacerteux*, c'était le roman clinique ; *L'Éducation sentimentale*, c'était le roman sans roman : pas de sujet, pas d'action, une « nudité magistrale, » comme dirait M. Zola, l'exacte sténographie de lieu commun, la laborieuse analyse du rien. Désormais tous les éléments du roman naturaliste existaient. L'ère des Rougon-Macquart pouvait s'ouvrir.

N'est-ce pas une ironie de l'histoire littéraire que les fondateurs du naturalisme, qui vit de brutalité, de platitude et d'abjection, soient les Goncourt et Gustave Flaubert ! Les Goncourt, ces gentilshommes de plume, ces lettrés délicats, qui ont si bien pénétré les coquetteries du XVIIIe siècle et qui n'ont aimé en art que Watteau et Boucher ! Gustave Flaubert, ce visionnaire de Salammbô, cet halluciné de *La Tentation de Saint-Antoine*, qui avait la haine du train banal de la vie et « le dégoût de l'infection moderne ».

Les quelques études littéraires contenues dans le volume de M. Henry Houssaye sont écrites sans parti-pris ou plutôt avec l'idée préconçue d'aller au fond des livres dont il fait l'analyse et la critique, sans crainte de froisser les gens qui suivent la foule et applaudissent parce que « ça fait du bruit » .

M. Philippe Daryl a entrepris la tâche de peindre ce qu'il appelle *La Vie partout* : L'entreprise est large, et l'auteur n'est pas sur le point de s'arrêter, au grand plaisir de ses lecteurs, du reste.

Son dernier roman Wassili Samarin nous transporte au milieu de cette

société russe un peu déséquilibrée qui cherche le libéralisme par la voie des plus épouvantables attentats.

Qui l'emportera du pouvoir absolu ou des héros qui combattent dans l'ombre jouant leur vie sans hésitation ?

Wassili Samarin est une femme, mais en Russie le sexe, faible chez nous, dit-on, ne connaît pas la crainte et regarde sans broncher la mort des suppliciés.

M. Philippe Daryl, dans un autre volume, avait publié les *Lettres de Gordon à sa Sœur*; aujourd'hui, paraît sous la signature M. A. B., la traduction du Journal du Général Gordon, *siège de Karthoum.*

Jamais héros plus grand n'a mérité l'enthousiasme de ses compatriotes, le respect et l'admiration de ses contemporains.

Dans la préface du livre, M. A. Egmont Hake trace d'une plume émue le portrait de Gordon.

« Il se peint lui-même dans les traits les plus déliés de sa riche nature : la lucidité de son jugement qui donnait à ses prévisions un caractère presque prophétique ; l'énergie surhumaine et la sereine fermeté avec lesquelles il tenait tête aux difficultés les plus insurmontables ; la générosité et la loyauté envers ses ennemis ; une franchise un peu rude, mais sans jamais l'entraîner à la violence et à la déraison,... une immense pitié pour les malheureux et une grande miséricorde pour les méchants ; un esprit humoristique dont la gaîté résistait aux plus cruelles épreuves ; une résignation à la fois chrétienne et fataliste aux événements les plus douloureux ;... un profond sentiment religieux et un goût prononcé pour l'interprétation souvent paradoxale, des Écritures saintes... une humilité touchante qui ne lui enlevait pas la conscience de sa force et de son mérite mais lui faisait sentir ses imperfections. »

Ce journal, si curieux dans sa simplicité, a été traduit en français par l'auteur de la traduction des *Mémoires d'un ancien ministre*, dont nous parlions dernièrement.

Nous ne pouvons qu'engager Mlle Marie Anne de Bovet à signer carrément ses traductions et... à nous en donner beaucoup d'autres.

Ce qu'il y a de bien intéressant dans cette figure de Gordon, c'est que dans la position véritablement critique dans laquelle il s'est trouvé si longtemps, jamais sa bonne humeur ne l'abandonne, il laisse même le champ libre à son esprit critique.

« Maktar, l'ancien domestique de Stewart, juge à propos d'épouser une seconde femme. On se demande dans quel état d'esprit sont des gens qui se marient tranquillement, alors que leur lendemain est aussi incertain que l'est le nôtre.

Tondji a déjà pris deux femmes depuis le commencement du blocus. Cette insouciance est prodigieuse.

Le gouvernement ne pourra jamais se laver de l'abandon de Kassalah. Prétendre qu'on s'en est déchargé sur le roi d'Abyssinie sera une défaite de mauvaise foi, car quiconque connaît, si peut que ce soit, l'Abyssinie, sait que le roi n'a ni la volonté ni la possibilité de sortir de chez lui.

Le bruit courait que Slatin avait été mis aux fers par le Mahdi, mais un sergent-major, deux esclaves et deux schaggyehs rentrés aujourd'hui le démentent. Ce sergent-major m'a dit qu'un de nos hommes d'Omdourman avait déserté, il y a trois jours, et passé à l'ennemi. Une enquête ouverte immédiatement m'a démontré la vérité du fait, dont le commandant du fort n'avait pas cru devoir m'informer. Il paraît que les renseignements donnés aux Arabes par ce déserteur leur ont inspiré le dessein d'attaquer Omdourman. Voici, depuis le mois de mars, la quatrième désertion qui arrive à ma connaissance, et celle-ci est la première qui se soit produite dans les rangs des troupes régulières.

La batterie ennemie de l'arbre d'El-Scheddarah a tiré quatorze obus Krupp sur nos *santals* du Nil Blanc, à l'extrême droite du front sud ; elle a cessé le feu après avoir essuyé deux décharges de notre artillerie.

Il y a quelque temps, j'avais élevé à cent livres sterling par mois les appointements de Ferratch-Pacha, puis je l'avais nommé *ferik* (général de division), cela pour raisons politiques. N'a-t-il pas eu le front de me demander cent cinquante livres par mois, solde que je donnais autrefois au *seraskier* (commandant en chef) du Soudan, mais qui dépasse de cinquante livres le maximum réglementaire? Puis, la semaine dernière, il me réclame encore des rations de fourrage pour huit chevaux et renouvelle aujourd'hui sa requête. J'ai déchiré sa lettre ; il passera à l'ennemi, si cela lui fait plaisir... Assurément, ce n'est pas pour la considération et l'intérêt que je leur porte, que je souhaite le salut de tous ces gens-là ; ce sont de pauvres caractères sans énergie et sans honneur.

Mais leurs vices ne diminuent pas l'étendue de nos devoirs envers eux au contraire, puisqu'ils n'ont pas assez de sens moral pour être rendus responsables de leurs actes. Si l'homme n'avait eu que des vertus, la Rédemption n'aurait pas été nécessaire.

J'avoue que je me réjouis à la pensée de la consternation dans laquelle seront plongés les fonctionnaires et officiers de Khartoum losrque, le siège levé, leurs appointements seront réduits des trois quarts. Assurément, si le Mahdi leur offrait seulement la moitié de ce qu'ils touchent actuellement, ils passeraient

tous à son service ; mais, le service du Mahdi étant absolument gratuit, cette défection n'est pas à redouter.

Je sors, et je rencontre un bachi-bouzouk qui m'adresse ses plaintes sur l'insuffisance de sa solde et de ses rations ; je lui réponds: « Va-t-en trouver le scheikh El-Obeyed. » Il fait la grimace et disparaît. Maintenant, je ne me soucie plus de rien: Ou nous serons délivrés d'ici à trois semaines, ou nous serons pris: les choses iront donc comme elles pourront jusque là! J'ai l'intention d'envoyer ce courrier par l'*Hussemyeh ;* il ne me restera plus que l'*Ismaïlia*, ce qui m'enlèvera toute possibilité de sortir d'ici, car ce steamer ne pourrait faire les traversées de Karthoum à Berber.

La question financière du Soudan sera un fameux écheveau à débrouiller Je ris sous cape en voyant nos fonctionnaires d'ici, persuadés qu'une fois la place dégagée, les affaires reprendront tranquillement leur cours et que je resterais gouverneur général comme devant. Quand cela serait, je ne les garderais certainement à aucun prix, après les preuves de cupidité et d'égoïsme qu'ils ont données. Je sais bien ce qu'ils me diront : « Sans doute, on s'est mal conduit avec vous, mais vous resterez avec nous pour la plus grande gloire de Dieu, » lisez : « pour sauvegarder nos intérêts. » Quels drôles de gens ! Toujours le nom d'Allah à la bouche et rien que l'intérêt personnel au cœur, et cela avec tant d'effronterie et de cynisme, qu'ils sont les premiers à en rire quand on les prend sur le fait. »

Comme ses Sœurs aînées, les Sociétés de Berlin, de Vienne et de Londres la Société de Madrid se présente à son tour. L'éloge n'est plus à faire du mystérieux comte Vasili dont les observations pleines d'humour et de vérité et les piquantes révélations ont fait le tour de l'Europe. Ces lettres d'un diplomate merveilleusement renseigné éclairent d'un jour tout nouveau le peuple espagnol, trop vanté par les uns, trop dénigré par les autres. Le comte Vasili s'est départi cette fois de son sérieux habituel pour se laisser gagner par la gaieté débordante de l'autre côté des Pyrénées, gaieté qu'il a traduite avec verve dans ses études du grande monde, des écrivains, des artistes et de ces fêtes uniques qu'on appelle les courses de taureaux. Enfin la mort récente du roi don Alphonse, les transformations politiques qui en ont été la conséquence, en éveillant l'attention des gouvernements étrangers, ajoutent encore un attrait de plus à la publication de cet ouvrage, dans lequel les hommes d'État espagnols sont portraicturés de main de maître.

Ceci est un véritable roman, La Reine Marie-Caroline de Naples.

L'intérêt dramatique du récit et les documents sérieux sur lesquels s'est appuyé l'auteur devront faire la fortune du livre. M. Gagnière, en étudiant la correspondance de la Reine de Naples et de lady Hamilton, a pu reconstituer l'histoire de la Révolution Parthenopéenne. On sait qu'Emma Lyon, fille d'un paysan du comté de Lancashire, fut d'abord bonne d'enfants, puis servante de cabaret; elle traversa des aventures extraordinaires, eut des amants nombreux et se fit épouser par un vieillard, sir William Hamilton.

Son mari, ayant été envoyé en ambassade auprès de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, elle devint l'amie inséparable de la Reine. Plus tard, elle fut la maîtresse de l'illustre Nelson.

L'auteur nous raconte les détails de la répression sanglante de la révolution de Naples en 1799 ; il montre, par des lettres irrécusables, l'accord qui existait entre Ferdinand le roi Nazone, la Reine, « le héros de Trafalgar » et son odieuse maîtresse. Depuis les proscriptions de Sylla, l'Italie n'avait jamais été le théâtre de drames aussi effroyables. L'historien a fait le départ exact des responsabilités entre ces quatre personnages.

La mer ! que de choses renferme ce mot, que d'idées il éveille ! La mer, c'est à la fois la puissance sans limite, la splendeur sublime, le mouvement perpétuel. la vie dans toute sa foree et dans toute la fureur de ses débordements.

La Mer, tel est le titre d'un ouvrage écrit par la plume savante et aimable de M. Armand Dubarry, ouvrage par lequel rien de ce qui touche à la consti. tution de cet élément de notre globe ne sera plus ignoré. La raison de ses convulsions ou de ses calmes, la vie de ses habitants et de ceux de notre race qui en vivent, tout cela est exposé avec lucidité et fait de ce livre un excellent ouvrage de vulgarisation.

C'est La Mer aussi qui a inspiré M. Jean Richepin. Sans nous arrêter à l'existence plus ou moins décousue du poète, sans trop nous inquiéter de ces audaces envers le Créateur de cette mer qui appelle l'attention de son génie indéniable, et surtout, sachant que le Dieu qu'il blasphème vit dans le cœur de la créature et vivra plus longtemps que les colères bleues de ce nouveau Titan ; sans même trop nous appesantir sur les paroles un peu salées de ses « mathurins », reconnaissons que M. Richepin est un habile sertisseur de rimes, c'est tout ce que nous avons à lui demander.

Le poème de la Mer sous l'inspiration de M. Richepin offre un rythme cadencé auquel bien peu de poètes sauraient arriver, et je ne connais rien de plus heureux que cette petite pièce. *Baisers perdus*.

Pauvres voyageurs las qui vont chercher fortune,
Des oiseaux de passage au mât se sont posés,
Et leur chant retentit par les airs accoisés
Dans la hune.

Vers son pâle amoureux gonflant sa gorge brune
La mer envoie au ciel ses vœux inapaisés.
Des lèvres de ses flots monte un vol de baisers
A la lune.

Pauvres voyageurs las, vous trouverez fortune.
Vous oublierez vos maux aux pays embrasés,
Là-bas ! Et c'est de quoi si gaîment vous causez
Dans la hune.

Mais toi, mer, à quoi bon gonfler ta gorge brune ?
De l'astre qui te fuit tes beaux seins méprisés
Le soulèvent en vain vers les lointains baisers.
De la lune.

Heureux le simple cœur qui va cherchant fortune
Avec des rêves sûrs d'être réalisés !
Il est joyeux ainsi que ces oiseaux posés
Dans la hune.

Moi, j'ai comme la mer gonflant sa gorge brune,
D'impossibles désirs, des vœux inapaisés,
Et je prodigue aussi d'inutiles baisers
A la lune.

Cette forme de strophes est absolument nouvelle et je ne doute pas que M. Richepin ne trouve des imitateurs. — Quatre vers écrits sur deux rimes avec le premier et quatrième vers revenant en refrain..... c'est le bercement des flots.

Quelle adorable chose, ce conte de la vague : *Il était une fois !*

Il était une fois jadis
Trois petits gueux sans père et mère.
C'est sur l'air du *de profundis*
Qu'on chante leur histoire amère.

Ils avaient soif, ils avaient faim,
Ne buvaient, ne mangeaient qu'en rêve,
Quand ils arrivèrent enfin
A demi-morts sur une grève.

L'Océan leur dit : — C'est ici
Que va finir votre fringale.
Mangez ! Buvez ! Chantez aussi !
Soyez gais ! C'est moi qui régale. —

Et les trois pauvres goussepains
Qui n'avaient jamais vu de grève,
Ont contemplé des pains, des pains,
Et de l'eau, plus que dans leur rêve.

Sans chercher, sans se déranger
Ils avaient la table servie,
De quoi boire et de quoi manger
Tout leur soûl et toute leur vie.

Hélas ! les jolis pains mollets
A la croûte ronde et dorée,
C'était le désert des galets
Jaunis par l'or de la soirée.

L'eau claire et pure, l'eau sans fin,
C'était l'eau de la plaine amère.
Ils sont morts de soif et de faim,
Les trois petits sans père et mère.

Cette histoire est du temps jadis.
Une vague me l'a narrée
Au rythme du *de profundis*
Que leur chante encore la marée.

Mais à notre avis, le morceau le plus sonore de l'œuvre, celui pour lequel M. Richepin doit avoir le plus de prédilection, en faveur de la difficulté tonique qu'il a dû vaincre, c'est bien certainement *Mouette, Gris et Goélands*.

C'est la symphonie des brises qui enflent la voile et sifflent dans les cordages.

Mouettes, gris et goélands
Mêlent leurs cris et leurs élans

Leur vol fou qui passe et repasse
Tend comme un filet dans l'espace

Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

Parmi les mailles embrouillées
Grincent des navettes rouillées

Mouettes, gris et goélands
Mêlent leurs cris et leurs élans.

Ces navettes à l'acier mince,
C'est leur voix aiguë et qui grince.

Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

On voit luire en l'air dans les mailles
Des ors, des nacres, des écailles.

Mouettes, gris et goélands
Mêlent leurs cris et leurs élans.

C'est un poisson que l'un attrape
Et qu'au passage un autre happe.

Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

Holà ! ho ! Du cœur à l'ouvrage !
La mer grossit. Proche est l'orage

Mouettes, gris et goélands
Doublent leurs cris et leurs élans

Mais soudain, clamant la tempête,
Le pétrel noir au loin trompette.

Mouettes, goélands et gris
Brisent leurs élans et leurs cris.

GASTON D'HAILLY.

Le directeur gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 1er mars 1886.

La littérature du feuilleton nous a donné cette population qui appris que par le vol et l'assassinat, le pauvre se donne momentanément des jouissances auxquelles, jamais, il ne pourrait toucher par le travail et la pratique de la vertu. Le détrousseur s'est fait un idéal, il veut imiter les modèles que les romanciers font passer chaque matin sous ses yeux, et peu lui importe s'il doit payer de sa liberté, parfois de sa vie, les heures de plaisirs et d'orgies que lui a procurées l'argent volé. Aujourd'hui, la preuve est faite et les pires criminels puisent leurs « inspirations » dans les élucubrations des clients les mieux vus de la Société des Gens de Lettres.

L'influence de la littérature sur le populaire vient encore de s'affirmer, et l'auteur de *Germinal* doit être satisfait aujourd'hui de l'effet des constatations cruelles de son œuvre.

Parmi les populations minières, il n'est pas un foyer où le *Germinal*, dépecé en feuilles à 10 centimes n'ait été lu et commenté en famille, et chaque fois que l'ouvrier descend à la fosse, il lui revient à l'esprit cette pensée :

« A qui est-ce donc tout ça?

— Hein? à qui tout ça?... On n'en sait rien... A des gens. »

« Et de la main, le vieux Maheu désignait dans l'ombre un point vague, un lieu ignoré et reculé, peuplé de ces gens pour qui ils tapaient à la veine depuis plus d'un siècle. Sa voix avait pris une sorte de peur religieuse, c'était comme s'il eût parlé d'un tabernacle inaccessible, où se cachait le dieu repu et accroupi auquel ils donnaient tous leur chair... »

Ces paroles écrites peut-être dans une intention généreuse ont produit sur le travailleur un effet déplorable, et ces hommes malheureux, sans doute, mais qui, cependant, trouvaient le pain du jour dans le travail, rêvent de se venger de leur misère en assassinant celui qui les dirige pour le compte du « dieu repu. »

Dans les réunions publiques, les hommes égarés par de mauvaises lectures, sont excités à poursuivre l'œuvre de « justiciers », et au lieu de les conseiller,

au lieu de leur faire comprendre que le capital est précisément l'agent qui ouvre des chantiers à leur activité, l'agent qui procure à l'ouvrier ce pain qu'il ne trouverait plus si le capital se retirait, on envoie des félicitations aux assassins :

« Considérant que la Société des houillères et des fonderies de l'Aveyron, qui a distribué jusqu'à 8 pour 100 de dividendes à ses actionnaires, a, par les vols multiples que le citoyen Basly s'est chargé de porter à la tribune de la Chambre, provoqué le conflit qui a coûté la vie au sous-directeur Watrin;

« Considérant qu'en opposant la force à la force et en laissant sur place un des voleurs, les mineurs de Decazeville n'ont fait qu'user du droit de légitime défense, prévu et sanctionné par les codes mêmes de la bourgeoisie;

« Considérant enfin que, si le sang a coulé, la responsabilité de ce sang retombe tout entière sur l'État bourgeois qui, après avoir livré aux fainéants du capital une propriété aussi nationale que celle du sous-sol de France .. »

N'est-ce point navrant!

La question sociale est ouverte depuis bien des siècles déjà, mais jamais on n'avait imaginé de la vouloir faire résoudre par la violence, ou du moins si quelques essais de ce système ont été entrepris il semble que les résultats obtenus n'aient absolument rien changé au sort des prolétaires et particulièrement à celui des mineurs.

Les scènes de *Germinal* tracées de main de maître pour apitoyer le monde entier sur le sort des ouvriers employés dans les mines ont fait déborder chez ceux-ci les haines contre les « gens » qu'on leur montre comme des exploiteurs, et l'ouvrage qui aurait pu être compris des hommes de bien, suffisamment instruits pour en comprendre le sens et en écarter les exagérations, en pénétrant dans les fosses, a fait bien du mal.

Si notre état social doit changer, ce n'est ni par la force ni la violence, bien moins encore par le meurtre et le pillage : c'est par l'étude et le raisonnement seulement que des améliorations se produiront. Aussi saluons-nous la naissance de LA SCIENCE SOCIALE, la nouvelle revue que vient de fonder la maison Firmin-Didot et Cie, revue placée sous la direction de M. Edmond Demolins, le continuateur du regretté Le Play.

La science sociale, science d'observation par dessus toutes, a pour objet les conditions ou les lois des divers groupements qu'exigent entre les hommes la plupart des manifestations de leur activité.

Ce sont précisément les conditions plus ou moins favorables de ces groupements que les collaborateurs de cette Revue se proposent d'étudier partout où ils se manifestent.

Sans cesse nous entendons proclamer la nécessité de donner une assiette nouvelle à notre état social, mais personne n'apporte la solution du problème, le mot de l'énigme.

J'ai lu les ÉTUDES SOCIALES PHILOSOPHIQUES ET MORALES de Barbe Gendre (Mme Nikitine), une Russe devenue Française par ses écrits, mais malgré la hauteur de l'intelligence de cette femme hors ligne, dont les articles ont été si remarqués pendant sa collaboration à la *Nouvelle Revue*, il m'est impossible de louer chez elle autre chose que la générosité de ses sentiments, mais le sens pratique fait défaut. Oh! elle dit avec justice les aspirations de son âme généreuse en faveur des déshérités; là-dessus nous sommes à peu près tous d'accord, mais où est la sanction de toutes ces belles phrases? Que faut-il faire? et surtout, que peut-on?

A propos de *Pot-Bouille*, Mme Nikitine se laisse aller à un fort intéressant aplatissement du bourgeois, ce qui a dû faire médiocrement plaisir aux lecteurs de la *Nouvelle Revue* qui ne sont pas, je suppose, de fervents socialistes.

« Quelles sont donc les causes de cette corruption froide et cynique, de cette dégradation morale et intellectuelle, auxquelles est arrivée une classe qui si longtemps occupa une place honorable dans l'évolution de notre pays? Le naturalisme littéraire n'entreprend pas de scruter ces problèmes, mais interrogeons l'histoire. Elle nous dira que l'énergie, l'initiative honnête et courageuse, le dévouement à une idée, la dignité du caractère, apanage aujourd'hui d'une infime minorité, furent autrefois les traits caractéristiques de la bourgeoisie française. Ces qualités brillèrent de tout leur éclat dans la longue lutte qu'elle eut à subir contre la féodalité, en défendant pied à pied ses franchises, en faisant une guerre sans relâche aux privilèges du clergé et de l'aristocratie. Ce fut la bourgeoisie qui, en 1789, leva l'étendard de la révolte contre la royauté terrestre et jeta un défi à celle du ciel. La Révolution française fut incomplète tant qu'on voudra; mais ce fut un pas immense dans la vie politique des peuples européens, et l'honneur de l'initiative en revient de droit à la bourgeoisie. Malheureusement ce furent là ses colonnes d'Hercule. Arrivée au bout de son programme, elle n'eut pas la hardiesse de l'élargir, de partager loyalement avec le peuple ce qu'elle venait, avec son aide, de conquérir pour elle-même. Si, aux réformes politiques, elle avait ajouté alors les réformes économiques, elle eût réellement inauguré une nouvelle ère sociale, en détruisant à jamais toute base de distinction de classes. Au lieu de cela elle envoya Babœuf à l'échafaud. L'égalité devant la loi fut bien proclamée en principe (non en fait); le privilége nobiliaire, le pouvoir royal, le prestige de la religion et de ses mi-

nistres gisaient à terre; mais à l'esprit d'autorité et d'asservissement, à l'esprit du privilège et du monopole resta un refuge — le terrain économique. Il s'en empara et regagna rapidement sur ce terrain tout ce qu'il avait perdu dans le domaine politique et religieux. L'antique forêt d'iniquités et d'abus de toute espèce, que venait d'abattre la hache révolutionnaire, repoussa plus touffue que jamais, grâce à quelques arbres qu'on avait négligé de couper. Aujourd'hui, elle couvre de son ombre la société moderne et appelle à son tour la hache du bûcheron.

« L'esprit de spéculation et d'agiotage, suscité dans la société française par l'Écossais Law et étouffé un moment durant la tourmente révolutionnaire, se réveilla avec plus de force qu'auparavant; car dans la société nouvelle qui venait de se constituer, libre carrière lui était ouverte. Durant la Révolution elle-même, des gens avides avaient spéculé sur les malheurs publics, et les fournisseurs des armées de la République et de l'Empire réalisèrent des fortunes scandaleuses. Bientôt les fermiers-généraux de l'ancien régime furent remplacés par les banquiers politiques, que nous voyons à travers toutes les révolutions de ce siècle jeter leur or dans la balance des événements, et souvent, hélas! la faire pencher de leur côté. Le rôle joué par la haute Banque dans la chute de Napoléon Ier, dans la Restauration des Bourbons, dans l'avénement de Louis-Philippe (qui fut l'avénement de la ploutocratie), est un des traits caractéristiques des mœurs modernes. Ce rôle a été vigoureusement mis en relief par Proudhon et par Chirac.

« L'or est un grand corrupteur ; aux yeux de ses adorateurs il prime tout : le patriotisme, la morale, l'amour de la liberté, la fidélité aux convictions. Aussi l'immixtion de la haute finance dans les événements politiques et l'importance immense qu'elle acquit exercèrent elles la plus funeste influence sur la vie publique de même que sur la vie privée. Ainsi l'opposition de la haute finance fut un des écueils sur lesquels échoua la révolution de Février. Terrifiés des tendances socialistes de cette révolution, qu'ils n'avaient point faite comme celle de 1830, les vampires de la richesse publique, les détenteurs de ses fonds refusèrent leur *confiance* au gouvernement républicain et hâtèrent par là la chute de la République.

« A la place de l'aristocratie dela naissance avait donc surgi l'aristocratie de l'argent. Bientôt, grâce aux progrès rapides de l'industrie, au perfectionnement des machines, entraînant à la suite l'excès de la division du travail et l'embrigadement de multitudes d'ouvriers sous les ordres de quelques patrons, on vit se constituer, à la place de la féodalité guerrière, la féodalité industrielle. La grande Révolution, qui avait convié tous les peuples à l'affranchissement

et à la solidarité, se trouva ne profiter, en fin de compte, qu'à une seule chose — la bourgeoisie. Cette dernière réalisait le mot de Sieyès : « Le Tiers-Etat, c'est tout »; non parce qu'elle avait, en élargissant ses rangs, englobé la nation entière et fait participer le peuple à une victoire qu'elle lui devait, mais parce qu'elle avait *tout accaparé* pour elle. Les plus belles conquêtes de l'esprit révolutionnaire, elle en avait fait une mythe, en laissant au peuple l'apparence des choses et prenant pour elle la réalité.

« L'égalité devant la loi se trouvait inscrite dans le code ; mais existait-elle pour l'enfant naturel, pour la femme mariée, pour le prolétaire? Ce qui pénètre ce code d'un bout à l'autre, ce n'est ni la recherche de l'intérêt social, ni le respect du droit de chacun, ni même celui de la vie humaine, — c'est le fétichisme de la *propriété*. Devant ce moloch impitoyable, on sacrifie sans hésiter l'intérêt social, représenté par l'enfant, à la sécurité de la bourse du séducteur; la liberté d'aimer pour la femme à l'intégrité du patrimoine familial; la préoccupation de protéger les droits du travail, à celle bien plus impérieuse de sauvegarder les intérêts des capitalistes. Les ouvriers peuvent bien chômer, eux, mais les capitaux et les machines — jamais. Aussi la bourgeoisie trouve-t-elle tout naturel d'envoyer des troupes contre les grévistes. Grâce à ce caractère égoïste, hypocrite et mesquin, d'une législation dont l'argent est le pôle unique, le mot même de *légalité* est trop souvent devenu l'antithèse du mot de justice.

« Mais rien n'est stationnaire, rien n'est isolé dans ce monde ; tout s'y suit et s'y enchaîne avec la vigueur d'une loi inéluctable. La race, le peuple, la classe ou l'individu qui abandonne la voie de l'évolution progressive, est bientôt fatalement entraîné dans celle de l'évolution régressive. Ainsi, devenue une classe de satisfaits, la bourgeoisie ne tarda pas à subir le contre-coup du changement survenu dans sa situation. Arrivée au pouvoir sous Louis-Philippe, elle se constitua de plus en plus en classe jalouse de ses droits, visant à accaparer le travail d'autrui, uniquement livrée aux préoccupations égoïstes de son bien-être et au culte des jouissances matérielles.

« Par suite de l'essor prodigieux que prirent à cette époque les spéculations de bourse, par suite aussi des progrès merveilleux de l'industrie, les fortunes se faisaient avec une grande rapidité. Cette facilité à s'enrichir dégoûtait tout naturellement du bien-être modeste acquis par un travail laborieux; la soif de l'or, la fièvre désordonnée du gain, si bien décrites par la plume étincelante de Balzac, s'emparèrent de nos classes dirigeantes. Balzac est le peintre d'une société prosternée devant le veau d'or, dont l'unique mobile, le seul pivot, est l'argent. La contagion gagne rapidement tous les échelons de la bourgeoisie, tous ceux qui pouvaient s'enrichir sans travailler, c'est-à dire en exploitant le

travail d'autrui ou en dépouillant les autres par des spéculations hasardées ou malhonnêtes. Le mal s'aggrava encore sous l'Empire. Ce fut la grande curée, l'orgie de jouisseurs sans scrupules, où toutes les escroqueries, tous les tripotages honteux et les corruptions, revêtant des formes colossales, s'étalèrent cyniquement au grand jour.

« Quand une société en est arrivée là, quand, écartant tout but idéal, elle inscrit sur son drapeau : *Accaparer*, *jouir* et *conserver*, la décadence morale et intellectuelle marche rapidement. Là où tout se pèse et se mesure au poids de l'or, où l'unique but de chacun est d'*arriver*, où la civilisation se réduit à un progrès tout matériel les qualités les plus précieuses de la nature humaine, la fierté de la conscience, l'énergie du caractère, l'amour désintéressé de la vérité et de la science, la pureté des affections, n'ont plus de racines. Aucune de ces choses n'est cotée à la Bourse ; et, comme dans la brutale lutte pour l'existence, si acharnée au sein de nos vieilles sociétés, elles sont souvent un obstacle à la victoire, elles sont fatalement destinées à disparaître, en raison de la loi de sélection, qui assure la survivance des *qualités utiles* à l'espèce ou à l'individu et élimine celles qui lui sont préjudiciables.

« La société est ainsi envahie par un matérialisme grossier qui n'a rien à voir avec le matérialisme scientifique. L'art et la littérature auxquels manque le souffle élevé qui fait les grandes choses et les grandes époques, se dégradent et deviennent, eux aussi, des moyens de spéculation. A la place des jouissances délicates de l'esprit, à la place des joies intimes du cœur et des ivresses de l'idée, nous avons la corruption raffinée des bourgeois de Balzac et la corruption crapuleuse — qu'on nous passe le mot — des personnages de *Pot-Bouille*... Évolution régressive !

« La bourgeoisie est donc engagée dans la voie parcourue déjà avant elle par le clergé et l'aristocratie. Elle est en train de subir la destinée qui attend fatalement toute classe privilégiée, s'obstinant à rester telle en dépit de la loi de l'évolution historique. Elle a déployé des qualités fortes et viriles alors que, dans sa lutte contre le passé, elle représentait le progrès et le droit : aujourd'hui qu'en face du grand mouvement entraînant la démocratie de notre époque vers une réorganisation sociale, en vue de la justice et de la solidarité, elle se constitue le champion d'un passé décrépit, et par égoïsme sénile, veut s'arrêter quand le monde marche en avant, elle se démoralise, se corrompt et se dégrade de plus en plus.

« Tout ce qu'il y a dans son sein de généreux, d'intelligent et de vraiment fort, la pousse à se fondre avec le peuple ; à abandonner volontairement des privilèges que la Révolution ne manquera pas de lui arracher un jour ; à avoir,

elle aussi, sa Nuit du 4 août. Grâce à cet effort suprême, l'aristocratie française est du moins tombée couronnée de fleurs, comme le gladiateur antique. Entre le peuple et elle, l'abîme était trop profond; nulle conciliation, nulle fusion n'était possible. Il n'en est pas de même pour la bourgeoisie ; elle est plus près du peuple ; elle n'a point de traditions tyranniques, et son passé révolutionnaire lui crie au contraire d'avancer. Mais elle n'entend point. Loin de seconder les efforts de ceux qui, marchant avec leur époque, s'efforcent de sauver la société de cataclysmes effroyables, elle appelle à son secours une religion à laquelle elle ne croit pas, qu'elle fut la première à attaquer, et le principe d'autorité que ses pères avaient cru saper en abattant la royauté, — le tout pour sauver ses écus !

« C'est donc à la fin du vieux monde, à la dissolution d'une société fondée sur l'accaparement, l'égoïsme et l'hypocrisie, que nous assistons. Les livres tels que *Pot-Bouille* sont des symptômes pathologiques. Que ceux qui se sentent indissolublement liés à ce monde du passé, que ceux qui acceptent son *credo* et se contentent de son ideal, — que ceux-là le pleurent ! Quant à nous, républicains et socialistes, notre idéal est ailleurs. Aussi contemplons-nous d'un œil serein cette dissolution. Sur les ruines de la société dégénérée, s'élèvera, nous l'espérons, par le lent travail des générations, une société plus morale, parcequ'elle prendra la justice et la vérité pour bases, la liberté pour guide et le bonheur de *tous* pour objet.

« Déjà des signes d'une régénération future flottent dans l'air. Le divorce voté — ce sera un coup fatal porté à l'adultère, c'est-à-dire au mensonge et à l'hypocrisie assis au foyer domestique : ce sera la liberté et la dignité entrant dans le mariage. En même temps, l'opinion publique reconnaît tacitement l'iniquité des lois qui touchent à la recherche de la paternité et aux relations des sexes ; elle la reconnaît par la bouche du jury, acquittant partout les filles abandonnées, qui se vengent de leur séducteur. Ces actes de violence n'ont certainement d'excuse que dans l'insuffisance de la législation et le triste état de nos mœurs.

« D'un autre côté, les rapports entre le travail et le capital, l'organisation de la propriété, la participation des ouvriers aux bénéfices, deviennent de plus en plus l'objet de studieuses recherches. C'est donc une réorganisation sociale et morale sur toute la ligne qui s'élabore lentement, ralliant à elle les meilleurs esprits. Tournons nos regards et nos espérances de ce côté, et laissons les morts enterrer leurs morts. Vive l'avenir ! »

Certes, voilà des phrases assez bien tournées, de grands mots, mais je ne vois pas le remède. Il ne s'agit pas de dire : Ici est le mal ; encore faudrait-il

montrer comment s'appliquera le remède, et voilà pourquoi nous devons appeler l'attention de tous sur l'étude de la science sociale qui peut-être amènera la solution du problème, sans secousses et sans qu'il soit besoin de faire intervenir la force brutale des masses. Cette démocratie dont on parle tant est-elle donc douée de toutes les vertus régénératrices qui doivent ramener l'âge d'or, et n'est-ce pas plutôt pour prendre une large part au banquet des jouissances qu'elle cherche par les moyens les plus violents à supplanter les bourgeois « repus » ? — De grands mots : la participation des ouvriers aux bénéfices... Eh ! participent-ils donc aux pertes ?

Cette bourgeoisie que l'on décrie tant, je la vois admirable de charité, s'appliquant à secourir toutes les misères, par la création d'œuvres secourables envers des gens qui ne lui en savent aucun gré.

La misère du prolétaire est due bien plus à son imprévoyance qu'à tout autre excuse, et M.Basly, aujourd'hui député, hier, simple cabaretier, sait pertinemment que l'argent dépensé sur son comptoir était pris sur le bien-être des familles d'ouvriers.

L'homme n'a plus de frein, l'idée de Dieu est abandonnée sous ce prétexte vain que la religion n'est plus en rapport avec l'avancement des connaissances humaines, ce qui est une grave erreur. Si l'on voulait bien lire une brochure écrite par Mgr l'archevêque de Rouen, L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE, d'après l'encyclique de Léon XIII, on y verrait que l'Église, qui a toujours été la grande consolation des malheureux, ne repousse aucune forme de gouvernement et n'est l'ennemie d'aucune science nouvelle, seulement elle dit avec Bossuet :

« Il n'est pas bon que tout repose sur une liberté farouche et sauvage, où chacun peut tout prétendre et en même temps tout contester ; où la raison ne peut rien, parce que chacun appelle raison la passion qui le transporte ; où le droit même de la nature demeure sans force, puisque la raison n'en a point : où, par conséquent, il n'y a ni propriété, ni domaine, ni bien, ni repos assuré, ni, à vrai dire, aucun droit, si ce n'est celui du plus fort ; encore ne sait-on jamais qui l'est, puisque chacun tour à tour peut le devenir, selon que les passions font conspirer ensemble plus de gens. »

Joint à cette brochure sur la Lettre encyclique *Immortale Dei*, se trouve un discours de S. G. Mgr l'Archevèque de Rouen sur Jeanne d'Arc, dans lequel on rencontre l'expression du plus ardent patriotisme.

Jeanne d'Arc a eu certainement une grande influence sur le réveil national au temps déjà lointain où l'étranger écrasait la France sous le talon de ses soldats, mais ce n'est qu'en se serrant que l'on peut faire face au danger, et

non pas en présentant à ce danger une nation déchirée par des partis et des haines sociales.

Y a-t-il en ce moment un réveil national ? On pourrait en douter, et cependant on ne peut qu'accueillir avec faveur un livre comme celui de M. Léon Hugonnet, LE RÉVEIL NATIONAL.

Ce livre, dit M. Hugonnet, a pour but de montrer les chances qui nous restent de redevenir la grande nation d'autrefois.

« J'ai acquis, dit-il, la conviction que nos pires ennemis ont été notre ignorance des autres peuples ; la légèreté qui nous a empêché de profiter des conditions favorables ; notre entêtement à vouloir réparer tardivement les fautes commises ; la division des partis et l'état d'anarchie intellectuelle qui nous paralysent dans les circonstances graves. »

L'ouvrage écrit par un républicain, par un homme qui considère l'Église comme l'ennemie de nos institutions, ne sera certes pas du goût de tout le monde, mais il est bon de ne pas repousser les idées émises par des adversaires ; en tout cas, il me paraît fort utile de ne les juger qu'après les bien connaître.

Suivant les adversaires politiques de M. Hugonnet, la démocratie serait incapable d'avoir une politique extérieure. L'auteur du *Réveil national* avoue que s'il en était ainsi, les Français n'hésiteraient pas longtemps entre la Patrie et la République. — Dont acte ! — Mais il prétend démontrer le contraire, c'est-à-dire que tous nos malheurs viennent précisément de la persistance, chez nous, des préjugés de l'éducation. Aucune fatalité inexorable ne pesant sur nous , nous pourrons encore être les maîtres de nos destinées, et la ferme croyance de M. Hugonnet lui impose la démonstration de cette pensée que notre salut est dans une expansion coloniale sage, économique et dans une politique nationale.

Il ne demande pas une politique d'annexions violentes, mais bien le régime du Protectorat qui semble prévaloir aujourd'hui dans les conseils du gouvernement. — Il est à signaler du reste que l'ouvrage de M. Hugonnet était écrit avant l'arrivée de M. de Freycinet au pouvoir.

Disons en passant que la politique d'expansion coloniale n'appartenait nullement à l'établissement chez nous du régime républicain, et notre impartialité nous impose cet aveu que les ministères, qui ont envoyé nos troupes au Tonkin et à Madagascar, ont suivi la politique de Louis XIV. Pour cela on n'a qu'à consulter l'ouvrage si intéressant de M. Louis Pauliat, LOUIS XIV ET LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES de 1664, ouvrage qui vient de paraître.

Et lorsque l'on se demande encore aujourd'hui quelles sont les causes de la fameuse guerre de Hollande de 1672, les historiens pourraient peut-être trouver la réponse dans le travail de M. Louis Pauliat. Ils y verront que cette guerre, dont la durée fut de sept années, n'eut pas d'autre cause, au début, que le désir chez le grand roi de faire passer aux mains de la Compagnie fondée en 1664, par lui-même, toutes les possessions que les Hollandais avaient aux Indes.

Le rôle actif de Louis XIV dans les affaires ressort clairement du travail de M. Louis Pauliat, et si l'œuvre des Louvois, des Colbert, des Lyonne, etc., se trouve quelque peu diminué au profit du monarque qui n'est connu que sous les traits d'un souverain tout à ses maîtresses, à ses plaisirs, à l'ostentation, au soin de sa gloire, la vérité historique y gagnera beaucoup.

Pour en revenir au *Réveil national*, voici comment M. Louis Hugonnet répond à un discours prononcé à Vaudreuil par M. de Broglie, discours dans lequel l'illustre orateur disait : « Du moment où on voulait de la gloire pour la République, ce n'était pas en Algérie qu'on pouvait la trouver. On a donc été en chercher au loin, bien loin... » — « M. de Broglie se trompe, dit l'auteur du *Réveil national*, s'il croit que l'Algérie soit un souvenir glorieux pour la monarchie, car l'ignorance et la bêtise dont elle a fait preuve n'ont d'égale que sa mauvaise foi. La Restauration ne songeait qu'à faire, au moyen d'une nouvelle croisade, diversion aux élections libérales de 1827. Elle a retrouvé dans les papiers de l'ancienne monarchie un projet de conquête et l'a mis à exécution aussitôt qu'elle en eut trouvé le prétexte, qu'elle chercha vainement pendant plusieurs années. Elle a agi avec une déloyauté indigne, en refusant de payer les dettes contractées par la France pour fourniture de blé pendant la République et l'Empire. A cette époque, nous avions de bons rapports avec la régence d'Alger, ainsi que le témoigne la lettre curieuse adressée à Bonaparte, en 1803, par Mustapha-Pacha.

« C'est seulement pour calmer l'Europe que la monarchie a parlé de piraterie ; si elle avait été honnête, elle aurait franchement, dès le début des opérations, annoncé l'intention de combattre ces corsaires qui avaient établi leur repaire sur la côte barbaresque, et qui étaient presque tous des renégats, ainsi que vient de le démontrer M. de Grammont dans la *Revue historique*. Parmi ces algériens, un grand nombre avaient du sang français, italien ou normand dans les veines. Il est étrange qu'on ait cru devoir organiser une croisade contre eux, au moment où les poètes de l'époque venaient de célébrer les prouesses des pirates de la mer Egée. La Restauration pouvait se présenter en libératrice

auprès des populations kabyles et arabes que les pirates opprimaient autant que nos navigateurs. Elle ne l'a pas fait par ignorance et mauvaise foi. Pour donner une idée de l'intelligence des hommes de cette époque, il est bon de rappeler que le général en chef adressait à ses soldats une proclamation en leur rappelant l'effet produit sur l'armée romaine par les éléphants de Pyrrhus, et pour les avertir de ne pas s'effrayer s'ils voyaient fondre sur eux des escadrons de chameaux furieux.

« La monarchie de Juillet n'a rien compris à l'Algérie. Elle n'a su en faire ni une colonie ni un Etat protégé ; elle n'y a vu qu'un champ de manœuvre, où on s'efforçait de faire oublier les souvenirs de la République et de l'Empire. Au début de la conquête, on croyait que le pays était peuplé d'Hadjoutes. Si l'on avait commencé par faire l'exploration scientifique et par étudier la politique coloniale des autres pays, au lieu de renverser le dey d'Alger, on en aurait fait un vassal et on se serait servi de son autorité pour administrer la Régence jusqu'au jour où l'on aurait pu s'en passer. Nous n'aurions pas eu besoin de faire une conquête longue, pénible et coûteuse. On se serait épargné des désastres comme la retraite de Constantine. On a paru regretter la faute commise au début quand on parla de donner l'Algérie à notre allié Méhémet-Ali. On songea également à constituer une royauté arabe pour Abd-el-Kader. Mais au lieu de l'installer à Alger on le relégua dans l'intérieur en gardant le littoral pour nous. D'ailleurs, l'émir n'avait aucun droit antérieur à notre arrivée. Il ne possédait d'autre autorité que celle d'un chef de partisans, obéi à la condition de combattre victorieusement les envahisseurs. Vaincu ou soumis il n'était plus rien. Les Kabyles, qui n'avaient jamais été domptés par les Turcs ne reconnaissaient pas son commandement. C'est encore là une de nos grandes erreurs, d'avoir ignoré la différence profonde existant entre les Berbères et les Arabes.

« Cette conquête qui aurait pu être terminée en quelques mois, a duré dix-huit ans et elle n'a été achevée que par l'un des derniers survivants de la grande épopée, un vrai démocrate, lui, l'illustre Bugeaud, dont l'œuvre a été entravée constamment et que l'on a dépouillé de son auréole pour en parer les geais de la famille royale. M. de Broglie trouve qu'il y eut en Algérie de la gloire pour tous les ennemis de la République, et il omet de citer Bugeaud, qui seul en mérite réellement.

« C'est à l'orléanisme, ce régime bâtard, que nous devons le système équivoque et illogique suivi depuis lors en Algérie. Au lieu de procéder avec cette netteté, cet esprit pratique, cette rapidité scientifique dont la République a fait preuve en Tunisie, on n'a cessé de patauger, de 1830 à 1848, et on a peut-être

dépensé cinq milliards. On a fait mourir près de 500,000 Français bêtement pour fournir à Horace Vernet des sujets de tableaux et pour donner le baptême du sang à la lignée philippiste. Quant aux procédés employés à l'égard des indigènes, il suffit de rappeler les dix mille Arabes enfumés dans les grottes du Dahra. Et on ose faire l'apologie de ce gouvernement qui s'aplatissait devant les forts, qui rampait aux pieds de l'Angleterre, mais qui se montrait sans pitié avec les faibles.

« L'Algérie, sous la monachie, n'a été que funeste à la France. C'est là que les généraux, s'habituant à faire de la politique et à mépriser la vie humaine apprirent à égorger la République et s'exercèrent avant les massacres de juin 1848, de décembre 1851 et de mai 1871. C'est par l'Arabe qu'on commence c'est par le Parisien qu'on finit. C'est là que, désapprenant la grande guerre européenne, nos officiers contractèrent ces habitudes de négligence dont on a vu le résultat en 1870. Pour saisir la différence, tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique, entre la France de la Monarchie et celle de la République, il suffit de comparer la Tunisie à l'Algérie. L'occupation de la première a été faite en quelques jours, sans massacres ni incendie, sans destructions inutiles ; l'apaisement s'est produit presque aussitôt ; le système ingénieux du protectorat l'a rendue très assimilable. Dans dix ans, elle sera absolument française. Les procédés ineptes et violents, introduits en Algérie par la monarchie, sont cause que les musulmans de ce pays sont plus éloignés de la civilisation que ceux d'Egypte, de Syrie, et de Turquie. Et aujourd'hui que le pli est pris, qu'il existe une routine administrative et que l'esprit de la population immigrante est faussé, il est beaucoup plus difficile à la France d'arriver à son but que si rien ne s'était passé depuis 1830. Il vaudrait mieux que la conquête fût encore à faire. D'abord elle ne nous coûterait pas cinq milliards, et, avec l'expérience que nous possédons, nous procéderions comme en Tunisie, tandis qu'aujourd'hui il est impossible de réparer le mal commis. Au lieu d'avoir une possession qui nous rapporte, nous sommes obligés de jeter à la mer cinquante millions par an. Loin d'être une force, l'Algérie est pour nous, ainsi que le disait si bien Girardin, un boulet. Voilà l'héritage de la Monarchie. Il ne doit pas rendre bien fiers ceux qui comprennent la nécessité de reconquérir l'Algérie au profit de la France. Nous qui avons à lutter contre les préjugés et la routine, nous sommes effrayés par l'énormité de la tâche qui nous incombe pour réparer les fautes commises. »

Je ne sais trop si cette longue tirade est l'effet du *Réveil national*, mais je n'y vois qu'une polémique violente et qui n'est pas faite pour l'apaisement. Il y a eu des fautes ! bien ; mais le parti opposant pourra répondre sur le même

ton, et tout cela n'avancera pas la question. C'est le grand reproche que l'on puisse faire au travail de M. Hugonnet : Trop d'esprit de parti !

Et puis, le dirai-je, il me semble que l'auteur se pose un peu trop en oracle, et cependant, il en est encore (page 397) à croire qu'à la bataille navale de Lissa, des cuirassés furent coulés par le vieux navire en bois, *Kaiser*, que l'on conserve comme une précieuse relique, dans le port de Pola, « où je l'ai visité », dit-il. M. Hugonnet ne s'imagine pas combien les marins de tous pays sont farceurs et aiment à « rouler le Terrien ».

Puisque nous parlons de vaisseaux de guerre, nous devons signaler l'ouvrage de M. Gabriel Charmes, LA RÉFORME DE LA MARINE, dans lequel l'auteur appelle à grands cris l'attention du ministère, de la Chambre et de nous tous qui nous intéressons à l'avenir de notre flotte, sur les améliorations à apporter au matériel de notre marine, sur le besoin absolu de construire des navires de dimension moyenne, grands marcheurs, ainsi que sur la nécessité de mettre nos ports de commerce à l'abri des coups de l'ennemi. Il condamne la construction de nouveaux cuirassés.

« Nous n'avons pas demandé l'opinion de l'Europe pour construire la *Gloire*, pour inaugurer l'ère des cuirassés ; nous pouvons nous en passer également pour abandonner tous ces merveilleux vaisseaux qui n'ont que l'apparence de la force, et pour chercher à édifier notre puissance maritime sur le grand principe de la division du travail avec ses trois conséquences essentielles ; la spécialisation des navires, le nombre et la vitesse. »

On est aujourd'hui à peu près d'accord sur l'inutilité de la construction de nouveaux cuirassés ; cependant je pense qu'il est bon de ne rien exagérer, et de tenir les magnifiques forteresses mouvantes que nous possédons en parfait état de conservation. L'expérience n'est pas faite, et l'on ne sait encore pratiquement ce que donneront les torpilleurs. De même que l'on s'est trop hâté de construire des cuirassés, on serait peut-être trop porté à les abandonner et à les reléguer au rang des accessoires.

Ainsi que le disait M. Léon Hugonnet dans *Le Réveil national*, « Il faut se garder des expériences mal faites et se rappeler que nous avons jadis refusé les canons en acier Krupp, parce que les essais des canons en acier français n'avaient pas réussi. On n'avait pas songé que ces deux métaux différaient considérablement. »

Nous avons été sur le point d'assister à un conflit entre l'Allemagne et l'Espagne, pendant lequel on aurait pu se rendre compte des nouveaux pro-

cédés d'attaque et de défense sur mer ; le spectacle, quoique regrettable au point de vue humanitaire, eût été intéressant. Tout le monde, chez nous, pensait que l'Espagne n'aurait fait qu'une bouchée de la nouvelle flotte allemande. Cette opinion était celle aussi qui prévalait, lorsque, avant Lissa, on comparait la flotte de l'Autriche à celle de l'Italie.

L'expérience n'a pas eu lieu, et les adversaires ont préféré porter leur différend aux pieds du Saint-Père et le faire juge. Les gens ont pris cet acte de sagesse de l'Allemagne pour une reculade, et l'Espagne a peut-être triomphé un peu bruyamment.

Une flotte vaut surtout par les marins qui la montent, et nous ne pensons pas que les marins allemands soient moins disciplinés ni moins braves que ceux de l'Espagne.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que les papes seront intervenus dans les questions politiques avec un but supérieur d'équité et de pacification et il et il n'y a pas que l'affaire des îles Carolines qui ait fait surgir l'idée d'une médiation pontificale entre deux puissances prêtes à se faire justice par les armes. La trêve de Janzapolski en est un exemple des plus mémorables : Sous les auspices de Grégoire XIII, représenté par Possevino, la Pologne et Moscou s'y sont tendu la main. L'arbitrage du pontife avait été provoqué par le tsar orthodoxe.

Sous ce titre: Un Arbitrage Pontifical au xvi[e] siècle, M. Méthode Lerpigny fait l'historique de cette intervention de Grégoire XIII pour arrêter une guerre terrible.

Le livre de M. Lerpigny offre un intérêt tout particulier au moment où le Saint-Père est appelé encore une fois à empêcher l'effusion du sang, et aussi il vient à l'appui de cet ordre idéal rêvé par quelques grands esprits, où l'arbitrage suprême du pape aurait remplacé les luttes sanglantes de nation à nation.

Un livre qui fait un certain bruit en ce moment. Les Deux Républiques Sœurs, par M. Joseph Aron, prouve qu'il ne faut pas plus croire aux sympathies des Etats-Unis qu'il ne faut craindre ce que l'on appelle : L'ingratitude italienne.

Chez nous, on se fait toujours des illusions et nous croyons, parce que nous sommes en république, et que nous avons aidé quelque peu l'Amérique à secouer le joug de l'Angleterre, que les Américains nous donnent toutes leurs sympathies et au besoin seraient prêts aux plus grands sacrifices pour nous venir en aide.

Le livre de M. Joseph Aron est venu fort à propos déchirer le bandeau qui couvre nos yeux.

Il faut lire, et beaucoup lire, et surtout les livres ou journaux d'opinions contraires à celles qui vous sont sympathiques ; c'est ainsi que l'on s'instruit ou plutôt que l'on peut se faire une opinion.

L'Amérique est avec nous quand elle y trouve son intérêt ; l'Italie est « ingrate » lorsque nous lui marchons sur le pied, et est toute prête à marcher avec nous si elle y trouve quelque avantage. Nous nous payons trop d'opinions toutes faites !

M. Ernest Legouvé vient de publier un ouvrage qui bientôt sera dans toutes les bibliothèques. SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS. En dehors du charme du style de l'académicien, on trouve l'homme de cœur qui a coudoyé, dans une longue vie, toutes les personnalités marquantes de la littérature et du théâtre et qui n'a rencontré autour de soi que des sympathies, de profondes amitiés, devrais-je dire. Dans ces souvenirs, l'auteur parle peu de soi-même et beaucoup des autres et comme il le dit si bien : « L'impression que je voudrais laisser aux lecteurs : c'est que la sympathie est dans cette vie un guide plus sûr que le scepticisme ; c'est que la confiance n'est pas un pur métier de dupe ; c'est qu'à côté des pièges et des embûches dont, hélas ! notre pauvre terre est semée, il y a aussi les rencontres heureuses, qui s'offrent à nous comme un soutien et un exemple. »

M. Legouvé fait défiler tour à tour devant le lecteur charmé les figures de Sainte-Beuve, Casimir Delavigne, Népomucène Lemercier, Dupaty, Béranger, Maria Malibran, et tant d'autres qui ont été ses amis et dont il a reçu les confidences.

On aimerait à citer nombre de pages de ce livre dans lequel on ne rencontre que de cordiales appréciations sur ceux qui ont passé tant d'heures joyeuses ou tristes auprès d'un ami les rappelant à l'attention de notre génération qui les a peu ou mal connus. Mais s'il fallait citer les meilleures pages du livre on ne s'arrêterait plus, elles sont toutes également belles et intéressantes.

Au hasard, j'en prends une traitant de l'œuvre d'Eugène Sue et de sa manière de faire :

« C'était vers 1841. A ce moment, si vous vous le rappelez, les idées sociales, les questions de paupérisme commencèrent à travailler les esprits, on se préoccupa et on s'occupa du sort, des mœurs, des souffrances des classes travailleuses, le peuple prit sa place dans l'imagination publique. Eugène Sue étant revenu à Paris, un éditeur intelligent et chercheur vint le trouver et lui

apporta une publication anglaise illustrée, dont les gravures et le texte étaient consacrés à la peinture des mystères de Londres : « Un ouvrage de ce genre sur Paris, lui dit-il, aurait de grandes chances de succès. Voulez-vous me le faire ? — Une revue illustrée ? lui répondit Eugène Sue, cela ne me tente guère. Enfin, j'y penserai. » Quelque temps après, je reçus de lui, à la campagne, un petit carton brun renfermant deux ou trois cents pages de manuscrit, et accompagné de ce mot que j'ai toujours gardé : « Mon bon Ernest.... » Je m'arrête à cette suscription, parce que j'y retrouve un des traits et un des charmes du caractère d'Eugène Sue ; il était très affectueux, je dirais volontiers, très câlin de termes avec ses amis. Il n'employait jamais le mot banal : *mon cher ami* ; il vous nommait par votre nom de baptême, auquel il ajoutait toujours le mot « bon ». C'est ainsi qu'il écrivait à Schœlcher et à Pleyel, *mon bon Victor*, *mon bon Camille*, et dans sa jeunesse, s'étant lié très intimement avec un écrivain de beaucoup d'esprit, M. de Forge, il ne le nommait jamais autrement que *mon bon frère*. Si j'ai insisté sur ce petit détail, c'est qu'il révèle ce qu'il y avait de meilleur en lui, et ce qui l'a sauvé. *Il était profondément bon et humain*. Revenons à la lettre : « Mon bon Ernest, je vous envoie je ne sais quoi, lisez.. *C'est peut-être bête comme un chou*.. Cela m'a bien amusé à faire mais cela amusera-t-il les autres à lire. Voilà le douteux. Vite un mot qui me dise votre opinion. »

Je lus. Le premier chapitre était une sorte de prologue, qui m'intéressa médiocrement. Mais quand le véritable roman commença, quand vint le premier, le second, le troisième, le quatrième chapitre, je me sentis comme frappé d'une secousse électrique, mes mains tremblaient en tenant le papier ; je ne lisais, pas, je dévorais ! C'était *Fleur-de-Marie*, le *Chourineur*, le *Maître d'école*, c'était la moitié du premier volume des *Mystères de Paris*. Vous devinez ma réponse : « Succès énorme ! Le plus grand de vos succès ! Envoyez-moi vite la suite ! » A quoi, il me répondit : « Je suis très heureux de votre réponse ; mais, quant à la suite, je serais bien embarrassé de vous l'envoyer, je ne la connais pas. J'ai écrit cela d'instinct, sans savoir où j'allais ! Maintenant, je vais chercher. » Or, savez-vous ce qui l'aida à trouver ? Un article de journal ! A l'apparition des *Mystères de Paris* dans les *Débats*, M. Couridérant, directeur de la *Démocratie pacifique*, signala le nouveau roman comme un véritable événement littéraire : « Je vois où va l'auteur, disait-il. Il entre dans une voie inexplorée ! Il entreprend la peinture des souffrances et des besoins des classes travailleuses ! M. Eugène Sue a été baptisé le romancier maritime ; aujourd'hui, il s'appelle le romancier populaire. » A peine cet article lu, je le mis sous bande et je l'envoyai à Eugène Sue. « Merci, me répondit-il, je l'ai.

J'ai été causer avec l'auteur. Je vois clair. » Alors commença pour lui une existence toute nouvelle. Il se lança dans le monde d'en bas comme il s'était lancé dans le monde d'en haut. A la place de l'habit rouge du chasseur, à la place du bouton des grandes vêneries, du camélia à la boutonnière, il acheta une casquette, une blouse, de gros souliers, et il s'en alla, le soir, à pied, dans les faubourgs, dans les cabarets de barrière, dans les réunions d'ouvriers, dans les garnis, dans les taudis, dans les hospices, vivant de la vie populaire, s'attablant dans les bouges, et plongeant pour ainsi dire son imagination au milieu de toutes ces misères, de toutes ces haines, de tous ces dévouements.

« Je vous arrête, me dit mon compagnon, pour vous demander l'explication d'un mot que vous avez jeté au courant du récit, et qui me semble tout à fait incompréhensible.

— Lequel?

— C'est qu'en commençant les *Mystères de Paris* l'auteur ne savait pas où il allait. Quoi! tous ces personnages si vigoureusement posés ne marchaient pas à un but déterminé?

— Non. Sue a toujours procédé ainsi. Le hasard était son guide. Quand il commençait à écrire, il mettait à la loterie. Ce n'était pas lui qui gouvernait sa plume, c'était elle qui l'entraînait. Les lettres, les mots, en naissant sous ses doigts, étaient comme des signes mystérieux qui lui disaient: Va de ce côté! son encre était une sorte d'encre sympathique, elle l'inspirait. Il lui est arrivé quelquefois de n'imaginer le personnage capital de son roman, le ressort principal de son action dramatique, qu'à la fin du volume, et par pur hasard. Vous rappelez-vous Rodin, dans le *Juif-Errant* ?

— Si je me le rappelle! c'est le rôle le plus original du livre! c'est le pivot de l'action.

— Eh bien, il a trouvé ce pivot de l'action au milieu de l'action! Un soir, à la fin d'une journée de travail, en écrivant les dernières lignes d'un chapitre, tout à coup, sans qu'il ait jamais su pourquoi ni comment, se dessina sur le papier, la silhouette de ce type de jésuite, sale, crasseux, chaste, sur lequel porte l'ouvrage entier.

— Vous me remplissez d'étonnement. Je croyais que toute œuvre d'imagination, pour être forte, devait être une œuvre de méditation, où chaque partie, chaque détail était concerté d'avance, en vue de la conception générale et du but final.

— Rien de plus exact pour les œuvres dramatiques, car ce sont avant tout des œuvres d'ensemble. Une des premières scènes que doit trouver l'auteur

dramatique, c'est la dernière, c'est-à-dire le dénouement, vers lequel tendent toutes les actions et presque toutes les paroles des personnages. Il n'en est pas de même du roman. On lui permet le détour, la digression, l'épisode. On pardonne au romancier de s'amuser en route, s'il nous amuse aussi. Je pourrais vous citer tel maître du genre, qui a commencé souvent comme Eugène Sue, sans savoir où il allait. Quant à lui, il était absolument incapable d'écrire un plan, un scénario. S'il n'a jamais composé seul une pièce de théâtre, c'est précisément parce qu'il fallait la composer. La combinaison tuait chez lui l'inspiration. C'était l'incertitude, l'embarras, qui l'excitaient et le rendaient créateur. Croiriez-vous que, dans ses grands romans, il lui est arrivé de placer ses personnages dans une position inextricable à la fin d'un feuilleton qui devait paraître le *lendemain*, sans savoir ce qu'il mettrait dans le feuilleton du *surlendemain*. Alors arrivait chez moi un bout de lettre écrite en caractères hiéroglyphiques : « Mon bon Ernest, je suis dans le pétrin !... Lisez ce feuilleton ; « du diable si je sais comment je tirerai mes personnages de là ! Je serai chez « vous à six heures, nous dînerons et nous chercherons après le dîner. »

« Mais, misérable, lui disais-je quand il arrivait, pourquoi vous jetez-vous dans des difficultés pareilles? — Vous le savez bien, parce que je ne peux pas faire autrement. — Mais je viens de le lire votre damné feuilleton. C'est inextricable !... c'est inextricable ! — Bah ! me répondait-il avec un sang-froid merveilleux ; voyons, raisonnons un peu. Supposez que ce soient des êtres réels et qu'ils se trouvent réellement dans cette position; ils en sortiraient, n'est-ce pas? Bien ou mal, mais ils en sortiraient... Eh bien, trouvons ce qu'ils feraient !

Et nous voilà, causant, disputant, cherchant, lui plein d'imagination de toute sorte et s'interrompant de temps en temps pour me dire : « Connaissez-vous rien de plus amusant que de jouer ainsi le rôle de la Providence, de la Fortune ; de faire des heureux, des malheureux ; d'enrichir celui-ci, de ruiner celui-là ; de donner la femme qu'il aime à un pauvre jeune homme qui ne s'y attend pas ! C'est ce qui m'a fait créer le personnage de *Rodolphe* dans les *Mystères de Paris !* Rodolphe est un romancier en action ; seulement j'ai deux avantages sur lui : d'abord j'ai droit de vie et de mort sur mes personnages ; puis, je ne prévois pas plus qu'eux ce qui va leur arriver ! » C'est ainsi qu'après deux ou trois heures de remuement d'idées et d'effervescence d'imagination, il partait tranquille, et ayant trouvé.

— Vous m'aviez promis une créature singulière, me dit mon interlocuteur, vous m'avez tenu parole. Seulement jusqu'ici je ne vois encore que le démocrate de conviction ? Il a changé de modèles; il peint des ouvrières après avoir

peint des duchesses ; rien là que de très habituel. Tous les artistes en font autant.

« Vous allez le voir faire ce qu'aucun d'eux n'a fait.... »

Terminons par un souvenir historique :

« Quand vint le Deux-Décembre, il protesta énergiquement contre les décrets, et fut placé par M. de Morny sur la liste des représentants à arrêter. Napoléon le raya de sa main, se rappelant qu'Eugène Sue était le filleul de sa mère. E. Sue refusa cette grâce et se constitua prisonnier au fort de Vanves avec les autres députés. La loi d'exil promulguée, il n'y vit pas son nom, que Napoléon avait effacé pour la seconde fois. Pour la seconde fois aussi Eugène Sue repoussa cette faveur comme une offense, et s'exila volontairement à Annecy. Il y vécut trois ans, travaillant toujours, affirmant de plus en plus ses principes républicains, poussant trop loin, selon moi, ses théories radicales, mais corrigeant ses théories par ses actes, et consacrant une partie du fruit de son travail à venir en aide à tout ce qui était malheureux autour de lui. Eugène Sue le sceptique ! Eugène Sue le gouailleur ! Eugène Sue le matérialiste ! donnait, chaque année, sans être devenu catholique, une somme considérable au curé d'Annecy pour ses pauvres. Qui l'avait converti ? son œuvre !

C'est en cédant à un sentiment d'amitié autant que d'admiration pour son œuvre, que l'éminent critique des *Débats*, M. Charles Clément, a écrit le volume qu'il consacre à Gleyre. Dans cette étude biographique et critique, le public trouvera retracée, presque jour par jour, l'histoire attachante de la vie d'un des plus grands artistes de ce siècle, vie agitée, fiévreuse, indépendante, mais soutenue d'un bout à l'autre par l'amour du beau et le culte de l'idéal : vie consacrée exclusivement à l'art dans ce qu'il a de plus chaste, de plus pur et de plus élevé.

Dans cette œuvre animée par le sentiment d'une admiration profonde, le critique n'abdique pas un seul instant l'indépendance de son jugement.

Je cite de ce livre une page qui peint un des côtés étranges du caractère de l'artiste : son horreur pour le mariage :

« Comme Mérimée, suivant le mot de Jules Sandeau, il était né célibataire. Il avait une antipathie invincible pour la vie à deux, pour les soins, les tracas, les difficultés, la sujétion qu'elle entraîne. Très strict observateur des devoirs que les hommes ont les uns envers les autres, parent excellent, comme il l'a prouvé jusqu'à la fin de sa vie, cœur plein de délicatesse et de dévouement, c'est librement et à son heure qu'il voulait agir, et l'idée d'engagements irré-

vocables et qui survivent aux circonstances qui les ont motivés, d'obligations autres que celles que lui imposaient son sentiment ou sa conscience, de témoignages d'affection qui n'auraient plus de sincérité, lui fut toujours insupportables. Il y avait plus : la monotonie et bien souvent la platitude et les vulgarités de la vie conjugale lui répugnaient profondément. Cet éloignement pour le mariage, où il voyait un esclavage réciproque qui pouvait mettre à une trop rude épreuve la loyauté qu'il estimait au-dessus de tout, était au fond de sa nature. On raconte qu'à l'âge de huit ans, ayant assisté au mariage d'un parent, il s'écria avec une expression de terreur : « Est-ce qu'on est forcé de se marier quand on est grand ? » — Il disait d'un ami : « Fortune, talent, santé, il avait tout... mais il était marié. » Et à l'un de nous qui lui annonçait son mariage : « Hélas ! je me suis toujours douté que vous finiriez ainsi. C'était votre perte. » — Un jour, nous le pressions fort de mettre un terme à une vie d'isolement qui, au fond, lui pesait et ne répondait pas de tous points à ses sentiments élevés et généreux. Un moment il parut ébranlé, mais il coupa court en nous disant gravement : « Me voyez-vous trouvant chez moi une étrangère en rentrant le soir ? » — Mais le mot le plus typique qu'il ait prononcé à cet égard est bien certainement celui-ci : « Après tout, vous avez peut-être raison, les gens mariés ont des ennuis, ceux qui ne le sont pas s'ennuient »

Ah ! si ceux-là qui ne se sentent pas la vertu du mariage avaient la loyauté de s'abstenir ?

Un style élégant et soutenu, des pages admirables sur l'Orient, sur la légende d'Hercule aux pieds d'Omphale, sur l'idéal, font de ce livre une lecture aussi attrayante pour le lettré que pour l'artiste.

Au moment où l'on voudrait que la jeunesse se désintéressât des langues mortes et des œuvres anciennes, nous voyons avec plaisir nos maîtres de conférences étudier avec un soin jaloux l'influence de la littérature grecque et romaine sur la litérature française qui s'est jusqu'ici inspirée des grands maîtres de l'antiquité.

J'ai sous les yeux des Études critiques sur Properce et ses Élégies, par M. Frédéric Plessis, maître de conférences à la Faculté de Poitiers, et ce travail n'est pas fait pour inspirer le dédain des études latines.

Le but de M. Frédéric Plessis est de revendiquer pour Properce les honneurs qu'on lui refuse injustement en le reléguant fort en arrière d'Ovide et de Tibulle.

« Il est certain, dit M. Plessis, que l'aisance et la clarté avec lesquelles Ovide sait rendre sa pensée, paraissent tout d'abord le mettre hors de pair.

On n'est pas seulement charmé de tant d'esprit, ébloui de tant d'éclat : c'est surtout l'admirable limpidité du style qui semble faire de lui un écrivain de premier ordre. On ne trouve pas la même limpidité chez Tibulle et chez Properce. Malheureusement, par la faute de son propre génie et du temps où il vivait, Ovide est loin de nous offrir un modèle du goût pur qui fait les écrivains vraiment classiques. Il est spirituel, il est abondant; mais l'esprit et l'abondance sont eux-mêmes un danger pour la poésie; l'esprit peut mettre en souffrance le sentiment, l'abondance devenir la prolixité, et le poète, tout à l'heure brillant et facile, nous semble, après quelques pages, diffus et léger. De plus, en dehors d'un manque de tact qui agit sur la composition et sur le détail, la versification monotone d'Ovide fatigue le lecteur et constitue, à mon sens, pour la métrique latine, une décadence plutôt qu'un progrès. Ovide n'en demeure pas moins un charmant poète, on dirait presque, en quelques passages, un grand poète. Mais les défauts de goût qui se font rarement attendre, l'abus de la description, la galanterie fade, l'esprit là où il faudrait de la passion, ne permettent point de lui décerner dans le triumvirat élégiaque une place incontestablement supérieure.

« Tibulle plaît beaucoup par la simplicité du sentiment et par celle de l'expression; tout dans sa poésie est simple, la forme et le fond. Il n'use ni des souvenirs mythologiques, ni des allusions savantes; surtout il ignore les sentiments compliqués, les rêves ardents, les aspirations vagues ; c'est un jeune homme qui aime le plaisir et qui en jouit sans trouble quand l'or ou la santé ne font pas défaut. Il sent comme la plupart des hommes; un cœur attendri, une imagination gracieuse, un esprit aimable ne voilent qu'à peine son égoïsme ; il ne faut pas lui demander de connaître et d'exprimer la véritable affection, celle qui nous fait préférer autrui à nous-même, ni chercher dans sa poésie autre chose que la préoccupation des jouissances et que le gémissement du poète sur ses propres ennuis. C'est justement par là qu'il séduit tant de lecteurs : on aime à se reconnaître en lui, à retrouver dans son œuvre l'image des jours faciles et sans devoirs qui laissent aux âmes communes des regrets sans mélange de remords. Ce poète, qui par son talent s'élève tant au-dessus du vulgaire, plaît au vulgaire parce qu'il ne s'élève pas au-dessus de lui par le sentiment. Mais, par d'autres côtés, il mérite l'estime des esprits les plus sévères ; une grâce heureuse, des mœurs douces, le goût et le sens de la vie champêtre, la facilité du style, une versification agréable, bien que parfois un peu dure, voilà des qualités qui justifient l'admiration et qui expliquent la préférence dont il peut être l'objet.

« Plus forte et plus généreuse, mais aussi plus compliquée, la poésie de Pro-

perce nous offre un mélange étroit de passion et d'art. Ce qui frappe chez lui, c'est une contradiction marquée entre le cœur et l'esprit : le cœur impatient et faible, l'esprit vigoureux et calme, à l'aide duquel le poète assiste à sa propre vie et juge les violences de sa passion ; contradiction féconde au point de vue moral et poétique et qui est justement, comme je l'ai dit plus haut, un des traits du caractère romain. L'abondance des comparaisons mythologiques et l'usage de l'érudition alexandrine que Properce pousse parfois jusqu'à l'excès, a trompé là dessus une critique trop souvent superficielle : on a déclaré Properce grec et Tibulle romain. C'est une complète erreur, l'emploi des fables et des noms helléniques ne change rien au fond des choses; il n'y a là qu'un artifice et qu'un goût littéraire. Des deux poètes, le plus grave et le plus réfléchi, c'est Properce; c'est lui chez qui le point de vue individuel domine le plus les idées générales; c'est lui qui est en même temps le plus moral et le plus moraliste; ce sont là des qualités romaines, la dernière surtout. Tibulle, au contraire, se laisse vivre au sein du plaisir avec l'abandon et le naturel d'un jeune Grec. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit Romain par plus d'un côté ; il n'a pas, comme un Grec, le souci philosophique de la destinée humaine ; son indifférence à l'égard des grands problèmes de la vie est bien latine. On retrouve aussi chez lui le sentiment de la patrie romaine, quand il consacre quelques-uns de ses plus beaux vers aux origines de la Ville. Mais l'absence d'ornements empruntés à la mythologie grecque ne prouve pas d'une manière suffisante qu'il soit plus latin que Properee J'ajoute que si, au lieu de fragments mutilés et très courts, nous avions en main quelques élégies de Philétas, la réputation d'originalité latine de Tibulle pourrait bien en souffrir. Properce, en toute occasion, s'est plu à rendre hommage à ses maitres, à célébrer ses poètes préférés ; il invoque Philetas, duquel il tient sans doute fort peu ; Callemaque, auquel il ressemble beaucoup moins qu'on ne dit. La reconnaissance ne porte pas toujours bonheur : Properce, pour avoir nommé ceux qu'il admirait, est devenu dans l'opinion des siècles, leur imitateur, tandis que Tibulle, plus prudent, recueillait le prix d'un silence qui n'était peut-être pas exempt de quelque ingratitude. Quoi qu'il en soit, Properce et Tibulle, tous deux sont Romains ; mais si le premier, en apparence et dans la forme, emprunte davantage à la Grèce, c'est le second qui, par tempérament et en réalité, y incline le plus.

« Ce n'est pas, du reste, dans l'excès des comparaisons mythologiques et dans l'abus des ressources alexandrines qu'il faut chercher la cause principale du peu de goût qu'inspirent à la plupart des lecteurs les élégies de Properce : Ovide, qui est aimé du plus grand nombre, ne demeure pas sensiblement au-dessous de lui, quant à l'usage des noms et des fables grecques... »

Nul doute que nos lettrés lecteurs ne veuillent lire cet ouvrage si particulièrement curieux par les recherches savantes de son auteur.

Quelle œuvre prête mieux que les *Essais* de Montaigne, à ce travail qui consiste à condenser, classer les pensées d'un grand écrivain, quand, comme leur auteur, il jette son œuvre sans méthode et sans suite, ses pensées, ses jugements, ses confidences « à mesure qu'elles se présentent et comme il se trouve. » (MONTAIGNE.)

Lorsqu'on veut connaître l'opinion de Montaigne sur un sujet donné, il faut feuilleter, parcourir bien des pages, bien des chapitres des *Essais ;* si l'on désire connaître l'auteur lui-même, il faut les lire en entier. Or, tout le monde ne peut le faire ; les uns, et ce ne sont pas toujours des esprits incapables de le goûter, n'en ont point le temps. D'autres, les femmes, par exemple, doivent souvent être rebutées dans leur entreprise par la gangue grossière, dont sont parfois enveloppés les trésors d'originalité, de bon sens et de style que renferment les *Essais*. Enfin, les étrangers, on peut le dire sans s'aventurer beaucoup, s'arrêteront plus d'une fois devant l'étendue de l'ouvrage, dont la lecture est rendue plus difficile pour eux par l'orthographe du XVIe siècle et les archaïsmes dans le langage,

Il y avait donc pour ces lecteurs, qui composent une partie considérable du public lettré, un profit véritable à posséder un Montaigne moins volumineux que l'œuvre originale du grand écrivain. Un auteur bien connu dans le domaine des sciences médicales, et qui était à la fois un médecin et un lettré, le Dr Constant Saucerotte, dont nous avons eu souvent l'occasion de citer le nom et les travaux dans notre Revue, avait fait de ce travail l'occupation des loisirs qui lui créait la longue maladie à laquelle il vient de succomber.

Le Dr Saucerotte s'est surtout occupé dans son œuvre à coordonner les matériaux précieux dont sont édifiés les *Essais*, en usant dans cette tâche d'une méthode dont Montaigne avouait lui-même l'absence quand il disait : « Mon esprit et mon style vagabondent de même. »

Là ne s'est point borné le travail de l'auteur. Il s'est livré à l'occasion à des appréciations générales sur la politique, la morale, la religion, appréciations tirées des entrailles même du sujet. En maints endroits, il a rapproché du grand écrivain ceux qui l'ont imité ; en d'autres, il a laissé dans l'ombre ces « vilaines taches » dont parle Sainte-Beuve, et que la licence du langage et la grossièreté relative du XVIe siècle avaient imprimées dans son livre. Enfin, pour remplir son but, il a dû supprimer de nombreux récits tirés des historiens, de non moins nombreuses citations empruntées aux écrivains de l'antiquité, ne con-

servant « de toute cette farcisseure d'exemples » (MONTAIGNE) que ce qui pouvait élucider la pensée de l'écrivain. Ce livre n'est point un abrégé des *Essais* dans le sens habituel du mot, c'en est plutôt la quintessence, *l'Elixir*, comme disait Grimm. Montaigne lui-même nous permet d'en définir le vrai caractère : « Ce ne sont que pièces rapportées : pour en renger davantage, je n'en entasse que les testes. Que j'y attache leur suite, je multiplierai plusieurs fois ce volume. »

C'est : L'ESPRIT DE MONTAIGNE, et c'était bien le titre que l'on devait donner à l'ouvrage ; le regretté Dr Saucerotte n'y a point failli.

La médecine, et c'est bien le cas d'en parler lorsqu'on a connu quel amour profond le docteur Saucerotte avant d'être terrassé par la maladie, avait pour l'exercice de sa profession, la médecine, dis-je, n'est pas seulement l'art de guérir, elle est encore et surtout la science de la vie ; elle confine à toutes les connaissances humaines, empiète souvent sur leur domaine, et profite de leurs découvertes comme celles-ci profitent des siennes. Son histoire suit pas à pas les phases de développement de l'esprit humain. Les progrès qu'il réalise, les arrêts qu'il subit, la marche rétrograde que lui impriment les grands cataclysmes politiques ont leur retentissement sur la médecine. Manifestation permanente d'un effort intellectuel sans cesse dirigé vers le même but ; elle enregistre fidèlement les grandes oscillations de la pensée, comme elle s'imprègne des idées, des espérances et des superstitions régnantes. La médecine d'un peuple donne la mesure de sa capacité cérébrale, comme la médecine d'un siècle nous renseigne sur son développement intellectuel.

Voilà bien ce qui ressort de l'ouvrage si intéressant du savant M. L. Barbillon, HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

LE GUIDE SCIENTIFIQUE, *Journal de l'amateur des sciences, de l'Etudiant et de l'Instituteur*, et dirigé par un Comité de savants et de praticiens, s'est donné pour mission de divulguer et d'encourager les travaux techniques de toutes natures : de stimuler les tentatives des débutants que l'éloignement des grands centres d'étude laissent livrés à leurs seules forces, et de devenir ainsi un organe universel de décentralisation et de diffusion scientifiques.

Voilà certainement un programme auquel nous donnons toute notre approbation. Mais il ne suffit pas pour celui qui veut souscrire à une Revue de connaître son programme, et nous ne saurions mieux montrer la valeur des articles que contient celle qui nous occupe en ce moment, qu'en donnant

un extrait de l'une des études de ce recueil, *sur la transformation des forces naturelles en électricité.* — C'est vers ce point, croyons-nous, que doivent se porter aujourd'hui, les recherches et l'activité de toute personne s'occupant de science physique.

« Une force naturelle, restée pendant longtemps un sujet de curiosité dans les cabinets de physique, est devenue tout d'un coup l'un des éléments les plus puissants de l'industrie. Les courants électriques, découverts, au commencement de ce siècle par Volta, prennent chaque jour une importance plus grande par leurs multiples applications. Si la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci ont vu le triomphe de la vapeur, la fin du XIXe et le commencement du XXe siècle verront le triomphe de l'électricité. Ce qui fait la supériorité de l'électricité sur toutes les autres forces employées antérieurement, c'est la facilité avec laquelle elle se transporte instamment d'un lieu à un autre. L'industrie est donc fatalement amenée à se servir de cette force si maniable et si facilement transportable. La tendance de l'humanité est en effet, d'élargir de plus en plus le cercle de son activité ; et le jour est proche où la civilisation s'étendra sur la surface entière de la Terre.

« Voyons ce que deviennent les rayons qui, ayant traversé l'atmosphère, sont arrêtés par la surface des continents et des mers. Sur la mer, il servent à former de la vapeur d'eau, vapeur qui s'élève dans les airs et finit par se résoudre en nuages et en pluie. Mais, sur les continents, il n'en est plus de même. Une partie de ces rayons est absorbée par les végétaux et sert à y accumuler le charbon. L'homme retrouve cette force absorbée quand il brûle les végétaux. La houille, le bois, le pétrole nous restituent donc, sous forme de chaleur, la force qu'il ont reçue du soleil. Malheureusement, toute la surface des continents n'est pas recouverte par la végétation ; et là où la végétation manque, la chaleur solaire est dépensée en pure perte. N'étant plus absorbée, elle rayonne de nouveau dans l'espace et va se répandre dans la masse de l'univers. Elle est donc perdue pour les hommes, les hommes que leur ignorance pousse chaque jour à détruire les forêts, ces utiles absorbants de la force solaire.

« M. Marcel Deprez a récemment fait un calcul qui va nous démontrer quelle est la grandeur de la chaleur solaire arrivant sur le sol et que nous perdons jusqu'ici inutilement dans certaines régions du globe. Il trouve que la radiation solaire sur une surface égale à celle de la France pourrait vaporiser assez d'eau pour alimenter plus de 80 millions de locomotives produisant ensemble 40 milliards de chevaux. Dans le Sahara, il suffirait d'une surface de 12 mètres carrés pour engendrer, sous l'influence de la chaleur solaire, une puissance d'un cheval pendant toute la journée.

« Les végétaux sont donc des accumulateurs de la force solaire. Sous l'influence simultanée de la lumière et de la chaleur, l'acide carbonique et l'eau se combinent de manière à donner naissance a des composés combustibles. Ceux-ci restituent la chaleur et la lumière du soleil quand ils s'unissent à l'oxygène de l'air. Tel est le mécanisme de l'action des végétaux, action que nous avons signalée un peu plus haut.

« La végétation accumule chaque année d'immenses quantité d'énergie solaire; mais elle serait insuffisante pour satisfaire aux nécessités de l'industrie moderne. Les âges antérieurs ont conservé, sous la forme de houille et de pétrole, des quantités encore plus considérables d'énergie. Nous puisons aujourd'hui sans réserve à ces accumulateurs, et cependant il est temps de songer à ce qui arrivera quand il seront taris. La houille s'épuise rapidement et son prix est destiné à aller toujours en augmentant. De vastes surfaces du globe sont encore inexploitées, cela est vrai et ces pays inconnus contiennent du charbon. Ayant besoin de houille, les peuples civilisés envahissent ces terres vierges et refoulent leurs faibles habitants. Quand toute provision d'énergie aura disparu, il ne restera à l'homme que la jouissance de l'énergie fournie annuellement par le soleil. Nous pouvons donc fixer dès aujourd'hui la limite imposée par la nature à l'activité humaine : c'est la quantité d'énergie arrivant du soleil sur la surface de la Terre.

« On peut utiliser plus directement l'énergie des rayons solaires, et ne pas passer par l'intermédiaire de la combustion du bois ou de ses dérivés. M. Mouchot a construit un récepteur solaire, qui permet de porter rapidement de l'eau à l'ébullition ou d'effectuer des réactions chimiques fort intéressantes. Ce récepteur se compose d'un miroir métallique qui concentre les rayons sur une chaudière enfermée dans un vase de verre.

« Il est possible de transformer directement l'énergie des rayons du soleil en électricité, sans passer par aucun intermédiaire, tel que le bois, la houille ou la vapeur d'eau. Les piles thermo électriques fonctionnent au contact des rayons solaires. Cette industrie, pourtant si intéressante et si pleine d'avenir, est encore dans l'enfance. Il faut espérer que de nouveaux efforts conduiront à des résultats plus avantageux. On sait que les piles thermo-électriques sont formées par la soudure de deux métaux différents. Il suffit de chauffer l'une des soudures et de refroidir l'autre pour obtenir un courant électrique. La meilleure de ces piles est actuellement celle de Clamond.

« Ce qui nuit le plus jusqu'ici au développement des piles thermo-électriques, c'est leur faible rendement. Mais n'oublions pas que le rendement des machines à vapeur n'est actuellement que de 7 à 8 pour cent; que, de plus, une nouvelle

quantité de force est perdue dans la transmission du mouvement ou dans sa conversion en électricité au moyen des machines dynamo électriques. Le rendement des machines à vapeur, dans la transformation de la chaleur en électricité, n'atteint donc au maximum que 5 à 6 pour cent. On voit que les piles thermo-électriques n'ont que bien peu de progrès à faire pour devenir supérieures aux machines à vapeur, quant à la production de la lumière électrique.

« Nous avons vu que les rayons du soleil évaporent l'eau de la surface des mers. Quand une couche d'air se refroidit au contact d'une autre couche d'air plus froide, la vapeur d'eau contenue dans la première couche se condense sous forme de brouillard. Les nuages ne sont pas autre chose que des brouillards situés dans les parties élevées de l'atmosphère. Quand les nuages éprouvent un refroidissement plus intense, ils se résolvent en pluie. Vers les tropiques, le ciel est généralement pur. Il existe des zones où les pluies sont tellement rares que la terre demeure infertile et constitue des déserts. Tels sont les déserts du Sahara, de l'Arabie, de Gobi, de l'Australie, etc. C'est principalement dans ces contrées arides qu'il serait convenable d'utiliser les rayons solaires comme nous l'avons vu précédemment.

« A partir des tropiques, soit vers le sud, soit vers le nord, nous pénétrons dans des régions sans cesse animées de violents mouvements atmosphériques où les pluies sont fréquentes et irrégulières. L'eau que la pluie déverse sur toute la surface d'un bassin hydrographique est entraînée par la pesanteur depuis les parties élevées du bassin jusqu'à la mer. Dans cette marche descendante, le liquide coule dans les ruisseaux, dans les rivières, et finalement dans les fleuves, qui le déversent à la mer. On peut, au moyen de barrages convenablement établis, utiliser la force de cette chute d'eau. C'est ainsi qu'un barrage de $1^m,50$ de hauteur construit sur une rivière dont le débit serait de 100 mètres cubes par seconde, ce qui est sensiblement le cas de la Seine à Paris, produit un travail de 2,000 chevaux-vapeur. On se sert des turbines, ou roues hydrauliques à axe vertical, pour transformer la force d'une chute d'eau en un mouvement de rotation plus facilement utilisable. On peut en voir un exemple remarquable, tout près de Paris, à l'usine de Saint-Maur, qui alimente d'eau de la Marne une partie de Paris. Les roues ont $11^m,60$ de diamètre; leur vitesse est de 8 tours à la minute sous une chute d'eau de 5 mètres. La force engendrée est de 120 chevaux..... »

Poser la question ainsi que vient de le faire M. A. Bleuvard dans l'article dont nous n'avons pu donner ici qu'une partie, c'est inviter à la résoudre, et nous ne doutons pas que l'on y arrive bientôt.

En tout cas, nous ne pourrions passer sous silence les travaux d'hommes aussi compétents que ceux qui composent la rédaction du *Guide scientifique*. — Citer les noms de MM. E. Reynier, H. d'Ornant, E. Yung, Dr Duhoureau, F. Piallat, F.-J. Evans, F. Plateau, G. de La Landelle, Ch. Mourlon et de M. Parize, le directeur de la revue, c'est dire la valeur de l'œuvre et l'avenir brillant que nous lui souhaitons.

La diversité des nombreux ouvrages, parus cette quinzaine, nous a conduit, par des chemins détournés, de la science sociale aux sciences exactes, en passant par l'histoire, la peinture et la médecine : cette dernière surtout, dit-on, n'a rien de particulièrement exacte, mais au moins elle laisse l'espérance, et l'homme aime la vie, quoi qu'en dise Paul Bourget et, comme le dit Duryer :

Que de tous maux je sois le centre,
Que je sois bossu dos et ventre,
Que je n'aie aucuns membres sains,
Que je sois goutteux pieds et mains,
Que la tristesse me poursuive,
Tout va bien, pourvu que je vive.

Revenons donc à la littérature, mais non point au roman ; pour cette fois, je passe la main, l'esprit a parfois besoin de repos.

Voici une étude de M. Edmond Biré, sur VICTOR DE LAPRADE, *sa vie et ses œuvres*.

Dans cet ouvrage, comme dans celui qu'il a publié, il y a deux ans, sur *Victor Hugo avant* 1830, M. Edmond Biré a écrit un chapitre de l'histoire de la poésie française au XIXe siècle. Ce nouveau volume atteste, comme le précédent, un rare souci d'exactitude et de vérité : pas un fait qui ne soit appuyé de sa preuve. Les documents inédits abondent dans ces pages où revivent, à côté de la sympathique figure de Laprade, tant d'autres physionomies de poètes, d'écrivains, d'orateurs et d'hommes d'Etat : Chateaubriand et Napoléon III, Lamartine et Manzoni, Ballanche et Pierre Leroux, Georges Sand et la princesse Belgiojoso, Villemain et Gustave Planche, Augustin Thierry et Mignet, Victor Cousin et Edgar Quinet, Sainte-Beuve et Armand de Pontmartin, Brizeux et Autran, Alfred de Vigny et Auguste Barbier, M. Guizot et M. Vitet, le prince Napoléon et M. Emile Ollivier, M. de Montalembert et M. de Falloux.

Parmi les chapitres les plus curieux, nous signalerons particulièrement ceux qui ont trait aux *Muses d'Etat* et à la destitution de Victor de Laprade, au comte de Chambord et aux *Lettres à un prince exilé*, à la République de

1848 et à la Guerre de 1870. Aucun ouvrage ne remplit mieux le programme que se traçait un jour Sainte-Beuve lorsqu'il écrivait : « Ce que je voudrais avant tout, ce serait de donner simplement des chapitres d'histoire littéraire, de les donner vrais, neufs, s'il se peut, nourris de toutes sortes d'informations sur la vie et l'esprit d'un temps encore voisin de date et déjà lointain de souvenir. »

M. Léon Aubineau a intitulé un autre volume de souvenir et récits : Au soir, on se recueille, et souvent devant l'âtre, on évoque le passé : Le bien que l'on eût voulu faire, comme le mal dont, parfois on a été la cause. Suivant que l'esprit est porté vers l'idéal ou du côté des jouissances de ce monde, il revoit dans la fumée qui tourbillonne les amis qui ont laissé une trace bénie dans le cœur ou ceux qui ne lui ont apporté que des satisfactions passagères de plaisirs.

M. Léon Aubineau, dans sa longue collaboration au journal l'*Univers*, a connu intimement nombre de ces hommes de bien ayant passé sur cette terre dans une auréole de vertus pouvant servir d'exemple à tant d'autres qui ne voient dans la vie que ce qu'elle peut donner de satisfactions matérielles. Les faire revivre, les rappeler au souvenir de tous, tel est le but du livre, et, successivement, avant d'aller les rejoindre dans les sphères éthérées où l'âme aspire à retrouver les amis qui sont partis, il les montre aux générations qui grandissent.

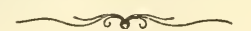
L'auteur est un croyant et dans tous ces articles parus au jour le jour, dans le journal, il a cueilli ceux-là qui lui paraissaient plus particulièrement propres à susciter la foi et à faire réfléchir à l'au-delà.

En ce temps de matérialisme et d'athéisme, on doit saluer cet ouvrage de haute portée morale, écrit par un écrivain de mérite et de grands sentiments.

En terminant, félicitons les éditeurs de M. Maxime Du Camp d'avoir publié, en un format réduit et dont le prix est accessible à tous, l'ouvrage du savant académicien LA CHARITÉ PRIVÉE A PARIS. Ce livre vient à propos pour apprendre à l'ouvrier que le riche n'est pas l'homme sans cœur, le *repu* dont lui parlent ceux qui exploitent sa misère. Lorsque le peuple saura bien ce que les fortunés font pour les déshérités ; lorsque, mieux éclairé, il se rendra compte des admirables institutions fondées pour venir à son aide, lorsqu'il aura compris que l'égalité des positions sociales est une chimère, et surtout, lorsqu'il deviendra plus prévoyant, il comprendra quel mal lui font les braillards et les *virago* de clubs.

Qu'il lise La Charité privée a Paris, et qu'il ait plus de respect et de reconnaissance pour tous ceux qui lui viennent en aide avec tant de sollicitude. Entre le riche et le pauvre, je ne vois pas de place pour la haine !

Gaston d'Hailly.



REVUE DES ROMANS

ANALYSES ET EXTRAITS

Jusqu'où ira la fantaisie des romanciers, on ne saurait le dire, mais à lire toutes les élucubrations étonnantes qui pleuvent comme grêle en ce moment sur notre table de travail, il faut avoir le cerveau bien solide pour n'en pas devenir absolument fou.

Voici par exemple M. Maurice Montégut, un homme qui écrit avec distinction, une certaine recherche même, un romancier dont je crois les intentions morales excellentes et qui, cependant, produit une œuvre d'une immoralité flagrante dans l'exposition des faits. Mais je dirai plus, pour corser la haute fantaisie de son œuvre, il est allé chercher des individualités qui ne peuvent exister que dans une imagination en délire. Ce roman a pour titre : La Faute des autres.

Le comte Ayzelin Thibault d'Arche, un des produits nobles du second Empire, était l'homme de son époque. Jamais un préjugé, un scrupule n'avait arrêté son en avant vers le succès qu'il poursuivait tête baissée, au travers d'une vie d'aventures. Sa morale était courte : — ceux qui réussissent ont raison. Il savait charmer les femmes, et se faire au passage, d'un coup d'œil, d'un geste échappé, des amis passionnés et réels. Il montait à cheval et tirait l'épée de la bonne manière. De plus, cent mille livres de rente, ramassés on ne sait où, mais fort solides, mettaient un reflet d'or dans ses yeux d'aventurier. C'était quelqu'un. Veuf depuis de longues années, il avouait quarante-sept ans et paraissait plus jeune. Son fils, le vicomte Paul, ne le préoccupait guère, vivant de son côté dans une folie de plaisirs, fier de sa beauté robuste et de ses vingt-trois ans. Ils habitaient ensemble un hôtel d'aspect sévère, dans le faubourg Saint-Honoré. De loin en loin, les repas les réunissaient une heure. Alors c'était des confidences et de grands rires. Le comte traitait son fils en camarade, tenait peu à son affection et ne se souciait nullement du respect.

Eh bien, M. Maurice Montégut nous montre ce père et ce fils s'enlevant réciproquement leurs maîtresses, et le père, particulièrement, devenant l'amant, pendant une quinzaine, de la seule femme à laquelle son fils Paul se soit attaché sérieusement.

Cette situation, assez malpropre, amène au bout de neuf mois la naissance d'une fille. A qui est-elle ? — La mère est morte et l'enfant est élevée assez mal entre ces deux hommes qui l'aiment également sachant que l'un ou l'autre est le père.

Dans le château qu'ils habitent tous trois, Jeanne passe pour une parente quelconque; elle est aimée d'un jeune homme de haute et vraie noblesse. Le père du jeune homme va demander sa main et on lui dit alors que la jeune fille n'est qu'une enfant du hasard. Le mariage est rompu, mais Jeanne surprend entre le comte Thibault d'Arche et Paul, son fils, une conversation qui lui apprend sa naissance et le doute qui plane sur sa filiation. Honteuse et terrifiée en même temps de n'être que l'enfant d'une femme qui s'est livrée au père comme au fils, elle devient une prostituée à son tour, après s'être donnée, dans des conditions qu'il vaut mieux ne pas reproduire ici, à celui qui eût été son mari sans *La Faute des Autres*.

Toute cette histoire ne tient pas debout, elle excite une curiosité malsaine, mais ceci entendu, il faut avouer que M. Maurice Montégut en a tiré un excellent parti, comme ouvrage excitant. Ce roman est curieux et conduit, très habilement, au milieu de situations branlantes, cependant, à montrer le père et le fils terminant, l'un dans le gâtisme, l'autre dans l'ivrognerie, une existence commencée dans l'orgie et les aventures scandaleuses.

La Fille du Singe, de M. Maurice Sand, est un roman tout à fait humoristique dans lequel l'auteur se livre à un dévergondage d'imagination, histoire de rire une bonne fois des savants qui se plaisent à nous donner une ascendance dont ils sont fiers sans doute, mais qui répugne à nombre de mortels.

L'histoire de ce savant possédant une excentrique et fort jolie fille dont il attribue la paternité à un gorille qu'il conserve empaillé dans ses collections, est une satire des plus amusantes, et je ne doute pas du succès de l'ouvrage. L'auteur fait connaître une population peu connue des Parisiens qui ne fréquentent pas le quartier du Point-du-Jour, population curieuse à observer, mais de mœurs peu recommandables.

Les péripéties de ce roman marchent au gré de l'imagination humoristique de l'auteur, sans rime ni raison, mais les personnages y sont aussi vivants que court-vêtus.

M. Adolphe d'Ennery, qui a produit tant d'œuvres dramatiques et qui a fait couler tant de larmes dont le public ordinaire des théâtres populaires lui est reconnaissant, recherche une nouvelle clientèle, et c'est comme romancier qu'il demande les applaudissements de la foule, ceux qu'il a reçus au théâtre lui étant trop familiers.

Disons tout de suite que son roman, MARTYRE, est un succès, et succès de bon aloi.

Habitué à écrire pour la scène, M. Adolphe d'Ennery sait ce que recherche le public : de l'action et de l'émotion. — C'est tout et c'est bien suffisant !

M. d'Ennery s'est attaché à la peinture du dévouement fillial porté au plus haut degré, et tout en donnant une vie intense à ses personnages, il a évité ce qui pourrait effaroucher les natures les plus rebelles aux œuvres réalistes.

C'est faux ! s'écriront les naturalistes, la vie n'est pas ainsi faite ! Qu'importe — Si les âmes dévouées comme celle de Mme de Moray sont des exceptions, tant pis !

Le volumineux roman de M. Alphonse Pagès, GRONDACHE ET Cie., montre un écrivain de mérite et d'imagination ; mais au milieu des péripéties nombreuses de ce récit, ce n'est ni le mérite de l'écrivain ni les qualités de son imagination qu'il faut chercher, c'est le but de l'ouvrage qui doit nous occuper.

Qu'a voulu démontrer M. Pagès ? C'est que les prétendus miracles, les apparitions miraculeuses qui ont fait élever de superbes basiliques sur le sol où ils ont eu lieu, qui y ont conduit toute une population de gens malades ou éclopés, n'ont été qu'une spéculation d'aventuriers aux abois.

Je ne crois pas me tromper en disant que telle est la pensée philosophique qui ressort de cette étude écrite sous la forme du roman. — C'est de la polémique anti-religieuse.

Dans LE JUSTICIER, de M. Fernand Icres, il ne faut pas chercher ce que l'auteur n'a pas voulu y mettre.

Le dégoût qui vous monte à l'esprit en lisant le tableau de l'œuvre infernale d'Elie Fontès ne doit pas être pris à la lettre, mais bien au figuré.

L'infâme et honteuse maladie qui empoisonne tout un bourg n'est qu'une image cruelle des effets de la perversité, rongeant comme le plus horrible cancer, l'âme de cette population sans foi, sans cœur et ne vivant que pour le mal.

L'œuvre est sauvage, empreinte d'une sorte de poésie amère, mais au fond c'est un livre moral pour tout esprit capable de n'y point chercher le scandale.

Tatiana Leiloff par M. Edouard Rod est un récit d'autant plus intéressant qu'il est facile de reconnaître, sous le nom de l'héroïne du roman nouveau de l'auteur de l'*Autopsie du docteur Z*, une personnalité dont le portrait s'étale encore dans les vitrines des marchands de photographies. Dans le monde où l'on s'amuse, dans le monde théâtral, on vit tout-à-coup paraître des articles de journaux prônant une jeune artiste de nationalité russe dont les débuts devaient faire sensation. Les fameux débuts eurent lieu, le public chauffé par la réclame trouva que l'on avait fait peut-être trop de bruit, mais, habitué à suivre comme les moutons de Panurge, il applaudit de confiance.

Bientôt, on réfléchit et l'on se dit que cette nouvelle étoile n'avait guère d'éclat, et qu'en somme il n'y avait sur la scène parisienne qu'une médiocrité de plus.

Comment finit cette histoire ? Tout le monde sait qu'un homme du monde et titré, très épris des étoiles qui se lèvent, recueillit la pauvre fille et la consola de ses échecs réitirés sur la scène en lui faisant « un sort. » — Un suicide fut la conclusion de l'aventure : L'Etoile avait cessé de plaire.

M. Edouard Rod a trop de talent pour n'avoir pas tiré de cette donnée véridique un roman des plus vivants, et dans lequel il a cherché a étudier le caractère de la femme russe.

En lisant Le Père, de M. Jules de Glouvet, on se sent tellement écrasé sous la grandeur morale des personnages que l'auteur met en scène, qu'un seul cri s'échappera de la poitrine oppressée des lecteurs : « Ah ! non, on n'est pas vertueux comme ça ! » L'auteur, un de nos meilleurs écrivains, auquel on ne pourrait reprocher que quelques phrases trop emphatiques, présente la situation suivante :

Une fille, l'enfant de l'adultère, a été enlevée dès le plus bas âge par son père véritable. La mère est morte, et le vrai père devant la loi s'est remarié.

Que deviendra, vingt ans après, cette enfant, alors qu'à l'âge où le cœur parle, elle n'aura pas d'état civil ?

Le nouveau volume de René de Pont-Jest : La Comtesse Iwacheff, est le second épisode de cette série de drames parisiens, qui, sous le titre général : *Sang-Maudit* retracent la lutte d'une étrange et terrible créature avec la société d'où l'exile le honteux et sanglant passé de sa race.

Jeanne Reboul, (c'est le titre du premier de ces épisodes), l'héroïne de ce combat sans trêve et sans merci est devenue *La comtesse Iwacheff*.

Bien qu'il ne mette plus en scène ni les mêmes sentiments, ni le même monde, on retrouve dans *la comtesse Iwacheff*, l'auteur de *Divorcée*, cette étude si fouillée et si piquante dont le succès est loin d'être épuisé, c'est-à-dire ce talent de description, ce coloris, cette imagination, cette ingéniosité d'analyse qui placent René de Pont-Jest au nombre de nos premiers romanciers populaires contemporains.

La mode est plus que jamais au roman historique ; le public préfère de beaucoup l'intérêt, au minutieux détail, et lorsqu'il rencontre un roman honnête offrant une situation empoignante, il est heureux de trouver cette bonne aubaine.

La Maitresse de Mazarin est de M. E.-G. Beautivel, un nouveau venu qui promet un brillant avenir, si l'on en juge par le fond et par la forme de son roman.

Un vrai livre, d'un puissant intérêt et d'une lecture accessible à tous, qui nous fait revivre au bon temps d'Alexandre Dumas père et qui laisse présager un succès semblable au sien.

Signalons d'une façon spéciale à nos lecteurs l'apparition des Gaietés de l'Escadron, de notre confrère, Georges Courteline.

Complètement dégagé des traditions de haute fantaisie qui ont inspiré les auteurs du 101e *Régiment*, du *Colonel Ramollot*, du *Capitaine Régnier*, etc., etc., l'auteur des *Gaietés de l'Escadron* a demandé à la sincérité du naturalisme un succès dont nous ne doutons pas un seul instant. A une époque où presque tous les jeunes hommes ont passé par la dure période militaire, il lui a paru intéressant de leur rendre, pour quelques heures, la chambrée, la cantine, l'infirmerie, la *boîte*, tout ce qui constitue, enfin, la vie de régiment.

L'Arrivée des Bleus, *l'Infirmerie*, *la Tête de bois*, *Jusqu'à la Gauche*, *l'Inspection trimestrielle*, etc., etc., sont autant de petits tableaux débordant de sincérité et de gaieté.

Les nombreuses vignettes sont dessinées par un jeune peintre très en vue, qui se cache sous le pseudonyme de Léo Brac, comme l'auteur se cache lui-même sous le nom de Georges Courteline. — Pourquoi celui-ci ne prend-il pas ses « ailes » ?... On le reconnaîtrait de suite.

La Comédie au coin du Feu, par Arsène Houssaye, est le vrai livre de la

saison. L'auteur a réuni en un seul volume, par un miracle de typographie, six drames et comédies qui sont autant de romans variés, études du cœur et études de mœurs où la femme joue le grand rôle : par exemple dans le *Roi Soleil*, où sont en scène toutes les maîtresses de Louis XIV et dans les *Comédiennes*, où l'on reconnaît les étoiles d'hier et d'aujourd'hui. On sait que ces deux grandes pièces ont été interdites par la censure. Voilà un livre amusant et dramatique.

Vient de paraître à la Bibliothèque Charpentier : Nouvelles études biographiques et littéraires sur les POÈTES LYRIQUES DE L'AUTRICHE. Ce volume attirera l'attention du public lettré par la nouveauté et la beauté des sujets traités, par l'éloquence du style et la méthode originale de l'auteur. Dans cet ouvrage, M. Alfred Marchand s'est efforcé de fondre la biographie et la critique en expliquant les œuvres des poètes par les péripéties de leur vie aventureuse et a ainsi donné à ses études tout l'intérêt du roman.

Dans le dernier livre qu'il a écrit, Edmond About raconte d'une manière charmante l'accueil qui lui fut fait au château de Sinaïa par le roi et la reine de Roumanie. « On sait que la reine est artiste et lettrée, » dit-il. Il était bon juge en matière de littérature, nous n'aurions donc aucun embarras à l'en croire sur parole. Mais voici que la reine Elisabeth nous donne une nouvelle preuve de son goût pour les lettres et du talent avec lequel elle y réussit. La librairie Hachette vient de publier un volume de NOUVELLES où, sous le pseudonyme de Carmen Sylva, la reine a rassemblé d'exquises peintures de genre.

Dans *Une prière*, voici l'opposition d'un homme au cœur tendre et chaud, qui lutte avec passion jusqu'au sacrifice pour obéir au devoir, et d'une femme au tempérament indompté et indomptable qui va jusqu'au crime pour assouvir la sienne.

Une Lettre est une composition originale où, en faisant alterner habilement le style épistolaire et l'aparté monologué, l'auteur fait raconter par un seul personnage, sans fatigue et sans monotonie, le drame le plus touchant du monde : celui d'une femme, déchue de ses illusions, mais dévouée à soigner son mari et son enfant, victimes tous deux des plus affreuses maladies nerveuses.

Quelle finesse de sentiment et de philosophie dans *Une feuille au vent*, une simple lettre dans laquelle une jeune mariée essaye de faire comprendre à sa mère, sans se l'expliquer à elle-même, le malentendu qui s'est glissé entre elle et son mari. Celui-ci, revenu à l'improviste, découvre la lettre cachée au

fond d'un tiroir, et..... c'est l'amour qui dissipe le malentendu.

Le Dégel est une pièce de grand caractère. Quel sort que celui de cette belle fille qui a épousé le plus beau garçon du pays, et qui le voit tout à coup revenir aveugle, défiguré, repoussant, à la suite d'un accident! Quelle lutte que celle qui s'élève dans son cœur entre l'esprit du devoir et la répugnance ! Le premier y succomberait assurément si l'amour ne faisait là encore un miracle.

Faut-il encore citer *Sirène*, un drame ardent, passionné, et *Le Hêtre sanguin*, une charmante restitution du moyen-âge, dont les dernières pages valent un poème.

Mais nous allons raconter tout le volume. Nous nous arrêtons pour laisser aux amis des bonnes et belles lettres le plaisir d'y faire encore des découvertes.

Il faut dire aussi que la place nous manque pour une citation. Ah ! les ouvrages ne manquent pas en ce moment, et, tandis que nous corrigeons les épreuves de ce numéro, c'est un véritable ballot que nous envoient les éditeurs.

Alexandre Le Clère.

Le directeur gérant : H. Le Soudier.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Paris, 15 ma s 1886.

« Ne désespère pas, homme!... Quoi qu'il advienne,
Marche, le cœur rempli de foi, vers l'avenir.

« Des siècles disparus, garde le souvenir,
Français : ils te diront que ta race est ancienne,
Brave, vaillante, forte, et que son fier drapeau
A flotté, glorieux, dans bien des capitales.
Ils te diront aussi vingt époques fatales
Où l'ennemi vainqueur, la croyant au tombeau,
Morte à jamais, chanta, joyeux, ses funérailles.
Vivace, elle a toujours, étonnant l'univers,
Su restaurer ses forts, rebâtir ses murailles,
Refondre ses canons, et relever enfin
Sa tète, qu'on disait pour toujours abaissée.

« Ecoute ce conseil : — Garde dans ta pensée
Le souvenir fidèle, et l'espoir dans ton sein! »

Ces quelques vers, extraits d'un volume de **Poésies** signées du nom d'un simple instituteur de la Charente, M. Martial Besson, me laissent deviner un homme de cœur auquel je ne craindrais pas de confier l'éducation et l'instruction de mes enfants. En dehors des frais tableaux que déroule la plume du poète, des souvenirs touchants au milieu desquels sa pensée aime à revenir souvent, on sent un cœur plein de foi en l'avenir, un esprit que le pessimisme ambiant n'a pas encore touché et n'atteindra jamais.

Oh! certes, son œuvre est ingrate.

Leçon que l'on s'efforce en vain de rendre claire
A ses esprits bornés et lourds ; maigre salaire ;
Municipalité grincheuse ; enfant têtu,
Qui se plaint de son maître et dit qu'on l'a battu ;
Père farouche, auquel on ne peut faire entendre
Que son fils est coupable, et « qui va vous apprendre,
Morbleu! votre métier, Monsieur l'instituteur!... »

Bah ! si la tâche est rude, n'a-t-on pas les bois verts, la solitude, les sommets où l'on oublie la matérialité de la vie pour se lancer dans l'idéal.

« — Mais regardez donc à vos pieds ! s'écrie-t-on.

— A nos pieds ? mais l'idéal existe partout : Dieu, la Patrie, la Liberté, le Socialisme même, tout cela est de l'idéal, tout cela nous touche, nous étreint. L'idéal, c'est le mieux, et c'est ce que cherchent et chercheront sans cesse tous les hommes, philosophes, savants ou humbles filles des champs. »

Je lisais dernièrement le volume de M. Siméon Luce, **Jeanne d'Arc à Domrémy**, volume qu'il consacre, non pas à célébrer les hauts faits accomplis par l'héroïque bergère, mais bien à retracer les débuts de Jeanne dans la vie ; à faire ressortir, historiquement, ce que fut son enfance, son éducation jusqu'au moment où elle sort de son obscurité, à l'âge de dix-huit ans, pour avoir avec Charles VII la fameuse entrevue qui devait décider de la régénération de la patrie bien autrement mutilée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Eh bien, tout en suivant les laborieux efforts de M. Siméon Luce, s'aidant de tous les textes originaux qu'il a pu trouver, essayant de démêler la vérité de la légende, je me demandais comment il avait pu venir à la pensée de cette petite paysanne d'aller trouver un roi et de lui dire, presque mot à mot, ces paroles par lesquelles je commençais mon voyage de chroniqueur autour des livres :

« Ne désespère pas, ô roi !... quoi qu'il advienne,
Marche, le cœur rempli de foi . . . . »

— Elle entendait *ses voix* ! — Quelles *voix* ? Eh ! la voix de l'Idéal qui lui criait qu'avec la foi, une foi quelconque j'entends, rien n'est jamais perdu.

Bien des gens se vantent de ne croire à rien, et rejettent particulièrement l'idée de la divinité — Dieu est gênant parfois — mais qu'on le sache, une foi quelconque est une nécessité telle, qu'on a besoin de se dire fils de gorille pour ne pas laisser supposer à autrui que l'on aurait la sottise de s'affirmer l'œuvre directe de Dieu.

Pascal, après avoir parcouru le domaine des connaissances humaines, n'y avait rencontré qu'erreur et incertitude. Or un esprit comme le sien ne pouvait rester dans le doute, il avait besoin d'une croyance, de quelque chose de fixe, de bien assis ; il ne le trouva que dans le christianisme.

Les philosophes, Cousin en tête, prétendirent que Pascal se fit chrétien par scepticisme ou par peur du scepticisme, voilà, disent-ils, ce qui ressort de ses

Pensées. A mon sens, Pascal, comme tout le monde, quoique certains en disent, éprouvait ce besoin de foi inné chez l'homme, et il allait à la croyance qui lui paraissait, après hésitations. après étude, la plus logique.

M. Edouard Droz, docteur ès-lettres, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux, présentait dernièrement à la Sorbonne pour l'obtention de son grade universitaire, une **Etude sur le scepticisme de Pascal** considéré dans le livre de ses *Pensées*, étude ayant donné lieu à une discussion brillante entre le jeune professeur et les maîtres de la philosophie moderne. Ce travail a été imprimé et démontre à l'encontre de Cousin, que Pascal fut un contempteur, non pas de la raison mais de la philophie, ce qui est bien différent, et conclut que Pascal ne fut sceptique ni par la méthode ni par la doctrine.

« Historiquement, rien ne prouve que Pascal ait été sceptique, et je ne sais où Lange, l'historien du matérialisme, a pris ce qu'il dit : que, de son scepticisme primitif, Pascal passa à une foi fanatique. Laissant d'ailleurs les épithètes de côté, c'est dans un certain sens le contraire qu'il eût fallu dire. Avant de posséder la foi, Pascal reconnaissait par raison ce Dieu qu'il appelle le Dieu des philosophes. Du jour où il eut la foi, il connut par le cœur le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dans cet état, la philosophie ne pouvait lui être qu'inutile ou nuisible. Il l'abandonna avec joie et souvent même il en médit. Il ne renonça pas pour cela à juger certains témoignages instinctifs de la conscience et du cœur. Si l'on voulait, contre tout droit, le déclarer sceptique, sous prétexte qu'il méprisa la philosophie, ce scepticisme, commun à tous les chrétiens conséquents, suivit la foi, comme l'a expliqué Vinet, au lieu de la précéder, comme l'a prétendu Lange Mais ni avant ni après la foi aucun autre témoignage que les *Pensées* ne donne à soupçonner que Pascal fut un sceptique: or, de ce côté, nous nous sommes mis en assurance. Pascal n'a donc pas eu recours à la foi pour dompter son incrédulité et pour vivre en repos; comme si la foi était sous la main de qui veut la prendre! comme si les ouvrages de Pascal antérieurs à l'*Apologie* n'avaient pas un air bien plus dogmatique que les *Pensées*! Pascal philosophe ne douta pas; Pascal chrétien n'avait plus même à savoir ce que pouvait être le doute...

« Pascal n'a pas inventé la méthode morale qu'il a suivie. Il l'a trouvée toute formée chez les plus grands saints du christianisme, et l'emploi lui en a été recommandé par les lettres spirituelles de M. de Saint-Cyran, « qui, à l'imitation de saint Paul et de saint Augustin, a beaucoup plus suivi l'ordre du cœur qui est celui de la charité, que l'ordre de l'esprit, parce que son dessein, suivant Armand d'Andilly, n'a pas été tant d'instruire que d'échauffer l'âme. »

Passer du soi-disant scepticisme de Pascal au pessimisme de M. Paul Bourget, de l'étude philosophique au roman, pourrait paraître un saut périlleux, si les romans de l'auteur de l'*Irréparable* n'étaient pas des œuvres touchant de bien près à la philosophie.

Dans **Un Crime d'Amour**, M. Paul Bourget s'avance sur son chemin de Damas, il a trouvé la formule de sa foi : « — Et il éprouva qu'une chose venait de naître en lui, avec laquelle il pourrait toujours trouver des raisons de vivre et d'agir : la religion de la souffrance humaine. »

Ceci n'est rien autre chose que la religion de charité, la doctrine du Christ, et elle est tellement consolante que le pessimisme n'a plus de raison d'être, seulement, il faut plaire à sa clientèle, et M. Paul Bourget en a une qui adore le livre faisant une tristesse dans l'âme, un point d'interrogation jeté comme une larme sur un cercueil. C'est très joli, très doux, et les femmes sentimentales doivent raffoler de ces œuvres qui laissent croire qu'elles ont prouvé quelque chose, lorsqu'elles n'ont rien prouvé du tout.

Jamais nous ne tomberons en extase devant un livre qui raconte qu'un amant doit prendre au sérieux l'amour d'une femme adultère, d'une femme qui, le lendemain du jour où ledit amant se fatigue de son amour, se livre, par vengeance de l'abandon à un individu quelconque. Je sais bien qu'il y a des circonstances atténuantes, seulement on en abuse un peu trop, comme à la Cour d'assises.

A écouter les héroïnes de M. Bourget, il semblerait qu'elles sont plus vertueuses que les honnêtes femmes. Quant au mari, quant à l'honneur des familles, cela est de trop peu d'importance pour mériter l'intérêt du pessimisme. Ah ! que nous préférons, lorsqu'il s'agit d'adultère, les petites études comme celles de Catulle Mendès, **Toutes les Amoureuses** ; avec cet écrivain, il n'y a pas de surprise. Il nous montre sans voiles le caractère et... le galbe de ses héroïnes ; s'il leur donne raison, — Catulle Mendès est très indulgent pour les pécheresses, — il le fait en dix pages, sans tourner des yeux blancs ni pencher la tête vers le sol comme une fleur assoiffée ; s'il leur donne raison, disons-nous, il ne s'éternise pas en longues phrases mourantes, et sa petite étude : *Objections*, nous instruit bien plus sur la raison des choses, que les trois cents pages du volume de M. Bourget.

Ah ! nous ne disons pas que l'auteur d'*Un Crime d'amour* n'a pas de talent, — qui n'en a pas en ce temps d'instruction ? — M. Catulle Mendès n'en manque pas non plus, pensons-nous ; seulement les petites études croustillantes de

celui-ci sont peut-être moins dangereuses que les interminables et larmoyantes pages de M. Bourget qui, cependant, pourrait bien finir un jour dans la peau d'un académicien.

Voici, par exemple, M. Antoine Albalat, un écrivain qui certes ne manque pas de mérite. Eh bien ! qu'a-t-il exposé dans son roman, **La Faute d'une Mère** ? Absolument ce que M. Paul Bourget nous a dépeint dans *Un Crime d'amour*. Seulement, les milieux sont changés, et les héroïnes de l'un et l'autre roman, ni plus ni moins coupables, n'étant pas nées dans le même monde, agissent différemment, moralement s'entend. Mais, tout à l'heure, M. Bourget faisait l'apologie de cette Mme Alfred Chazel ; M. Antoine Albalat fait, lui, l'apologie du mari. — Ah ! mesdames, vos maris ne sont pas assez beaux ! Ah ! ils ne sont pas assez riches ! Eh bien ! ils ont au moins ce grand avantage sur vous et vos amants, d'avoir du cœur. Non pas ce cœur faux, ces sentiments coupables qui naissent dans les rêveries des lectrices de Mme Cottin ou de M. Bourget, mais ce cœur loyal, ces sentiments purs et nobles que l'on peut étaler au grand jour.

Dans le livre de M. Antoine Albalat, c'est le mari, c'est l'enfant qui triomphent de la femme coupable.

Chez M. Bourget, toutes les larmes, tout l'attachement, l'intérêt des lectrices sont réservés à « l'Incomprise. »

A en croire les romanciers sensibles, la femme serait un être absolument parfait et inoffensif, sacrifié aux ambitions des familles et se laissant marier avec la même résignation caractérisant le mouton qui se rend à l'abattoir. Nous autres, qui connaissons la vie et la jugeons autrement qu'avec notre imagination, nous estimons que les filles à marier possèdent bec et ongles et savent fort bien se défendre. Pour une qui sera peut-être contrariée dans quelque amour sincère, mille autres n'ignorent pas ce qu'elles font en prenant un mari qu'elles choisissent le plus riche possible, sans que papa et maman aient grand besoin d'insister. Du mari, elles se soucient comme un poisson d'une pomme ; la seule chose qui les touche c'est de ne pas rester fille, parce que c'est ridicule aux yeux des amies, c'est d'avoir une toilette, de recevoir des cadeaux et de porter des diamants.

Paul Mahalin, qui a écrit nombre de romans d'aventures, et qui s'est, sans doute, aperçu que les « Bourgetistes » étaient aujourd'hui plus nombreux que les amis des grands coups d'épée, a laissé là feutres, capes et dagues, et, ne pouvant se décider à se lancer dans la phraséologie sentimentale — : « Elle se

promenait dans sa chambre de long en large comme une bête en cage, et toujours, comme à un imbrisable mur, elle se heurtait à cette idée : — A quoi bon avoir aimé ? A quoi bon ? Ah ! mensonge ! mensonge ! mensonge ! » — Eh bien ! non. Paul Mahalin ne pouvait écrire des phrases comme celles que nous venons de citer, et parler « d'imbrisables murs », lui, dont les héros ne connaissaient rien d'imbrisable. Il s'est lancé avec un entrain diabolique dans le croquis parisien, et les types enlevés d'un coup de crayon que nous trouvons dansant une ronde folle dans son dernier livre, **Mesdames de Cœur-Volant**, reposent un peu du pessimisme véritablement trop envahissant. Pour faire connaître et apprécier Paul Mahalin, nouvelle manière, je crois devoir donner ici une petite étude dans laquelle la vérité ressort en traits saillants de la fantaisie.

O Hyménée. — Le samedi est le jour de la semaine où l'on se marie le plus généralement à Paris : sans doute, parce que c'est la veille du dimanche, où l'on n'a rien à faire qu'à se reposer, — si tant est qu'on ait fatigué.

Dès matines, circulent par la rue des fiacres à la caisse soigneusement nettoyée, dont les chevaux blancs ont des guides blanches et des nœuds de ruban de même couleur aux œillères.

Cette « livrée » se reproduit à la boutonnière du cocher.

Celui-ci, ganté de coton, a la mine avenante d'un épicurien qui flaire dans le vent la bombance, l'aubaine, les belles dames en toilette qui rempliront son véhicule de bonnes odeurs de chair fraîche, de poudre de riz et de bouquets.

Cette perspective ne contribue pas peu à atténuer, sur sa physionomie, ce cachet de férocité qui fait que l'on hésite, le soir, à se hasarder en sa compagnie dans les banlieues écartées et désertes, à moins d'avoir au fond de la poche un revolver de fort calibre ou un *bowie-knife* à lame empoisonnée.

Sur les trottoirs, en face de certaines maisons, des groupes s'amassent : vous retrouveriez là toutes les portières circonvoisines, appuyées sur le manche à balai qu'elles enfourchent, la nuit, pour se rendre au sabbat, — des flâneurs, des gavroches, des *trottins* de modiste et de couturière, et cet éternel gâte-sauce portant sur sa tête, dans une manne, le vol-au-vent que l'on attend pour se mettre à table quelque part.

Il s'agit de « discuter » la mariée.

Elle paraît et s'engouffre dans la voiture avec toute sorte de petits cris effarouchés...

C'est un nuage de blancheur qui marche dans un sillage de froufrous et de parfums...

Exclamations, commentaires, controverses.

Les vieilles dames à chapeau caricatural, à catarrhe et à toutous, qui, d'aventure, se trouvent dans l'assistance, étouffent un soupir sous leur châle démodé et essuient les verres de leurs lunettes qu'une larme est venue mouiller. Elles se revoient, à cinquante ans de distance, parées des mêmes atours, jeunes, jolies, admirées, aimées ! Ah ! la mélancolique chanson de Désaugiers :

Vous étiez en satin blanc,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en !

A la mairie, dans la salle affectée *ad hoc*, — avec son buste de la République et sa table exhaussée sur un petit degré, — les garçons de bureau alignent sur des banquettes les différentes noces qui se regardent de travers et en dessous. On s'épluche réciproquement, on chuchote, on ricane sous cape. Puis, tout à coup, un effrayant silence se fait.

C'est l'officier de l'état civil qui est entré, ceint de son écharpe et suivi de son secrétaire, la plume à l'oreille et le gros registre sous le bras.

La cérémonie commence.

Ceux des couples qui pensent, en ce moment, que la loi sur le divorce peut être rapportée, — et qu'elle le sera sans doute un jour, — n'entendent point la lecture du Code sans une certaine émotion. D'autres demeurent atterrés ou impassibles. Il y en a qui ont envie de rire ou de pleurer ! Quelques-uns blaguent franchement l'autorité municipale....

Le maire, à un marié :

« Népomucène Filandreux, consentez-vous à prendre pour épouse Pélagie Brindoseille, ici présente ? »

Népomucène Filandreux, qui est de l'école de Mes-Bottes :

« Coquin de sort ! si je n'en voulais pas, mon magistrat, qu'est-ce que je ferais devant votre comptoir ? »

Affluence de curieux sous le porche de l'église.

Le tapis tendu sur les marches de celle-ci ; le suisse qui frappe les dalles de sa hallebarde ; l'autel resplendissant de fleurs, de cierges et de dorures ; le chant de triomphe des orgues ; les vapeurs flottantes de l'encens ; les invités en tenue de gala ; les fillettes dont le cœur palpite sous la guimpe ; les grands parents émus ; la satisfaction du rêve réalisé émparadisant le visage des époux, — tout cela se combine pour donner des velléités de mariage aux esprits les plus endurcis dans le célibat.

Une aimable personne qui vient de faire débuter avec succès quatre robes au Palais-Royal, s'écriait, à la vue d'une noce :

« Mon Dieu, que c'est gentil un mariage *pour de vrai*. Je serais bien contente de me marier aussi !...

— Qui vous en empêche ? demanda quelqu'un.

— C'est que je suis très difficile : il me faudrait un gentilhomme, beau, noble, spirituel, accompli, — avec cent mille livres de rente.

— Vraiment.

— Alors seulement je consentirais à l'épouser, — et même je crois que je resterais longtemps sans le quitter. »

Après le *bouillon de la mariée*, ou collation qui suit la sortie de l'église, promenade obligée au bois de Boulogne. Trente noces à la queue leu-leu, faisant le tour du lac. Station inévitable au café de la Cascade pour l'apéritif de rigueur. Là, tout le monde se mêle, se brouille, se confond. Il n'est pas rare d'entendre une mariée questionner :

« Maman, où est donc mon époux ?... C'est celui-ci, n'est-ce pas ?... Le petit blond ?

— Mais non, ma chère enfant. Je crois bien que tu te trompes. Ce doit-être celui-là, au contraire : le grand brun.

Chez les prolétaires, après avoir « cassé une croûte » à l'issue du *conjungo vos*, on se *balade* un peu partout, en attendant l'heure de manger la soupe : deux par deux, bras dessus, bras dessous, à la file, — il ne manque en tête que le *violonneux* ou le *cornemuseux* rustique, — les messieurs fumant leur pipe où leur cigare, les dames commençant à maudire leur corset...

On a vu des noces d'ouvriers aller visiter la tombe des quatre sergents de la Rochelle.

D'autres entrent à la morgue *pour se mettre en train*. Tenez pour certain que si l'on guillotinait le samedi dans l'après-midi, il y aurait autour de l'échafaud, sous les rouges éclaboussures du couperet, nombre de robes de mousseline nuptiales et de couronnes de fleurs d'oranger !

A cinq heures le couvert est mis : devant chaque convive, serviette en bonnet d'évêque, avec le petit pain fourré dedans ; serviette en éventail devant les époux ; le bouquet de la mariée au milieu de la table. Menu qui varie de trois francs à cinq louis : il y a des suppléments. Propos salés comme l'addition. On chante au dessert. Un monsieur obtient toujours un grand succès dans l'*Écu de France*, de Vatout.

Après le champagne — ou le vin cacheté — on danse au piano, au quatuor, ou simplement à l'orgue de barbarie. Les amis *rappliquent* souvent ; il y a plusieures noces dans le même restaurant. Alors arrivent des qui-proquos exploités par le Vaudeville :

« Tiens ! vous êtes donc aussi un invité des Chamouillard !

— Pas du tout. Je ne les connais pas. Je suis ici chez les Charençon. »

Un troisième quidam survenant :

« Pardon, messieurs, vous êtes chez les Charentonneau ?

Il est minuit. La maman de la mariée l'enveloppe de son châle ou de sa pelisse. Le marié boutonne son paletot ou endosse son pardessus...

Et pendant qu'ils descendent l'escalier pour gagner le fiacre qui les attend ou qu'ils se prennent par le bras pour franchir le seuil de la guinguette ; pendant que « les gens de la noce » se trémoussent là-haut où là-bas ; pendant que la mère sanglotte ou que le père se mouche d'attendrissement, — car c'est l'instant des effusions, des embrassades et des harangues...

Moi, je me rappelle Nonancourt, dans la farce immortelle du *Chapeau de paille d'Italie*...

Je le revois avec son myrte et je l'entends pousser ce cri du cœur, avec ce geste et cet accent dont Grassot a emporté le secret dans la tombe : *gnouf*, *gnouf*, *gnouf* ; c'est un moment bien douloureux pour une famille, que celui où elle se débarrasse de ses enfants !

Ces esquisses de la vie parisienne sont fort joliment tournées, et elles offrent une variété d'études des plus sérieuses sous leur petit air badin.

Dans son livre, **le Pays des roublards**, M. Alfred Sirven fait défiler sous les yeux de ses lecteurs une collection d'individualités sans scrupules, s'enrichissant ou simplement vivant de l'exploitation de la jobarderie parisienne. Car il ne faut pas s'y tromper, rien n'est plus facile que de vivre à Paris aux dépens des autres tout en se faisant passer pour un bienfaiteur et, chose curieuse, les dupés sont souvent ceux-là qui font la réputation de celui qui a exploité leurs vices ou leur misère.

Cruelles sont les constatations de M. Alfred Sirven ; les milieux qu'il nous fait connaître sont remplis de chausse-trappes et sentent le vice à plein nez, mais hélas ! l'auteur n'a rien exagéré : ce qu'il raconte donne une triste idée de notre pauvre humanité !

Oh ! oui, il faut se défier à Paris, ne se lier et ne s'engager qu'à bon escient,

et nous croyons bien que telle doit être la vérité qui se doit tirer du nouveau volume d'Hector Malot, **Baccara**.

Chose assez curieuse, il semble que l'habile romancier ait connu, au moment où il commençait son étude sur les cercles, le scandale tout récent qui vient d'obliger un député fort honorable à donner sa démission de président de ces réunions où des escrocs compromettent des gens honnêtes, et le fait divers que tout le monde lisait il y a quelques jours dans tous les journaux, pourrait être exactement l'analyse du livre de M. Malot écrit avant que les faits tant commentés par l'opinion publique aient été révélés.

Sur les cercles, notre opinion est faite ; ils ne sont pour la plupart que des réunions de joueurs dont la grande majorité sont de très honnêtes gens, autant que l'on peut se dire honnête lorsque, sur une carte, on risque la position de toute une famille. Mais les escrocs se glissent parfois dans la meilleure société, et alors on devine ce qui peut arriver.

M. Hector Malot a écrit un excellent livre de haute moralité en dévoilant à quelles embûches un grand fabricant, député et homme d'honneur, s'est vu engrener avec les meilleures intentions du monde, et comment il a payé de sa vie l'erreur d'avoir été trop confiant.

A propos de l'œuvre de Joséphin Péladan, *La Décadence latine*, et du premier volume de cette éthopée, *Le Vice suprême*, un autre que moi a dit tout le bien qu'il pensait, et nos lecteurs peuvent trouver cette appréciation dans la collection de nos volumes.

La seconde partie de cet ouvrage, **Curieuse!** n'a pas moins de valeur que la première. On sent chez cet écrivain savant un dédain profond pour la société moderne qui se livre aux appétits sensuels et fuit les infinies béatitudes des satisfactions spirituelles.

Joséphin Péladan n'écrit pas pour les lecteurs de romans à la mode, et nous croyons même que ceux-ci ne comprendraient ni son style ni la haute portée philosophique et morale de son œuvre qu'ils prendraient presque pour de l'immoralité. — *Curieuse!* est une de ces études que l'on doit lire avec recueillement et méditer sans s'effrayer de quelques audaces ; il faut avoir une certaine maturité dans l'esprit pour apprécier la pensée de l'ouvrage, pensée qui n'est autre que celle-ci : tirer le pur de l'impur. Cependant nous n'hésitons pas à reprocher à l'auteur d'avoir mis sa personnalité beaucoup trop en avant dans les derniers chapitres de son livre et de méconnaître le devoir incombant à chaque citoyen de défendre la Patrie.

Un livre repose de l'autre, et je ne connais pas d'ouvrage qui, comme style et comme manière, soit plus l'antithèse de celui dont nous venons de parler, que **Passé et Présent,** signé de M. Xavier Marmier. L'aimable académicien conduit ses lecteurs avec une bonhomie charmante un peu dans tous les coins du monde. Dans son style clair et sans recherche de l'effet, il leur raconte mille histoires ou légendes ; il leur peint les beautés de la nature, non sans y mêler une pointe de fine critique à l'occasion. Voyager avec un guide aussi érudit est une bonne fortune dont nous voulons faire jouir nos lecteurs, trouvant qu'un plaisir partagé est doublé de valeur.

M. Xavier Marmier a vu déjà passer un demi-siècle et, en considérant les changements qui se sont produits dans le caractère de notre nation, ainsi que le bouleversement amené en toutes choses par les besoins nouveaux qui se sont créés, il se demande si véritablement il y a eu progrès ou bien s'il n'y a pas lieu, au contraire, de ne pas se féliciter d'avoir renoncé à la simplicité de la vie d'autrefois.

Un Village d'autrefois. — Nous vivons en un temps de progrès. C'est sûr, Nos journaux souvent le disent, et la plupart de nos députés l'affirment à haute voix.

Ce progrès de notre chère France a été, pendant une longue suite de siècles, très lent, très faible, parfois à peine visible. Il y avait, en nos pauvres temps de monarchie, des rois fort éclairés, et, sous le règne de ces rois, des hommes de génie dont on admirait les œuvres dans le monde entier.

Mais ce n'était pas le progrès.

Il est éclos, il s'est épanoui au souffle de la Révolution, en 1789, ce salutaire progrès par lequel l'humanité doit être régénérée,

Alors les hommes, si longtemps esclaves, ont pris possession de leurs droits et, par un miraculeux rapprochement, sont tous devenus égaux l'un de l'autre, tous frères.

Dans ce touchant accord, on a beaucoup pillé, saccagé, brûlé, noyé, fusillé et guillotiné. Mais tout cela seulement pour mieux faire voir la générosité patriotique et constituer plus fortement l'universelle fraternité.

Ensuite le progrès, qui était en si bonne voie, a été brutalement comprimé par le conquérant de l'Europe, qui, dans l'éclat de sa gloire, n'avait pas, le malheureux, le moindre respect pour la liberté de la presse, cette incroyable invention des peuples modernes.

Le progrès s'est alangui sous le poids des idées rétrogrades de la Restauration. En 1830, il a été quelque peu ravivé par le soleil de Juillet. En 1848, il a pris un nouvel essor, puis un autre en 1870.

Voltaire, au déclin de sa vie, s'écriait avec l'enthousiasme du prophète : « Oh ! mes amis, nos neveux seront heureux. Ils verront de belles choses ! »

Oui, bon Voltaire, nous devons nous estimer heureux : nous avons vu vraiment de belles choses, et, si nous continuons à nous bien conduire, nous en verrons d'autres peut-être encore plus belles.

Le vieillard cependant ne fixe guère ses regards sur l'avenir, et, si agréable que soit le présent, il n'y est point entièrement attaché. Il se complaît dans ses réminiscences et retourne volontiers vers le passé.

C'est ainsi que je retourne vers le temps de ma jeunesse, dans les montagnes de Franche-Comté, à Pontarlier, ma ville natale, la plus jolie, sans aucun doute, la plus attrayante petite ville de France.

Près de là est un village nommé Prébois, auquel je suis attaché par le souvenir de mes vacances d'écolier.

L'affection que je lui garde ne m'engagera point à en faire une image poétique, une imitation des églogues de Théocrite ou de Virgile, des bergeries de Racan, des idylles sentimentales de Florian ou de Gesner.

Je ne puis essayer non plus de retracer un tableau de la vie rurale, comme MM. de Ribbe et Babeau l'ont fait récemment dans leurs excellents livres : *La Vie domestique*, *la Famille*, et ce dernier dans le *Village sous l'ancien régime*, etc.

Je voudrais seulement décrire Prébois tel que je l'ai connu avant nos nouveaux progrès, avant nos quatre dernières révolutions.

Un gros village, dans une vaste plaine sillonnée par un ruisseau, dominée par une des cîmes du Jura.

Il possède une forêt dont on fait des coupes régulières pour solder les dépenses de la commune, et dont chaque année l'affouage est réparti entre tous les ménages. Il possède des prés communaux où chaque habitant peut faire paître gratuitement son bétail. De côté et d'autre, sur un assez long espace, s'étendent ses cultures.

M. Mistral, l'illustre auteur de Mireille, a fait une charmante description d'un village agricole de la Provence (*Les Iles d'or*).

Le village de Prébois est essentiellement agricole, et, à voir l'extension de son domaine, on pourrait le croire riche. Mais ses champs ne sont point vivifiés par le soleil du Midi, sa couche de terre végétale n'a point soixante pieds de profondeur, comme celle de la vallée du Mississipi.

Elle est dure à cultiver, cette terre des montagnes, et peu féconde. Pour en tirer quelques gerbes d'orge ou d'avoine, quelques sacs de pommes de terre, quelques brassées de lin ou de chanvre, ah ! comme il faut labourer, fumer, herser, sarcler !

En travaillant ainsi chaque jour, le paysan met son argent, ses peines, son temps à la loterie, la plus humble, la plus honnête et la plus accidentelle des loteries. Nul budget d'or en perspective, nul amas de billets de banque comme au tirage des sociétés financières, et par les gelées subites, les vents orageux, les pluies, par quelque propagation d'horribles insectes, toutes les récoltes peuvent être délabrées, toutes les plus légitimes espérances anéanties !

Non, il n'est pas riche, le laboureur de Prébois. Mais si simples sont ses habitudes, si modérés ses besoins, si loin de lui les dangereuses tentations !

Voulez-vous visiter une maison de ce village d'autrefois, une des plus importantes : La voici ! Pas un agent officiel n'en a réglé l'alignement, pas un habile architecte n'en a dessiné la façade. Elle est construite dans la forme la plus agreste, selon les vieilles coutumes, la base en maçonnerie, le reste en planches ; la toiture en épais bardeaux taillés avec la hache dans des tiges de sapins. D'un côté, la grange et les écuries ; de l'autre, l'habitation, une cuisine dont la cheminée occupe, comme dans les châlets suisses, à peu près toute l'étendue, quelques chambres blanchies à la chaux, et le *poële* qui est la pièce principale, la salle d'honneur.

Dans cette maison, aucun objet de luxe ; mais un solide ameublement, la vaisselle en faïence épaisse, les chaises, les tables, les armoires en bois massif, un rideau de coton à chaque fenêtre, de grands rideaux de serge verte à l'alcôve où est le lit du père et de la mère.

Dans cette maison, les aliments ne sont ni recherchés ni variés ; des pommes de terre, du petit lait, de grosses soupes de légumes, du pain dur comme le biscuit de mer ou le *Knackbrœd* de Suède.

Ainsi que la nourriture et le mobilier, simples sont les vêtements. Nulle exhibition de fins draps, ni de dentelles, ni de mousseline ; mais de fortes étoffes en laine ou en fil, tissées et teintes dans le village même.

Dans cette maison, maîtres et valets, tout le jour, chacun a sa besogne, qui dans les champs ou dans les bois, qui à l'étable ou au grenier. Le soir, quand les garçons ont remisé dans le hangar la charrue ou le tombereau, abreuvé les bestiaux, garni les râteliers, ils se réunissent dans la cuisine autour de la cheminée, et là parfois travaillent encore à façonner ou à réparer quelque instrument agricole.

Les femmes, assises dans le même cercle, travaillent aussi : Les unes tricotent ; les autres taillent le chanvre ou filent. Il en est qui connaissent la chanson des *Quenouilles,* dont M. Max Buchon, le poète franc-comtois, a publié une jolie version, et elles la chantent d'une voix timide avec un doux accent :

A ta quenouille au ruban blanc,
File, file, pour ton galant,
La chemise à plis qu'il mettra
Bientôt quand il t'épousera.

A ta quenouille au ruban bleu,
File, en priant bien le bon Dieu,
L'aube du vieux prêtre béni
Qui vous dira : Je vous unis.

A ta quenouille au ruban vert,
File la nappe à cent couverts,
Sur laquelle de si bon cœur.
Nous boirons à votre bonheur.

A ta quenouille au ruban gris,
File, file les draps de lit,
Pour la chambrette dont vous seuls,
Lui et toi, passerez le seuil.

A ta quenouille au ruban d'or,
File toujours et file encor.
Les béguins, langes et maillots.
Pour ton gros premier poupenot.

A ta quenouille au ruban roux,
File un mouchoir de chanvre doux,
Qui servira pour essuyer
Tes yeux quand ils voudront pleurer.

A ta quenouille au ruban noir,
File, sans trop te laisser voir,
Le linceul dont, quand tu mourras,
L'un de nous t'enveloppera.

Quelquefois une voisine, une bonne vieille femme, vient s'asseoir devant le feu de sapins pétillant, et raconte les traditions qu'elle a apprises dans son enfance, les légendes de saints qui les premiers ont pénétré dans ces forêts remplies d'animaux terribles, puis les histoires de sorcellerie et de féerie dont personne ne peut mettre en doute la parfaite authenticité.

Quelquefois apparaît le colporteur; c'est un événement. Il détache de ses épaules sa caisse ambulante, la pose sur une table et en étale les richesse aux regards éblouis. On y voit des objets d'un usage journalier : boîtes d'aiguilles

et d'épingles, ciseaux et couteaux, diverses choses de fantaisie, des fichus en soie et des bagues qui font rêver, des livres d'instruction élémentaire et de piété, puis des recueils de contes populaires publiés par les frères Dekker, de Montbéliard, ces bienfaiteurs de l'enfance. A l'une de ces admirables exhibitions du colporteur, avec mes finances d'écolier, j'ai acheté, pour quelques sols, l'*Histoire du Petit Poucet*, que je n'avais pas encore lue, une brochure imprimée sur un gros papier gris, avec une gravure à gros traits représentant l'ogre formidable endormi sur un roc et le vaillant petit qui lui tire ses bottes de sept lieues.

Pour quelques sols, quelle émotion, quel trésor!

Dans ma longue vie de bibliophile, ai-je jamais fait une meilleure emplette?

A ces mêmes soirées quelquefois aussi arrive un mendiant. Il n'a pas eu besoin de frapper à la porte, elle est ouverte comme celles de nos salutaires hospitalités de nuit. « Salut à celui qui donne, dit le *Havamal* d'Odin, le dieu scandinave. Il a besoin de feu, celui qui entre les genoux gelés. Il a besoin de nourriture et de vêtements, celui qui a traversé les montagnes. »

Dans le village de Prébois, le mendiant a sa place au coin du feu. Une des femmes de la maison lui servira une bonne *écuellée* de soupe. Une autre réparera ses vêtements, si on ne peut lui en donner de meilleurs. Il couchera dans la grange sur un chaud amas de foin et ne partira pas sans qu'on lui mette quelque chose dans sa besace.

Grâce à leurs habitudes de travail, d'ordre et de sobriété, les gens de mon village d'autrefois ont l'heureuse aisance par laquelle on est affranchi du souci matériel. Ils n'auront point l'honneur d'être comptés au nombre des capitalistes, mais ils n'auront point de dettes. Ils ignorent les inquiétudes du billet à ordre, les angoisses du protêt. Jamais ils n'ont vu la main de l'huissier armée d'une assignation.

Si pour ces travailleurs le régime de la semaine est parfois un peu dur, ils ont les joies du dimanche et des autres fêtes de l'année.

Le dimanche, il peuvent entonner l'hymne catholique des paysans de la Carniole :

Quand l'aurore renaît avec sa robe blanche,
La cloche dans les airs chante son chant pieux;
Sonnez, cloches du temple, annoncez le dimanche,
Sonnez pour le vieillard et pour l'enfant joyeux.

Dès le matin, dans le village, tout le monde est en grande toilette, les hommes avec leurs habits de droguet et leurs guêtres en cuir, les femmes avec

leur robe de toile ou de serge, leur tablier surmonté de sa *bavette*, au col un ruban auquel est suspendue une croix, et sur la tête le *touquet*, c'est-à-dire une espèce de calotte en velours noir, traversé par une épingle d'argent.

Au premier son de la cloche on se dirige vers l'église.

Au retour de la messe on se met à table, le père et la mère au milieu, et, de chaque côté, les enfants, qu'on appelle dans le patois du pays les *raitotes*, les petites souris qui grignotent, puis les domestiques, qui justifient le vieux proverbe franc-comtois : *Lou bon maitrot fa lou bon valot.*

Quelle table ! quel festin ! Un bouillon dont l'arôme parfume toute la salle, une énorme pièce de bœuf, du lard, des choux, et deux belles bouteilles de vin.

Les Grimod de la Reynière, les Beschoux, les Brillat-Savarin, les plus illustres gourmands n'ont jamais rien savouré de pareil.

Après ce repas somptueux, on retourne à l'église pour entendre les vêpres ; puis, loisir complet. Les jeunes filles se promènent dans les jardins, les garçons jouent aux quilles ; les vieillards, assis sur un banc, s'entretiennent des apparences de la récolte ou des affaires de la commune. Ils ne lisent point les journaux et ne se croient point appelés à diriger les événements politiques de l'Europe.

A Noël, trois jeunes gens, représentant les trois mages vont le soir, avec une étoile en papier doré et une lanterne, chanter de maison en maison les vieux *noée* composés en patois de la montagne par un modeste poète qui n'y a pas mis son nom. Puis les cloches sonnent, et, malgré la neige et le froid, toutes les familles se rendent dévotement à la messe de minuit.

En rentrant au logis, avant de se s'asseoir à la table du *réveillon* chacun se dirige vers la cheminée où est l'énorme tronche de Noël. L'enfant Jésus a mis ses présents sous cette tige de sapin. Alors les bonnes surprises et les heureuses exclamations à la vue des belles choses que successivement on découvre : des mouchoirs et des cravates si finement ourlés, des bas auxquels nulle maille ne manque, des bonnets que les modistes de la ville ne pourraient si bien faire, des tabliers qui feraient honneur à des princesses, et des noix, des pommes, des galettes de pur froment pour les petits. L'Enfant Jésus connaît tous les gens de la maison et n'oublie personne.

A la Fête-Dieu, la façade de chaque habitation près de laquelle passera la procession est revêtue de tentures blanches, et le sentier parsemé de ramilles de sapin. Les jeunes filles travaillent avec ardeur à élever des reposoirs. Heureuse celle qui pour orner le sien trouve les plus belles fleurs et les plus brillantes étoffes !

Mais c'est à la fête patronale que l'on voit des prodiges. Alors tout ce qu'il y a de fine farine, de beurre et d'œufs dans les ménages est employé à pétrir des brioches et des gâteaux. De toutes les cheminées sortent des tourbillons de fumée, tous les fours sont chauffés, tous les tournebroches sont en mouvement.

La veille du bienheureux jour, tout le village est en émoi. A chaque instant, de nouveaux cris de joie et de nouveaux événements. Ce sont des cohortes de parents et d'amis qui viennent de plusieurs lieues de distance s'associer aux joies de cette fête. C'est le boucher du chef-lieu de canton qui s'avance d'un air grave, conduisant des veaux et des moutons qu'il va immoler. C'est la musique attendue avec impatience, une clarinette, un violon et un cornet à piston qui, toute l'année, pour un minime salaire, vont de village en village jouer des valses et des contredanses.

Dans l'enceinte où résonne cette mélodieuse musique, il y a de douces causeries et de vigoureux serrements de main. Bientôt l'autorité des parents sanctionnera les vœux des amoureux et l'on célèbrera un beau mariage. Le jeune couple sera conduit à la mairie et à l'église par de nombreux amis qui feront retentir l'air de leurs coups de pistolet et de leurs acclamations. De tout côté on se rassemblera pour voir passer la dot de la mariée, un grand char attelé de deux bœufs ; sur ce char : une gerbe de blé, indice du travail agricole, une quenouille, indice du travail domestique, un beau buffet en noyer rempli d'une quadruple rangée de linge qui doit rappeler de doux souvenirs à celle qui l'emporte dans sa nouvelle demeure. Ce linge superbe a été fait avec le chanvre et le lin récoltés dans le domaine paternel et filés au logis en de nombreuses veillées. Il a été blanchi par la rosée, et séché au soleil dans l'enclos de la maison.

D'événements en événements les années s'écoulent, et nul habitant de Prébois ne songe, comme l'aventurier de La Fontaine, à s'en aller courir après la fortune. Le jeune homme enlevé par la conscription, conduit dans quelque grande ville, n'a pas la moindre idée de rester là après son temps de service : il n'aspire qu'à retourner à son pays natal. Toutes les familles de Prébois sont si unies, qu'à la mort du père et de la mère on ne songe point à partager leur succession. Les enfants continuent à vivre sous le même toit et à cultiver ensemble leur domaine.

A ces sentiments de famille se joint le sentiment religieux, très intense, très sincère, sans le plus léger doute, la foi naïve du charbonnier.

« Que crois-tu ? — Je crois ce que croit l'Église. — Et qu'est-ce que croit l'Église ? — Ce que je crois. »

*

A une telle déclaration, il n'y a rien à répliquer.

Un soir, à Florence, une foule nombreuse était réunie sur la grande place. On entend tinter l'*Ave Maria.* Aussitôt tous les entretiens sont interrompus, et dans un profond silence tous les front s'inclinent. Deux hommes seulement restent debout, le chapeau sur la tête. C'étaient deux Français qui se reconnaissaient et depuis plusieurs jours se cherchaient. Les braves gens de Prébois ne pourraient se rencontrer dans cette attitude de libres penseurs.

Dès leur enfance ils ont appris à aimer les pratiques religieuses. Les fêtes qu'ils célèbrent dans le cours de l'année sont des fêtes religieuses, et leur vie journalière est réglée par la cloche de l'église. A l'*Angelus* du matin, le réveil ; à l'*Angelus* de midi, le dîner ; à l'*Angelus* du soir, le repos.

Le curé est, à leurs yeux, un grand personnage, bien au-dessus du maire et du notaire de la commune, voire des premiers fonctionnaires de l'arrondissement.

Il est non seulement le directeur des âmes, mais le sage conseiller que l'on invoque dans les affaires temporelles. Il est appelé à résoudre des questions litigieuses. Il apaise paternellement les colères, il empêche, par sa douce intervention, beaucoup de procès.

Le maître d'école est un de ses fidèles auxiliaires. A la tâche assidue qu'il accomplit près de ses élèves, il joint l'office de chantre à l'église et de sacristain. On dit aujourd'hui que ces deux emplois sont indignes d'un instituteur. Celui que j'ai connu, il y a soixante ans, à Prébois, n'avait point du tout cette idée. Au contraire, il se glorifiait même de sonner les cloches mieux que personne. Il avait la candide satisfaction d'un ancien sacristain de Rouen, devant lequel on parlait avec enthousiasme d'un sermon de Bourdaloue : « Ce sermon-là, s'écria fièrement le brave homme, c'est moi, monsieur, qui l'ai sonné ! » Les enfants de Prébois aimaient ce maître d'école, et les parents se plaisaient à lui témoigner leur estime. Son humble enseignement n'a pas produit des hommes qui gouvernent les empires, mais beaucoup de braves gens qui maintiennent le bon ordre dans leurs maisons, et, si l'ordre était dans chaque maison, a dit un philosophe, l'ordre serait dans l'État.

Les pieuses populations des montagnes de Franche-Comté furent bien affligées quand le régime de la Terreur ferma les églises et proscrivit les prêtres. La plupart de ces innocents persécutés se retirèrent en Suisse, principalement dans le canton de Fribourg. Ils vivaient là pauvrement. Un grand nombre n'avaient d'autre moyen d'existence que le produit d'un travail manuel. Mais là ils n'étaient pas très éloignés de leur paroisse, et, à l'appel d'un malade ou d'un affligé, ils y retournaient.

J'ai encore vu à Prébois, dans plusieurs granges, la cachette du généreux curé, qui venait au péril de sa vie accomplir un des devoirs de son sacerdoce. Le paysan qui, en le recevant sous son toit, s'exposait au même péril, s'en allait d'un air indifférent à travers le village. A chaque personne qu'il rencontrait. et dont il connaissait les dispositions, il disait un mot, il faisait un signe. C'était compris.

Le lendemain, avant l'aube, de la plupart des maisons sortaient en silence des hommes et des femmes qui se dispersaient de côté et d'autre, cheminaient isolément et se rejoignaient au fond des bois.

Là était le prêtre, qui leur tendait la main, parlait aux uns de leurs espérances, aux autres de leurs anxiétés, consolait, conseillait, encourageait. Puis tous tombaient à genoux. Il priait avec eux, il leur donnait sa bénédiction et reprenait le chemin de l'exil.

S'il y avait alors un surcroît de danger, quelques vigoureux garçons demandaient à accompagner le vénéré proscrit. Ils connaissaient les chemins périlleux, s'arrêtaient le jour dans quelque châlet isolé, se glissaient la nuit, comme des contrebandiers, dans les défilés des montagnes et, après avoir passé la frontière, revenaient au village annoncer que le cher voyageur était en lieu de sûreté.

J'ai revu, il y a quelques années, ce village dont je garde depuis un demi-siècle un fidèle souvenir. Quel changement !

Prébois a maintenant un chemin de fer, une gare et tout ce qui s'ensuit. Prébois, commune agricole, est devenue commerciale et, de plus, politique. On y voit une fabrique d'horlogerie et des scieries, deux boutiques flamboyantes, deux grandes auberges avec des salles de bal, des brasseries, et des estaminets avec des billards et des journaux, toutes choses jadis complètement ignorées sur cet humble coin de terre... C'est le progrès.

En face du presbytère, maintenant un peu délabré, s'élève un large et haut édifice pour lequel la commune s'est gravement endettée : c'est la maison d'école... Autre signe de progrès.

La plupart des anciennes habitations en bois sont reconstruites en pierre sur un nouveau modèle et recouvertes en tuiles ou en ardoises.

Évidemment les habitants actuels de Prébois sont mieux logés que leurs devanciers ; ils sont aussi mieux nourris et se flattent d'être beaucoup mieux habillés.

Mais contentement passe richesse. Ont-ils ce contentement ? Je ne le pense pas. Des besoins plus nombreux leur créent de plus aigus soucis d'argent. L'attrait du travail industriel les détache du labeur agricole, le viril, le sa-

lubre, le religieux labeur en plein air, en pleine lumière. Les habitudes d'atelier les éloignent du foyer de famille. La politique et les journaux suscitent entre eux des dissentiments qui peuvent produire des haines violentes. Enfin, ils sont à tout instant en proie à une fièvre plus funeste que la fièvre jaune ou la fièvre typhoïde : ils sont livrés à la fièvre électorale enfantée par les microbes du suffrage universel. On dit que le vieillard se plaît à louer le passé : *Laudator temporis acti*. Je suis vieux, je regarde le Prébois actuel, et je me plais à songer à celui que j'ai connu il y a soixante ans.

Si M. Xavier Marmier regrette son village d'antan, M. Harry Alis nous ferait presque regretter de ne point habiter Larcy, cette petite ville du Bourbonnais, dans laquelle son héros, entré garçon et ne voulant jamais épouser une provinciale, sort le cœur absolument pris.

M. Harry Alis n'a pas voulu écrire un roman, dit-il : il a appris ce que rapporte ce genre de littérature, dans laquelle la foule vous sacre grand homme, par caprice ou par mode, mais, en tous cas, ne vous apprécie que si vous flattez ses goûts, ses penchants : si vous pensez comme elle et si vos personnages agissent bourgeoisement.

Car il ne faut pas s'y tromper, ce ne sont nullement les lettrés ou les penseurs qui font le succès des romanciers, ce sont les femmes, les bourgeois, et j'entends par bourgeois tous ceux qui vivent soit à Paris, soit en province, sans une occupation assez absorbante pour prendre tous leurs instants. Contrairement à Flaubert, je n'attache aucune idée offensante à ce mot : bourgeois, — n'est pas bourgeois qui veut, — et j'estime que ceux qui font vivre les romanciers ont bien le droit de choisir la littérature qui leur plaît. Mais je suis d'un avis tout à fait opposé à celui de M. Alis, lorsqu'il dit : « Comme les autres, j'ai accusé la presse de ne point faire de sélection, de remplacer la critique littéraire par l'annonce bibliographique. Je méconnaissais le rôle de la presse qui, justement, s'adresse à la foule, informe et n'apprécie guère. Ce n'est plus le journal qui fait les réputations littéraires. Mais quand un auteur a été consacré, on ne saurait reprocher à la presse de ne pas l'admirer suffisamment : elle l'auréole et l'agrandit. »

Cette phrase me prouve que M. Harry Alis méconnaît absolument le rôle de la presse, qui est de guider et non d'emboîter le pas, et de plus, qu'il n'a jamais lu un bulletin bibliographique, pas même ceux qui annonçaient ses propres ouvrages. En effet, on lit dans les journaux, à propos de sa **Petite Ville** :

« **Petite Ville**, l'œuvre de M. Harry Alis, dont on se rappelle le succès à

la *Nouvelle Revue*, vient de paraître. La fière préface de ce livre est vivement discutée dans les milieux littéraires. Les personnages qui se meuvent dans cette action sont connus de tout le monde ; ce sont les photographies, très ressemblantes, des types qui, dans une petite ville, ne vivent que de cancans et de bonnes histoires.

« **Petite Ville,** ce livre *charmant* et *original*, venant après **Hara-Kiri** et **Reine-Soleil,** *lui vaudra les suffrages de beaucoup.* »

Eh bien! il me semble que les mots que je viens de souligner en lettres italiques, sont des appréciations de l'œuvre, et non point une simple constatation de l'apparition de l'ouvrage, et je dirai plus, une appréciation absolument juste, des éloges mérités. Seulement ce ne sont pas les appréciations du journal qui les édite, et cela est regrettable. Un journal ne devrait publier que sa propre pensée sur les ouvrages nouveaux et non point en accepter de toutes faites.

On dira peut-être que je suis un original, mais rien ne m'est plus désagréable que de lire un journal qui reflète mes propres opinions ; le rôle de Pandore ne me plaît guère, et entendre sans cesse le : « brigadier, vous avez raison » n'est pas ce que je cherche. Je lis pour apprendre quelque chose et non point pour me satisfaire à écouter le panégyrique de mes sentiments personnels.

Disons que la presse s'est désintéressée de la littérature, parce que nos journaux français n'ont pas de place pour elle, envahie qu'elle est par la réclame aux fêtes mondaines et au théâtre. Les toilettes de Mme X..., les jambes de Mlle Y..., la couleur des cheveux de la petite Z... ou les fantaisies extravagantes d'une actrice, aussi légère que la plume au vent, semblent à nos feuilles quotidiennes bien plus intéressantes à traiter que la critique littéraire, et le public ignore les écrivains comme Elémir Bourges ou des poètes comme Alfred Dubout. Tout ce qui est grand passe inaperçu, et la société qui lit, sans boussole, se laisse guider par son propre sentiment et choisit sa littérature à sa propre taille, c'est-à-dire pas bien haut.

Et alors la presse, suivant l'expression de M. Harry Alis, s'empare de l'auteur « consacré » : elle l'auréole et l'agrandit. — Il en avait besoin, il faut en convenir.

La préface du livre de M. Harry Alis m'a fait négliger l'œuvre en elle-même qui, tout en étant une étude excellente de la vie d'une petite ville, est un roman, n'en déplaise à l'auteur un roman dont l'action tient peu de place, la peinture du milieu l'occupant presque entière. — Il ne faut pas s'en plaindre, car dans le roman l'action se réduit à mettre des bâtons dans les roues d'un char

nuptial ; aussi je ne m'intéresse généralement que fort médiocrement à ce qui arrivera des deux amoureux. Ce qui appelle bien plus mon attention, ce sont les types, les caractères, et dans le livre de M. Harry Alis, tout ce petit monde de province est passé au crible, étudié avec un soin jaloux et une finesse exquise.

Ah ! comme je crains que le journalisme ne soit, en effet, devenu aujourd'hui une simple machine à bénir les arrivés ! Triste rôle, lorsqu'elle pourrait, au contraire, avoir le grand honneur de faire sortir de l'obscurité ceux que la foule n'a pas « consacrés ». La foule, elle a consacré *Nana*, mais non point les *Contes à Ninon* qui sont pourtant du même auteur. *Nana*, c'est de l'ordure, les *Contes à Ninon*, c'est de la littérature ! A qui la faute ? A la presse qui laisse le public aller à ses goûts, qui ne fait rien, rien, rien, pour relever le niveau moral de ses lecteurs !

Gaston d'Hailly.

Nous allons assister à une transformation radicale, de la part des clientes de M. Paul Bourget, dans l'art de passer de vie à trépas. Jusqu'à ces derniers temps, les femmes victimes de leurs peines de cœur, aimaient à endormir leur douleur à l'aide d'un réchaud ou d'un flacon de laudanum ; il a suffi de l'apparition au théâtre d'un drame antique de Victorien Sardou pour changer l'appareil des suicides féminins.

En voyant Sarah Bernhardt dépêcher si joliment un amant trop bavard dans le royaume des ombres, à l'aide d'une épingle d'or qu'elle lui enfonce dans le cœur, les femmes très sensibles se sont dit qu'elles tenaient enfin, dans la longue épingle de leur chapeau, le remède aux maux de cette vallée de misère et, dorénavant, les anciens errements des dégoûtées de la vie seront remisés dans les magasins où reposent les vieilles lunes.

L'application de ce nouveau système d'arrachement au désespoir d'amour se traduit déjà dans le roman, et, M. Eugène Faivre, un nouveau venu dans la carrière, comme M. Charles Chincholle qui n'en est plus à ses premières armes, font intervenir l'épingle d'or pour mettre fin au supplice amoureux de leurs héroïnes. Oh ! ce n'est pas plus difficile que cela : vlan ! au-dessous du sein gauche, et ça y est ! — A bon entendeur, salut !

Dans le roman de M. Eugène Faivre, **Mariés**, l'auteur s'est appliqué à la

démonstration du danger résultant de l'élément belle-mère dans un nouveau ménage ; de plus il a placé la nouvelle mariée dans une situation assez embarrassante : entre le mari qu'elle eût sans doute aimé, et l'amant qu'elle croyait mort et qui apparaît tout à coup après l'accomplissement du mariage. Sans la mère du marié, peut-être les choses se fussent-elles arrangées, mais sa présence et son désir de prendre sa bru en défaut sont cause d'une foule de péripéties désastreuses pour le bonheur des jeunes époux. La longue épingle d'un chapeau met fin au supplice de la nouvelle épousée.

Un Cas d'amour, une petite nouvelle très sentimentale, complète le volume de M. Eugène Faivre, et se termine encore par un dramatique suicide ; seulement comme, ici, c'est un homme qui met fin à ses jours sur le tombeau de la femme qu'il a aimée, il s'ouvre les veines des bras et des jambes à l'aide d'un canif.

Deux romans, deux suicides, ce serait beaucoup pour un seul volume si l'auteur ne venait expliquer à la fin du second récit sa théorie sur le sujet, théorie qui donne le mot du dénouement de ses deux dramatiques histoires.

« Le bonheur nous énerve et nous démunit de notre vigueur morale, car pour l'avoir étreint quelques jours, sa perte nous laisse à jamais inconsolables. On ne se tue pas parce qu'on est malheureux, on se tue parce qu'on n'entrevoit plus de moyen pour ressaisir ce qui nous échappe.

« Les rudoiements du sort sont donc autant de coups qui nous rivent à l'existence, sans doute par le secret espoir d'obtenir, alors que les basses cartes nous inondent, un des atouts qui, nous semble-t-il, pleuvent sur autrui. Dès lors, en s'élevant plus haut, il devient évident que le mal, cet argument des athées contre l'œuvre du Dieu des bonnes gens, est un alliage nécessaire qui diminue le titre de la médaille, mais qui en assure la durée, autrement dit que la douleur est la sauvegarde du monde, puisqu'elle détourne l'individu du suicide, en allumant en lui la fièvre du décavé qui s'acharne. »

Cette théorie n'a évidemment que l'apparence de la vérité et peut se discuter facilement, seulement elle prouve que M. Eugène Faivre écrit pour démontrer quelque chose, et de cela je le félicite, tout en l'engageant, dans un prochain volume, à nous présenter des caractères mieux trempés et des dénouements moins tragiques.

Le Vieux Général, de M. Charles Chincholle, est une œuvre de haut mérite littéraire et moral. Nous autres qui d'habitude ne prenons guère un grand plaisir à la lecture des volumes aux péripéties trop variées que nous

avons à étudier, nous nous sommes laissé empoigner, au point que nous n'avons point passé une page du volume. Ah! c'est que M. Chincholle nous peint sous la vieille moustache du général Sylvain Dulac, un noble cœur, un honnête homme, aux prises avec un « roublard », comme dit M. Alfred Sirven, et que malgré l'abîme de honte dans lequel il a été entraîné, il en est sorti aussi grand, aussi honorable que peut l'être celui qui n'a jamais failli au devoir.

Tout est à sa place dans ce roman, et les portraits en sont excellemment traités : celui de la sœur du général, celle que son frère appelle « mon cap'taine » est parfait ; celui de Geneviève est d'une grâce touchante ; il n'est pas jusqu'à la figure de l'ordonnance du général qui ne soit vigoureusement enlevée.

Il y a tant de romans aujourd'hui qui ne peuvent guère être lus qu'en les tenant au bout de pincettes. que nous devons louer M. Chincholle d'avoir offert aux lecteurs soucieux de la moralité une œuvre absolument honnête.

Si l'on avait une critique à faire, il faudrait la porter sur le suicide de Geneviève, qui se tue à l'aide de l'épingle d'or offerte par le général à sa fiancée. On sent que l'auteur était un peu embarrassé de son héroïne trop éprise, à son âge, du vieux Sylvain. Il nous semble qu'une jeune personne, ayant les sentiments de Geneviève, ne devait pas avoir la lâcheté du suicide; et, qui sait? le temps est un grand guérisseur des blessures du cœur! Le général est dans le vrai lorsqu'il lui dit en la quittant :

« Il y a en vous un foyer d'amour qui demande un aliment. Il s'est trouvé qu'après Jacques de Froidefond, j'ai eu l'occasion de me présenter à vous comme le consolateur. Vous m'avez confié. pour ainsi dire, tous les trésors de votre cœur. Un autre, jeune et beau, celui-là, se présentant au même moment, eût eu la même bonne fortune. Ce que vous voulez, ce qu'on veut, à votre âge, c'est aimer. Vous me dites que vous souffrez. je n'en doute pas, mais je ne suis pas le seul consolateur... Celui qui viendra après moi sera bien heureux!... Je souhaite qu'il soit digne de vous ! »

En dehors des qualités littéraires de ce roman, on y trouvera un bon plaidoyer en faveur de la révision de la loi sur les faillites de sociétés anonymes.

Certes le général Sylvain Dulac eût fait une folie en épousant, à l'âge de soixante-six ans, la belle Geneviève, mais on en fait à tout âge, et elles ne tournent pas toutes aussi avantageusement que l'aventure écrite par Mlle Jeanne Mairet, précisément sous ce titre : **Une Folie**.

Si à l'âge de trente ans, un homme sérieux eût rencontré à quelque cents

mètres de la côte napolitaine une adorable jeune fille se divertissant au sein de l'onde amère en venant se reposer sur le bord des barques de promenade et deviser avec le premier venu dans un costume presque sommaire, croit-on que s'éprendre de cette sirène, pénétrer dans le parc de son père, un aventurier italien plus ou moins titré, continuer avec la jeune fille l'entretien commencé dans la baie de Naples et finalement l'épouser, n'est pas une folie ?

C'est pourtant ce que fit Maurice Malleville, avocat et qui plus est un de nos honorables. — Qu'advient-il de ce mariage qui bouleverse les plans de la famille du jeune député ? — Tout le contraire de ce que le simple bon sens prévoyait, et si l'on cherchait la moralité de ce petit roman écrit par une femme de talent et de beaucoup d'esprit, elle serait celle-ci, qu'un homme doit se marier suivant le penchant de son cœur, et envoyer promener les parents et les héritières qu'ils veulent lui faire épouser.

Nous ne quitterons pas l'Italie, où l'auteur d'*Une Folie* nous a fait connaître sa jolie et très originale héroïne, en parcourant les pages légèrement scabreuses du nouveau volume de M. Armand-Dubarry, **l'Amour au monastère**. L'auteur a voulu peindre à la manière de Sthendal qui, entre parenthèses s'appelait de son vrai nom le chevalier Alexandre-César Beyle, certaines défaillances des moines de l'Italie.

En lisant le volume de M. Armand Dubarry, on retrouve les effets dramatiques de César Beyle, on croirait lire *le Rouge et le Noir*. Mais il ne faudrait pas prendre l'œuvre de M. Dubarry pour un pastiche de celle de Stendhal ; l'auteur de *l'Amour au monastère* a réussi, seulement, à faire revivre un genre qui obtint un grand succès en 1830, tout en y mettant un cachet très personnel.

Je n'en dirai pas autant de M. Camille Lemonnier qui, dans **Happe-Chair**, a imité absolument le *Germinal* de M. Zola mais, à mon grand regret, je suis obligé de reconnaître qu'il n'a pas surpassé ce dernier, loin de là.

M. Camille Lemonnier est beaucoup plus brutal dans ses tableaux de dévergondage que l'est M. Zola ; il a plutôt étudié un cas particulier qu'il n'a généralisé la situation des hommes du laminoir. Sauf l'affection de son héros Huriaux pour sa petite Mélie, on ne trouve aucun repos dans le long voyage que M. Lemonnier procure à ses lecteurs dans le ruisseau fangeux du village de *Happe-Chair* ; pas l'ombre de ces échappées vers l'idéal que M. Zola,

presque sans le vouloir, jette de temps à autre au milieu de ses cruelles constatations, et qui sont comme un oasis dans l'aridité du désert.

Il paraîtrait que M. Camille Lemonnier travaillait à son ouvrage lorsque *Germinal* fut publié; eh bien, il est curieux que deux écrivains, deux naturalistes, se soient rencontrés pour traiter le même sujet, et de la même manière. Seulement M. Camille Lemonnier, ne sait pas émouvoir son lecteur, tandis que M. Zola dans *Germinal*, a su communiquer la grande pitié qu'il éprouvait pour les malheureux qui l'avaient inspiré. Malgré qu'il s'en défende, quoiqu'il fasse, M. Zola est un poète dont la lyre est tombée dans la boue, tandis que M. Lemonnier, reste naturaliste quand même.

La musique bruyante d'un cirque vient de s'arrêter subitement. Il semble que l'arène est devenue aussi triste, après la rentrée de l'écuyère dans la coulisse, qu'une place publique le lendemain d'un jour de fète. Plus de banderoles, plus de sourires, plus de cerceaux ! Les chaleureux bravos se sont évanouis. Cela jette un froid parmi les spectateurs.

Tout à coup, dans un bruit de sons incohérents, articulés par une douzaine de clowns dévalant dans les poses les plus grotesques, l'œil du spectateur n'entrevoit plus qu'un fouillis de jambes, de bras, de têtes blanches à perruques rouges, bleues, vertes, surmontant des torses de toutes nuances. Des gloussements, des bousculades, des sauts périlleux, des chutes, des rires, des claques, des coups de pied, des méli-mélos inimaginables : c'est l'**Entrée de clowns** dans le cirque. Tel est le titre du nouveau volume de Félicien Champsaur, une invraisemblance de fantaisies étranges, grotesques et charmantes à la fois, sans queues ni têtes, n'ayant aucun lien entre elles, mais amenant à la fois les pleurs et les rires, les réflexions et la folie.

Ajoutez à cela une originalité d'illustrations signées Robida, Steinlen, Mars, Millette, Luigi-Loir, Chéret, Louis Morin, Aimé Perret, Guillemet, de Montaut, Grévin, Duproy, Detaille, Feyen-Perrin, Lunel et autres artistes ayant réussi à suivre l'écrivain dans les rêves les plus inimaginables de sa pensée en délire, et voilà un livre qui est bien l'image de notre société incohérente. — Ce sera un succès.

N'est-ce point à peu près ce que nous avons vu dans ces jours sombres de la Commune durant lesquels on voyait parader des gens bariolés de galons, empanachés comme des mules et traînant des sabres de généraux d'opérettes. Qui dira la folie qui s'était emparée des Parisiens tuant, pillant, brûlant dans un alcoolisme furieux, insensé ?

C'est au milieu de ce *delirium tremens* que M. Albert Delpit a placé un de ces jolis romans dont il est coutumier.

Dans **Mademoiselle de Bressier**, à côté de tableaux éclairés par les lueurs fulgurantes des incendies de nos monuments publics, des atrocités, des assassinats des fous furieux, comme plus tard des horreurs de la répression. l'auteur a placé une idylle gracieuse rapprochant par l'amour, deux êtres appartenant aux classes différentes alors aux prises.

En terminant son roman, M. Albert Delpit s'écrie : « On ne meurt d'amour que dans les romans... » Il est certain que les hommes, s'ils éprouvent quelque chagrin d'amour, n'attendent pas que la mort vienne les prendre, et, chaque jour, nous apprenons qu'un malheureux éconduit s'est suicidé pour échapper à ses désespérances amoureuses ; mais la femme, quoique quelques-unes aient recours aussi à la mort violente, s'ensevelit plutôt dans sa souffrance et attend, en rêvant au bien-aimé qui l'a trompée, que son âme s'échappe de son cœur brisé.

Mme Jeanne Ducharme, un écrivain très sentimental, met à nu le cœur de la femme « ce génie de la femme », ainsi qu'elle le dénomme, et montre à quelles tortures l'homme peut soumettre celle qui l'aime. — La lutte entre Carmen et Julia est passionnément conduite, et prouve qu'en somme, à en juger par le portrait de cette dernière, la femme, en amour, ne vaut guère mieux que l'homme : ce n'est pas, cependant là que voulait en venir l'auteur des **Drames du Cœur**.

Le volume de M. Jean Jullien, **Trouble-Cœur**, contient une dizaine de récits dramatiques, palpitants ou gais, dénotant un homme qui connaît la vie et dont la plume vigoureuse sait en rendre les joies comme les douleurs.

Je ne connais rien de plus poignant que cette sombre histoire, *le Capitaine Chamorin*, dans laquelle un frère n'hésite pas à frapper de mort sa propre sœur qu'il a trouvée dans un lieu infâme et dans des circonstances que je ne puis rapporter ici.

Une escapade est un petit chef-d'œuvre d'observation, montrant la jeune fille nourrissant dans son cœur l'amour d'un idéal auquel jamais elle n'est de force à résister.

« Oui ! elle s'est donnée dans une de ces heures d'extase où la plongeait le *verbe* fascinateur du poète bohême ! Oui, il l'a possédée ! mais au réveil, devant la réalité brutale du jour, dégrisée de l'orgie, esclave d'un homme, déshonorée,

perdue, elle a senti tant de honte, tant de dégoût l'accabler, qu'elle s'est réfugiée dans la mort. »

Lui, il a été l'amant d'une fille du monde ; c'est un homme heureux !

Nini est une étude bien vraie, un rendu très exact de la vie de ces faux ménages dans lesquels, de peur du mariage, certains hommes rivent leur existence à des femmes qu'ils traînent derrière eux comme un forçat le boulet.

Chaque pièce de ce volume est une étude enlevée de chic et laissant une profonde impression au lecteur.

Nous n'avions pas encore rencontré le nom de M. Jean Jullien parmi les nouvellistes ; si c'est un début, nous l'en félicitons, mais si un autre ouvrage de lui avait déjà paru sans qu'il nous parvînt, *Trouble-Cœur* nous fait regretter de n'en avoir pas eu connaissance.

Un nouveau volume de A. Matthey est toujours attendu avec impatience par les amateurs de situations violentes. Rien de plus amusant dans son dernier roman, **Marcelle Mauduit**, que les réflexions du sinistre gredin, Robert Briquet, lorsqu'il s'est introduit dans le domicile de l'abbé Vernier ; M. Matthey sait allier l'élément comique aux situations les plus dramatiques, et cela, sans oublier la note sentimentale.

Je ne sais pourquoi, en lisant **Le Sénateur Ignace**, de Théo-Critt, je me suis surpris à regretter *Nos Farces à Saumur*, et je ne vois pas trop ce qui a pu conduire un écrivain de verve à nous faire un portrait aussi peu intéressant que celui-là.

Théo-Critt a-t-il cédé à un mouvement de mauvaise humeur contre quelque sénateur dont il aura voulu faire le portrait? Je l'ignore, mais je doute qu'Ignace fasse oublier *la Colonelle Durantin.*

Katia, le nouveau livre du comte Léon Tolstoï, est digne de l'auteur qui a signé la *Guerre et la Paix* et *Anna Karénine.* On y retrouve toutes les qualités si vivement appréciées dans ses précédents ouvrages, et qui donnent à son talent un attrait si particulier et si saisissant.

Katia nous fait la confession de sa vie; elle raconte comment, après avoir aimé son mari d'une façon des plus calmes, elle s'est éloignée de lui pour courir l'existence échevelée de la femme du monde. Mais elle revient à son époux, lui donne alors une vraie affection, et ainsi, elle trouve le bonheur poursuivi en vain jusque-là.

Autour d'une héritière, est un des plus jolis romans de M. Georges du Vallon, qui n'a, du reste, à son actif, que des œuvres gracieuses et de haute moralité. C'est l'histoire de deux sœurs dont l'une est riche par sa mère, tandis que l'autre, née d'un second lit, est pauvre et eut dû se vouer au métier ingrat d'institutrice, si la première ne fût venue d'une façon délicate à son aide. Les portraits d'Odette, la jeune fille pauvre, et de Rolande, l'héritière, sont tracés avec une grâce charmante, et les péripéties de l'action, aussi mouvementée que touchante, sont amenées avec un véritable talent de mise en scène.

Le Fiancé de Solange, du même auteur, mérite les mêmes et justes éloges que nous adressions au roman précédent. Ces ouvrages ont cette grande qualité, tout en s'adressant aux personnes d'âge mûr ne cherchant que de douces impressions dans leurs lectures, de pouvoir être mis sans danger entre des mains plus jeunes.

Les **Mémoires de Cora Pearl** viennent de paraître. Ce curieux volume dont nous donnons la préface ci-dessous n'a pas besoin de commentaires.

POURQUOI J'AI FAIT CE LIVRE

« Il y a des femmes qui envient notre sort ; hôtel, diamants, voitures !.. Quels rêves dorés ! Je ne veux pas me poser en moraliste : je serais mal dans ce rôle.

Si je publie ces Mémoires, c'est que je pense qu'ils seront intéressants, parce qu'ils mettent en scène la société du second Empire. Je ne crois pas beaucoup aux cris de la morale outragée et j'estime que je puis bien dire les choses que d'autres ont eu du plaisir à faire. Il va sans dire que je ne mets pas les véritables noms. Ceux qui lèveront le masque, et devineront dessous, tant mieux pour eux ! Ce n'est pas moi qui leur dirai s'ils ont vu juste ou non. Ce que j'affirme, c'est que je dis la vérité, n'ayant aucune raison de m'en cacher; et la preuve, c'est que je débute par une chose que bien peu de femmes consentiraient à faire, par mon acte de naissance.

J'ai eu la vie heureuse. J'ai gaspillé énormément d'argent, je suis loin de me poser en victime ; j'aurais mauvaise grâce. J'aurais pu faire des économies ; mais la chose n'est pas facile dans le tourbillon où j'ai dû vivre. Entre ce qu'on doit faire et ce qu'on fait, il y a toujours une différence. Ce n'est pas pour moi toute seule que je dis cela. Je ne me plains pas : je n'ai que ce que je mérite. Il n'en est pas moins vrai que j'attends la publication de ce volume

pour avoir quelques billets de banque et essayer de vivre. Encore une fois, si j'éveille une curiosité que certains prud'hommes pourront qualifier de malsaine, bien à tort, ce n'est nullement dans l'intention de me mettre en vue, car je n'en ai guère envie. Je suis bien obligée de me citer puisque je ne parle que d'événements auxquels je me suis trouvée mêlée. — Je n'y étais pas forcée, dira-t-on peut-être ! — Alors, tant pis pour moi ! Sans cette situation immorale, je n'aurais pas, néanmoins, connu les gens et les choses, dont je ne crois pas inutile de parler à ceux qui voudront bien me lire Dans le courant du volume, on trouvera des lettres entières, ou des extraits de correspondance, Qu'on ne s'effarouche pas ! Je les donne sans remords comme sans crainte, sûre que, s'il y a peut-être indiscrétion, il n'y a certainement pas indélicatesse et que ces correspondances ne sont rendues publiques qu'à titre de simple curiosité.

Vous la peindre ? impossible ! Elle était plus que belle,
— Blonde, d'un blond doré, les yeux bruns, vifs, — Celle
Qu'il aima follement et dès le premier jour ;
Elle était adorable et digne de l'amour
D'un poète. Il l'aima de toute sa tendresse
Et connut un instant la glorieuse ivresse
D'être aimé : car il fut aimé le pauvre enfant !
Mais hélas ! son bonheur divin et triomphant
Ne dura pas. Bientôt sa chère fiancée,
Violant ses serments, de tant d'amour lassée,
Oublia tout à fait celui qui l'adorait,
Sans aucune pitié, sans remords, sans regret !
Ce qu'il souffrit alors, nul ne le pourra dire !
Il n'eut pas cependant le cœur de la maudire ;
Il s'en prit à lui-même, il s'en prit au destin,
(Le destin a bon dos !) de son beau rêve éteint.
Sa vie à tout jamais était anéantie,
Il le pensa, du moins, dans sa morne apathie ;
Mais rien n'est éternel, ici-bas, ni l'amour
Ni même la douleur : peu à peu, chaque jour,
Le calme renaquit dans son âme assouvie
De tristesse, et l'oubli le rendit à la vie....,

Telle est la donnée du sentimental poème de M. V. Leroy Saint-Aubert, **Amour mort**, dans lequel l'auteur a donné carrière à ses tristes pensées, en vers délicats et d'une forme gracieuse. L'éditeur a fait de cette plaquette, un petit chef-d'œuvre typographique.

Le même éditeur, M. Auguste Ghio, publie un autre volume de poésies **Fleurs d'automne**, signé du nom bien connu parmi les amis de la Muse, M. Félix de Lange.

L'auteur a eu la délicate attention de faire parler son éditeur dans la langue d'Apollon, langue que nous n'avions pas encore entendue dans la bouche des éditeurs que l'on dit — que ne dit-on pas, — quelque peu rebelles à l'art poétique.

Ah ! mon cher Ghio, nous avons vécu notre jeunesse de vingt ans bien près l'un de l'autre, là-bas au quartier Latin, chez le père Laveur, où l'on mangeait bien et pas cher — qui m'eût dit que je vous écouterais parler un jour en vers de douze pieds ?

Vous venez donc enfin de quitter la campagne,
Votre charmant village au fond de la Bretagne.
Où vous avez trouvé du repos, des loisirs,
Afin de travailler au gré de vos désirs !
Que vous êtes heureux de pouvoir satisfaire
Vos goûts ! Moi qui ne suis qu'un modeste libraire,
Quand viennent les beaux jours je reste dans Paris !
Manquant de liberté, j'en connais tout le prix !
Vous m'apportez aussi, je le dis sans reproches,
Des odes, des sonnets dont sont pleines vos poches !
Je vais me confesser entre nous et tout bas :
Vos vers sont excellents mais ne se vendent pas !

Ah ! ah ! le libraire reparaît ! Eh ! oui, la poésie se vend peu, aussi devons-nous remercier les éditeurs qui veulent bien encore recevoir de temps à autre quelques manuscrits poétiques, doux et tendres comme les *Fleurs d'automne* de M. Félix Lange.

Non, le siècle n'est plus à la poésie, *l'Esprit du jour*, le voici dans un sonnet que me dédiait ces jours-ci un de mes amis, M. Charles Levesque. Je le place ici comme mot de la fin.

Vous cherchez la Célébrité !
C'est en vain — qu'y voulez-vous faire ?
Le public est par trop gâté,
Trop de gens cherchent à lui plaire.

Ce n'est point la Sérénité
Qui le rend méchant ; — au contraire —
Il déteste la vérité
Et n'aime qu'un thuriféraire.

Le savant le cède au pédant.
L'on n'applaudit plus au spectacle
Qu'un pître au geste redondant.

Il faut battre du tambourin
Pour atteindre jusqu'au pinacle.
C'est le siècle de Tabarin !

Alexandre Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Sous ce titre : **Quinze mois d'un régime libéral en Roumanie**, la *Nouvelle Revue* vient de faire paraître une curieuse étude des mœurs politiques de ce pays, dont les gouvernants semblent n'avoir d'autre souci que le soin de leur fortune personnelle et la protection des intérêts allemands. Spectacle attristant mais bien instructif, que celui d'une nation conduite à sa ruine par ceux-là mêmes qui devraient la défendre et la faire prospérer. Et pas un seul des faits avancés par l'auteur qui ne soit de la plus rigoureuse exactitude. Tous sont puisés dans les journaux roumains, et le commentaire indigné qui les accompagne, donne une physionomie vivante à ce récit d'un patriote attristé.

L'Académie française, en décernant à l'étude historique sur **le Maréchal de Fabert,** par M. Jules Bourelly, *le premier prix Thérouanne*, a prononcé sur cette œuvre, par l'organe de son secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet, le jugement suivant : « Ce long récit d'une vie glorieuse et sans tache, utile toujours et respectée, forme un livre plein d'intérêt, portant au bien par de nobles enseignements, et qui devrait être placé au fond de toutes les gibernes, à côté de ce bâton de maréchal de France, plus ou moins imaginaire, que l'on promet à tous les soldats, comme l'immortalité à tous les académiciens. »

La critique littéraire, française et étrangère, a ratifié cette haute appréciation à laquelle, à son tour, l'opinion publique a fait écho.

Le côté éminemment patriotique de ce livre lui assigne un des meilleurs rangs parmi ceux qui s'adressent à la jeunesse française. Aussi a-t-il été, de bonne heure, répandu dans les bibliothèques communales, adopté officiellement pour les bibliothèques populaires et demandé dans les lycées et les écoles, pour être distribué en prix, ou pour faire partie des bibliothèques des professeurs et des élèves. Il a figuré, en outre, au nombre des livres de prix donnés au concours général. D'autre part, le ministre de la Guerre, par l'organe d'une commission spéciale, l'a classé parmi les ouvrages qui peuvent être admis à entrer dans les bibliothèques de garnison.

Le nouveau livre dû à la plume de M. le lieutenant-colonel Bourelly traite de *l'alliance de Cromwell et de Louis XIV, sous le ministère de Mazarin*, et des *campagnes de Turenne en Flandre*, qui ont abouti à *la bataille des Dunes*, suivie de *la remise de Dunkerque à l'Angleterre*.

Cet ouvrage trouvera bientôt place, à côté de la savante étude de l'auteur sur le maréchal de Fabert, parmi les œuvres choisies destinées à enrichir notre histoire nationale. Les pièces inédites sur lesquelles il repose ont une valeur exceptionnelle ; il nous suffira de mentionner ici un grand nombre de lettres inédites de Mazarin et de Turenne. L'auteur a puisé largement dans les fonds de *France*, *Pays-Bas*, *Angleterre* et *Rome* aux *Archives des Affaires étrangères*. La *Bibliothèque nationale* lui a fourni également de précieux documents qui ont servi à mettre en pleine lumière l'alliance de l'Angleterre et de la France.

M. le lieutenant-colonel Bourelly a réalisé l'espèce de desideratum que M. Philarète Chasles exprimait en ces termes dans sa **Vie privée de Cromwell** : « L'histoire des relations de Mazarin avec Cromwell est encore à faire, et ce serait une curieuse monographie que celle qui mettrait en présence le Sicilien qui gouverna la France et le fermier du Nottinghamshire devenu roi d'Angleterre. »

Au moment où Mgr le duc d'Aumale poursuit la publication de sa belle *Histoire des Princes de Condé*, par l'émouvant récit des batailles de Rocroi et de Fribourg, le colonel Bourelly restitue, de main de maître, à l'histoire, avec de dramatiques détails empruntés aux sources les plus authentiques et les plus variées, la bataille des Dunes que Napoléon appelait « l'action la plus brillante de Turenne ». Pour la première fois, l'adversaire du Grand Condé est étudié de près, non seulement comme homme de guerre, mais encore comme administrateur militaire.

Cromwell, Louis XIV, Anne d'Autriche, Mazarin, Turenne et Condé, tels sont les personnages qui se trouvent en scène, en même temps, dans le livre de M. Bourelly : « Sans y figurer en personne, dit l'auteur dans sa *Préface*, le cardinal de Retz y joue un rôle qui n'est pas le moins important. Vauban y apparaît un instant seulement et sur un plan bien effacé, il est vrai, mais tout ce qui peut servir à faire connaître et apprécier ce grand homme est si précieux à recueillir ! »

Deux remarquables planches du temps, reproduites par la gravure et placées à la fin du livre, représentent, l'une la ville et le port de Dunkerque, l'autre le champ de bataille des Dunes.

M. Ch. Lafontaine est un des vétérans du *Magnétisme*, qu'il exerce depuis près de cinquante ans. Dans son livre l'**Art de magnétiser,** dont la 5[e] édition vient de paraître, il étudie le *magnétisme vital* sous le point de vue pratique, théorique et thérapeutique.

Les médecins et les savants font, depuis plusieurs années, du magnétisme, sous le nom d'*hypnotisme*, et de leurs expériences ils ont déduit des résultats remarquables pour la psychologie et pour la thérapeutique. — On retrouvera dans le livre de M. Ch. Lafontaine, les mêmes expériences et les mêmes résultats, exposés avec l'ardeur d'une conviction profonde.

La Psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme, par Alfred Binet.

L'hypnotisme constitue une véritable méthode de psychologie expérimentale ; il est à la fois, pour le psychologue, un microscope et un scalpel : il grossit et isole. L'auteur a essayé, l'un des premiers, d'appliquer cette méthode à la résolution d'un problème traité jusqu'à ce jour par le raisonnement et l'analyse seulement : dans ce but, il a interprété un grand nombre d'expériences d'hypnotisme faites pendant ces dernières années dans le service de M. le professeur Charcot. La nouveauté de cette tentative sera certainement de nature à intéresser vivement les médecins et les philosophes.

Le 92[e] volume de la *Bibliothèque utile* est consacré à la **Navigation aérienne**.

L'aérostation est une science d'origine toute française : raconter ses progrès, les services qu'elle a rendus et l'avenir qui lui est réservé, c'est faire œuvre utile et patriotique. M. G. Dallet s'est acquitté de cette tâche avec talent ; son livre est instructif et d'une lecture agréable. de nombreuses gravures illustrent ses descriptions.

Nous venons de parcourir un livre appelé à faire du bruit dans le monde militaire, et dont la haute portée n'échappera pas à nos lecteurs.

La République et l'Armée. — Service de deux ans, tel est son titre.

Quel en est l'auteur ? A coup sûr, c'est un officier supérieur de l'armée française, connaissant bien son sujet, et dont les états de service lui permettent de parler haut et ferme à nos gouvernants. C'est à eux que son livre est dédié.

Pour tout le monde, il s'appelle le colonel Stark. Ce nom ne figure pas à

l'*Annuaire militaire*, et certainement ses théories ne figuraient pas davantage dans les bureaux de l'administration, avant l'arrivée du général Boulanger au ministère de la Guerre.

Analyser le livre du colonel Stark serait trop lourde tâche. Nous préférons citer simplement les titres des douze chapitres qui le composent : *État actuel de l'Armée. — Service de deux ans. — Travail intérieur. — Recrutement et effectifs. — Instruction des contingents et tir. — Réservistes. — Permanence des garnisons. — Armée territoriale. — Bataillons scolaires. — Armée coloniale. — Administration. — Conclusion.*

Comme on le voit, le cadre est complet, et nous avions raison de dire en commençant que rarement livre eut plus haute portée que celui du colonel Stark, tant au point de vue de la défense nationale que du rôle de l'armée dans l'organisation intérieure du pays.

Le **Cours complet de Volapük**, par M. Aug. Kerckoffs, vient de paraître, et déjà cet ouvrage en est à sa quatrième édition.

Nous avons eu l'occasion il y a quelque temps de parler de cette nouvelle langue internationale, à la propagation de laquelle M. Kerckhoffs, l'éminent professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes commerciales, donne toute son énergie et cette conviction profonde d'avoir apporté chez nous un moyen pratique de correspondance avec tous les peuples du monde.

On a beaucoup parlé pour ou contre cette nouvelle langue, et nombre de critiques ne se sont pas rendu exactement compte du but cherché.

Il ne s'agit nullement de la propagation d'une langue littéraire mais bien d'une langue commerciale simple et facile à apprendre en quelques jours.

Henri Litou.

Le directeur gérant : H. Le Soudier.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Paris, 25 mars 1886.

Dans notre dernier numéro, je disais que la Presse ne devait pas se borner à être le bureau d'enregistrement de l'opinion publique en matière littéraire, et qu'au contraire, son rôle devrait consister à guider cette opinion, à faire ressortir les œuvres de valeur, à aider les nouveaux venus dans la carrière au lieu de leur barrer le chemin ainsi que cela se pratique un peu trop, à mon sens.

Brûler des cassolettes sous le nez du dieu du jour est bien, mais avec l'esprit changeant de notre nation, il faudrait, ce me semble, lui préparer de nouvelles adorations et tâcher que le goût ne s'égare pas.

En littérature, comme sur bien d'autres points, la Presse n'est plus le remorqueur, elle emboîte le pas; elle a dû abandonner le gouvernail par suite de sa déchéance morale. La mondanité, seule, l'occupe, elle n'a pas de temps à « perdre » pour Messieurs les « écrivassiers ».

Et pourtant, ainsi que le dit avec juste raison, M. Henri Carton, dans son **Histoire de la critique littéraire en France.**

« Bien comprise, la critique est une grande et noble science, destinée à donner de beaux fruits. Celui qui l'exerce dignement devient, selon l'expression de Balzac, « le censeur et le magistrat des idées ». Considérée dans ces hauteurs d'où elle ne devrait jamais descendre, c'est une partie de l'éloquence. »

M. Henri Carton est un libéral en matière littéraire.

« Le rôle de la critique n'est pas seulement de diriger l'esprit, mais aussi de l'exciter dans son audace. Qu'elle s'arme plutôt de l'aiguillon que du frein, et que loin d'humilier les auteurs, elle devienne au contraire pour eux un encouragement et une récompense. »

Passer en revue l'œuvre des critiques français et surtout l'œuvre des critiques du XIXe siècle, c'est conduire le lecteur dans le cénacle des plus fins prosateurs, car si ceux-ci se sont trompés parfois, ils l'ont fait en une langue digne et

élevée. Duvergier de Hauranne, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Jules Janin, Gustave Planche, Nisard, Sarcey, Brunetière, Jules Lemaître sont des écrivains qui ont toujours cherché à retenir l'esprit public dans le chemin de l'esthétique pure et, Paul de Saint-Victor, dont un volume d'études historiques paraît aujourd'hui sous ce titre: **Anciens et modernes**, est certainement un modèle de critique étincelante sous une forme somptueuse. C'est de lui que Lamartine disait, en faisant allusion au surprenant éclat de son style, ainsi que le rappelle M. Henri Carton, dans son *Histoire de la critique littéraire;* « Chaque fois que je lis de Saint-Victor, je me trouve éteint. »

Il me suffit de citer ici, l'étude de Paul de Saint-Victor sur l'*Homme au masque de fer*, pour faire comprendre la haute valeur littéraire et historique de cet ouvrage : *Anciens et modernes.*

« S'il est une époque qui semble tenir la fable et le mystère à distance, c'est le siècle de Louis XIV. Il semble à nu, il paraît à jour, tous ses personnages vivent, marchent, agissent devant nous, dans un rayonnement de lumière. Louis XIV, ce roi né pour régner, selon le mot d'un contemporain, au même titre que la reine des abeilles, habite un palais de verre, une ruche de cristal. On peut suivre, dans ses plus imperceptibles évolutions, la cour bruyante et brillante qui tourbillonne autour de son trône. Que de mémoires, de chroniques, de relations, de papiers d'Etat, que de documents de toutes sortes. On s'y perd, on y nage; l'existence d'un homme suffirait à peine à les feuilleter. La boîte aux lettre du XVIIe siècle nous est parvenue intacte et scellée. Nous sommes renseignés sur tous les secrets, mieux que ne le furent jamais MM. Pajot et Rouffier, les chefs de son cabinet noir. Saint-Simon, cet espion sublime; Mme de Sévigné, cette commère exquise; Dangeau, ce chambellan bavard; Bussy-Rabutin, ce curieux cynique, caché dans les ruelles; le marquis de la Fare; le marquis de Sourches, le marquis de Torcy, Delaporte, M. de Cognac, M. de Forbin, Madame de la Fayette, Madame de Caylus et tant d'autres, de toutes les qualités et de tous les rangs, depuis le valet de chambre jusqu'au prince, depuis l'homme d'Etat jusqu'au libelliste, nous rapportent, jour par jour, la chronique publique et privée de Versailles. Ce siècle eut la rage de noter, de consigner, de raconter, d'écrire, de confier au papier ce qui ne se disait même pas à l'oreille. Précieuse manie qui nous a valu un tel concert de révélations !

« Ces manuscrits clandestins, enfouis dans les châteaux et dans les bibliothèques de famille, ont brisé, tour à tour, les cachets de cire rouge qui les bâillonnaient; ils ont parlé, dénoncé, accusé, prouvé, rapporté, contredit, plaidé, réfuté. Nous sommes aujourd'hui presque assourdis de leurs confidences.

« Dans une légende allemande, des chasseurs poursuivent les daims et les cerfs, en sonnant du cor, par une glaciale journée de décembre. Mais le froid fige leurs fanfares dans les spirales sourdes de cuivre ; pas un son ne peut en sortir. Cependant les veneurs rentrent le soir au château, et se pressent devant le foyer en flammes. Alors leurs trompes dégelées sonnent, d'elles-mêmes, les airs qu'elles avaient absorbés pendant tout le jour, sans en omettre une seule note. Il en est ainsi des témoignages secrets de ce temps : Ils sont restés, pendant tout le siècle, figés sur le papier muet, comprimés qu'ils étaient par la raison d'Etat, par le respect, par la crainte. Mais, d'un siècle à l'autre, le changement d'atmosphère les a délivrés. Tous ces instruments de haine, de justice, de révélation, de vengeance, ont donné leur note, rendu leur bruit, soupiré leur plainte, poussé leur clameur. L'orchestre du siècle est au grand complet.

« Nous avons, tous, nos grandes et nos petites entrées à Versailles, nous sommes des voyages de Marly et de Fontainebleau ; nous suivons le roi, pas à pas, durant soixante ans, comme le capitaine de ses gardes a pu le suivre, toujours et partout, jusque dans l'alcôve. Nous vivons dans le *parvulo* des princes et des princesses ; nous abordons familièrement les ministres. Il n'est pas un grand seigneur, pas un courtisan, pas un gentilhomme dont nous ne connaissions la maison, la naissance, la parenté, les alliances, les mœurs, le caractère, et le visage même, tant les portraits à la plume que nous avons d'eux sont vivants et sont ressemblants.

« Il a pourtant ses mystères, ce siècle, en apparence si ouvert et si lumineux, ses angles ténébreux où le jour n'a pas pénétré. Parmi les sculptures triomphales qui racontent la gloire du roi de Versailles, quelques sphinx se tiennent encore accroupis dans l'ombre, gardant leur secret.

« Tout d'abord, le Masque de fer, dont nous allons parler tout à l'heure, a eu sa jumelle. Les mémoires du temps racontent l'étonnement de la cour de voir la duchesse de Bourgogne conduite, dès son arrivée en France, par Madame de Maintenon, dans un petit couvent, près de Fontainebleau. Là vivait, depuis longtemps, une religieuse mauresque, inconnue au monde, et qui n'apparaissait jamais à personne, même à travers les grilles du parloir. Bontemps, le valet de chambre du roi et le confident des secrets du règne, l'avait placée dans ce couvent, tout enfant, et, chaque année, il payait pour elle une pension princière. La reine, lorsqu'elle était à Fontainebleau, ne manquait pas de visiter la recluse. Après sa mort, Madame de Maintenon continua ces visites, sans trop se cacher. Cadeaux et bénéfices, dotations et privilèges pleuvaient sourdement sur ce cloître obscur. Monseigneur y allait quelquefois, et, un jour,

il y mena les Enfants de France. La nonne mystérieuse était traitée, dans le couvent, sur le pied d'être d'une abbesse à crosse et à mitre. On la cachait et on l'honorait comme ces madones noires attribuées à saint Luc, qui font des miracles, attirent des pèlerinages, et que les moines italiens enferment, sous triple clé, dans un tabernacle. Elle même se montrait fière des mystères dont on l'entourait, et prenait avec ses compagnes les airs d'une petite reine de Saba.

« Un jour que l'on entendait, du couvent, sonner les cors et laboyer a meute de la vénerie du dauphin, il lui échappa de dire : « C'est mon frère qui chasse. » Le bruit courait, en effet, à la cour, qu'elle était fille du roi et de la reine. L'étrangeté d'une moricaude éclose parmi les lis de France avait semblé un scandale. On s'était hâté de la vouer à l'oubli. Cette conjecture admise, d'où venait le teint sombre qui fut le masque de la nonne royale? Peut-être du regard d'un de ces négrillons que l'on voit, dans les tableaux du temps, porter sur les escaliers de Versailles, la queue et le perroquet des princesses. Quoi qu'il en soit, l'existence de cette bizarre figure est certaine, et son double voile n'a jamais été soulevé.

« A propos de masque, Saint-Simon raconte, en témoin oculaire, une étrange histoire, qui paraît plus bizarre encore lorsqu'on songe qu'elle s'est passée dans ce palais de Versailles, si classique et si régulier. En 1705, MM. de Bouligneux et de Wartigny, l'un lieutenant général, l'autre maréchal de camp, furent tués devant Verrue, au service du roi. Or il avait été de mode, pendant le dernier carnaval, de porter des masques de cire, modelés d'après les figures de quelques personnes de la cour. Ces masques se mettaient sous un autre masque ou sous le loup du domino, de façon que le danseur, en se démasquant, pût intriguer ceux qui voulaient percer son incognito, en leur montrant, au lieu de son visage, une effigie de cire assez ressemblante pour les mystifier. L'hiver suivant, on voulut recommencer cette mascarade aux portraits, mais la surprise fut grande, lorsqu'en fouillant dans le vestiaire des bals de Versailles, on trouva tous ces masques de cire aussi frais et aussi vermillonnés que le premier soir, excepté ceux de MM. de Bouligneux et de Wartigny, qui, « en conservant leur parfaite ressemblance, avaient la pâleur et le tiré de personnes qui viennent de mourir. » Ils parurent cependant au bal, mais leur apparition fit horreur : on crut voir deux têtes de mort. On essaya de farder leur pâleur et de détendre leurs traits allongés ; rien n'y fit. Le rouge ne put mordre sur cette cire funèbre, et la raideur cadavérique y resta empreinte, comme dans le marbre d'un buste tumulaire.

« Cela m'a paru si extraordinaire — ajoute Saint-Simon — que je l'ai cru

digne d'être rapporté ; mais je m'en serais bien gardé aussi, si toute la cour n'avait pas été, comme moi, témoin et surprise extrêmement, et plusieurs fois de cette étrange singularité. A la fin, on jeta les masques. »

« N'est-ce pas une légende encore que celle de ce maréchal-ferrant, venu de Salon, le pays de Nostradamus, pour parler au roi, de la part de la reine défunte, qui lui était apparue, sous un arbre de sa bastide ? La triple muraille chinoise de l'étiquette tombe devant lui : il monte d'emblée à l'oreille du plus inaccessible des rois, il obtient, à première vue, deux de ces audiences après lesquelles soupiraient, en séchant sur pied, les plus grands seigneurs du royaume. « D'audience à en espérer, — dit Saint-Simon, — rien n'était plus rare, même pour les affaires dont on avait été chargé par lui ; jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyait ou qui revenaient d'emplois étrangers, jamais à un officier général, si on excepte certains cas très singuliers ; de courtes aux généraux d'armée qui partaient, et en présence du secrétaire d'Etat de la guerre ; de plus courtes au retour ; quelquefois, ni en partant ni en revenant. »

« Ce paysan provençal tient, deux heures durant, à écouter ses contes de bonne femme, ce roi dont les minutes étaient aussi réglées que celles du soleil. Et, comme le duc de Duras, après ces étonnantes audiences, se prit à dire, descendant, derrière lui, le grand escalier, « que cet homme était un fou ou que le roi n'était pas noble », le roi s'arrête, se retourne, ce qu'il ne faisait presque jamais en marchant : « Si cela est, — lui dit-il, — je ne suis pas noble, car je l'ai entretenu très longtemps ; il m'a parlé de fort bon sens, et je vous assure qu'il est fort loin d'être fou. » Puis il raconta que cet homme lui avait parlé d'une chose, arrivée depuis vingt ans, et que lui seul pouvait savoir, parce qu'il ne l'avait dit à personne. C'était la rencontre qu'il avait faite d'un spectre dans la forêt de Saint-Germain, peut-être celui de cet homme noir, appelé « le Grand-Veneur », qui hantait les forêts royales, avec grand bruit de chiens et de trompes et que vit aussi Henri IV. Quant aux secrets de l'autre monde que transmit au roi le visionnaire de Salon, ils restèrent entre le roi et ses ministres : « Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus. Leurs amis les plus intimes les ont poussés et tournés, à plusieurs reprises, sans en avoir pu arracher un mot, et tous, d'un même langage, leur ont donné le change, se sont mis à rire et à plaisanter, sans jamais sortir de ce cercle, ni enfoncer cette surface d'une ligne. »

« Et l'empoisonnement ! Quelles traces il a laissées dans cette cour où l'on ne mourait, en apparence, que selon les règles et avec la permission de Fagon ! Le cadavre du règne des Borgia n'en est pas plus noir. Comptez que d'illustres victimes, sur lesquelles on a cru retrouver la tache du poison : Mme Hen-

riette, la reine d'Espagne, la première Dauphine, le duc et la duchesse de Bourgogne, le duc de Berry, Louvois... Tandis que Racine écartait Locuste, par décence de sa tragédie de *Britannicus*, son hideux spectre, déguisé en grande dame, reparaissait, çà et là, dans les chambres mêmes des palais royaux. Il se glissait jusqu'au chevet des alcôves: sa main subtile saupoudrait les fioles et remuait les coupes. On le saisit, on l'arrête; alors l'empoisonneur ôte son masque de verre... et le roi, lui-même, recule effrayé devant ces yeux funestes qui le défient de sévir...

« On le voit, les problèmes et les mystères, les cryptes et les oubliettes ne manquent pas à ce règne, qui ne présente, au dehors, qu'une surface unie. Si le siècle de Louis XIV a eu son Voltaire, il pourrait aussi avoir son Hoffmann.

« Mais le Masque de fer était resté sa plus sombre énigme. Depuis plus d'un siècle, il intriguait l'histoire qui ne parvenait pas à le reconnaître.

« En 1661, un prisonnier inconnu, portant un masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, était envoyé, dans le plus grand secret, au château de l'Ile Sainte-Marguerite. Les gardes avaient ordre de le tuer, s'il se démasquait. Le marquis de Louvois était allé le voir, il lui avait parlé debout, dans l'attitude d'un profond respect. Un jour, le prisonnier écrivait, avec un couteau, sur une assiette d'argent, et la jetait par la fenêtre. Un pêcheur, qui se trouvait là, dans sa barque, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur : « Avez-vous lu, — lui demanda M. de Saint-Mars, — ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vu entre vos mains ? » — « Je ne sais pas lire. — répondit le pêcheur, — je viens de la trouver; personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais lu et que l'assiette n'avait été vue de personne. « Allez, — lui dit-il, — vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. » En 1690, Saint-Mars transporta à la Bastille son prisonnier, toujours masqué, dans une litière étroitement fermée. Il fut logé et traité comme l'hôte d'un château royal : on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Il mourut en 1703, et fut enterré dans le cimetière de la paroisse de Saint-Paul. »

« C'est ainsi que sa légende est racontée par Voltaire, crédule sur ce point, comme cet hagiographe du moyen âge qu'il a tant raillé. Les détails merveilleux dont il l'a brodée, le masque aux ressorts d'acier, l'assiette d'argent, la visite de Louvois, n'ont pas résisté au premier examen que la critique leur a fait subir. Mais il restait toujours le fait avéré d'un prisonnier inconnu, masqué, mystérieux, recélé, pendant vingt-trois ans, dans les ténèbres d'une

prison d'Etat. On avait beau raturer les fables qui surchargeaient son histoire, le point d'interrogation se dressait toujours devant les chercheurs.

« Un concours d'Œdipes se fit autour du sphinx enchaîné. Comme la pantouffle de Cendrillon à tous les pieds, on essaya le masque énigmatique à tous les visages. Dans le royaume du rêve, « le prisonnier de Provence », ainsi que l'appelaient les geôliers, passa successivement par tous les rangs et toutes les fortunes. Voltaire en fait un frère jumeau ou adultérin de Louis XIV, supprimé par raison d'Etat. Le père Griffet ressuscite, en sa personne, le comte de Vermandois, fils du roi et de Mlle de la Vallière, mort au camp de Courtrai, d'une fièvre maligne. Sainte-Foix applique le masque de fer à la tête coupée du duc de Mommouth, auquel il fait substituer, sur l'échafaud, par Jacques II, un patient de bonne volonté. Lagrange Chancel et Lenglet-Dufresnoy mettent ce masque au duc de Beaufort, l'ancien roi des Halles, en punition d'un crime imaginaire dont ils ne peuvent même montrer un indice. Le chevalier de Taulès en affuble le patriarche arménien Avedick, enlevé de Constantinople, par le marquis de Ferréol, ambassadeur de France, sur l'ordre de Louis XIV qui, dans ce rapt barbaresque, agit comme un corsaire couronné. Paul Lacroix, avec une science ingénieuse, a cru reconnaître Fouquet dans le captif masqué de Pignerol.

« Et ce n'est là que l'élite des conjectures et des hypothèses. Il fut un temps où deviner le masque de fer était le jeu de société à la mode, la charade en vogue.

« C'est ainsi que le chevalier de Rohan, un fils de Cromwell, un fils de Christine et de Monaldeschi, quatre fils naturels attribués à Mme Henriette, à Marie-Thérese, à Marie-Louise d'Orléans et à Marie-Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II, roi d'Espagne, furent successivement lancés, dans la circulation de l'histoire. Jamais dieu de l'Inde ne subit tant de métempsycoses et tant d'avatars. Le nuage d'Hamlet, dans lequel Polonius voit, tour à tour, un chameau, une belette et une baleine, n'était pas plus mobile et plus chimérique que ce noir problème flottant sur l'horizon du grand siècle. La question du prisonnier de Provence était devenue une sorte de mascarade illusoire dont les personnages se croisaient, dans l'ombre, autour d'un fantôme dont ils arrachaient le masque, en passant, pour se le mettre au visage. Mais l'enveloppe apocryphe en tombait bientôt, et le spectre restait immobile et impénétrable, aussitôt refait que défait, comme le voile fabuleux d'Isis.

« Aujourd'hui, l'énigme paraît résolue. D'après les constatations évidentes de la critique moderne, l'Homme au masque de fer n'est autre que le comte Hercule Matthioly, secrétaire d'État de Charles IV de Gonzague, prince de Mantoue, marquis du Montferrat.

« Son histoire est une tragi-comédie, celle d'un scapin politique, trahissant ses maîtres, et pris dans son piège. Par la place forte de Pignerol, la France tenait le passage des Alpes ; en s'emparant de Casal, situé à l'autre bout, dans le Montferrat, elle aurait occupé la route de Milan. Armée de ces deux clefs, elle pouvait ouvrir et fermer, à double tour, l'Italie. Louis XIV méditait depuis longtemps cette conquête. Casal, enclavé dans le territoire du Piémont, appartenait au duc de Mantoue, prince endetté et prodigue, prêt à vendre sa forteresse, non pour un cheval, comme le Richard III de Shakespeare, mais pour le mulet chargé d'or avec lequel Philippe de Macédoine prenait les villes et les citadelles.

« La négociation fut confiée à l'abbé d'Estrades, ambassadeur du roi d'Espagne à Venise. Il s'adressa au comte Matthioly. Le ministre accepta d'emblée la proposition et se chargea de la transmettre à son maître. Un rendez-vous clandestin fut pris à Venise. L'affaire s'y traita entre le prince et l'abbé, en masques, à minuit, sur la place Saint-Marc, au milieu de l'orgie nocturne du carnaval vénitien. Le prix du Casal y fut fixé à cent mille écus. Quelques mois après, Matthioly, arrivant mystérieusement à Versailles, rédigeait, avec Louvois, le traité de cession, et recevait de Louis XIV un pot-de-vin de huit cent louis doubles. Casal devait ouvrir ses portes aux troupes françaises, le 15 février 1679. Catinat, envoyé secrètement à Pignerol par Louvois, et caché, sous un faux nom, dans la forteresse, se tenait prêt à s'en emparer au premier appel. Le succès de ce coup de main tenait au mystère le plus absolu. L'Espagne, le Piémont, la république de Venise se seraient levés en armes pour défendre Casal menacé. Or, deux mois après le voyage de Matthioly, les cours de Turin, de Vienne, de Madrid et les inquisiteurs d'Etat vénitiens connaissaient le traité, dans ses moindres clauses. Le baron d'Asfeld, chargé d'échanger les ratifications, était arrêté à Milan par les Espagnols. La mine, si savamment creusée, volait en éclats. Matthioly était à vendre, mais il était aussi à revendre. C'était lui qui avait divulgué le secret de la France, pour en tirer un regain d'argent. On le prit la main dans ce double sac.

« La colère de Louis XIV fut terrible. Imaginez Agamemnon, roi des rois, joué, dupé, mystifié par un valet de comédie italienne; sa vengeance fut prompte, écrasante, et proportionnée au fourbe qu'elle voulait punir. Un guet-apens royal répondit à son traquenard. Attiré par un bruit d'argent qu'on lui fit sonner aux oreilles, Matthioly se laissa sottement enlever, de Turin, dans son carrosse, par l'abbé d'Estrade, et conduire, sur la frontière, à une hôtellerie où l'attendait Catinat. Ils entrèrent tous trois, dans une chambre :

on feignit de reprendre la négociation ! Un instant après, l'abbé sortit sans affectation, et donna le signal. La porte se rouvrit brusquement, des dragons apostés entrèrent, saisirent Matthioly et le bâillonèrent; une demi-heure après il était enfermé dans le donjon de Pignerol.

« Ce n'était pas une captivité, c'était un ensevelissement éternel. L'homme qui avait trompé Louis XIV ne devait pas seulement être puni, mais anéanti. Quelques jours après, le roi, dans une lettre à l'abbé d'Estrade, scellait son tombeau par cette épitaphe : *Il faudra que personne ne sache ce que cet homme sera devenu.* Personne ne le sut en effet. Le duc de Mantoue ne réclama pas son ministre et se contenta d'un mot dit à l'oreille, dans une dépêche évasive. Un frémissement de terreur, bientôt dissipé par l'incertitude, parcourut l'Europe. Puis l'oubli se fit, avec l'ombre, autour du captif. Sa tête fut en quelque sorte retranchée de son corps par le masque dont on l'enveloppa, son nom, des registres de ses prisons, où il fut remplacé par un pseudonyme; son histoire, de la mémoire des hommes. Le traître disparut comme par une trappe de théâtre, sous un éclair silencieux.

« On le suit, comme à la lueur d'une torche, à travers l'obscurité des dépêches dans son itinéraire ténébreux. On le voit passer de Pignerol aux îles Sainte-Marguerite, et à la Bastille, comme par trois étapes souterraines. Il meurt en 1703 aussi profondément oublié que s'il avait, enterré vivant, rendu, dans le cercueil, son dernier soupir. Alors le Masque de fer s'entr'ouvre un instant; on confie au livre mortuaire ce secret d'Etat. Le nom du captif, à peine défiguré par le changement des deux lettres, est restitué à sa sépulture. Les registres de l'église Saint-Paul inscrivent sous le nom de *Marchioly* le mort ignoré que deux geoliers de la Bastille lui apportent, à la nuit tombante. »

Passer des études historiques si éclatantes de style, du regretté Paul de Saint-Victor à celles plus actuelles, plus « économiques », si l'on peut s'exprimer ainsi, de M. de Hübner, c'est quitter le rêve aux pays d'or pour rentrer dans la vie réelle. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, l'œuvre nouvelle de l'illustre voyageur est bien aussi une œuvre de lettré.

On se rappelle l'intérêt qu'éveilla dans le monde européen la publication de l'ouvrage de M. le baron de Hübner, intitulé : *Une Promenade autour du Monde.* L'impression produite par son nouvel ouvrage, **A Travers l'Empire Britannique**, ne sera sans doute pas moindre.

N'est-ce pas intéressant de pénétrer le secret de la force et de la faiblesse de ce grand corps aux membres épars, disséminés sur toute la surface du globe,

qui s'appelle l'Empire Britannique ? Les passions, les intérêts qui s'agitent autour de l'expansion des races, expliquent bien le sentiment de curiosité, de l'homme d'Etat, tout autant que la curiosité de voyageur, qui a poussé M. le baron de Hübner à affronter encore une fois les fatigues d'un nouveau voyage autour du monde. Il y a plaisir et profit à l'entendre exposer les résultats de cette grande enquête personnelle, conduite avec la sûreté de jugement d'un diplomate consommé, dans le langage le plus frappant qui se puisse imaginer. Il semble que ce soit avec le burin plus qu'avec la plume que M. le baron de Hübner écrit, tant les impressions qu'il communique à ses lecteurs se gravent fortement dans leur esprit ; le dessin est sobre, quelques traits seulement, mais le portrait est vivant, le tableau animé ; on le voit, on l'a vu, on le reconnaîtra à la première occasion. Les jugements qu'il porte ne sont ni moins sûrs, ni moins remarquables par les conséquences qu'il prévoit pour l'avenir, dans cette lutte de tous les instants où chaque peuple combat vraiment pour l'existence. En Afrique, dans l'Inde, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, en Amérique, partout où nous mène M. le baron de Hübner, nous remarquons ces symptômes de réveil des races liées au sol qui se préparent à secouer l'étreinte de la vieille Europe, et tout en parcourant ces contrées si diverses dont les paysages nous apparaissent aussi nets que si nous les avions sous les yeux, nous assistons aux luttes de la conquête, au développement pacifique qui la suit, aux sacrifices qu'elle réserve à l'avenir.

Le récit de son voyage, dégagé des considérations si remarquables qui l'accompagnent suffirait seul, d'ailleurs, à intéresser les plus indifférents. Comme chacun de ses tableaux a une couleur propre qui le fait aisément distinguer de celui qui précède ou de celui qui le suit, on est bien convaincu qu'on a sous les yeux ou devant l'esprit, l'image vraie des pays qu'il vous fait traverser à sa suite. Aussi, après avoir lu le nouvel ouvrage de M. le baron de Hübner, on jugera aussi bien que si on y avait été soi-même : la colonie du Cap, les républiques du Transvaal et d'Orange, habitées par les Boërs, le Basutoland et le Zululand, l'Inde avec ses grandes présidences et les résidences princières des rajahs du Rajpoutana, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les îles Fidji et Samoa, sans parler de l'Amérique du Nord ni du Canada.

M. le baron de Hübner se préoccupe de l'influence politique du peuple anglais sans étudier l'Anglais en particulier, sans chercher à connaître ce que chacun d'eux, lorsque l'on veut aller au fond de chaque conscience, peut contenir de moralité et de vertu. Le peuple anglais a le grand défaut des forts, il est orgueilleux ; il crie sur toutes les hunes de ses navires qu'il est la moralité même.

John Bull dans son île nous a renseignés sur cette moralité, et certains scandales ont prouvé surabondamment qu'au fond, les hommes se valent, qu'ils soient renfermés dans une île inexpugnable ou qu'ils demeurent sur un continent.

Un nouveau livre de M. Fernand de Jupilles, la **Moderne Babylone** vient démontrer que cette dénomination employée généralement pour désigner Paris, peut tout aussi bien s'appliquer à Londres, et j'ajouterai que, d'après ce que j'ai pu voir durant mes longs voyages à l'étranger, Berlin, Madrid ou Rome ne valent ni plus ni moins, au point de vue moral, que Saint-Pétersbourg ou Pékin.

M. Ferdinand de Jupilles me semble animé contre les Anglais d'une sorte de rancune féroce qui flatte très agréablement les chauvins des bords de la Seine. Que son nouvel ouvrage ait le succès du premier, je le souhaite à l'auteur plus que je ne puis m'en réjouir, et, d'un livre, je me demande plutôt ce qu'en tirera le public que celui qui l'a écrit.

Sur le terrain des intérêts nationaux, le champ de combat est tellement vaste, Anglais et Français s'y rencontrent si souvent en antagonistes, qu'il me paraît prudent de ne pas se créer continuellement cette sorte d'inimitié résultant de piqûres d'épingles, et je ne crois pas être le seul de cet avis.

M. Jules Claretie, que je regrette de ne plus voir au journal le *Temps*, — qui sait si lui-même se réjouit beaucoup aujourd'hui de servir d'enclume entre la tragédie et la comédie ? — écrivait le 24 juillet 1885 les quelques lignes suivantes à propos des fameux *Scandales de Londres* que les négociants en feuilles populaires criaient d'une voix avinée sur les boulevards où passe la société la plus distinguée, la plus cosmopolite de la capitale :

« Il paraît que cette publication populaire est une publication morale. Elle a pour but de nous montrer que les Anglais sont, du premier au dernier, épris de *filles vertes*, et on compte que populariser en France les révélations de la *Pall Mall Gazette*, c'est travailler à développer l'estime réciproque que se doivent entre elles les nations. Il est évident que M. Joseph Prudhomme, bourgeois de Paris, n'est point fâché de voir John Bull, qui se pique d'austérité, pris sur le fait de fredaines singulières, mais, pour être juste, il faudrait reconnaître que les vices des capitales se ressemblent terriblement entre eux et que la bête humaine est à peu près partout repoussante et brutale lorsqu'elle est déchaînée ! »

Mais, allons au fond des choses : toutes ces prétendues révélations sont-elles bien nouvelles, et le moral anglais a-t-il été mis à nu tout à coup, à la stupéfac-

tion générale du monde entier, qui croyait qu'entre le *gin* et la Bible, l'Anglais vivait sans défaut ? Or, c'est encore Claretie qui l'a écrit dans *le Temps* : « vos prétendues révélations ont été écrites en quatre volumes par Henry Mayew, dans son ouvrage *London poor and London labour.* »

Depuis six ans, l'éditeur Victor Havard réunissait dans une collection portant comme titre **La Vie à Paris**, les chroniques de Jules Claretie ; l'année 1885 qui vient de paraître sera-t-elle la dernière ? Je ne le pense pas. La littérature aurait trop à y perdre, et M. Claretie nous reviendra un jour ou l'autre, un peu écœuré par les petites intrigues auxquelles, par sa position officielle, il se trouve mêlé sans profit pour les arts.

Nous avons mieux à faire qu'à regarder la paille dans l'œil des voisins. Tâchons donc d'imiter leurs qualités sans trop vouloir les morigéner, et les Anglais nous intéressent autrement au point de vue de la colonisation qu'au point de vue moral.

M. Lefebvre Saint-Ogan, dans une brochure très substantielle, **la Question coloniale et la Crise**, nous présente un parallèle entre le système anglais et le système français qui ne paraît pas être au désavantage des premiers.

« Sir John Fortescue a constaté la différence de l'alimentation des Anglais et des Français au moyen âge. La parcimonie des Français pour leur nourriture est proverbiale en Angleterre, et, dans les quartiers populaires de Londres, il est acquis que nos compatriotes vivent exclusivement de grenouilles, comme il est universellement admis en France que le rosbif est l'unique nourriture anglaise. De cette dissemblance dans le régime, il est résulté une dissemblance dans le caractère national. Les Français devinrent plus patients et plus endurants que les Anglais. L'Anglais fait des efforts ; le Français souffre ! C'est le résumé de leur histoire au moyen âge.

« La Révolution a éveillé chez nous un utile orgueil et un salutaire sentiment de la personnalité ; mais elle ne nous a pas assez armés cependant pour la dure bataille de la vie. Elle a cru avec le XVIIIe siècle à la possibilité de créer une Salente. Son idéal était une société où tout serait prévu, réglé, réglementé, où chacun en naissant trouverait son pain assuré. Elle s'était flattée de supprimer de la vie la lutte et l'injustice. Erreur excusable à une époque où les peuples séparés par des barrières de toutes sortes et par de grandes distances, étaient encore soustraits à la concurrence vitale et où l'implacable loi de la lutte pour l'existence n'était pas formulée.

« Notre législation, il faut bien le reconnaître, n'est pas faite pour remédier au défaut du caractère national et fortifier sa faiblesse naturelle. Une cause

formelle du faible accroissement de notre population et de notre manque d'esprit d'entreprise, c'est notre régime successoral. Tout le monde est d'accord pour l'indiquer. Les fils assurés de jouir un jour, malgré l'indignité de leur vie, de la richesse créée par leur auteur, ne songent point à aller chercher fortune ailleurs. Ils attendent patiemment l'héritage, sinon dans l'oisiveté, du moins dans quelque travail facile, dans quelque emploi surnuméraire et parasite. Il leur suffit de satisfaire à la maxime qu'il faut qu'un jeune homme s'occupe. Cependant le père de famille, rempli de l'idée que la fortune de ses enfants dépend uniquement de lui, ne veut pas que cette fortune s'amoindrisse en se partageant en beaucoup de mains. Il en résulte que notre jeunesse est à la fois peu nombreuse et peu active. C'est une des raisons pour lesquelles la population française double en quatre siècles, tandis que la population des États-Unis double en vingt-huit ans. C'est une des raisons aussi pour lesquelles nous n'avons que des émigrants infimes, dénués de ressources et de relations, tandis que les jeunes gens anglais et allemands, instruits, riches, fils, neveux ou correspondants de maisons commerciales, ne craignent point de quitter leur patrie et l'Europe ; pour lesquelles on voit dans les rades de l'Indo-Chine et d'Amérique nos rares navires de commerce français, trop faibles d'échantillons et de tonnage, se balancer de longs mois sur leurs ancres, attendant un fret qui ne vient pas et dévorés par les frais généraux, tandis que d'immenses clippers venus de New-York, de Liverpool, de Brême, de Hambourg, trouvent à leur arrivée des correspondants empressés qui ont déjà assuré le placement de leurs marchandises et leur ont trouvé par avance un fret de retour.

« Quel est le remède à un si fâcheux état de choses? La solution unique à une crise qui menace la France non seulement dans sa richesse, mais jusque dans sa vie même, serait précisément que la population française augmentât pour absorber une plus grande partie des produits de notre industrie et aussi que cette population eût assez d'activité, d'intelligence et d'esprit d'entreprise pour porter à l'étranger le rayonnement national et imposer comme autrefois au monde la consommation de nos produits. »

On ne saurait mieux dire, et l'instant est parfaitement choisi pour faire comprendre aux Français qu'il ne s'agit plus de se cantonner en des habitudes invétérées, malheureusement, chez nous. Pour un fils de famille, viser à s'asseoir sur un siège d'employé de l'Etat, n'est vraiment pas rêver d'un grand avenir. Quelques centaines de francs de retraite ne constituent pas cependant, que je sache, un espoir bien tentant.

« Les Chambres de commerce françaises ne se dissimulent pas le mal que cause à notre exportation la répugnance de la jeunesse française à s'expa-

trier : « Il serait avantageux pour la France, dit celle de Bordeaux, qu'une foule de jeunes gens inoccupés voulussent bien se fixer dans des pays étrangers. Avant 1789, les familles les plus honorables consentaient à se fixer au loin pour améliorer leur situation. Les cadets de famille cherchaient aux colonies la fortune. »

« Aux Etats-Unis, pays très démocratique, existe la liberté testamentaire, ajoute le même rapport, il en résulte qu'une famille ne se croit jamais riche, que les enfants, ne pouvant compter d'une manière certaine sur les biens du père, songent de bonne heure à se créer une position indépendante. » La chambre de Paris dit de son côté : « Un jeune français de famille aisée compte sur la fortune de son père, un jeune Anglais ne compte que sur lui pour se créer un avenir. »

Notre législation sur les successions présente un autre inconvénient, encore au point de vue de l'expansion nationale. Non seulement elle arrête la population et l'émigration ; mais elle est nuisible aux établissements coloniaux des Français. Les grandes entreprises dans les pays lointains ont besoin d'un lendemain assuré et ne sauraient se trouver sans cesse à la merci d'une licitation judiciaire qu'un décès imprévu peut amener. « On ne peut, dit M. Poitou-Duplessy, tenter des entreprises de longue haleine, quand il suffit d'un décès, non seulement celui du chef de famille, mais même celui de la femme commune en biens, et laissant des mineurs, pour amener la ruine et la destruction de tout l'édifice industriel et commercial. »

« Malgré ses graves défauts tant de fois signalés et dont je ne parle ici que pour mémoire, la France continue d'être fort attachée à son origine de succession. Elle le considère comme la base de sa démocratie. C'est à tort, selon moi. Les Américains, ainsi que le rappelle la Chambre de commerce de Bordeaux, pratiquent la liberté de testament et n'en sont pas moins de forts bons démocrates.

« La démocratie, dit M. d'Ussel, ne paraît pas directement intéressée à prendre parti pour l'un ou pour l'autre de ces systèmes. Si le principe de la liberté est mieux sauvegardé dans le citoyen par une législature qui lui permet de disposer librement de ses biens, si l'homme investi de ce droit est un propriétaire, donc un être social plus complet, le principe d'égalité, paraît mieux satisfait du régime qui impose le partage égal du patrimoine entre les enfants d'un même père. L'égalité ainsi obtenue, ne dure, il est vrai, qu'un instant. La conduite, les alliances, les circonstances, feront presque tout de suite après le partage changer la situation des copartageants, et l'inévitable inégalité ne tarde pas à se montrer. Mais il y a eu réalisation de l'égalité dans

une opération où elle était possible, hommage rendu au principe dirigeant de la société. Le système présente toutefois un caractère aristocratique. Il crée à l'enfant un droit issu de sa naissance qui fait du père une sorte d'usufruitier de sa propre fortune, du fils un héritier substitué à l'abri de l'exhérédation. L'enfant est grandi de tout ce dont le père est diminué.

« Ainsi donc même au point de vue des principes, auxquels je ne pense pas d'ailleurs qu'on doive sacrifier les colonies, notre législation successorale n'est pas irréprochable. Elle offre un caractère peu conforme au Droit moderne par le privilège qu'elle donne à la naissance sur le travail. Le fils d'un homme qui s'est enrichi par son labeur et son intelligence reçoit du fait de la loi une sorte de supériorité sur son père.

« Pour parler plus pratiquement, disons que le partage forcé a eu sa raison d'être au moment où il a été établi dans le Code. Il avait pour mission de briser l'aristocratie et de constituer la petite propriété. Son œuvre est aujourd'hui achevée et la France nouvelle est fondée. Il ne peut désormais qu'être nuisible. Regardons autour de nous les nations qui croissent et qui prospèrent. La liberté testamentaire existe partout : absolue aux Etats-Unis et en Angleterre; avec quelques restrictions, en Prusse, en Autriche, en Italie, aux Pays-Bas. Le temps est proche, j'en ai l'espérance, où notre pays se désabusera d'une erreur sociale si funeste. Déjà en 1869, un projet de loi reconnaissant au père de famille la faculté d'attribuer à un de ses enfants l'intégralité d'un bien immeuble sous la condition d'une soulte à payer aux frères et sœurs, fut sur le point d'être présenté au Corps législatif.

Le grand malheur de la liberté testamentaire, c'est le préjugé national qui en fait un des articles du programme réactionnaire. Elle n'appartient en propre à aucun parti politique et n'a rien d'incompatible avec une démocratie républicaine, ainsi que le prouve l'exemple de l'Amérique. Il ne faut pas se lasser de le répéter. Enfin si notre régime actuel de succession est une institution de notre révolution, il est permis de la modifier, — du moins dans une certaine mesure, — sans déranger l'ordre social qu'elle a établi. Çà été en quelque sorte une mesure martiale à laquelle la Révolution a eu recours contre ses ennemis et que par je ne sais quelle superstition, on maintient en vigueur longtemps après une victoire sans retour possible. »

M. Lefebvre Saint-Ogan ne compte pas qu'un changement dans la législation successorale aurait le don de modifier instantanément les idées casanières des Français, et il croit que l'Etat aurait mission, dans l'éducation officielle, de pousser la jeunesse d'un tout autre côté que celui vers lequel semble basée cette éducation qui conduit directement celui qui en a profité à réclamer une place dans la bureaucratie.

« La nécessité de s'expatrier qui s'impose désormais à une partie de la jeunesse française ne suffirait peut-être pas à déterminer un courant d'émigration ; mais un gouvernement prévoyant saurait le préparer et l'exciter.

« L'éducation nationale peut inculper le goût des entreprises coloniales dans l'esprit des générations qui s'élèvent et préparer les Français à lutter contre leurs concurrents sur le marché du monde.

« On a indiqué à juste titre parmi les causes qui ont empêché le mouvement de la Renaissance de partir de France au commencement du xvie siècle, le fait que notre pays s'était attardé dans la scolastique. L'université maintenait dans son enseignement les méthodes du passé et vingt mille étudiants se préparaient à la vie en s'exerçant aux arguments connus dans le royaume nébuleux de la Quinte-Essence, gymnastique merveilleuse pour engourdir les esprits et leur faire perdre la vue des réalités.

Jamais je n'entre en paradis
S'il ne m'ont perdu ma jeunesse.

soupirait Marot, en pensant aux « régens du temps jadis. »

« Il me semble qu'on pourrait faire un reproche analogue à notre éducation française actuelle. Elle non plus n'a guère modifié sa méthode et s'est peu souciée de l'approprier à des besoins nouveaux. Nos plans d'études sont restés les mêmes qu'à l'époque de la grande querelle des Oratoriens et des Jésuites.

« Notre éducation nationale présente deux défauts : les études littéraires sont suivies par un trop grand nombre de jeunes gens et ces études, trop longues et trop abondantes, ne laissent pas assez de temps pour la formation du caractère et le développement physique.

« Quel est le premier intérêt d'un pays ? C'est de pourvoir à ses besoins matériels. Quel est donc la portion de ses citoyens qui lui est le plus utile ? Celle qui augmente sa richesse par le commerce et l'industrie. Or il est constant que les études littéraires, non-seulement ne donnent pas les connaissances nécessaires au commerçant et à l'industriel, mais encore qu'elles exercent sur l'esprit et le caractère une influence qui les rend peu propres à ces professions.

« Cela ne fait jamais de mal » disent les bonnes gens qui ambitionnent pour leurs fils les gloires du baccalauréat. Si, cela fait du mal ; leur latin les empêchera neuf fois sur dix d'être des commerçants ou des industriels et de savoir gagner leur vie, autrement que dans une position parasitaire.

« J'aime le latin. J'admire ses savantes périodes et son énergique concision.

Mais je crois qu'il y a une chose plus utile à la France que d'inculquer cet amour et cette admiration à mes jeunes compatriotes : c'est de leur apprendre tout ce qui peut servir aux progrès de notre commerce extérieur, tout ce qui peut donner de l'impulsion et de l'extension à nos échanges internationaux, les langues étrangères, telles que l'anglais et l'espagnol, à l'aide desquelles un commerçant peut se faire entendre du monde entier, l'étude des matières premières, la géographie commerciale, les usages du commerce et son code, les applications de la comptabilité au commerce, à la banque et à l'industrie, les charges et arbitrages, la mécanique appliquée aux besoins du commerce, au matériel des ports de commerce, des chemins de fer et des docks, la technologie, l'économie politique. Je le reconnais, il est triste d'ignorer Cicéron, Tacite et Virgile ; mais Dante, Calderon, Machiavel, Shakespeare sont de grands écrivains aussi et plus d'un lettré se résigne à ne les connaître que de nom. Qu'en vertu de la tradition, le latin reste au premier rang des langues historiques ; que les richesses de sa littérature lui conservent les préférences des philosophes et des littérateurs, j'en tombe d'accord ; mais n'est-ce pas une étrange erreur que de vouer à une étude de luxe la plus grande portion de notre jeunesse. Allons d'abord au plus pressé, assurons la conservation du patrimoine national ; nous songerons ensuite à l'embellir, il est beau d'être une nation artistique et littéraire, mais il faut vivre avant tout. *Primum vivere, deinde philosophari.* Avoir des écrivains et pas de commerçants, ce serait, pour employer une comparaison de M. de Bismarck, ressembler à ces nobles Polonais qui ont des pelisses de martre zibeline et pas de chemise.

« Mais, m'objecte-t-on, vous voulez violenter le génie national. La France est un pays épris des belles lettres, d'éloquence et d'art. Vous n'en ferez point une nation commerçante. Croit-on que ce qu'on appelle le génie national soit la résultante des seuls penchants naturels de la majorité des Français ? La culture propre des esprits, la direction particulière qui leur est donnée ne doivent ils pas être comptées parmi ses éléments constitutifs. Supposons que depuis la Révolution française seulement notre instruction publique ait été changée, que la Convention eut créé, comme elle le voulait, une école industrielle et commerciale par département, que nos collèges communaux eussent renoncé à l'enseignement du latin, croit-on, à supposer d'ailleurs des conditions économiques favorables, que le génie de la nation ne serait pas plus ouvert qu'il ne l'est aujourd'hui au commerce et à l'industrie ?

« On m'objecte encore que les préjugés des familles résisteront longtemps aux efforts de l'Etat pour détourner la masse de la jeunesse française des études purement littéraires et l'entraîner vers les études commerciales. Il suffirait de

rendre les études littéraires plus coûteuses en transformant les lycées de second ordre en écoles commerciales et en supprimant l'internat dans les grands lycées.

« Voilà qui est bien peu démocratique et égalitaire ! s'écrie-t-on. Et pourquoi? Ce qui est, selon moi, peu démocratique et peu égalitaire, c'est de conserver l'ancienne dénomination d'études et de professions libérales ; c'est de croire qu'un homme qui a appris le latin et exerce la profession d'avocat est supérieur d'un degré dans la hiérarchie sociale à celui qui sait l'anglais et fait la commission. Egalisons les métiers et les professions ; n'égalisons pas les aptitudes. Nous aurons ainsi accordé le principe social de l'égalité avec le principe économique de la division du travail.

« L'Etat et les conseils municipaux accordent des bourses dans les lycées et dans les collèges avec une imprévoyante facilité. L'enfant pauvre, quand il ne révèle pas les aptitudes d'un Pic de la Mirandole, ne devrait recevoir, aux frais du public, qu'une éducation pratique, commerciale et industrielle. Quand la nation ou la ville supportent la dépense de l'instruction et de l'entretien d'un enfant, ce n'est pas un don qu'ils lui font : c'est un prêt. Elles comptent le mettre en position de les rémunérer un jour par ses services. Or, dans la plupart des cas, c'est dans le commerce et l'industrie seulement que cet enfant, devenu homme, pourra rendre des services au pays. Notre époque demande des commerçants, on continue à élever des latinistes comme au temps du collège Saint-Thomas du Louvre, où le monde n'avait besoin que de théologiens... Heureux quand le pupille de l'Etat ou de la municipalité n'est qu'un inutile !...

« On ignore donc encore que donner une éducation littéraire, c'est-à-dire de luxe, à un jeune homme sans fortune, sans famille, sans appui dans la vie, c'est, à moins qu'il n'ait un talent hors de pair, faire à lui-même et à la société un présent funeste. Il mérite en vérité qu'on lui pardonne, l'humaniste révolté Jules Vallès, qui se venge contre l'ordre social des aspirations inassouvies qu'on lui a données... Il peut dire, comme l'ange rebelle de Milton à ceux qui ont appelé son intelligence à la lumière : — « Créateur, t'ai-je demandé de me tirer de mon argile pour me faire homme? T'ai-je sollicité de me tirer du néant !... » Contradiction singulière. Les mêmes gens qui, pour assurer la conservation sociale, excitent à l'épargne et par conséquent à la dépopulation, élèvent à grands frais des chefs pour l'émeute et des idéologues pour l'anarchie. Pendant qu'avec leur économie politique au jour le jour, ils empêchent de naître assez d'ouvriers pour suffire aux besoins du travail national, ils créent des bacheliers plus qu'il n'en faut pour les carrières appelées libérales...

« Le second défaut de notre éducation française, c'est de ne prendre souci que de la culture de l'esprit et de ne pas assez s'occuper de la formation du caractère ni du développement de la force physique. L'excès du travail intellectuel est nuisible à l'intelligence elle-même : « Tout le monde est d'accord, écrivait récemment M. Von Hartmann dans le *Gegenwart*, pour reconnaître que dix heures de travail manuel sont déjà trop pour un ouvrier, et l'on n'hésite pas à demander dix heures de travail de tête à de jeunes cerveaux encore mal formés ! L'Etat règlemente sérieusement le travail des enfants dans les manufactures, et il permet que des enfants ayant passé la journée en classe rapportent à la maison pour trois heures ou trois heures et demie de devoirs à faire ! L'expérience montre journellement qu'en diminuant la durée des heures de travail, on a des élèves plus forts. En Allemagne, le *Realschule* a plus d'heures de classe et donne plus de devoirs à faire à la maison que le gymnase : or, il est établi que les élèves des gymnases sont plus forts que ceux des « Realschule ». La subjection de l'esprit au corps est une doctrine idéaliste du Moyen Age qu'on pouvait pratiquer sans trop d'inconvénient avec les fils de barbares qui bataillaient à l'Université de Paris. On la retrouve dans les romans comiques espagnols, où les maîtres d'école ne nourrissent pas leurs élèves afin d'émanciper leur intelligence. Ce n'est point par la fougue ni l'exubérance de santé que pèche notre jeunesse française.

« On a commencé depuis une vingtaine d'années à s'occuper du développement physique de nos enfants, mais je ne sache pas qu'on ait encore songé à la formation de leur caractère non plus qu'à l'appropriation de leur esprit aux besoins de la vie moderne.

« Il faut la force corporelle pour s'expatrier, pour pouvoir supporter l'épreuve d'un climat nouveau et d'un changement de régime, il faut avoir aussi celle du cœur pour quitter ses affections et ses habitudes, pour s'accommoder d'une vie nouvelle, pour conserver sur une terre lointaine, au milieu d'étrangers souvent hostiles, la bonne humeur et la confiance. L'homme fort est dans son pays partout, dit le poète, partout il est chez lui :

Omne solum forti patria est, ut piscibus æquor.

« Au point de vue de la formation du caractère de l'enfant et de son initiation aux luttes de l'existence, la méthode d'éducation anglaise est admirable. A Eton, à Harrow, à Rugby, à Charter-house, l'écolier se gouverne et se réprime lui-même, il se défend seul contre les attaques et les empiètements de ses camarades, forme des ligues, contracte des alliances, s'essaie sur une

petite échelle aux combats de la vie réelle. On trouve dans l'école les rivalités des parties, le conflit des opinions et les manifestations publiques.

« C'est ainsi qu'on conserve l'énergie du caractère national en Angleterre et qu'on développe l'esprit d'entreprise.

« Chez nous, au contraire, on soumet nos collégiens au régime de la caserne, avec sa rigueur brutale et son uniformité inintelligente. On s'attache à tuer chez eux toute initiative, toute volonté, toute idée propre. Pendant dix mois de l'année, pas une action de leur vie qui ne soit commandée par la cloche ou le tambour... Et si d'aventure, il se trouve chez un enfant quelque velléité de personnalité, ses maîtres n'ont pas de repos qu'ils ne l'aient supprimée à coups de pensums. Etouffer le sentiment du *moi* chez le Français, n'est-ce pas les bien disposer à lutter contre l'égoisme anglo-saxon!... On a dit de l'alliance de la France et de l'Angleterre qu'elle était aussi utile pour l'humanité que celle de l'homme et du cheval, mais que, par malheur, l'Angleterre était le cavalier et la France, le cheval... Notre éducation nous apprend à être un cheval docile.

« Nos éducateurs français ont une excuse. Ils n'ont jamais ouï parler du *struggle for life* entre les peuples et ils continuent d'élever nos jeunes Français comme si rien n'était changé dans le monde depuis Louis XIV et Napoléon, pour en faire des académiciens, des gens d'esprits et des fonctionnaires, des fonctionnaires surtout.

« La réduction des fonctions publiques qui surchargent la nation, — si on se décidait jamais à l'opérer, — serait l'adjuvant d'une réforme de notre méthode d'enseignement. Notre jeunesse française se déciderait à chercher l'emploi de ses facultés ailleurs que dans un ministère ou une administration, si on lui retirait l'espoir d'y entrer. Elle se tournerait vers des occupations plus productives et plus utiles. On a remarqué autrefois que l'exclusion d'une caste des emplois publics avait été favorable au commerce et à l'industrie. Telle fut la raison de l'activité commerciale des Juifs et de l'essor pris par l'industrie des protestants français au XVII[e] siècle.

« Quand nos manufactures ont-elles réellement prospéré, enrichi le royaume et fourni l'Europe, écrivait Dupont de Nemours, dans sa lettre à la Chambre de commerce de Normandie ? C'était lorsque les protestants, depuis le dernier siège de la Rochelle, n'ayant de ressources que l'industrie et le commerce y ont appliqué leurs efforts et leurs capitaux. » En restreignant le plus qu'il sera possible les emplois publics, on obtiendra un résultat analogue. La jeunesse française n'aura plus rien à attendre que du commerce et de l'industrie. »

Voilà une sage réforme qui a bien peu de chance d'être essayée chez nous! Mais dans les lignes suivantes où l'auteur **de la question coloniale et la crise** résume ses aspirations, je crains bien que le système proposé à la méditation du lecteur sérieux ne trouve pas un meilleur accueil qu'il n'en a rencontré devant nos « honorables », — Il pourrait servir de prime à la peur, non pas de servir son pays, mais à celle d'être astreint à l'obéissance passive que l'on apprend seulement au régiment.

« Il a été proposé à la dernière législature, lors de la discussion de la loi sur le recrutement militaire, que les jeunes gens qui résideraient dans nos colonies, soient dispensés du service. On pourrait, il me semble, s'inspirer de cette proposition et exempter du service militaire les jeunes Français, non fonctionnaires publics, qui iraient passer les années pendant lesquelles ils devraient être présents sous les drapeaux, soit dans une colonie française, soit dans une des régions hors d'Europe, qui seraient désignées par le gouvernement et où l'on jugerait utile de conduire un courant d'émigration.

« Beaucoup de pères de familles préfèreraient pour leurs fils des voyages et des séjours à l'étranger, plus profitables à leur instruction et même à la formation de leur caractère, que la vie de caserne. Nous nous habituerions aussi à savoir nous séparer de nos enfants et à ne plus redouter les grands déplacements. En même temps, la France s'assurerait une pépinière de jeunes hommes actifs et entreprenants, connaissant les pays étrangers, leur langue, leurs mœurs et leur commerce.

« La défense nationale ne serait pas du reste privée de leur secours. Ils resteraient soumis pour les périodes d'exercices qui suivent le passage dans l'armée active, aux obligations des hommes de leur classe. La France n'aurait pas en eux des soldats moins déterminés ni moins dévoués que dans ceux qui auraient déjà passé par la caserne. C'est à l'étranger surtout qu'on apprend à aimer sa patrie. Ils apporteraient à son service un amour plus ardent, une âme mieux trempée et des bras plus vigoureux.

« Telles sont les principales mesures qui pourraient favoriser l'émigration. J'ai l'espoir que le jour n'est pas loin où quelques-unes d'entre elles seront étudiées sérieusement. La nécessité les imposera. Il n'est pas, en effet, d'autre solution à la crise dont souffre notre pays. Dégrever les impôts, à supposer que ce fut possible, en changer l'assiette, améliorer nos méthodes de fabrication, perfectionner notre outillage, abaisser les tarifs de transports ne sont que des palliatifs insuffisants contre la concurrence étrangère. »

M. de Saint-Ogan a dit d'excellentes choses dans son intéressante brochure, et particulièrement en ce qui concerne l'éducation de la jeunesse française.

— il est absolument dans le vrai. — Les élèves de nos lycées travaillent trop, et chose curieuse, les professeurs qui, sans cesse, vivent au milieu d'eux, ne s'en aperçoivent pas. Sur cent élèves d'un lycée, pas un ne sait l'histoire de France, aucun d'eux ne connaît la géographie, à peine dix sont capables de faire une addition de vingt chiffres, mais ils connaissent imperturbablement la date de la mort de Louis XI. Quant à ce qui s'est passé depuis Napoléon I[er] jusqu'à la seconde élection de M. Grévy, ils n'en ont aucune notion.

Ils ont appris quelques bribes de latin et de grec, ce qui est excellent, quoi que l'on en puisse dire; mais, quant à la science de la vie, hélas! les professeurs la connaissent bien peu, puisqu'ils ne cessent d'appliquer les punitions les plus idiotes : privation de récréations! privation de promenades! lorsque le plus turbulent est précisément celui auquel on devrait ordonner les courses et les parties de barres les plus échevelées.

Mais aucun élève au sortir du collège ou du lycée ne sait lire : je l'ai expérimenté vingt fois en priant quelque fort en thème de vouloir bien me lire un chapitre quelconque pris dans un livre classique : c'était absolument déplorable.

J'assistais par hasard, il y a huit jours, à une matinée littéraire donnée pour les enfants des écoles communales de garçons et de filles, par M. Ricquier, et j'admirais avec quelle attention l'éminent professeur était écouté par cette jeunesse. M. Ricquier n'a peut-être jamais obtenu un plus grand succès qu'en disant *Boum-Boum*, de M. Jules Claretie, conte tiré du **Livre de Pochi**, un ouvrage pour les enfants, écrit par Jean Bernard, Paul Arène, Jules Claretie, Alphonse Daudet, Hector France, Camille Lemonnier, Lugal, Catulle Mendès, Mullem, Henri Passerieu, Edmond Picard, Ernest Pouvillon, Armand Silvestre, Marie Sever des Moulins, Maurice Talmeyr et C. Delon.

Tous ces écrivains ont mis chacun dans cette œuvre collective autant et plus de talent peut-être que dans leurs nombreux volumes écrits pour des esprits plus développés; ils ont essayé un genre tout à fait nouveau pour distraire la jeunesse sans leur raconter de ces histoires qui font sourire, tant elles sont « contes de grand'mères ».

J'aimerais à ce que les enfants, comme distraction, en même temps que comme étude de diction, fussent appelés chaque jour à lire tout haut, en classe, chacun pendant quelques minutes, ce volume de haut style dont on pourrait éditer de nouvelles séries à la portée des classes plus avancées.

Lisez ce petit conte, *Fleur-de-Blé*, écrit par Camille Lemonnier, l'auteur de *Happe-Chair*, et dites-moi si ce n'est pas absolument délicieux comme style, comme émotion, comme œuvre enfantine, et dont les hommes faits trouveront véritablement plaisir à se distraire un instant.

Ah ! savoir intéresser les enfants, et surtout savoir tirer profit pour eux, de chacune de leurs distractions, n'est-ce pas là le secret de l'éducation ?

« Il y avait ce soir-là à Wavre, sur la place, une maison où l'on se préparait surtout à fèter saint Nicolas. C'était chez le boulanger Hans Jans. Dans la chambre à deux croisées qui est au-dessus de la boutique, un grand feu et une petite lumière éclairaient le beau lit des étrangers, avec ses rideaux de perse à fleurs roses et son bois de chêne poli qui reluit.

« Et dans le lit était couchée Fleur-de-Blé, la fille de Jans.

« Bonne maman Jans mettait, par moment, une bûche dans le feu, en ayant soin de retourner celles qui y étaient ; puis relevant ses lunettes sur les bandeaux bruns qu'elle portait par dessus ses cheveux blancs, elle allait à pieds doux vers le lit.

« Fleur ! disait-elle tout bas en écartant les courtines.... »

« Et la lampe rouge jetait sa clarté sur Fleur-de-Blé tapie dans les draps et ne laissant voir que ses tout petits bras et sa toute petite figure.

« Deux fois depuis que la grande horloge à gaine de la boutique avait sonné sept heures, bonne maman Jans avait ouvert les courtines du lit en appelant Fleur-de-Blé, et l'enfant ne s'était pas éveillée.

« Elle entendait à chaque instant le bruit de la petite sonnette que Jans avait attachée à la porte de la boutique et que le chaland faisait sonner quand il entrait. Or, il venait beaucoup de monde ce soir là chez les Jans, car ils avaient, en sucre et en pâte, les plus beaux bonshommes de la ville.

« Et chaque fois que tintait la sonnette, bonne maman Jans se demandait :

« Est-ce pour un homme de six sous ou pour un homme d'un franc ? Ceux d'un franc ont des cheveux de sucre blanc et des joues de sucre rose, et ceux de six sous sont en pâte unie. Hans aurait dû faire aussi des hommes à deux francs, parce qu'il y aura toujours des gens qui voudront payer deux francs quand leur voisin n'en paie qu'un.

« Et Mme Jans servait au comptoir, regardant de côté les gamins qui, le nez rouge et les mains dans les poches, se renouvelaient toujours à la vitrine devant les grands hommes de pâte, tandis que Jans disait dans le fournil :

« Allons, les garçons! Hardi à la pâte! Je m'en vais faire l'homme de Fleur. »

« Et par la fenêtre de la petite chambre de derrière Mme Jans voyait Hans, les bras nus, en veste blanche et en pantalon blanc, qui allait et venait, à la lueur des flammes, à côté des garçons penchés sur le pétrin.

« Jans prit la plus grande de ses formes, y mit le beurre, coula lentement la pâte et tout à coup plongea la forme dans le four.

« Ah ! Fleur, pensait Mme Jans, quel beau bonhomme ton papa va te faire là ! Il n'y en a pas un autre dans tout Wavre pour donner à la pâte une si belle tournure. Certainement, j'ai bien fait, étant fille de boulanger, de me marier avec Hans.

« Jans retirait en ce moment des cendres brûlantes un admirable bonhomme fumant et blond qu'il détacha d'un coup sec, et il le déposa sur une planche poudrée de farine. C'était un gros monsieur en bas de culottes, avec une mitre sur la tête, une perruque dans le dos, une canne à crosse à la main et dans les poches, des joujoux qui dépassaient.

« On lisait sur ses souliers à boucles, le long d'une banderole : « Saint Nicolas. »

« D'admiration, le premier mitron mit la main à son nez et le second la mit à son pantalon.

« Hans qui les vit, leur dit sévèrement :

« Sales garçons, depuis quand met-on à son pantalon et à son nez la main avec laquelle on pétrit ?

« Puis Jans se mit à glacer en rose les joues et le nez du saint, piqua des grains d'anis dans la perruque, coucha du chocolat sur l'habit, étendit une couche de gelée de groseilles le long du gilet, saupoudra de poussière d'or la crosse et la mître, sucra en blanc les mains et les bras, enfin appela sa femme et lui montrant son chef-d'œuvre, dit :

« Annette, la pâte est mêlée de tranches de melon, de morceaux d'oranges et de raisins. Je ne donnerais pas ce saint Nicolas pour cinq francs, parce que je ne le referais peut-être plus si bien pour dix. »

« Et Fleur-de-Blé s'éveilla tout à coup en disant de sa petite voix :

« Bonne maman, ça sent bon, est-ce que saint Nicolas est déjà venu ?

« Cette petite voix de Fleur ressemblait aux dernières vibrations du cristal, quand on l'a frappé avec un couteau et qu'on n'entend plus qu'un son qui va mourir.

« Non, mon enfant, répondit bonne maman Jans, en remettant les petits bras de l'enfant dans le lit, saint Nicolas n'est pas encore venu, mais il passe dans la ville et c'est ça qui sent bon.

« — Bonne maman, pourquoi que saint Nicolas sent bon quand il passe dans la ville ?

« — Parce que Papa Jans fait cuire dans son four sa pâte à bonshommes. Et il y en a de six sous et il y en a aussi d'un franc. Veux-tu boire un peu ?

« — Bonne maman répondit l'enfant, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé que saint Nicolas venait me chercher dans mon lit. Et il avait une grande barbe, comme l'image du bon Dieu que m'a donnée marraine Dictus. Et j'ai dit : « Bonjour,

saint Nicolas, patron des bons enfants. » Et il ma dit comme ça : « Fleur-de-Blé, je suis ton patron, en effet, car tu es une bonne petite fille et j'aime les bons petits enfants. Viens avec moi. » Et j'ai dit : « Pour où aller bon saint Nicolas ? Et il m'a répondu : « Pour aller jouer en paradis. » Alors maman et papa, et bonne maman m'ont donné une robe blanche et m'ont dit qu'ils viendraient plus tard. Et quand je suis entrée au paradis, il y avait des petites filles et des petits garçons tout en blanc qui jouaient.

« Ils m'ont prise dans leurs bras et m'ont dit qu'ils jouaient comme ça, la nuit et le jour, toujours, et ils avaient des joujoux que le bon Dieu leur donnait, des joujoux bien plus beaux que ceux que papa m'a donnés au nouvel an dernier.

« Et les petites filles avaient des poupées aussi grandes qu'elles, qui faisaient la révérence et qui disaient : « Merci Madame. ».

« Et alors saint Nicolas m'a embrassée et il m'a dit :

« — Amuse-toi, je t'aime bien, qu'il m'a dit. Tu auras aussi des poupées et elles te diront aussi : « Merci, Madame. » Et puis, bonne maman, j'ai senti une bonne odeur et je me suis éveillée.

« — Voilà M. le docteur Trousseau qui vient te dire bonjour, Fleur-de-Blé, dit tout à coup bonne maman Jans.

« — M. Trousseau poussa la porte, et allant droit au lit, il dit :

« — C'est papa Trousseau. Comment vas-tu, mademoiselle ? Voyons le pouls... Hum ! hum ! Et la langue ? Tu as le sang aux joues, petite. On a donc eu des émotions? — C'est ça..., la Saint-Nicolas !

« M. Trousseau mit la main sur le cœur de l'enfant, puis il y mit l'oreille, et ses yeux tout à coup roulèrent sous ses gros sourcils gris, comme la boule avec laquelle les joueurs abattent les quilles au *Coq sans tête*. En ce moment Jans et sa femme entrèrent l'un derrière l'autre, sur la pointe des pieds, comme des ombres, en retenant leur haleine. Alors M. Trousseau se mit à souffler dans ses joues pour ne pas leur montrer son inquiétude. Puis il prit son chapeau et son parapluie et courut à la cure avertir M. le vicaire. Or, M. le vicaire aimait beaucoup les Jans, et quelquefois allait les dimanches d'été manger la tarte chez eux.

« Quand la pendule sonna neuf heures, Fleur-de-Blé s'éveilla.

« — Bonne maman, est-ce que saint Nicolas n'est pas encore venu?

« — Non, Fleur, il n'est pas encore venu, mais il passe sur la place.

« — Ah ! bonne maman, laissez-moi voir passer saint Nicolas sur la place.

« — Fleur, reste en paix : saint Nicolas ne donne plus rien aux enfants qui l'ont vu.

« — Ah! bonne maman, j'entends sur la place la voix du petit Paul qui crie : « Saint Nicolas passe derrière la maison du boucher Canu, » et celle de la petite Marie qui lui répond : « Non, il ne passera que dans une heure. »

« Le père Jans, entendant d'en bas qu'on parlait, monta, et ayant enveloppé Fleur-de-Blé d'un jupon de laine, l'approcha de la fenêtre dont il souleva le petit rideau blanc.

« Il était tombé de la neige dans l'après-midi et il y en avait par terre près de trois pouces. Les maisons de la place se détachaient en noir sous une perruque blanche, dans un ciel roux d'où les flocons continuaient à tomber comme tombe en mai, sous les ciseaux du tondeur, la toison des brebis. Des lumières bougeaient, et devant les boutiques, les quinquets dessinaient en rouge sur le sol blanc les carrés des vitrines. Mais ce que Fleur-de-Blé regardait surtout, c'étaient les grands parapluies des marchandes qui, les sabots garnis de pantoufles et les mains sous leurs tabliers, se tenaient assises, au milieu de la place, devant des tables recouvertes de nappes en serge à carreaux bleus et blancs, sur lesquelles s'étalaient des lions de sucre d'orge, des drapeaux de Notre-Dame-de-Hal, des poupées à tête de bois, des macarons, des conques de Dinant et des *spikelaus*.

« Et, tandis que la neige dansait en petites ouates qui poudraient les parapluies et faisaient grésiller la mèche des chandelles, les enfants des pauvres gens, le nez roupilleux et le doigt dans la bouche, regardaient sans rien dire et tour à tour, les brimborions de l'étalage et les marchandes qui à pleines joues soufflaient sur leurs petits réchauds de terre d'où s'envolait une nuée d'étincelles.

« Par moments, Fleur-de-Blé entendait un claquement de porte dans la rue, et tantôt un voisin quittait la maison pour se rendre au cabaret, tantôt une voisine, en sabots et le cabas à la main, trottinait du côté des parapluies après avoir eu soin de faire le tour de clé ; et d'autres fois elle n'entendait plus que des lambeaux de voix traînant dans le soir.

« Mais la neige amortissait tous ces bruits et les faisait paraître doux comme du velours.

« Je vois bien encore, disait-elle, la vieille Lisbeth qui balaye la neige devant sa porte, et elle a mis près d'elle un seau d'escarbilles pour les jeter sur le trottoir après qu'elle l'aura balayé. Je vois aussi monsieur Onuzel, le pâtissier, qui se promène les mains dans les poches, en fumant sa belle pipe de porcelaine, et il regarde de loin les bonshommes que papa a faits ce matin. Mais je suis bien contente de n'avoir pas vu saint Nicolas, et je vais rentrer dans non lit.

Papa Jans recoucha Fleur-de-Blé et l'embrassa en lui disant :

« — Dors bien, ma Fleur. Ton papa fera la maison bien belle pour recevoir saint Nicolas et on mettra sous la cheminée le beau tapis rouge à fleurs noires qu'on met à la fenêtre entre deux bougies, quand passe monsieur le curé avec la procession.

« Et grand'maman Jans dit :

« — Comment est-il possible, Jésus mon Dieu ! de ne pas aimer une enfant qui se laisse mettre au lit sans pleurer et qui est toujours contente de sa bonne maman ?

« On n'entendit plus bientôt dans la chambre que la faible respiration de l'enfant et le bruit des aiguilles à tricoter qui cliquetaient dans les petites mains sèches de grand'maman Jans.

« Tout à coup, M. le vicaire, un tricorne sur l'oreille, ouvrit la porte de la boutique et dit à papa Jans et à maman Jans qui faisaient leur caisse en mettant à part les petits sous, les gros sous et les francs :

« — C'est moi, mes amis. Bonjour, madame Jans. Je viens voir si Fleur-de-Blé a mis son petit sabot dans la cheminée.

— Tiens ! c'est monsieur le vicaire, dit Jans en ôtant sa pipe de sa bouche et en le conduisant dans la petite chambre qui est derrière la boutique. Bonne maman Jans sera bien contente de vous voir.

« Dans ce moment, la porte de la chambre d'en haut s'ouvrit et bonne maman Jans cria très vite :

« Hans ! Hans !

« — Ah ! c'est ça ! dit Jans. Fleur-de-Blé m'appelle à tout bout de champ pour me parler de saint Nicolas. Ces anges-là ! Montez, monsieur le vicaire.

« — Jésus God ! cria bonne maman, quand elle les vit, Fleur-de-Blé vient de se lever et elle veut descendre sur la place..... Votre bénédiction, monsieur le vicaire.

« Fleur-de-Blé avait les yeux grands ouverts et regardait sans voir du côté des fenêtres.

« — Ma Fleur ! cria Jans comme un fou.

« Et il remit la fillette dans les couvertures.

« M. le vicaire ayant tourné les yeux vers Jans, vit qu'il était pâle comme les draps du lit et que ses mains tremblaient.

« Fleur-de-Blé ferma doucement les yeux et se rendormit ; mais ses petites mains, transparentes comme une veilleuse dans laquelle brûle une lumière, continuaient à faire des gestes vagues sur la courte-pointe.

« Du courage, Jans, dit le vicaire en lui mettant doucement la main sur l'épaule. Pensez à notre Seigneur qui a souffert la passion. »

« Mais Jans, les yeux perdus, regardait son enfant et ne l'entendit pas.

« Alors Fleur se mit à remuer doucement les lèvres comme si elle parlait tout bas à quelqu'un qui était de l'autre côté de la nuit, et à la fin elle prononça ces mots :

« Je suis Fleur-de-blé, la fille du boulanger Jans qui est sur la place. »

« Elle se tut un instant et reprit :

« Bonjour... Toujours jouer... Poupées... Merci, Madame. »

« Sa voix était comme une musique de violon très douce et tandis qu'elle parlait un petit sourire pâle ressemblait sur sa bouche à un petit nuage clair qui se fond dans le soir. Jans vit son bras mignon sortir des draps et elle salua de la main dans le vide, avec un geste lent qu'elle avait quand elle répétait ses fables et disait : Bonjour, monsieur du Corbeau. Puis après une demi-heure, Fleur-de-Blé s'éveilla de nouveau.

« Est-ce que saint Nicolas n'est pas encore venu ? demanda-t-elle.

« — Non, Fleur, dit Jans, saint Nicolas ne vient qu'à minuit.

« — Ah ! c'est bien long, dit la fillette. Mais il vient de loin et son âne est fatigué. Papa mettra un fauteuil pour saint Nicolas et une chaise pour son âne.

« Je n'y manquerai pas, dit Jans, et je mettrai pour saint Nicolas le beau fauteuil qui est dans le coin et dans lequel s'assoit tante Catherine, quand elle vient nous voir à la Noël. »

« Et vers onze heures, Jans descendit préparer sur des assiettes le saint Nicolas de Fleur-de-Blé. Il avait acheté une grande poupée qui avait des yeux de nacre, des cheveux blonds et un corps articulé ; il avait acheté aussi un berceau doublé de satin bleu et qui se balançait sur une demi-lune. Et il avait payé le tout quinze francs.

« Il mit la poupée dans le berceau et rangea dans un grand carton la mantille de soie, la robe de barège et le chapeau de peluche rose qui composaient la toilette de la poupée. Et Jans riait en lui-même en pensant à la joie de sa Fleurette, un peu de gaîté lui était revenue de manier toutes ces douces choses.

« Il ôta ses souliers et deux fois monta sur ses bas l'escalier, la première fois pour porter les assiettes de bonbons, la seconde fois pour porter la poupée, le berceau et le carton aux habits de la poupée. Et il disposa le tout dans le réduit qui attenait à la chambre où reposait Fleur-de-Blé.

« Et Fleur ne cessait pas de dormir.

« Je veux voir sa joie tantôt quand elle aura son saint Nicolas : c'est pour cela que je reste dit M. le vicaire à bonne maman Jans.

« Mais ce n'était pas pour cela que restait M. le vicaire.

« Il tira de sa poche son bréviaire, et les lèvres doucement remuées dans un marmottement intérieur, se mit à lire près de la petite lampe. Mais, de temps à autre M. le vicaire regardait Fleur-de-Blé et alors il disait en lui-même en fermant son livre après y avoir mit le doigt pour ne pas perdre la page :

« Seigneur, mon Dieu ! prenez en pitié ces pauvres gens !

« Quand vint minuit, Fleur-de-Blé entendit du bruit dans la maison, et ayant ouvert les yeux, elle demanda si ce n'était pas l'âne de saint Nicolas qui descendait par la cheminée. Et Jans, qui savait bien que c'étaient ses garçons dans le fournil lui répondit, en remuant ses gros sourcils pleins de farine que certainement il distinguait le bruit des sabots du bourriquet.

« Et il ajouta :

« Dans un instant j'irai voir. »

« Il colla son oreille à la porte, eut l'air d'écouter, la tête en avant, puis descendit, allongeant lentement ses grandes jambes, avec un air de mystère. Et tout à coup d'en bas montèrent des cris, une joie qui éclatait.

« C'était, Jans, et il disait :

« Fleur ! ma Fleur, il a passé ! Ouvre tes petites mains. »

« Lorsqu'il reparut dans la chambre, il tenait dans ses bras le fauteuil où s'asseyait la tante Catherine ; et sur le fauteuil il y avait le berceau, la poupée, le carton le bonhomme de pâte et les assiettes de bonbons.

« Merci, saint Nicolas, merci pour Fleur, criait-il du côté de l'escalier. »

« Et dès que l'enfant eût la belle poupée et le berceau, sa petite bouche se plissa dans un sourire, commme une fleur qui s'ouvre au soleil.

« Alors Jans lui montra sur le fauteuil de la poussière qu'il avait faite lui-même en mettant les pieds dessus, et riant de tout son cœur :

« Vois, dit-il, ce sont les sabots de la bête à Monsieur saint Nicolas. »

« Et de suite après, Fleur-de-Blé pencha la tête, comme un arbre blessé par une pierre et qui a perdu la sève ; et toute pâle sur la blancheur du grand oreiller avec son joli sourire triste qui ne finissait pas, retomba à son sommeil.

« Un silence lourd monta du vestibule ; la pendule de la boutique sonna une heure, et doucement un chien se lamenta dans la cour voisine.

« Monsieur le vicaire, s'écria maman Jans en joignant les mains, je crois qu'il y a un malheur sur la maison.

« — Bonne maman Jans, répondit M. le vicaire en levant la main vers le ciel, pensons toujours à Celui qui peut tout. »

« Et le silence reprit, de minute en minute plus grave, autour du grand lit où

reposait l'âme de la maison. Dehors la neige battait les vitres avec le bruissement léger d'un oiseau qui veut entrer. Et Jans, comme un homme qui a la fièvre, claquait des dents, bégayant au fond de lui le nom de sa Fleur, toujours.

« Tandis que ces choses se passaient chez les Jans, une belle lumière gaie éclairait une des chambres de la maison du gros boucher Camu. Des poupées et des chevaux de bois remplissaient la table, avec des mirlitons, des drapeaux et des tambours. Et tout à coup le gros homme, qui se coiffait de son bonnet de nuit, dit à sa femme en regardant la maison de Jans :

« En vérité, Zénobie, ce n'est pas naturel : je vois sur le rideau blanc des ombres qui passent et repassent. Si Fleur avait la santé de Zéphirine et d'Annette, certainement il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter ; mais elle est comme un peu de ouate que le vent souffle avec sa bouche dans l'air. »

« Et dans toutes les maisons de la ville et des campagnes, les petits enfants des riches et des pauvres dormaient à cette heure, leur tête sur leurs bras, rêvant des bonbons et des joujoux qu'ils trouveraient à leur réveil.

« Bonne maman Jans avait laissé tomber son tricot sur ses genoux et dormait près du feu, ses lunettes sur son nez. Mais ni papa Jans ni maman Jans ne songeaient au sommeil : tous deux se tenaient devant le lit les mains jointes, n'osant plus se regarder, de peur de se montrer leurs larmes. Et M. le vicaire, les mains jointes comme eux, se disait :

« La respiration de Fleur est comme la cloche de l'église quand le vent d'été la porte au loin dans la campagne et qu'elle va cesser de sonner.

« Fleur-de-Blé respirait si mollement qu'on n'entendait plus dans la chambre que le crépitement de l'huile dans la lampe et le ronflement de la grand'maman Jans.

« Quand la bonne vieille dame s'éveilla, elle s'étonna d'abord que M. le vicaire fut encore là ; mais sitôt qu'elle eût vu papa Jans et maman Jans à genoux près de Fleur-de-Blé, elle tira son grand mouchoir à carreaux et se mit à pleurer dedans, avec des gémissements de petit enfant.

« Justement Fleur-de-Blé s'éveillait et, tout bas, mais si bas cette fois que bonne maman, qui avait l'oreille un peu dure, ne put l'entendre, elle murmura :

« Bonjour, saint Nicolas. »

« Et plus bas encore :

« ..... jour, papa, m'man, bonne m'man. »

« Fleur-de-Blé dormit jusqu'à l'aube. Et à mesure que le jour arrivait, sa vie, comme un oiseau frileux qui regagne les pays du soleil, au temps des bises

retournait à la grande lumière. Doucement la lampe baissa. Une effroyable tristesse passa alors sur les vieux meubles si souvent caressés par ses petites mains. Le bon Dieu d'ivoire pendu au mur eut l'air de s'incliner sur sa croix.

« C'était l'heure où les coqs chantent. Les enfants de Wavre, éveillés plus tôt que de coutume, allèrent écouter aux portes s'ils n'entendaient pas du bruit dans la maison.

« Un cri retentit dans la chambre.

« Ah ! monsieur le vicaire, s'écria Jans en se jetant dans les bras du prètre.

« — Jans ! Fleur vient de monter en paradis ! répondit M. le vicaire. »

Et depuis ce temps, le pauvre M. Jans ne fit plus jamais de bonshommes de pâte à la saint Nicolas. »

Puisque l'occasion se présente de parler d'ouvrages pour la jeunesse, je ne pourrais passer sous silence sans ingratitude le joli roman, plein [de cœur, de M. A. Gennevraye, **la Petite Louisette**, je lui dois quelque bonnes heures de tranquillité absolue, tandis que mon jeune fils, en congé de carnaval, dévorait les pages morales de ce doux roman.

Il y a plus de six ans, alors que nous avons fondé cette Revue, je disais combien il était regrettable que le livre de voyages et d'aventures fût tombé en désuétude. Le mouvement d'intérêts coloniaux a ramené le goût de ces ouvrages qui mettent dans l'esprit le désir d'apprendre sur les lieux mêmes qu'elles ont habités l'histoire des populations qui s'y sont succédé, de voir par ses yeux les pays que les voyageurs dépeignent avec enthousiasme, de mettre le pied là où ils se sont arrêtés.

Avec Mayne-Reid, dans **Les Emigrants du Transwaal**, on apprendra ce qu'il faut de courage et d'éducation physique pour résister aux luttes continuelles du pionnier contre la nature sauvage des colonies nouvelles. Il semble que le climat, la faune et la flore fassent alliance pour se défendre contre la civilisation.

C'est encore sous forme de roman que M. Maurice Dubard et Ernest Grasset nous conduisent au Tonkin dans l'histoire des amours de Just avec la belle Thi-baï-tran, et en Tartarie dans celles de Raoul de Néry et de cette femme presque sauvage, Akoulina. Les auteurs ont donné à leur volume un titre qui détermine exactement les amours qu'ils voulaient approfondir: celui de **Deux petites sauvages**, étonnées d'être aimées d'une tout autre façon qu'avec cette brutalité caractérisant l'union des sexes dans les pays non civilisés.

Un proverbe arabe dit : « Le bonheur est dans les voyages. » M. le vicomte René Vigier semble en être convaincu, et son récit : **Un parisien à Constantinople** pourrait nous faire ajouter : que l'esprit fatigué des lectures romantiques se repose en suivant le voyageur qui a pris pour lui toute la peine et ne laisse au lecteur que le plaisir.

Avec M. Vigier la satisfaction est double : non seulement on apprend à juger les mœurs orientales dans ce qu'elles ont d'étrange pour notre éducation, mais aussi on le fait en la compagnie d'un lettré convaincu que le charme du style ne nuit pas à ce genre d'études.

Les événements récents donnent aux *Cosas de Espana* un intérêt tout spécial, et le réveil de cette nation qui n'a pas craint d'affronter les colères du Germain, donne un attrait toutd'actualité à l'ouvrage de l'auteur des *Horizons prochains.*

« Au pied des monts qui gardent les Castilles,
Preux chevaliers, l'aigrette blanche au front,
Se tient un peuple armé de ses faucilles,
Qui d'aucun joug n'a su porter l'affront.

Envahisseurs, redoutez les faucilles !
La lance plie et le glaive se rompt,
Le vent du siècle emporte les bastilles,
Le seul rempart, c'est une nation. »

Hélas ! les armes d'un peuple ne sont plus lances et faucilles, l'argent est tout, et l'Espagne en a peu, mais l'Espagnol est fier, et son pays est si beau, qu'il l'aime jusqu'à la mort, comme la plus adorée des maîtresses.

Mme de Gasparin, en écrivant **Andalousie et Portugal,** a emprunté les couleurs éclatantes des couches de soleil ; elle éblouira ses lecteurs par le brillant de son style.

La république d'Haïti et la race noire ont trouvé en M. le Dr Louis-Joseph Janvier un défenseur jeune et ardent, dont la plume acérée attaque sans trêve ni repos les anciens errements de la politique révolutionnaire qui est une cause constante de désorganisation en Haïti. Après avoir passé en revue toutes les **Constitutions d'Haïti,** depuis 1801 jusqu'à nos jours, — il y en a eu quatorze, — il voudrait en faire éclore une quinzième qui serait définitive, autant que peut l'être une constitution, et posée sur des bases aussi libérales que possible.

Ce gros volume, le onzième, je crois, de la véritable bibliothèque signée du nom de M. Janvier, prouve, sans conteste, que la race noire possède, comme la nôtre, des esprits de haute capacité et marque bien que cette race prétend prendre rang parmi les peuples dits civilisés.

Haïti est entourée de puissants voisins et placée sur la route de l'Europe à Panama, elle pourrait exciter leurs convoitises. Sous prétexte, à un moment donné, de la sauver de l'anarchie, on y entrerait un jour pour n'en sortir jamais.

Nous ne doutons pas que cet ouvrage n'intéresse vivement les hommes politiques et, quoique la cause défendue avec un ardent patriotisme par M. Janvier touche à des intérêts bien éloignés de ceux qui doivent appeler toute notre attention en ce moment, nous ne pouvions manquer de signaler cet ouvrage à nos lecteurs.

Gaston d'Hailly.

Parmi les romans à succès, on doit tout d'abord citer **les Dames de Croix-Mort**, de M. Georges Ohnet. Non pas que l'œuvre nouvelle ait beaucoup plus de valeur que *Lise Fleuron* ou *la Grande-Marnière*, mais parce que l'auteur du *Maître de Forges*, — un vrai roman, celui-là, — a l'oreille du public, et qu'il semble que l'apparition d'un nouvel ouvrage de cet écrivain soit un véritable événement littéraire.

En somme, que nous raconte M. Ohnet? L'histoire d'une femme mûre qui, n'ayant pas connu l'amour dans un premier mariage, épouse, bien qu'elle ait une fille presque bonne à marier, un homme jeune et passionné. Ce fait n'a pas lieu sans que la femme se soit donnée ou laissée prendre, c'est tout un, d'une façon absolument ridicule. Le mari de la mère se détache facilement de son épouse et veut s'emparer de force de la fille. Au moment où l'acte criminel va s'accomplir, un garde-chasse vient au secours de la jeune vierge, se précipite sur le beau-père. Une lutte s'engage, et comme le garde-chasse n'a pas le dessus, la demoiselle ramasse un fusil et tue le mari de sa mère. — Le coup de la fin, comme dans *Serge Panine*, couronné par l'Académie!!

Le volume que j'ai en mains, porte : vingt-quatrième édition. Peut-être depuis en a-t-il été imprimé quelques autres, je n'en doute pas, mais cela ne prouve nullement que *les Dames de Croix-Mort* soit un ouvrage moral, loin de là..... Messieurs de l'Académie, tressez une nouvelle couronne!

Et une œuvre comme celle de M. F. de Girodon-Pralon, **Une Femme**, appellera à peine l'attention du public lettré!... Quant à l'Académie, elle ne couronne les débutants que dans le cas où un prince reçoit la juste récompense de ses dispositions à chanter :

La boulangère a des écus...

Pour la première fois, je lis le nom de M. Girodon-Pralon, en tète d'un roman ; je lui reconnais de vraies qualités de romancier, un style clair et distingué ; par dessus tout, beaucoup d'esprit et du meilleur. L'ouvrage est moral, car la femme lutte et ne tombe pas... — Alors ?

— Le public concluera !

C'est encore l'histoire d'une grande âme féminine, cette étude si émouvante signée Robert Caze, **Grand'mère**.

Comme il est vrai ce proverbe allemand servant d'épigraphe au volume !

Les petits enfants font mal à la tête :
Les grands enfants font mal au cœur.

Après avoir été tout pour une petite fille, après un dévouement à toute épreuve, la récompense de la grand'mère est dans ce mot cruel lorsqu'elle est devenue trop âgée : « C'est agaçant, après tout, d'ètre clouée ici à cause d'elle. »

C'est une étude à lire.

Les volumes pleuvent en ce moment.

Voici **Régénérée !** de Jeanne de Condillac, un ouvrage de valeur dont l'un des personnages, le savant Philippe Jarlet, apprend à ses dépens qu'un veuf ayant une fille en bas âge doit y regarder de très près avant d'introduire chez soi une institutrice un peu jeune.

Le Docteur Claudius, de Marion Crawford, l'auteur de *M. Isaacs*. Marion Crawford a surtout le don des descriptions brillantes. L'on rencontre dans le nouveau roman que nous annonçons, des types d'une originalité américaine incroyable, et l'auteur affirme qu'ils ont été pris sur le vif.

Une Attaque d'apoplexie de Damien Taraine, roman dans lequel on admire des tableaux extrêmement variés, de nombreux épisodes et des études de mœurs curieuses sur les diverses sociétés européennes, particulièrement sur la société russe.

Puis voici **Maître Duchesnois**, un roman qui pourrait bien être une histoire vraie. Sous ce nom, Duchesnois, il ne serait pas bien difficile de mettre celui d'une personnalité bien connue.

M. Gilbert Stenger s'est fait connaître par deux ouvrages dont nous avons eu l'occasion de parler dès leur apparition, *La Petite Beaujard*, un roman de distribution de prix et *Le Sous-Préfet de Châteauvert*, une excellente étude de la vie de province.

Maître Duchesnois, le dernier venu, est certainement le meilleur des trois, ce qui prouve que M. Stenger travaille et veut toujours mieux faire. Les types d'avocats présentés dans *Maître Duchenois* sont excellemment traités, et la question étant celle-ci : L'avocat doit-il viser à devenir homme politique ou doit-il surtout s'attacher à son métier? la réponse me paraît être affirmative en faveur de la dernière alternative.

Le style de cet ouvrage est excellent, la forme et le fonds se valent.

Jean Mérien, par M. E. Mailhan est un roman social écrit par un homme qui n'a pas l'habitude de la plume, ce qui n'empêche pas que l'auteur sait parfaitement intéresser son lecteur, autant et plus peut-être que ceux-là dont le métier est d'écrire. Il y a dans ce livre je ne sais quelle grâce naïve, des tournures de phrases d'une telle vérité, que je ne serais pas étonné que l'auteur eût « vécu » lui-même son roman. En tout cas, on trouve dans ce livre de bonne foi, d'excellentes idées et de bonnes pensées morales.

La Louve de René de Pont-Jest est le troisième et dernier épisode de ces deux drames parisiens : *Sang-Maudit*, dont les deux premiers volumes, *Jeanne Reboul* et *La Comtesse Isvacheff*, publiés il y a quelques semaines, ont eu déjà de nombreuses éditions. Ce dernier épisode se déroule au milieu des horreurs de la Commune, et l'on sait que M. de Pont-Jest sait manier les péripéties les plus émouvantes.

Amants et Maris, un recueil de nouvelles de M. Louis Ulbach, avec de nombreuses illustrations aussi érotiques que les récits dont ils soulignent les crudités.

Rien n'est plus charmant que cette fantaisie, **Le Cheveu du Diable**, signée Edouard Cadol; un voyage fantastique au Japon, illustré d'un façon délicieuse par Wogel, Choubrac, Destrez, Mirbach, Roy et Willette.

Un livre écrit pour tout le monde: Les Grands y sentiront la satire contre nos mœurs gouvernementales, les Petits y verront un conte féerique, tous y trouveront le plaisir.

La Comédie du Renard, deux actes en prose, nouvelle œuvre posthume du

regretté poète des *Heures*, Alfred Busquet, peint un des côtés les moins connus du caractère de Louis XI, cet habile politique doublé d'un rusé compère. L'auteur fait un rapprochement ingénieux entre Maître Reinhardt, le héros du *Romand du Renard* du XIIIe siècle, et ce roi sombre dont la gaieté, noire et grivoise, joue des tours jovialement féroces aux personnages de sa cour. Son sac, tout comme celui de maître Reinhardt, est plein de tours malins et rappelle son modèle « habile à renarder ».

Cette pièce d'une allure vive, d'une franche bonne humeur, est semée d'incidents piquants qui provoquent le rire à la manière de Rabelais. L'épisode du moine que le roi force à jouer à saute-mouton avec l'archer pour le contraindre à avouer qu'il porte un message de son ennemi dans sa capuce, est rempli de verve et d'entrain. Quand à la chanson du Pot, c'est vraiment un petit chef-d'œuvre de gaieté. Citons aussi la scène du Fourreur dépouillé par les voleurs et qui passe la nuit à implorer sa femme, devant sa porte fermée; tous ces dialogues sont marqées au coin de la moquerie la plus fine.

Les faits historiques sur lesquels reposent *la Comédie du Renard* y ajoutent un vif intérêt, et une certaine couleur archaïque. Chaque personnage a l'esprit de son rôle et des mots plaisants. Le style du temps est respecté. On sent partout que l'érudit conduit la main du spirituel écrivain.

La Comédie du Renard a sa place marquée à côté du **Triomphe de l'Amour**, dans les bibliothèques des délicats et des lettrés qui veulent trouver une pensée sous un style élégant et des souvenirs historiques même dans un livre de délassement.

Le *Triomphe de l'Amour*, dans des vers héroïques et tendres montre une sœur de la Juliette de Shakespeare, Angelica Montanini unissant par l'amour des ennemis irréconciliables. La Comédie du Renard ne fait pas voir l'amour sous de si nobles traits. La Perrette de Louis XI et Estiennette son amie, n'ont rien de commun avec la poétique héroïne italienne. Ce sont des types créés par l'esprit gaulois ; mais ils ne servent que mieux à faire ressortir la souplesse, la variété du talent d'Alfred Busquet.

Avec les poésies publiées il y a un an, ces deux œuvres offrent un ensemble qui fait apprécier ce talent charmant qui, sous une forme gracieuse, enveloppe des sentiments toujours élevés.

Les œuvres de Sacher-Masoch ont été vivement goutées en France. En voici une nouvelle : **Sascha et Saschka.**

Ceux qui connaissent déjà ses œuvres précédentes, savent quel est le charme du talent, simple quelquefois jusqu'à la naïveté, mais toujours pur, du ro-

mancier galicien. Le véritable secret de son succès n'est-il pas dans le contraste des personnages de chair et d'os, vraiment hommes, maîtres de toutes leurs facultés, telles que la nature les a faites, qu'il met en scène, avec ces types d'alcoolisés ou d'énervés de toute espèce dont l'école naturaliste a encombré la littérature contemporaine ? Nous aimons à reposer notre esprit sur des êtres dont les actes n'ont pas d'autre origine que les forces et les faiblesses d'une nature humaine, qu'aucun sophisme social, qu'aucune lassitude sensuelle n'a encore pervertie, et chez laquelle les aspirations sublimes font encore équilibre aux défaillances brutales.

Est-il besoin, après cela, d'analyser longuement, la nouvelle œuvre de Sacher-Masoch ? C'est l'histoire du dévouement paternel : Saschka est le fils d'un pope, Sascha. Il aime éperdûment la fille d'un seigneur polonais; mais il y a un obstacle : il a un rival, un jeune noble, qui, furieux, le provoque en duel. Heureusement le père de Saschka est un père dévoué qui, la veille de la rencontre, provoque lui-même le rival de son fils et le tue loyalement. L'évêque lui donnera l'absolution et son fils sera heureux.

Mais ces œuvres toutes de sentiment ne s'analysent pas, elles se lisent.

Hermann et Dorothée traduit de l'allemand par M. Léon Boré, ancien professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon, et à l'Université libre d'Angers, avec introduction par M. Ernest Faligan, appelle l'attention des lettrés.

Ce charmant poème de Gœthe, son chef-d'œuvre le plus pur et le plus achevé, jouit maintenant d'une réputation incontestée. Il est devenu l'un des classiques modernes tout en conservant une place de choix dans les bibliothèques d'élite. Mais ces traductions françaises, à part une ou deux exceptions ont été trop souvent calquées sur la version, fort inexacte, de Bitaubé. Celle de Léon Boré, à la fois élégante et fidèle, est l'œuvre d'un maître et d'un lettré, et M. Ernest Faligan a réuni dans son introduction tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour apprécier l'œuvre de Gœthe en parfaite connaissance de cause.

La prochaine Restauration monarchique, par Tyball-Wachsam, tel est le titre d'un vigoureux pamphlet contre la société française dont les mœurs politiques sont en train de compromettre l'existence même de la patrie. L'auteur met impitoyablement sur la sellette une catégorie de citoyens qui ont accaparé un véritable privilège de haute justice sur leurs adversaires politiques. Le plus ardent civisme respire dans ce manifeste du vieux bon sens

satirique de l'esprit français qui inspira jadis tant de pamphlets immortels. L'auteur ne recule devant aucune vérité. Il fait les révélations les plus curieuses sur les mesures que prennent secrètement les ennemis de la France en vue d'une guerre, sur les résultats que ces préparatifs entraîneraient fatalement si la France ne profitait de l'avertissement. Au moment où l'on va reviser le plan de concentration de notre armée, ce cri d'alarme ne peut manquer de produire une vive émotion dans le monde militaire.

Malgré le pessimisme et le naturalisme, dont les œuvres font prime aujourd'hui, les poètes ne déposent point la lyre.

C'est sur les rives du Nil que Nephtali Chambellan nous transporte dans ses **Poèmes d'Egypte**.

La belle Zéida, renfermée par son oncle dans un harem, sent en son âme un sentiment éclore qui lui fait aspirer à la liberté.

« En vain le passereau, jeté dans une cage,
Semble sous son duvet, ignorer le bocage ;
En vain du millet d'or et du flot de cristal
Que, libre, il eût trouvé dans le vallon natal,
Un fidèle geôlier vient, d'une main certaine,
Emplir chaque matin son auge et sa fontaine ;
En vain, pour lui donner l'illusion des bois,
D'un feuillage trompeur, sans parfums et sans voix,
On couvre les barreaux de sa prison morose ;
Aussitôt qu'imprégné de l'odeur d'une rose,
L'air du printemps, seul bien qu'on n'ait pu lui ravir,
A secoué sur lui ses ailes de zéphir,
Ou dès que, dans son rêve, il a cru reconnaître,
Arrachée à sa vie, une part de son être,
Il s'agite, il se heurte aux rigides barreaux,
Il mord avec fureur la main de ses bourreaux,
Il sent qu'il était né pour courir les ramures,
Pour mêler ses chansons aux champêtres murmures,
Et que ces chants d'amour, à grands flots répandus,
D'un être comme lui devaient être entendus !

« Telle était Zéida, la beauté sans rivale,.... »

lorsqu'elle aperçut Hassan sortant du manège. Ils s'aiment et, malgré bien des obstacles, obtiennent d'être unis.

Nombre de romans d'amour composent ce volume gracieux.

Encore un charmant volume, celui-ci : **En plein Ciel**, recueil de poésies signé du nom déjà bien connu des amis de l'idéal, Alphonse Labitte.

Ah! cher poète, combien les femmes vont vous maudire, vous qui, pourtant, leur adressez de si tendres adorations! mais, voilà, ce morceau, *Création de la femme*, va tout gâter.

« Après avoir sorti l'Univers de la brume,
Dieu créa l'homme roi;
Puis il dit à Satan, qui frappait son enclume :
« Démon, écoute-moi!

« De rayons éclatants mon travail s'illumine,
« Tout se meut par ma loi,
« Mais je veux te laisser finir l'œuvre divine,
« Allons, Satan, à toi! »

Aussitôt l'ange impur, de son regard infâme
Contempla l'avenir;
Et, riant aux éclats, il engendra la femme!...
Dieu vit l'homme frémir!

Dieu vit l'homme frémir, et connut que son œuvre
Etait faible devant celle du Séducteur;
Car Eve, à peine faite, aborda la couleuvre
Qui grimpait au pommier du jardin enchanteur;

Dieu se dit qu'il eût mieux valu laisser le diable
Frapper tranquillement son enclume d'airain;
Et, sentant tout l'effet de son ordre coupable,
Il s'en alla, pleurant sur notre genre humain!

Car la Femme, depuis le jour de sa naissance,
Ne cesse de meurtrir l'Homme qui l'aime tant!
Malgré sa volupté, sa beauté, sa puissance,
En elle on reconnaît la fille de Satan! »

M. Lucien Gardoze vient jeter une fleur poétique sur la terre d'Auvergne qui bientôt portera le bronze qui rappellera aux générations présentes et futures le héros de l'indépendance gauloise, **Vercingétorix.**

L'œuvre est patriotique et porte peut-être autant pour l'avenir que pour le passé :

« César avait été l'âme de la bataille,
Quand il plut au destin d'arrêter ses exploits.
Il fallait opposer un autre homme à sa taille :
Devant l'aigle romain il mit l'enfant gaulois.

C'est Vercingétorix ; en ces âmes viriles
Il ranime l'espoir un moment suspendu ;
On l'acclame, et bientôt, dans les camps et les villes,
La Gaule apprend le nom du vengeur attendu.

. . . .

Ce peuple rude et fort, avec idolâtrie,
Entoure un chef qui veut le venger des vainqueurs.
Qu'il est saint le suprême appel de la patrie !
La fièvre de revanche enflamme tous les cœurs.

. . . .

La Gaule redressée, ouverte à l'espérance,
Chassera ses geôliers et deviendra la France,
Le pli de la colère au front !
A l'horizon de deuil qui bornait la patrie !
Outragée et saignante, ébranlée, — amoindrie ! —
Des aurores se lèveront... »

Mais je m'arrête, quoique j'aurais encore bien d'autres volumes à signaler. Malheureusement, la place manque. Que ceux qui attendent nous excusent, nous ne les oublions pas.

ALEXANDRE LE-CLÈRE.

Le directeur gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 10 avril 1886.

Nous venons de publier sous ce titre, **Hommage à Victor Hugo**, le recueil des œuvres couronnées au Concours ouvert en l'honneur du grand poète par *La Province,* Académie des Lettres, Sciences et Beaux-Arts.

J'aurais voulu présenter à mes lecteurs tous les membres composant ce cercle littéraire, mais la liste en serait trop longue. Je puis au moins faire connaître les noms des membres du bureau de cette association dont la devise est :

Dieu. — Famille, — Humanité

MM. BERGUES-LAGARDE, *Président.*
Lucien DUC, *Secrétaire-général*, *Trésorier.*
Paul ALBERT, ancien directeur de la *Revue méridionale.*

SECTION PARISIENNE

MM. Antonius ADAM.
Emile BARBIER.
Marc BONNEFOY.
Georges BOURET.

MM. Colonel A. DAUVERGNE.
Gaston D'HAILLY.
A. Laurent de FAGET.
Vincent D'INDY.

SECTION LYONNAISE

MM. Victor COUDRIER.
Claudius PROST. *Secrétaire.*
X***

MM. Vicomte de LANQUAY.
Gaston SERRES. *Secrétaire.*
X***

SECTION DE PROVENCE

MM. Charles BISTAGNE.
Jean MONNÉ, *Secrétaire.*
Jules DAVEIGNO.

DÉLÉGUÉS

MM. Armand BOURGEOIS, *Délégué général.*
Gabriel LEPRÉVOST, *pour l'Angleterre.*
Paul MANGIN, *pour le Var.*
Auguste GILLOUIN, *pour la Drôme.*
Victor LEBON, *pour l'Isère.*
GOUNIN-GHIDONE, *pour l'Indre-et-Loire.*
Joseph CAYROU, *pour la Gironde.*
Docteur Amable DUBRAC, *pour le Limousin.*
Docteur Camille QUEUDOT, *pour Seine-et-Marne.*
Louis OPPEPIN, *pour la Nièvre.*
Georges MARCASSIN, *pour la Somme.*
Henri BOSSANNE, *pour l'Ardèche.*

A la suite du concours, un banquet nous a réunis; mais il ne faudrait pas croire que devant les créations culinaires de Lapérouse et les crus parfaits que celui-ci nous réserve toujours dans le bon coin, nous soyons restés froids et gourmés.

Mon excellent ami, Georges Bouret, l'infatigable sonnetiste, l'homme qui a juré de nous faire connaître les poètes espagnols dont il traduit les vers, non point en vile prose, mais bien dans la langue d'Apollon, raconte dans la préface de l'*Hommage à Victor Hugo*, tout ce qui s'est dit dans ce banquet et, qui plus est, il se permet de nous « pourtraicturer » avec l'esprit fin, délicat et joyeux qui le caractérise.

Aussi, vais-je lui laisser raconter, par le menu, ce qui s'est passé dans notre réunion confraternelle.

« Le 29 novembre dernier a eu lieu, dans les salons Lapérouse, à Paris, le banquet organisé en l'honneur des lauréats du grand Concours Victor Hugo, ouvert sous les auspices de l'Académie de la Province.

Raconter, par le menu, le début de ce festin qui ressemblait à tous les autres quant aux mets, serait, à mon avis, du journalisme outré. Il n'en est pas de même, — je me plais à le dire, — si je touche au détail de la composition toute choisie de cette table autour de laquelle rayonnaient, à côté des femmes les plus aimables et du meilleur monde, des hommes, graves en apparence, quoique jeunes, mais dont l'amoureuse verve de l'art et la joie du succès illuminaient les fronts. Pas de longs cheveux couvant des vers malsains, dans notre réunion; pas la moindre forêt, pas la plus mince Hirsute; ni chevelus

ni chauves : des poètes bien coiffés, presque *bécarres*, voilà de quoi faire mourir la légende.

Cette pointe poussée, je continue par où j'aurais dû commencer.

Cette fête, — tant il est vrai que la mort même ouvre la porte aux plaisirs, — était présidée d'honneur par le colonel Dauvergne qui sut prouver aux dames, en quelques phrases improvisées, qu'on peut être à la fois soldat, poète et galant homme.

Notre directeur et ami Lucien Duc lui faisait vis-à-vis, trônant majestueusement entre Mlle la comtesse de Treytorrens et Mme Amélie Broszniowska. Au dessert, il se leva, discours en main, et nous lut, avec le flegme qui le caractérise, de belles pages que l'espace nous manque pour reproduire ici, mais dont nous sommes heureux de le féliciter.

J'avoue néanmoins que, dès le principe, la crainte d'une note forcément directoriale, académique et longue, avait semé sur l'auditoire un certain grain d'appréhension bien excusable par les temps qui courent, où l'orateur se traîne à plaisir dans le vide de ses larges périodes. Nous fûmes déçus du bon côté, Duc se montra raisonnable et sage : nous le voyions tourner ses nombreux feuillets sans fatigue et sans peur, et des applaudissements unanimes et mérités lui apprirent qu'il avait pris la vraie route, celle qui touche au cœur.

Il y a deux sortes de charmes : le charme de circonstance et le charme habituel. Quand Duc eut indiqué le premier, Mme Kraetzer confirma le second. Son *Coq et sa Poulette* a toujours la même jeunesse, la même fraîcheur. Ecoutez-la dire cinquante fois, avec sa tendre bonhomie, cette idylle entre gallinacés, et vous aspirerez, à chaque audition nouvelle, un parfum que vous n'aurez pas encore senti.

Mme Moissonnier n'avait pas craint, — oubliant la distance, — de quitter son petit coin de l'Isère, pour venir jusqu'à nous, et c'est avec la plus franche simplicité qu'elle nous détailla les qualités de son ode à V. Hugo.

Ajoutons en passant que, grâce à elle, M. Vossion, consul de France à Philadelphie, avait bien voulu nous honorer de sa présence, mais regrettons que la modestie de ce savant délicat l'ait empêché de nous rien conter.

Désormais, M. Vossion est des nôtres, et les concurrents de notre prochaine joute auront à se disputer le curieux vase birman qu'il nous a offert.

En dépit des prières coalisées de l'assistance entière, Mlle Burnand, citée au rapport, ne se laissa pas vaincre, et nous en sommes encore à pleurer sa timidité, ainsi que celle de Mme Anna David.

Mme Broszniowska, elle, ne refusa pas de mêler sa voix au concert général et elle ajouta à la louange du Maître le sonnet suivant :

Quand, les pieds fatigués, par un longue course,
Je m'assieds en rêvant sur le bord du chemin,
Ou que mon œil, fixé sur la céleste voûte,
Poursuit d'un astre errant l'éphémère destin.

Sur mon luth inspiré, je me penche... et j'écoute
Le nom mélodieux qui s'éveille soudain ;
Mais sous mes doigts tremblants, inhabiles sans doute,
La corde, hélas! se brise... et je la cherche en vain!

C'est que de son éclat il embrasa la nue,
Remplissant l'univers de sa vaste étendue
Comme un écho lointain par les vents apporté!

C'est le tien, grand Victor! ô génie! ô poète!
Mais, pour le bien chanter, ma lyre n'est point faite;
Il resplendit de gloire et d'immortalité!

Au tour des hommes, maintenant.

Adam (Antonius pour les dames, mais Adam pour les sincères et nombreux amis qu'il a) avait, le malicieux! aiguisé en cachette, une pointe fine et piquante contre chacun des membres du Comité dont il fait partie. D'estoc par ici, de taille par là, tous les morceaux lui étaient bons. Jugez plutôt la pièce incriminée, et donnez-lui la saveur qu'elle comporte, en la mimant de la façon suivante : tenez votre livre de la main gauche, levez de temps en temps, mécaniquement, la main droite, en ayant soin d'avoir toujours l'index en sentinelle pour désigner l'ennemi ; mettez dans vos yeux votre meilleur regard, prenez le chaud accent du pays du soleil, et vous deviendrez Adam même.

FANTAISIE DE POÈTE

Duc murmure, à part lui : « Dira-t-il quelque chose?
« Parlera-t-il en vers, causera-t-il en prose?
« La muse qui, longtemps, se sépara de lui,
« Ne viendra-t-elle pas l'inspirer aujourd'hui? »
Sur son front inquiet, voyez-vous ce nuage
Qui le tourmente, hélas! qui pâlit son visage?
Ses yeux semblent me dire : « Eh bien! mon cher Adam,
« Ne conterez-vous rien... rien d'abracadabrant? »
Et Bouret rit sous cape, il en prend à son aise;
Il se dit : « Pauvre Adam, il lui manque la « braise, »
« L'or puissant de l'idée inhérente au bon vers! »
Georges, ne mettez pas mon esprit à l'envers!
Mais si Duc est tremblant, si Bouret me moleste,

Mesdames, près de vous un seul recours me reste :
En vous, dans vos regards, comme un céleste don,
Ne vois-je pas briller l'excuse et le pardon ;
Dès lors, oh! placez-moi sous vos heureux auspices,
Soyez mon bouclier, mon salut, mes complices,
Car de peur, oui, de peur, je me sens assailli :
Que va penser de moi mon confrère d'Hailly?
Le colonel Dauvergne en fin soldat me guette,
Barbier glisse tout bas : « Courage, cher poète! »
De Faget applaudit au choix de mon discours.
Permettez-moi, Messieurs, d'en poursuivre le cours,
Et si, dans un nuage, après tout je m'égare,
Dites-moi sur-le-champ : « Adam, soyez bécarre! »
Ou, si vous préférez, et sur l'heure, à l'instant,
De même, exclamez-vous : « Dieu, comme il est tordant! »

Que vous dirai-je bien qui puisse ici vous plaire?
Ce ravissant festin, je le trouve exemplaire;
Il suscite en nos cœurs un généreux émoi,
Oui, je me sens meilleur ; soyez-le comme moi!
A tous ces mets exquis parfumés d'ambroisie,
Vous mélangez vos vers si pleins de poésie ;
Jusques à l'Idéal vous poussez vos élans !
Nous couvrons de bravos vos très réels talents ;
Nous écoutons, charmés, votre lyre attendrie,
Qu'elle chante l'Amour, l'Honneur ou la Patrie,
Et nos cœurs battent tous, oui, tous à l'unisson
Lorsque vous nous rimez quelque aimable chanson,
Quand de Victor Hugo vous chantez les louanges,
Quand les Jeux et les Ris, en nombreuses phalanges,
Viennent, à votre voix, égayer nos ébats;
Quant vous nous racontez les sublimes combats ;
Quand de votre cerveau sort l'ode ou l'épopée,
Ailée ou grandiose, altière et bien frappée !
Alors, si captivés que nous soyons par vous,
De Charybde en Scylla nous dégringolons tous,
Car le Réel prenant notre âme avec usure,
Nous entendons soudain le public qui murmure,
Qui rit, qui batifole avec un mot nouveau,
Abandonnant son « V'lan » et son « Pschut » et son « Veau »,
Et qui, d'un ton railleur, sans même crier : Gare!
Nous lance, en badinant : « Oh ! moi, je suis bécarre ! »

Mesdames et Messieurs, quittant ce ton badin,
Permettez que je prenne un tout autre chemin,
Que je vole bien vite au pays des arènes,
Que de la Seine au Gard, et par monts et par plaines,
Sous un soleil ardent, sous un ciel toujours bleu,
J'aille jusqu'à l'Absent exposer votre vœu !

Vous savez tous combien il nous est sympathique :
Je veux le lui redire en un toast pindarique,
Afin qu'il sache bien qu'en ce brillant banquet,
Nous choquons notre verre en formant ce souhait :
« A notre président — que Dieu l'ait en sa garde ! —
« Au poète des « Pleurs », à de Bergues-Lagarde ! »
Mais l'absent n'est pas seul ; il est d'autres absents,
Des poètes exquis, des collègues charmants,
Qui, d'esprit et de cœur, sont avec les fidèles :
O Muses ! portez-leur les choses les plus belles !
Que nos plus doux pensers s'envolent auprès d'eux ;
Qu'ils goûtent les échos de vos refrains joyeux ;
Que des champs, de la ville, au sein de leurs familles,
Ils puissent dire aux leurs, femmes, garçons ou filles :
« Là-bas, de bons amis portent notre santé ! »
Eh bien, Messieurs, buvons à leur prospérité !

Et maintenant, fêtons notre chère Revue,
Mettons-la chaque jour encore et plus en vue,
Tressons-lui des lauriers, des palmes en vermeil,
Qu'elle brille par vous d'un éclat sans pareil !
Musiciens brillants ! poètes ! philosophes !
Brodez-lui son peplum en de riches étoffes,
Et que, belle et savante et poétique encor,
Elle répande au loin son œuvre aux feuillets d'or ;
Qu'à toujours l'embellir chacun de nous travaille :
Livrons en son honneur bataille sur bataille,
Rendons-la digne d'elle et digne enfin de nous,
Couronnons-la de fleurs de la tête aux genoux !
Allez ! Que l'ennemi, surpris par nos hommages,
Voie en elle une force à vos jeunes courages.
Alors, la plume au poing, soyez, soyez vainqueurs !
Place à votre Idéal, place à vos nobles cœurs !
Que « la Province », amis, soit une autre Chimène ;
Soyez les nouveaux Cids descendant dans l'arène,
Car, combattant pour elle, oh ! vous vous battrez bien,
L'amour du Beau, du Vrai, sera votre soutien,
Et vous direz, ravis, dans une ode à Pindare :
« Dieu, que je suis tordant ! Cieux, que je suis bécarre ! »

Gaston d'Hailly succède à l'homonyme du premier homme. Comme rondeur figurez-vous Sarah Bernhardt en habit : c'est pour cette raison peut-être que notre *delgado* confrère traite fort gentiment, sur un agréable ton de flûte, la question de l'idéal. Oyez son impalpable thèse.

APOLOGUE

LE BEAU ET LE BIEN

Au détour d'un chemin, deux voyageurs se rencontrèrent.

L'un, superbe en son allure, marchait orgueilleusement, suivi d'une affluence de flatteurs chantant ses louanges et lui tressant des couronnes.

L'autre, humble en sa mise, s'avançait sans cortège, et semblait vouloir s'effacer au passage de cette foule bruyante dont les acclamations faisaient retentir les échos d'alentour.

Mais le premier voyageur inclinant son front altier devant la modestie du second, lui ouvrit les bras et, le serrant sur son cœur, il interpella ainsi la foule qui regardait, surprise, ce tableau d'effusion :

— Ce que vous admirez chez moi n'est que l'enveloppe extérieure, mais ôtez le voile de modestie qui cache l'âme de mon frère, et vos yeux resteront éblouis devant l'éclat et la splendeur de ses vertus par lesquelles l'Humanité progresse.

— Le Beau, c'est la matière idéalisée.

— Mon frère, le Bien, c'est la pensée idéalisante.

— Et de notre union naît le Mieux : l'Idéal !

Après l'idéal qu'on ne voit pas, le spirituel spirite M. de Faget, a évoqué devant nous, non l'esprit, qu'on voit encore moins, mois l'image de la France, et chacun s'est associé à ce toast patriotique :

Je bois à celle que la guerre
N'a pu briser
Et qui doit, dans la paix austère,
Se reposer.

Je bois à celle que le monde
Verra grandir.
Et qui, par la liberté, fonde
Son avenir :

Je bois à notre chère France.
A ses succès,
Et surtout à l'indépendance
De l'art français !

Le grand Barbier était voisin du petit Bouret. Le premier dit quelque chose et le second ajouta ce qui suit :

Mesdames et Messieurs,
Cette fête est charmante,
Et notre directeur veut qu'on le complimente.

Regardez-le sourire ; il triomphe en Romain,
Et je le vois déjà qui se serre la main.
Laissons-le se draper, doucement, dans sa gloire,
On peut bien être fier après une victoire !
Ne vous effrayez pas de ses airs de vainqueur,
Je sais qu'il est heureux : la joie est dans son cœur.
Quant à moi, si je prends ce ton d'académie,
Je m'expose à parler à la table endormie.
Aussi, la sotte idée : Aller faire un discours,
Au dessert, après boire, à l'heure des amours !
Enfin, j'ai commencé ; mais n'ayant rien à dire,
Dois-je briser sitôt les cordes de ma lyre ?
Non, ce premier banquet ne s'achèvera pas,
Sans qu'on y suive un peu la trace de mes pas.
Victor Hugo n'est plus! Si j'étais aussi riche
Que j'ai compté de fois ce terrible hémistiche
Dans les gros manuscrits de nos chers concurrents,
Mesdames et Messieurs, j'aurais cent mille francs,
Je n'exagère pas. Il faut que je m'arrête,
Car je sens, contre moi, que la vengeance est prête.
Toujours lui, pense-t-on, ce rapporteur grincheux
Qui vient encore, ici, s'imposer en fâcheux !
Que ne m'est-il donné, jadis comme Archimède,
De crier « Eurêka ! » j'ai trouvé le remède.
Eh bien, non, j'ai fini ; je suis bon, je suis doux,
Pour me mettre à vos pieds, je manque de genoux.
Pardonnez-donc, amis : je serai moins sévère,
Je le jure en vidant mon verre !

Ce serment valut à Bouret la commutation de sa peine : au lieu de la mort, les rapports forcés...

M. Armand Bourgeois ferme la série par cette allocution tranquille comme une ville de l'Est, paternelle comme la parole de Dieu.

Je bois à tous les membres de l'Académie, à tous nos amis.

Pour nous tendre une main fraternelle, nous ne pouvions choisir un plus beau jour que celui de notre fête en l'honneur de Victor Hugo.

Eh ! oui, notre belle fête littéraire est bien nommée ainsi.

Victor Hugo ! ce nom à remuer toute âme de poète, ce génie dont on ne peut qu'être embrasé, cette tête par Dieu touchée, voilà quel doit être notre modèle !

Et quand même nous ne posséderions qu'une étincelle de ce merveilleux feu sacré qu'avait le maître, nous en serions encore grands !

Ah ! le poète de la « Légende des siècles », des « Châtiments », de « l'Art d'être grand-père » renferme, certes, tout ce que l'âme de l'homme peut contenir de plus élevé, de plus indigné et de plus tendre.

Je sens, Mesdamés, que votre préférence marquée est pour la dernière des œuvres citées. Je le crois bien ! Où trouver ailleurs autant d'harmonie douce et caressante, autant de sérénité et

de tendresse? Non, ce n'est pas vous qui ménagerez votre admiration à notre plus grand poète national, car il sut, comme pas un peut-être, parler à votre cœur.

Malgré tout cela, qu'il me soit permis de dire que pour le souffle poétique, les images saisissantes, la majestueuse ampleur, la force et la puissance de l'idée, les « Châtiments » sont le chef-d'œuvre du Maître.

Tel est le tribut d'hommages que je tenais à apporter à la mémoire de Victor Hugo.

Maintenant mes dernières paroles seront pour vous dire : Voyez ce qu'a fait et pu faire « l'Académie de Province », qui va bientôt commencer sa neuvième année.

Elle est la première qui, dans notre grand et admirable Paris, dans toute la France même, ait songé à ouvrir un concours littéraire en l'honneur de V. Hugo.

Sa noble et généreuse initiative a été couronnée de succès, le grand nombre de concurrents et les belles pièces de nos lauréats le prouvent.

Aussi plus que jamais voudrez-vous soutenir, encourager son œuvre si méritante.

A la prospérité de l'Académie et à notre réunion solennelle de 1886 !

J'aurai fini quand j'aurai envoyé à M. Bergues-Lagarde le toast enthousiaste qui lui a été porté, et que j'aurai cité, comme parfaits diseurs, M. Gaston Peiffer et M. Henriot.

Les lauréats avaient lu leurs pièces, chacun allait placer son mot, minuit allait sonner. Auteurs, acteurs et spectateurs se séparèrent enchantés les uns des autres ; et comme il n'est pas de beau jour sans lendemain, chacun se promit de donner son pendant à cette fête intime.

La première a réussi : à quand la seconde ?

Mais le grand moment approchait, l'instant où, frémissant d'espérance, chaque concurrent allait apprendre quel sort était réservé à ses élucubrations.

Hélas ! le magnifique vase de Sèvres offert comme premier prix par M. le Président de la République, n'avait pas de pendant. — Un seul premier prix !

Notre secrétaire, Lucien Duc, se leva et fustigeant de ci et de là les compositions de ceux qui n'avaient obtenu que des seconds prix ou de simples mentions, il eut la cruauté de ne proclamer le nom de l'élu qu'à la fin de sa harangue.

Voici une très petite partie de ce discours :

« Mesdames, Messieurs et chers Confrères,

« Chacun de nous se souvient encore de l'émotiou qui s'empara de tous les cœurs français à la nouvelle de la mort de Victor Hugo.

« Ce fut une explosion universelle de douleur, à laquelle succéda bientôt un souffle d'enthousiasme qui se traduisit par la pompe inoubliable de funérailles à rendre jaloux les triomphateurs de tous les temps.

« A côté des disciples et des amis du maître, on voyait des députations de tout ordre, chacun ayant voulu manifester son admiration ou son amour pour le grand penseur.

« Il serait sans doute téméraire d'affirmer que tous ceux qui composaient le cortège pouvaient apprécier l'œuvre littéraire du défunt; mais on peut dire, du moins, que tous avaient la pensée qu'un esprit de cette puissance ne pouvait périr; et ceux-là même qui refusent de croire à l'immortalité de l'âme proclamaient l'immortalité du poète!

« Oui, le génie de Victor Hugo est immortel, précisément parce qu'il est le reflet de son âme, et je suis convaincu que vous tous, littérateurs qui m'écoutez, vous avez reconnu l'essence divine et impérissable de cette âme en lui demandant l'inspiration nécessaire pour descendre dans la lice que nous avons ouverte devant vous.

« L'envoi d'une délégation aux obsèques de Victor Hugo ne pouvait être, à mes yeux, considéré comme un hommage suffisant, de la part d'une Société littéraire et poétique. C'est pourquoi, au retour même de la cérémonie funèbre, je proposai au Comité d'ouvrir un Concours spécial en l'honneur du grand poète. Cette proposition fut votée par acclamation et, dès le 15 juin, notre programme était lancé.

« L'initiative prise par l'Académie de la Province lui a valu de précieuses sympathies : la plupart des éditeurs des œuvres du maître nous ont offert des lots d'ouvrages pour être décernés en prix : nos amis de Champagne, — sachant que leur nectar a le don d'exciter la verve des poètes, — ont mis à notre disposition quelques paniers des meilleurs crûs, et enfin M. le Président de la République lui-même a bien voulu manifester l'intérêt qu'il prenait à notre joute en offrant un beau vase de Sèvres au plus méritant.

« Nous sommes heureux de remercier de nouveau les protecteurs des lettres qui ont encouragé de la sorte nos efforts, comme nous remerçions tous ceux qui se sont employés à assurer le succès de ce tournoi, et en particulier notre délégué général, M. Armand Bourgeois, véritablement infatigable dans sa mission de propagande littéraire.

« Merci encore à nos Confrères de la presse qui ont annoncé notre Concours, aux membres du Jury, qui ont rempli leur tâche avec une conscience et un dévouement au-dessus de tout éloge, et enfin, merci à vous tous qui avez bien voulu rehausser par votre présence l'éclat de notre petite solennité.

« Dans ce beau pays de France où la galanterie est de tradition, au sein de cette capitale où l'esprit et la Beauté règnent sans conteste, et au milieu surtout d'une assemblée de trouvères dont les prédécesseurs, au moyen âge, peuplaient les *cours d'amour*, il me sera bien permis, j'espère, d'adresser un hommage tout particulier aux Dames qui se trouvent parmi nous et dont la grâce inspirera demain, j'en suis convaincu, plus d'un de nos poètes.

« Nous n'aurons garde, Mesdames, de vous tenir éloignées de nos agapes et de nos fêtes : nous vous demanderons, au contraire, de venir toujours les égayer, les embellir, et leur donner un caractère vraiment français et poétique.

RAPPORT

« Permettez-moi, maintenant, de vous faire connaître les résultats du Concours.

« Nous avons reçu un total de 185 pièces, se décomposant de la façon suivante :

17 études en prose,
49 odes,
82 sonnets,
37 poésies genre libre.

« Nous sommes loin, ici, du chiffre fabuleux atteint l'année dernière par le concours sur le vin de Champagne ; mais, pour chanter dignement Hugo, il fallait incontestablement plus de savoir que pour rimer des couplets au vin mousseux.

« Le résultat numérique obtenu est donc très respectable encore. Et d'ailleurs, qu'importe la quantité ? C'est la *qualité* qu'il faut considérer, et, sous ce rapport surtout, nous avons lieu d'être satisfaits.

« Dans les odes comme dans le genre libre, les bonnes pièces ne sont pas rares, et la plupart de celles qui n'ont pas été récompensées répondent encore à la note *assez bien*.

« Il n'en est pas de même pour les sonnets : ici, la moitié des œuvres mérite à peine la note *passable*, et, parmi les meilleures, aucune peut-être n'est absolument parfaite ; mais un sonnet *sans défaut*.... c'est si rare !

« Par contre, les études en prose ont été particulièrement soignées, et le niveau général est bon....

«.... Moins gênée dans son essor, l'imagination de nos poètes a pu se donner ici libre cours : aussi les œuvres classées dans cette catégorie offrent-elles une assez grande variété.

« M. Auguste Eydoux a obtenu le premier rang avec une pièce qui tient à la fois de l'ode et de la dissertation philosophique : c'est une étude approfondie de la pensée du Maître. Tour à tour lyriques, graves ou mordants, les vers de ce

poète ont de l'ampleur et de la précision, et quelques-uns, formant image, vibrent, sonores, ou s'échappent, gracieux, vers les hautes régions de la Poésie.

« L'œuvre honorée du second prix, celle de M. Louis Albarel, est une élégie de haut style, dans laquelle la muse de notre Confrère a déployé majestueusement ses ailes, interrogeant la Mort et cherchant à pénétrer l'énigme de la vie future dans des strophes qui ont rappelé à notre souvenir le grand poète des *Méditations*.

« M. Edmond Lafargue a obtenu le premier accessit avec une chaîne de trois sonnets frappés au bon coin, pleins de souffle et de lyrisme, mais entachés d'un peu d'exagération.

« La pièce qui a valu aussi un accessit à Mlle Jeanne Brun est une élégie un peu longue peut-être, mais touchante et poétique dans sa simplicité même.

« M. Cayrou, dont le nom revient encore sous ma plume, est vraiment un poète de race, toujours gracieux et correct. Son dithyrambe sur *les Génies* a du souffle et de la profondeur philosophique.

« Quoique moins habile versificateur, M. Ch. Bougival est aussi doué d'inspiration : c'est un penseur dont les œuvres dénotent un esprit de suite précieux.

« Donnons un encouragement à M. Jules Souchet, titulaire de la troisième mention, et passons à une œuvre plus originale, pleine de verve et d'humour : *Un grog Victor Hugo!* Il nous a semblé que ce poème héroï-comique, de M. L. Durocher, terminerait à merveille le volume en l'honneur du Maître : ce sera comme un fusée d'esprit français qui viendra jeter sur l'ensemble du recueil une lueur plus gaie, en faisant mieux ressortir la sereine gravité des autres pièces.

« Une citation encore à M. Bossanne, pour son groupe de deux sonnets ; à M. Pierre Duzéa, pour sa poésie pleine d'érudition, mais un peu longue : *Victor Hugo chez les morts*, et enfin à M. Ambroise Thévenin.

PRIX D'HONNEUR

« Il ne me reste plus à parler que des deux remarquables poésies qui ont valu à notre confrère, M. Gabriel Leprévost, le prix d'honneur du Concours.

« C'est à dessein que j'ai réservé cette tâche pour la fin, car M. Leprévost mérite vraiment d'être mis hors de pair : c'est un poète de forte envergure, martelant bien le vers, et dont la pensée, quoique développée avec abondance, conserve une grande précision.

« L'une de ces œuvres est une ode : le poète a pris son sujet de haut, il plane majestueusement ; mais il s'est un peu trop restreint, sans doute afin de se réserver pour sa seconde pièce. Celle-ci est, en effet, capitale.

« C'est un poème d'un souffle peu commun dans lequel l'auteur nous montre V. Hugo ayant lui-même la vision de son œuvre. Certains passages touchent de fort près à la politique ; mais ils sont empreints d'un patriotisme si débordant qu'on les pardonne sans peine au poète.

« Que nos félicitations les plus sincères aillent trouver M. Leprévost au delà de la Manche, puisque ses devoirs de professeur n'ont pas permis à notre compatriote de venir les recevoir ici, aujourd'hui !

« Et maintenant, Mesdames et Messieurs, merci encore une fois de votre sympathie, merci de l'attention si bienveillante que vous m'avez accordée, et permettez-moi de terminer par un toast :

« Je bois à la mémoire de Victor Hugo, à l'union confraternelle de tous les amis de *la Province*, et au triomphe de l'Idéal et de la saine littérature ! »

Voici quelques extraits du poème couronné :

VICTOR HUGO ET SON ŒUVRE

POÈME

Qui fut sur terre athlète est dans l'abîme archange.
(*L'année terrible.*)

Vous dites : « Il n'est plus ! » parce que vous voyez
Les éclairs de ces yeux dans les ombres noyés,
Et ce corps étendu rigide sur la couche...
Parce qu'on n'entend plus sortir de cette bouche
Les accents inspirés que la terre écoutait,
Et parce que le luth qui sous ses doigts chantait,
Instrument merveilleux aux pures mélodies,
Gît, muet, à côté de ses mains refroidies,
Vous dites : « Il n'est plus ! toute vie a sa fin,
Et la mort a touché même ce front divin ! »
Non ! ce n'est pas la fin : c'est l'aube qui se lève,
C'est la réalité splendide après le rêve,
C'est le grand jour après la longue et sombre nuit,
C'est le ciel qui commence et la terre qui fuit,
C'est l'aigle qui longtemps captif sur une cime,
Dans l'espace infini reprend son vol sublime !

. . . .

Le grand poète avait parcouru son chemin,
Et las du jour présent, songeant au lendemain
Qui termine à jamais toute humaine souffrance,
Paisible, il attendait l'heure de délivrance,
Et sur sa face auguste on voyait par moment
Passer, dans un sourire, un doux rayonnement.

. . . .

Il eut la vision du grand œuvre accompli.

. . . .

Il se revit enfant, déjà l'*enfant sublime*,
Gagnant d'un seul effort, comme l'aiglon, la cime;
Plus tard jeune homme ardent et des splendeurs épris,
Charmant la Cité-reine et splendide, Paris,
Des accords de sa muse à la rime sonore,
Doux comme un son de luth, brillants comme une aurore!
Puis, penseur au front vaste où le drame a germé,
Le maître reconnu, par la foule acclamé,
Titan édifiant une œuvre sans pareille
Où revivent Eschyle et Shakspeare et Corneille,
Le poète à la douce et formidable voix,
Le grand consolateur, le défenseur des droits,
Des faibles, des vaincus, de l'opprimé qui souffre,
Appelant à lui ceux qui sont au fond du gouffre,
Tous ceux que l'on repousse et tout déshérité,
Des forts et des tyrans vengeant l'humanité :
Verbe auguste et puissant comme une voix d'apôtre
Qu'on entend retentir d'un bout du monde à l'autre!

. . . .

Mais son regard aussi sonde la nuit profonde
Et lit dans l'avenir l'événement lointain.
Sa muse, dévoilant les secrets du destin,
Sur les coupables lance un terrible anathème,
Et leur prédit le jour du châtiment suprême.
Il leur montre les mots sur la muraille écrits!
Et troublés dans leur âme, affolés, déjà pris
De l'épouvantement qu'au bord d'un gouffre sombre
On éprouve, attiré malgré soi par cette ombre,
Ils vont à cet abîme, à l'expiation
Dont le barde avait eu l'horrible vision!

Mais hélas! à leur sort la patrie enchaînée
Tombe aussi, dans le gouffre avec eux entraînée.

. . . .

O douleur! avoir vu, lorsqu'on était enfant,
L'aigle gaulois planer dans son vol triomphant
Sur Vienne, sur Berlin, Moscou, Madrid et Rome
Avoir vu tous les rois, tous les peuples qu'on nomme,
Défiler en cortège à la suite du char
Où passaient acclamés la France et son César;

Avoir été bercé par des chants de victoire,
Avoir vécu ces jours d'inoubliable gloire,
Avoir connu ce chef et ces fiers combattants,
Avoir vu ces combats des modernes Titans!...
Puis, après ces splendeurs, après l'apothéose,
La disparition tragique et grandiose
De l'aigle impérial qui semble, en s'abîmant,
Couvrir le monde entier de son rayonnement!

Avoir vu tout cela dans le passé sublime!

Et voir, au fond du gouffre entr'ouvert par un crime,
La France, ce géant aux éclairs dans les yeux,
Rouler avec le nain sombre, ignominieux!
Voir qu'il n'est rien resté, de cette France altière,
Qu'un cadavre couché sanglant dans la poussière
Et dont, comme un corps d'aigle attirant des corbeaux,
Les roitelets teutons s'arrachent les lambeaux!...

Oui, ce drame hideux accompli dans la fange,
Le poète le voit!... Et sa muse nous venge!
C'est un chant irrité qu'il entonne aujourd'hui,
Car il sent dans son âme, il sent gronder en lui,
Devant de tels bourreaux, devant de tels supplices,
La haine de ces rois, de ces peuples complices,
De ces preux embusqués, superbes d'avoir pris
Par trahison la France, et par la faim Paris!
Ah! ces lâches succès de l'embûche et du nombre,
Triomphes de serpents qui se traînent dans l'ombre,
Victoires de brigands guettant au coin des bois,
Comme il les a flétris de sa puissante voix!
Au pilori honteux son vers vengeur les cloue;
Et les deux empereurs, flagellés sur la joue,
Le semblant de César et le faux Attila,
Tous les deux côte à côte il les a placés là,
Afin que dans mille ans après l'âge où nous sommes,
L'univers sache encor ce qu'ont fait ces deux hommes,
Tout ce que ces deux noms résument de douleurs,
Et ce qu'au genre humain ils ont coûté de pleurs!
Il les a cloués là dans l'œuvre impérissable,
En les marquant au front du signe ineffaçable
Que portent à jamais, qu'ils soient rois ou bandits,
Ceux qu'en pleurant leurs fils les mères ont maudits!

. . . .

Puis, sur Paris tombé qui résiste et qui lutte,
Ne pouvant accepter la honte de la chute,
Sur Paris plein encor de l'élan des combats,
Indigné qu'on le livre, indigné qu'on n'ait pas
Mieux guidé la valeur de son peuple stoïque,

Sur Paris égaré, mais toujours héroïque,
Il abaisse un regard de suprême pitié.
Ah! la fatale erreur, l'atroce inimitié
Qui, divisant un peuple en factions contraires,
L'un contre l'autre met le glaive aux mains des frères.
Oui, cela nous manquait! Il manquait, juste ciel!
Cet excès d'amertume à la coupe de fiel!
Il fallait que la France atteignit ce calvaire!

Alors une voix monte, attendrie et sévère,
Dénonçant la vengeance et demandant pardon :
Pardon pour la cité laissée à l'abandon,
Pour ce Paris meurtri qui n'est plus qu'une plaie
Et que la France, hélas! a remis sur la claie;
Et cette voix, chassant l'inimitié des cœurs,
Finit par imposer la clémence aux vainqueurs.
. . . .
Les ans passent : le temps, marcheur que rien n'arrête,
Sans pouvoir apporter l'oubli de la conquête,
Efface de nos champs les pas des étrangers
Et couvre de moissons les sillons ravagés.
Dans cet apaisement, la France se relève ;
Elle reprend sa force et retrempe son glaive,
Non le glaive maudit des combats intestins,
Mais l'arme qu'au grand jour marqué par les destins,
Pour punir l'oppresseur on verra luire encore.
Le poète prédit cette nouvelle aurore;

Il sait que l'avenir vengera le passé ;
Et calme, confiant, par ce rêve bercé,
Mais las de ses longs jours, l'aïeul à tête blanche,
Courbant son front pensif, vers l'infini se penche :
Il le sonde, il y voit, par delà le tombeau,
Le pur rayonnement du vrai, du grand, du beau
Dont il eut ce reflet qu'on appelle génie ;

Et c'est là qu'il s'en va, son œuvre étant finie.
. . . .
A pas silencieux entendus de lui seul,
Le messager divin s'approcha de l'aïeul
Et, bas, lui murmura les mots pleins de mystère
Que le ciel mande à ceux qu'il reprend à la terre.
Ainsi qu'un voyageur au terme enfin rendu,
Le poète sourit à l'appel attendu,
Et levant à demi sa tête vénérée,
Pour tous les siens en deuil, pour la France éplorée,
Dans un dernier regard mettant tout son amour,
Avec l'ange il monta vers l'éternel séjour! »

Lorsque nos lecteurs auront lu notre livre, *Hommage* à Victor Hugo, ils nous diront si nous avons bien jugé.

Notre société littéraire qui n'a d'autre but que de provoquer l'émulation parmi les prosateurs comme parmi les poètes, est ouverte à tous les esprits amoureux du Beau, à ceux-là qui pensent, avec nous, que notre belle langue française est trop pure pour tacher son hermine dans la boue des ruisseaux.

Je ne veux par fermer cette chronique, sans dire un mot d'une distraction, tout à fait inattendue il y a quelques années, dont les Parisiens semblent raffoler : Je veux parler des nombreuses auberges qui émaillent aujourd'hui certains quartiers de la capitale.

M. Lisbonne a donné le branle avec l'*Auberge du Bagne*, et depuis, c'est à qui s'ingéniera à trouver quelque titre plus ou moins alléchant pour attirer le public curieux de cette sorte d'attraction.

Eh bien, qu'on ne s'y trompe pas, Paris n'a rien innové du tout : il y a longtemps que les provinciaux travaillent ce « clou », et dernièrement, à Reims, je pouvais voir à l'hôtel de la *Maison-Rouge*, ancien hôtel de l'*Asne-Rayé*, une sorte de réminiscence du sacre de Charles VII et du séjour de Jeanne d'Arc en cette hôtellerie même.

On trouvera dans l'**Almanach Annuaire** de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes, publié par Matot-Braine, la description complète de cet hôtel restauré par les soins de son propriétaire actuel qui a su découvrir un homme du talent de M. Vernachet pour rappeler le passage de la grande héroïne dans cette ancienne *hostellerie*.

Seulement, M. Heinrich-Brion, le propriétaire actuel de la maison, n'a jamais eu la ridicule pensée de faire servir ses clients par un garçon déguisé en Charles VII, ou par une servante accorte déguisée en Pucelle.

Au moment où j'écris ces lignes, 30 mars, je suis encore sous l'émotion de l'adieu que nous venons d'adresser à notre excellent et sympathique confrère, Robert Caze, mort à trente-trois ans à peine, dans toute la force de son véritable et consciencieux talent, à la suite d'un duel dont les causes étaient absolument futiles et ne valaient certes pas la vie d'un homme.

Quelle chose stupide que le duel entre écrivains !

Dans notre dernier numéro nous parlions de l'œuvre dernière de Robert Caze, **Grand'mère**, œuvre dans laquelle l'auteur des *Poèmes de la Chair*, du *Martyre d'Annil* et de l'*Elève Gendrevin*, le plus lu de ses ouvrages, semblait abandonner la voie du naturalisme, et vouloir employer son talent à la peinture de

tableaux d'un goût plus relevé que ceux dans lesquels, jusqu'à l'apparition de *Grand'mère*, il avait cherché le succès. Il sentait le mouvement indéniable qui entraîne le public lecteur vers les œuvres saines, et son esprit clairvoyant l'avait conduit à quitter les chemins frayés par l'école de la vivisection humaine.

J'aimerais assez les poésies de M. Théophile Féret, s'il n'avait eu la pensée d'agrémenter son petit volume **Les Faunesses** d'une couverture désastreusement érotique. A mon sens, ce genre de réclame ne touche que les imbéciles, les décadents, et ce n'est pas pour cette clientèle que M. Féret martèle ses vers.

Sans me préoccuper des sujets traités et qui me semblent *suffisamment* soulignés par les audaces du dessin de la couverture, j'estime que la poésie de M. Féret a du souffle. Je ne puis que l'engager à revoir ses vers et à n'en point laisser passer d'aussi choquants pour l'oreille que celui-ci, par exemple -

Le trait qu'aux cœurs ce narquois
D'amour.....

M. Théophile Féret est quelqu'un : Je voudrais avoir écrit *Le Paysage*, un tout petit tableau, il est vrai, mais le tableau est d'un véritable coloriste.

Devant l'œuvre de Jean Rameau, **La vie et la mort**, on doit s'incliner comme devant l'œuvre d'un maître, devant une œuvre forte et de large envergure.

Parmi tant d'admirables poèmes contenus dans ce volume prenons le premier, *La légende de la terre*, écoutez :

Lorsque le Créateur eut ébauché l'espace,
Le grand espace morne aux champs illimités,
Il prit sur son épaule une lourde besace
Où l'on oyait un bruit confus d'astres heurtés.

Et plongeant dans le sac ses mains miraculeuses,
Comme un semeur pensif, à pas lents et pareils,
Il parcourut l'éther aux plaines fabuleuses,
Ensemençant le vide énorme de soleils.

Il en jeta, jeta, par monceaux fantastiques,
Par monceaux lumineux, par monceaux effrayants :
Et les sillons du ciel fumèrent extatiques,
Sous les pas du semeur aux gestes flamboyants.

Il en jeta, jeta de sa dextre éperdue,
Largement, en tous lieux, par grands jets bien rythmés :
Et les étoiles d'or fuirent dans l'étendue
Comme un essaim bruyant d'insectes enflammés.

« Allez ! allez ! disait le grand semeur de mondes,
Allez, astres ! germez dans les steppes des cieux !
Peuplez les champs d'azur de vos floraisons blondes,
Allez, chantants ! allez, vermeils ! allez, joyeux !

« Allez, sillonnez l'air comme des nefs de flammes
Naviguez dans le bleu sous les propices vents,
Avec tout ce qu'il grouille en vous de corps et d'âmes,
Avec vos cargaisons farouches de vivants !

« Allez, houle de feu, dans la nuit misérable !
Et faites-y la joie ! et faites-y le jour !
Et lancez jusqu'au fond de l'incommensurable
Des jets vertigineux de lumière et d'amour

« Et que tout sur vos flancs brille, exulte, prospère !
Et que tout soit content, soit heureux, soit béni,
Et calme : « A jamais gloire au Créateur, au Père.
Au semeur de soleils qui peupla l'infini ! »

Et les astres alors partirent, lourds de vie,
Tourbillonnant aux pieds du Créateur serein,
Comme, en un désert plat que juillet torréfie,
D'humbles grains de poussière aux pieds d'un pèlerin.

Et tous brillaient, et tous chantaient, et, sans entraves,
Gravitant sur leur axe inébranlable et sûr,
Avec leurs milliards de voix fières et graves
Poussaient un hosanna monstrueux dans l'azur.

Et tout était bonheur, justice, beauté, force ;
Et chaque astre entendait ses êtres radieux
Couvrir de chants d'amour sa maternelle écorce,
Et tous bénir la vie, et tous bénir les cieux !

Or, quand il eut vidé sa besace d'étoiles,
Quand de globes joyeux tout le noir fut jonché,
Le semeur vit, au fond du sac, entre deux toiles,
Un tout petit morceau de soleil ébréché.

Et, distrait, sans savoir quelle sphère inconnue
Tournoyait incomplète en l'espace vermeil,
Le Créateur, d'un souffle, envoya dans la nue
Rouler cette parcelle infinie de soleil.

Puis, montant tout là haut, sur son trône écarlate,
Par dessus le brouillard des mondes qu'il jeta,
Comme un grand roi doré dont l'œil fier se dilate
En oyant bruire au loin son peuple, il écouta.

Il entendit l'immense alleluia des choses!
Il entendit des chœurs de globes florissants
Entonner, éperdus, des chants d'apothéoses,
En lui noyant les pieds de nuages d'encens.

Il vit l'éternité palpitante d'extases,
Il vit, dans une intense et profonde clameur,
L'orgue de l'univers hennir d'ardentes phrases
Pour fêter à jamais le triomphal semeur!

Mais soudain il pâlit : De cette mer astrale
Une plainte montait sourdement vers les cieux,
Montait, enflait, croissait, diminuant de son râle
Toute l'ovation du firmament joyeux.

C'est l'atome obscur de la sphère ébréchée,
C'étaient les êtres vils restés sur ce débris;
Pleurant l'Étoile-Mère incessamment cherchée
Et toujours introuvable en ce coin de ciel gris.

Et la plainte disait : « Anathème! Anathème!
Nous sommes les errants que le malheur conduit,
Le douloureux troupeau des vivants au front blême
Créés pour la lumière et jetés dans la nuit.

« Nous sommes les bannis, la cohorte exilée,
Les seuls êtres ayant des larmes dans les yeux:
Et, si l'eau de la mer sur ce globe est salée
C'est peut-être des pleurs versés par nos aïeux.

« Anathème! Anathème au semeur de lumière!
A Celui que le vaste univers applaudit!
S'il ne vient pas nous rendre à l'Étoile première,
Qu'il soit maudit, partout maudit, sans fin maudit! »

Alors Dieu se dressa sur son trône écarlate,
Et, tendre, ému, pleurant comme nous, il baissa
Ses deux bras lumineux sur l'immensité plate,
Et, de toute sa voix de tonnerre, il lança :

« Parcelle de soleil qui te nommes la Terre,
Larves qui gémissez sur elle : Humanité,
Chantez ! Je vous fais don de la Mort salutaire
Qui vous ramènera dans l'Astre de clarté ! »

Et c'est pourquoi, superbe, insensible aux désastres,
Le Poète, créé pour les étoiles d'or,
Dédaigneux de la terre, a les yeux sur les astres,
Vers lesquels il prendra bientôt son large essor.

On ne s'arrêterait jamais si l'on voulait citer les superbes poèmes contenus dans ce volume, mais certes, jamais plus gracieuse chose n'a été écrite que *Le Chef-d'œuvre de Dieu*, poème dans lequel M. Jean Rameau raconte la création de la femme.

Dieu prit étoiles, neige et rose en ses doigts saints :
Et, rêvant un chef-d'œuvre avec cet amalgame,
Fit de la rose un front, de la neige deux seins,
Des étoiles deux yeux, et du tout une Femme.

Gaston d'Hailly.

M. Albert Wolff vient de publier un volume de portraits qu'il intitule **La Gloire à Paris**. Ce titre est bien, en effet, celui convenant à ces études si finement fouillées de caractères courageux et persévérants qui ont voulu arriver à la célébrité et qui sont sortis vainqueurs de la plus grande difficulté existante à Paris, se faire un nom.

M. Wolff dit un mot qui m'a frappé, en parlant d'Alexandre Dumas fils.

« Et dire qu'il est sur le pavé de Paris des gens se disant bien informés qui, en voyant passer aujourd'hui l'auteur si maltraité à ses débuts, s'écrient :

— « En voilà un qui a de la chance ! Tout lui réussit ! »

Eh bien, après lecture du volume de M. Wolff, il m'est resté cette pensée :

En littérature, il n'y a pas de chance, les faibles seuls n'arrivent jamais. Qu'on le sache bien, il est plus difficile de placer même un chef-d'œuvre au théâtre ou chez un éditeur que de trouver preneur pour quelque marchandise que ce soit.

Causez avec un voyageur en un article quelconque, il vous dira que les affaires sont difficiles, que la concurrence est grande, mais au moins on regarde ses échantillons, on compare ses produits, on le reçoit. En littérature, on vous reçoit à peine et on ne vous lit pas. Ce n'est que par une volonté de fer, en passant par toutes les avanies et les rebuffades possibles, que l'écrivain finit par s'imposer.

La Gloire. il faut la violenter !

Le livre de M. Wolff ne veut pas seulement montrer les glorieux, mais aussi, bien plus et surtout, apprendre à ceux qui, comme Chénier, « se sentent quelque chose là » qu'ils doivent être forts et ne se rebuter jamais.

Dumas fils a souffert des sarcasmes de son père, Zola fut fort heureux d'accepter une place à l'entrepôt des vins, et Victor Hugo mangeait quand il pouvait.

M. Zola, dans son nouvel ouvrage, l'**Œuvre**, fait dire à son héros, Claude :

— « Ah ! ce Paris... Il est à nous, il n'y a qu'à le prendre. »

Et il le sait, lui, M. Zola, qui a conquis « la gloire à Paris », et ailleurs, par son talent d'abord et surtout par sa vaillance, car aucun écrivain n'a lutté plus que lui.

C'est la lutte pour arriver à la gloire que M. Zola a voulu peindre dans son nouvel ouvrage. Son héros, homme sans force morale suffisante, n'obtient pas le succès rêvé et aboutit au suicide, preuve plus évidente encore de son manque d'énergie.

Tout ce qui touche aux amours de Claude et de Christine est du romantisme pur, gracieux et charmant jusqu'à la chute de la jeune fille.

Mais tout cela est traité en maître, surtout quand M. Zola revient au naturalisme, sa marotte.

M. Charles Mérouvel, lui, ne s'attarde pas aux descriptions et aux études approfondies, il construit des romans avec de l'action et de l'émotion, et cela suffit parfaitement à lui assurer un succès de bon aloi et qui va toujours grandissant. Sa **Thérèse Valignat** est un récit plein de verve, intéressant, dont le héros principal, l'avoué Roguin, est exquissé à ravir. Voilà un livre qui ne choquera personne.

On peut en dire autant de celui d'Henri Augu, un maître en l'art de tenir ses lecteurs en haleine du commencement à la fin d'un récit. **Un Bandit amoureux** est un roman tragique dont les péripéties se passent au temps du Consulat, alors que toute la rive gauche du Rhin était encore française jusqu'à Mayence, chef-lieu du département du Mont-Tonnerre dont le préfet était Jean-Bon-Saint-André.

Le pays était alors infesté de brigands, à la suite des guerres de la Révolution.

En 1782, on représenta au théâtre de Manheim *Les Brigands* de Schiller, sombre débauche d'esprit où, avec une verve admirable qui n'eut depuis que de pâles imitateurs, le génie du grand poète a accumulé la haine et le mépris contre la société humaine.

Montrant une âme noble et vertueuse qui, ne pouvant trouver place sous la discipline sociale, se précipite dans une association de criminels et trouve là un emploi plus poétique de ses facultés, le drame de Schiller eut les conséquences les plus fatales.

Par centaines, il entraîna à leur perte des cœurs jusqu'alors innocents.

Des conjurations se formèrent, et les étudiants des Universités allemandes se firent brigands... pour mieux réformer la société. Kotzo, le principal personnage du récit émouvant de M. Henri Augu, était un de ces étudiants qui, devenu capitaine, s'éprit d'une belle jeune fille près de Landau, en Alsace.

MM. Vast et Ricouard, qui avaient débuté par des romans légèrement scabreux, semblent vouloir revenir au roman d'émotion, et **la Négresse,** comme leur dernier ouvrage, *le Chef de gare*, est presque une œuvre morale, ce qui ne lui ôte aucun intérêt et permet de le recommander sans restriction.

Le Petit Marquis, par Willia, est un roman dont les péripéties se passent en Bretagne. C'est un ouvrage plein de grâce et de fraîcheur, qui peut être mis entre toutes les mains. Écrit d'une plume élégante, avec une pureté de style peu commune, il y règne une émotion sincère qui gagne le lecteur. Les sentiments élevés, les saines et fortes idées courent à travers un récit des plus attachants, semé de tableaux mondains bien présentés et de fines études de caractères.

Le volume se complète par une courte nouvelle, *le Peintre de fleurs*, dont on ne saurait trop louer l'agréable originalité. Willia est évidemment un pseudonyme, nous pensons même qu'il pourrait être celui d'une femme du

monde qui, sous un autre nom, a publié une étude historique mentionnée par l'Académie française.

Oh! les romans ne manquent pas cette quinzaine, et c'est au point que l'on se demande qui peut dévorer tout cela.

Voici Saint-Juirs, avec **Madame Bourette**, une œuvre gracieuse et écrite dans un style plein d'élégance.

C'est la bonté de la femme qui a inspiré le romancier, cette bonté pleine de délicatesses, de dévouement et de résignation.

Devant un mari égoïste, pédant et ridicule, la femme reste soumise sans un instant de révolte. La femme meurt, la fille continue les traditions maternelles.

Le roman se termine par un mariage heureux, comme dans *l'Abbé Constantin*, roman avec lequel celui-ci peut marcher de pair.

Avec Jean Fusco, c'est une autre affaire, et, quoique ce nom cache très probablement une femme voulant garder l'anonyme, il me semble que celle-ci place son héroïne, **Mademoiselle Corvin**, dans une situation qui ne fait pas positivement honneur au sentimentalisme de son sexe.

Fille d'un juge au tribunal civil de Bruxelles, Mlle Corvin aime le vicomte René de Douras, jeune homme charmant autant qu'elle est belle, chaste, bien, élevée. Elle a toutes les qualités. Seulement le père noble refuse à René d'accepter pour bru la fille d'un homme non titré. Le jeune homme fera des sommations, et Mlle Corvin sera sa femme. Le père est furieux et, dans un bal, insulte la jeune fille. René désespéré se tue.

Mlle Corvin demeure inconsolable.

Il semblerait que le roman dut finir là, mais l'écrivain qui signe Saint-Juirs, ayant vu jouer le *Maître de Forges*, a voulu reproduire aussi la petite scène si bien rendue au Gymnase par Jane Hading et Damala.

Mlle Corvin s'offre, devant M. le curé et M. le Maire, un compagnon qui restera en contemplation devant le sanctuaire conjugal ; mais la maman Corvin ne l'entend pas ainsi et fait comprendre à sa fille que, dans *le Maître de Forges* seulement, on voit des maris faisant le pied de grue à la porte de la chambre de leur femme.

Le mari, M. Delange, meurt laissant une grande fortune à l'ex-Mlle Corvin, qui pleure... son ancien fiancé.

L'œuvre de Saint-Juirs est d'une bizarrerie étrange ; heureusement la mère Corvin est là pour amuser la galerie.

Si Saint-Juirs a voulu raconter une histoire quelconque pour divertir ses lecteurs, je n'ai rien à dire, mais s'il a cherché à prouver quelque chose, j'avoue n'y rien comprendre.

Pourquoi Maurice Drack a-t-il intitulé son dernier roman **Le Pavé de l'Enfer ?** je ne saurais trop le dire, peut-être n'a-t-il cherché qu'un titre, très à effet, pour un livre qui n'avait pas besoin de cela pour se faire apprécier selon son mérite.

L'œuvre est profondément étudiée : Il s'agit de l'amour maternel.

Certes, ce sentiment est respectable, admirable même, mais encore faut-il qu'il ne se pervertisse pas.

En nous montrant une mère faisant le malheur de son fils, par une sorte de passion jalouse, l'auteur a fait un portrait dont l'original se rencontre bien souvent dans le monde. Ce sont ces déviations de conscience chez une mère affolée que l'élégant écrivain décrit sans voile, et pour avoir voulu arracher son fils à l'amour d'une fille de théâtre, elle le jette dans les bras d'une femme du monde ? qui le pervertit et l'enlève complètement à sa famille.

Le *Pavé de l'Enfer* est une œuvre qui sort de la banalité.

L'homme de la tour, par M. Ernest Lionnet, est un roman moral qui nous montre un jeune homme se débattant dans les eaux troubles du scepticisme et de l'égoïsme et qui finit par saisir la planche de salut qui flotte à portée de toutes les mains : le dévouement à ceux qui souffrent.

M. Lionnet me semble avoir choisi un titre bien sombre pour un excellent et gracieux roman d'où n'est pas exclue la bonne humeur.

En ce moment de grèves et de mouvements socialistes stupides, nous ne saurions recommander un meilleur livre que celui de M. Roger des Fourniels, **Floréal.**

Sous forme de roman, l'auteur montre dans quelle erreur tombent les ouvriers dans cette guerre idiote qu'ils semblent vouloir faire au capital, sans se douter que, plus le capital sera craintif, plus il se cachera et, par conséquent, moins le travailleur trouvera à gagner le pain de sa famille.

C'est à la veille de la Révolution que M. Francis Melvil a placé son émouvant récit, **Marcel Campagnac.**

M. Melvil est habile en l'art de créer des situations dramatiques au milieu

d'une intrigue amoureuse des plus gracieuses. Son style est clair, et le lecteur ne se perd jamais dans le dédale des péripéties.

Quant au rève des philosophes et des vieux poètes : tous les hommes égaux, libres, frères, tels qu'ils sont sortis des mains de Dieu, nous n'y sommes pas encore, M. Melvil !

Il y a certaine parenté entre l'œuvre de Forsan. **La Duchesse Ghislaine,** et *les Dames de Croix-Mort* de M. Ohnet.

Une femme déjà âgée et mère de famille rêvant d'un amour jeune, se donnant à un amant de vingt ans et en mourant.

Seulement, M. Ohnet a placé dans son roman des situations dramatiques et quelque peu scandaleuses, tandis que l'écrivain qui signe Forsan, — le pseudonyme d'une femme, évidemment, — ne tend qu'à excuser la faute. Cette dame qui ferme les yeux pour ne pas assister à sa propre déchéance eût beaucoup mieux fait de fermer... sa porte.

Livre mélancolique et peu intéressant.

Le baiser de Maïna, ah ! à la bonne heure, voilà un livre plein du soleil de l'Inde et de poésie ardente ! Il n'est pas besoin de longues phrases pour louer un ouvrage que tout le monde voudra lire parce qu'il est conçu avec l'âme d'un poète voyageant au pays des rêves, ayant à son bras un être cher et tendrement adoré. Toutes nos félicitations à M. Robert Bonnières.

La Vertu de Mlle Drichet est une vertu qu'il ne faudrait pas mettre sous les yeux des jeunes filles, et il était nécessaire d'avoir tout le talent du collaborateur de M. Dubut de Laforest dans le *Faiseur d'hommes* pour développer, sans trop choquer la moralité, les péripéties de ce roman roulant sur la névrose aiguë chez certaines jeunes personnes.

Le récit se termine d'une façon dramatique et tout à fait inattendue. M. Yveling Rambaud a écrit là une œuvre curieuse.

Les Amours de Jeunesse, tel est le titre du dernier roman du regretté Marc Bayeux, enlevé par la mort en plein épanouissement de son talent.

Marc Bayeux prouve bien la puissance de son imagination dans le dernier livre qui vient d'être publié ; de plus rien n'est plus frais et plus vivant que ces amours de grisettes et de bacheliers qu'il nous peint au début de l'ouvrage, avant d'entrer dans la partie dramatique du récit.

Les gens qui s'amusent, recueil de nouvelles par Léo Trézenik, prouvent que tout le monde ne s'adonne pas au pessimisme. Le livre est d'une franche gaîté, un peu décolletée, mais en ce temps de Mi-Carême, la chose n'a rien de bien étonnant.

Non seulement Léo Trézenik nous montre des gens qui s'amusent, mais il amuse les gens qui le lisent.

Et voyez, on dit que les livres tendent tous au pessimisme, eh bien, la gaîté française n'est pas prête à disparaître, car, après Léo Trézenik, voici Théo-Critt avec **Le Régiment où l'on s'amuse**, le plus désopilant volume de nouvelles militaires qui se puisse lire. Seulement, comme pour *Les gens qui s'amusent*, nous conseillons de ne pas mettre le nouveau volume à portée de la curiosité des jeunes filles. C'est trop rabelaisien.

Henriot, sur ce texte gaulois, a dessiné une série de croquis des plus humoristiques.

L'éditeur Westhausser met en vente aujourd'hui un volume très intéressant et absolument original, **Les nouvelles slaves**, de H. Toursky-Strebinger et Sacher-Masoch, avec une préface de M. Victor Cherbuliez, de l'*Académie française.*

Le livre renferme une suite de récits croates, bohèmes, galliciens et russes.

Rade le Hajduk nous transporte dans les vertes forêts solitaires servant de lisière à la Bukowine, et nous initie à la vie périlleuse des brigands qui les parcourent. *Clairs de lune* est une idylle adorable de fraîche poésie, une vraie perle littéraire. Les nouvelles de Saar « *Innocent* » et les *Tailleurs de pierres* sont d'un réalisme mélancolique, et profondément senti ; elles ont une grande valeur. *Schma Israël* est un bijou d'originalité, d'*humour* et de couleur locale. Il obtint, dans la *Revue bleue* qui la publia, un succès colossal.

Quant aux récits russes, ils ne manquent ni de bizarrerie, ni de qualités dramatiques. Le caractère de l'héroïne d'*Une mère* est admirablement rendu ; la scène de la prison, quand la vieille femme doit choisir lequel de ses fils sera gracié, est d'une grandeur étonnante.

Nous ne doutons pas que les *Nouvelles slaves* n'obtiennent un succès, un très grand succès, augmenté encore par la délicieuse préface que M. Victor Cherbuliez a bien voulu tracer de sa plume si habile.

Le livre est écrit d'un style très pur, gracieux et fort original.

Les noms de H. Toursky-Strebinger et de Sacher-Masoch, du reste, sont bien connus et appréciés du public. Ils se rattachent intimement à la *Revue*

des Deux-Mondes, aux *Débats*, à la *République française*, et aux plus importants journaux de Paris.

Nous souhaitons et de tout cœur aux écrivains amis de la France un grand succès pour leurs « *Nouvelles slaves !* »

Le Loup dans la Bergerie, que M. Alfred Destournelles vient de faire paraître à la librairie académique Perrin, a bien toutes les allures d'un roman et d'un roman des plus attachants ; mais il a ceci de particulier que l'histoire est vraie. Elle date de la guerre de 1870 : Un jeune homme, presque un enfant, au patriotisme ardent, est blessé et fait prisonnier. Traîné par pénibles étapes au fond de l'Allemagne, succombant à la fatigue et à la maladie, il est laissé pour mort dans un fossé de la route. Recueilli par un Hollandais ami de la France, il est réduit, pour échapper aux poursuites, à chercher un refuge, sous un costume de jeune fille, dans un pensionnat de demoiselles où il est accueilli comme la nièce de son protecteur.

Il y a là une situation neuve et périlleuse que l'auteur a eu le talent de présenter avec une délicatesse et un tact parfaits. La morale est sauve et l'intérêt est poignant.

Le Gant de Conradin, **Manfred**, par M. Émile Moreau, est la première partie d'un drame qui embrasse une période d'un demi-siècle.

L'amour et la haine en traversent l'action, pleine d'héroïsme et de félonies, de fuites et de poursuites, de complots et de batailles, de duels et d'échafauds; les catastrophes s'y précipitent, hâtées par des rencontres romanesques et des vengeances imprévues; une sanction rigoureuse y couronne des retours de fortune inouïs. L'intrigue et le dénouement y semblent combinés à plaisir: bien des situations paraissent voulues, certains tableaux paraîtront invraisemblables. Et pourtant ces tableaux sont vrais; ces situations sont vraies; tout est vrai, l'intrigue et le dénouement, la forme et le fond.

L'histoire a tout fourni, décors, péripéties et personnages. M. Émile Moreau a su faire marcher tout ce monde dans une action unique admirablement menée.,

La librairie Marpon et Flammarion vient de faire paraître un nouvel ouvrage de Camille Flammarion, **Dans le Ciel et sur la Terre**.

Le savant et sympathique auteur de *La Pluralité des Mondes habités* publie, dans ce nouvel ouvrage, une collection charmante de nouvelles scientifiques et littéraires, dont plusieurs ont le don de transporter le lecteur bien loin de la

terre où nous sommes. Ce livre est essentiellement littéraire et les fins gourmets de littérature l'apprécieront à sa valeur. L'astronomie sert pour ainsi dire de base et de ressort pour lancer le contemplateur dans les abîmes de l'infini — d'où l'on revient, heureusement, ébloui peut-être des choses du ciel, mais enchanté de connaître mieux la terre « astre du ciel », comme la nomme M. Flammarion. Signalons surtout les études intitulées : *Nuit d'été, la Comète, Paysages, le Nid de Rossignols*, etc.

Et maintenant, en terminant, souhaitons à bon nombre des écrivains dont nous venons de signaler les œuvres de trouver un jour une place dans l'un des **Quarante fauteuils de l'Académie française**, dont M. Charles Barthelemy fait l'historique dans un volume qui vient de paraître chez l'éditeur Henri Gautier.

Ce livre est d'autant plus utile que nombre de ceux qui ont occupé ces sièges sont bien oubliés de la génération actuelle.

A. Le-Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Sous ce titre, **Nos Fautes**, volume signé anonymement : *Un Républicain*, se trouvent réunies un certain nombre de lettres sur la politique générale de notre pays, lettres dans lesquelles l'auteur indique avec un bon sens parfait, les erreurs qui conduiront fatalement, même les mieux disposés à accepter le gouvernement républicain, à se désintéresser de sa conservation et à porter leurs aspirations vers un régime moins disposé à verser sur la pente du radicalisme.

Ces lettres ont paru en leur temps dans le journal *le Parlement* et au *Journal des Débats*, depuis 1879 jusqu'à ces derniers mois.

Certains symptômes laissent deviner une certaine fatigue d'un régime qui a trop promis pour qu'on ne lui demande pas promptement un compte sévère de la prospérité publique complètement anéantie aujourd'hui.

M. Cucheval-Clarigny, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève publie un **Essai sur l'Amortissement et sur les Emprunts d'Etats.**

Hélas ! M. Cucheval-Clarigny prêche l'économie, et il est à craindre que ceux auxquels le « Républicain » de tout à l'heure signalait tant de fautes, n'écoutent pas la voix de la raison et ne continuent à gaspiller nos finances, laissant les générations futures se débarbouiller avec la dette énorme que nos gouvernants semblent regarder avec un optimisme incroyable.

M. Cucheval-Clarigny montre ce qui se fait à l'étranger, et compare les moyens financiers employés chez nos voisins pour diminuer leur dette à ceux qui ont cours dans notre administration financière. Nous voudrions que MM. nos députés lussent cet *Essai sur l'amortissement* et se préoccupassent des intérêts généraux, bien plus que de leur réélection.

Les conseils ne manquent pas, et nous croyons que le livre de M. le marquis de Gabriac, ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, **l'Eglise et l'Etat**, envisage exactement le *modus vivendi* que l'on doit prudemment chercher dans les relations de notre gouvernement avec le Saint-Siège et, par conséquent, le clergé.

L'auteur démontre d'une façon péremptoire que la plus grande faute que la

France pourrait commettre serait de dénoncer le Concordat. Tout le monde parle du Concordat dans un certain parti, — il est vrai qu'aucun de ceux-là ne connaissent cet instrument diplomatique, — et en parle comme d'un traité absolument désavantageux pour la France. M. le marquis de Gabriac, en une dialectique serrée et dans un style remarquable, montre au contraire combien nous avons à gagner à ne pas rompre ce traité, car il ne faut pas seulement songer à dénoncer le Concordat, encore faut-il connaître quelles seraient les conséquences de la séparation de l'Eglise et de l'État.

M. Joseph Chailley vient de traduire de l'anglais l'ouvrage de William Graham Sumner, le professeur d'économie politique et de science sociale au *Yale college*, **Le protectionnisme.**

L'auteur ne cache pas son drapeau, il dit carrément : « Le protectionnisme soulève mon indignation morale. Il est une manière hypocrite, cruelle et injuste de s'emparer des droits d'autrui. Il résulte de la force de la loi. Il est en même temps un abus social, une bévue économique et un fléau politique. »

Depuis longtemps, la querelle est à l'état aigu entre protectionnistes et libre-échangistes, et, suivant que ceux-ci ou ceux-là détiennent le pouvoir, les peuples doivent subir tel ou tel système économique.

Graham Sumner affirme : « *Qu'avec le protectionnisme, le gouvernement donne à certains intérêts licence de s'émanciper et d'empiéter sur les autres.* »

Mais, dira-t-on, les Anglais ont tout intérêt à voir le protectionnisme disparaître en France, et M. Sumner, en faisant traduire son livre, prêche pour sa cause :

J'ai justement sous les yeux l'ouvrage de M. G. Molinari, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*, **Conversations sur le commerce des Grains et la protection de l'Agriculture** ; or, la thèse soutenue par M. de Molinari est absolument la même que celle de M. W. Graham Sumner.

Mais si M. Sumner a écrit sur le Protectionnisme en général, et pour les hommes d'une instruction relativement élevée, M. de Molinari a traité seulement la question des céréales, et parle un langage qu'il a cherché à rendre plus accesible aux ouvriers et aux cultivateurs.

M. de Molinari essaye d'apprendre aux masses les principes de l'économie politique et leur démontre qu'elles y trouveraient plus de profit qu'à préparer la révolution sociale. Cette réflexion ne manque pas d'à-propos.

L'Économie politique est une des sciences les plus abstraites qu'il soit possible d'étudier, puisque ses principes ne sont point fixés et que les Écoles discutent encore pour telles ou telles idées, mais ce n'est pas une raison pour que la jeunesse ignore complètement que c'est absolument sur l'économie politique que réside la richesse des États. Il n'est jamais question de cela dans les classes, et, en lisant l'ouvrage de M. A. Vessiot, inspecteur général de l'enseignement primaire, je ne crois pas avoir rencontré trace d'une classe traitant de cette question.

Or, M. Vessiot vient de donner un pendant à son beau livre sur l'*Éducation à l'École*. Dans le nouvel ouvrage intitulé : **De l'enseignement à l'École dans les classes élémentaires et de grammaire des lycées et collèges**, l'auteur prenant successivement les matières essentielles des nouveaux programmes de l'enseignement primaire, cherche, indique et applique la méthode qu'il pense le mieux convenir à chacune d'elles. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre et sont une préparation directe aux brevets de l'enseignement primaire et particulièrement au certificat d'aptitude pédagogique.

Les ouvrages de M. Vessiot sont très appréciés, et sa fière réponse à M. Frary dans la *Question du latin*, est excellemment traitée. Cependant, ne craint-il pas que depuis l'élève des écoles communales, jusqu'au plus barbu rhétoricien, tous ne soient bien plus instruits en vue du professorat qu'ils ne sont conduits au choix d'une profession suivant leurs aptitudes. Il me semble que, pour chaque élève, une sorte de Conseil formé de tous ses professeurs devrait chercher à démêler ses véritables aptitudes et engager les parents à le pousser dans telle ou telle voie. Je dédie cette simple observation à M. Vessiot.

Pour prouver ce que nous disions tout à l'heure, que la science économique et sociale n'est pas encore bien assise, nous n'avons qu'à citer un court passage du livre de M. le comte d'Haussonville, **Misère et Remèdes**, un livre écrit avec le cœur de l'un des hommes qui s'est le plus occupé, pratiquement et matériellement, des œuvres de charité.

« Depuis une dizaine d'années, l'économie politique, si je puis me servir d'une expression aussi triviale, a ses *Jeans qui pleurent* et ses *Jeans qui rient*. D'après le dire d'un certain nombre d'économistes, principalement anglais et allemands, tout ce merveilleux développement de la richesse publique auquel nous assistons depuis un siècle, n'aurait eu pour résultat que d'accroître le luxe et les jouissances de la classe privilégiée, de celle qui fait

travailler, mais n'aurait rien ajouté au bien-être de ceux qui travaillent. La transformation de l'industrie depuis l'introduction de la vapeur et l'accroissement de la production n'auraient eu d'autre résultat que de démontrer la vérité de cet axiome émis par Turgot il y a un siècle : *En tout genre de travail, il doit arriver et il arrive que le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui lui est nécessaire pour se procurer sa subsistance.* D'après cet axiome, une loi fatale opposerait une barrière invincible à tout progrès dans la condition de la classe laborieuse, et toute nouvelle richesse produite ne profiterait qu'à ceux qui possèdent déjà. Pour mieux rendre cette désolante vérité, la littérature économique s'est même enrichie d'un luxe de métaphores jusqu'ici tout à fait inconnu à sa langue un peu terne. Les économistes de cette école ont emprunté au socialiste allemand Lasalle l'expression de *loi d'airain* pour désigner cette loi fatale qui tendrait toujours à ramener le salaire de l'ouvrier au minimum nécessaire à sa subsistance. Ils ont baptisé du nom de sisyphisme l'effort impuissant que ferait l'invention humaine pour améliorer par ses découvertes la condition des hommes, effort dont le dernier résultat serait toujours de laisser retomber en bas ceux qu'elle aurait un instant réussi à élever. Enfin ils ont résumé leurs doctrines dans une formule qui a fait fortune par sa brièveté et qui est passée presque à l'état d'axiôme dans une portion du monde économique : *Les riches deviennent chaque jour plus riches, et les pauvres chaque jour plus pauvres.*

A ces affirmations peu encourageantes, l'école optimiste oppose, au contraire, une imperturbable confiance dans le progrès des sociétés. Le chef de cette école est un très brillant, très savant, très incisif écrivain, qui s'est élevé au premier rang des économistes contemporains, M. Paul Leroy-Beaulieu. Dans un livre rempli de faits et d'idées sur la *Répartition des richesses*, dont il a publié récemment la seconde édition, M. Leroy-Beaulieu s'est efforcé de démontrer que le paupérisme diminue, que l'écart entre la fortune va en s'abaissant et que la tendance à une moindre inégalité des conditions sera la loi du développement futur des sociétés. Il appuie cette démonstration sur des faits incontestables sur l'élévation du taux des salaires, sur l'abaissement du prix de certains objets de consommation, sur la diminution de l'intérêt de l'argent, sur la dépréciation de la grande propriété foncière et sur une foule d'autres considérations qui seraient trop longues à énumérer ici. Aussi conclut-il, à l'inverse des économistes allemands, que la question sociale se résoudra graduellement et d'elle-même (en tant, ajoute-t-il prudemment, qu'elle est soluble) par l'action des grandes causes économiques qui sont en travail depuis quelques années. »

Cette question mérite d'être étudiée, et peut-être sous un autre point de vue que celui où se place M. Leroy-Beaulieu.

Les salaires augmentent, dit-il. — En est-il bien sûr ?

Les objets de consommation diminuent, ajoute-t-il. — Nous croyons, nous, que les objets de luxe perdent de leur valeur, mais tout ce qui est absolument nécessaire à l'homme pour sa nourriture augmente de prix constamment.

Aussi, M. le comte d'Haussonville se place sur un tout autre terrain, et son ouvrage *Misères et Remèdes* trace une monographie patiente, consciencieuse de la misère, non pas dans le but de peindre un tableau d'un naturalisme désolant, mais pour rappeler à une société riche et un peu oublieuse que certains maux demandent à être adoucis, peut-être n'a-t-il pas osé dire qu'ils *veulent* être adoucis, et qu'une crise terrible se prépare si nos législateurs n'ont pas le courage d'y remédier promptement.

Le sentimentalisme nous tue, et il n'y a qu'à lire les **Causes criminelles et mondaines de 1885,** résumé, par Albert Bataille, des échos judiciaires de l'année, pour se rendre un compte exact du mal que la douceur des jurys fait à notre pays.

Depuis six ans que nous suivons dans la collection Bataille les faits judiciaires principaux qui ont ému l'opinion publique, nous voyons la criminalité s'étaler cyniquement et se rire de l'indulgence, on devrait dire de la faiblesse sénile, des hommes qui se laissent prendre à des théories sentimentales.

La société est menacée, elle doit se défendre, et se défendre vigoureusement. Par crainte de faire disparaître un homme, on en laisse assassiner cent; c'est idiot!

Lorsque tous ces faits criminels passent dans les journaux, ils ne forment pas un ensemble, un dossier, mais lorsqu'on les retrouve assemblés, lorsque l'on peut les comparer et les étudier à fond, on comprend qu'il est temps de réagir et d'être impitoyable.

Oui, l'année 1885 restera fameuse dans les fastes judiciaires, et chacun des procès que raconte M. Bataille est une cause célèbre.

Pel, Gamahut, Marchandon, Mielle, les assassins de la Gloire-Dieu, le docteur Essachy, le docteur Vigouroux, voilà pour les criminels de marque.

Mme Francey, Mme Clovis Hugues, le docteur Quinet, Jeanne Lorette, voilà pour les drames.

Le procès de M. Ballerich, la seconde affaire de Monteeau-les-Mines, le procès du fleuriste Riboux, le duel Chapuis-de-Keirel, tels sont les principaux chapitres que nous notons dans le nouveau recueil de M. Bataille.

Mais, passons à d'autres questions. Voici les **Souvenirs d'un journaliste français à Rome**. Mon Dieu, ce qu'a été faire M. Henri des Houx dans la ville sainte, ce n'est peut-être pas une œuvre excellente, et je m'en doute, puisque S. S. le Pape l'a prié carrément de cesser ses petites intrigues et de vouloir bien ne pas être plus papiste que le Pape, mais son livre est excessivement curieux et, qui plus est, admirablement écrit. Ses tableaux du Vatican et son portrait de Léon XIII sont des œuvres plus recommandables que celles du *Journal de Rome*.

Le pape Léon XIII cherche l'apaisement, il a raison!

M. l'abbé J. Cognat, dans un volume, **Renan, hier et aujourd'hui**, se livre contre l'auteur du *Prêtre de Nemi* à des attaques que nous trouvons un peu exagérées.

M. Renan est un savant de haut mérite qui peut se tromper comme bien d'autres, mais dont la science se meut à l'aise, tandis que celle de M. l'abbé J. Cognat repose sur la Révélation qui ne peut être discutée. Il est donc impossible, en lisant deux écrivains placés chacun sur un terrain si éloigné, de démêler la vérité *vraie* et de dire qui a raison.

J'admire la foi de M. l'abbé J. Cognat, j'estime hautement la science de M. Renan, mais je suis convaincu surtout que les deux adversaires sont de force à combattre, seulement..... ils ne se rencontreront jamais.

Sous ce titre, **Nouvelles études et nouveaux portraits**, M. Oscar de Vallée continue la série de ses portraits contemporains commencée dans les *Etudes et Portraits*. Et, puisque nous venons de parler de M. Renan, nous recommandons tout particulièrement l'étude de M. Oscar de Vallée sur *le Prêtre de Nemi*, le dernier ouvrage de l'auteur de la *Vie de Jésus*. M. de Vallée n'épargne guère plus M. Renan que ne le faisait tout à l'heure M. l'abbé Cognat.

La librairie Westhauser met en vente la troisième partie du grand ouvrage que le général prince de Hohenlohe a publié sous le titre de *Lettres militaires*, et que M. Ernest Jaeglé, professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, a traduit en français.

Cette troisième partie comprend les **Lettres sur l'artillerie**. C'est la plus longue et la plus importante de l'ouvrage. Elle intéressera non seulement les officiers de l'armée et ceux des autres corps de troupes ; elle est tout autant appelée à attirer toute l'attention du grand public. Nul, en effet, n'ignore que la prochaine guerre sera un vaste duel d'artillerie, et dans ce livre, où la partie

technique proprement dite ne joue qu'un rôle tout secondaire, on pourra étudier, dans ses moindres détails, la tactique de l'armée en Allemagne. On y trouvera examinées et réfutées toutes les propositions aventureuses et utopiques sur l'emploi futur de l'arme. Malgré le rôle prépondérant qu'elle est appelée à jouer, celle-ci, pour M. de Hohenlohe, n'est et ne peut être qu'une arme auxiliaire, de même qu'il ne veut plus voir en elle une arme savante, mais bien une troupe de combat comme l'infanterie et la cavalerie.

Tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre pays devront lire ce livre écrit par l'un des généraux les plus calmes et les plus hardis à la fois que compte l'armée allemande.

Un de nos confrères du *Messager de la volonté du peuple*, M. L. Tikhomirov, dont les brillantes chroniques ont été bien des fois analysées dans la presse démocratique française, publie un consciencieux travail sur **La Russie politique et sociale.**

M. L. Tikhomirov est un des hommes qui savent le mieux la Russie et les choses russes. Le lecteur trouvera donc dans son ouvrage une peinture complète de la situation actuelle, depuis la question des races, si importante dans un aussi immense empire, jusqu'à celles de l'organisation du travail et de la propriété agraire. M. Tikhomirov traite tous les problèmes de la Russie contemporaine. Le mouvement révolutionnaire, sous ses différentes formes, est l'objet de l'attention particulière de l'auteur de *la Russie politique et sociale*, qui a préféré s'attacher à l'étude des grands courants de l'opinion et des résultats acquis qu'à l'examen plus facile mais moins instructif des instruments des idées révolutionnaires. Somme toute, livre capital dans la littérature de la question.

HENRI LITOU.

Le directeur gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 25 avril 1886.

M. Paul Dumas, nous l'avons déjà dit lorsqu'il fit paraître son premier roman, *Thalie*, est un écrivain de mérite ; malheureusement, son imagination l'emporte, il s'emballe et détruit le charme de la dernière partie de son nouveau volume, **Les Sœurs ennemies**, en jetant cheval et voiture au fond des ravins fangeux où se rencontrent les passions les moins distinguées.

Nous croyons qu'il a manqué une belle occasion d'écrire un fort joli roman en mettant en présence la coquetterie et « l'écervellement » d'Hélène Perrot, la femme mariée qui cherche des aventures, et sa sœur Marthe, la jeune fille que l'on ne remarque guère, tant l'aînée fait de bruit, de mines et de provocations.

Le mari d'Hélène est un être ignoble, ressemblant en tout point à celui dont M. Ohnet nous montrait les horribles desseins sur sa belle-fille dans *Les Dames de Croix-Mort*, et la scène de la fin du volume de M. Dumas, lorsque M. Perrot pénètre de force chez sa belle-sœur, est équivalente à celle où le héros de M. Ohnet reçoit la juste punition de son crime.

M. Dumas a trop d'esprit, trop de gaîté dans le style pour demeurer dans l'impasse où sa jeunesse l'a jeté, et, au contraire de M. Ohnet qui vise à rencontrer le succès dans une clientèle qui n'est pas celle lui ayant fait un pont d'or, nous engageons M. Dumas à écrire pour être lu par tout le monde. Il y a tant de gens pouvant s'adonner à la peinture des passions satiriques sans avoir l'ombre d'esprit, que les écrivains qui en ont doivent chercher d'autres points de vue.

Le grand malheur pour les jeunes romanciers, c'est que le public a décrété que tout volume n'atteignant pas les environs du chiffre de trois cent cinquante pages n'était pas digne d'appeler son attention ou, tout au moins, qu'il n'en avait pas pour son argent.

Une grande toile avec un beau cadre trouve facilement preneur, un petit chef-d'œuvre modestement encadré n'a aucune chance de rencontrer amateur. En littérature comme en peinture, le talent se dose un peu à la mesure et au

poids. M. Dumas a voulu plaire au public, sa toile est trop vaste, il est fait pour peindre les « Meissonnier. »

Voyez le début de son roman, c'est ravissant, rien ne fait prévoir la scène dernière qui soulève le cœur et est absolument fausse, quoique très dramatique, mais il faut avouer que c'est du bien gros drame pour les gens de distinction auxquels s'adresse M. Dumas.

Ou faites-nous de la vie, ou bien écrivez du roman, mais dans ce dernier cas, et en grâce, supprimez des phrases comme celles-ci, qui ne sont pas à leur place dans un livre qui n'est pas une étude :

« ...Et des peurs affreuses la glaçaient, l'agenouillaient presque, parmi ses jupes qui lui empêtraient les jambes et lui chargeaient les hanches d'un poids énorme de linge mouillé.

« ...Soudain, comme elle se débattait dans ce cauchemar, un souffle chaud pénétra sa chevelure... Alors elle eut l'instinctive intuition que son ennemi l'avait traîtreusement suivie...

« Il était là, en effet, derrière elle, ouvrant les bras pour la saisir...

« Mais la jeune fille se distendit, en avant, fit des bonds affolés en poussant des cris d'effroi courts et perçants...

« Après elle, ce faune sauvage entama une poursuite furibonde. Maintes fois, il put saisir sa robe à pleines mains; mais aussitôt, avec un mauvais rire, il relâcha sa proie effarée..., etc. »

— Mais, nous direz-vous, j'ai voulu faire du naturalisme.

— Très bien : à cela je n'ai rien à dire, et, pour mon compte personnel, le naturalisme ne me gêne pas. Seulement, lorsque l'on veut être d'un parti, il ne faut pas manger à deux râteliers. Or, jamais vous n'avez assisté à la rencontre de deux voitures, jamais vous n'avez vu les deux véhicules rouler dans un fossé avec les deux attelages et leurs conducteurs, sans cela, vous sauriez que les scènes très vivement enlevées dans les premières pages de votre livre n'auraient jamais pu se produire. Si vous étiez un observateur, un peintre réaliste, vous sauriez que deux hommes enlacés, roulant tout un étage d'escalier et venant s'affaler sur le palier d'en bas, se livrant ensuite, malgré les meurtrissures effrayantes que produisent l'angle de chaque marche et la chute dernière, à un combat homérique, ne sont guère en état, l'un de prendre la fuite, l'autre de serrer extatiquement dans ses bras la femme qu'il aime, et que, dans le cas de la chute sous les débris d'un véhicule ou de la dégringolade furieuse d'un escalier, il faut compter un peu avec les contusions, luxations et autres démolitions partielles qui enlèvent, à notre faible nature, une grande partie de ses moyens ordinaires. Or, quand vous réunissez les deux

mants après la fameuse culbute, et que vous nous les peignez ainsi : « Leurs eux s'envoyaient des flammes douces qui enlevaient à leurs lèvres tremblantes e soin pénible de parler..., » j'estime que le contusionné André Fargery avait lutôt besoin de se tâter, la chute ayant été si violente, et cela se comprend, ue le pauvre André et son adversaire « furent lancés à plusieurs mètres. »

Si nous causions des livres sans les lire et sans chercher à les approfondir, ous aurions bientôt fait de distribuer des bons points et de mériter les remeriements dont on ne se fait pas faute à notre égard, mais nous estimons que e n'est point ainsi que nous devons agir. Personnellement, M. Dumas m'a emandé mon opinion sur son nouvel ouvrage, je la lui donne en toute franhise : « Vous avez du talent, ne le gaspillez pas en voulant faire trop large, iais choisissez votre voie. Soyez romantique ou naturaliste, mais ne confonez pas les deux écoles, leurs doctrines doivent être séparées par un mur ıfranchissable. »

MM. Jean Gozal et Paul Verdun ont commencé sous ce titre générique, *les utles intimes*, une série d'études qui n'ont pas le défaut du volume précéent. Ils ne font pas du roman, ils peignent la vie et, quoique ce titre : *les uttes intimes* soit assez explicite, ils ont fait précéder leur nouvelle étude : **'our vivre**, d'un autographe d'Emile Zola, tiré de l'*Œuvre* : « Ah ! la vie ! la ie ! la sentir et la rendre dans sa réalité, l'aimer pour elle, y voir la seule beauté raie, éternelle et changeante, ne pas avoir l'idée bête de l'anoblir en la châ·ant, comprendre que les prétendues laideurs ne sont que les saillies des ıractères, et faire vivre, et faire des hommes, la seule façon d'être Dieu ! »

Holà ! être Dieu ? voilà un bien grand mot pour avoir présenté à des soldats hargés de réprimer les excès d'une grève, les grâces intimes de la Mouuette ! mais nous estimons que MM. Gozal et Verdun n'ont pas l'intention de e faire dresser des autels pour avoir enfanté une étude très réussie de la assesse des appétits de certaines individualités que l'on coudoie chaque our.

Ah ! *pour vivre* lorsque l'homme manque d'énergie, lorsqu'il est paresseux, ans cœur et dépravé, à quelle honte ne s'abaisse-t-il pas ! — Les constataons des auteurs de cette étude de mœurs parisiennes sont cruelles, mais raies.

L'ouvrage de Raphaël Lightone, **Séduite !** n'a pas la prétention d'une tude, et si MM. Gozal et Verdun serrent la vie de très près, Raphaël Lightone ait seulement du roman sentimental, doux, aimable. Son œuvre offre un

passe-temps gracieux aux lectrices sensibles, et les malheurs de la pauvre Naïc sont suffisamment touchants pour exciter les glandes lacrymales.

Lightone conte simplement, et les péripéties de son roman se déroulent facilement au milieu de cette Bretagne, où tant de romanciers aiment à placer l'action de leurs récits. Cependant, je veux donner à ce nouveau venu dans la carrière, un conseil dont il fera ce qu'il voudra, et surtout qu'il s'empressera sans doute de ne pas suivre.

Un axiome de jurisprudence est celui-ci : *Non bis in idem* : cet axiome devrait être aussi celui des romanciers et de M. Raphaël Lightone en particulier. — A la mort de Naïc, la fille séduite, son roman était fini, il n'y avait plus qu'à ensevelir la malheureuse et sympathique héroïne et à proclamer qu'elle fut trois fois sainte. Or, l'auteur n'en étant pas encore aux trois cent cinquante pages réglementaires, recommence un nouveau roman dans lequel une nouvelle Naïc, la fille de la première prend la place de l'héroïne passée de vie à trépas : c'est un défaut que je devais signaler à M. Raphaël Lightone, car les aventures par lesquelles passe la nouvelle Naïc suffisent en effet, étant développées selon les règles, à remplir le nombre de pages exigées pour un second volume. Tout l'intérêt devait se porter sur la fille séduite ; le drame aurait dû se jouer entre le séducteur et sa victime, quant à l'enfant de celle-ci, elle pouvait être l'héroïne du roman tout entier au lieu et place de sa mère ou bien figurer seulement comme comparse dans l'intrigue.

Avec M. Frédéric Rouquette, nous rentrons dans le roman fantaisiste, et le titre même du volume est très suffisant pour appeler l'attention : **Madame la Vierge.**

Être marié avec une femme charmante, passer près d'elle et sous le même édredon les premières heures d'un tête-à-tête généralement charmant, et se voir repoussé sans autre motif qu'une pudeur exagérée, voilà certes une situation peu enviable, assez rare cependant, mais bien faite pour surexciter l'imagination d'un contemporain de l'auteur du *Maître de Forges*.

Si l'on veut aller au fond des choses, il semble que l'auteur ait voulu prouver qu'il y a certaines ignorances plus nuisibles au bonheur conjugal que la connaissance des attractions et des nécessités providentielles créées pour la reproduction de la race humaine ; cependant, le cas présenté par M. Frédéric Rouquette est si peu dans les règles ordinaires de la vie qu'il est peut-être plus vrai de dire que l'auteur a visé une clientèle de lecteurs se souciant fort peu du fond des choses, mais très friands de petits scandales.

Le livre de M. Gustave Fortin, **Follevie**, est un ouvrage qui ne se doit gérer qu'à petite dose: c'est une satire contre la vie de bohème, les poètes à ngs cheveux, les peintres à chaussures éculées et les théoriciens de brasseries ı quartier latin, voulant refaire le monde.

Les chapitres d'opposition entre cette vie insouciante de l'artiste et celle que ɔllevie mène dans les bureaux de l'enregistrement d'une petite ville de la aute-Garonne, sont fort habilement amenés et rompent un peu la monotonie rcée du sujet traité cependant du côté gai. Eh, parbleu, tous nous sommes rivés au quartier croyant qu'il suffisait d'aimer l'art pour l'art: tous nous ons eu foi au vrai, au juste, au beau: ceux qui sont restés dans ces illusions. en sont-ils ?

Et, comme le disait M. Emile Goudeau dans un volume tout à fait du genre celui de M. Gustave Fortin, volume paru, je crois, il y a un an, *Vache en-gée* : « Gloire et beefsteacks aux pommes pour les faiseurs ! »

Ah! les faiseurs! — M. A. de Calonne (Alphonse de Bernard) les connaît en, et rien n'est vivant comme son dernier ouvrage, **La Foire aux écus.** s'agit, dans ce très intéressant roman écrit avec le talent d'un styliste érite, avec le tact d'un homme qui sait fort bien faire ressortir les scènes plus scandaleuses sans appuyer sur les détails qui ne répugnent pas à l'é-e « qui n'a pas l'idée bête d'anoblir la vie en la châtrant », il s'agit, dis-je, du ıriage d'une jeune fille dont les parents appartiennent à la classe des faiseurs, dont la dot, formée de millions trempés dans les agiotages les plus mal-ɔpres, ne répand autour d'elle aucune senteur des sanies qui l'ont effleurée. Si la dot « fleure bon », la jeune fille est jolie, donc tout serait au mieux, ıis dans le monde où M. A. de Calonne fait pénétrer son lecteur, les filles à rier en savent plus long que l'héroïne de M. Frédéric Rouquette, et, avant mariage, il se passe certaines scènes qui ne permettraient pas de donner à fiancée le titre de *Mademoiselle la Vierge*.

Comme dans la maison de la rue de Choiseul, célébrée dans *Pot-Bouille* par Zola, la demeure des financiers ne respire pas l'odeur de la vertu. Cepen-nt, ainsi que je le disais plus haut, M. de Calonne, tout en précisant le fait, n fait pas la description minutieuse.

Maintenant, la jeune fille, Berthe, n'est-elle pas bien vicieuse pour son âge? est-il admissible qu'un homme riche à millions compromette son honneur, ficilement acquis dans les tripotages, en retournant le roi à l'écarté avec le ent d'un prestidigitateur habile, ou plutôt inhabile, puisqu'il se fait prendre

dans les salons de son beau père, Gropellino? Je laisse aux lecteurs de M. A. de Calonne le soin de résoudre ces points d'interrogation.

Tous les caractères me semblent tracés avec une habileté rare, et particulièrement celui de Mme Laverdoing est parfait de vérité. Quant au jeune Victor Laservière, je fais quelques réserves.

Passer de *La foire aux écus* à **Chignon d'or**, ce n'est presque pas sortir de la société peu choisie des faiseurs.

Chignon d'or est une femme galante dont l'hôtel et les charmes sont employés par un brasseur d'affaires à circonvenir ministres et députés. Ce roman est ce qu'on appelle un livre à clé dans lequel figurent, sous des noms d'emprunt, Gambetta, Floquet et autres personnalités politiques.

M. Ducret a bâti sur les affaires qui ont amené la guerre en extrême Orient un roman très mouvementé, rempli de pages émues, au milieu desquelles passe la charmante figure de la fille de la courtisane, victime de la honte de sa mère.

La guerre avec la Chine devait évidemment appeler l'attention des romanciers et surexciter leur imagination, et la dernière vision de Chignon d'or au moment de sa mort tragique aurait pu servir d'épigraphe au livre de M. Alexandre de Lamothe, **Espérit Cabassu** : «... elle aperçut le disque rouge du soleil à l'horizon, bien loin, bien loin. Cette vision la bouleversa, il lui semblait que c'était là bas qu'on se battait, du côté de la tache de sang et que les mugissements des vagues déferlant sur les rochers de la falaise lui apportaient le dernier râle des morts qu'elle avait faits. »

Oui, ce sont les tuantes étapes de nos marins au Tonkin, les combats de géants qu'ils ont été obligés de livrer un contre cent, les supplices atroces attendant les malheureux tombant aux mains d'un ennemi implacable que M. de Lamothe raconte sous forme d'aventures extraordinaires, montrant, au milieu de difficultés presque insurmontables, nos marins et nos soldats toujours gais, loustics et fidèles au drapeau.

Ce livre, très instructif sous sa forme enjouée, est pourtant le récit exact d'un drame poignant dont les péripéties ne font peut-être que de commencer, car, avec les Orientaux, il faut toujours « ouvrir l'œil », comme disait Espérit Cabassu, le héros principal de l'épopée.

Les productions littéraires sont aussi nombreuses que variées, et peut-être les ouvrages de longue haleine fatigueraient-ils certains de mes lecteurs : oh ! il y en a là, sur ma table, de quoi satisfaire à tous les goûts. Je sais que

les Nouvelles, surtout celles qui ont un certain montant, trouvent facilement amateurs, mais encore faut-il une grande légèreté de touche pour raconter les petites aventures piquantes qui font le succès des journaux mondains.

M. Charles Tabaraud. dont le nom m'était inconnu hier, me semble vouloir se révéler parmi les meilleurs fabricants de ces petits contes graveleux mis à la mode par Piron, revus. corrigés et considérablement... agrémentés par Maizeroy, Guy de Maupassant, Catulle Mendès et quelques autres.

La leçon d'amour est l'œuvre d'un écrivain connaissant bien l'influence troublante de la femme lorsque celle-ci offre la pomme qui perdit notre premier père, ses enfants, ses arrière-petits neveux et qui les perdra jusqu'à la consommation des siècles.

Quoique M. Charles Tabaraud écrive très légèrement, il sait aussi manier l'émotion, et de tous ses récits, selon mon goût, c'est encore celui qui est intitulé l'*Errante* qui me paraît le meilleur. Quant à la *la mort d'Yvon Juguan,* c'est une dramatique histoire en cinq ou six pages et qui vaut tout un roman.

La femme est comme la langue dont elle se sert, dit-on, avec une certaine volubilité, elle est ce qu'il y a de meilleur et aussi, paraît-il, ce qu'il y a de pire. Les romanciers en font parfois des portraits peu galants, mais généralement les poètes leur dédient de louangeux alexandrins, et, particulièrement, Jean Rameau semble, en lui dédiant l'histoire gracieuse de sa création, la reconnaître comme le chef-d'œuvre de Dieu.

M. Edme Paz, un poète gracieux lorsque la fantaisie lui en prend, est véritablement dur pour notre mère Eve, en la supposant le produit incestueux d'un crapaud et d'une grenouille.

De cet accouplement bizarre et presque infâme,
Un être énigmatique au bout d'un mois naissait,
Être incompréhensible à qui le nom de femme
Fut aussitôt donné par Satan qui passait.

Dire que j'admire **Les Anémiées** de M. Paz serait parler contre ma pensée; j'aime peu ces sortes de malédictions, ces imprécations contre les femmes dont la déchéance morale est bien plus notre œuvre, n'en déplaise à M. Paz, que l'œuvre de Dieu. M. Paz sait poétiser des choses charmantes, par exemple, *au Luxembourg* (été) ; je me demande même ce que peut faire ce poème et quelques autres sous ce titre, *Anémiées :*

Le Luxembourg est en fête,
Et tous les mignons lutins
De leurs plus jolis satins
Ont fait pour lui toilette.

Il pleut un gai soleil d'or
Sur la fontaine où le lierre
Grimpe, et sur le banc de pierre
Le vieil habitué s'endort.

Les mamans, parisiennes
De la tête jusqu'aux pieds,
Font sous les grands marronniers
Des points de Valenciennes.

Là, tout un monde d'enfants
A mine fraîche et coquette,
Sautille, rit et caquette
Avec des airs triomphants.

On sent des parfums de rose
Dans ce flot de rouge et de blanc,
Et rien ne s'en va troublant
Ce coin de paradis rose !

Croyez-moi, M. Paz, il y a assez de vie, de sève, de cœurs qui palpitent, de bébés roses et de vert feuillage à chanter, sans aller morfondre votre muse dans les lupanars où se dégoisent *le Refrain des Débauchés*.

Il n'est donc point assez du naturalisme en prose pour que l'art poétique s'en empare !

Est-il donc absolument besoin de nous mettre continuellement sous les yeux tous ces coins hideux et de nous faire admirer, en vers ou en prose, toutes les laideurs de notre pauvre humanité. Ah ! si l'idéal était dans l'abaissement, peut-être comprendrions-nous cela, mais puisque, au contraire, et les naturalistes ne peuvent le nier, l'idéal de l'humanité est d'adoucir ses instincts, il nous semble, quoi qu'en dise « l'homme Dieu » Zola, que l'on se rapproche bien plus de la Divinité en peignant son œuvre perfectionnée qu'en se plongeant à plaisir dans la contemplation des côtés encore bestiaux de la créature humaine.

La femme, que l'on se satisfait tant à décrier, comme l'amour sont peut-être les

moyens dont le créateur se servira et se sert, croyons-le, pour civiliser, c'est-à-dire adoucir, polir les instincts grossiers ; aussi, lorsqu'il me tombe sous les yeux un livre comme celui du délicat et sentimental écrivain qui signe Étincelle, **L'Impossible,** je ne puis m'empêcher de m'incliner devant l'auteur et de lui dire merci pour les heures idéales qu'il m'a fait passer.

Ah ! j'entends d'ici les rires et les quolibets des gens, grands amateurs de « saillies des caractères ».

« Des femmes comme la marquise d'Alérions, ah ! ah ! ah ! ah ! où rencontre-t-on cela ? Des hommes de la trempe du châtelain de la Héronnière, mais c'est à mourir de rire ! »

Qu'en savez-vous ? jamais vous n'avez été admis chez eux ! Oui, j'estime que ceux qui fréquentent les salons de *Nana*, les comptoirs de marchands de vin, les lavoirs et autres lieux peu distingués ne sont pas reçus dans la société de la marquise Ghislaine et, par conséquent, ne sont pas aptes à approfondir ses sentiments.

Entre le livre qui fait vibrer le cœur, qui élève l'âme et celui qui ne remue que les sens en corrompant l'esprit, mon choix est facile.

La très jolie étude de M. Pierre du Château, **Notre Demoiselle,** est aussi un ouvrage qui me satisfait. Non seulement l'auteur écrit d'une façon distinguée ; non seulement il peint avec un grand talent d'observation le caractère de ces parents aveugles qui ne voient dans « leur Demoiselle » que ses faibles qualités sans s'apercevoir du revers de la médaille, mais aussi l'œuvre a une portée élevée, un but, montrer aux faibles et cependant très orgueilleux parents combien leur aveuglement est nuisible à l'enfant trop chérie.

Mais nous ne voudrions pas trop faire le moraliste, et une pointe de gaîté vient fort agréablement apporter une diversion aux pensées que nous ont inspirées les romans qui viennent de nous occuper. Afin de varier la longue chronique que doit fournir notre promenade à travers les nombreux ouvrages parus cette quinzaine, nous les prenons au hasard, au fur et à mesure qu'ils nous tombent sous la main.

Le titre du petit volume de M. Henri Beauclair, **Le Pantalon de Madame Desnou,** indique bien que le « fond » de l'ouvrage n'a rien de bien sérieux, et l'auteur ne m'en voudra pas si je compare son récit, très vif, très gai sans être scandaleux, aux œuvres de Paul de Kock, qui savait fort bien au besoin écrire des romans dramatiques, émus, je dirai presque moraux, témoin l'*Amant de la Lune.*

L'historiette légère, racontée par M. Henri Beauclair, prouve que les graves notaires de province ont le cœur chaud, et que s'ils préparent nombre de contrats qui en verront de dures, les leurs ne sont pas toujours exempts de coups de canif.

Et les petites chroniques du *Paris vicieux*, enlevées de chic par l'infatigable Pierre Véron, sous ce titre : l'**Amour de Babel**, ne sont-elles pas faites pour enlever les points noirs qui vous trottent parfois dans l'esprit en ce temps de pessimisme. Tout cela est très léger, très finement croqué, et le crayon de Draner a beau jeu.

Tout de suite, après ces fusées d'esprit gaulois, faisons un plongeon dans le drame sombre.

Voici d'abord Pierre Delcour avec le **Dernier des Parthenay**, un roman dans lequel les criminels puiseront à pleines mains des « trucs » pour escamoter les gens comme une muscade. Voilà un livre, mesdames, si vous aimez les émotions fortes, qui satisfera complètement ce goût, mais en grâce, ne lisez pas cela le soir avant de vous endormir, car d'épouvantables cauchemars viendraient vous assaillir, et le lendemain, votre visage, si rosé d'habitude, porterait les traces des agitations de votre sommeil tourmenté.

Puis, se présente le **Drame de l'Aveyron**, par M. Jacques Brémont, qui vient nous rappeler, en reconstruisant très habilement le drame qui amena la mort de l'infortuné Fualdès, une des causes célèbres qui fit plus de bruit sous la Restauration que l'affaire Tropmann à la fin de l'Empire dernier.

Comme originalité de style, les **Contes sans « qui » ni « que »**, pourraient offrir un certain intérêt, mais j'avoue que le récit de l'histoire de *Blanche Legué* m'a laissé assez froid.

Des « qui » et des « que », nous en abusons tous plus ou moins, plutôt plus que moins, mais enfin, vouloir réformer la langue française en supprimant les conjonctifs, n'est-ce point un peu osé ?

Le fond de l'histoire de Blanche Legué ne m'intéressant que médiocrement, j'ai donné toute mon attention au style du réformateur. Après avoir rencontré page 35, « une conscience qui ruminait » ; page 57, « une idée fixe qui *réinquiétait* un repos », des « car » à foison et des « car alors » innombrables, j'ai pensé *qu*'il était temps d'aller retrouver mon lit *qui* m'attendait. Jamais je n'ai si bien dormi ; Blanche Legué m'y avait fortement prédisposé.

M. Adolphe Vard, dont l'œuvre poétique, **Heures noires et Nuits blanches,** nous a profondément intéressés, mérite les suffrages des lettrés, en ce sens qu'il est entré dans la carrière par une porte que le travailleur, le gagne-petit, le manœuvre pousse rarement.

La vie de l'auteur des *Heures noires et Nuits blanches* se résume en ceci : Il servit les maçons à l'âge de quatorze ans, montant sur son dos, aux échelles et jusque sur les établis le mortier, la brique et les moellons, enfonçant de ses pieds, chaussés de gros sabots, la paille dans la terre délayée dont se compose le torchis, des constructions rustiques. A dix-sept ans, devenu compagnon, il commença à mettre à son tour pierre sur pierre. Mais à la campagne le métier n'est guère lucratif, le maçon se fit jardinier, enfin pendant trente années consécutives il demeura employé dans une compagnie de chemin de fer, occupé, même dimanches et fêtes, douze heures par jour et six mois de nuit par chaque année à graisser les roues des machines.

Son poste, il ne l'a pas déserté volontairement ni par caprice, en homme qui restreint et limite lui-même sa tâche, mais tout à fait à la façon dont se retire de la mêlée un soldat qui, malgré ses efforts, ne peut plus venir à bout de se dresser en ligne de bataille.

Tout en accomplissant la tâche journalière, M. Adolphe Vard ne songeait ni aux grèves ni à se lancer le fusil sur l'épaule et la torche à la main à l'assaut de « l'infâme capital ». Non. Bien des fois il a eu des *Heures sombres;* les *Nuits blanches* passées au service de son administration ont tué son corps peu à peu, ont attristé parfois sa pensée, mais au lieu de regarder sans cesse en bas, de s'irriter de l'humble condition dans laquelle les hasards de la vie l'avaient jeté, ses yeux se sont portés en haut, il y a vu un coin de ciel bleu, et dans ses nuits de labeur, les astres de la voute éthérée lui envoyaient des sourires. Il a senti la Poésie envahir son être, son âme a tressailli, son cœur a battu à la grandeur et aux charmes de la belle nature. Quelque chose chantait en lui qu'il a essayé de rendre. Il était né poète et la Muse lui tendait les bras.

« La poésie, dit-il avec juste raison, n'est pas seulement l'art de faire de beaux et bons vers. On se tromperait du tout au tout si on y voyait l'apanage des seuls rimeurs. Les griffonneurs à la brasse qui font des refrains idiots pour les cafés-concerts ne sont pas des poètes, et les stupidités ou les turpitudes dont ils salissent leur papier et nos oreilles, ne sont pas de la poésie. La poésie ce n'est pas davantage l'harmonie prétentieuse et banale que revêtent des mots vides de sens, sous la plume de métromanes amoureux de la phrase seule et qui enluminent leur style, d'où la pensée est absente, d'images accumulées et disparates.

« Il est poète et grand poète, sans doute, celui qui vient à bout de tirer de l'âme humaine les ineffables mélodies que nous admirons, qu'elles aient nom : la *Tristesse d'Olympio*, le *Crucifix*, *Rolla*, *Manfred* ou *Werther;* mais ils sont poètes aussi ceux que ces concerts sacrés émeuvent et passionnent, et plus d'un, qui n'a jamais touché à une plume, peut s'écrier à l'aspect des splendeurs de la palette des maîtres comme le Corrège : « *Anch'io son pittore* », et il l'est en effet s'il ressent, dans toute leur étendue, la fièvre et les élans dont le poète était le jouet et l'organe quand il écrivait ce qu'ils lisent. N'est-elle pas éternellement vraie d'ailleurs cette pensée profonde de Sanzio, qui allait jusqu'à dire que « comprendre c'est égaler » ?

Voilà comment parle et écrit le graisseur de machines, l'ancien aide-maçon, et, aujourd'hui, nous avons devant les yeux un livre qui est le poème de sa vie bien effacée, un peu sombre, dans lequel on est tout étonné, sachant qui l'a produit, de trouver de larges pages, des envolées vers les sommets.

Ah ! comme il l'aime cette Muse consolatrice qui lui permettait d'accomplir les plus humbles travaux ayant toujours près de soi l'Idéal consolateur.

« Mais reste-moi fidèle, ô Muse,
Que je retrouve chaque soir
A mon foyer désert et noir !
Chaque soir, avec ou sans rimes,
Quelques instants entretiens-moi
Des vertus rares et sublimes ;
Verse en mon âme un peu d'émoi. »

Nous tenions à féliciter un humble travailleur d'avoir consacré sa pensée à de nobles sentiments, et son livre est une preuve que dans toutes conditions, l'âme humaine peut comprendre l'harmonie de la création.

Alors que M. Zola était employé dans une grande maison de librairie parisienne où il était chargé des relations avec les journaux, il présenta ses premiers essais à son chef. Celui-ci lui fit un accueil assez froid, craignant sans doute que ses travaux littéraires, — il n'était pas encore naturaliste, loin de là, — ne nuisissent au bien de l'emploi dont il était chargé.

M. Adolphe Viard, lui aussi, laisse voir dans la préface de son poème que la compagnie qui l'employait ne lui aurait su que peu de gré s'il était parvenu aux oreilles du conseil d'administration qu'il rêvait aux étoiles au lieu de s'occuper de la qualité de la graisse qu'il employait journellement ; mais le poète se garda bien de faire connaître ses aspirations. Il est certain que si les chemins

de fer avaient un personnel de poètes, les trains pourraient bien passer les aiguilles pendant que le préposé à leur maniement chercherait un hémistiche, mais M. Viard court au-devant de l'objection en disant : « Quel est l'individu si affairé, si occupé, si laborieux qu'il puisse être, qui ne s'accorde forcément quelque relâche ? Je n'ai jamais consacré à la poésie que le temps que j'ai vu bon nombre de mes pareils se laisser prendre par le désœuvrement et l'ennui, ou donner au jeu, à la boisson et aux affaires du voisin. » — Donc, on peut être un excellent employé en préparant la publication des *Contes à Ninon* et graisser les roues de nos wagons très consciencieusement tout en employant ses modestes loisirs à écrire les *Heures noires et Nuits blanches*.

Être poète, et écrire en vers, cela fait deux, et je ne m'en suis jamais mieux rendu compte qu'en parcourant le douzième volume des *Petits poètes du XVIIIe siècle*, **Poésies du chevalier de Boufflers**. Et lorsque je lis dans la notice consacrée par M. Octave Uzanne à la vie et à l'œuvre de ce poétaillon, que celui-ci fut de l'Académie, je m'imagine qu'en ce temps-là les fauteuils étaient occupés par des nullités. Vraiment c'est grand dommage de consacrer un volume dans une édition si recherchée à un pareil faiseur de vers de mirlitons.

La seule qualité que l'on puisse reconnaître à l'œuvre du chevalier de Boufflers est celle qui résulte du fond de son caractère, la gaîté ; aujourd'hui ce mérite bien léger serait même un défaut. Il semble que nos poètes se jettent à plaisir dans la voie du pessimisme.

Je reçois une note d'un ami, M. Armand Bourgeois de Pierry, sur un poète jeune et qui manie le sonnet avec talent, M. Achille Grisard ; mais, comme me l'écrit M. Bourgeois :

« M. Achille Grisard a mis dans son œuvre plus de floraison du vers que de celle des idées. Lisez **Tortures**, puisé dans le livre intitulé **Quelques Sonnets**, et dites-moi si la pensée qui les a dictés n'est pas plutôt celle d'un sexagénaire désillusionné et gâteux que celle d'un jeune homme au printemps de la vie ? »

Humble orphelin, je vis sans amis sur la terre,
Sur les marches d'un temple un jour je fus perdu.
J'ai grandi, j'ai vécu, sans soutien salutaire
En suivant dans la vie un chemin trop ardu.

*

J'ai cru pouvoir aimer, mais tout m'était austère ;
J'ai demandé de l'aide et nul n'a répondu;
Puis j'ai scruté du ciel l'effroyable mystère...
Ma navrante impuissance alors m'a confondu.

Rongé par les soucis, ces cuisantes blessures
M'ont fait hurler de rage, et leurs vives morsures
Ont terrassé mon être, ignorant son vainqueur.

Quel est donc ce destin ? Quel est l'esprit infâme
Qui vient briser ma vie ? Est-ce un amour de femme ?
Mais rien ne me répond, rien..., pas même mon cœur.

Je dirai à M. Achille Grisard et aux pessimistes de son âge, que pour avoir scruté à fond « du ciel l'effroyable mystère, » il faut avoir déjà quelques cheveux gris. Une vie humaine suffit rarement à ce travail, et je dirai plus, l'humanité tout entière pourrait bien n'y point parvenir.

Il ne faut pas écrire des sonnets parce qu'on en connaît la forme, il est nécessaire d'y mettre des idées raisonnables.

Voici, par exemple, *Crésus et Paysan;* je regrette de le dire, mais tout y « sonne » faux si la forme « sonne bien ».

Le riche a des palais aux splendides toitures...

Dans un palais, ce n'est guère la toiture dont on admire la splendeur.

De somptueux salons qui regorgent d'argent...

Où M. Grisard a-t-il jamais vu cela ?... De dorures, j'admets.

De charmantes villas dont il est le régent...

Régent! Ce mot ne veut rien dire et n'est placé là que pour la rime.

Un troupeau de valets conduisant ses voitures...

Un troupeau, c'est beaucoup !

Le paysan, lui, n'a qu'une maison de chaume

Bien.

Avec le mendiant quand le travail chôme,

Chômer veut dire : *rester inoccupé;* or le travail ne peut être dans ce cas. Un homme peut *chômer*, jamais le travail.

Il partage son pain et sa sobre boisson.

Eh bien, monsieur Achille Grisard, vous ne connaissez pas le paysan! Quant à une boisson, elle ne peut être *sobre.*

Étudiez ce que vous voulez dire avant de faire des rimes.

Les poètes s'étonnent qu'on ne les lise pas; la chose est pourtant facile à expliquer : on ne peut s'attacher qu'à ce qui offre un intérêt. Or, la forme d'un vers n'est pas suffisante pour enlever le public, et un chef d'orchestre qui battrait la mesure exactement sans que les musiciens soufflassent dans leurs instruments, n'arriverait jamais à satisfaire des amateurs de musique.

M. André Theuriet est assez connu pour que nous n'ayons guère besoin d'insister sur la valeur littéraire de ses ouvrages. Un nouveau volume de l'auteur de *Madame Heurteloup* vient de paraître, **Bigarreau**, dont les délicats feront leur régal. Mais dans ce roman de cent pages, ce n'est pas seulement la fraîcheur de l'idylle qu'il faut remarquer ; ce ne sont pas seulement les douces émotions du récit dont le lecteur doit se pénétrer : une question bien plus importante, question morale et sociale à la fois, est abordée et traitée sous une forme tangible, celle du régime des maisons centrales dans lesquelles on garde les jeunes détenus, qu'on prétend moraliser.

Non seulement ce livre est écrit pour le plaisir des lettrés, mais encore il laisse deviner la solution d'une des questions les plus difficiles à résoudre dans notre organisation pénitentiaire.

Ah! les bons ouvrages, les livres gracieux et qui ne laissent que de douces impressions sont toujours les bienvenus, et S. Blandy nous a habitués à ne rencontrer sous sa signature que des œuvres saines, morales et littéraires que l'on peut mettre sans restriction entre toutes les mains.

Parmi les **Trois contes de Noël** qui forment son nouveau livre on ne saurait lequel plus particulièrement louer. Je crois cependant que le premier, l'**Épilogue d'un procès**, est le meilleur en ce sens que le héros du récit, dont les péripéties se passent en Angleterre, offre un modèle de droiture bien rare en tous pays.

Dans un procès engagé pour le règlement d'un héritage important, il ne s'agit pas seulement qu'un tribunal vous donne raison, il faut encore que le

gagnant du procès s'inspire vis-à-vis des parents déboutés des intentions du testateur.

Puisque S. Blandy nous a conduit en Angleterre, nous profiterons de l'occasion pour dire un mot d'un très intéressant volume signé H. Saint-Thomas, **Le Rêve de Paddy et le cauchemar de John Bull.**

Ce livre, en même temps qu'il présente une description minutieuse de l'Irlande, des mœurs et coutumes de ses habitants, donne sur la question irlandaise des aperçus tout en faveur des revendications de la verte Erin contre l'île Rouge.

Au moment où M. Gladstone lutte pour son projet, jamais livre n'est venu plus à propos.

Elle et moi, par Étienne Marcel, est un roman très sentimental dont les péripéties se déroulent en Hongrie. Tout cela est joli, tendre et distingué comme tout ce que signe Mme Étienne Marcel.

La nouvelle qui complète le volume, **la Vengeance d'une reine** est une épisode du siège d'une petite ville que la reine Olga réduit en cendres d'une façon aussi originale que peu pratique, mais dont le récit est des plus gracieux.

J'ai gardé pour la fin de cette chronique à travers les livres, un volume qui est appelé à faire un certain bruit dans le monde des lettres, **Belle-Amie**, par Louis Germont, un nom qui cache mal une femme auteur. Une préface aimable de M. Armand Silvestre présente l'ouvrage au public avec une gracieuseté qu'il ne pouvait refuser à ce sexe qui... dont, etc....

A mon sens, ce roman est d'une haute inconvenance pour les hommes et même les femmes qui touchent à la Presse, et je me permets de mettre en doute les affirmations d'un écrivain qui peut avoir du talent mais peu de retenue.

Dans ce livre à scandales, peut-être a-t-on voulu faire quelques portraits, et le lecteur cherchera sans doute, sous des noms d'emprunt, sur quelles personnalités appliquer les types présentés. Les cabinets de rédaction y sont dépeints comme des succursales de certaines maisons mal famées et à double issues, et le langage des rédacteurs ne rappelle en rien celui des lieux ordinairement bien fréquentés.

Le roman en lui-même me paraît tellement invraisemblable que douter de la véracité des tableaux n'a rien d'excessif. La dose de scandale est suffisante pour donner un succès au volume, seulement je regrette qu'il ne soit pas d'un meilleur aloi.

Après le roman **Bel-ami**, de M. de Maupassant, où l'homme exploite la femme. **Belle-amie** vient montrer la femme exploitant odieusement une personne de son sexe. A mon sens, de pareilles exhibitions ne peuvent être que regrettables. J'estime trop le métier d'écrivain et mes confrères de la Presse pour avoir besoin de défendre une cause et des hommes qui n'en ont pas besoin. Tout cela c'est du tam-tam !

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Edouard Drumont vient de publier chez les éditeurs, C. Marpon et E. Flammarion, deux gros volumes dont la lecture se recommande à toute personne ayant des fonds disponibles, **La France Juive**.

Un fait assez curieux, et qui caractérise absolument les Français, c'est leur peu de patriotisme chaque fois qu'il serait utile de favoriser l'industrie nationale. Si un industriel va trouver un gros ou un petit capitaliste et lui demande les fonds nécessaires à l'achat de nouvelles machines ou à l'augmentation de ses relations commerciales, le premier est certain qu'on lui fermera la porte au nez. Or, l'industrie rapporte en général des bénéfices importants et toujours contrôlables. Eh bien, le Français n'aime pas, semble-t-il, savoir ce que devient son argent, et l'industrie nationale, qui marcherait parfaitement et serait au moins capable de faire avantageusement concurrence à l'industrie de nos voisins si elle trouvait les fonds nécessaires au renouvellement de son outillage, ne rencontre aucune sympathie.

Et pourquoi ?

Pour la raison toute simple que chaque fois qu'un industriel a mis son exploitation en actions, ou cette industrie ne valait rien, et alors on voulait en repasser l'actif au public pour un prix exagéré, ou alors les frais d'émission, les exagérations des apports et surtout les conseils d'administration dévoraient les bénéfices réels, qui eussent été recueillis certainement si des commanditaires avaient purement et simplement apporté les sommes nécessaires à l'exploitation.

Mais aussitôt qu'une mine « de papier mâché » est annoncée *urbi et orbi*, surtout si ladite mine repose en quelque pays lointain, immédiatement de tous les bas de laine comme des caisses à triples serrures, sortent les fonds nécessaires à... enrichir les lanceurs de l'affaire et à ruiner les souscripteurs.

La France Juive est un livre qui me paraîtrait devoir porter comme sous-titre : **Le Martyrologe de la fortune nationale.**

L'auteur montre quelles sommes énormes les Faiseurs ont enlevées à l'épargne, et dans quelles mains celle-ci s'est accumulée.

Comme sanction à cet ouvrage d'un très grand intérêt, M. Edouard Drumont

devrait en écrire un second sous ce titre : **Soyons Français** ! dans lequel il montrerait à ses compatriotes quels excellents et sûrs placements ils pourraient faire de leur épargne en venant en aide à l'industrie nationale. Ce ne serait même pas aux industriels à faire le premier pas; ce sont les capitalistes, petits ou grands, qui devraient solliciter le placement de leurs fonds dans les usines et le commerce français au lieu d'aller porter leur argent aux emprunteurs du Honduras, voire même au Grand-Turc.

M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon, publie un ouvrage historique qui fera revivre une des grandes figures de l'histoire égyptienne, **Soliman-Pacha**. L'homme qui a le plus contribué à l'organisation de l'armée égyptienne et qui fut le héros des guerres de l'Egypte de 1820 à 1860 est le fils d'un simple chapelier lyonnais qui fit campagne avec Napoléon 1er et, après une existence des plus aventureuses, se fixa en Egypte, y prit le commandement des armées et jusqu'à son dernier jour, victorieux toujours, modèle de fidélité et d'honneur, est aujourd'hui oublié de ses compatriotes, inconnu même, mais regretté dans sa patrie d'adoption.

Raconter la vie du colonel Anthelme Sève, devenu Soliman-Pacha, c'est dire, dans tous ses détails curieux, l'histoire si mouvementée de cette Egypte, de 1820 à 1860, de ce peuple qui a su conquérir son indépendance et qui, aujourd'hui, par les fautes des successeurs de Soliman-Pacha est à deux doigts de sa perte sous la direction étonnante de l'Angleterre.

Cependant, si Soliman-Pacha se fit un grand nom en Egypte, il eut l'occasion, lors de la guerre de Crimée, où il commanda le contigent égyptien, il eut l'honneur et la gloire de combattre à côté de l'armée française.

Le livre de M. Vingtrinier est bourré de faits bien curieux sur la politique de Louis-Philippe et celle de son ministre, M. Thiers, et, au moment où l'Egypte tient une si grande place dans les préoccupations de la politique générale, cet ouvrage est le bienvenu pour expliquer les causes qui ont amené des désastres imprévus dont l'Europe, et tout particulièrement la France, ont toutes raisons de s'émouvoir.

Le livre de M. le prince de Valori, **Don Carlos dans les Indes**, est le récit fidèle du voyage du duc de Madrid aux Indes, suivi d'une étude de l'auteur sur le brahmanisme et le boudhisme.

Don Carlos, ce prince chevaleresque qui ne craignit pas de revendiquer son héritage l'épée au poing est, en dehors de toutes questions de parti, une des figures les plus sympathiques de notre époque pessimiste ; il a la foi ardente

et le courage des paladins. Dans la lettre suivante il s'est plu à présenter lui-même l'ouvrage de son fidèle ami ; cette lettre est superbe de fierté.

« Mon cher Valori,

« En parcourant les premières pages de votre livre, je n'ai pu maîtriser un sentiment de tristesse. Je pensais avec amertume que ma vie depuis dix ans est renfermée dans les étroites limites de mes déplacements, que son histoire est un journal de voyage, au lieu d'être la chronique d'un roi dont la vie, le cœur, l'intelligence et l'autorité n'ont d'autre but que la grandeur de son peuple. Combien de fois n'ai-je pas rêvé pour des actions glorieuses des historiens comme Hernando del Pugar, Mondéjar ou Solis ! Heureusement, j'ai la foi, mes Espagnols sont avec moi, mon droit est immortel, et Dieu permettra qu'un jour tous les hommes de bonne volonté viennent se grouper autour de moi pour sauver ma bien-aimée patrie.

« Qu'il me soit donné alors de compter sur le noble enthousiasme de votre cœur, sur l'élégance de votre plume, sur la vivacité de votre esprit et sur le dévouement historique de votre famille et de votre personne à toutes les légitimités. Alors vous pourrez, à côté de nos écrivains, raconter les entreprises que je mènerai à bonne fin avec l'aide d'un grand peuple.

« Vous dire que la manière dont vous avez présenté votre livre me plaît infiniment, ce serait vous renouveler l'assurance de la haute estime que j'ai pour votre intelligence et les services que vous me rendez. A cette occasion, vous avez voulu faire voir mon besoin de mouvement. Vous n'avez pas voulu me présenter comme un touriste parcourant le monde pour admirer la nature en Suisse, l'esprit en France, l'art en Italie, l'industrie en Angleterre, la flore en Amérique, l'histoire en Europe, l'antiquité en Asie ; mais comme un voyageur avide d'étudier toutes les lois, tous les efforts humains dans tous les pays, pour en tirer profit à l'avantage de sa patrie, et pouvoir la doter de tous les progrès légitimes et féconds.

« Vivant dans les tristesses de l'exil, comme vous le dites avec tant d'à-propos, j'ai parcouru le monde, cherchant ma patrie dans ses souvenirs et dans son histoire. J'ai cherché Charles-Quint à Tunis, Cisneros et Cervantès à Alger ; au Mexique, Grisaloa et Hernan Cortez, qui unissaient à la souplesse politique l'énergie virile du cœur. J'ai salué dans le Pacifique les noms de Balboa, Pizarro et Almagro, et partout j'ai prié aux saints autels élevés par nos sublimes missionnaires.

« Après avoir traversé les glaces de la Norwège et de la Russie, les sables de l'Afrique, je suis allé saluer le souvenir de l'antiquité dans la mystérieuse

Égypte, dans les Indes, me rappelant, dans la première, le voyage prodigieux de Benjamin de Tudela, et me trouvant à plusieurs des endroits visités par Alcano dans les secondes.

« Vous connaissez tous les détails de mon dernier voyage : je n'évoque pas leurs souvenirs. Ils sont vivants dans votre beau livre, rehaussés par vos connaissances et par le charme de votre style.

« Habitué à vous raconter en détail mes voyages, je suis peut-être un peu long dans cette lettre ; mais vous avez réveillé mes souvenirs dans les premières pages de votre livre, quand vous y mêlez, avec des noms espagnols et les gloires de ma patrie, l'histoire de ma famille, celle de ma branche, l'aînée des Bourbons, la fille royale de la France monarchique.

« Le but que je me suis proposé, en prenant la plume, est de vous remercier de tout cœur, mon cher Valori, pour votre livre. Il sera toujours considéré par moi comme une nouvelle preuve de dévouement et comme un gage certain de votre amitié.

« Votre bien affectionné,

Signé : « Carlos. »

Les préfaciers ne sont plus rares, mais peu d'écrivains ont la bonne fortune d'être présentés par une plume royale.

M. de Bonald, dans une lettre à J. de Maistre, disait, en date du 22 mars 1816 : « La grande erreur de l'Europe est d'avoir regardé Bonaparte comme toute la Révolution et d'avoir cru qu'en le chassant tout était fini : c'était le contraire. Il comprenait la Révolution, tout en s'en servant ; et dès que cette main de fer n'a plus pesé sur elle, elle s'est relevée plus forte que jamais. »

Cette phrase pourrait être le thème de la préface de l'**Histoire de la Restauration,** par M. Charles Barthélemy.

Sans doute, Bonaparte n'était pas *toute la Révolution*, mais il en fut la personnification la plus dangereuse et la plus séduisante (si l'on peut s'exprimer ainsi), pour notre pays facile à s'éprendre de gloire ou même de ce qui lui ressemble quelque peu. Amoureux du mouvement qu'il confond trop souvent avec l'action, prenant l'un pour l'autre et souvent même les confondant, le peuple français, enivré des premiers succès de Bonaparte qui l'arrachaient au spectacle sanglant de l'échafaud, se jeta tête baissée à sa suite, dans la longue aventure qui aboutit à l'écrasement de Waterloo, à l'occupation du sol national par les armées étrangères et à l'épouvantable dette, triste et lourd couronnement de quinze ans de guerre sans trêve ni merci.

Bonaparte avait su masquer la Révolution sous les oripeaux sanglants de la gloire, et, quand il tomba, on ne voulut plus se souvenir que de ses victoires sans rechercher à quel prix la fortune nous les avait vendues.

Bonaparte s'était servi de la Révolution, tout en faisant croire aux hommes de la Convention qu'il la servait, et, en effet, il la servit sans le vouloir, puisqu'avec nos armes, les idées subversives (pour l'époque) firent leur chemin à travers l'Europe et y laissèrent leur large sillon qui n'est pas encore comblé à l'heure qu'il est (et qui ne le sera sans doute jamais). Voilà pourquoi, ce qui semblerait sans cela étrange, révolutionnaires et libéraux ont gardé à Bonaparte un souvenir que Napoléon même n'a pas réussi à effacer en eux.

Dans l'un comme dans l'autre de ces deux hommes extraordinaires et fatals, c'est toujours la Révolution qui revit ; c'est avec ces deux noms que la Restauration a été battue en brèche, par eux que le gouvernement de Juillet a sombré et que le deuxième empire a vu couronner, dans le neveu, l'oncle, par la logique même des souvenirs et des aspirations.

Bien des fois l'histoire de la Restauration a été écrite, mais personne ne la connaît, principalement parce qu'on a publié ces études en des éditions d'un prix trop élevé, ou bien elles étaient écrites avec un esprit de parti trop prononcé.

M. Charles Barthélemy reconnaît que des fautes graves ont été commises, il les constate, mais il plaide les circonstances atténuantes, et montre à quelles énormes difficultés le gouvernement de la Restauration a dû se heurter.

L'édition in-18 se prête parfaitement aux nécessités de diffusion de la science historique, le format est plus commode pour le lecteur, le livre peut s'emporter, et le prix en est abordable pour tous.

L'histoire est une science bien peu connue, et en lisant la lettre de l'éditeur de la réimpression de **La Lanterne** de M. Henri Rochefort, M. Victor Havard, je suis resté stupéfait de trouver cette phrase : « Toute notre génération a encore dans l'oreille ce formidable éclat de rire qui, l'année 1868, en pleine gloire impériale, éclatant comme un coup de tonnerre, a fait craquer les assises d'un trône. »

Une légende, en effet, laisse croire à quelques Français, que les petites brochures humoristiques de M. Rochefort « firent craquer les assises » du trône de Napoléon III ; mais M. Rochefort lui-même et les hommes qui ont assisté à l'écroulement de cet empire savent fort bien que la publication des petits opuscules rouges étaient le résultat de cet écroulement même et n'y furent pour rien. La gloire de l'empire était à la surface, quant aux assises elles étaient bien malades lorsque parurent les dites brochures.

« Il me paraît difficile de déterminer l'influence qu'une simple brochure a pu exercer sur les destinées du gouvernement impérial, dit M. Rochefort en réponse à la lettre de l'éditeur, mais il serait moral et consolant qu'après avoir tant fait pour supprimer la presse, ce fût précisément par la presse qu'il eût péri. »

Pour qui lit l'*Intransigeant* et les articles du brillant pamphlétaire, on pourrait dire aussi qu'il fera « craquer les assises » du trône où siège M. Grévy.

La *Lanterne* de M. Rochefort est une œuvre d'esprit critique fort humoristique, mais qui n'a eu d'autre influence que de faire rire les gens disposés à s'égayer facilement.

M. Rochefort, et je l'en félicite, suivait, à la loupe, le travail des termites, il s'en réjouissait même, il appelait le public à s'en gaudir avec lui ; mais quant à le considérer comme ayant, comme Pierre Petit, « opéré lui-même, » il y a loin.

Le cinquième volume de l'**Histoire de l'Europe pendant la Révolution française**, de M. H. de Sybel, traduit de l'allemand par Mlle Dosquet, vient de paraître. — Il comprend la suite des événements qui se sont passés sous le **Directoire** et en particulier les opérations militaires de Bonaparte, les combats en Vénétie et la chute de Venise, le coup d'Etat du 13 Fructidor, lesnégociations avec l'Autriche terminées par le traité de Campo-Formio ; les conquêtes qui soulevèrent la deuxième coalition, le congrès et la paix de Rastadt, la campagne d'Egypte.

Ce volume se termine par une série de pièces justificatives relatives au congrès de Rastadt.

Le sixième volume, avec lequel s'achèvera cet important ouvrage, est annoncé pour le mois de septembre prochain.

Mme la comtesse d'Armaillé, bien connue déjà par ses travaux sur *Marie Leczinska*, *Catherine de Bourbon*, *Marie-Thérèse* et *Marie-Antoinette*, publie un nouvel ouvrage sur **Madame Elisabeth**, sœur de Louis XVI. La touchante figure de la princesse y est présentée, pour la première fois peut-être, dans toute sa vérité et toute sa grandeur. Un journal tiré de sa propre correspondance nous la montre d'abord à l'époque heureuse de sa vie à Versailles et à Montreuil. Puis nous la suivons à travers les terribles événements de la Révolution, au milieu des souffrances de la famille royale qu'elle partage jusqu'au bout avec un courage héroïque et une admirable rési-

gnation. Rien ne saurait rendre l'émotion qui se dégage de ce récit, où l'on voit à chaque page une sublime force d'âme dominer les plus grandes infortunes et les situations les plus accablantes. Mme d'Armaillé a su peindre, avec une intensité prodigieuse, les scènes déchirantes, les angoisses mortelles au milieu desquelles vivaient les augustes prisonniers du Temple.

Des documents inédits, tirés des archives des Affaires étrangères, l'analyse des travaux qui n'avaient pas encore été utilisés ont fourni à l'auteur des sources nouvelles d'information et lui ont permis d'établir avec autorité des faits demeurés douteux jusqu'ici, notamment en ce qui regarde Louis XVII et le rôle de Robespierre dans le procès de Mme Elisabeth.

Une nouvelle étude sur **Henri Heine et son temps**, par M. Louis Ducros, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, est destinée à combler une lacune importante sur la vie de celui qu'on a appelé « le plus Français des Allemands ».

L'auteur formule ainsi le but qu'il avait en vue et les limites qu'il a assignées à son œuvre : « Notre étude, à la fois biographique et littéraire, embrasse toute la jeunesse de Heine et va jusqu'à la publication du livre qui a rendu ce poète immortel, *le Livre des chants*.

Tous les grands événements, toutes les hautes figures de notre histoire contemporaine seront éclairés d'un jour nouveau par les admirables **Souvenirs** du feu duc de Broglie, dont la publication vient d'être entreprise. Le premier volume de ce précieux ouvrage, vu de 1785 à 1818, produit une vive sensation par l'allure superbe du style, l'impartialité des jugements, la touche piquante des portraits et par l'abondance de documents et de détails inédits sur les hommes et les choses de la Révolution et du premier Empire.

L'ouvrage de M. Philibert Audebrand, **Nos Révolutionnaires**, comprend des études et portraits sur Godefroy Cavaignac, Armand Marrast, Thiers, Pierre-Denis Pasquier, Guizot, Duvergier de Hauranne, L. Vitet, Le Verrier, Ernest Picard, Lamartine, Ledru-Rollin, Ulysse Trélat, Les d'Orléans, Clément Laurier, Gambetta, E. Littré, Adolphe Crémieux, Glais-Besoin, Chanzy, etc., etc., et une étude des plus curieuses sur *Les mots historiques*.

Personne ne nie plus l'étroite et intime union de la psychologie et de la pathologie cérébrale, et s'il est un sujet qui soit de nature à démontrer la nécessité de cette union, c'est bien la fonction du langage et ses altérations. Aussi

hommes du monde, philosophes et médecins liront-ils avec le même intérêt l'ouvrage que M. G. Ballet, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, vient de publier sous le titre : **Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie.** — Ce volume fait partie de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine publiée chez Félix Alcan.

Le nouveau roman de M. Alphonse Daudet, **Tartarin sur les Alpes**, vient de paraître, chez Marpon et Flammarion, en édition à 3 fr. 50.

Le succès de la première édition de cet ouvrage a été colossal ; nous ne reviendrons pas sur les exquises qualités de ce livre si gai, et de si bonne compagnie. En refaire l'éloge serait puéril.

Nous voulons signaler la révolution que va produire, en librairie, cette nouvelle édition. Il n'est pas de plus ravissant volume que celui-là, exécuté sous la direction artistique de MM. Guillaume frères. Un superbe papier fait ressortir admirablement les illustrations de MM. Aranda, Rossi, Montenard, Myrbach, de Beaumont.

La délicatesse de l'impression dépasse tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce genre, et fait le plus grand honneur à l'imprimerie Lahure dont les presses roulent en ce moment sur le 71e mille, pour répondre aux demandes du public.

La seconde livraison des **Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques** vient de paraître. Nous rappelons à nos lecteurs que ce recueil trimestriel, publié chez l'éditeur Félix Alcan (ancienne librairie Germer Baillière et Cie), a pour rédacteurs les professeurs et anciens élèves de cette École. Le comité de rédaction est composé de MM. E. Boutmy, Léon Say, de Foville, Stourm, A. Ribot, Alix, L. Renault, A. Lebon, Sorel, Pigeonneau et Vandal. — Fidèles à leur programme, elles traitent à un point de vue exclusivement scientifique les questions d'intérêt pratique et actuel qui se présentent, soit en France, soit à l'étranger.

C'est ainsi que nous signalerons plusieurs études sur les pays étrangers : « Le gouvernement local et la tutelle de l'Etat en Angleterre », par M. Boutmy, de l'Institut ; « Le régime légal des associations en Suisse, » par M. Hulot ; « Les associations musulmanes », par M. Meyer. Les travaux d'ordre financier sont représentés par un mémoire de M. Menant sur « Le droit régalien en matière de mines », et par une étude sur « l'Histoire de l'impôt foncier en France jusqu'en 1789 », de M. Auburtin. Enfin l'histoire diplomatique, « La mission de l'adjudant-commandant Mériage, à Vidin, en 1807-1809 », par M. Boppe,

clôt la série des mémoires originaux. Des correspondances d'Angleterre et d'Italie, et des comptes rendus bibliographiques terminent cette livraison.

C'est avec le plus grand plaisir que nous voyons éclore chaque jour de nouvelles sociétés littéraires, et les « jeunes » se réunir pour combattre « le bon combat » en faveur de la bonne et saine littérature.

Jusqu'ici, la Champagne restait en dehors du mouvement. Aussi saluons-nous l'apparition de la **Revue Champenoise**, organe de l'*Académie Champenoise*, dont le programme littéraire, artistique et pédagogique est fait pour lui attirer toutes les sympathies.

Avant la Bataille, un général doit avoir tout prévu, tenir ses troupes en main, être prêt pour la défaite comme pour la victoire. Mais, avant d'engager le combat, le soldat qui va donner son sang pour la patrie a besoin de savoir que tout est organisé à souhait et que toutes les chances sont pour l'armée dont il n'est qu'une unité. S'il tombe, d'autres sont là pour prendre sa place, et il sait que le vide qu'il fera sera bientôt bouché.

Depuis la fatale guerre de 1870, le pessimisme est entré dans les questions militaires comme il fait son siège un peu dans toutes les autres. On est convaincu que les armées voisines sont mieux organisées, que les généraux qui les commandent ont une valeur personnelle supérieure à celle de chacun de nos officiers du grand État-Major ; on pense que nos officiers de grades moins élevés ne sont pas capables de diriger leurs détachements, que nos soldats ne sont pas instruits et entraînés, que notre matériel rappelle celui du temps des « boutons de guètres », enfin nous sommes battus à l'avance, et les tambours n'ont été rendus à l'armée que pour battre la retraite.

Nous avouons être complètement incapables d'avoir un sentiment sérieux sur cette question, et, si nous serions personnellement heureux de savoir que notre pays est de force à lutter avantageusement contre un ennemi attaquant notre territoire, il nous reste assez d'appréhension pour ne pas souhaiter de faire la preuve de notre force, et surtout de ne pas nous voir en état de guerre avec qui que ce soit par des provocations regrettables.

Si nous comprenons bien l'idée du livre paru ces jours-ci, sans nom d'auteur, mais avec une préface portant une signature sonnant comme une fanfare, M. Paul Déroulède, notre armée serait entièrement prête, toutes les chances de succès seraient en notre faveur, enfin, il ne serait que temps de ceindre

l'épée et de crier partout cette belle et simple devise de la Ligue des Patriotes : En avant !

Cet optimisme n'est pas fait pour nous déplaire. Les craintifs, et peut-être sommes-nous du nombre, ont besoin d'être enlevés, et les musiques régimentaires, que l'on parlait aussi de supprimer, donnent plus de courage en exécutant un « pas redoublé » qu'en faisant entendre la marche funèbre de Chopin.

Un livre qui nous crie : Tout est prêt ! En avant ! Courons délivrer l'Alsace et la Lorraine ne nous effraye pas plus que de raison, et le patriotisme, que l'on dit exagéré chez M. Deroulède, vient peut-être faire la balance pour ceux qui n'en ont pas assez. On ne fera pas la guerre parce qu'un livre aura paru qui rassurera les esprits timorés, et la Ligue des Patriotes ne nous mettra pas les armes à la main sans la volonté des Chambres et du Pouvoir exécutif.

« Ce livre, **Avant la Bataille**, dit M. Paul Déroulède, place debout sous les yeux de tous la statue de la Force rétablie. L'idole de la crainte doit s'effondrer. Les suspicions pusillanimes ne prévaudront pas contre les démonstrations mathématiques de cet ouvrage. Il refuse le droit de trembler par précaution, il enlève la possibilité de rester à genoux par erreur...

« Est-il sage de penser que l'heure du sacrifice peut utilement sonner ? Est-il raisonnable d'affirmer que les Patriotes, qui veulent combattre, sont des Patriotes qui peuvent vaincre ?

« Ce livre vous le dira, ô Français de peu de foi !

« Ouvrez-le avec respect, car il contient nos titres de noblesse et d'indépendance ; étudiez-le avec recueillement, car il est la démonstration de l'espérance; propagez-le avec ferveur, car il n'est pas une de ces pages, pas un de ces chiffres qui ne puissent servir d'aliment au feu sacré de la Patrie.

« Et toi, qui que tu sois, qui as si laborieusement rassemblé ces matériaux, merci à toi, bon serviteur de la grande cause. Il a plu à ta modestie de garder l'anonyme, qu'il en soit fait selon ta volonté.

« Aussi bien je n'ai pas besoin de savoir ton nom pour être sûr que tu aimes la France et sa grandeur, que tu connais l'armée et ses devoirs.

« De toutes les ruines laissées par la guerre, il n'en était pas de plus navrante que l'écroulement de notre confiance. C'est à la reconstruction de cet édifice que tu viens d'apporter ta pierre. »

En France, depuis nos désastres, et surtout depuis cette fameuse constatation du dénuement complet dans lequel se trouvaient nos arsenaux au moment de la Guerre franco-allemande, nous sommes persuadés que rien n'a été fait et que

de durs désenchantements nous attendent encore. L'auteur anonyme du livre dont nous parlons, dont l'anonymat ne serait peut-être pas bien difficile à soulever, nous affirme que tout est pour le mieux dans la meilleure des administrations de la guerre : Acceptons-en l'augure!

HENRI LITOU.

Le directeur gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 15 mai 1886.

On a fait un grand bruit, on a beaucoup discuté, on n'en parle plus.

— Quoi! disait-on, M. Porel veut jouer la féerie à l'Odéon? Eh bien, que deviendront les jeunes? — Tout à l'heure, nous traiterons cette question. — Et des rames de papier ont été noircies sur la plus ou moins grande valeur du **Songe d'une Nuit d'été**, comme si une féerie se discutait, surtout lorsque cette féerie n'a point été écrite pour le théâtre.

Qui, en France, a lu le *Songe d'une Nuit d'été*, de Shakespeare? Personne, et si l'Opéra-Comique n'avait pas donné un *Songe d'une Nuit d'été*, qui obtint un grand succès comme musique, et dont la mise en scène est fort originale, le titre de la pièce de M. Paul Meurice, d'après Shakespeare, eût été une révélation. Or ce titre est charmant par lui-même et un titre trouvé n'est jamais à dédaigner.

Une vieille coutume anglaise voulait que le jour de ses noces, un grand seigneur mariât quelques-uns de ses vassaux, ce qui donnait prétexte à de grandes fêtes. Il n'est pas extraordinaire qu'une pièce de circonstance ait été faite sur commande par Shakespeare, à l'occasion des réjouissances auxquelles le grand seigneur conviait ses amis de la noblesse et ses tenanciers. La fête avait généralement lieu dans le parc de la demeure seigneuriale, dont la splendeur naturelle se prêtait admirablement à la décoration d'une pièce féerique qui, en l'espèce, n'était qu'un à-propos.

En effet, le mariage de Thésée et d'Hippolyte, la reine des Amazones, figure parfaitement le mariage des nobles époux, tandis que l'union des couples athéniens, Hermia, Lysandre, Hélène, Démétrius est une allusion aux noces des vassaux dont le grand seigneur faisait les frais.

Aujourd'hui, tout le monde connaît, par l'analyse qui en a été faite dans les journaux parisiens, le fond de la pièce de Shakespeare, adaptée à la scène par M. Paul Meurice, et je tiens à ne pas en rééditer une nouvelle édition. Ce que je veux chercher à démontrer, c'est que le directeur de l'Odéon a été fort habile en montant le *Songe d'une Nuit d'été*, et que, bien certainement, le fait

d'avoir donné sur une scène, considérée généralement comme un peu froide, un ouvrage très curieux pour les lettres, d'avoir dépensé beaucoup d'argent pour encadrer cette restitution archéologique, et surtout d'y avoir joint l'adorable partition de Mendelssohn avec chœurs et ballet, appelle l'attention du public sur le théâtre de l'Odéon, qui a pour lui le grand désavantage d'offrir généralement un spectacle dont les voisins et la jeunesse du quartier latin se soucient très médiocrement.

L'Odéon est éloigné du centre de Paris ; de plus, le Luxembourg fait un vaste désert près de lui et le faubourg Saint-Germain, sur sa droite, n'est pas habité par la clientèle théâtrale. Il faut donc que le directeur de ce théâtre s'en aille chercher des spectateurs au loin, et, pour les habituer à fréquenter sa salle, il est nécessaire de leur offrir de temps à autre un genre de divertissement qui soit une sorte de réclame très attirante, très alléchante.

Peut-être la pièce d'un jeune n'eût-elle guère fait passer l'eau qu'à un très petit nombre de spectateurs ; tout le monde viendra voir *le Songe d'une nuit d'été*, entendre l'œuvre de Mendelssohn, admirer les décors et la figuration de la pièce. Une sorte d'habitude conduira les amateurs de théâtre à l'Odéon, on y retournera parce que l'on va dans les salles dont on parle beaucoup, et les nouveaux auteurs profiteront, quand viendra leur tour, de la vogue que M. Porel cherche, très heureusement, à donner au théâtre dont il a la direction.

On a beaucoup critiqué les grosses facéties dont foisonne *le Songe d'une nuit d'été*. A mon sens, je trouverais parfaitement déplacé qu'elles fussent plus fines. C'est le soir, dans un parc, après boire, — et l'on sait que le peuple anglais y met quelque intempérance, — que cet à-propos devait être représenté devant un public mêlé. Il fallait faire rire les gens qui n'étaient peut-être plus en état de comprendre quelque chose de plus fin, et voilà en quoi Shakespeare s'est montré habile. Allez donc jouer un proverbe de Musset devant des spectateurs qui n'ont cessé de boire et manger depuis nombre d'heures !

Nous savons ce que sont nos noces pantagruéliques dans les campagnes : or, en Angleterre, dans les châteaux, et surtout à l'époque où cette pièce allégorique fut créée, les gens n'étaient point « bécarre », ou « deuil » ainsi que l'on dit depuis la mort de la comtesse de Chambord.

Il n'y a aucune comparaison à faire entre ce genre d'à-propos et le théâtre contemporain ; en tout cas, les féeries actuelles, qu'elles s'appellent *le Pied de mouton* ou les *Sept châteaux du Diable*, offrent un ensemble de plaisanteries qui n'ont rien de superlativement délicat. On a dit que le public avait peine à comprendre le fond de la pièce et particulièrement les critiques de l'auteur sur

le théâtre de son temps. Cela, je n'en doute pas, mais comme les invités de la noce devaient rire « à ventre déboutonné » !

Le spectateur doit se mettre à la place du spectateur du temps, il doit se supposer l'hôte du grand seigneur. au besoin même se croire un peu sous l'influence des grosses ripailles, résultat de cette hospitalité.

Ah ! comme les « bedons » remplis de ces Anglais devaient tressauter d'aise, comme les « g...... » devaient s'ouvrir larges et démesurées, comme les « esclaffements » devaient effrayer les oiselets endormis dans les feuillées !

Avec ça que notre théâtre contemporain est bien clair ! avec ça que les auteurs se préoccupent beaucoup de la vraisemblance ! Dernièrement, j'assistais à la représentation du *Chamillac*, de M. Octave Feuillet, et j'y voyais un monsieur qui, ayant commis une faute contre l'honneur, un vol, s'empresse de donner l'hospitalité aux individus sortant des maisons centrales. Eh bien , je trouvais cela absolument absurde. Un homme repentant et voulant expier un crime, s'il est riche, pourra fonder une œuvre venant en aide à ceux qui sont tombés comme lui, à ceux qui ont, en somme, payé leur dette à la société, mais, quant à les introduire chez lui, à en faire ses serviteurs, jamais de la vie !

Notre théâtre se traîne dans des conventions bizarres, et le public applaudit les absurdités les plus étonnantes. Les pièces sont bourrées d'un tas d'inutilités incroyables qui retardent l'action, mais produisent cinq actes. Ah ! un auteur arrivé doit faire cinq actes, comme un roman doit avoir de 350 à 400 pages : trois actes ne sont pas suffisants !

Et cependant, quel est le drame bourgeois qui ne pourrait être réduit à ces trois actes et dont l'action, le mouvement scénique n'en deviendraient pas plus rapides, plus émouvants ? Avec l'esprit raffiné de notre époque, des nuances suffisent pour indiquer les caractères; l'exposition du sujet de la pièce et la naissance de l'intrigue, voilà un acte.

Le deuxième acte enchevêtre les choses et crée la situation qui déroute le spectateur : comment tout cela va-t-il finir ?

Troisième acte : dénouement. — Il me semble que cela est très suffisant et que les tirades déclamatoires sont parfaitement inutiles; ces choses-là ne s'entendant jamais dans la vie ordinaire qui, cependant, offre souvent des situations bien plus dramatiques que l'on ne le croit ou qu'on ne le remarque.

Mais revenons au **Songe d'une Nuit d'été**. La critique a parlé et, en somme, elle s'est trompée en reprochant au directeur du théâtre d'avoir

monté du Shakespeare et fait résonner l'orchestre de M. Colonne à l'Odéon, au lieu de présenter quelques œuvres françaises. Il était nécessaire pour les intérêts du théâtre en question de faire parler de lui, et plus on en parlera, plus le public affluera.

Mais surtout où la critique se trompe, c'est lorsqu'elle veut juger une pièce sans se placer au point de vue de l'auteur, sans consulter le public payant qui viendra à la deuxième, troisième ou dixième représentation.

La critique se fait le soir même de la première, on parle beaucoup dans les couloirs et chacun se prend plus ou moins au sérieux. Mais ce que la critique oublie c'est qu'elle ne vient pas du tout au théâtre pour s'amuser, qu'elle s'y rend comme un employé entre à son bureau, c'est-à-dire, généralement assez mal disposée et que le spectacle en lui-même, comme les interprètes, se présentent devant elle dans les plus mauvaises conditions qu'il soit possible d'imaginer.

La critique fait quelque bruit, soulève des discussions, puis se taît.

Le service de la presse devrait être fait à la dixième et non point à la première représentation. « Ah ! dirait-on, et le public qui attend anxieusement ? »

Le public, il se passerait parfaitement d'un jugement hâtif, et il lui suffirait de savoir à peu près quel est le genre d'une pièce sans en entendre la critique ou la louange, avant même que l'écrivain chargé de cette besogne ait pu se faire une opinion sérieuse.

Je ne dis point cela plus pour le *Songe d'une nuit d'été* que pour bien d'autres pièces, mais combien de fois ai-je lu des articles racontant la froideur du public vis-à-vis d'une pièce nouvelle, lorsqu'au contraire l'œuvre était acclamée par la suite.

Dans *le Songe d'une nuit d'été*, on voit une forêt profonde habitée par des génies. Le maître en est Obéron, l'époux de Titania, la reine des fées. Un certain Puck frotte les paupières de Titania d'une fleur qu'il est allé chercher aux Indes et qui a la propriété de rendre le dormeur amoureux de la première personne qu'il voit au réveil.

Je ne sais si M. Catulle-Mendès a vu la pièce nouvelle, s'il a été frappé de cette petite scène et de ce qu'on pouvait en tirer, mais le lendemain de la soirée que j'ai passée à l'Odéon je lisais (*Gil-Blas* du vendredi 23 avril 1886) une nouvelle signée du nom de cet écrivain bien connu, qui détonnait un peu avec le genre du journal, plus rempli d'habitude de gauloiseries que de contes de fées et d'idylles gracieuses.

La nouvelle dont je veux parler a pour titre : *Le Courage récompensé*, et il

me semble bien que la fée Titania en est l'inspiratrice, ce dont je la félicite autant que son interprète dont le conte est charmant. — Ce qui prouverait que le *Songe d'une nuit d'été* a du bon, puisqu'il inspire les poètes; or, M. Catulle-Mendès est un poète quoiqu'il écrive.

Acidalie est la fille d'un pauvre bûcheron, et tandis que son cœur s'éveille à l'amour, une belle et bonne fée lui apparaît et lui montre le fils d'un prince dormant au milieu des boutons d'or et des pâquerettes émaillant la prairie qui se trouve de l'autre côté de la route.

« Va vers lui, dit la fée à l'enfant et, dès qu'il s'éveillera, il te mettra les bras autour du cou et te conduira à son palais où tu seras la plus heureuse princesse. »

Confiante, Acidalie veut traverser le chemin.

Hélas! comme il y a de bons et de mauvais génies dans les forêts saxonnes, la jeune fille rencontre une mauvaise fée après avoir parlé avec celle qui lui avait ouvert un si charmant horizon.

Impossible de traverser la route, une force invisible la retient et l'empêche d'approcher du prince toujours endormi là-bas.

Acidalie est désolée et ne croirait plus à la puissance des fées si l'une d'elles ne lui disait que pour traverser la route, un seul chemin lui est ouvert; il lui faut courir sur un fil de la vierge qui relie la cime d'un chêne à la plus haute branche d'un orme. Elle n'hésite pas, grimpe à l'arbre et pose le pied pleine de confiance, sur le fil ténu. — Instantanément, elle est changée en la plus petite des coccinelles, qui, très vite de ses pattes menues, court le long du fil, de la cime du chêne à la plus haute branche de l'orme. Mais après la traversée, elle redevient, de bestiole, jeune fille, s'asseoit auprès du dormeur qui ouvre les yeux, lui met les bras autour du cou en disant: « Vous êtes plus jolie encore que mon rêve! Voulez-vous, petite bûcheronne, être princesse de mon palais? »

Si, tout en causant théâtre, le petit conte de fées de M. Catulle Mendès m'est revenu à la mémoire après avoir sollicité mon attention lorsqu'il m'est tombé sous les yeux, c'est qu'il est presque une image de cette foi en un idéal quelconque qui répugne aujourd'hui à notre nature.

Il semble que le « Lasciate ogni speranza » ait été remplacé par ce vers de M. Paul Bourget, l'auteur d'*Edel* :

« Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort. »

Nous reprochera-t-on encore d'être trop moraliste lorsque nous dirons au contraire de l'école pessimiste: « Tout but mérite un effort! » Mais pour le

faire, cet effort, il faut croire à son résultat, il faut croire, pour oser mettre le pied sur le fil ténu sur lequel s'est avancée sans crainte la petite bûcheronne.

Et, puisque, par hasard, le nom de M. Paul Bourget est venu sous ma plume, je signalerai le beau portrait qu'a tracé de lui notre confrère Jean-Paul Clarens dans la *Revue littéraire et artistique*, et qui, réuni à ceux de Sully-Prudhomme et de Paul de Saint-Victor forment un volume sous ce titre : **Ecrivains et penseurs.**

M. Paul Clarens n'a pas mis dans un sac le nom des trois écrivains qui lui ont fourni les essais critiques de son volume. Il n'a pas tiré au sort parmi eux pour savoir lequel passerait le premier, lequel fermerait le volume. Il a suivi une méthode, et, s'il a placé Paul de Saint-Victor en dernier, c'est qu'il considère son œuvre comme infiniment supérieure, qu'il sait qu'elle demeurera, alors que celles de Sully-Prudhomme et de Paul Bourget auront disparu.

« Sully-Prudhomme, dit M. Clarens, cet exquis et subtil virtuose, le chantre de la femme, cette suprême incarnation du beau, est tourmenté par les plus douloureux problèmes de la destinée. Mais au moins chez lui trouve-t-on « l'effort de la recherche. » Il sent que bien heureux sont ceux-là qui croient, mais lui il ne peut pas, et au fond de son âme il s'en afflige.

« Deux voix s'élèvent tour à tour
Des profondeurs troubles de l'âme.
La Raison blasphème, et l'Amour
Rêve un Dieu juste et le proclame.

« Panthéiste, Athée ou Chrétien,
Tu connais leurs luttes obscures ;
C'est mon martyre et c'est le tien
De vivre avec ces deux murmures.

« L'intelligence dit au cœur :
« Le monde n'est pas un bon père,
« Vois, le mal est partout vainqueur. »
Le Cœur dit : « Je crois et j'espère ;

« Espère, ô ma sœur ! crois un peu ;
« Tu mords l'inconnu, je le couve ;
« Je suis immortel, je sens Dieu. »
L'intelligence lui dit : « Prouve. »

M. Bourget, lui, se dit : « A quoi bon ? » Il sait que son œuvre est décevante, il se critique lui-même dans ce passage : « Quand nous disons d'un écrivain

qu'il est pessimiste, nous signifions par là que son œuvre se résume dans une impression déprimante, comme nous étiquetons du nom d'optimiste celui dont les livres produisent sur nous une impression exaltante.

« C'est qu'en effet, si l'on examine en son essence tout écrit, roman, drame, ou poème, de la lecture duquel on sort angoissé, abattu, découragé enfin, on trouve au fond de cette idée que la vie humaine se termine par une banqueroute, et qu'il y a désaccord intime entre notre âme et la loi des choses. Toute œuvre de poésie qui réconforte s'appuie au contraire sur une affirmation inconsciente ou réfléchie, que l'effort sincère a toujours son fruit, en d'autres termes qu'il y a une harmonie initiale et finale entre les exigences de l'âme et les nécessités de l'Univers. »

« Eh bien ! répond M. Jean-Paul Clarens, nous le demandons sincèrement, quelle impression produisent dans l'esprit les œuvres de M. Paul Bourget, si ce n'est une impression essentiellement déprimante, par conséquent entièrement pessimiste ? Ne sort-on pas de la lecture de ses romans surtout avec une sensation douloureuse de malaise, de courbature morale, d'angoisse et d'amoindrissement? Il a beau jeter sur les existences d'exception qu'il analyse le voile des plus raffinées élégances, l'irrémédiable misère de la ville telle qu'il la conçoit, n'en surgit-elle pas moins lamentable et désespérante? »

Mais lorsque M. Clarens en arrive à Paul de Saint-Victor, il s'écrie :

« A cette époque de découragement dogmatique, de négation désolante, de nihilisme désagrégateur, l'homme qui croit encore à la vie, à la vie multiple et complexe, à la vie ardente et forte, douloureuse et consolante, c'est vrai, mais, en somme, à la vie, peut tourner ses regards et clamer un large *sursum* vers ce grand spiritualiste, ce Phidias et ce Michel-Ange de la pensée : Paul de Saint-Victor.

En mettant en opposition trois hommes dont on peut critiquer les tendances suivant ses propres sentiments, mais dont l'œuvre a une portée qu'il ne faudrait pas méconnaître, M. Jean-Paul Clarens a fait une étude curieuse et complète des aspirations de l'esprit humain : L'un, Sully-Prudhomme, cherche; l'autre, Paul Bourget, tombe harassé sur le bord du chemin; le dernier, Paul de Saint-Victor, découvre dans l' « *admiration* » le véritable bonheur.

Quel chemin nous avons fait ! Parti du *Songe d'une nuit d'été,* nous voici devant *Hommes et Dieux*, de Paul de Saint-Victor. Mais c'est que nous avons rencontré en chemin un compagnon de route, M. Jean-Paul Clarens, avec lequel on aime à s'égarer, que l'on se plaît à écouter, et dont l'esthétique se traduirait parfaitement dans cette pensée de Joubert :

« Le savoir qui ôte l'admiration est un mauvais savoir : par lui, la mémoire

se substitue à la vue, et tout est interverti. Un homme devenu tellement anatomiste, qu'il a cessé d'être homme, ne voit dans la plus noble et la plus touchante démarche qu'un jeu de muscles, comme un facteur d'orgues qui n'entendrait dans la plus belle musique que les petits bruits du clavier. »

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

L'écrivain délicat qui signe Gérald a réuni en volume un certain nombre de récits sous un titre parfaitement trouvé : **Tout près d'une faute**. Il ne faudrait pas croire que l'auteur ait voulu donner à la femme qui se sent faiblir les conseils utiles à lui procurer la force de résistance nécessaire pour s'arrêter sur la pente qui va l'entraîner au fond de l'abîme. Non.

Gérald est, je crois, un pseudonyme cachant une femme, et une femme connaissant à fond le cœur féminin ; or c'est l'homme, le mari que vise l'écrivain :

« Prenez garde, dit-il, la femme a besoin d'affection, elle ne peut souffrir qu'après avoir reçu tant de marques de tendresse, un mari la sèvre peu à peu de ses attentions. Elle est coquette, elle a des désirs d'admiration. C'est pour vous qu'elle se fait belle, mais elle veut que vous en fassiez la remarque : Maris, soyez l'amant de votre femme ! »

Quoi ! Mademoiselle, ai-je bien lu votre nom, Marie Colombier, sur ce volume qui sonne comme un glas funèbre ? Quel titre, grand Dieu ! **On en meurt**, j'ai cru à une faute d'impression, je cherchais le nom de M. Paul Bourget.

J'ai lu votre roman, il m'a plu ; mais, comme je suis franc, je n'hésite pas à vous dire que *Mères et Filles*, votre dernier ouvrage, me semble supérieur à celui-ci parce qu'il était plus vrai, ou du moins cela m'a semblé. Le caractère de Fosca, très bien tracé du moment qu'on l'admet, est curieux à observer,

mais j'avoue qu'il me faut une forte dose de complaisance pour l'admettre.

Vous avez introduit dans le ménage de M. de Saligny, Fosca, la sœur de la femme de celui-ci. L'adultère était prévu.

Que Fosca soit jalouse de sa sœur, des caresses calmes pourtant, que lui réserve son mari, cela est possible; que M. de Saligny, entraîné par la passion troublante que lui inspire sa belle-sœur, fuie au loin presque emporté par Fosca, cela est encore possible, quoique Fosca soit bien jeune, à peine pubère, dites-vous quelque part; mais le scène du bain? Ces gens-là vivaient donc dans un désert?

Mais le drame est cruellement vécu; il y a de la passion dans l'amour de cette jeune fille, passion mise très heureusement en opposition avec l'amour placide de Nathalie, la femme légitime, et j'estime que là surtout est la valeur du roman.

Quant au titre, *On en meurt*, à mon sens il n'est pas justifié.

J'ai vu mourir trois personnes, dans ce drame.

La mère de Nathalie et de Fosca, c'est un accident naturel.

Fosca, elle aussi, meurt en couches, autre accident naturel.

Quant à Armand de Saligny, il se brûle la cervelle. Est-ce du chagrin de la mort de Fosca? Non. Il se suicide parce que sa femme lui signifie qu'elle ne veut pas reprendre la vie commune. A-t-il véritablement un grand amour pour Nathalie? Non plus.

« Il avait une violente curiosité de connaître et d'aimer ses enfants. Il se voyait, comme aux jours d'autrefois, aux côtés de sa femme, reconquise à force de soumission et d'amour! »

Est-ce de quelque chose d'aussi calme que l'indique cette phrase que naît chez l'homme la pensée du suicide? Je ne le pense pas.

A mon sens, *On en meurt* eût pu se rapporter à la mort de la femme délaissée, et celle-ci ne meurt pas. Mlle Marie Colombier, du reste, a agi fort sagement en ne la faisant pas mourir. Elle méprise son mari, elle hait celui qui est cause de la mort de sa sœur, quoique Armand de Saligny ne soit pas seul coupable. Nathalie a bien aussi un peu manqué de prudence, beaucoup de clairvoyance, et, quant au mari, s'il a commis une grande faute, un jury lui accorderait cependant les circonstances atténuantes.

Il y a deux sentiments très différents dont le romancier doit tenir compte lorsqu'il traite de l'amour. L'un appartient à la psychologie, et évidemment c'est de cet amour-là que Mlle Marie Colombier a voulu nous entretenir. L'autre entre bien plus dans la physiologie, et ce sont les manifestations physiolo-

giques de l'amour dont M. Léo Rouanet, un nouveau venu dans la carrière des lettres, fait l'étude dans son livre intitulé : **Chambre d'Hôtel**.

Ce livre contient trois nouvelles, dont la première donne son titre au volume, et dont la dernière rappelle le titre du volume précédent : *On meurt d'aimer*. Mais les constatations cruelles de M. Rouanet, ainsi que nous venons de le dire, sont toutes physiologiques. Le mot amour est trop large, et suivant qu'il touche aux sentiments de l'âme ou à la matérialité, il faudrait y joindre un adjectif, ou plutôt avoir deux mots pour désigner deux manifestations si différentes.

Il est évident que l'étude intitulée : *On meurt d'aimer*, est la meilleure et la plus vraie, seulement je ne puis trop insister ici, parce qu'elle traite une question sur laquelle M. P. Mantegazza, le savant professeur d'anthropologie, et sénateur du royaume d'Italie, dans son livre **L'Amour dans l'Humanité**, dont M. Emilien Chesneau vient de publier la traduction, serait plus apte à répondre que je n'ose le faire ici. Comme le dit l'illustre savant : « Il ne faut pas prendre en mauvaise part un livre scientifique. Il ne s'agit pas d'en lire quelques pages, il faut aller jusqu'au bout. Cacher les plaies de l'esprit humain au nom de la pudeur peut sembler de la vertu, peut-être n'est-ce qu'hypocrisie ou peur. »

Le roman s'est fait physiologiste, seulement il a gardé sa cocarde romantique. M. Léo Rouanet n'a trouvé, pour dénommer son étude, que cette expression poétique et vague : *On meurt d'aimer*, ce n'est pas cela qu'il a voulu démontrer, mais bien qu'il est dangereux de trop se le prouver.

Quant à la conclusion du livre de M. Mantegazza, *L'Amour dans l'humanité*, elle serait celle-ci : « Conservons-nous monogames dans la famille, tenons aussi bien haut l'idéal de l'amour, mais n'exigeons pas de l'homme plus que ce qu'il peut. »

Entre les lignes, se dégage cette pensée que la fidélité conjugale est contraire à la physiologie de l'amour.

Avec M. Georges Japy, c'est une autre chanson, ou du moins, il applique ces deux principes exprimés dans le livre de M. Mantegazza :

Chez les jeunes filles, moins d'ignorance :

Libre choix dans les deux sexes ; pas de contrat imposé par les parents et subi par les enfants.

L'éducation d'un mari, tel est le titre du gracieux roman de M. Japy, roman distingué, de bonne compagnie, lequel, sous une forme spirituelle, contient d'excellents préceptes quoique d'une exécution difficile.

C'est l'histoire d'une jeune fille noble, la fille d'un général, qui se prépare un époux parfait en inspirant des idées élevées à un jeune garçon d'extraction des plus humbles.

Sous ce titre, **Les Malingreux**, M. Charles Richard a réuni une douzaine de nouvelles charmantes auxquelles M. Ary Chambard a prêté la grâce de son crayon.

J'en citerai une ici qui donnera à nos lecteurs le désir de connaître les autres. Elle a pour titre : *Le vieux portrait.*

« C'était un portrait de Mlle de la Vallière. Je le vois encore très nettement dans son cadre ovale, suspendu au-dessus d'un vieux clavecin. Oh ! la douce figure que celle de cette jolie duchesse rose, avec des yeux très tendres, et des cheveux blonds frisés et enroulés ! Comme son buste semblait fin et délicieusement frêle dans son fourreau de satin blanc garni de dentelles de perles !

« Je ne connaissais rien de plus joli que ce portrait, — j'étais bien jeune alors, — on disait que c'était l'œuvre du peintre Lebrun et qu'il valait une petite fortune. Oui, on disait cela et je le croyais fermement, Mlle Solange aussi.

« Telle que je me la représente aujourd'hui, Solange, qui pouvait bien avoir soixante ans quand je fis mes pâques, était le type accompli de la vieille demoiselle : très maigre, les cheveux très blancs, le regard infiniment doux. Son visage avait conservé des grâces d'enfant. Au fond de ses yeux, on entrevoyait une petite lueur tremblante, comme une lampe d'autel à travers un vitrail d'église. Sa jeunesse ne s'étant point dépensée ni perdue, s'était concentrée, réfugiée là. Elle me donnait l'idée d'une petite fille sur laquelle il aurait neigé. Son cœur était très bon. Il s'ouvrait rarement, mais on y devinait des choses exquises. Tel, dans un meuble ancien,

« Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient...

« Il y avait une relation étrange entre Mlle de la Vallière et Mlle Solange. Leurs sorts étaient intimement liés.

« Toute petite, toute petite, pas plus grande que ça ! Solange avait remarqué chez son père le portrait de la duchesse. Il lui semblait que l'éternel sourire de ses lèvres peintes était pour elle. Quand elle faisait mine de pleurer sa mère l'asseyait devant le cadre et lui disait : — Regarde la belle dame, elle a les cheveux frisés comme toi. Envoie-lui un baiser. — Et les larmes se séchaient subitement.

« On avait pour Mlle de la Vallière des soins infinis. L'été on protégeait l'or de son cadre avec un voile de mousseline, et il était expressément interdit à la servante de toucher à la toile, dont le vernis brillait comme un miroir.

« C'est qu'on fondait beaucoup d'espérances sur ce portrait. Le grand-père l'avait acheté d'un antiquaire de village. Un soir, la mère de Mlle Solange l'avait maintes fois raconté, le grand-père était rentré apportant sous son bras un tableau poudreux.

« Il l'avait placé sur un meuble, puis, appelant tous les gens de la maison et se reculant pour mieux voir sous la clarté de la lampe, avait dit d'une voix grave : — Ceci est un portrait authentique de Mlle de la Vallière. Il vaut une fortune. Ce sera la dot de Solange.

« Et l'heureuse trouvaille du bonhomme, après avoir été rentoilée, revernie, redorée, avait pris place au-dessus du clavecin.

« Quand Solange, devenue grande, jouait la romance du temps : *Honneur et vertu*, le grand-père, ému, s'arrêtait debout, derrière le tabouret : et tandis que sa petite-fille effleurait de ses doigts fins les touches d'ivoire, il disait en regardant tour à tour l'enfant et le portrait : — Te voilà grandelette et l'on songera bientôt à te marier. Il faudra que j'aille à Paris vendre mon tableau, car c'est ta dot. Aussi, je le ferai payer un bon prix.

« Et toutes les fois qu'on parlait de mariage, à la table de famille, les regards se tournaient involontairement vers l'angle de la chambre où souriait Mlle de la Vallière, dans son costume de cour.

« Dans ce temps, le grand-papa mourut. Pendant ses derniers moments, il ne cessait de parler de Solange et de son établissement. Il s'éteignit en répétant à sa fille : Il faudra la marier... vendre le portrait... une fortune... sa dot....

« Pour trouver un digne amateur de peinture capable d'acheter un portrait de Lebrun, il fallait inévitablement aller à Paris. C'était un long voyage qu'on retardait toujours. Enfin, on s'y décida, car un parti sortable s'était présenté pour Solange.

« On emballa le tableau avec des soins pieux, tels que devaient en avoir les Egyptiens pour les momies thébaines : le père l'emporta dans la diligence, et la mère attendit son retour, le cœur plein d'espoir. Il lui semblait qu'à la place restée vide du vieux portrait allait s'ouvrir une fenêtre sur le bonheur d'où elle verrait passer sa fille en toilette nuptiale, puis des petits enfants roses ; et, plus loin, elle se voyait, au seuil d'une maison heureuse, assise dans un grand fauteuil d'aïeul...

« Ce rêve dura jusqu'au jour où le père revint après un voyage infructueux. Il n'avait pu, disait-il, trouver à Paris un amateur sérieux. Il n'avait rencontré

que des marchands peu délicats qui avaient essayé de déprécier sa toile pour l'acheter à vil prix.

« Mlle de la Vallière reprit sa place au-dessus du clavecin. Elle souriait toujours, mais, dans son sourire, la jeune fille trouvait quelque chose d'ironique. Le doute se glissait dans l'esprit de la famille, quoique personne n'en voulût rien dire ; et, tout au fond, dans cet intime repli de la pensée où s'éveille le pressentiment des malheurs, on se demandait : — Est-ce que le grand-père se serait trompé ?

« Cependant les années s'écoulaient. Les vingt ans de Solange s'envolaient comme un grand oiseau aux ailes blanches qu'on n'a pas su captiver et qu'on ne reverra plus. Solange pâlissait, devenait triste, tandis que le portrait conservait ses couleurs et son sourire.

« Un jour, l'espérance rentra à la maison ; un expert fameux dans le commerce des tableaux passait par hasard dans la province pour aller estimer la galerie d'un château voisin. On s'en fut le prier de venir examiner Mlle de la Vallière. Il y consentit.

« Tout était préparé pour le recevoir. On avait ménagé un jour favorable pour que le portrait fût bien éclairé et mis en valeur. Le connaisseur entra, s'approcha du clavecin et regarda longuement.

« La famille l'entourait. Les cœurs battaient bien fort. On attendait, dans un silence profond, le jugement qui allait tomber des lèvres de l'amateur d'art.

« Le visiteur toussa légèrement : — Hum ! hum !

« L'attente devenait pénible.

« — C'est bien un Lebrun, n'est-ce pas, Monsieur ? hasarda la mère d'une voix tremblante et voilée.

« Il se retourna avec un demi-sourire, ouvrant la bouche, allant répondre : « Non, Madame, c'est une copie sans valeur..... » Mais il vit la jeune fille toute pâle, les mains crispées sur le clavecin, l'œil humide et semblant attendre son arrêt dans une anxiété terrible. Il comprit qu'il allait briser quelque chose dans cette famille et détruire à jamais un espoir qui la faisait vivre ; qu'il pouvait, avec deux mots, apparaître comme une providence ou comme un bourreau ; et il répondit simplement : « Je le crois. »

« Il y eut une détente subite. Les fronts s'éclaircirent. Le sourire du portrait passa sur toutes les lèvres, et un soupir unique soulagea les poitrines, que l'émotion étouffait tout à l'heure.

Le visiteur salua les dames. Le père le reconduisit jusqu'au seuil, lui racontant la légende du tableau, lui parlant de nouveau du voyage qu'il pensait faire à Paris pour le vendre afin d'établir sa fille.

« Mais l'autre l'interrompit et tout bas lui dit : « Vous êtes un homme et il faut que je vous parle avec franchise. Tout à l'heure, je n'ai pas voulu dire ma pensée, parce que j'ai deviné quelle place tenait ce portrait dans la vie des vôtres et quelle peine je leur causerais en les désabusant. Mais je tiens à ne pas vous quitter sans vous rendre le service de vous éclairer sur la valeur de votre toile, et sans vous engager à détruire doucement une illusion trop longtemps entretenue. Le portrait de Mlle de la Vallière, que vous possédez, n'est qu'une copie sans valeur d'un original de Lebrun qui se trouve dans un des musées de l'Etat. »

« Le visage du père trahit subitement une profonde stupeur, une immense douleur : on eût dit que tout s'écroulait autour de lui et qu'il allait pleurer.

« Après un moment, il répondit : « Merci. Je dois vous croire. Je vous sais gré d'avoir épargné ma femme et ma fille, mais vous me faites bien de la peine. »

« Il sut ne rien trahir de ce que lui avait révélé l'expert, mais il souffrait désormais horriblement quand il entendait sa femme parler avec une nouvelle confiance de la grande valeur du tableau. Souvent elle lui demandait quand il comptait aller le vendre à Paris, et lui éludait ce départ par tous les moyens possibles.

« Cent fois il fut sur le point de leur tout avouer, de leur crier : — « Eh bien ! non, nous nous sommes trompés. Nous croyions posséder beaucoup et nous ne possédons rien. Ayons le courage de supporter cette déception. Solange fera un mariage pauvre, et voilà tout. »

« Mais il ne put jamais s'y décider. Sa gorge se refusait à laisser passer des mots qui semblaient devoir tuer les siens à bout portant.

« Car il y a des vérités qui tuent et de pieux mensonges qui doivent être pardonnés, je pense.....

« Le père et la mère étant partis rejoindre le grand-papa, Mlle Solange resta seule avec un tout petit héritage, vivant très modestement au milieu des souvenirs des siens. De toute sa jeunesse, il ne lui restait plus que le portrait qu'elle semblait toujours considérer comme un trésor. Peut-être avait-elle douté de lui ; mais elle avait dû repousser ce doute comme une injure à la mémoire du grand-père dont les paroles étaient, en son temps, des mots d'évangile. Je ne suis même pas bien sûr que si, dans la dernière année de sa vie, une bonne âme, voulant réaliser son rêve, lui eût proposé de lui échanger sa toile contre une fortune, elle y eût consenti.

« Elle lui était devenue absolument nécessaire. Durant les longues soirées, Mlle Solange avait coutume de rouler son fauteuil près du clavecin, devant le

portrait, et là, contemplant l'éternelle jeunesse de cette figure peinte, elle lui disait : — Mademoiselle de la Vallière, j'ai été jeune et fraîche comme toi. Mes cheveux ont blanchi, les ans ont desséché mon visage, les larmes ont plissé mes paupières, et tout cela c'est ta faute. J'ai attendu un prince charmant qui n'est pas venu parce que tu ne lui as pas cédé ta place. On ne t'a pas trouvée assez belle pour t'acheter, et alors moi, on ne m'a pas jugée assez riche pour m'épouser. C'est toi qui as fait de moi une vieille fille. Et pourtant tu me souris toujours depuis soixante années. Serais-tu mon amie ? Peut-être, au fait, as-tu voulu m'épargner de grandes peines. Toi, qui as été aimée d'un roi et qui es morte sous le voile des carmélites, tu dois savoir ce qu'il y a d'amertume au fond des passions humaines...

« Et, tout en causant ainsi, elle s'endormait doucement avec la vision du sourire de la belle duchesse.

« Un matin, Solange ne s'est pas réveillée. Le portrait sourit toujours, mais la bonne demoiselle n'est plus là. Elle a été retrouver le grand-père et Lebrun et la Vallière, dans ces contrées bienheureuses où l'on ne trouve ni filles sans dot ni vieux portraits. »

N'est-ce point la vie, cette identification de cette fille dans un portrait. Combien de familles se font illusion sur la valeur de tel objet, fondent des espérances chimériques sur la vente d'un meuble dont elles exagèrent la valeur ?

Toutes les nouvelles de M. Charles Richard sont des études d'une vérité saisissante, et je ne connais rien de plus doux que la mort de cette malheureuse bossue qui, dans la première nouvelle du livre, s'éteint en pensant qu'au ciel elle deviendra droite comme tout le monde. Elle a tant souffert ici-bas de son infirmité !

Souvent on trouve dans les livres de nouvelles une intensité de vie que l'on ne rencontre pas toujours dans un gros roman.

Tout à l'heure, Charles Richard nous racontait quelle place un tableau, une simple copie de Lebrun avait tenu dans la vie d'une famille, eh bien ! lisez la très courte nouvelle que j'extrais du volume de M. Henri Lavedan, **Reine Janvier**, cette nouvelle a pour titre : *Le Portefeuille*, et a peut-être quelque parenté avec la précédente, mais cependant elle peint si bien la cupidité, elle est un tel exemple, elle fait si bien la démonstration de ce fait indéniable que l'argent qui vous vient du hasard est presque une fatalité dans la vie ; enfin l'auteur laisse si bien deviner en quelles transes ont vécu les deux êtres, les héros du récit, pendant une année d'attente ; le coup qui les frappe à la fin doit être si cruel pour eux, que ces quatre pages vous empoignent et que, mal-

gré soi, quoique M. et Mme Cerveau n'aient rien de particulièrement sympathique, on souffre de l'immense déception qui leur vient après avoir fait de si beaux rêves.

« Tout le long de la rue d'Assas, M. Cerveau trottait comme une souris. Au sortir de son bureau (il était sous-chef à la Caisse des dépôts et consignations), des amis l'avaient entraîné dans un café. Il avait perdu près de trois francs aux dominos. Maintenant il se hâtait, sachant par expérience que Mme Cerveau ne plaisantait pas à l'heure du dîner. Devant la porte, il fut pris de peur. Sept heures et demie sonnaient. Quelle scène il allait avoir ! Il monta l'escalier lentement, car il était en nage et la respiration lui manquait. Au second, il entendit un bruit de toux dans les hauteurs de la cage. Ayant levé le nez, il aperçut quelqu'un de penché sur la rampe, une lumière à la main, et il trembla plus fort. Néanmoins, il continua de gravir, s'efforçant de dissimuler sa frayeur sous un masque souriant. Elle l'attendait en peignoir, debout sur le palier. La lampe à pétrole qu'elle brandissait la faisait ressembler à une vestale. M. Cerveau courbait la tête, résigné d'avance à subir tous les outrages, à endurer tous les reproches. Mais, à sa grande stupéfaction, elle se contenta de lui dire : — « Enfin, te voilà ! Je te guettais avec une impatience !... » Et le saisissant par le bras : « Si tu savais ! j'en ai à te raconter... viens ! »

« Il entrèrent dans leur chambre. Mme Cerveau ferma la porte, répétant :

« — Non, mais tu vas voir... Et elle se mit à rire, d'un rire nerveux et saccadé.

« Cerveau s'écria : « Tu m'inquiètes, Léonie, qu'as-tu ?

« — Je n'ai rien, écoute-moi. Ce qui m'est arrivé est extraordinaire.

« — Tu as lu des romans ?

« — Mais oui. Que veux-tu dire ?

« — Tu ne devines pas ?... cherche un peu pour essayer...

« — Finis, je t'en conjure : tu m'énerves...

« — C'est vrai. Personne ne pourrait deviner. Eh bien, comme je revenais du faubourg Saint-Honoré, en traversant les Champs-Elysées, voilà ce que j'ai trouvé. »

« Elle tira des profondeurs de sa poche, avec peine, une chose noire et gonflée, qu'elle soupesa une minute. Puis son visage prit une expression de gravité réfléchie, comme si un acte solennel allait s'accomplir, et elle tendit l'objet à son mari avec un geste qui signifiait : Vois... et apprécie.

« Cerveau s'en empara et l'ayant rétourné : « C'est un portefeuille.

« — Dedans... regarde dedans, » commanda sa femme.

« Il l'ouvrit avec des précautions. Plusieurs liasses de papiers s'en échappèrent.

« Comme il n'allait pas assez vite elle lui arracha le tout des mains : « Donne-moi ça, tiens. » Et dépliant au hasard : « Comprends-tu ? Ce sont des valeurs étrangères... Je ne sais pas ce que chacune peut représenter d'argent au juste... mais je parierais qu'il y en a pour une somme ?

« — Oui, oui, en effet, balbutiait Cerveau ébahi... c'est très curieux... des valeurs étrangères, oui. Et tu as trouvé ça ?...

« — Je te dis, dans les Champs-Élysées. J'ai marché dessus ; pour un peu, je tombais.

« — C'est quelqu'un qui l'aura perdu.

« — Apparemment.

« — Si tu veux nous pourrons le porter chez le commissaire de police après dîner. Cela nous fera un but. N'est-ce pas ?

« — Parbleu ! je n'ai pas l'intention de le garder, répondit-elle impatientée.

« Et ils se mirent à table, enfoncés dans une bouderie, pareils à des gens accablés par un gros embêtement.

« Au milieu du repas, elle lui fit une proposition :

« — Morin, qui est à la Bourse, vient déjeuner demain. Je serais curieuse de savoir par lui la valeur de ces papiers. Si nous attendions pour aller chez le commissaire... il sera toujours temps ? »

« Empressé de lui être agréable, il consentit.

« Le lendemain, Morin, après qu'on lui eût raconté l'histoire, examina attentivement et déclara :

« — Du russe... chemins de fer autrichiens... C'est excellent ! Il y en a au moins pour 40,000 francs. »

« 40,000 francs ! Ils firent un bond. Une fortune, quoi !

« — Et vous savez, reprit l'ami, dans quelques années, ça vaudra le double, je m'y connais. »

« Il ajouta en ricanant : « Ah ! sacrédié, si j'étais à votre place !... »

« Scandalisé, Cerveau l'interrompit : « Oh ! Morin ! »

« — Après tout, vous avez peut-être raison, répliqua l'homme de la Bourse. C'est trop compliqué pour moi, l'honnêteté ! »

« Et sautant sur son chapeau, il les quitta très froidement.

« Dans l'après-midi, les deux époux s'étant rendus chez le commissaire, firent leur déclaration et rentrèrent soulagés, contents d'eux-mêmes. Puis les choses reprirent leur ordre habituel et huit mois se passèrent, monotones.

« Vers le milieu du neuvième, M[me] Cerveau, radieuse, dit à son mari : — « Tu sais ? J'ai été tantôt pour avoir des renseignements. Le portefeuille n'a pas été réclamé. Il est toujours là.

« — Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse? opina-t-il.

« — Comment! cela te fait que si personne ne se présente d'ici quatre mois, comme il y aura un an d'écoulé depuis notre dépôt, la somme est à nous.

« — Est-ce possible?

« — Mais! Et elle battit des mains. »

« A partir de cet instant, leur existence ne fut plus qu'une douloureuse et perpétuelle angoisse. Chaque matin en s'habillant, Cerveau geignait : « Pourvu que le propriétaire ne se déclare pas, mon Dieu! » et chaque soir, en revenant du bureau, sa première question était : « S'est-il présenté? » Ils se rendirent odieux au commissaire de police par leurs visites incessantes..... A mesure que le temps s'avançait, ils se sentaient plus confiants dans la Providence qu'ils avaient mise de leur côté, et ils se surprenaient à dire ensemble : « Nous l'aurons! »

« La nuit, ils ne dormaient pas. Ils restaient assis au lit, la bougie allumée, faisant des dépenses en Espagne. Ils hésitaient entre une ferme en Beauce, ou une villa au bord de la mer. Le nom de cette dernière était déjà trouvé : *Villa Léonie*. Dans tous les cas, ils auraient un domestique homme..., se monteraient en argenterie. Ils vivraient très vieux, et ne seraient jamais plus malades. Et tout à coup, songeant que la précieuse trouvaille ne leur appartenait pas encore, qu'elle pouvait à la dernière minute leur échapper, ils entraient dans des fureurs, comme s'ils étaient sous le coup immédiat d'une trahison, d'une fraude.

« Parfois, ils s'attendrissaient et disaient avec des larmes dans la voix : « Notre pauvre argent! » Un soir, dans un moment d'expansion, il affirma devant sa femme : « Vrai! nous ne l'aurons pas volé! »

« Il ne restait plus qu'une semaine avant le terme si impatiemment attendu.

« Cerveau donna sa démission de sous-chef. Qu'avait-il besoin de travailler maintenant qu'il était riche? Il vit à la quatrième page d'un journal : « Un châlet à vendre aux Petites-Dalles. » Il l'acheta dix mille francs, et remit le paiement à quinzaine.

« Enfin, le douze janvier, qui était le jour bienheureux, le jour béni, tous deux en grande toilette allèrent chez le commissaire de police, et après avoir donné leur signature, reçurent en tremblant le portefeuille des mains du fonctionnaire. L'affaire était dans le sac. Ils entrèrent à l'église afin d'allumer un cierge.

« Ils avaient invité à dîner Morin, se réservant de lui faire une surprise, pas fâchés, dans le fond, de l'humilier un peu.

« Pendant le repas ils ne parlèrent de rien, puis au dessert, avec volubilité.

lui contèrent la bonne nouvelle en poussant des cris de joie. Cerveau alla chercher le portefeuille qui était caché dans l'armoire à glace, derrière les mouchoirs. Morin le prit, mais dès qu'il eut jeté les yeux sur les papiers :

« — Du russe ! du chemin de fer autrichien ! C'est tombé depuis six mois, mes pauvres amis. Aujourd'hui, vous en tirerez à peine trois cents francs. Est-ce que je ne vous avais pas prévenus ? »

Si je viens de citer *Le Portefeuille*, après avoir donné plus haut *Le Vieux portrait*, ce n'était pas pour raconter deux histoires dont, je l'ai dit, les péripéties ont une certaine parenté, mais afin de montrer un procédé bien différent chez chacun des deux conteurs, M. Charles Richard et M. Henri Lavedan.

Le premier, en quelques pages, écrit tout en roman : le second, dans le même espace, ne conte qu'un incident.

Comme œuvre complète, peut-être pourrait-on préférer *Le Vieux portrait*, mais si l'on a un peu d'imagination, il me semble que *Le Portefeuille* a sa valeur, quoique l'on puisse reprocher à ce récit une pointe d'invraisemblance dont l'auteur ne s'est pas rendu compte. — Il est évident que ces gens, sachant parfaitement de quoi se composait le contenu du portefeuille, devaient suivre avec attention les fluctuations du cours des valeurs qu'il contenait, et la surprise du dernier moment est assez inadmissible. Cet homme, quittant sa place et achetant une villa avant le jour si impatiemment attendu, pouvait peut-être se trouver affolé, et l'on pourrait admettre jusqu'à un certain point sa bêtise. A mon sens, il fallait que le propriétaire du portefeuille se révélât au dernier instant, ce qui enlevait l'invraisemblance du récit, — mais admettons.

Pour l'homme d'imagination, le petit roman de M. Henri Lavedan n'est pas terminé, et, après avoir lu la dernière ligne, on peut donner libre cours à sa pensée. Immédiatement se développe toute une vie de tristesse, pleine de tracas, causés par cet espoir déçu. Il semble que l'on assiste à des scènes continuelles entre les deux époux, se reprochant mutuellement les résultats désastreux pour eux de cet espoir trompé qui a mis leur esprit à l'envers.

Avec *le Vieux portrait*, il n'y a plus qu'à fermer le livre et à plaindre la pauvre Solange. *Le Portefeuille* vous laisse un point d'interrogation dans l'esprit :

Et il m'a bien semblé que M. Henri Lavedan avait un parti pris de laisser au lecteur le soin de conclure.

Reine Janvier. La nouvelle qui donne son titre au volume montre un fils entourant sa vieille mère de soins pieux et de tendre affection. — Et cependant, cette mère avait quitté la vie calme du foyer pour courir les aventures.

Un ami reçoit les confidences du fils de la femme déchue: que répond l'ami ? — « Tu es un vrai fils..... »

L'auteur n'ajoute rien. Il laisse le lecteur sur une pensée : à lui de conclure.

Les procédés de ces deux écrivains de valeur étaient intéressants à étudier, et je me suis plu à le signaler. Ils ont produit, dans la même collection, chacun une œuvre de mérite littéraire à peu près égal, et le lecteur, suivant son goût particulier, n'aura qu'à choisir, à moins qu'il ne veuille lire les deux volumes, ce dont il n'aura pas à se plaindre.

Voici un roman de M. Armand Beyra, **Mademoiselle Providence**, dont la lecture est à peu près inutile lorsque l'on a vu l'image qui orne sa couverture. — Un sanglier s'élance sur une jeune fille : un monsieur tire la bête au moment où elle allait causer un grand malheur. De là, à courir chercher le maire et le curé, il me semble qu'il n'y a pas loin.

M. Armand Beyra lit peu, sans cela il saurait que son histoire a été éditée un nombre de fois incommensurable, et que le duel de la fin et l'apparition de la demoiselle sauvée du sanglier, venant apporter l'espérance à l'officier blessé dans une rencontre dont la dite demoiselle est la cause, se trouve encore dans les clichés généraux.

Quant à la jeune fille, elle s'appelle Mlle Providence, parce que son père est la « Providence » des officiers des régiments de dragons qui sont envoyés dans un trou de province. M. Rénier, dit *Providence*, procure quelques distractions aux pauvres exilés et une épouse à l'un d'eux. — Le calembour de la fin ne manque pas : « Vous êtes ma Providence. » Je m'y attendais.

Quoique ce roman n'offre pas l'attrait d'un livre dans lequel l'auteur a dépensé beaucoup d'imagination, il est convenable et écrit dans un style excellent.

L'armée du Crime, de M. Alexis Bouvier, aurait toutes les qualités qui manquent au livre de M. Armand Beyra, mais il ne soigne que fort peu son style. On sait que l'auteur de *La grande Iza* est un romancier populaire à l'imagination puissante et qui charpente un roman de main de maître.

Si l'on en croyait M. Bouvier, on « tremblerait dans sa peau » jour et nuit, tant il dépeint avec un semblant de vérité les agissements des sinistres gredins qui se rencontrent aussi bien dans les salons que dans les repaires des carrières d'Amérique.

Je n'ai guère besoin d'insister pour donner quelque idée du nouveau roman

de M. Henry Cauvain : **La Main sanglante.** Le titre dit parfaitement ce dont il va être question. Un crime et la recherche de l'assassin, par les procédés ordinaires et extraordinaires, constituent toujours une lecture dont, paraît-il, nombre de lecteurs raffolent.

Une nouvelle bibliothèque, dite : *Bibliothèque du Coin du feu*, fait son apparition dans le monde de la librairie.

Signalons les deux premiers ouvrages parus dans cette collection :

Christine Sorel est un roman qui peint avec une science historique parfaite les coutumes de l'Allemagne au XV[e] siècle. L'auteur, qui s'est déjà fait connaître par **l'Héritier de Redcliffe**, a écrit un roman des plus sentimental, dont les péripéties se passent au milieu des guerres civiles, des combats, des pillages et des crimes qui ensanglantèrent si longtemps la terre allemande vers l'époque que nous avons indiquée. Cet ouvrage curieux repose un peu des « études » à la mode aujourd'hui, on aime à retrouver ces récits héroïques, terribles et gracieux à la fois, où la génération précédente puisait des distractions morales. des émotions qui charmaient le cœur de nos mères et leur faisaient verser de douces larmes aux malheurs de l'héroïne.

Les Millions du Beau-Père, par M. Olivier des Armoises, est un roman des plus dramatiques, commençant par un crime et finissant par l'expiation sur l'échafaud. Le moyen employé par le criminel pour tuer ses victimes n'est pas bon à apprendre aux clients de M. Alexis Bouvier, ils le mettraient bientôt en pratique et les médecins pourraient bien n'y voir que du feu.

Hector France est un écrivain incomparable, dont le style a une vigueur étrange. Chez lui, ce ne sont pas les mièvreries qu'il faut chercher, c'est la couleur locale. Le détail ne l'inquiète pas, et qu'il nous peigne Londres avec ses brumes ou l'Algérie brûlée de soleil, il reste toujours l'artiste qui voit au large, sans se préoccuper de la forme de chacune des pierres qui forment la route.

Lorsque l'on étudie un pays comme l'Algérie, au point de vue des mœurs de ses habitants, il ne faut pas s'imaginer que l'on trouvera auprès de ce peuple peu civilisé et incivilisable des tempéraments semblables aux nôtres, des raffinements de civilisation, des amours timides et des passions qui se cachent. Pour celui qui a vécu dans les garnisons d'Algérie, qui a fréquenté, comme tous, les lieux les moins bien famés, il reste dans l'esprit comme un vague sentiment d'admiration pour la femme, même tombée au plus bas degré

de l'échelle. La femme arabe est l'être le plus résigné que l'on puisse rencontrer, elle sait qu'elle ne peut être qu'exploitée.

Sous le Burnous, le nouveau volume d'Hector France, est une étude de mœurs, il faut bien se le rappeler, et l'auteur mentirait à son titre si les mœurs dont il fait l'étude étaient rendues différemment de ce qu'elles sont là-bas.

Hector France ne craint pas les audaces ; en Algérie on ne tire guère les verroux.

Où s'arrêtera la science ? avec le temps que n'inventera pas l'homme ? il est certain que si nos pères voyaient courir sur les routes le « cheval de feu », ils ne seraient pas moins étonnés que nous-mêmes si, tout d'un coup, on annonçait qu'un Edison quelconque vient d'inventer et de construire de toutes pièces un être nouveau empruntant la vie aux forces de la nature.

L'Eve future, de M. le comte Villiers de l'Isle-Adam, sera le produit du génie humain qui, après avoir asservi la matière, saura aussi s'emparer de certaines forces presque immatérielles et en tirer *l'Eve future* comme le créateur fit sortir la femme d'une côte d'Adam.

Il paraît que ces choses se passeront à la fin de notre siècle; peut-être ferait-on bien de ne pas attendre jusque-là pour s'en assurer. Qui sait si *l'Eve future* se rencontrera jamais ailleurs que dans l'imagination de M. le comte Villiers de l'Isle-Adam.

Les Maîtresses, par M. Jean Floux, est un livre de poésies édité avec un grand luxe de dessins. J. Béraud, Benjamin Constant, Max Faivre, Fanny Fleury, Giacomelli, L. Glaise, L.-O. Marson, Vignal, Ymamoto ont rivalisé de talent et produit neuf planches qui font de ce recueil un véritable livre artistique.

Quant à la poésie, je l'abandonne absolument au jugement de ceux qui savent comment se construit un vers, mais il m'est absolument impossible d'admirer une pensée apollonienne comme celle-ci, par exemple :

« Pourtant, de tous les vers sortis de ma *boutique*,... »

Sous ce titre : **Les grandes Viveuses**, M. Emile Faure publie un livre curieux, plein de documents nouveaux, de révélations et d'anecdotes piquantes. — C'est la « grande vie » des xviie et xviiie siècles qui passe là, à travers six médaillons où, autour de la figure principale, sont groupés les

personnages les plus importants de l'époque, tant de la Cour, que du théâtre et de la ville. Mais les personnages y sont peints tels qu'ils étaient réellement, et, pour ainsi dire, par eux-mêmes, livrant, en complet déshabillé, tous les secrets de leur intimité.

Il est des mots dont le charme ne languit jamais, et dont l'intérêt ne passe pas. Pour qui aime la France, sa littérature, son histoire, le petit mot *salon* possède une fascination irrésistible. Il évoque tout ce qu'il y a de fin, de spirituel, de piquant, de caractéristique dans la femme. Le salon est essentiellement une institution française, aucune autre nation ne l'a connu, aucune autre société n'a contenu les éléments qui l'ont créé. Nous disons : « Une agréable maison » quand nous parlons d'un centre de réunion; en France, on dit : « Un salon agréable. » Ces deux termes différents expriment bien les idées différentes qu'ils représentent. Une *maison* est un lieu où l'hospitalité s'exerce, où les amis sont reçus avec quelque chose de plus substantiel que le festin de l'esprit et les épanchements de l'âme. Une maison agréable implique les réceptions, les repas gais et nombreux, les lunchs sans cérémonie, les propos joyeux entre les hôtes et les invités ; il y faut un maître aussi bien qu'une maîtresse. Un *salon* appelle un autre ordre d'idées.

Il suppose une maîtresse, mais n'a pas nécessairement besoin d'un maître, et c'est là une distinction capitale. Il n'exige rien de matériel ; les causeries faciles, la conversation, l'échange des idées lui suffisent. C'est simplement un milieu où des gens distingués aiment à se retrouver et à causer ensemble. Il peut avoir, et il a presque toujours une physionomie particulière : littéraire, religieuse, politique, artistique ou philanthropique, mais c'est toujours un centre de conversation où le nectar de l'intelligence remplace tout autre breuvage.

Aujourd'hui, les *salons* sont rares, on en cite cependant encore un ou deux, mais ils ne sont pas toujours ouverts comme l'étaient ceux du siècle passé et du commencement de celui-ci. Autrefois, les femmes restaient chez elles et ne passaient pas leur vie à courir les magasins. Si le *salon* n'exige pas de maître, mais seulement une maîtresse, il faut, pour qu'un salon soit intéressant, qu'il soit fréquenté par les hommes. On fume trop aujourd'hui pour causer : le tabac a tué la vie d'intérieur.

L'écrivain qui signe K. O'Meara a voulu montrer un des derniers *salons* qui aient été ouverts à Paris : celui de M[me] Mohl, et, sous ce titre : **Un salon à Paris,** l'auteur fait défiler chez cette femme d'esprit un grand nombre de nos célébrités de la politique, des lettres et des beaux-arts.

A. Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, publie un ouvrage tout spécial et dont l'élaboration a dû lui coûter en arides recherches, un travail considérable. Vouloir écrire **l'Histoire de l'Imprimerie en Agenais**, c'est reprendre l'historique de cette grande découverte qui fut l'aurore de l'émancipation de la pensée. L'auteur, avant de montrer les imprimeurs venant s'installer dans l'Agenais, avant de dire quels ouvrages ils tirèrent sous leurs presses installées dans cette province, devait jeter un coup d'œil général sur l'état de la diffusion de la pensée par le manuscrit, indiquer les origines et la propagation de l'imprimerie, faire l'étude des lois et ordonnances régissant la matière; puis, suivant pas à pas les progrès de l'admirable découverte jusqu'au XIX[e] siècle, il donne la nomenclature des œuvres les plus intéressantes, des pièces les plus curieuses qui sortirent des presses de l'Agenais.

Il a été publié tant et tant d'ouvrages traitant de la guerre franco-allemande qu'il devenait difficile au chercheur de mettre la main sur tel ou tel volume contenant des renseignements plus ou moins précieux sans se livrer à des recherches longues et souvent infructueuses. M. Albert Schulz a compris de quelle utilité serait, pour les officiers particulièrement, la création d'un catalogue spécial contenant alphabétiquement rangés les titres, les prix et même certaines désignations sur le contenu des volumes ayant rapport aux faits militaires de 1870-1871.

Ce travail a paru sous ce titre : **Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-1871) et de la commune de 1871**.—*Catalogue de tous les ouvrages publiés en langues française et allemande de 1871 à 1885 inclusivement, suivi d'une table systématique.*

Sous le titre de : **Philosophie de Stuart Mill**, M. Lauret a présenté à la Sorbonne, pour obtenir le grade de docteur ès-lettres, un consciencieux travail dans lequel sont étudiées et discutées les doctrines du célèbre philosophe. Toutefois, comme la philosophie abstraite n'est pas toute l'œuvre de Stuart Mill, l'auteur s'est également occupé du réformateur, de l'économiste, de l'homme en lui-même et de l'écrivain politique.

Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 25 mai 1886.

A propos d'un opéra-comique, *Maître Ambros*, donné dernièrement sur la scène de la rue Favart, j'ai passé en revue nombre d'articles de journaux dont la lecture a dû être des plus pénibles pour MM. François Coppée et Auguste Dorchain.

Figaro, *Gaulois*, *France-libre*, *Echo de Paris*, et tant d'autres ont « daubé » le livret de *Maître Ambros* et jeté un anathème unanime sur des vers de cette force-là :

Je connais un chemin
Par la cave du vieux moulin...

Mon excellent et spirituel confrère Henri Bauer, de l'*Echo de Paris*, en quelques lignes, résume l'opinion générale ; il écrit :

« Une chose bizarre qu'il nous a été donnée de constater hier soir, c'est que, lorsque les poètes se mêlent d'écrire un opéra, ils y sont plus prosaïques que le dernier Scribe venu : la raison n'en serait peut-être pas facile à trouver, et d'ailleurs il ne s'agit pas ici d'un problème littéraire utile à résoudre, mais le fait est curieux, et nous le constatons, dussions-nous, pour ne décourager personne, ajouter qu'il y a fort heureusement des exceptions à cette règle.

« La fable imaginée par MM. Coppée et Dorchain est d'une banalité désespérante ; on y retrouve des lambeaux de *Patrie*, d'*Haydée*, du *Songe d'une nuit d'été* (pas celui de Shakespeare, l'autre), et, ce qu'il y a de pis, des vers écrits à la façon des mauvais faiseurs d'antan... »

Ceci peut s'appeler un éreintement de première classe, cependant MM. Coppée et Dorchain sont aussi innocents de leur livret que l'enfant qui vient de naître. Cela paraîtra bizarre, mais j'expliquerai le pourquoi tout à l'heure. Quant à leur versification, ils n'en sont pas plus coupables, ils sont les martyrs de leur musicien. Nous allons nous expliquer.

Quant à la musique de M. Charles Widor, je n'ai pas à m'en occuper, je fais de l'étude littéraire et je laisse aux critiques musicaux, ou soi-disant tels, le soin de juger une œuvre qui m'étonne parfois, surtout dans l'orchestration.

On entend tout d'un coup, sans que l'on puisse savoir pourquoi, des sons, pour ne pas dire des bruits étranges, qui semblent échapper involontairement aux instrumentistes.

Mais revenons à nos moutons, et plaignons ensemble le sort des librettistes. Pour cela, je vais expliquer à mes lecteurs comment se fait un *libretto* et leur prouver que les critiques auraient dû demander une récompense nationale pour Coppée et Dorchain, plutôt que de leur reprocher la pauvreté de leur poésie.

J'ai peut-être quelque compétence pour traiter ce sujet, car en ce moment je *combats*, le terme n'est pas trop fort, contre deux musiciens et, qui plus est, un troisième m'a apporté une partition toute faite, me suppliant de lui faire un *libretto* sur sa musique.

Le malheureux qui a composé un livret se livre pieds et poings liés au musicien. Il a écrit, par exemple, un chœur, le voici :

Affrontons la mitraille
Sans craindre le danger.
Bouddha dans la bataille
Saura nous protéger.

Le musicien compose là-dessus. Il est très content de ce qu'il a fait, puis, tout à coup, une autre inspiration lui vient, je reçois une dépêche :

« Mon cher *Collabo*, — c'est le mot technique, — venez vite me changer le chœur d'entrée, il me faut de suite des vers de dix pieds. »

Bon ! J'y cours et, comme je ne veux pas détruire mon idée, j'écris :

Allons, soldats, affrontons la mitraille,
Nous combattrons sans craindre le danger.
Partons vaillants, Bouddha dans la bataille,
Dieu tout puissant, saura nous protéger.

Si ce n'était que cela, ce ne serait pas bien terrible, mais le musicien vient vous dire : « Là, il me faut un vers de quatre pieds, ici un de cinq, plus loin un de six, etc., etc., » tellement qu'à la fin le poème est coupé, brisé, démoli complètement.

Ce n'est pas tout.

On arrive à l'Opéra-Comique. — M. Carvalho aime assez à faire des changements, et l'on sait que lorsqu'il a dit : « Je ne veux pas de ça ! » il n'y a qu'à s'incliner ou à s'en aller. Et alors, voilà les vers que l'on a refaits qui sont

changés à nouveau ; le pauvre poète ne reconnaît plus lui-même son œuvre, et on lui jette à la tête ces mots :

— Mauvais faiseur !

Oh ! oui, plaignez le librettiste !

Quelle gloire retirera-t-il de son œuvre ? Aucune.

Tout le monde sait qu'Halévy est l'auteur du *Val d'Andorre*, qui donc connaît l'auteur du livret ? Et cependant de Saint-Georges était un « bon faiseur » ; ce qui n'empèche qu'il ait écrit :

Perdrix *des campagnes*,
Trop légers chamois.

Puis vient la mise en scène, on coupe ici, on ajoute là et le pauvre livret, méconnaissable et dénaturé, est reproché à des écrivains qui se sont laissé couper bras et jambes sans murmurer, ou enrageant sans oser protester.

La gloire est entière pour le musicien, aux librettistes les pommes cuites.

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Du nouveau roman de M. Noël Blache, **Melcy**, on pourrait tirer cette conclusion, qui n'offre rien de particulièrement nouveau, que les devoirs de la paternité exigent de certains sacrifices dont le premier, surtout lorsque l'on est seul gardien d'une jeune fille, est de veiller sur elle au lieu de courir les aventures mondaines.

Pour engager les papas veufs à s'astreindre au rôle de mamans sévères, l'auteur montre quels accidents fâcheux peuvent advenir par le manque de surveillance du père, et il en rejette sur lui toute la responsabilité.

A ceci, il n'y a rien à dire, où plutôt il n'y aurait qu'à féliciter le moraliste, si celui-ci, dans son récit, ne s'était laissé aller à un dévergondage d'imagination

qui fait quelque peu sourire et force le lecteur à se demander dans quel monde l'auteur a puisé les portraits extraordinaires qu'il fait défiler devant ses yeux.

« Le général de Montferret tenait en ce monde à peu de choses : pour les femmes, à la beauté vivante et passionnée ; pour les hommes à la jeunesse, à la verve, à la gaîté sceptique, dominées par cette éducation parfaite qu'il estimait au-dessus de tout. La grande fortune du châtelain du Clos-de-Morenque, sa belle humeur, son horreur du prosaïsme, sa fureur de distractions, de compagnie amusante et endiablée, de jeu, d'amours faciles, rendaient les réunions au château attrayantes, capiteuses, et la « haute société » de la petite ville voisine les recherchait avec ardeur. La conduite de M. de Montferret n'était pas très exemplaire. On n'ignorait pas que le vaillant soldat, qui avait risqué sa vie sur tant de champs de batailles, était, au fond, un viveur sans préjugés. Mais on savait aussi qu'il était charmant, qu'on menait grand train dans sa maison et qu'elle avait grand air, tenue par M[lle] Melcy de Montferret, magnifique blonde de vingt-deux ans, demeurée fille, malgré sa dot princière et sa beauté triomphante...

« .... Lorsque de Montferret revenait pour quelques semaines au Clos-de-Morenque, il ne se lassait pas d'admirer Melcy, étrange et fascinante créature — bien à lui, celle-là — avec ses boutades, ses idées extravagantes, son goût de plaisir sans fin. Il trouvait cela idéal, félicitait les gouvernantes de Melcy — dont la plupart, au dire des mauvaises langues du pays, étaient ses maîtresses, — des progrès merveilleux de cette éducation exceptionnelle. Il chevauchait des journées entières avec sa fille ; courait, le soir, les bals avec elle, l'oubliait à certaines heures, quand une bonne fortune inespérée l'entraînait à des rendez-vous trop longs. Melcy revenait alors seule en voiture au Clos-de-Morenque. Parfois, les anciennes amies de la femme du général avaient tenté d'ouvrir les yeux de ce vieux fou sur les dangers de pareilles mœurs.

« — Bah ! répondait-il, en haussant les épaules, des filles telles que Melcy ne redoutent rien. Ça pousse au hasard des temps, vigoureux, splendide, dans la libre expansion de ses facultés, de ses appétits, de son honnêteté naturelle. Que me parlez-vous d'éducation ? Notre meilleur maître, c'est nous, puisque nous ne croyons à l'expérience des autres qu'après avoir souffert les mêmes douleurs, avoir traversé les mêmes épreuves. Les bêtes ne vont point à l'école Y a-t-il pourtant quelque chose de plus intelligent qu'une bête ? La nature est une excellente mère, une institutrice parfaite. Laissez agir la nature ; laissez passer la jeunesse Être riche, belle et fière, insolente comme un page,

dédaigneuse plus que pas une, c'est avoir toujours de la vertu à revendre. J'ignore ce que pourra craindre le mari de Melcy : c'est son affaire à venir. Moi son père, je dors tranquille. »

Nous n'avions guère été habitués à rencontrer de pareils imbéciles parmi les nombreux généraux veufs que les romanciers mettent en scène dans le roman et, tout au contraire, ceux-ci nous montraient des officiers quittant le métier des armes pour se dévouer à l'éducation de la jeune fille n'ayant plus de mère, et s'y prenant de toute autre façon que ce général de Montferret. Mais M. Noël Blache a le droit de créer des types particuliers et rares, suivant sa fantaisie de romancier ; de cela il est seul juge, seulement ses lecteurs peuvent se demander quel intérêt ils ont à faire leur connaissance.

Or, ce général a pour maîtresse la demoiselle de compagnie de sa fille. Il ne s'en cache guère, et Melcy sait à quoi s'en tenir. L'institutrice se nomme Laurentine, elle est fort jolie, mais elle avait espéré fixer le général et s'appeler un jour Mme de Montferret. Celui-ci n'éprouve aucun désir de convoler en secondes noces et, s'il se plaît aux amabilités intimes de Laurentine, il aime trop papillonner pour se laisser river une chaîne aux anneaux incassables.

Laurentine vient un soir dans la chambre de M. de Montferret. Elle est dans un déshabillé galant et annonce à celui-ci que Melcy est enceinte. Colère du général, qui reproche à Laurentine d'avoir perdu sa fille. Réponse de Laurentine, disant assez judicieusement qu'elle n'y est pour rien et que le général seul est coupable puisque, au lieu de reconduire sa fille le soir lorsqu'elle quittait un bal, il chargeait un monsieur quelconque de ce qu'il considérait comme une corvée.

Une réparation est impossible, Melcy a été séduite par un officier de marine marié ; il a trouvé la mort dans un récent naufrage.

Mais un certain André Mautemps, le fils d'un très honnête homme, a fait des dettes, et qui plus est, a emprunté la signature de M. de Montferret. Il vient trouver le général, lui avoue tout et le supplie de payer les traites fausses pour éviter à son père un chagrin mortel. Pour lui, il va se tuer.

M. de Montferret offre à André Mautemps d'épouser Melcy. Celui-ci accepte. Le mariage a lieu.

Mais Melcy a juré de faire souffrir aux hommes ce que l'un d'eux lui a fait endurer de tourments. Elle joue la coquetterie avec l'époux à laquelle elle a été vendue et au moment où celui-ci, tout enflammé, se croit au comble de ses vœux, Melcy se retourne vers lui et lance cette phrase :

— « Monsieur Mautemps, vous êtes un misérable. Combien vous a-t-on payé ma grossesse ? »

Les époux se détestent mutuellement. Cependant, à un moment donné, Melcy se prend d'un caprice pour André, puis à l'instant où elle va tomber dans ses bras, celui-ci la repousse dans une scène qui fait la contre-partie de celle qu avait eu lieu le soir des noces.

Melcy se lance dans la haute vie parisienne, tandis que son mari s'occupe de sciences et élève la fille de Melcy. Celle-ci, à l'âge de quarante ans, en vient même jusqu'à vouloir enlever le fiancé de sa propre fille.

Tout cela finit par la mort de Melcy, qui s'empoisonne au milieu d'une scène tragique qui se passe dans le laboratoire de son mari.

Il me faudrait vingt pages pour analyser les péripéties plus invraisemblables les unes que les autres entassées dans ce roman ; cependant, on s'intéresse malgré soi aux personnages créés par l'imagination féconde, trop féconde de M. Noël Blache. Il est habile en l'art de faire marcher tout ce monde qui s'avance la tête à l'envers, mais au milieu duquel, malgré la meilleure volonté du monde, il est impossible de trouver une figure de connaissance.

J'estime que le volume de M. Léon Barracand, **Les hésitations de Madame Planard**, offre au lecteur des situations plus vraies, une étude de plus grande valeur que la précédente.

Oh ! l'histoire est des plus simples. Une femme charmante a épousé un mari très prosaïque ; le ménage vit très uni et Mme Planard ne s'occupe que de sa petite fille Jeanne. La scène se passe dans une ville de province, non éloignée d'un chef-lieu.

Les hasards de la politique amènent à la préfecture un secrétaire général, beau garçon, de bonne compagnie, ayant été à Paris le condisciple de M. Planard. Le secrétaire général s'éprend de Mme Planard et le mari serait bien près d'entrer dans la confrérie des maris trompés si la dame n'éprouvait quelques hésitations. Cependant, il m'a semblé que si Planard l'échappe belle, il le doit moins à la vertu de sa femme qu'aux difficultés inhérentes à la vie de province, où l'on ne fait pas absolument ce qu'on veut et où les maisons sont de verre.

Le volume de M. Barracand contient une des bonnes études parmi tant d'autres sur l'existence provinciale. Il en ressort clairement que si les mœurs y sont peut-être moins déréglées que dans les grandes villes, cela est dû bien plus à la topographie des lieux qu'à la véritable vertu de ses habitants.

Mme Planard n'a pas péché, elle est sortie pure de la lutte engagée entre son penchant et ses devoirs, mais sont-ce bien ses hésitations qui l'ont sauvée du charmant séducteur ? Je ne le crois pas, et voilà pourquoi le titre de l'ouvrage

ne devrait pas être : *Les hésitations de Madame Planard*, mais bien, et je vais l'expliquer : **l'Intervention de Rolinde.**

Qu'est-ce que Rolinde ? — Rolinde est une jeune fille qui s'est éprise du beau secrétaire général, Valentin. Avec son esprit très ouvert de fille à marier, elle a vu en lui l'idéal rêvé. Elle l'aime et, très clairvoyante, elle voit parfaitement le jeu du jeune homme. Mme Planard fût tombée déjà vingt fois, malgré les difficultés dont nous avons parlé plus haut, si Rolinde ne se fût pas placée volontairement entre les deux amants.

Si Mme Planard évite la chute, Rolinde n'échappe pas à la séduction. Heureusement, Valentin l'épouse et répare l'honneur de Rolinde.

Avec M. Henri Leverdier, on entre dans le roman dramatique, et l'auteur de *Madame D. K. L, 17, Poste restante*, dans son nouvel ouvrage, **Le Roman d'Aimée**, montre ses brillantes qualités d'écrivain distingué, même au milieu de péripéties qui prêteraient, à tant d'autres, l'occasion d'écrire les détails les plus naturalistes.

Il y a dans ce roman une lutte épouvantable entre la conscience d'un prêtre, son serment de chasteté et les désirs de la chair qui le brisent et le tuent.

Quant à l'héroïne du roman, Aimée, son rôle est tout à fait effacé par celui de la petite Kessler, une jeune personne qui possède un cœur assez large pour y loger plusieurs amours.

Ce portrait de femme est curieusement étudié. Elle a deux amants à la fois et, lorsque l'un remplace l'autre près d'elle, celui qui la tient dans ses bras peut certainement se croire le seul et véritablement aimé. C'est une fort sympathique personne cette petite Kessler, curieuse à observer dans le désordre de sa chambre à coucher comme dans les manifestations de son dévouement.

Les étranges et dramatiques aventures racontées par M. F. du Boisgobey dans la **Bande rouge** sont de celles qui peuvent se produire seulement dans les grandes crises sociales.

La guerre et l'insurrection de la Commune qui ont ensanglanté la France pouvaient seules développer des caractères semblables à ceux qui figurent dans ce récit.

Il fallait cette époque de violence et de folie pour servir de cadre à des événements qui sembleraient impossibles en des temps plus calmes.

Sous la plume de M. F. du Boisgobey, aidée par l'imagination inépuisable du maître conteur, les péripéties de ces deux époques, si malheureuses pour

notre patrie, sont dramatisées d'une façon saisissante et servent de cadre à un roman d'amour des plus émouvants.

L'aventure de **Bibi**, par L. Saint-François, un fantaisiste, est désopilante de la première à la dernière page. Il s'agit d'un grand dadais de dix-huit ans que ses parents remettent en nourrice pour conjurer une anémie constitutionnelle. La cure se fait si complètement par le traitement lacté que le veule nourrisson, devenu tout à fait gaillard après un stage bondé d'incidents de haut comique, épouse sa très appétissante seconde mère.

L. Saint-François a très habilement jonglé avec les difficultés d'une pareille donnée, qui aurait pu le conduire à présenter des situations des plus osées. Il a évité l'écueil, et le livre est drôle sans être en aucun point immoral.

Mulot, le bourgeois, père du jeune homme, est ahurisssant de bonne humeur et ses discussions avec sa femme sont amusantes au possible. Quant au médecin Toumiel, l'inventeur du fameux traitement, ses théories sont inénarrables.

Mais M. Saint-François sait aussi bien émouvoir qu'il a le don de faire rire, et je ne connais pas de drame plus vivant que cette épouvantable histoire, intitulée *La Marmite*, récit dans lequel l'auteur a peint en dix pages cette horrible association d'une fille avec un souteneur.

Malgré sa dégradation, cette femme aime celui qu'elle nourrit de sa débauche. Mais elle est devenue laide, le vice l'a usée. Tuons-nous, dit-elle au vaurien. Il accepte. Elle, heureuse de s'endormir du dernier sommeil dans les bras de son amant. Elle sentait que celui-ci allait la quitter pour aller vivre aux crochets de quelque autre malheureuse.

Écoutez ceci ; vous comprendrez quelle pitié on doit avoir pour ces pauvres filles, et à quelle ignominie l'homme paresseux peut descendre. Ah ! que la loi sur les récidivistes et les êtres vivant de la prostitution de la femme devrait donc être appliquée avec la dernière rigueur !

« — Alors, quoi ! dit Alphonse, tu endurerais donc que ce soit moi qui travaille ?

« A cette énormité, elle le fixe de ses yeux agrandis :

« — Oh ! je ne dis pas ça, non ; tu es bien trop beau, et c'est moi qui suis une rien du tout...

« — Ah ! pour lors, comment donc que nous allons régler cette affaire-là ?

« — Oh ! va, si tu étais comme moi, ça ne traînerait pas, on s'en irait tous deux ensemble et on serait bien débarrassé : pour le bonheur qu'on a sur terre !

« — C'est vrai tout de même, fit-il sans se récrier.

« Elle le regarda d'abord avec défiance, tremblant qu'il ne se moquât d'elle ; mais non, sérieusement, il paraissait très résolu, disant qu'on n'aurait pas loin à aller : dans l'île Saint-Ouen, personne ne viendrait les déranger, s'il leur plaisait à tous deux de voir pousser les pissenlits du côté de la racine. Il offrit même son bras pour l'aider à marcher jusque-là ; mais, pour cette étape suprême, elle se sentait toute vaillante, ne regrettant rien !

« En arrivant aux saulées de l'île, elle s'extasia :

« — Tiens ! c'est tout pareil à chez nous pour les arbres au bord de la rivière.

« Par manière de rigolade, lui, prétendait que l'eau devait être très bonne. Il ajouta mélancoliquement, traînant sur les mots :

« — C'est tout de même malheureux de se périr comme ça, à nos âges : enfin, puisque c'est dit, allons-y.

« Ils étaient au bord de l'île, devant un petit bras de la rivière. Personne en vue. Elle se pendit à son cou.

« — Je ne t'en veux pas d'avoir fait mon malheur, puisque c'était notre sort à tous deux. Embrasse-moi encore, dis, mon chéri. Il voulait bien ; mais pourquoi qu'on s'attacherait ensemble ?

« C'était bon pour des feignants qu'auraient le trac. Ils allaient sauter en se tenant par la main.

« Elle l'embrassa encore une fois ; puis, au moment suprême, elle fit rapidement un signe de croix, mue par une lointaine ressouvenance. Lui, jeta un regard circulaire et ne vit personne.

« Une, deusse ?

« Il y eut un double jaillissement d'écume, puis l'eau se creusa de grandes rides concentriques. Un instant, la tête de la femme émergea, entourée par le ballottement des jupes. Elle poussa un cri rauque, battant l'eau des mains. D'un furieux coup de talon, l'homme s'était débarrassé de son étreinte, et quand il reparut à trente brasses de là pour reprendre haleine, le gouffre s'était refermé.

« Cinq minutes s'écoulèrent. Alors, de sa voix éraillée, il appela au secours.

« Des pêcheurs, accourus à son appel, furent les témoins anxieux de ses recherches au fond de l'eau et louèrent le sauveteur de son courage. Lui, souriait modestement. Ça le connaissait.

« Il était presque nuit quand on arriva chez le commissaire. Il ne pouvait y avoir aucun doute sur le suicide, car on trouva un couteau tout ouvert dans la poche de la noyée.

« — Vous connaissez cette jeune fille ?

« — Ni des lèvres, ni des dents, mon commissaire. J'ai vu de loin cette demoiselle qui faisait le signe de la croix au bord de l'eau et j'ai piqué une tête après elle sans seulement prendre le temps de retirer mes effets.

« — Voilà.

« Il empocha sa prime. Le bain lui avait creusé l'estomac. »

L'auteur de *Chair Molle*, M. Paul Adam offre au public parisien, grand amateur de psychologi féminine, un portrait de femme, Marthe Grellou, fort curieux à observer. Le livre est intitulé : **Soi**, parce que, en effet, l'héroïne rapporte toutes ses sensations à sa propre satisfaction.

Dans ses voyages en Italie, ou dans son existence au milieu des dernières années du second Empire, Marthe Grellou admirait de belles antiquités, de splendides peintures, jouissait des inventions nouvelles, mais toujours il ressortait pour elle une triste idée de l'humanité.

Mariée, sa plus grande déception fut la manifestation de l'amour. Son mari, qu'elle adorait, lui faisait horreur lorsqu'il l'enlaçait sous ses brûlantes caresses. Elle eût voulu être aimée sans se sentir dégradée, enfin elle se révoltait contre l'unanime débauche qui froissait son esthétique. En somme, c'est une décadente d'une essence particulièrement intéressante à pénétrer.

Le livre de M. Paul Adam n'est pas un ouvrage banal. Il intéressera peu les lecteurs de romans, mais les chercheurs y trouveront ample matière à réflexions.

Une décadente, dans toute l'acception du mot, c'est bien cette jeune fille Hélione qui, à vingt-cinq ans, s'inspirant des théories nihilistes et pessimistes de notre siècle, s'écrie :

« Nous sommes un peuple fini ; donc, hâtons-nous de disparaître, et place aux races à venir ! Ne voyez-vous pas comme on se dépêche à vivre autour de vous ? Toutes les découvertes de la science moderne n'ont qu'un objectif : faire vite. On supprime le temps, on l'engloutit, on l'annihile. C'est une course rapide, désordonnée vers la fin, où tout le siècle se rue. C'est pourquoi l'on recherche aujourd'hui la quintessence des choses, afin d'avoir connu, accompli, savouré, dans la courte durée d'une vie, tout ce qui demanderait la durée de plusieurs existences successives pour en venir à bout. Que me servirait donc de ménager une existence condamnée fatalement à disparaître, en me privant de la vivre au gré de mes besoins multipliés, par les moyens tous les jours plus nombreux de les satisfaire ? Qu'importe de ne vivre qu'un jour si dans ce jour j'ai ressenti un monde de sensations nouvelles ? Le hasard a

fait de moi une femme, ma volonté a fait de moi un homme. J'ai la double jouissance de ma forme, de ma beauté, de mon intelligence virile et de ma liberté de penser et d'agir. Ce n'est point assez ; je m'initie à tous les arts, surtout à cet art précieux de la poésie moderne qui fait tenir dans un seul sonnet toutes les impressions de forme, de couleur, de musique, de parfum qui charment jusqu'à l'extase les âmes éprises du beau idéal.

« Je sais l'amour. C'est un sentiment banal, fugitif, naïf et conventionnel tout ensemble, faux sans grandeur, incomplet parce qu'il est humain, presque toujours vulgaire et bas, nécessaire peut-être aux sociétés en formation, inutile aux peuples en décadence... »

Madame de Peyrebrune montre à la décadente le chemin du bonheur :

« Ni optimisme, la philosophie des égoïstes, ni pessimisme, celle des malheureux, mais un peu plus de positivisme, une philosophie en défaveur aujourd'hui, à laquelle on ne peut reprocher que d'être sensée. »

Catulle Mendès, ce charmant et idéal écrivain dont les femmes dévorent les œuvres, en se cachant, est un habile commerçant. En réunissant sous une même couverture un quarteron de récits sous ce titre : **Pour les belles personnes**, il savait bien s'attirer une triple clientèle :

1° Celle des femmes qui sont belles et ne sont pas fâchées qu'on le sache bien ; 2° celle des femmes qui se croient belles ; et 3° la clientèle de celles qui se savent laides, mais n'aiment pas qu'on le remarque.

Dans le livre dernier-né de Catulle Mendès, on trouve des récits croustillants à côté d'autres remplis de grâce et d'émotion. *Le guignon* ou *le Corset de Cendrillon* sont des historiettes aussi gauloises que le titre du journal mondain dans lequel elles voient le jour, mais, à côté, on trouverait difficilement un exemple d'amour plus grand, de dévouement plus complet que le fait raconté dans *Superstition.*

« Pas de filet ! et la corde tendue à dix mètres du sol ! une corde très mince, presque invisible dans la poussière lumineuse du gaz, et sur laquelle il y aurait eu à peine assez de place pour le pas d'un oiseau qui court. Mais elle suffisait aux exercices de la délicieuse acrobate ! Là, sur cette corde, sur ce fil, sans balancier, aérienne, souriant au péril, défiant les vertiges, Mlle Corisandre osait toutes les danses connues et même celles qu'ignorent les plus érudits chorégraphes : la camargo et la bocane, la chaconne et la cordace, la montferine, la cyciunis, les tricottets, la saltarelle, la foffa, le branle et la carole, l'angélique et l'arlequine, et la kalenda aussi, cette pirouette éperdue qui défaille enfin sous tous les cheveux dénoués Comme, après chaque danse,

elle en dépouillait le costume — sur la corde toujours! — pour apparaître selon la tradition de la danse prochaine, des étoffes, à chaque instant, papillonnaient dans l'air; elle se déshabillait comme une fleur s'effeuille, et, plus légère de quelques oripeaux envolés, elle s'essorait de nouveau, dans un frémissement de satin, ou de plumes, — car elle devait avoir des ailes, — pareille à un oiseau qui se cognera au plafond. Blonde, un peu grasse, blanche avec de saines rougeurs au joues, le mollet nerveux et la cuisse ferme dans le maillot pailleté, les seins battant au bord du corsage comme des oranges de neiges dans un panier qu'on secoue, c'était un spectacle à charmer les plus indifférents que celui de cette belle fille, tournoyant, sautelant, faisant des pointes, s'agenouillant, se redressant, feignant de choir et, — quand elle se rattrapait du pied, — laissant voir toute, à tous les yeux levés, sa gorge enflée par l'essoufflement et mouillée un peu d'une sueur qui luit. De là, des succès, des enthousiasmes, partout: à New-York, à Pétersbourg, à Londres, à Paris. Mais, en l'admirant, on tremblait pour elle. Elle étaitt rop téméraire, vraiment; un jour ou l'autre elle se romprait les reins sur les banquettes du parterre ou les planches de la scène. Quelquefois, parmi la foule, il y avait des cris tout à coup! On croyait qu'elle tombait. Non, ce qui descendait de là haut, c'était une jupe vite détachée, hésitant, s'éployant, coiffant enfin quelque spectateur d'une rondeur de soie et de paillons qui tremblent, et l'on entendait le beau rire de Mlle Corisandre se moquer de la peur qu'on avait eue. Vainement les personnes qui la suivaient dans ses voyages, — des amis, des amants peut-être, et son barnum lui-même — la conjuraient de modérer ses hardiesses, de permettre qu'on tendît un filet sous la corde; elle n'écoutait pas les prières, ou répondait : « Bah! est-ce qu'on met des filets sous le vol des hirondelles! » Car c'était sa joie de bondir, de planer au dessus des fronts, très haut; le péril lui était, sans doute, une ivresse de plus. Une fois, Mylord Marlowe, un homme qui l'aimait éperdûment lui dit : « Mademoiselle, je suis superstitieux. C'est aujourd'hui vendredi, treize novembre. Soyez prudente, ce soir, je vous en supplie. » Elle fut ce soir-là plus hasardeuse que jamais, s'élança si audacieusement, un peu de côté dans l'exercice final, que son pied, en redescendant, manqua la corde, et c'en était fait d'elle si elle n'avait eu la chance de tomber sur un gros monsieur qui pensa être écrasé, mais qu'elle consola, vite debout et toute riante, en lui sautant au cou! »

Alors, M. Catulle Mendès raconte la visite que lui fit le lendemain son amoureux anglais, mettant à ses pieds tous ses millions contre une seule faveur, celle qu'elle lui prêtera pour quelques heures la corde sur laquelle la danseuse s'était joué si imprudemment de la mort.

« Un peu avant le soir, un garçon d'hôtel, qui entrait, après avoir longtemps frappé, dans l'appartement de Mylord Marlowe, recula d'épouvante. Il s'était pendu ! Roide, immobile, — mort, — il avait autour du cou une corde très longue, accrochée à une patère, et dont les bouts traînaient sur le tapis. Ce fut dans la maison un brouhaha de gens qui accourent, qui s'étonnent, s'effraient. On remarqua sur la table un papier non plié où quelques mots étaient écrits : « Je prie les personnes qui pénétreront dans cette chambre de faire porter tout de suite à Mlle Corisandre, au Cirque d'Hiver, la corde qu'elle a bien voulu me prêter. Elle lui est indispensable pour les exercices de ce soir. Et comme ce sera, *bientôt*, une corde de pendu, j'aime à penser qu'elle lui portera bonheur. »

Est-ce assez anglais !

Guy de Maupassant est un observateur qui ne recule jamais devant les détails de ses constatations. Dans son dernier volume, **La petite Roque**, on trouve une science de la vie, incroyable chez un écrivain encore jeune.

Peut-être quelques-uns ne verront-ils dans ce court récit, *La Petite Roque*, que l'histoire très ordinaire, malheureusement, d'un misérable se jetant sur une jeune fille de douze ans pour assouvir une infâme passion ? Eh bien ! relisez une seconde fois l'histoire, lorsque vous ne serez plus sous le coup du désir de connaître le coupable et de savoir comment tout cela finit. Alors, chaque détail apparaîtra dans sa valeur et le lecteur n'aura plus qu'à admirer avec quelle vérité M. de Maupassant campe, moralement et matériellement, ses bonshommes. Tous ils vivent, se meuvent et agissent dans le réel, et, dans leurs passions brutales ou élevées, on trouve la vérité frappante, éclatante.

Cet homme, qui vient de commettre le plus horrible forfait, est-ce un criminel endurci? Avait-il prémédité son crime ? Non. Il est victime de la faiblesse de notre nature et, parti de chez lui dans les intentions les plus banales, il rentre au logis perdu pour jamais, criminel, assassin.

Voyez cette mère, cette paysanne qui retrouve sa fille morte, sa douleur est immense, mais comme cette douleur disparaît vivement pour faire place à un autre sentiment, lorsqu'elle s'aperçoit que les vêtements de l'enfant ont disparu. Chaque chose est à sa place dans les tableaux de M. de Maupassant, et jusqu'à la curiosité malsaine des paysans qui entourent le cadavre, tout est observé justement et rendu dans un style donnant à chaque objet sa véritable valeur.

Il me plaît de faire tout à coup un saut immense dans l'espace qui sépare le naturalisme de l'idéal, et si nous autres qui lisons tant et tant ne nous fatiguons jamais, c'est que nous savons varier nos lectures.

C'est avec un charmant et délicat poète, Jean Berge, que je vais oublier, dans un doux **Farniente**, les constatations cruelles de M. de Maupassant.

Et d'abord, *farniente*, dans la bouche du poète dont nous nous occupons, n'a pas le sens que l'on donne généralement à ce mot; ici le *farniente* représente les journées entières passées dans une sorte de torpeur vague, l'âme flottant dans les songes indécis comme les méandres bleuâtres de la fumée du tabac, où les idées éparses finissent par se réunir et se condenser, pour se fondre, vers ou prose, dans le creuset de la fantaisie qui va les doter enfin d'une forme sensible.

Un livre de poésies détachées contient en effet la concrétion de toutes les pensées diverses qui sont venues hanter le cerveau du rêveur et lui apporter des consolations ou de nouvelles douleurs :

La Muse de Jean Berge lui apporte rarement des sourires, mais plutôt des tristesses qu'il ne peut chasser qu'en rêvant à un monde meilleur, en aspirant à l'éternité.

« Eternité ! splendeurs des sphères éthérées !
Harpes d'or ! feux d'amours ! cantates inspirées !
Chérubins prosternés devant Dieu trois fois saint !
Délices, voluptés, ivresses éternelles,
Pour l'ange du Seigneur et les âmes fidèles
Que le ciel radieux enferme dans son sein !

« Amants, frères, époux se retrouvent encore,
La tendresse de cœur que le temps vit éclore
Brille avec plus d'éclat pour ne pas se flétrir,
Et comme le ciel bleu semble entourer la terre,
Le maître englobe tout, échauffe tout, éclaire
Le jour stable dans l'avenir..... »

Cette teinte de tristesse, ces désirs de réunion dans un monde meilleur ne s'expliquent-ils pas dans cette dédicace à une mère que le poète n'a jamais connue, dont les caresses lui ont manquées, qu'il espère un jour retrouver dans les sphères éthérées auxquelles il aspire :

« Jamais mes lèvres enfantines
N'ont, dans leurs caresses mutines,
Touché ton front pour le baiser ;.....
. . . .
Quand je pleure ou lorsque je chante,
Reviens près de moi, mère absente,

Bon ange et muse, tour à tour !
J'adore ton ombre bénie,
Toi qui, pour moi, donnas ta vie,
Ne pouvant donner ton amour. »

Jean Berge est un poète dont la valeur est bien supérieure lorsqu'il plane sur les sommets de l'idéal comme dans *La Vierge à la fontaine*, *Hora fidei*, ou lorsqu'il chante la nature, que lorsqu'il devient physiologiste comme dans *Muses et Bacchantes;* cependant, le poète atteint les hauts sommets de l'art poétique dans le *Damnator et peccata, le Premier inceste :*

« ... Alors sonna le glas de leur dernier moment ;
Sur leurs fronts s'étendit le voile des ténèbres,
Un baiser fut coupé par les hoquets funèbres ;
La mort, la triste mort, venait comme à dessein.
Les frapper, bouche à bouche et le sein sur le sein.
. . . .
Les cadavres étaient étendus sur la plage.
. . . .
A l'heure du montant, le flot, loin du rivage
Les entraînant, semblait enfin dans l'Océan
Pour abri leur offrir un sépulcre géant :
Mais Dieu leur dénia ce suprême refuge :
On vit, sous ce fardeau, la mer avec horreur
Se soulever, laissant ses vagues en fureur
S'épandre sur la terre...
... Et ce fut le déluge. »

M. Léon Barat ne chante pas l'amour, il ne rêve pas aux destinées futures, il se souvient de la ville où il a vu le jour, il célèbre sa gloire et fait l'historique de ses monuments. Il n'en manque pas à Amiens, de même que des statues peuvent être élevées à la gloire de bon nombre des fils de la capitale de la Picardie.

Les Rimes amiénoises sont fort bien tournées et révèlent chez leur auteur un ardent patriotisme. La pointe ironique sur la grandeur et la décadence de la destinée des monuments ne manque pas, témoin cette ode au Beffroi de la ville :

« Lorsque, regardant la campagne,
Plaines, rideaux, côteaux, vallons,
Il voyait les bandes d'Espagnes,
Flamands, Comtois, Lorrains, Vallons.

Le vieux guetteur sonnait l'alarme.
Gens de la ville ou gens du roi
Chaque homme préparait son arme
Quand on entendait le beffroi.

« Tout d'abord, la vieille noblesse
Est partie à francs étriers,
Derrière, pique en main, se presse
L'ample troupeau des roturiers.
Jamais la noblesse picarde
Ne connut la peur ni l'effroi
Et jamais un manant ne tarde
Lorque l'on entend le beffroi.

« Les ennemis parmi la plaine
Ont déjà confondu leurs rangs :
Les clameurs de rage et de haine
Se mêlent aux cris des mourants.
L'Espagnol dit : Sus aux rebelles !
Le Picard dit : Vive Geffroy !
Les matrones dans les chapelles
Ecoutent le son du beffroy.

« On frappe d'estoc et de taille
Et la terre est rouge de sang,
Puis la rumeur de la bataille
Va peu à peu s'amoindrissant,
Au lointain, l'armée ennemie
Se retire en plein désarroi,
Un étranger ne viendra mie
Sonner la cloche du beffroi.

« Mais, à présent, c'est autre chose ;
Quand des ivrognes font du bruit
— Après le poème, la prose !
C'est au beffroi que, pour la nuit,
Un sergent de ville les mène,
Quatre par quatre ou trois par trois.
O néant de la gloire humaine !
O décadence des beffrois ! »

Puisque M. Léon Barat nous a amenés à parler des antiquités des villes, de leurs monuments et de leurs coutumes, puisqu'il nous a guidés par les rues et les curiosités d'Amiens, restons un peu dans l'étude du bon vieux temps avec un nouveau guide, car c'est le Paris du passé que nous allons parcourir avec M. Edmond Neukomm, dans son intéressant volume, **Fêtes et Spectacles du vieux Paris**. Et justement les grandes fêtes organisées par le commerce et l'industrie parisiens donnent une saveur d'actualité toute spéciale à ce volume; c'est l'histoire de nos pères à travers un poudroiement d'or et un éblouissement de velours et de plumes. Entrées royales, carrousels, cortèges de toutes sortes s'y succèdent d'âge en âge, sans préjudice des fêtes traditionnelles, des théâtres et divertissements populaires, des joyeusetés de la foire et du cabaret, le tout présenté lestement et avec le chatoiement qui convient à une suite de tableaux ensoleillés.

Les voici, ces *Porcherons*, ce cabaret du *Tambour royal*, non plus cette copie visitée aux *Tuileries* par une foule en redingote et en chapeau haute forme, mais bien la réalité même avec les costumes, les types et les mœurs de l'époque.

« Voir Paris sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des francs lurons,
C'est voir Rome sans le pape. »

« Ainsi parlait Vadé, le poète jovial des *Bouquets poissards*... Les Porcherons! Quelle évocation !

« On traversait le boulevard; on suivait le chemin de l'Hôtel-Dieu (la rue de la Chaussée-d'Antin) ; on passait devant la ferme Saint-Lazare : on tournait court à un moulin qui ébattait ses ailes, à peu près où se trouve la rue de Londres, proche un château en ruines, sur lequel couraient de sombres légendes, et l'on se trouvait soudain devant le cabaret fameux du *Tambour royal*, tenu par Ramponneau.

« La foule y est grande, car, ainsi que nous l'apprend le même Vadé, dont la foi n'est pas suspecte :

« Dans tous les quartiers de la ville,
C'est dimanche et fête, une file
D'honnêtes gens de tous métiers,
Cordonniers, tailleurs, perruquiers,

Harangères et ravaudeuses.
Ecosseuses et blanchisseuses,
Servantes, frotteurs et laquais,
Mignons du port ou porte-faix.
Par-ci, par-là soldats aux gardes
Et leurs commères les poissardes,
Qui, n'ayant crainte du démon,
Vous plantent tous là le sermon,
Pour galoper à la guinguette
Où se grenouille la piquette. »

Mais ce public ne formait pas la seule clientèle des Porcherons.

« Si le mousquetaire et la grisette, la petite ouvrière et le garde française se pressaient par groupe sous les treilles du bonhomme Grégoire, écrivait le marquis de Bièvre, le carrosse de la marquise et le vis-à-vis de la demoiselle du monde ne craignaient pas davantage de s'aventurer dans ces régions. La file des équipages stationnant à la porte de Ramponneau était quelquefois énorme. Que venaient faire là, parmi cette populace en goguette, cette jolie présidente en compagnie de ce jeune conseiller, cette hautaine duchesse, mollement appuyée sur le bras de cet abbé pimpant et tout rosé, cette chanoinesse replète qu'escorte ce petit chevalier au sourire libertin ? Boire le vin du bonhomme Grégoire apparemment : il serait odieux de supposer autre chose ; mais il fallait que ce diable de petit vin eût une vertu attrayante, bien souveraine pour attirer tout ce beau monde au milieu des boues et des chalands débraillés de la Courtille. Bientôt toute préoccupation pâlit devant celle-là, et il ne fut plus question, dans le boudoir comme dans l'échoppe, que de l'heureux Ramponneau.

« Heureux, il l'était en effet, le joyeux cabaretier dont la figure rubiconde et la panse arrondie s'étalaient sur l'enseigne de sa guinguette. Tout lui réussissait, tout, sauf le théâtre, où mordu par la tarentule scénique, il avait échoué piteusement. Mais le bonhomme s'était consolé de cet échec, en voyant sa clientèle s'agrandir sans relâche. Rien ne lui manqua, pas même l'auréole dont les poètes ceignent les fronts augustes. L'un d'eux déclare, au début de ses vers, qu'il ne s'occupera ni des Dieux de l'Olympe, ni des héros de Troie. *Moi*, dit-il,

« Moi, je me borne à des héros,
Hardis pourfendeurs de gigots,
Intrépides pour les grillades,
Gueulant ragoûts, tripes, salades,

Chacun d'eux pourtant bon vivant,
Qui ne mettent flamberge au vent,
N'ont brin le poing paralytique,
Lorsqu'on veut leur faire la nique.

« Il fallait le voir, le Ramponneau, couronné de pampres, à cheval sur son tonneau, le broc en main, le verre aux lèvres, marquant la mesure des chansons et des rondes, qui montaient vers lui comme un chœur bachique et clignant de l'œil aux collerettes chiffonnées des grandes dames. Car elles venaient très réellement chez lui, les marquises et les duchesses. Le tableau du marquis de Bièvre n'est pas surfait. Les chroniques du temps sont remplies d'aventures galantes nouées sous les treilles du *Tambour Royal*, et l'austère Mme de Genlis, elle-même, raconte dans ses mémoires, qu'étant allée aux Porcherons, en compagnie de plusieurs dames déguisées comme elle en grisettes, elle eut toutes les peines du monde à échapper aux entreprises du coureur de M. de Brancas. »

A Paris, on s'est de tout temps beaucoup moins caché de certaines fredaines que dans certaines autres capitales, c'est peut-être parce qu'on y est moins débauché dans le fond.

Un livre, intitulé **Les Sérails de Londres**, — réimprimé à Bruxelles chez Kistemaeckers, sur l'édition de Barba-Paris, 1801 — montre que les révélations de la *Pall Mall Gazette* n'ont rien d'excessif et, qu'en tout cas, les débauches cachées des Anglais ne marquent pas un affaissement moral chez ce peuple, mais démontrent que les hommes n'étaient guère meilleurs jadis qu'aujourd'hui.

Le traducteur des *Sérails de Londres* prévient ses lecteurs que son ouvrage n'est point, à proprement parler, écrit dans le genre de l'*Arétin*, du *Portier des Chartreux*, de la *Fille de joie*, et autres de cette espèce. Cela est vrai : on n'y trouvera aucune expression obscène qui puisse, en quelque sorte, choquer les convenances.

Cependant, il faut bien s'attendre à trouver dans une production de cette nature des aventures piquantes, joyeuses et gaillardes.

Ce genre d'écrits s'adresse aux bibliophiles, ce sont des études de mœurs curieuses à observer et à rapprocher de celles actuelles.

Tous ces ouvrages sont des documents du passé comme ceux des chroniqueurs de notre temps seront les documents de l'avenir. Charles Chincholle, dans **Femmes et Rois**, fournit aussi une pierre qui, dans un certain nombre d'années, permettra de reconstituer l'histoire curieuse de notre époque que l'on

dit décadente, mais que je ne sens décadente que dans un certain monde. Hélas ! ce monde-là est pourtant celui qui devrait crier le *sursum corda.*

Dans l'ouvrage qui nous occupe, le brillant chroniqueur du *Figaro* fait défiler les tableaux et les portraits les plus variés : c'est un musée Grévin où les gens sont vivants au lieu d'être en cire.

Voici la célèbre Mme Adam à l'école; le roi Louis-Philippe et la reine Amélie fuyant la France ; Blanqui dans sa prison; la véritable Mimi de la *Vie de Bohème* ; la fille de Victor Hugo dans un cabanon; Gambetta à l'Hôtel de ville ; Mogador dans sa cuisine ; Bonnat peignant M Thiers, et M. Grévy, etc., etc.

Quand vous avez suivi M. Chincholle à travers le musée dont il se plaît à faire lui-même les honneurs, vous avez réellement vu passer le dix-neuvième siècle : vous avez coudoyé ses gloires dans tous les genres : Napoléon III et Cora Pearl, Clémenceau et le Père Monsabré, Mme Thiers et Trouillebert, toutes les reines et tous les rois de Paris, les célébrités de ce que l'on appelle le « Monde ».

Maintenant, quand un livre dans le genre de celui-ci sera lu par un philosophe du XXIIe siècle, peut-être trouvera-t-il que nous étions de « drôles de corps », mais cela n'importe, parce que dans le XXVe siècle on en aura autant au service du siècle précédent.

Mais que dira-t-on, grand Dieu ! lorsque, dans quelques centaines d'années, un bibliophile retrouvera un exemplaire de la **Foire aux Conseils**, de l'impayable Charles Leroy ? On nous prendra pour des Hurons, écoutez plutôt :

« Pour ne pas être embêté toute la semaine par des individus qui viennent vous moucharder, les gens intelligents ont inventé *le jour de réception.*

« Je ne sais pourquoi on a casé cette cérémonie dans les choses de bon ton, car, dans le fait, cela signifie : *Je veux bien vous recevoir* tel jour, profitez-en, j'avalerai ce calice, mais les autres jours *f... la paix.*

« Mais je ne discute pas, je constate et je passe.

« Puisque vous avez tant fait que d'accepter cette corvée, il faut vous en tirer convenablement.

« Ce serait mal s'en tirer que d'aller se promener ce jour-là, et de laisser les visiteurs se casser *le nez à la porte.* On aurait l'air de les prendre pour de vulgaires paillassons. Si, par hasard, une cause majeure vous éloignait de chez vous, écrivez dès le lendemain une lettre d'excuse aux personnes qui se sont présentées, en leur donnant une raison convenable.

« Par cas de force majeure, j'entends n'importe quoi, tout ce que vous voudrez : votre excuse, c'est celle que vous donnerez.

« La, vraie raison ne regarde personne.

« Il serait inconvenant d'écrire, par exemple :

« *J'ai préféré passer ma journée au Sénat que de vous attendre.*

« Ce serait dire crûment aux gens : *Jugez si vous m'embêtez !*

« Non moins mauvaise serait votre raison si vous écriviez : *J'ai été forcé d'aller au Mont-de-Piété.*

« Mes lecteurs sont trop bien élevés du reste, pour s'absenter jamais. Cependant, il peut arriver que l'on soit réellement malade.

« Là l'excuse est certaine, car il est évident que si vous ètes forcé de vous purger, vous ne pouvez recevoir les gens pendant que vous êtes sur le... sur le point d'en souffrir. »

Pendant trois cents pages, Charles Leroy en raconte de cette force-là et pour corser encore l'ouvrage, Ferdinandus l'a illustré de dessins non moins humoristiques que le texte.

Dans tous les pays, le populaire a besoin de regarder au delà de la vie, de croire à des forces cachées, de chercher autre chose, — à la vue de certaines manifestations, — que des explications naturelles. Le volume de M. Jean Maghérini-Graziani pénètre le coin reculé de l'âme des Toscans où vivent leurs légendes et leurs traditions.

Le Diable, tel est le titre du volume.

Le Diable existe-t-il ? Personne ne l'a vu et tout le monde y croit. Il est vrai de dire qu'il en est autant de Dieu. Mais ce qui arrive de bien sur cette terre s'applique à Dieu, tandis que tous les maux d'ici-bas sont attribués àl'ange du mal, le démon.

L'auteur, dans ses récits, raconte les supertitions des pays reculés de la Toscane, et comme le dit si justement M. Henry Cochin dans la préface du livre de Magherini Graziani : « Il y a de la terreur dans ces récits ; il y a des tableaux funèbres : il n'y a point de tristesse. »

Au fond, comme ailleurs, les Toscans attribuent au diable tout ce qui leur fait peur dans l'inconnu.

La Peur est une maladie qu'il faut guérir. Si l'homme intrépide peut quelquefois se tromper, celui qui a peur se trompe toujours. C'est ce que dit précisement un italien, M. A. Mosso, professeur à l'université de Turin, dans une étude phsycho-physiologique que vient de traduire M. Félix Hement, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique.

En traitant de la Peur, M. Mosso a fait une œuvre de vulgarisation. Laissant

de côté les parties trop abstraites du sujet, il a adopté le ton animé d'une causerie tour à tour familière et élevée, enjouée et sérieuse. L'auteur examine d'abord l'influence des émotions sur le cerveau, sur le système nerveux et sur la circulation sanguine, ce qui donne lieu aux phénomènes de pâleur, de rougeur, aux battements de cœur, à la respiration haletante, aux tremblements, etc. Phénomènes bien communs, mais encore inexpliqués pour les gens du monde. Il étudie ensuite la peur chez l'enfant, les songes, les maladies produites par la frayeur et la terreur, et enfin la transmission héréditaire et l'éducation au point de vue du développement et de la guérison de cette maladie.

Ah! notre pauvre humanité n'est pas exempte de troubles cérébraux; tout en elle est prétexte à maladies, ses qualités même. Elles concourent au détraquement de notre faible cervelle, la beauté même, qui semble être un don précieux de la nature, est pourtant pour la femme une des causes prédominantes de sa déchéance morale.

N'est-ce point là ce qu'a voulu démontrer péremptoirement un publiciste bien connu, M. Henri de Pène, dans le roman qu'il vient de publier sous ce titre : **Trop belle** !

Oui, la beauté, trop de beauté est fatale, parce que la femme qui ne vit que pour faire valoir cette qualité veut que tout le monde s'incline devant ce qu'elle pense être un avantage ; qu'elle oublie, qu'à côté de la beauté physique, il est une autre splendeur, la beauté morale qui a une bien autre valeur.

M. Henri de Pène, un écrivain de bon sens, depuis longtemps sur la brèche, et qui fréquente la haute société parisienne, a pu faire défiler dans son roman, une fine étude, très juste et bien observée, un nombre de personnages copiés sur des types réels coudoyés dans les salons et, quant à son héroïne, il n'a eu qu'à regarder autour de soi pour en trouver le modèle.

Mme La Cabanne est admirablement belle, au point même que cette beauté en est agaçante, mais sa mère aussi a été belle; celle-ci est devenue laide en la mettant au monde et a conservé un masque que sa fille craint de voir un jour s'étendre pareillement sur son visage. On comprend quelles terreurs assiègent Mme La Cabanne chaque fois qu'elle va devenir mère. Aussi désire-t-elle que cet... accident ne se reproduise pas souvent. Elle a un fils et une fille, elle pense que c'est assez.

Le ménage La Cabanne existe donc à peu près séparé. Le mari vit assez tranquille de son côté; la femme triomphe dans les salons et écrase toutes ses rivales.

Elle est arrivée à l'âge de quarante ans et, pour faire l'épreuve de ses charmes, elle s'applique à rendre amoureux d'elle un ami intime de son mari, le baron Jean de Brébeuf. Ils ont même un rendez-vous en quelque coin secret de la capitale ; le mari les surprend au sortir d'une rencontre bien intime. Il en est furieux.

Non pas que le rôle de mari trompé lui soit particulièrement désagréable ; il sait qu'en ce monde, certains accidents sont fréquents, mais il trouve parfaitement ridicule d'être trompé par une femme de quarante ans, et, faire l'Othello dans ces conditions ne lui sied guère. Il traite les coupables d' « imbéciles » et n'a qu'un désir, c'est que son rival, qui lui-même est marié, quitte Paris. M. de Brébeuf n'entend pas de cette oreille-là, il veut se battre avec La Cabanne. Bref, le pauvre mari est grièvement blessé. Il emmène son épouse dans ses terres où cette malheureuse se flétrit peu à peu, loin du rayonnement parisien. Chaque fois qu'elle s'aperçoit de l'écroulement lent, mais certain, de ses charmes, une crise terrible survient, la dernière l'emporte.

C'est bien plus dans le détail que par l'action même que se trouve la valeur de l'ouvrage, et si M. de Pène se fait moraliste, il faut avouer que son âme est remplie de mansuétude,

Avant de se battre, La Cabanne écrit une lettre à son fils, cette lettre est un modèle de raison, un enseignement dont on doit hautement féliciter l'auteur.

Quel accueil le lecteur, et particulièrement les lectrices, feront-ils à l'ouvrage de M. de Pène ? c'est là une question difficile à résoudre ; mais quel accueil devrait-on lui faire ? c'est une autre question. A celle-ci, nous pouvons répondre que ce livre mériterait d'être lu et surtout compris par nos parisiennes dont la beauté ne peut certes être mise en doute. Hélas ! elles en abusent bien souvent.

C'est encore un roman de haute moralité, **Les fils du siècle**, par Edouard Delpit, un écrivain dont la réputation littéraire va toujours en grandissant parce qu'il défend les nobles idées et glorifie ce qui est bien dans notre civilisation.

Les fils du siècle, ce sont les hommes que produit l'éducation athée, hommes qui veulent régénérer la société par la négation de tous les principes qui ont fait la France grande et respectée,

Le roman de M. Légé-Bersœur est très dramatique, son titre **Célérité et Discrétion** indique suffisamment le fond de l'ouvrage, une histoire d'amour traversée par les agissements d'une agence Tricoche quelconque.

Un amour d'allemand, roman signé d'un double nom, Labarrière-Duprey, nom que je vois pour la première fois, ne me satisfait que très médiocrement. Non pas que l'œuvre ne soit pas écrite avec soin, non pas qu'il y ait à dire quoi que ce soit contre le patriotisme qui en a dicté les pages très dramatiques, mais bien parce que jamais je ne croirai qu'en France une femme, même pour sauver la vie de son mari, se soit livrée à un Allemand.

La haine contre les vainqueurs peut être grande dans le cœur des Français, mais j'estime que c'est un sentiment qui ne doit pas se laisser entraîner au-delà de certaines convenances.

Le roman de M. Labarrière-Duprey est faux, parce qu'il est une insulte à l'honneur des femmes de France.

M. Albert Pinard a réuni en un volume délicieusement illustré par nos meilleurs artistes et sous une originale couverture en couleur signée Chéret, une douzaine de croquis d'une diversité attachante, d'un fini achevé.

Le titre du recueil, **Pile de Pont**, est emprunté à la première étude. Ce ne sera pas déflorer l'ouvrage que d'en donner la première page :

« Sur la planche étroite et mince, un homme avance. Pont flexible, jeté au-dessus de la Seine entre la berge et le bord d'un chaland chargé de sable, la planche ondule et plie sous le poids de l'homme qui pousse une brouette pleine de gravier. Il traverse la passerelle, les yeux dirigés vers l'extrémité de la planche, les pieds en dehors, un peu courbé. Arrivé presque au milieu de la berge, il verse la brouette, lâche les mains, se redresse, souffle un temps ; puis il se retourne, crache dans sa main gauche, reprend les brancards de la brouette et repasse le pont suspendu : tout à l'heure il poussait, maintenant il traîne ; travail de bête de somme.

« Il descend par une échelle courte. Le voici à l'intérieur du chaland. Dans un coin d'un des compartiments du bateau qu'il décharge, il prend un litre à moitié plein de vin, boit au goulot, s'essuie la bouche d'un revers de main, bouche le litre, le recouche, renifle âprement, crache, empoigne une large pelle et remplit sa brouette.

« Elle est restée sur la passerelle établie deux mètres plus haut que le niveau du sable. Pile-de-Pont monte, d'un mouvement de bras, chaque pelletée de sable, et au-dessus de sa tête, il l'envoie dans sa brouette.

« Une pluie de sable, à chaque ascension de la pelle, s'échappe et retombe sur le visage et dans les yeux de Pile-de-Pont. Il se couvre d'une poussière humide ; ses cheveux emmêlés en sont poudrés et sa barbe toute grise. Voici qu'il reparaît sur la passerelle.

« Voyez-vous cette silhouette ferme, demi-nue, qui se détache entre ciel et Seine sur cette planche élastique? Pile-de-Pont n'a pour tout vêtement qu'un pantalon de toile bleue passée; une ceinture de cachemire rouge enroulée à la taille ceint ses reins, retient le pantalon et laisse tout son buste à découvert.

« C'est un bronze. »

Tous les acteurs que fait mouvoir M. Albert Pinard dans ses récits sont croqués avec cette vérité. Tout le monde a vu cet homme travailler sans relâche du matin au soir, chacun peut donc se rendre compte de la conscience, du fini avec lequel l'auteur sait rendre ses modèles.

Paris, dit M. Albert Wolff est **la Capitale de l'art**, et nul n'oserait lui contester ce titre, en lequel se résume le plus pur de sa gloire. Cette suprématie lui est restée à travers les fluctuations de la politique : c'est dans l'art que Paris, après ses désastres, a trouvé le renouveau de sa haute situation européenne; sur les décombres fumants de la grande ville, l'art a le premier signalé le retour de Paris vers ses plus belles destinées.

Retracer et écrire sous forme de causeries familières la vie des peintres et sculpteurs en qui s'incarne la gloire de la Capitale de l'art depuis un siècle, est une œuvre qui devait attirer M. Albert Wolff, que sa position au journal le *Figaro* met en rapports constants avec les personnalités les plus en vue de la littérature et des beaux-arts.

Géricault, Corot, Millet, Jules Dupré, E. Delacroix, Diaz, Théodore Rousseau, E. Fromentin, Daubigny, Troyon, Meissonnier, Decamps, Couture, Manet, Doré, Bastien Lepage, Rude, Carolus Duran, Alphonse de Neuville, Carpeaux, Baudry, Louis-Gustave Ricard, Hans Mackart défilent tour à tour sous la plume de M. Wolff, qui les montre non seulement dans leurs œuvres, mais aussi dans leur existence privée.

Terminons cette longue revue en annonçant un nouveau volume de Gyp, **Sac à papier**, un livre plein de fines observations écrites sous forme de lettres. Consciencieusement, je dois dire que le nouveau livre m'a moins enlevé que certains autres du même auteur. On y trouve certaines scies qui durent trop et fatiguent la patience.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Politique internationale, le livre de J. Novicow, précédé d'une introduction par M. Eugène Véron, est une œuvre exclusivement scientifique s'appuyant sur les données de l'observation. Suivant l'auteur, les sociétés sont des organismes soumis aux lois de la biologie, par conséquent à celles de l'évolution. Elles traversent trois phases nettement caractérisées : *la tribu*, *l'Etat*, *la nationalité*.

La lutte pour l'existence est perpétuelle entre les organismes individuels, mais elle se fait consécutivement par les procédés biologiques, économiques et intellectuels. La conclusion de l'auteur, c'est qu'en vertu des lois sociales, il se formera peu à peu une association supérieure à la nationalité, le groupe de civilisation qui imposera à toutes les sociétés humaines l'obligation de transporter la lutte pour l'existence sur le terrain intellectuel.

M. Auguste Dietrich, l'éditeur des *Poésies de Jacques Richard*, vient de faire paraître chez M. Hinrichsen une traduction des **Mensonges conventionnels de notre civilisation**, du Dr Max Nordau. Le livre a eu en Allemagne un succès retentissant. En moins de deux ans, dit-on, douze éditions de ce gros volume ont été enlevées. En outre, il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'auteur y passe en revue les principales institutions du monde moderne : la constitution politique, la monarchie, l'aristocratie, le mariage, les religions, et d'un coup de scalpel vigoureux et net il met en lumière tout ce qui se cache, selon lui, de mensonges et de fictions sous toutes ces formes si diverses de l'existence moderne. Ce qui a fait le succès du livre, c'est qu'il est écrit de verve, malgré le sérieux profond avec lequel l'auteur étudie son sujet.

Nous pensons que cet ouvrage doit être discuté, et qu'il n'est pas bon d'en accepter les théories sans revision. Il emprunte même, particulièrement dans la question du *Mensonge matrimonial*, la forme paradoxale trop accentuée, ce qui nuit souvent au théoricien vis-à-vis de celui qui l'écoute, mais nous estimons que de telles œuvres devraient être répandues à profusion et qu'elles aideraient puissamment au relèvement moral et physique de la race européenne.

M. Auguste Dietrich, comme il le dit dans l'avant-propos dont il fait précéder sa traduction, pense que nous avons tout intérêt à ne pas nous désintéresser des idées allemandes : il est absolument dans le courant de notre opinion. Autant nous aimons le patriotisme intelligent qui veut voir grandir l'influence et la force de sa nationalité par l'étude des questions sociales et des questions militaires, autant nous dédaignons les idées de ceux qui ne veulent ouvrir un livre parce qu'il vient d'Allemagne.

Si nous avons fait des réserves sur l'utilité et l'opportunité du livre intitulé **Avant la bataille**, nous sommes tout à fait de l'avis de l'auteur qui se cache sous la dénomination du commandant Z... dans son livre, **Pas encore**, lorsqu'il dit dans la conclusion du volume :

« Le livre *Avant la bataille* constitue, selon nous, une grave imprudence, s'il n'est pas une mauvaise action.

« Sous le fallacieux prétexte de publier une préface de M. Paul Déroulède, de faire une dédicace à la ligue des Patriotes, on a prêté à la France une appréciation timorée de notre organisation militaire, appréciation qu'elle ne partage pas. Dans cet ordre d'idées et pour rassurer la patrie, on s'est cru autorisé à publier des détails, des documents qui devaient rester dans l'ombre. »

Ici, il y a une réserve à faire : Tout ce qui a été publié dans le livre *Avant la bataille* est connu, archi-connu en Allemagne.

« La France ne craint aucune attaque extérieure. Elle est assez puissante pour les repousser toutes.

« L'œuvre de relèvement de la patrie appartient à tous, comme le patriotisme est la propriété de tous : chacun a tenu à honneur d'y apporter sa pierre ; et il est étrange qu'il puisse se trouver en France une petite secte qui tente d'en usurper la possession. »

En général, il nous semble que l'on fait trop de bruit autour des ouvrages où l'on parle de l'Allemagne, et pour un voyage excessivement intéressant de M. Joseph Nuc, **De Paris à Francfort**, un de nos poètes, Georges de Lys, s'est lancé dans une préface d'un patriotisme débordant qui écrase, sous le pavé de l'ours, l'auteur dont il présente l'ouvrage. Il semblerait, à lire les quelques pages de Georges de Lys, que M. Joseph Nuc ait couru les plus grands dangers en écrivant ses études sur l'Allemagne et qu'il ait risqué de passer le restant de ses jours sur la paille humide des cachots pour avoir raconté que les Allemands sont de piètres musiciens, et que dans les théâtres la physio-

nomie générale n'a rien de particulier si ce n'est le silence qui règne pendant les entr'actes.

Je ne sais pourquoi il me semble voir sourire nombre d'Allemands à la lecture de cette préface dithyrambique :

« Si les cruels enseignements de 1870 n'ont laissé dans l'esprit d'un trop grand nombre de Français qu'un souvenir affaibli, si les vaincus oublient leur désastres dans de tristes luttes intestines et dans de puériles querelles de clocher, si, en un mot, la grande pensée du relèvement national n'occupe pas la première place dans bien des âmes françaises, il est encore des cœurs patriotes qui gardent béante la blessure faite à la mère-patrie.

« Ces cœurs vraiment français, non contents de pleurer nos revers, veulent les effacer de l'histoire, non pas par la violence et dans les flots de sang, mais par une réparation pacifique en éveillant dans la conscience des peuples le sentiment du droit, et de cette justice suprême et inévitable qui atteint tôt ou tard les impies qui l'ont profanée.

« Dans ce but, des patriotes quand même nous font sonder leur plaie et transmettent à notre être la noble ardeur qui bouillonne dans leur sang.

« L'auteur de *Paris à Francfort* est un de ces cœurs vaillants et convaincus.

« Pour amener une réaction dans notre inertie, pour galvaniser l'état comateux qui anesthétise notre patriotisme, il étale à nos yeux l'Allemagne, en dissèque tous les membres, en démonte tous les rouages. Il nous fait voir la nation armée toujours debout sur nos frontières se préparant aux nouveaux combats, tandis que la France se déchire dans ses dissensions, ou s'endort dans un oubli fatal et *une sécurité aveugle.*

« *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

« C'est une étude vécue et vivante ; sincère et impartiale dans les faits, sobre dans la forme, ardemment patriotique dans le fond. Vécue et vivante, je le répète, puisque Joseph Nuc est allé écrire son livre en Allemagne. Là, environné d'espions, circonvenu de toutes parts, toujours sur le qui-vive, le jour il étudiait et classait dans son esprit les documents recueillis, et la nuit, à l'abri des surprises, il rédigeait ses précieuses notes, donnant à l'amour de son pays jusqu'au sacrifice de son repos et de sa santé, après avoir risqué pour lui sa liberté. Il savait que ses travaux, s'ils étaient connus de la police prussienne, le feraient jeter dans une citadelle : mais il ne craindrait pas de partager la captivité de l'Alsace et de la Lorraine, si les fers dont on chargerait ses mains pouvaient en libérer les leurs.

« *Paris à Francfort* est donc aussi l'œuvre d'un vaillant: or, quand on sait envisager le péril avec ce sang froid, on sait aussi voir juste et l'on ne recule pas devant la vérité, fût-elle brutale. C'est pour cela que le livre est impartial et sincère...

« ... Quelques pages détachées ont eu un grand retentissement dans le *Drapeau* qui a bénéficié de leur primeur. C'est à la suite de ces articles que le ministre de la guerre commença à donner une impulsion vigoureuse aux sociétés de gymnastique et de tir. L'honneur en revient à Joseph Nuc et à Paul Déroulède qui a mis en lumière les idées de notre écrivain et qui les a soutenues de cette plume où se retrouve la vaillance de l'épée, naguère portée pour la France, par le poète des *Chants du soldat.* »

Dans cette préface, M. Georges de Lys n'a pas vu qu'il détruisait entièrement les idées émises par M. Paul Déroulède dans la préface écrite par ce dernier pour le volume *Avant la bataille*, dans lequel, loin de songer à effacer « par une réparation pacifique » la spoliation dont nous avons souffert, M. Paul Déroulède prétend que nous devons recourir à la force des armes et... tout de suite.

Il n'a pas songé que lorsqu'il dit que la France s'endort dans « une sécurité aveugle », il est encore en contradiction avec le livre *Avant la bataille*, qui veut démontrer, au contraire, que la France n'est pas assez sûre d'elle-même, qu'elle a le plus grand tort de craindre et lui crie : En avant!

Ce que nous en disons n'est pas pour affirmer que le livre de M. Joseph Nuc n'offre pas la valeur d'un document important et intéressant, mais pour chercher à démontrer qu'en toutes choses la modestie est meilleure que le bruit. Soyons calmes et n'enfourchons le cheval de bataille que le jour où nous serons certains d'être bien en selle.

L'auteur de l'**Art du Duel**, cet ouvrage si indispensable et si intéressant auquel le public et la Presse ont fait un si chaleureux accueil, M. Adolphe Tavernier, fait paraître un nouveau livre qui aura certainement le même succès que son aîné.

Sous le titre d'**Amateurs et Salles d'armes de Paris**, M. A. Tavernier étudie avec la grande compétence et la verve piquante qu'on lui connaît le jeu des escrimeurs, grands et petits, de Paris.

Tout ce qui tient un fleuret ou une épée, hommes de lettres, journalistes artistes, mondains, hommes politiques, a été apprécié, dans ce livre, avec une sincérité et un humour étonnants.

Tout le monde voudra lire ces curieux croquis de tireurs, de professeurs et

d'amateurs de salles d'armes, enlevés avec un brio rare pour un homme qui manie l'épée.

Le nouveau livre est dédié au baron Antoine d'Ezpéléta, le Saint-Georges moderne, dont l'auteur a tracé une fine silhouette.

Les jolies illustrations du dessinateur Genilloud contribueront au succès de ce très intéressant et curieux ouvrage.

Depuis quelque temps, on abuse beaucoup du duel parmi les hommes de lettres, et certaines rencontres récentes et malheureuses ont prouvé que tous n'en connaissaient pas exactement les formes et les règles. Les ouvrages de M. Tavernier sont donc pour, quiconque tient une plume et peut se trouver exposé à une rencontre, souvent sortie d'une discussion futile, un guide précieux, une sauvegarde quelquefois.

Dans un livre particulièrement curieux, aujourd'hui où tout le monde parle de la question sociale et où chacun cherche un moyen d'arrêter la misère toujours grandissante, M. E. Tanneguy de Wogan traite, sous forme de Nouvelles, des moyens, pour le prolétaire, d'échapper au besoin de recourir à la charité publique.

Comment un sou devient vingt mille francs démontre par des exemples frappants ce que pourrait produire, dans un certain nombre d'années, l'épargne d'un, de deux, de dix sous par jour; quelle mise doit faire une fois ou doit annuellement renouveler celui qui veut assurer à un enfant un établissement à un certain âge; combien un certain nombre d'individus réunis doivent placer pour s'assurer des secours en maladie et en convalescence; quelle épargne assure aux veuves de quoi subsister; enfin comment en abandonnant ses économies à la chance des mortalités on les rend profitables à d'autres familles que l'on préserve de l'indigence par son concours.

MM. Ed. Jourdan, directeur de l'école des Hautes Études Commerciales et G. Dumont, professeur à la même école viennent de publier, une **Étude sur les écoles de commerce** de tous les pays d'Europe, moins la France et les Etats-Unis, qui sera certainement accueillie avec la plus grande faveur par toutes les personnes qui ont à cœur le relèvement de notre commerce national.

Au moment où les Chambres vont discuter la nouvelle loi militaire cette « Etude » dont les directeurs des écoles décrites ont eux-mêmes contrôlé les moindres détails, est appelée à fixer l'attention de nos législateurs.

Elle montre clairement comment se forment ces légions d'employés étrangers

disciplinés et instruits, qui envahissent nos maisons de banque et de commerce. au détriment de la jeunesse nationale. et comment, grâce à des faveurs intelligemment dispensées, les gouvernements de l'Europe préparent et assurent la concurrence commerciale dont nous souffrons aujourd'hui.

Aucun ouvrage n'existait encore, ni en France ni même dans aucun pays étranger sur les écoles décrites.

Le travail de MM. E. Jourdan et G. Dumont comble donc une lacune et arrive à son heure.

Un nouveau volume, faisant suite à l'ouvrage de MM. Hue et Haurigot, **Nos Petites Colonies**, a pour titre: **Nos Grandes Colonies**, et est consacré à nos possessions de l'Amérique, les Antilles françaises : Martinique et Guadeloupe, etc., et à la Guyane.

Les auteurs ont suivi la méthode qu'ils ont inaugurée avec tant de succès dans *Nos Petites Colonies*: ils se sont attachés à rendre attrayante la lecture de ce nouvel ouvrage et, à côté de renseignements précis qu'ils donnent sur la statistique, les productions, le mouvement du commerce, l'histoire de la colonisation, ils ont fait une large place au tableau des mœurs. des costumes, des légendes même. Ces descriptions charmantes, les détails curieux, les anecdotes piquantes abondent dans leur ouvrage et l'esprit se laisse séduire d'autent plus aisément que toutes ces choses sont dites en un style clair.

Ajoutons que l'illustration ne comporte pas moins de trente-cinq gravures et de trois grandes cartes en couleur.

Le regretté L.-Louis Lande était un lettré. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, engagé volontaire en 1870, frappé plus tard, en Espagne, dans un voyage d'exploration scientifique, par une mort tragique, mystérieuse et douloureusement prématurée, il a laissé de la funeste guerre de 1870 des *Souvenirs et Impressions*, sous ce titre : **Récits d'un Soldat** qui, pour être déjà lointains, n'en ont pas moins l'attrait de la vérité prise sur le fait et exprimée dans un style vigoureux.

L'introduction très distinguée que M. Emile Faguet a consacrée à son ancien camarade d'école donne une idée pénétrante du caractère et du talent de ce jeune écrivain distingué, désigné à un grand avenir, et que la Destinée a trop tôt enlevé aux lettres, à sa patrie et à l'affection de ses amis.

Sa mort, dont voici tout ce qu'on sait, est un fait des plus mystérieux.

Le 25 ou le 26 septembre 1880, il quitte Semancas à pied, avec un guide, pour se rendre à Valladolid. Son bagage suivait. Il arriva à Valladolid dans la

soirée, chercha un hôtel, ne trouva point à se caser : il y avait course de taureaux, la ville regorgeait. Il est probable qu'il voulut pousser plus loin, jusqu'à quelque bourgade avoisinante... On ne sait plus rien de sa vie. Son frère, inquiet, partit pour Valladolid, fit des recherches. On trouva son corps dans une des rivières de Valladolid, la Pisuerga. Il avait séjourné trois ou quatre jours dans l'eau. Il avait encore sa montre et son portefeuille. On n'a pu retrouver ni sa sacoche, ni son guide. Les Espagnols ont cru à un accident. Nous y voulons croire.

L.-Louis Lande écrivait quelques mois avant sa mort:

« L'Espagne ! Oh ! l'Espagne, après Paris, c'est encore où je me trouve le mieux, moi qui me trouve bien partout. Du reste, je ne me dissimule aucunement que je puis très bien m'y faire casser le cou. »

Les dix années écoulées de 1585 à 1595 peuvent assurément être mises au nombre des plus agitées de notre histoire.

En 1585, le manifeste du cardinal de Bourbon, du duc et du cardinal de Guise indique le commencement de l'action militaire de la Ligue ou Union des catholiques. En 1595, l'absolution donnée au roi par le souverain Pontife Clément VIII en marque la fin.

Quels ont été alors les pensées et les actes du Roi et des Ligueurs ? Quels ont été surtout les pensées et les actes des souverains Pontifes, de leurs Nonces et de leurs Légats ? Voilà ce que M. le comte de l'Epinois, ancien élève de l'Ecole des chartes, membre de l'Académie romaine de la Religion catholique a voulu chercher dans la savante et profonde étude qu'il publie sous ce titre : **La Ligue et les Papes.**

On en comprend l'intérêt, car cet ouvrage nous reporte au XVI[e] siècle, à la fin de la Renaissance : c'est l'époque de Catherine de Médicis et du dernier des Valois.

Autour d'Henri III on rencontre non seulement ses favoris les ducs de Joyeuse et d'Epernon, mais aussi ses conseillers Bellièvre et Villeroy et ce duc de Nevers, français par le bon sens avec toutes les grâces italiennes. A côté, paraît le brillant duc Henri de Guise, puis ses frères, le cardinal, les ducs de Mayenne et de Nemours, ses lieutenants Brissac, La Chastre, Laval-Bois-Dauphin ; un peu à l'écart se tient le duc de Montmorency, quasi roi dans le Languedoc ; plus loin, Henri de Bourbon, roi de Navarre, avec son âme guerrière et sa verve béarnaise, rencontrera comme adversaire Alexandre Farnèse, un petit-fils de Charles-Quint. Sur l'arrière plan, on aperçoit ces figures d'Espagnols,

Bernardino de Mendoza, J. B. de Tassin, Diego d'Ibarra, agents fidèles du méthodique Philippe II, enfermé dans son Escurial.

En face de tout ce monde qu'ils dominent du haut de la chaire de saint Pierre, nous voyons les papes : Sixte-Quint, avec son coup d'œil de politique, Grégoire XIV, avec sa résolution d'empêcher à main armée l'avènement au trône d'un prince protestant, et ce Clément VIII qui a pour la France les inquiétudes et les tendresses d'un père ; ils ont tour à tour comme nonces et légats dans notre pays un Frangipani, un Morosini, un Sega, un Landriano, un Médicis.

Les événements sont à la hauteur des personnages.

Voici la prise d'armes des Guise, l'invasion des reitres allemands arrêtée aux combats de Vimory et d'Auneau; voici les barricades élevées soudain dans les rues de Paris ; le duc et le cardinal de Guise frappés dans le château de Blois ; Henri III tombant six mois après sous le poignard ; puis les grands coups d'épée donnés à Arques et à Ivry, à Paris et à Rouen ; les émeutes populaires et les manifestations bourgeoises, les conférences dans les Etats généraux préludant à l'abjuration de l'héritier de la couronne au seuil de l'église Saint-Denis.

On voit quelles scènes et quels souvenirs, quelle hauteur et fierté des âmes ! Combien les esprits sont résolus et les cœurs ardents! C'est qu'en fin de compte il y a ici en jeu deux causes sacrées : la Religion à défendre contre les Protestants et la Patrie à protéger contre les Espagnols. Opposées alors l'une à l'autre et ennemies, toutes deux doivent triompher pour que l'on retrouve, heureuse et forte, la France catholique et monarchique d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

M. le comte Henri de l'Epinois a eu à sa disposition pour mener à bien son œuvre colossale non seulement tous les documents conservés à la Bibliothèque nationale et aux Archives, mais encore ceux des archives du Vatican qui ont servi de point de départ et de fondement à son laborieux travail.

Un nouveau volume vient de paraître dans la *Collection des Classiques populaires*, dirigée par M. Emile Faguet : **Michelet**, par M. F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au collège Rollin.

Dans un entretien continu avec ces jeunes lecteurs des écoles, auxquels ce livre est destiné, M. Corréard a su introduire avec art, naturellement et à leur place, *biographie, analyses et extraits* scrupuleusement choisis dans l'œuvre de notre grand historien. Il montre comment Michelet a présenté à un degré très rare l'union de l'esprit scientifique et de l'imagination poétique.

Grâce à cette union, l'histoire est devenue une *résurrection* éclatante, évoquant devant tous les vieux Romains et la longue série des aïeux dont nous, Français, sommes les descendants et les héritiers. Une connaissance approfondie de son sujet et des qualités de style très remarquables font de ce volume un ouvrage que nous devions recommander.

Deux grandes personnalités éclipsent toutes les autres au milieu du quatrième siècle de l'histoire hellénique (362-336) : Philippe et Démosthène. Ils sont, avec le peuple athénien, les trois acteurs du drame national qui se déroule en Grèce.

Au milieu de ses études sur *l'éloquence politique en Grèce*, M. L. Brédif, ancien élève de l'Ecole normale, recteur de l'Académie de Chambéry, ne pouvait que donner une des premières places à **Démosthène**.

La deuxième édition de cette étude sur l'un des orateurs dont l'œuvre politique et oratoire a eu une si grande influence sur les destinées de la Grèce vient de paraître. Nous serions heureux que le lecteur eût autant de plaisir à écouter les dépositions éloquentes du grand orateur que nous fait connaître et apprécier M. L. Brédif que les héliastes en trouvaient à entendre lire par le greffier celles d'Homère et de Solon, de Sophocle et d'Euripide.

Trois volumes sollicitent l'attention des amateurs de musique et de théâtre ;

Une histoire anecdotique de la vie et des œuvres de **Verdi** ;

Une histoire littéraire, critique et anecdotique du théâtre du Palais-Royal, par Eugène Hugot ;

Enfin, le volume de Paul Lheureux : **Disons des monologues**, volume contenant nombre de ses gracieux monologues si bien détaillés par les frères Coquelin, Galipaux et autres, sans compter Mlle Reichemberg.

On a beaucoup écrit sur les cafés, ou plutôt, pour être plus exact, souvent on a fait, soit à la plume, soit à l'eau-forte, le tableau de Paris au café. Alfred Delvau, Maxime Rude, Auguste Lepage, pour ne parler que des spécialistes, ont, sous des formes diverses, reconstitué ce côté de l'histoire anecdotique, et dépeint la physionomie des personnages de toutes sortes qui fréquentent les établissements, décorés, suivant leur importance, des noms de café, cabaret, caboulot, cave, caveau, taverne, brasserie, estaminet, buvette, pinte, buffet, prunot, et autres synonymes, plus ou moins admis par l'Académie.

John Grand-Carteret, l'auteur d'un curieux et artistique volume que nous avons sous les yeux, **Raphaël et Gambrinus**, s'est attaché tout particulièrement, non pas à peindre les types si souvent tracés des amateurs de la vie de café, mais bien de chercher à établir la physionomie du local.

Quelque singulière que puisse paraître la chose, quelque bizarre que soit cet accouplement, l'art sous sa triple forme architecturale, picturale, décorative, prend possession de la taverne, du local à bière. Raphaël, quittant les hauteurs académiques, entre chez Gambrinus et met ses pinceaux au service du roi flamand.

Si ceux qui ont eu, les premiers, l'initiative de ces brasseries décorées, emplissent leurs poches, de par la curiosité publique... tant mieux pour eux ; si ceux qui président à la décoration de ces cabarets d'un moyen âge souvent bien de fantaisie, se croient, dès à présent, des maîtres, pouvant, la chope en main, mépriser anciens et modernes... tant pis pour eux. Là n'est point l'affaire.

Au reste, celui qui ne verrait là-dedans qu'une habile spéculation de commerçants avisés, et qu'une fumisterie de jeunes rapins, se tromperait étrangement. Sciemment ou non, les patrons de ces établissements et les artistes du quartier se font les interprètes du mouvement très particulier à notre époque qui, insensiblement, pousse l'art vers toutes les applications aux choses de la vie usuelle, qui le conduit, aujourd'hui, à la brasserie, qui, demain, le fera orner de ses riches polychromies les façades des maisons et les vastes salles des gares, reconstruites avec goût, dans un style plus conforme à nos besoins esthétiques.

Or, à ce point de vue très spécial, les brasseries sont un peu la maison de celui qui n'a pas d'intérieur. Salles-omnibus, elles peuvent donc égayer leurs murs par des décorations, conçues dans un esprit particulier, qui soient pour les habitués, c'est-à-dire pour leurs habitants quotidiens, ce que sont, pour nous, les tableaux, les tentures, les céramiques du *home,* d'agréables compagnons qu'on retrouve avec un plaisir toujours nouveau.

Raphaël et Gambrinus est né un soir, à la brasserie du *Plus Grand-Bock,* dont nous ignorerions encore le nom, si l'auteur ne nous en révélait l'existence et ne nous en faisait la description dans son volume. L'idée du livre a surgi en face des pochades amusantes, paraît-il, de l'ex-clown Faverot.

L'ouvrage est le fruit de visites et d'études faites dans ces lieux publics sur les transformations subies par la décoration des établissements publics, depuis le jour où Parvillée, un de ceux qui ont le plus fait pour l'art industriel, a remis en honneur la céramique.

Mais pour illustrer son volume, devant donner la reproduction de l'ornementation de lieux si divers et si diversement enluminés, il fallait appeler tel ou tel dessinateur pour tel ou tel genre.

Pille, G. Jeanniot, Dantan, Félix Régamey, Mars, Jules Adeline, Auguste Viollier, Coll-Toc et Ferdinand Fau ont prêté le concours deleur crayon et ont

fait de ce livre qui, au premier abord semble n'offrir qu'un intérêt très relatif, une magnifique œuvre d'art. C'est un véritable document pouvant servir à l'histoire des mœurs ou des idées de notre époque.

Comme cela est aisé à comprendre, ce n'est pas de l'art bégueule ; et l'auteur, comparant les peintures de nos brasseries à celles qui existent en Allemagne, dit fort justement que nos décorateurs, s'ils sont plus spirituels que ceux de l'autre côté du Rhin, ont eu généralement le grand tort d'abandonner l'esprit de bonne compagnie.

Du reste, nous connaissons bien l'Allemagne, et nous avons vu bien souvent des familles entrer dans les brasseries. A lire l'ouvrage de M. Grand-Carteret, nous comprenons que les amateurs de bière, en France, n'invitent pas leur femme à les suivre en des endroits où les murailles servent de prétexte à des décorations de si mauvais genre.

HENRI LITOU.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 10 juin 1886.

Parmi le grand nombre de romanciers qui aspirent au succès, les femmes tiennent une certaine place, on doit même reconnaître qu'elles y font agréable figure, quoi qu'en ait dit Barbey d'Aurevilly. Quelques-unes d'entre-elles se cachent sous des pseudonymes masculins, croyant tromper le lecteur ennemi du bas-bleu, mais, qu'elles le sachent bien, leur subterfuge n'abuse personne.

Ce n'était pas assez que quelques femmes du monde, quelques rêveuses, écrivissent des romans d'amour, le roman social étant tombé en désuétude, voici que les actrices s'en mêlent et viennent faire concurrence aux trop nombreux fabricants mâles d'*études*, dites parisiennes.

Dernièrement, nous parlions de Mlle Marie Colombier, aujourd'hui nous voici en présence de **Mademoiselle Pomme**, œuvre de Mlle Alice Regnault.

Disons tout d'abord que ce livre est fort convenablement écrit, même avec une certaine recherche de distinction. Le but de l'ouvrage est moral, il vise la situation pénible dans laquelle doit se trouver fatalement la fille d'une demi-mondaine. Mais, chose curieuse, ce qui manque absolument dans l'ouvrage de Mlle A. Regnault, c'est ce que nous devrions y trouver, sachant que l'auteur connaît et a pratiqué le théâtre, le mouvement scénique. Il fait absolument défaut. On lit cela bien plus pour savoir comment Mlle A. Regnault se tirera de son travail que l'on ne s'intéresse véritablement aux quelques personnages qui participent à l'action absente. Elle a poussé son dénouement au tragique, au lieu de faire appel à l'émotion.

Nous croyons que Mlle Alice Regnault a observé de très près cette Mme de Ceiran, la mère de Mlle Pomme; cette dame peut avoir eu une existence curieuse pour qui l'a connue, mais pour tout lecteur désireux de trouver des types qui ressortent, ni celui de Mme de Ceiran, ni celui de cette jeune fille, surnommée Mlle Pomme, n'offrent rien de nouveau.

Le meilleur chapitre du livre, comme observation, est celui où Mlle Alice Regnault présente quelques figures de « boudinés ».

« Les trois invités arrivèrent.

« Leurs silhouettes semblaient tellement identiques, qu'il fallait les regarder avec une attention soutenue, pendant un moment, pour ne pas les confondre ensuite.

« A peu près de même petite taille et de même âge incertain, ils étaient accoutrés de pardessus clairs et ridiculement courts, à la boutonnière desquels s'étalaient trois bouquets blancs dignes, par leur ampleur, d'orner le corsage d'une femme à formes opulentes. Ils paraissaient tous les trois chétifs et rabougris. Une maigre moustache de couleur indécise et des favoris malingres, qui n'avaient pas voulu pousser sur cette pauvre chair, leur rayaient la figure comme une salissure sur la peau ; un égal sourire bête plissait constamment leurs joues ternes et tous les trois avaient la lèvre insolente et narquoise. »

Quant au directeur de théâtre qui offre trois mille francs à Mlle Pomme, Mlle Alice Regnault devrait savoir qu'une débutante, ne s'étant jamais produite sur une scène et ne sortant pas du Conservatoire, n'est point traitée de la sorte. Il faut avoir fait nombre de pas et même de faux pas au théâtre pour recevoir deux cent cinquante francs par mois.

Ah ! que le public est mal renseigné sur la vie théâtrale, malgré la place énorme que le théâtre tient dans les « échos » parisiens. Il est vrai que nous autres, qui fréquentons un peu les coulisses et surtout les cabinets directoriaux, nous nous laissons prendre à l'eau bénite de cour que déversent sans compter les directeurs.

Dans un journal, je lis à propos d'une charmante saynète de M. Daniel Sivet, **La Déclaration**, le bulletin bibliographique suivant :

« J'ai lu avec le plus grand plaisir votre charmante comédie. Cela est joli, ingénieux de forme et exquis..., » écrivait Jules Claretie à l'auteur quelques jours avant son entrée à la Comédie-Française. » Qui sait si l'éminent administrateur de notre première scène ne voudra pas présenter au public ce délicieux duo d'amour... etc., etc. »

Ah ! M. Sivet, quelle illusion ! Confondre « l'éminent administrateur » avec l'aimable préfacier d'antan.

Certes, la comédie de M. Daniel Sivet est écrite en vers harmonieux et pleins de tendresse ; certes, cette saynète est gracieuse au possible, mais il faut avouer que le cadre de la Comédie-Française est bien large. Et puis, on ne publie pas une comédie que l'on veut donner au Français.

Ceci ne retire rien au mérite de l'œuvre, qui aurait cependant besoin d'être revue dans certaines parties peu claires.

«... Dans Madrid il n'est point
Champion, ni barreaux à résister au poing
Qui sait rompre une lance, et la mienne est trempée
En acier de Tolède assez souvent frappée,
Vous ne l'ignorez pas, sur un heaume, au tournois... »

La saynète de M. Daniel Sivet gagnerait beaucoup à ne point être louangée d'une façon outrée dans un bulletin bibliographique, qui la compare au *Passant*.

Si l'on fait tant de bruit autour des vers de M. Sivet, que restera-t-il pour le nouveau volume de M. Sully-Prudhomme, **Le Prisme**, sur les facettes duquel viennent se refléter les inspirations du penseur?

Quelle délicatesse de forme dans cette poésie intitulée : *Un mot d'enfant.*

« J'adore les enfants, tout haut, devant eux-mêmes,
Et voyez si j'ai tort ; un marmot m'entendit.
Et, de son air câlin : « Monsieur, puisque tu m'aimes,
Je te promets, dit-il, de te donner un nid. »

« Un nid ! sentez-vous bien quelle divine chose ?
Cet ingénu trésor, l'appréciez-vous bien ?
Un enfant, dont le cœur pas plus gros qu'une rose
Peut tenir dans un nid, fait ce présent au mien !

« A quelque ambitieux que hante la chimère
De graver à jamais son nom dans le granit,
Un oiseau, tiède encore des ailes de sa mère,
Offre tout simplement, pour don suprême, un nid !

« Un nid, c'est la chaleur intime et le murmure,
La tendresse et l'espoir dans l'ombre palpitant,
C'est le libre bonheur bercé par la ramure,
Bonheur bien enfoui, voisin du ciel, pourtant.

« Un nid, mon cher enfant, il me vient une larme,
Tant ce petit mot-là m'est allé droit au cœur ;
Comme un chatouillement dont on souffre avec charme,
De mes vœux fatigués il émeut la langueur.

« Ce mot a rencontré, dans l'infini de l'âme,
Une oasis profonde, et soudain découvert
La source qui répand la fraîcheur sur la flamme
Et fait pour un moment oublier le désert. »

« Enfant, prends-moi la main. je me sens seul au monde.
J'approuve, les yeux clos, ton choix que Dieu bénit ;
Des vierges sur les prés dansent là-bas la ronde,
Choisis-moi la colombe et j'accepte le nid. »

Et M. Armand Bourgeois n'aurait-il pas placé en tête du gracieux volume qu'il vient de publier sous ce titre : **Causerie humoristique sur les éventails**, ce poème de l'auteur du *Prisme*, s'il eût connu le petit morceau suivant :

« C'est moi qui soumet le zéphyre
A mes battements gracieux,
O Femmes ! tantôt je l'attire
Plus vif et plus frais sous vos yeux ;

« Tantôt je le prends au passage
Et j'en fais le tendre captif
Qui vous caresse le visage
D'un souffle lent, tiède, et plaintif ;

« C'est moi qui porte à votre oreille
Dans un frisson de vos cheveux
Le soupir qui la rend vermeille,
Le soupir brûlant des aveux :

« C'est moi qui, pour vous, le provoque
Et vous aide à dissimuler
Ou votre rire qui s'en moque
Ou vos larmes qu'il fait couler. »

Bien des fois il a été traité de l'éventail, et Octave Uzanne lui a brodé un écrin incomparable de splendeur artistique. M. Armand Bourgeois traite de ce petit meuble féminin au point de vue de son influence sur la destinée du XVIIIe siècle et, par conséquent, de celui qui l'a suivi. Mais lorsqu'un artiste, un collectionneur, un amateur de bibelots et qui plus est, un poète, comme l'est M. Bourgeois, étudie un objet, il ne s'arrête pas seulement à en conter l'histoire par le menu détail du siècle où il a vu le jour, il remonte les âges et, en admirant l'éventail de la charmante Ninon, de Mme de Pompadour ou de Marie-Antoinette, certains rapprochements le conduisent à nous entretenir de la belle Aspasie et des *fabellifères* chargées de préserver le sommeil des dames romaines des insectes et de la chaleur.

D'où nous vient ce frêle bijou auquel nous devons notre belle colonie algé-

rienne ? De l'Empire du Milieu, assure M. Paul Eudel dans la préface de l'ouvrage de M. A. Bourgeois, en racontant la légende orientale de la gracieuse Saïnara.

L'Orient ! évocation magique que Leconte de Lisle fait tenir en un sonnet en tête d'**Iskender**, légende persanne du passage d'Alexandre le Grand, d'après les traditions, écrite par Mlle Judith Gautier, dont le pinceau semble vouloir faire revivre les couleurs éclatantes de la palette paternelle.

L'Orient :

« Vénérable berceau du monde, où l'Aigle d'or,
Le soleil, du milieu des Roses éternelles,
Dans l'espace ébloui qui sommeillait encore
Ouvrit sur l'univers la splendeur de ses ailes !

« Fleuves sacrés, forêts, mers aux flots radieux,
Ame ardente des fleurs, vierges neiges des cimes,
O très saint Orient, qui conçus tous les Dieux,
Puissant Evocateur des visions sublimes !

« Vainement, à l'étroit dans ton immensité,
Flagellé du désir de l'Occident mythique,
En des siècles lointains nos pères t'ont quitté ;

« Le vivant souvenir de la patrie antique
Fait toujours, dans notre ombre et nos rèves sans fin,
Resplendir ta lumière à l'horizon divin. »

Que le livre de Mlle Judith Gautier a une autre valeur que tous ces romans que je vois là encombrant ma table ! Hélas ! aujourd'hui on se plaît à regarder les hommes par le gros bout de la lorgnette, et le succès d'*Iskender* n'atteindra pas la centième partie d'un *Serge Panine* quelconque et pourtant, un fabricant de romans bourgeois n'est pas capable d'écrire deux lignes comme celles-ci, — (Iskender refuse l'immortalité).

« La perle de Lackmi est creusée en forme de coupe, dit Simurgh, le roi du ciel ; puise donc de l'eau dans cette perle et bois enfin la vie éternelle.

« Le roi se courba et emplit la coupe en tremblant un peu sans doute, car mille diamants ruisselèrent sur sa main et retombèrent dans l'eau.

« Il éleva la perle de Lackmi jusqu'à ses lèvres.

« Mais, au moment de boire, il éloigna sa main et s'assit, pensif, sur un rocher.

« — Bois ! dit Simurgh, bois l'éternelle jeunesse, la beauté constante : rends

ton corps impérissable et invincible : fais que ni la flèche, ni la lance, ni la massue ne puissent lui faire de blessures. A toi la vie sans limites, à toi les peuples et la terre, à toi la royauté perpétuelle !

« Mais Iskender baissa la tête et soupira.

« — Hélas ! dit-il, j'ai épuisé toutes les joies que peut donner la terre ; je suis roi, je suis vainqueur ; j'ai la richesse, l'orgueil et la beauté. Déjà l'amour glisse sur mon cœur sans le pénétrer, comme l'eau sur le rocher. J'ai triomphé dans cent batailles, et, ainsi qu'un homme habitué aux orgies n'a plus d'ivresse après les coupes bues, je n'ai plus d'orgueil après la victoire. D'ailleurs, quelle gloire de combattre sans courir le danger des blessures ? Et lorsque j'aurai conquis la terre, qu'en ferai-je ?

« Simurgh regardait le roi avec stupeur ; puis il le regarda comme il eût regardé son égal.

« Iskender se leva.

« — Oui, après la terre, je voudrais conquérir le soleil et le ciel. La vie n'a qu'un temps, et lorsqu'elle a donné toutes ses joies, elle semble un fruit pressé par les lèvres altérées et qui a donné toute son eau. Oui, je veux, comme les justes parmi les mortels, être conduit par ma propre âme, transfiguré en une forme divine, vers le sommet de l'Albroz, où je me conquerrai un noble rang parmi les Dieux. Je ne boirai pas l'eau de l'immortalité, je n'échapperai pas à la mort. C'est la mort qui est l'immortalité.

« Iskender jeta sur le rocher la perle de Lakmi qui se brisa. »

Et quelle grandeur dans ce chapitre, *le sol de fer et le ciel d'or*, où l'auteur raconte la légende de la mort d'Iskender ! — Il a été prédit au roi qu'il rendrait l'âme sur un sol de fer et sous un ciel d'or.

« O mes fils, lorsqu'un chêne magnifique élève son faîte jusqu'aux nuages, lorsqu'il étend ses branches sur le ciel comme des bras de guerrier sur un butin conquis, lorsqu'il couvre d'ombre la terre, et sous le sol pousse ses racines à une grande distance, les arbres et les plantes autour de lui s'étiolent, sèchent et meurent, parce que le grand chêne a pris pour lui toute la vie.

« Tel Iskender. Il avait pris toute la gloire, toute la puissance ; son autorité s'étendait comme une ombre sur le front des rois.

« Comment paraître héroïque, grand, magnanime auprès d'Iskender, maître du monde ? Les étoiles cessent de briller lorsque le soleil se lève. »

« Ainsi parlèrent les rois de la terre, soucieux et humiliés.

« Puis ils dirent encore :

« Il faut qu'il disparaisse et s'éteigne : il faut qu'il laisse la terre vide de lui : alors nous brillerons dans la nuit. »

« Et les rois marchèrent l'un vers l'autre et s'abordèrent avec des regards sournois. Aucun n'osait parler franchement le premier ; les mots qu'ils prononçaient pouvaient avoir deux sens. Comme un marin jette la sonde afin de savoir si l'eau est assez profonde pour que son navire puisse avancer, ils sondaient la profondeur des lâchetés.

« Et, s'étant trouvés d'un même niveau, comme une plaine autour d'une montagne, ils se concertèrent :

« Un homme de haute taille peut paraître petit auprès d'un géant.

« Nous sommes grands et il est difforme, mais nos fronts ne peuvent dominer son front.

« Nous rendons des hommages à Iskender, nous lui payons un tribut. et il nous permet de régner.

« Il nous jette des royaumes comme un prodigue jette des pièces d'or aux mendiants.

« Il nous donne ce qu'il nous a pris.

« Il est comme un dieu sur la terre ; les armées ne veulent pas marcher contre lui.

« Nous ne conduirons pas nos armées contre lui. Nous le combattrons nous seuls ensemble, et, puisqu'il a la toute puissance, nous aurons toute la ruse. »

« Or Iskender était retourné à Istahr, et les réjouissances du peuple pour son retour avaient duré plusieurs mois.

« Puis, ce roi incomparable, ayant songé à Sémiramis, reine glorieuse, avait désiré voir la ville qu'elle avait fondée, et il était parti seul pour Babil.

« Cette ville était le diadème sur le front du monde ; ses fières murailles étaient percées de cinquante portes de bronze ; ses terrasses s'élevaient comme les degrés du ciel, et elle avait une tour dont la base était énorme et dont le faîte disparaissait dans les nuages.

« Iskender entra dans Babil et vit toutes ces splendeurs ; il vit la tour prodigieuse, les palais et les jardins magnifiques soutenus par des piliers de granit.

« Et il s'en retourna en disant :

« — Je bâtirai cent villes comme Babil.

« Et il traversait seul la plaine déserte, songeur, et laissait son cheval mordre les hautes herbes du chemin.

« Hélas ! hélas ! les rois traîtres étaient là, derrière les buissons, derrière les rocs.

« Le lâche affût des chasseurs sur le passage du lion guettait Iskender en tremblant.

« Ce roi au front de lotus s'avançait sans méfiance. Etant dans ses royaumes paisibles. il n'était armé que d'une épée.

« Soudain cent flèches jaillirent sans qu'on vit les arcs qui les lançaient, et elles pénétrèrent frémissantes dans le corps du Roi des rois.

« Iskender, surpris par la douleur, chancela sur son cheval. Puis, avec un cri d'indignation, il arracha à poignées de ses blessures les flèches sanglantes.

« Les rois se ruèrent en foule, car ils croyaient leur maître renversé ; mais lorsqu'ils le virent droit sur son cheval, ruisselant comme une coupe à demi brisée, mais l'épée à la main et les yeux étincelants, ils s'arrêtèrent et blêmirent. Cependant ils élevèrent leurs arcs et une nouvelle nuée de flèches s'abattit. Cette fois, les moins coupables avaient tremblé, et ce fut le cheval d'Iskender qui tomba criblé de blessures.

« Iskender regarda le sol, et vit que l'herbe croissait et que le sol n'était pas de fer. Il regarda le ciel, et vit que le ciel était d'azur et non d'or.

« Malgré les blessures cruelles par où ma vie s'échappe, je ne mourrai pas aujourd'hui. »

« Car il se souvint de la prédiction confirmée par Simurgh.

« Les rois se jetèrent sur lui et le frappèrent de leurs lances, et, tout en frappant, ils avaient honte de leur action parce qu'ils étaient rois.

« Iskender, sanglant comme le ciel du soir, semblait tenir à la main mille épées, tant il couvrait de blessures ses lâches ennemis, mais les mouvements du combat faisaient couler en ruisseaux plus rapide son sang divin, que la terre buvait avec respect.

« Sous une troisième grêle de flèches, il tomba sur un genou, mais il combattait encore. Les ennemis n'approchaient plus à la longueur de son épée : ils bandaient leurs arcs de loin et, le trait lancé, ils baissaient le front pour ne pas voir leur déshonneur.

« Enfin Iskender essaya de se relever et il ne put pas. Il avait encore le courage et n'avait plus la force. Son sang entraînait sa vie. Il retomba, un voile rouge était sur ses yeux.

« Rustem ! Rustem ! cria-t-il. Ton frère va mourir, et mourir vaincu ! »

« Les rois affreux se rapprochèrent.

« Tout à coup, un bruit comme celui d'une armée qui s'avance gronda, menaçant.

« Les assassins tournèrent la tête comme des assassins surpris.

« Et ils virent d'une colline voisine un cavalier qui descendait comme roule une avalanche.

« Ce cavalier fut bientôt près d'Iskender qui, l'ayant vu, murmura : « Rustem ! » Puis, les yeux du Keïani se fermèrent et il demeura immobile...

« Peu après, le lieu du combat était couvert de morts, la plaine était redevenue silencieuse.

« Iskender ouvrit faiblement les yeux ; Rustem, tout en pleurant, se penchait vers son frère.

« Pour le préserver des rayons du soleil, il tenait au dessus du roi un bouclier d'or, pour que le roi ne fût pas couché sur la terre trempée de sang, il avait étendu sur le sol son vêtement de fer.

« Et Iskender vit que le sol était de fer et que le ciel était d'or.

« — Mon frère ! je vais mourir ; ne pleure pas, car je meurs victorieux. »

« Puis il se tut.

« Et Rustem hurla de douleur, car le Roi des rois, fils de Darab, fils de Pheïlekous, roi de Roum, roi du monde, maître de la massue, conquérant de l'Inde, du Touran et de l'Iran, Iskender le Keïani était mort sur le sol de fer, sous le ciel d'or. »

M. Louis de Chauvigny est un poète dont la muse, un peu triste, est douce et caressante. Le titre du volume, **Amours défunts**, dit bien dans quel ton l'auteur écrit ses poèmes. Si l'on doit féliciter le poète, ce n'est ni de la qualité de ses vers ni de la richesse de ses rimes, cela est du métier, mais on doit surtout le louer de la hauteur des pensées qui animent son recueil.

Son roman de *Marthe* est délicieux.

Marthe aime un garçon du pays, elle voudrait être sa femme, mais le jeune homme est pauvre tandis que ses parents, à elle, ont quelque bien. Elle part pour Paris afin d'éviter des scènes continuelles, où son père va jusqu'à la frapper.

Qu'a-t-elle fait à Paris ? Comme tant d'autres, le vice l'a prise.

Marthe, qui a conservé l'amour du pays natal, a besoin de le revoir ; en ouvrant la porte de la petite maison où elle est née, elle voit un cadavre, celui de sa mère; depuis longtemps le père est parti, maudissant son enfant.

M. de Chauvigny montre alors la jeune femme dépouillant ses habits de courtisane, reprenant son corset grossier, la lourde chemise de chanvre écru et se remémorant peu à peu les prières du temps de son enfance.

Mais elle a revu cette maison où se sont écoulés les jours heureux de sa jeunesse. Elle se reprend à aimer cette terre que le ciel bénit chaque année. Elle respire un air pur qui lui rend sa santé un peu ébranlée par la vie troublée qu'elle menait à la ville.

Au milieu de tant de morceaux poétiques de haute valeur, en voici un très court, l'*Epée et la Rime*, qui exprime le vrai sentiment de la mission du poète.

« L'épée a dit à la rime sonore :
Viens avec moi, suis-moi dans les combats,
Quand mes éclairs feront pâlir l'aurore,
Tu vibreras aux lèvres des soldats.

« Tes fiers accents iront dans la mêlée
Chez les fuyards exciter les remords ;
Viens, tu seras l'ode et la strophe ailée
Dont le grand vol suit l'esprit des grands morts.

« Pendant l'étape, au bivac, sous la tente,
Tu donneras l'espoir aux faibles cœurs ;
Viens, tu seras la fanfare éclatante
Qui saluera le retour des vainqueurs.

« Et si le sort, parfois, contraire aux braves
Dans la défaite abattait leur fierté,
Aux prisonniers jusque dans leurs entraves
Tu ne dirais qu'un seul mot : Liberté ! »

Lassitude, et *Le Beffroi de Bruges*, traduits de l'admirable poète Longfellow, sont d'un *rendu* excellent.

La poésie est bien le langage qui enflamme le patriotisme qu'il faut un peu trop réchauffer chez nous, qui l'oublions parfois au milieu des compétitions politiques. Mais c'est surtout chez l'enfant qu'il est nécessaire de faire naître cette passion. Certes, il en coûte d'être forcé d'apprendre à la jeunesse que malheureusement les hommes ne sont pas tous frères et qu'il suffit d'une borne imaginaire pour que ceux qui demeurent en deça ou au-delà doivent se considérer pour des ennemis. Hélas ! pendant cinquante ans, les poètes allemands ont soufflé la haine de tout ce qui portait le nom de Français, tandis que nous rêvions de congrès de paix et de chimérique fraternité universelle.

Sous ce titre : **Les Souvenirs de la Patrie**, M. Georges de Villiers de L'Isle Adam a commencé une sérle de récits et monologues courts, vendus un prix abordable pour toutes les bourses, dans lesquels il raconte ce que nous avons souffert de l'invasion allemande.

Si nous sommes tout-à-fait opposés aux manifestations publiques d'une haine qui sert de tremplin à des personnalités encombrantes, nous approuverons que l'enfance soit mise au courant de la manière cruelle dont l'ennemi vainqueur

a agi envers nous autres vaincus, et ces récits, dits dans les écoles apprendront aux soldats de l'avenir qu'il faut se préparer à ne jamais se laisser vaincre.

On connaît cette prétention de l'Allemagne de refuser la qualité de belligérant à toute personne prise les armes à la main et qui ne pouvait justifier qu'elle appartînt à un corps de troupes régulièrement constitué. La conférence internationale réunie en 1874 à Bruxelles, sur l'initiative de la Russie et sous la présidence du baron Jomini, pour réglementer les usages de la guerre par une sorte de traité, discuta complètement ce point spécial des conditions exigibles d'une troupe participant à l'action, offensive ou défensive en temps de guerre. Deux courants très distincts se manifestèrent nettement dans cette conférence à laquelle tous les Etats de l'Europe étaient représentés. Le côté allemand de l'assemblée prétendait réglementer les élans du patriotisme, tandis que le côté français, où s'étaient groupés tous les représentants des petits Etats, se refusait à souscrire à aucune disposition qui entravât en quelque manière la défense nationale à la participation de tous à la guerre.

En lisant les **Souvenirs de Guerre** du Marquis de Belleval, qui fit partie des corps francs, on comprendra pourquoi les Allemands redoutèrent tant ces troupes détachées et agissant en dehors des corps réguliers. L'Allemand se bat très bien en masse. pourvu qu'il soit bien éclairé, or, les Francs-Tireurs étaient le plus grand ennemi des éclaireurs allemands, et ils trouvaient tout naturel de ne pas reconnaître comme belligérants ceux-là qui les gênaient. M. le marquis de Belleval fait justice des calomnies qui furent déversées sur les corps francs, il les exalte au contraire et affirme que si quelques brebis galeuses s'y glissèrent, comme cela arrive dans tout autre corps, les volontaires furent des vaillants, méritent la reconnaissance de leurs compatriotes et l'estime de l'ennemi.

Les Étapes d'un mobile parisien, par M. Paul Reveillac, volume superbement édité, véritable ouvrage de bibliophile, orné de gravures d'une finesse exquise, donne l'historique de la participation du 4e bataillon des mobiles de la Seine, dans la guerre de 1870.

On trouvera dans cet ouvrage, qui ne semble pas porter aux nues le gouvernement de la Défense Nationale et des outranciers, des détails piquants sur l'organisation hâtive de ce corps, sur les fâcheux incidents du camp de Châlons et surtout sur les combats où se signalèrent les mobiles, dont le patriotisme, bien plus que l'organisation, firent des soldats et même des héros.

Par quelles voies détournées un roman de Mlle Alice Regnault nous a-t-il conduits à traiter de la guerre, c'est peut-être son titre, *Mlle Pomme,* et parler de ce fruit et surtout l'offrir, est, dit-on, un signe de discorde.

Revenons donc aux romans, et tout d'abord se présente sous ma main **Le Ténor**, par M. Georges Nazim.

Ce roman très vivant commence un peu comme *Le Postillon de Lonjumeau*, il s'agit d'un ténor découvert par un certain Calendar, qui s'est fait une spécialité de chercher des voix destinées à révolutionner le monde artistique. Disons tout de suite que M. Nazim a enlevé de chic le portrait de Calendar, portrait très réussi, supérieurement esquissé.

Alain Bernos chantait dans un cabaret quelques chansons bretonnes; Calendor l'entend, l'emmène à Paris, lui fait donner une éducation musicale complète, le présente à l'Opéra où il réussit à merveille. Il réussit même tellement bien que la duchesse d'Alibant s'en éprend et que le malheureux Alain Bernos devenu le ténor Niala, ne peut plus se dépêtrer de cet amour qui épuise ses moyens vocaux. Mais le roman n'est pas là, il est dans une idylle entre l'ancien marin de Painpoul et Mariannic, une jeune fille qu'il a laissée là-bas et que la duchesse lui a fait oublier.

En cherchant à fuir la duchesse il retourne au pays, est aimé de Mariannic puis, repris dans les filets de madame d'Alibant, il laisse la jeune fille enceinte. Celle-ci se jette à la mer.

Le ténor, en apprenant cette nouvelle voit combien l'amour de la duchesse a été fatale à lui et aux autres ; pour la vingtième fois il rompt avec elle. Celle-ci se venge en révélant au père de Mariannic, qui l'ignorait, pourquoi sa fille s'est suicidée.

Le vieux pêcheur, Michel Bruck, invite Alain Bernos à faire une promenade en mer et, lorsqu'ils sont tous deux entre le ciel et l'océan, un drame épouvantable a lieu ; jamais on ne les revoit.

Le livre de M. Georges Nazim est une œuvre à lire, très intéressante et dont les péripéties n'offrent rien d'invraisemblable, ce qui est rare.

Le titre générique placé en tête du volume, *Les Rois du jour*, indiquent évidemment l'intention de faire suivre ce livre d'une série d'autres études, nous attendons la suite avec impatience.

Le Castélou, par Augustin Lion, est un roman d'un charme exquis de sentiment et de délicatesse qui sent la femme à plein nez. Jamais un homme n'eût été capable d'écrire quelque chose d'aussi doux et d'aussi sentimental. Les romans destinés aux jeunes filles étant généralement des plus banals, il

nous est agréable d'en signaler un qu'elles peuvent lire avec intérêt, sans être obligées de se cacher.

Charmante, et pas « bébête » du tout cette jeune fille que l'on voit presque naître et que l'auteur nous fait suivre jusqu'au soir où Jacques dépose sur son front de vierge le long baiser de l'époux.

Et quel gracieux souvenir que celui de cette nichée de merles! Un homme ne peut avoir écrit cela!

« Je vois encore, comme si c'était hier, deux merles bleutés, dont l'un, toujours perché sur le même églantier, sifflait du matin au soir d'un accent passionné qui m'attirait, tandis que l'autre, farouche et pressé, allait et venait avec de grands coups d'aile.

« Un matin, je ne vis plus que le musicien dont la voix me parut si plaintive que je pensai qu'il pleurait sa compagne perdue.

« J'emmenai grand-père par la main, tout doucement, et je lui contai, un doigt sur la bouche, le triste roman que j'avais fabriqué. Mais grand-père sourit et m'approchant de l'arbre, il me montra tout au fond, bien blottie dans son nid, la petite couveuse, les ailes élargies, fixant sur nous ses grands yeux effrayés.

« Tu vois; elle couve ses œufs, d'où sortiront des petits, tu sais bien, me dit grand-père. Et lui, le papa, il chante pour distraire la petite maman jusqu'à ce que les enfants soient là. Alors, tu ne l'entendras plus, car il s'occupera avec elle de leur éducation. »

« Cette histoire me ravit. A tout instant j'allais à l'entrée de la futaie m'assurer si mon merle chantait toujours.

« Enfin, un jour, je ne l'entendis plus. Folle de joie, je courus chercher grand-père qui me hissa sur ses épaules et, retenant notre respiration, nous vîmes les cinq petits, à peine vêtus, qui ouvraient leurs grands becs jaunes.

« Pensant qu'ils avaient faim, je leur apportai du sucre, de la mie de pain trempée, des cerises que je déposai bien discrètement au bas de l'églantier.

« A partir de ce jour, je leur apportai régulièrement leurs provisions. D'abord, ce fut la mère qui arrivait d'un air craintif, s'emplissait le bec et partait. Puis ce fut le tour du père.

« Au bout de quelques jours, avec mille précautions et force coups de sifflet, ils amenèrent leur aîné; le lendemain, ils vinrent à quatre ; et, un matin que j'avais déposé tout doucement mon petit panier plein de cerises dans un creux de mousse, toute la famille arriva entraînant le petit dernier, *le coindrou*.

« Sans plus de façon, le père et la mère grimpèrent sur le panier et, à grands coups de bec déchiquetaient des cerises qu'ils envoyaient aux tout petits, tandis

que les aînés fièrement becquetaient dans le tas, et que moi, à plat ventre derrière une touffe, je prenais aussi ma part. »

Le Roman de Follette, par Aurélien Scholl, n'est nullement, comme on le pourrait croire, l'histoire de quelque fillette jetant son bonnet par dessus les moulins, c'est au contraire une œuvre de grand sentiment en faveur d'une classe déshéritée des créatures de Dieu, depuis qu'un savant, aujourd'hui sur des plages lointaines, avait inventé de la vivisecter en masse.

Je crois même que cette historiette a été récompensée par la Société protectrice des animaux.

Ce petit roman d'une vingtaine de pages donne son titre au volume qui en contient deux douzaines de genres très différents, mais d'où ressort cette idée générale que l'homme est loin d'être un être parfait.

La seconde nouvelle, **l'Idiote** détonne un peu dans l'ouvrage, non pas que le récit soit des plus capiteux, mais il empêchera bien des gens de laisser lire le joli *Roman de Follette* à leur famille.

Le choix d'un confesseur est une étude des mieux observées.

La Religieuse, un beau roman en douze pages, dans lesquelles on voit une jeune religieuse prodiguant ses soins et ses conseils à sa propre mère, qu'elle n'a jamais connue.

L'Infanticide, une fantaisie dans laquelle le « Petit » raconte ses impressions... pénibles.

Au centre de l'Afrique, une autre fantaisie, mais équatoriale, celle-là dans laquelle *Follette* trouverait une revanche contre ses « Paul Bertcuteurs » si les chiens ne valaient pas mieux que nous puisqu'ils lèchent la main qui lesfrappe.

Un jeune homme va rejoindre dans le fin fond de l'Afrique un nègre qui a été son condisciple et qui est devenu roi.

« Sept ou huit cents huttes, entourées d'autant de jardins et construites à l'alignement, formaient cinq à six rues aboutissant au palais, qui, bien que construit en bois, avait une certaine apparence. C'était comme un vaste chalet entouré d'une forte palissade. Deux gardes noirs à l'aspect terrible et armés de fusils à pierre veillaient à la porte.

« — Le roi est-il chez lui ? demandai-je.

« — Parfaitement, Monsieur, répondit un des gardes. Veuillez remettre votre carte au concierge, on va la porter à Sa Majesté.

« Au bout de quelques instants, j'entendis une exclamation de surprise, et je vis accourir Giors-Ello, revêtu d'un uniforme de suisse de cathédrale; et

coiffé d'un panama sur lequel se dressait le plus beau plumet qu'ait jamais rêvé un capitaine de pompiers du département de l'Eure.

« — Soyez le bienvenu, noble étranger, me dit-il ; le peuple mféta est heureux de vous recevoir.

« Il me fit entrer dans une autre pièce, garnie de tapis de paille et de coussins, referma la porte et se jeta à mon cou.

« — Comment vas-tu? me demanda-t-il. As-tu fait un bon voyage? Que je suis heureux de te voir ! J'espère que tu me pardonnes la froideur de mon accueil; c'était l'accueil officiel. Je suis forcé de soigner mon prestige ; mais, maintenant que nous sommes seuls, rien ne nous empêche de parler et d'agir comme de vieux camarades.

« Giors-Ello frappa sur un gong. Deux domestiques parurent aussitôt à la porte.

« — Préparez, leur dit-il, l'appartement de l'ambassadeur. Veillez à ce qu'il ne trouve dans ses nattes ni scorpion, ni serpent, ni crabe, ni fourmi rouge. Il y va de votre tête.

« Les domestiques s'inclinèrent et disparurent.

« Une collation nous fut servie par de jeunes femmes, noires comme de l'ébène, et qu'on pouvait croire taillées dans l'onyx. De petite taille, les reins légèrement cambrés, des yeux d'espagnoles, de petites mains et de petits pieds.

« — Quelle jolie race ! m'écriai-je.

« — Oui, répondit Giors-Ello, nous avons ici de véritables petits bijoux. Remarque la finesse des attaches, la forme irréprochable des seins, la grâce de la hanche et le dessin des mollets... Ce sont les parisiennes de l'équateur. Tu peux en choisir cinq ou six pour le temps de ton séjour. Seulement, je te préviens qu'aussitôt après ton départ elles auront la tête tranchée.

« — Pourquoi ?

« — C'est la loi. Toute femme qui a eu commerce avec un étranger doit périr.

« — Oh ! alors je me contenterai de les regarder.

« — Tu serais bien bon de te gêner. Si on ne les tue pas pour cela, on les tuera pour autre chose.

« — Mais comment, toi, avec l'éducation que tu as reçue, n'as-tu pas modifié de pareilles mœurs ?

« Giors-Ello partit d'un franc éclat de rire.

« — Voilà bien les Français ! s'écria-t-il. Depuis douze ans que vous êtes en République, vous n'avez rien changé — que les préfets. Vous avez fait des révolutions au cri de : *Vive la réforme !* et vous ne réformez que les chevaux.

Les hommes d'Etat de la République transigent journellement avec des talapouis qui prétendent amener leur Dieu dans de petites galettes au moyen d'une prière qui a tout l'air d'un ordre. A peine arrivés au pouvoir, ils s'empressent de protester de tout leur respect pour tout ce qu'ils avaient combattu jusque-là. Vos magistrats du coup d'Etat sont toujours en fonctions et chamarrés de croix dites d'honneur, quoique portées par eux. Et tu veux que moi, un pauvre nègre, j'aille toucher à la tradition, modifier en quoi que ce soit les superstitions auxquelles je dois mon pouvoir? Pas si bête. Vous avez un Dieu en trois personnes ; j'ai trois dieux en six serpents, qui exaucent les prières de mes sujets, ni plus ni moins que votre Père éternel. Mon grand prêtre prédit ce que je veux qu'il prédise. Son prédécesseur ayant tenté de me faire de l'opposition, je l'ai condamné à être rôti sur la place publique. Ça été une belle journée. Le ciel a témoigné en ma faveur, grâce à un pétard que j'ai fait venir de Paris. Le peuple, persuadé par la détonation, à craché sur son pape, et le nouveau grand-prêtre, une véritable fripouille, jouit d'une autorité incontestée... Et maintenant, déjeunons. Voici un gâteau de maïs, un navarin d'antilope et un filet de vierge au piment rouge... On nous servira, ce soir, comme rôti, l'épaule d'un chef de tribu au safran.

« — Tu manges de l'homme ?

« — Absolument comme vous mangez du cochon. C'est la même viande. Tu vas me dire que le cochon n'a pas d'âme. Eh bien ! quand tu m'auras prouvé que Tropmann en avait une, je te promettrai de ne plus manger d'hommes. Du reste, je n'avais qu'à ne pas te prévenir, pour te faire avaler ma jeune fille comme antilope et mon chef de tribu comme sanglier. Maintenant, mange ou ne mange pas, cela m'est égal.

« Le lendemain, Giors-Ello me dit :

« — Il faut que je te fasse voir quelque chose d'intéressant; j'ai pour alliée une peuplade qui habite une immense forêt de l'autre côté de la montagne. J'ai fait préparer de riches présents pour le chef et sa famille, et je serais bien aise d'avoir ton opinion sur ces gens-là.

« — D'où vient cette peuplade ?

« — Ah ! voilà ce que tout l'Institut ne saurait nous apprendre. Il y avait dans ce pays, et de temps immémorial, une population de gorilles. Un jour, un certain nombre de colons firent invasion au milieu d'eux.

« Les colons m'ont semblé appartenir à la race des Orangs-outangs de Bornéo. D'où viennent-ils, en réalité ? Ont-ils traversé les mers ? Sont-ils arrivés des plateaux inexplorés du centre de l'Afrique ? Je l'ignore. Ce que je

sais, c'est qu'après avoir réduit les gorilles à l'esclavage, ils ont bâti des villages retranchés et établi chez eux une véritable administration.

« Quand ils manquent de femelles, ils viennent enlever des négresses chez leurs voisins, et se conduisent si bien avec ces dames, qu'une fois établie là bas, aucune ne veut rentrer dans sa famille. Grâce à ce mélange, les orangs ont enrichi leur langue d'un certain nombre de mots. Au lieu de ces sons gutturaux exprimant la colère, la pitié, l'admiration chez les orangs-outangs de race pure, les descendants modulent de véritables phrases. Ils causent, ils ont un vocabulaire et, à de certaines simagrées, je crois m'être aperçu que, comme toi et moi, ils ont maintenant un Dieu !

« — C'est peut-être le commencement d'un grand peuple, dis-je.

« — Cela ne m'étonnerait pas, répondit Giors-Ello.

« — Nous nous mîmes en route à quatre heures du soir, remontant le cours de la rivière Fétiche. Giors-Ello m'admit près de lui sur son éléphant. Les esclaves suivaient, chargés de présents, et ses gardes, armés de fusils à pierre, formaient le cortège.

« Cinquante hommes nous précédaient, la hache à la main, pour nous ouvrir un passage chaque fois que besoin en serait.

« Nous arrivâmes à huit heures du matin sur la frontière du pays des orangs. Giors-Ello avait envoyé un exprès; on nous attendait. Cinquante personnages de haute taille, à face humaine, et couverts de poils, se tenaient sur deux rangées. Ils s'appuyaient sur des bâtons noueux, qu'ils élevaient en l'air en nous apercevant. C'est leur manière de porter arme.

« Deux officiers, qui commandaient la troupe, n'avaient presque pas de poils sur le corps.

« — C'est la nouvelle race, me dit Giors-Ello, la race croisée.

« — Et il ajouta en riant : — Ici aussi, dans quelques années, on se vantera de descendre des croisés !...

« Les orangs, sur un ordre exprimé en deux syllabes, firent volte-face et marchèrent devant nous. Après avoir suivi une route tracée dans la forêt, nous débouchâmes dans une vallée. Des huttes de branchages étaient construites tout autour et formaient un cercle, au milieu duquel se trouvait une hutte plus grande et plus ornée que les autres. Le chef en sortit, et serra la main de Giors-Ello. Tous deux échangèrent quelques paroles.

« — Le chef, mon allié, nous accorde une heure pour visiter son camp, qui est en même temps sa capitale. Il nous interdit l'entrée des villages avoisinants, où se trouvent sans doute des ménages de gorilles et de négresses, qu'il veut soustraire à nos regards.

« J'étais frappé de l'ordre et de la discipline qui régnaient autour de moi. Devant les huttes, quelques femelles étaient gravement assises, donnant le sein à leur nourrisson, ou jouant avec des petits déjà solides sur leurs jambes.

« Le chef fit signe à Giors-Ello de le suivre, et lui adressa quelques paroles, que mon ancien camarade parut comprendre.

« — Il veut nous conduire, me dit-il, au jardin d'acclimatation.

« — Qu'y verrons-nous ?

« — Il y a un homme blanc qui a donné les meilleurs résultats : deux enfants en trois ans.

« — Allons voir cela.

« Dans une sorte d'amphithéâtre fermé par une palissade, nous aperçûmes un dais de feuillage soutenu par quatre poteaux. Sous ce dais, un individu, les jambes nues, le haut du corps couvert d'un vieil habit noir qui n'était plus qu'une loque, se leva en nous voyant approcher.

« — Ah ! monsieur ! s'écria-t-il, tachez de me tirer d'ici. Prévenez la police !

« — Qui êtes-vous ! m'écriai-je.

« — Je suis Me Gobichard de la Trentenay, jadis notaire à Paris, boulevard Haussmann.

« — Et comment diable vous trouvez-vous ici ?

« — Je m'y trouve très mal.

« — Mais par quelle aventure ?

« — J'allais recueillir un héritage au Cap : cinq ou six millions. Un naufrage a jeté notre navire sur la côte de Guinée. Que sont devenus mes compatriotes ? je l'ignore. Moi, j'ai été échangé dix fois, d'abord contre quatre dents d'éléphant, puis contre six peaux de tigre, et enfin contre une bouteille de cognac ! Je payerai une riche rançon... tâchez de me délivrer.

« — Je ferai tout au monde pour cela, repondis-je pour lui donner au moins quelque espérance.

« Un grand nombre d'orangs s'étaient approchés, et s'amusaient à piquer le notaire avec de petites baguettes. A chaque grimace du prisonnier, les grands singes se tordaient de rire et les enfants poussaient des cris de joie.

« Le chef nous entraîna, pendant que l'infortuné tabellion se rejetait sur un lit de feuillage en se drapant dans les basques de son habit.

« Je demandai à Giors-Ello :

« — Ne peux-tu rien pour ce pauvre diable ?

« — Absolument rien. Les orangs ne le céderaient à aucun prix. Quant à un coup de main pour l'enlever, il n'y faut pas songer. Le chef dispose d'une

armée de deux mille orangs et de quatre mille gorilles : sans compter l'appoint que lui fourniraient les tribus noires qu'il a subjuguées.

« Si j'avais de l'artillerie, j'en viendrais certainement à bout ; mais où veux-tu que j'en prenne ? Je te dirais bien de voir, à ton retour à Paris, si par hasard Bischoffsheim ne serait pas d'humeur à tenter un *emprunt du Mfeta*... Avec une émission de vingt-cinq millions, on ferait beaucoup de choses dans cette région... Mais à quoi bon ? Ces orangs sont chez eux, après tout, et leur gouvernement vaut bien le vôtre. Mes nègres n'ont pas davantage envie de changer de sort. Laissons les choses comme elles sont et le notaire dans sa cage.

« — Où allons-nous maintenant ?

« — A l'école de médecine, que tu vois devant toi.

« Des cris perçants se faisaient entendre.

« — Qu'est-ce donc cela ? fis-je, le cœur serré.

« — Une expérience.

« En effet, un homme était couché sur une table, un blanc, un Européen, et deux ou trois orangs lui faisaient de petites découpures dans le corps.

« — Comment ! m'écriai-je, on fait de la vivisection ?

« — C'est le progrès, mon ami, dit Giors-Ello. L'homme que tu vois était le domestique du notaire, et voilà plusieurs mois qu'on lui travaille la peau. Les docteurs orangs en enlèvent de petites lanières pour étudier les tissus sous-cutanés, et pour savoir comment il se fait qu'eux-mêmes soient velus quand cet homme ne l'est pas.

« — Mais c'est horrible !

« — Pas plus horrible ici qu'à Paris. Si tu veux m'expédier une douzaine de vos vivisecteurs, je les livrerai à leurs confrères de ce pays-ci, et, après avoir étudié la douleur comme opérateurs, ils pourront s'en rendre compte comme sujets. C'est à ce prix seulement qu'ils arriveront à une connaissance approfondie de la question.

« Je n'avais que huit jours à passer avec Giors-Ello. Peut-être écrirai-je un jour la relation complète de mon voyage au centre de l'Afrique.

« L'impression qui m'est restée de cette expédition hâtive, c'est que les hommes sont aussi féroces sous tous les climats, et qu'il n'y a que la façon qui varie.

« Chacun croit que ses superstitions valent mieux que celles des autres.

« Chacun rit du culte de son voisin et accuse son ignorance.

« Les orangs sont peut-être les meilleurs des hommes, puisqu'ils ne se nourrissent que de fruits et de légumes, et en sont encore à égorger un agneau, à briser la patte d'un lièvre ou l'aile d'un perdreau.

« Quant aux nègres, s'ils se mangent quelquefois entre eux, c'est qu'ils ignorent les ressources de la diffamation et de la calomnie, qui sont une autre façon qu'ont les hommes de se manger entre eux dans les pays civilisés. »

Dans toute cette série de nouvelles, M. Aurélien Scholl fait montre de cette verve dont le spirituel chroniqueur est coutumier.

Que de livres ont déjà été écrits sur cette question éternellement énigmatique, l'amour ? tous les romans passés, présents et futurs ont roulé et rouleront sur cette manifestation providentielle, qui attire les êtres humains de sexe différent, manifestation sans laquelle la vie s'éteindrait. Mme la Princesse Marie Troubetzkoï en réunissant sous un même titre : **Amours**, une série de petites études écrites avec élégance, a donné à son ouvrage le titre qui lui convenait excellemment. En effet, sous ce vocable pris au pluriel on pourrait faire défiler les innombrables volumes intitulés romans et qui ne sont en somme que l'élargissement, par l'imagination fertile de leurs auteurs, des chapitres traités et condensés par Mme Troubetzkoï : Amour effleuré ; Amour épuisé ; Amour innocent ; Amour mortel ; Amour persécuté ; Amour heureux ; Amour romanesque ; Amour du vieil âge. C'est une analyse de la passion observée dans toutes ses manifestations les plus tristes comme les plus joyeuses, avec un talent véritable et une haute distinction de pensées.

Un de nous est une étude des absurdités auxquelles l'homme peut se livrer lorsque, dans l'amour, il cherche un idéal passionnel qu'il ne trouve pas dans son intérieur. L'auteur, M. Hughes Le Roux, n'a eu qu'à regarder autour de soi pour rencontrer le modèle qui lui a servi à construire son roman très fouillé.

Dans **l'Oncle d'Australie**, par Pierre Elzéar, on ne cherchera ni les analyses ardues ni les noires intrigues. Ici tout est frais et d'une gaîté ne s'écartant pas des convenances. Un livre divertissant et que tout le monde peut lire est chose rare à notre époque. J'ai lu quelque part à propos de ce volume que M. Elzéar nous ramenait au genre de Paul de Kock. Oui, si l'on admet que chaque fois qu'un romancier traitera gaiement des scènes populaires, il sera le disciple de l'auteur de *Gustave le Mauvais Sujet*, mais je ne trouve pas que M. Elzéar se soit inspiré de la conception romantique de Paul de Kock qui n'était qu'un élève de Pigault Lebrun, sans ses qualités, mais dont il exagérait les défauts, car les peintures de Paul de Kock sont plus lascives que voluptueuses. Or, dans le livre de M. Elzéar, il n'y a rien de ces défauts qui font que Paul de Kock n'est jamais lu qu'en cachette.

M. Elzéar a écrit de noirs romans, *la Femme de Roland* entre autres, une œuvre de valeur. Quel accueil le public lui a-t-il fait ? Voilà ce qu'il faudrait savoir et que je devine. Qui sait, a-t-il pensé, ce public qui passe indifférent à côté d'œuvres où j'ai dépensé un talent d'analyse méconnu, accueillera-t-il plus favorablement ce qui le fera rire. Je vais l'amuser sans façon, et le moins littérairement possible, le succès viendra peut-être de là?

On veut toujours faire procéder un écrivain de quelqu'un, j'estime que ce n'est pas le flatter : Mieux vaut être soi, et c'est ce que M. Elzéar prouve surabondamment dans son fantaisiste roman, **L'oncle d'Australie**.

Lorsque j'étais jeune, j'ai lu Paul de Kock, y cherchant je ne sais quelle satisfaction de mauvais aloi qui méritait parfaitement les calottes qui m'étaient octroyées chaque fois que les volumes de Barba étaient saisis entre mes cahiers. Depuis, j'ai relu à un tout autre point de vue l'œuvre du romancier qui a enrichi ses éditeurs sans faire sa propre fortune. Eh bien, lisez par exemple *Sœur Anne*, et je suis certain que vous trouverez dans le portrait de la jeune fille, muette, séduite et trompée par Montreville, un caractère tracé de main de maître.

Pour bien connaître Paul de Kock, il faut lire, dans *Moustache*, le portrait qu'il trace de lui-même, la peinture est piquante :

« Il s'était dit : Je peindrai les hommes tels qu'ils sont ; mais je choisirai de préférence des caractères comiques et francs... Il voulait pouvoir retracer avec leurs moindres détails les tableaux de mœurs, les scènes populaires, les portraits d'originaux, les sociétés bourgeoises, les ridicules de toutes les classes, les amours de la grisette et de la femme du monde, les contemporains enfin tels qu'on les rencontre à chaque pas dans la vie et non ces passions forcées, ces beautés idéales que l'on ne trouve que dans l'imagination. — Ses romans eurent un succès que lui-même était loin d'espérer ; leur plus grand mérite était d'être vrais ; mais dans tous les arts c'est toujours au vrai qu'il faut revenir. — Aussi fut-il impitoyablement critiqué dans les journaux, dans les revues ; alors il reçut des lettres anonymes et peudonymes, où on lui demandait de quel droit il se permettait d'avoir du succès et d'être lu plus que les autres, lui, écrivain obscur, sans style, sans couleur, sans portée, sans mission, sans nerf, sans élévation et surtout sans coterie. — Alors on lui apprit qu'il n'était que le romancier des cuisinières et des écaillères, ce qui lui fit penser que le nombre de ces dames était devenu assez considérable. — Comme il faisait parler un ouvrier comme parle un ouvrier, une grisette comme parle une grisette, on lui dit qu'il ne savait pas écrire. — Comme il était gai et faisait souvent rire, on lui dit qu'il n'était qu'indécent. — Comme il n'y avait

dans ses ouvrages ni parricide, ni infanticide, ni inceste, on lui dit qu'il était immoral. — Quelques-uns, dans leur critique dédaigneuse, voulurent bien lui dire : On le lit, mais on ne le juge pas. Il aurait pu leur répondre avec plus de vérité : On vous juge, mais on ne vous lit pas. »

Le coup de boutoir est spirituel. — Mais les écrivains se jugent assez mal eux-mêmes, généralement, et lorsque parurent, en 1838, les deux volumes in-8 intitulés *Moustache*, l'auteur semblait avoir totalement oublié que onze ans plus tôt, il avait publié en 4 volumes in-12 *Le Barbier de Paris*, roman dans lequel les caractères ne sont « ni comiques ni francs » mais bien au contraire atroces et horribles au possible.

M. René de Pont-Jest, lui aussi, vient de faire peau neuve, et, certes, le vaillant romancier populaire est devenu méconnaissable. Plus de ces grosses machines qui font pâmer d'aise les lectrices qui aiment les émotions fortes, les crimes les plus corsés, les aventures les plus extraordinaires. M. René de Pont-Jest, dans *Grain de beauté*, se fait littérateur. Il devient physiologiste et écrit un volume que nous avons lu avec un véritable plaisir.

La donnée de son roman était scabreuse autant qu'originale, parce que le cas présenté est rare, je crois : La faute d'une femme n'est-elle pas souvent causée par l'ignorance dans laquelle la conserve la jalousie de son mari ?. Lorsqu'il s'agit d'évoluer autour d'une pareille thèse, il est compréhensible qu'il faut entrer dans la vie tout à fait intime des époux, et disons tout de suite que l'auteur a glissé, trop glissé peut-être, vu la donnée.

Son héroïne, la fille de la femme adultère par vengeance, disons presque par jalousie de n'avoir pas été assez instruite par son mari, est une créature exquise et l'analyse de ses sentiments est faite avec une grâce étonnante sous la plume d'un homme. On sent que l'auteur n'est point habitué à fouiller les véritables sentiments, il a peur d'aller jusqu'au fond, presque une honte devant ses lecteurs habituels : Comme si, en changeant de manière, il allait retrouver le même auditoire. C'est seulement au moment de son mariage que la jeune fille apprend la faute de sa mère ; c'est le naufrage de son idéal. Et un chapitre qu'une femme aurait écrit avec une délicatesse de touche à laquelle un homme ne peut guère atteindre, manque nécessairement dans le livre de M. de Pont-Jest. On ne passe pas impunément du gros drame aux analyses du cœur, mais l'auteur de *Grain de beauté* a excellemment marqué son évolution littéraire.

Il me semble que pour mener à bien une étude comme celle de M. de Pont-Jest, il eût fallu appeler en collaboration à M. Maizeroy dont le roman, **Le**

Boulet, vient de paraître et qui appartient, comme d'habitude, au genre capiteux. M. Maizeroy n'eût pas craint, lui, de donner les détails voluptueux que M. de Pont-Jest a trop laissé dans l'ombre, parce qu'on n'aborde pas certains sujets sans qu'il soit besoin d'aller jusqu'au bout.

Mais lorsqu'il est utile de peindre des sentiments, nous pourrions alors recommander un maître à M. de Pont-Jest, nous voulons parler de Gustave Toudouze, dont le dernier roman, **Le Ménage Bolsec**, est un des meilleurs parmi les autres excellents qu'il a produits. Cette femme mondaine, enfiévrée de plaisirs, qui se retrouve femme de cœur et d'énergie devant la tâche d'élever les enfants qui lui restent après la mort de son mari est des plus saisissants. Ah ! l'auteur connaît bien ce que le cœur féminin peut contenir d'amour, de force et de courage devant l'adversité ; elle est plus forte que l'homme dans les grandes catastrophes, et c'est dans le malheur qu'elle puise le relèvement.

Il paraîtrait qu'il y a de cela longtemps, un jeune homme, M. J. F. Bouvagnet, rêvait de gloire littéraire. Il écrivit à M. Emile Augier lui demandant son appui. L'illustre académicien répondit au solliciteur en l'engageant fortement à demeurer dans son pays natal, à cultiver ses choux, vendre son épicerie ou continuer ses études de Droit, si tels étaient les carrières diverses qui pouvaient s'ouvrir devant lui, mais à renoncer à ses aspirations vers la littérature. Qu'est devenu M. Bouvagnet, je l'ignore, mais lorsque l'on est poète, on aime à faire connaître ses œuvres. On fait imprimer un petit volume, cela ne nuit pas à la carrière, et l'on y trouve une satisfaction d'amour propre : Je suis imprimé !

On envoie cela à M. Emile Augier qui vous écrit dix lignes de congratulations académiques et personne ne vous lit, pas même les amis auxquels vous offrez le volume.

Je l'ai entre les mains, ce recueil poétique, et j'estime qu'il est bon d'avoir M. Emile Augier comme conseil. Non pas que M. Bouvagnet écrive de mauvais vers, non pas que sa poésie vaille moins que celle de tant d'autres, mais qui donc n'a produit assez de rondeaux, sonnets ou triolets pour fournir son petit volume ?

Et pourquoi donner à un livre ce titre peu fait pour inviter à l'ouvrir : **Myrtes et Cyprès** ?

« Ah ! loin de nous ces tristes choses
Qu'évoque l'ombre de la nuit,
Et soulevons les voiles roses... »

C'est vous qui le dites, M. Bouvagnet.

Trop de versificateurs, pas assez de poètes ! et oser publier des vers au moment où **La fin de Satan**, par Victor Hugo, remue les âmes par la grandeur des pensées, c'est faire preuve de hardiesse.

Quelle simplicité dans cette entrée du Christ à Jérusalem !

« Alors on aperçut, au tournant de la route,
Un homme qui venait monté sur un ânon.
Cet homme, dont chacun se redisait le nom,
Etait le même à qui Sadoch, l'autre semaine,
Avait jeté du haut du temple un cri de haine,
Il avait les cheveux partagé sur le front :
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes
Et des petits enfants portaient des branches vertes ;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem, dont on voyait les murs,
Sortait la foule gaie, heureuse, pêle-mêle ;
Des mères lui montraient leurs fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient ; « Hosanna ! Quelques-uns
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.
Il s'avançait avec le calme du mystère,
Et ces hommes louaient cet homme et sur la terre
Etendaient leurs habits pour qu'il passât dessus ;
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus
Faisaient une bannière en avant du cortège !
« Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs !
Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,
Ce tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,
Et les femmes chanter et le peuple accourir.
Et sourit en disant : « Je vais bientôt mourir. »

Lisez cette malédiction du criminel Barrabas contre l'humanité qui lui fait grâce et tue le Christ.

. « Malheur, monde impur, lâche et rude !
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner.
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner !
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme plus prompt à choir du haut de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du firmament !
Sois maudit dans ces clous, dans ce gilet fumant

Dans ce fiel! sois maudit dans ma chaîne brisée !
Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté.
Monde affreux, qui fais grâce avec férocité.
Toi dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme et, stupide,
N'a pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu ! »

Quant à la chute de Satan s'enfonçant dans la nuit et voyant disparaître le dernier des soleils, la poésie en est d'une grandeur démesurée.

«.... Le ciel plein de soleils s'éloignait, la clarté
Tremblait, et dans la nuit, le grand précipité,
Nu, sinistre, et tiré par le poids de son crime,
Tombait, et comme un coin, sa tète ouvrait l'abîme.
Plus bas ! plus bas ! Toujours plus bas ! Tout à présent
Le fuyait ; pas d'obstacle à saisir en passant,
Pas un mont, pas un roc croulant, pas une pierre,
Rien, l'ombre !..... »

Et n'est-ce pas sur un pareil livre que je dois fermer cette longue chronique à travers les ouvrages nouveaux dont une véritable montagne couvre ma table et passeront peu à peu sous les yeux de nos lecteurs, car voici l'heure où la publication des volumes va s'arrêter tout à fait, nous laissant plus de temps pour étudier ceux que nous avons mis de côté à leur intention.

GASTON D'HAILLY.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La doctrine de l'Inconscient n'avait guère servi jusqu'ici à fonder qu'une morale, celle de Schopenhauer, celle du renoncement à l'existence et de l'aspiration au néant. M. Edmund R. Clay la prend pour base d'une morale nouvelle et plus positive. La félicité, promise au sage qui se sera soustrait par l'abnégation à l'empire des forces inconscientes, et que les pessimistes placent hors de l'existence, comme les chrétiens la placent hors de la vie, il la trouvera dans la possession même de la sagesse.

Cette doctrine originale est établie sur une psychologie dont la nouveauté consiste d'abord en ce qu'elle poursuit et découvre l'Inconscient, et ensuite en ce qu'elle s'efforce de réconcilier les diverses écoles, les phénoménistes avec les spiritualistes, les matérialistes avec les idéalistes.

M. Edmund R. Clay, dont l'ouvrage a été traduit de l'anglais par M. A. Burdeau, l'a intitulé **L'Alternative**. *Contribution* à la psychologie. Mais, tout d'abord, ce titre a besoin d'être expliqué. L'homme a le choix d'être le jouet de certaines forces inconscientes, qui sont au fond des forces organiques, ou de devenir une véritable personne et d'arriver à la sagesse.

Le premier de ces deux états est pour nous l'état de nature. Il est accompagné d'une illusion qui le rend plus misérable encore : par un mirage que produisent les mêmes forces dont nous sommes les jouets, nous nous croyons libres et dignes du nom de personnes en toutes celles de nos actions qui ont un caractère intentionnel ; en réalité, suivant l'auteur dont nous nous occupons, nous ne cessons d'être aussi passifs, aussi impersonnels que « la motte de terre sur la pelle du laboureur », ou qu'un cadavre qui répond à un courant électrique par une réaction. — Il n'y a qu'une exception à cette règle : c'est quand nos actions impliquent l'abdication de tout égoïsme. Alors seulement, nous sommes sur la voie de la délivrance, sur le « chemin de la croix. »

M. Edmund R. Clay veut démontrer que l'homme a été jusqu'ici ce qu'il vient de dire : le jouet et la dupe de forces inconscientes. Cette démonstration exige toute une psychologie.

Ce traité comprend quatre livres. Le premier est un exposé et une classification des événements conscients et des aptitudes mentales ou faculté révélées par les espèces entre lesquelles se partagent ces événements. Pyrrhon n'aurait rien à reprendre à ce premier livre : car ce livre ne prétend pas ce qu'il expose, classe et définit, soit réel : il n'est traité là que d'apparences : une réalité correspond-elle à une quelconque de ces apparences ? C'est ce qui n'est pas supposé. L'auteur se tient sur une parfaite réserve en face de toutes les écoles philosophiques ; aucune définition n'y est proposée, qui puisse soulever de la part d'aucune d'elles une objection : il ne s'y agit que d'établir un système de concepts et de termes également valables pour toutes. Aussi la quintessence de ce premier livre est-elle dans ce que l'auteur appelle *reconstructives* : on y trouve indiqués les termes généraux et nouveaux qu'il lui paraît indispensable de tracer, pour rendre possible un levé de plan exact et complet du domaine de la conscience.

Le second livre est une analyse du Raisonnement. Il ressemble au premier en ce qu'il se borne à exposer et classer des faits mentaux : il en diffère en ce que les définitions qu'il comporte ne sont pas reconstructives.

Le troisième livre fait voir que l'esprit est un composé d'âme et de corps.

mais qu'à l'égard de tous les événements conscients, sauf les actes dérivant de l'abnégation, l'âme est passive et sous l'action de la fonction organique, c'est-à-dire de certaines séries de faits corporels inconscients.

Dans le quatrième livre, sans sortir du domaine de la psychologie, l'auteur considère la faculté morale et avec elle ce qui constitue la bonté morale. Il fait voir qu'à l'état de perfection, la bonté morale la sagesse, la sainteté et la magnanimité d'une part, l'esprit chrétien de l'autre, sont choses identiques, et que l'alternative pour nous est, ou de faire un effort d'abnégation pour réaliser en nous cet esprit, ou bien de rester dans un état où l'homme est une marionnette, une dupe, une victime des forces inconscientes.

Dans le superbe ouvrage, **De la nature des choses**, que vient de publier M. Ambroise Danten,il étudie *La Vie éternelle et universelle*. L'auteur, dans un style clair, non dénué parfois de grâce poétique, jette un regard sur l'ensemble des choses et cherche à déterminer le cadre dans lequel s'agitent les destinées des êtres.

Pour atteindre ce but, il s'est d'abord attaché à faire taire en soi, autant qu'il est possible à un être vivant en société et n'ayant même de pensée que par elle, la voix des préjugés et des passions, à se constituer en observateur impartial et désintéressé de tout ce qui l'environne.

Il n'a point cherché à faire œuvre utile ou hostile à qui que ce soit. Il ne s'est pas inquiété si le résultat de ses recherches pouvait servir ou contrarier tels ou tels intérêts. Il a voulu simplement se rendre compte de l'ordre universel, quelque conséquence particulière que l'on en pût tirer pour ou contre la légitimité des tendances et des aspirations qui entraînent l'humanité dans un sens ou dans l'autre.

Se trouvant en face de l'immensité de l'univers, il en a vu les limites reculer successivement et sans cesse devant chacune de ses observations nouvelles, et il en a pu conclure que ces limites étaient celles de sa faculté perceptive mais non celle de la réalité, cette réalité étant infinie.

Observant ensuite que les corps peuvent bien changer de forme, se décomposer pour se reconstituer en d'autres corps ; mais que tous les procédés de l'industrie, que toutes les commotions de la nature sont impuissantes à annihiler la substance dont ils sont formés, il a vu cette substance ne pouvant cesser d'être et qu'elle est par conséquent sans fin. Il a remarqué en outre que s'il pouvait apercevoir cette substance sous des figures et des aspects contingents il lui était impossible de se la représenter comme non existante en elle-même et de concevoir son passage du néant à l'être ; et que, par la même raison

qu'elle ne peut avoir de fin, elle n'a pas eu de commencement. Il a reconnu que cette substance, non seulement se meut d'un mouvement incessant et nécessaire, mais qu'elle vit par elle-même, car dit-il, « qu'est-ce que la vie, si ce n'est le mouvement spontané ? »

Ayant constaté que tout, dans la nature, se rapporte à un principe et à une fin uniques, que tout y agit suivant les lois communes, qui y entretiennent un ordre universel et inaltérable, que rien n'y est isolé, que tout s'y tient, que tout y est solidaire, et en présence de cette intensité d'être et de vie dont on ne peut atteindre les sommets et scruter les abîmes, l'auteur se refuse à admettre le néant et le vide à quelque point que ce soit de l'étendue et de la durée.

Sa conclusion est que nous sommes en présence d'un être unique, nécessaire, sans bornes, emplissant tout et éternellement vivant.

Par contre, si cet être existe nécessairement, s'il est infini, si, par suite, il est tout et absorbe tout, il est clair que rien ne peut coexister en dehors de lui, car alors il ne serait plus infini. L'auteur n'a donc point trouvé de place à côté de cet infini pour un autre infini. Il a vu que ce n'était là qu'un *postulatum*, une notion négative, une idée sans objet, obtenue par voie d'exclusion des qualités de l'être réel, et imaginée pour expliquer l'existence de ce dernier réputé inerte, corruptible, borné et contingent, mais qui s'évanouit devant les qualités mieux observées de l'Être matériel. Il n'a point trouvé que ce fût un problème plus insoluble de considérer cet être matériel comme éternellement vivant par lui-même, que de supposer, pour rendre compte de son existence, un autre être incompréhensible avec lequel il ne pourrait avoir, par son essence même, aucun point de contact, aucune communication possible.

La vie, la vie spontanée et nécessaire, animant tout, vivifiant tout ; immuable dans son centre unique et infiniment variée dans ses dégradations et ses ramifications sans nombre : la vie éternelle et universelle, en un mot, apparaît à l'auteur comme le principe et la fin de tout.

L'homme, l'animal, les mondes, l'espace comme le ciron ou les plus infiniment petits, tout ce qui tient dans l'infini est partie d'un seul être.

Voilà un livre qui renverse toutes les écoles religieuses et philosophiques et que nous ne pouvons qu'engager à lire car les chapitres en sont grandement pensés et faciles à comprendre pour tout le monde. Un livre que l'on peut discuter certainement, mais dont on ne peut soupçonner la bonne foi et la portée morale.

Pour faire bien comprendre ce que sont les **Lettres de l'Enfer**, de Max Rowel, dont le pasteur de l'Eglise réformée de Paris vient de publier la traduction, nous ne saurions mieux faire que donner la lettre préface dont

le traducteur fait précéder son livre, lettre adressée au Docteur A. Piberet (de Beaumont).

« Les *Lettres de l'Enfer* ! si paradoxale que puisse vous paraître ce titre, je ne saurais vous le dissimuler, l'œuvre dont j'ose vous offrir la traduction est plus paradoxale encore ! Nos croyances les plus généralement admises, nos principes les plus incontestés, elle ne les appelle pas des erreurs, des idoles de tribu, de place publique ou de caverne, ainsi que se le permettait le grand Bacon, mais elle les traite comme telles et les brise avec un dédain à faire envie à l'iconoclaste le plus endurci.

« Vous le savez, cher Docteur, notre siècle, quel que soit le drapeau qu'il arbore, est épris de doctrinarisme, entêté d'idéolâtrie, de formules et d'intransigeances, il croit au fameux : « C'est écrit ! » du vieux paysan de la Gaule ou de l'Attique ; il adore le programme, la lettre moulée. Se fait-il faute de railler, d'accabler de tous ses dédains le combattant mal avisé qui ose affronter la lutte sans une profession de foi bien arrêtée ? Arlequin, oubliant son sabre de bois, bien moins rigoureusement se verrait conspué. Lisez les *Lettres de l'Enfer*, et vous verrez les programmes et les faiseurs de programmes traités de la belle façon ! Si j'en crois mon humble traduction, je serais presque tenté d'affirmer que mon auteur ne respecte rien de tous ces grands Dieux, que nous autres mortels, nous ne nommons qu'à genoux et en tremblant. Le mécréant ! il faut bien que je vous le confesse, ne s'avise-t-il pas de dire vertement son fait à monseigneur le suffrage universel, ce pape en papier, à l'heure même où il ânonne ses décrets infaillibles et pontifie sa messe laïque. Pour peu, il vous dirait qu'il n'est qu'un instrument de servitude, qu'il ne vaut, pour nos sociétés modernes, que ce que valait autrefois, pour les sauvages de la mer du Sud, la fameuse planche qu'ils se transmettaient de père en fils pour déprimer le crâne de leurs nouveaux-nés. Et le dieu Progrès, le malmène-t-il ! A l'en croire, il serait un peu moins que cette humble monture qu'on adore à cause des reliques dont on la surcharge ! J'ose à peine vous le confesser, tant j'en reste contrit, il n'est pas jusques à cette grande expansion, à ce rayonnement de l'idée qui s'appelle « *le moellon scolaire*, » qui n'ait le don de provoquer ses antipathies et ses sarcasmes. Entre nous soit dit, je crois que ce Danois est un anti-doctrinaire, capable, par devers lui, de préférer aux plus magiques formules, aux recettes sociales les plus en renom, un grain de mil, un peu d'honnêteté, ce quelque chose qui pourrait s'appeler, non pas « la déclaration des droits, mais des devoirs de l'homme ! » Et le voilà parti en guerre pour invoquer la force morale, le culte de la conscience. Et c'est à relever ce culte qu'il consacre sa vie, ses forces, sa noble et virile intelligence. Lisez-le, cher Docteur, il vous plaira !

« Mais ce n'est pas seulement à ses adversaires du monde politique, que l'auteur adresse ses critiques et ses répréhensions; les meilleures et les plus acérées, il les réserve pour ses voisins et amis du monde religieux. Avec eux, il n'y va pas de main morte! Sans façon, il leur donne à entendre que la véritable orthodoxie pourrait bien être celle qui se moque de toutes les orthodoxies. J'en frémis encore, cher Docteur : son héros, son idéal de droiture, de générosité, de renoncement et de sacrifice, il en fait un ignorant, mais si ignorant, qu'ingénuement il serait capable de commettre les plus effrayantes hérésies, si on s'avisait de l'interroger sur les plus humbles éléments de la foi chrétienne. Et cependant l'auteur est un chrétien éminent ! Il croit, mais non pas d'une foi subjective et toute troublée, mais avec toute l'ardeur de son âme, avec sa personnalité tout entière. Son christianisme à l'état massif et concret me fait tout l'effet d'un christianisme avant la lettre.

« Mais nous ne sommes pas à bout de surprises que vous réserve la lecture de l'œuvre que je prends la liberté de vous offrir.

« Si indépendant, si libre que vous soyez de tous nos vieux préjugés, vous croyez cependant, mon cher Docteur, que l'*Enfer* est un lieu encombré d'horreurs et d'instruments de tortures, de chaudières fumantes, de chevalets ensanglantés, d'étangs de feu et de soufre ! Il vous faut en rabattre. Très doctement, à l'aide d'arguments psychologiques et de déductions morales qui ne sont pas sans valeur, notre auteur va nous prouver que l'enfer n'est l'enfer que parce qu'il est le lieu où l'on ne croit plus qu'au jouir ! Et ce jouir, toujours poursuivi, il le montre toujours inassouvi, dans l'horreur et la torture du néant ! C'est donc à dire que le ciel n'est le lieu du bonheur que parce qu'au ciel on ne cherche plus et on ne poursuit plus que la rédemption de ceux qui souffrent !

« Qu'en dites-vous, cher docteur, de cette orthodoxie qui fait l'enfer avec le jouir infernal, égoïste, et le ciel avec l'héroïsme et l'âpre volupté du sacrifice ? Votre cœur ne se sent-il pas atteint et subjugué par cette sublime et sainte conception ? Que ne donneriez-vous pas pour être sûr qu'elle n'est pas un rêve, mais une réalité ? Et pourquoi ne le serait-elle pas ? N'est-elle pas la voix de votre conscience « naturellement chrétienne » vous obligeant à reconnaître pour votre idéal, votre maître, votre sauveur, celui qui a conquis le plus de douleurs et s'est le plus dévoué, le plus abaissé, le plus immolé, parce qu'il a le plus aimé ?

« C'est en lui, cher Docteur et ami, que je viens vous prier d'agréer et de retenir l'hommage de mes sentiments dévoués et reconnaissants. »

Le IXe volume de l'**Histoire des Sciences mathématiques et physiques,** par M. Maximilien Marie, répétiteur de mécanique, examinateur d'admission à l'École polytechnique, vient de paraître chez Gauthier-Villars.

Cet ouvrage, dont nous avons entretenu nos lecteurs au fur et à mesure de sa publication, en est à la treizième période et va depuis Euler, né en 1707, jusqu'à Lagrange, né en 1736, pour la première partie, et de Lagrange à Laplace, né en 1749, pour la seconde. — Le savant professeur étudie les travaux et découvertes d'Adanson, Atwood, Bailly, Baumé, Baily, Bergmann, Bernoulli (Jean), Bernoulli (Jérôme), Bézout, Black, Borda, Bœckmann, Bosc d'Antic, Bossut, Brongniart, du Buas, Camerer, Cavendish, Chrysologue, Condorcet, Coulomb, Cruikshank, Darcet (Jean), Deluc, Dionis du Séjour, Duhamel, Fabricius, de la Folie, Fontana, Galvani, Guyton de Morveau, Haüy, Herschell, Ingenhouze, Lagrange, Lamarck, Lambert, Lavoisier, Lefrançais de La Lande, Lenoir, Lévêque, Lexell, Maskelyne, Mason, Méchain, Meissier, Montgolfier, Montucla, Pallas, Parmentier, Pinel, Priestley, Ramsden, Rochon, de Saussure, Scheele, Sigaud Lafond, Stoll, Trudaine de Montigny, Vandermonde, Volta, Waring, Watt, Wedgwood, Wenzel, Wilcke et Wollaston.

Les Xe, XIe, XIIe et dernier volumes sont sous presse.

Deux ans à Panama, par M. H. Cermoise, forme le journal d'un ingénieur ayant été employé pendant deux ans aux travaux du canal de Panama.

Ces *Notes* et *Récits* composent un livre fait d'anecdotes concernant la vie dans l'isthme de Panama, l'installation des chantiers, l'organisation et l'exécution des travaux. Il s'en dégage une impression exacte du pays et on trouve dans ces récits, tous absolument authentiques, assure l'auteur, une sorte d'histoire anecdotique de la gigantesque entreprise pendant cette période de temps.

M. G. Debidour, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française, vient de publier chez l'éditeur Charpentier un volume qui a pour titre : *Études critiques sur la* **Révolution,** *l'***Empire** *et la* **Période contemporaine.**

Ces études ont déjà paru séparément dans divers recueils périodiques, notamment à la **Revue bleue,** où elles ont été très remarquées et ont placé M. Debidour parmi les plus autorisés d'entre nos critiques qui s'occupent de cette partie de notre histoire. Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur nous montre les *origines de la contre-Révolution*, *l'armée pendant la Révolution*, *Napoléon Ier en famille*, *Louis-Philippe émigré*, *Talleyrand au Congrès de*

Vienne et la *Liquidation de 1815*. Il n'y a pas entre ces différents essais l'apparence d'un enchaînement chronologique, et cependant on sent que ce livre a de l'unité ; cette unité résulte de ce principe posé et développé par l'auteur : que la Révolution a été pour la France une nécessité irrésistible et un inappréciable bienfait. Rien n'est plus attachant que la lecture de ces pages où l'on sent le patriote ardent, soucieux de la justice et de la vérité.

Sous peu d'années, la situation du Maroc aura changé de fond en comble.

Après avoir parcouru ce pays en tous sens et l'avoir étudié à tout point de vue, l'auteur, M. de Campon, a été assez avisé pour laisser à l'avenir, dans **Un Empire qui croule**, la photographie morale du Maroc actuel. Cet ouvrage paraît à la librairie Plon.

Les études composant la *deuxième série des* **Contemporains**, par Jules Lemaître, sont consacrées à **Leconte de Lisle**, le nouvel académicien, **de Hérédia**, **Armand Silvestre**, **Anatole France**, le **Père Monsabré**, **Deschanel et le Romantisme de Racine**, la **Comtesse Diane**, **Francisque Sarcey**, **J.-J. Weiss**, **Alphonse Daudet**, **Ferdinand Fabre** ; le public retrouvera dans ce nouvel ouvrage de M. J. Lemaître l'analyse finie et pénétrante, la sincérité des impressions et les qualités de style qui ont assuré à la première partie de cet ouvrage un succès que six éditions n'ont pas épuisé.

Au moment où le nihilisme, un instant comprimé, relève la tête en Russie, il paraît un livre où les buts, l'organisation et la propagande du parti sont exposés avec une clarté parfaite. Sous ce titre de **Tzarisme et Révolution**, la librairie Dentu publie, en effet, une édition française de ce livre qui fait sensation en Europe. L'auteur, qui se dissimule sous le pseudonyme de Serguis Stepniak, n'est autre qu'un des principaux membres de ce terrible Comité secret qui a participé à toutes les conjurations politiques de ces dernières années. C'est dire que le *Tzarisme et la Révolution* contient des révélations d'un intérêt exceptionnel.

Henri Litou.



Le Directeur-Gérant : H. Le Soudier.

Impr. Paul Bousrez, 5, R. de Lucé, Tours.

TABLE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE ONZIÈME VOLUME — Nos 125 A 136

Pages.		Prix.
323	*Etudes sur les écoles de Commerce.* — E. Jourdan et Dumont. — H. Le Soudier, 1 vol. in-8	5 »
290	*L'Ere future.* — Comte Villiers de l'Isle-Adam. — M. de Brunhoff, 1 vol. in-8.	3 50
17	*Exposé sommaire des théories transformistes.* — A. Vianna de Lima. — Ch. Delagrave, 1 vol. in-18.	3 »
15	*Une famille princière d'Allemagne.* — Par la Princesse Amélie de Sayn-Wittgenstein-Sayn. — Paul Ollendorff, 1 vol. in 18.	3 50
306	*Farniente.* — Jean Berge. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
122	*La Faute des Autres.* — Maurice Montégut. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . .	3 50
133	*La Faute d'une mère.* — Antoine Albalat. — Paul Ollendorff, 1 vol in-18. .	3 50
371	*La femme de Chambre.* — Vast Ricouard. — Marpon Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
198	*Une Femme.* — F. de Girodon-Pralon. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
312	*Femmes et Rois.* — Charles Chincholle. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
309	*Fêtes et Spectacles du vieux Paris.* — E. Neukomm. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
157	*Le Fiancé de Solange.* — Georges du Vallon. — Henri Gauthier, 1 vol. in-8.	3 »
123	*La Fille du Singe.* — Maurice Sand. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . .	3 50
34	*La fin de Paris.* — R. Maizeroy. — Victor Havard, 1 vol. in-18.	3 50
367	*Une Fille de Paris.* — Gilbert Stenger. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
315	*Les fils du Siècle.* — Edouard Delpit. — Calmann Levy, 1 vol. in-18. . .	3 50
352	*La fin de Satan.* — Victor Hugo. — J. Hetzel et Quantin, 1 vol. in-8. . .	10 »
158	*Fleurs d'Automne.* — Félix de Lange. — A. Ghio, 1 vol. in-18	2 »
229	*Floréal.* — Roger des Fourniels. — Henri Gautier, 1 vol. in-18.	3 »
313	*La Foire aux Conseils.* — Charles Leroy. — Marpon-Flammarion, 1 vol. in-18.	5 »
245	*La Foire aux Ecus.* — A. de Calonne. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . .	3 50
245	*Follerie.* — Gustave Fortin. — Maurice Dreyfous, 1 vol. in-18	3 50
152	*Une Folie.* — Jeanne Mairet. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
391	*La France catholique et athée.* — Alex. Weill. — E. Dentu, 1 vol. in-18 .	1 »
258	*La France juive.* — E. Drumont. — Marpon et Flammarion, 2 vol. in-18 . .	7 »
126	*Les Gaietés de l'Escadron.* — Georges Courteline. — Marpon et Flamma- 1 vol. in-18.	5 »
231	*Les Gens qui s'amusent.* — Léo Trezenik. — E. Giraud et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
78	*Les Galères de l'amour.* — Armand Lapointe. — H. du Parc et E. Maheu, 1 vol. in-18	3 50
111	*Gleyre.* — Charles Clément. — Perrin et Cie, 1 vol. in-8	7 »
225	*La Gloire à Paris.* — Albert Wolff. — Victor Havard, 1 vol. in-18. . . .	3 50
351	*Grain de beauté.* — René de Pont-Jest. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
124	*Grondache et Cie.* — Alphonse Pagès. — Jules Lévy, 1 vol. in-18	3 50
391	*Grand dictionnaire des rimes françaises.* — Morandini d'Eccatage. — A Ghio, 1 vol. in-8.	10 »
290	*Les Grandes Viveuses.* — Emile Faure. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
198	*Grand'-Mère.* — Robers Caze. — Tresse et Stock, 1 vol. in-18.	3 50
116	*Le Guide scientifique.* — Revue mensuelle. — G. Carré, 112, boulevard Saint-Germain, 1 vol. in-4	6 »
373	*La Guillotine.* — Henri Leverdier. — Jules Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
59	*Guirlandes de souvenirs poétiques.* — Recueil collectif. — Fisbacher, 1 vol. in-18	6 »
153	*Happe-Chair.* — Camille Lemonnier. — Ed. Monnier de Brunhoff et Cie, 1 vol. in-18	3 50
264	*Henri Heine et son temps.* — Louis Ducros. — F. Didot et Cie, 1 vol. in-18.	3 »
201	*Hermann et Dorothee.* — Goethe (traduction de Léon Boré). — Perrin et Cie 1 vol. in-18.	1 »
298	*Les Hésitations de Mme Planard.* — Léon Barracand. — Plon, Nourrit et Cie 1 vol. in-18.	3 50
251	*Heures noires et Nuits blanches.* — Adolphe Vard. — M. de Brunhoff, 1 vol. in-18	3 50
165	*Histoire de la Critique littéraire en France.* — Henri Carton. — A. Dupret.	

Pages.		Prix.
263	*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française.* — H. de Sybel. — F. Alcan, 6 vol. in-8.	42 »
292	*Histoire de l'Imprimerie en Agenais.* — Jules Andrieux. — Alphonse Picard, 1 vol. in-8.	5 »
116	*Histoire de la médecine.* — L. Barbillon. — A. Dupret, 1 vol. in-18 . . .	2 »
57	*Histoire des Sciences mathématiques.* — Par Maximilien-Marie. — Gauthier-Villars, 8 vol. in-8.	48 »
359	*Histoire des Sciences mathématiques et physiques*, tome IX, *de Lagrange à Laplace.* — Maximilien Marie. — Gauthier Villars, 9 vol. in-8.	54 »
326	*Histoire du Théâtre du Palais Royal.* — Eugène Hugot, 1 vol. in-18. . . .	8 »
205	*Hommage à Victor Hugo.* — Recueil des œuvres couronnées au Concours de la Province. — Lucien Duc, 1 vol. in-18.	3 »
229	*L'Homme de la tour.* — Ernest Lionnet. — Henri Gautier, 1 vol. in-18 . . .	3 50
85	*Les Hommes et les Idées.* — Henry Houssaye. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
249	*L'impossible.* — Etincelle. — Paul Ollendoff, 1 vol. in-18	3 50
333	*Yskender.* — Judith Gauthier. — L. Frinzin et Cie, 1 vol. 1-18.	3 50
199	*Jean Mérien.* — E. Mailhan. — Marpon Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
130	*Jeanne d'Arc à Domrémy.* — Siméon Luce. — Champion, 1 vol. in-8. . . .	3 50
378	*Jeunesse blanche.* — Georges Rodenbach. — A Lemerre, 1 vol. in-18 . . .	3 50
78	*Jeunesse brisée.* — Eugène Moret. — L. Frinzine et Cie 1 vol. in-18	3 50
62	*Johannès fils de Johannès.* — Marcel Girette. — Calmann Lévy 1 vol. in-18	3 50
383	*Joujou brisé.* — Edmond Deschaumes. — E Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
88	*Journal du général Gordon* par M. A.-B. Firmin-Didot et Cie, 1 vol in-8. . .	8 »
391	*Le Juif.* — Gougenot des Mousseaux. — F. Wattelier et Cie, 1 vol. in-8 . .	7 »
124	*Le Justicier.* — Fernand Ycres. — Jules Lévy, 1 vol. in-18	3 50
156	*Katia.* — Comte Léon Tolstoi. — Perrin et Cie, 1 vol in-18.	3 50
80	*Un Lâche.* — Lady A noel. — Firmin-Didot, 1 vol. in-18.	3 »
265	*Le langage intérieur et les différents formes de l'Aphasie.* — G. Ballet. F. Alcan 1 vol. in-18	2 50
52	*La Lanterne.* — Rochefort. — V. Havard, 1 vol in-18.	3 50
7	*La Leçon d'amour* — Charles Tabaraud. Jules Lévy — 1 vol. in-18 . . .	3 50
356	*Lettres de l'Enfer.* — Max Rowel, traduction de G. Ducros. — D. Westhausser 1 vol in-18	3 50
24	*Lettres de ma chaumière.* — Octave Mirbeau. — A. Laurent 1 vol. in-18.	3 0
324	*La ligue et les Papes.* — Comte Henry de l'Espinois. — Victor Palmé 1 vol in-8	7 »
186	*Le livre de Pochi.* — En collaboration. — E-. Monnier de Brunnhoff 1 vol. in-8	5 »
101	*Louis XIV et la Cie des Indes Orientales de* 1664. — Louis Pauliat. — Calmann Lévy 1 vol. in-8	3 50
232	*Le loup dans la bergerie.* — A Destournelles. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18	3 50
199	*La Louve.* — René de Pont-Jest, — E. Dentu 1 vol. in-18	3 »
228	*Madame Bourette* — Saint-Juirs. — Victor Havard, 1 vol in-18	3 50
263	*Madame Elisabeth* — La comtesse d'Armaillé. — Perrin et Cie, 1 vol. in-18. .	3 50
244	*Madame la Vierge.* — F. Rouquette. — A Ghio. 1 vol. in-8	3 50
155	*Mademoiselle* de *Bressier.* — Albert Delpit. — Paul Ollendorff 1 vol. in-18.	3 50
77	*Mademoiselle Bréval* — S de Lalaing — Firmin-Didot 1 vol. in-18	3 50
228	*Mademoiselle Corvin.* — Jean Fusco. — Paul Ollendoff, 1 vol. in-18	3 »
330	*Mademoiselle Pomme.* — Alice Regnault. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. .	2 50
288	*Mademoiselle Providence.* — Armand Beyra. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
162	*Du Magnétisme.* — Ch. Lafontaine. — Félix Alcan, 1 vol. in-8.	5 »
289	*La Main sanglante.* — Henri Cauvain. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
199	*Maître Duchesnois.* — Gilbert Stenger. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
126	*La Maîtresse de Mazarin.* — E. G. Beautivel. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . .	3 50
290	*Les Maîtresses.* — Jean Flou. — M. de Brunhoff, 6 vol. in-8.	10 »
279	*Les Matingreux.* — Charles Richard. — M. de Brunhoff, 1 vol. in-18 . . .	5 »
49	*Mam'zelle Vertu.* — Henri Lavedan. — A. Laurent, 1 vol. in-18	3 50
47	*Mandolinette.* — Camille Thorin. — Marpon-Flammarion, 1 vol. in-18. . .	3 59
232	*Manfred.* — Emile Moreau. — Firmin Didot, 1 vol. in-18.	3 50
229	*Marcel Campagnac.* — Francis Melvil. — Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
156	*Marcelle Mauduit.* — A. Matthey. — G. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18 . .	3 50
160	*Le Maréchal Fabert.* — Jules Bourelly. -- Perrin et Cie, 1 vol. in-8. . . .	7 »

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.



